Digitized by Google

[redacted]NIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
900000173482
Digitized by Google

Digitized by Google

# ABRÉGÉ
DE
# L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

*TOME PREMIER.*

# ABRÉGÉ
DE
# L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE,

*CONTENANT*

LES ÉVÉNEMENS CONSIDÉRABLES DE CHAQUE SIECLE,

*AVEC DES RÉFLEXIONS.*

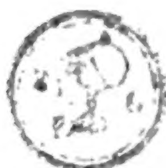
## TOME PREMIER,

*Qui renferme les trois premiers siecles, avec la plus grande partie du quatrieme.*

Nouvelle Édition augmentée de quelques Notes & Supplémens.

*A COLOGNE,*
Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LXII.



# AVIS

## SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

*LES ſoins que l'on a pris de cette nouvelle Edition, ſe réduiſent à quelques* Citations, Notes & Supplémens: *enſorte que du reſte le fond de l'Ouvrage eſt ici conſervé tel qu'il eſt ſorti des mains de l'Auteur.*

*Si l'on y a ajouté quelques* Citations, *c'eſt qu'elles ont été demandées. L'Auteur, dans ſon Avertiſſement, témoigne qu'il s'étoit abſtenu d'en donner, dans la crainte que ſon Ouvrage n'en fût trop chargé. On tâchera de garder un juſte milieu en ne donnant que les principales.*

*Les* Notes *ſont ſpécialement deſtinées à l'éclairciſſement de quelques endroits, où l'on pourroit ſoupçonner quelques fautes : car on a ſcrupuleuſement obſervé de ne faire aucune correction dans le texte. Tout ce qui pourroit en être ſuſceptible, devient ici ſimplement le ſujet de quelque note, & le texte demeure tel qu'il eſt.*

*Souvent auſſi ces notes, ſans ſuppoſer aucune faute ni aucune négligence dans le texte, ne ſont que ſuppléer à ce qu'il ne dit pas : alors elles ſont partie des Supplémens dont nous allons parler.*

*Les* Supplémens *que nous annonçons ici, ſont, outre ces notes, quelques parenthèſes, c'eſt-à-dire, quelques mots ajoutés dans le texte, rarement, mais toujours entre deux crochets; enſorte que le Lecteur en ſera toujours averti.*

*Ce ſont encore quelques paragraphes inſérés auſſi dans le texte, mais avec la même précaution.*

*Ce sont enfin quelques articles destinés à reprendre avec plus d'étendue certains paragraphes sommaires de l'Auteur, ou à faire connoître certains événemens dont l'Auteur n'avoit fait le sujet d'aucun paragraphe. Dans ces articles mêmes, on a eu l'attention de conserver les expressions des paragraphes sommaires de l'Auteur: ce que l'on y ajoute par forme de supplément, est renfermé entre deux crochets, ainsi que les paragraphes entiérement neufs.*

*Le texte de l'Auteur sera donc ici conservé en entier sans que l'on en supprime un seul mot: & rien n'y sera ajouté qu'avec les précautions ici annoncées.*

*Sur les marges seront encore ajoutées les* dates *des événemens principaux. On les a desirées; nous les donnons.*

*Dans les* Tables Chronologiques *se trouveront aussi ajoutés plusieurs articles relatifs non-seulement aux supplémens de cette Edition, mais au fond même de l'Ouvrage: ces additions seront distinguées comme toutes les autres. Chaque fait énoncé dans ces Tables sera suivi des chiffres qui renvoient à l'Ouvrage. Pour la plus grande commodité du Public, les Tables Chronologiques de chaque volume seront réunies à la tête du volume.*

*Quant aux* Tables des Matieres, *comme on a dessein d'en donner une générale pour les treize volumes, on réserve pour celle-là l'ordre alphabétique; on donnera aux Tables particulieres de chaque volume l'ordre analytique: c'est-à-dire, qu'étant formées de la simple récapitulation des sommaires qui subdivisent chaque article, elles offriront une analyse de toutes les matieres principales, renfermées dans chaque volume.*

# AVERTISSEMENT
## DE L'AUTEUR.

RIEN ne paroît plus propre à ſoutenir les fideles au milieu des ſcandales ſans nombre dont ils ſont environnés, que de leur mettre devant les ieux toute la ſuite de la conduite de Dieu ſur ſon Egliſe, depuis ſon établiſſement juſqu'à notre tems. Ils apprendront par-là à diſcerner au milieu de l'Egliſe les biens d'avec les maux; les regles d'avec les abus; ce que Jeſus-Chriſt a mis dans ſon champ, d'avec ce que l'ennemi y a ſurſemé. Ils ne ſeront point ébranlés ni affoiblis dans leur foi, quand ils feront attention à l'enchaînement des maux, & aux dégrés par leſquels les infidélités que l'on remarque dans un ſiecle, deviennent ordinairement la tige des nouveaux déſordres qui paroiſſent dans la génération qui ſuit.

Cette fécondité malheureuſe de péchés & d'abus, eſt un des plus grands objets de l'hiſtoire de l'Egliſe; & en l'étudiant avec ſoin, il ne faut pas moins obſerver la perpétuelle durée des miſéricordes de Dieu ſur ſon peuple, qui, par divers ſecours, ſoutient dans chaque ſiecle ſes élus contre les entrepriſes de ſatan, & rend ſon Egliſe victorieuſe des plus terribles efforts des portes de l'enfer.

Tel eſt donc en général mon deſſein dans l'ouvrage que je donne au public, de ſuivre les deux grands objets dont je viens de parler, & dont l'un peut être appellé un myſtere de ſalut, comme l'autre un myſtere d'iniquité.

Pour venir maintenant à une explication plus détaillée du plan que j'ai ſuivi, j'obſerverai :

1. Que dans cette multitude d'événemens que préſente chaque ſiecle, j'ai cru devoir rappeller les faits aux divers chefs auxquels ils ont rapport, traitant chacun de ces chefs dans des articles particuliers, afin de garder un ordre qui faſſe plus d'impreſſion ſur l'eſprit du lecteur.

2. Je fais une principale attention aux grands traits de l'hiſtoire, qui font mieux ſentir *l'état extérieur* & *intérieur* de l'Egliſe. Par *l'état extérieur*, j'entends tout ce qui eſt viſible dans l'Egliſe, les nations qui la compoſent, les paſteurs qui la gouvernent, les pertes extérieures qu'elle ſouffre, les nouveaux pays où elle pénetre, la police qui s'y exerce, la diſcipline qui s'y obſerve, les cérémonies qui s'y pratiquent. Par *l'état intérieur*, j'entends les dons intérieurs que le Saint-Eſprit répand dans les ames, par leſquels il les fait vivre, c'eſt-à-dire, les vertus chrétiennes, & particuliérement la charité, qui eſt l'ame & la racine de toutes les vertus. Ainſi, conſidérer l'intérieur de l'Egliſe, c'eſt faire attention à l'état où eſt la vraie piété, & examiner ſi elle eſt commune, abondante, forte ; ou ſi elle devient plus rare & plus foible. Par-là on connoît le bon ou le mauvais état de l'Egliſe dans les différens ſiecles, le dégré de ſanté ou de maladie qu'éprouve le corps myſtique. Car comme tout ce qui eſt dans l'Egliſe a pour but de conduire les hommes au ſalut, & de former des juſtes, quand elle en a dans ſon ſein une grande multitude, ſon état eſt heureux : au lieu que ſes maux augmentent à meſure que la vraie piété ſe reſſerre ou s'affoiblit,

foiblit, & que le nombre des vrais fideles devient plus petit, & moins rempli, dans plusieurs, de cette vive charité que l'on admire dans d'autres âges du Christianisme.

3. J'expose les points de doctrine enseignés par les Apôtres, & après eux développés par les SS. Peres, qui étant suscités de Dieu en différens tems, forment la chaîne de la tradition. On ne sera pas fâché de trouver dans un abrégé comme celui-ci, quelques étincelles de l'abondante lumiere qui se trouve dans les ouvrages de ces saints docteurs; & le peu que je rapporterai de leurs écrits, fera sentir le bonheur qu'il y a à aller soi-même entendre ces hommes si admirables, à l'école desquels on est heureux de pouvoir se former.

4. Je fais connoître autant que le peut permettre un abrégé, les martyrs qui ont scellé de leur sang le témoignage qu'ils ont rendu à Jesus-Christ. Je donne aussi une idée de la vie des illustres solitaires, qui, après les martyrs, nous présentent le spectacle le plus ravissant & le plus capable de toucher un cœur chrétien.

5. Je tâche de tracer le caractere de chaque hérésie, son origine, ses progrès, & (si l'on peut parler ainsi) ses finesses & ses ruses; enfin les moyens qu'elle a employés pour se soutenir & se procurer souvent la protection des princes. Je fais voir en même tems les combats de cette suite de défenseurs de la vérité, qui dans chaque siecle ont fait la guerre à l'erreur, & ont tout souffert, plutôt que d'abandonner les intérêts de la vérité.

6. En parlant des différens schismes qui ont déchiré l'Eglise, je me suis attaché à découvrir les semences de ces funestes divisions; j'ai soin de suivre sur-tout

le grand ſchiſme des Grecs, dont les effets ont été ſi terribles & ſi durables.

7. Comme les grands hommes qui ont paru en différens tems, ont eu chacun leur fonction, &, pour ainſi dire, leur grace particuliere, j'ai cru devoir faire leur portrait, & montrer aux fideles les divers caracteres de ces héros du Chriſtianiſme. Si je me ſuis étendu ſur ce ſujet au-delà de ce qu'un ſimple abrégé ſembloit permettre, j'eſpere qu'on excuſera mon zele, & qu'on approuvera le deſir que j'ai eu de faire connoître aux fideles ces hommes que l'Egliſe honore comme ſes peres, & pour qui nous ne pouvons avoir trop de reſpect & de vénération.

8. Enfin, j'expoſe en peu de mots les grands événemens, qui, étant étrangers en un ſens à la Religion, ſont néanmoins viſiblement dirigés de Dieu par rapport à elle, comme la ſuite des empereurs Romains & les principales affaires de l'empire ; la chûte de la puiſſance Romaine ; l'hiſtoire des royaumes qui ſe formerent de ſes débris, & en particulier ce qui eſt arrivé de plus remarquable dans notre France.

On ſent bien par le plan que je viens d'expoſer, que je ſuis très-éloigné de donner un ſimple ſquelette d'hiſtoire. C'eſt un inconvénient qui n'eſt que trop ordinaire aux abbréviateurs. Mais dans la juſte défiance où je ſuis de mes propres lumieres, j'emprunte très-ſouvent celles des autres. M. Fleury & ſon continuateur ſont les principales ſources où j'ai puiſé. J'ai auſſi fait uſage de M. de Tillemont, de D. Ceillier, de M. Dupin, de M. Baillet, & de quelques autres illuſtres auteurs ; trop heureux ſi je pouvois ne rien dire de

moi-même, & me borner à tirer tout le ſuc d'une multitude d'excellens livres, que le commun des fideles n'eſt point à portée d'acheter, & encore moins de lire avec ſoin.

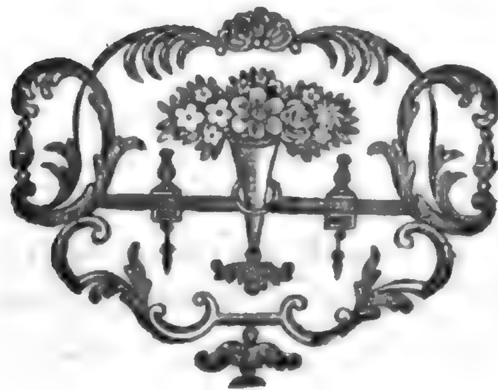
Cette déclaration ſi préciſe que je fais ici de m'être approprié l'Hiſtoire de M. Fleury, & celle de ſon continuateur, & généralement ce qui m'a paru propre à rendre utile cet abrégé, tiendra lieu de citations, dont on m'a conſeillé de ne point charger un ouvrage de la nature de celui-ci. Il auroit fallu citer trop ſouvent, ſur-tout M. Fleury & ſon continuateur.

En commençant cet ouvrage, je croyois qu'il ne ſeroit compoſé que de cinq ou ſix volumes. Mais malgré tous les efforts que j'ai faits pour être précis, il m'a été impoſſible de me renfermer dans des bornes ſi étroites. D'ailleurs, des perſonnes éclairées ont jugé que l'ouvrage ſeroit plus utile, s'il étoit plus rempli de faits, & ſi l'hiſtoire étoit moins abrégée. C'eſt ce qui m'a engagé à m'étendre davantage ſur les ſiecles qui ſont plus voiſins du nôtre, & à m'écarter de mon premier plan. J'eſpere au reſte qu'on ne ſe trouvera pas ſurchargé d'avoir en neuf volumes l'hiſtoire des ſeize ſiecles, que M. Fleury & ſon continuateur ont miſe en trente-ſix.

J'ai cru qu'on ſeroit bien aiſe de trouver à la tête de chaque ſiecle, une Table Chronologique, qui montrant la ſuite des principaux événemens avec leurs dates, pût préſenter d'un ſeul coup-d'œil l'enchaînement de toute l'hiſtoire.

Qu'il me ſoit permis de témoigner ici au public ma juſte reconnoiſſance pour l'accueil favorable qu'il a bien

voulu faire à cet ouvrage. Il est infiniment consolant pour moi de voir que son suffrage ait été confirmé à Rome par le Révérend Pere Touron, qui, consulté sur cet abrégé par notre saint pere le pape Benoît XIV, a rendu à sa sainteté un témoignage des plus avantageux des trois premiers volumes. Chacun sent de quel poids est le suffrage de ce savant Dominicain, à qui le saint Pere donne cette louange si honorable & si bien fondée ; *Qu'il est autant que personne en état d'en juger très-sainement.*



# LETTRE
## DU R. P. TOURON, DOMINICAIN,
### A UN DE SES AMIS,

*Au sujet du témoignage avantageux qu'il a rendu à N. S. P. le Pape Benoît XIV.*

### DE CET ABRÉGÉ
### *DE L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.*

VOus me demandez, M. R. P. ce qui a pu m'engager à approuver l'Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique de M. Fleury. Je vous réponds que je ne l'ai jamais approuvé. Non, ce n'est point de cet Abrégé que j'ai parlé avec éloge en Italie : il m'étoit absolument inconnu ; je ne l'avois point vu en France ; & je n'en ai point entendu parler tout le tems que j'ai été à Rome. Voici l'éclaircissement du fait qui vous embarrasse. Vous savez que depuis quelques années il paroît un ouvrage anonyme, intitulé : *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*. Les premiers tomes m'en tomberent entre les mains vers le commencement de 1750 : je les lus assez rapidement, mais avec d'autant plus de plaisir, que le dessein, l'ordre, la clarté, la précision, l'érudition, la beauté du style, l'arrangement des matieres, les savantes analyses des écrits des Peres, l'impartialité enfin que je remarquai dans les trois premiers volumes, me plurent beaucoup. Cet ouvrage d'ailleurs étoit fort goûté des connoisseurs à Paris & dans les provinces. J'étois plein de ces idées, lorsque, dans le mois de Mars dernier, on me présenta, de la part de sa sainteté, une lettre, dans laquelle M. Morénas se donnoit pour auteur d'un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, dont il disoit avoir déjà publié les premiers tomes, & dont il souhaitoit dédier les derniers à N. S. P. le Pape. Comme il ne parloit absolument ni de M. Fleury, ni de son Histoire, je ne doutai nullement que l'Abrégé dont il parloit ne fût le même que celui dont j'avois vu les beaux commencemens : le titre étoit le même ; & c'est par le titre que les livres s'annoncent. Consulté donc sur le mérite de

l'ouvrage, je me fis un plaisir de louer dans un écrivain François tout ce qui m'avoit paru véritablement louable dans l'anonyme, & je ne sûs pas que l'ouvrage avoit paru jusqu'alors sans nom d'auteur. Ce n'a été que vers la fin de Novembre dernier, (trois mois depuis mon retour d'Italie) que j'ai eu occasion de voir pour la premiere fois l'*Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique de M. Fleury*, dont je vous avoue que je ne suis pas plus satisfait que vous. Il seroit à souhaiter que l'auteur se fût un peu plus défié de ses mémoires, fort souvent infideles; qu'il eût examiné avec plus de soin les dates & les faits; & qu'il en eût omis plusieurs, qui ne méritent pas une place dans un ouvrage de cette nature. Vous me marquez, M. R. P. que bien d'honnêtes gens sont dans la même inquiétude que vous, au sujet de ma prétendue approbation: ma lettre pourra servir à dissiper leurs peines. Il vous est permis de la faire voir à qui vous jugerez à propos. Je suis, &c.

F. A. TOURON, Ord. Præd.

*A Paris, le 14 Décembre 1751.*

Voici les propres paroles du Bref, qui démontrent que N. S. P. le Pape [Benoît XIV.] n'a approuvé que l'Abrégé dont le R. P. Touron a parlé avec éloge.

*Nous avons jugé à propos*, dit le saint Pere, *de consulter sur cet ouvrage*, (L'ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE) *qui nous étoit inconnu, le P. Touron, Dominicain, qui en a lu les trois premiers tomes, & qui est autant que personne en état d'en juger très-sainement. Et il nous en a rendu un témoignage des plus avantageux, &c.*

# TABLE DES ARTICLES
## DU PREMIER VOLUME.

### PREMIER SIECLE.



### SECOND SIECLE.



### TROISIEME SIECLE.

## QUATRIEME SIECLE.

TABLE

# TABLE CHRONOLOGIQUE

## DES TROIS PREMIERS SIECLES.

*Les chiffres romains indiqueront les articles : les chiffres arabes, les paraphes.*

*Années de l'ere vulg.*

## *PREMIER SIECLE.*

33 JESUS-CHRIST monte au ciel. Les Apôtres attendent le S. Esprit, *I. 1.*

S. Matthias est élu Apôtre, *I. 1. IV. 4.*

Descente du S. Esprit. Etablissement de l'Eglise, *I. 2. & suiv.*

Election des sept premiers diacres, *I. 7.*

S. Jacques le mineur établi par les Apôtres évêque de Jérusalem, *ibid.*

Martyre de S. Etienne, *I. 8.*

34 Persécution contre l'Eglise de Jérusalem. Calomnies répandues par les Juifs contre les fideles, *I. 9.*

Conversion des Samaritains & de l'eunuque de la reine d'Ethiopie, *I. 10.*

Conversion de S. Paul, *I. 11.*

35 Conversion du centenier Corneille, *I. 12.*

36 S. Pierre fonde l'Eglise d'Antioche, *I. 13.*

Dispersion des Apôtres par toute la terre, *I. 13. IV. 4.*

S. Matthieu écrit son évangile, *III. 2.*

37 Mort de l'empereur Tibere, qui avoit succédé immédiatement à Auguste. Caius, surnommé Caligula, empereur, *VI. 1.*

40 La vengeance divine commence à éclater sur les Juifs, *V. 1.*

41 Mort de Caligula. Claude empereur, *VI. 1.*

42 [S. Pierre, en quittant Antioche, y laisse pour évêque S. Evode, *VIII. 3.*]
S. Pierre établit son siege à Rome, *I. 13.*
43 Les disciples de Jesus-Christ commencent à être appellés Chrétiens, *I. 13.*
S. Pierre retourne à Jérusalem.
44 Martyre de S. Jacques le majeur, *I. 13.*
Prison de S. Pierre, qui est délivré par un ange, *I. 13.*
S. Paul & S. Barnabé sont faits apôtres des Gentils à Antioche, *I. 14.*
45 Premiere épitre de S. Pierre, *III. 12.*
Evangile de S. Marc, *III. 2.*
51 Concile de Jérusalem, *IV. 2.*
52 Les deux épitres aux Thessaloniciens, *III. 3.*
53 Apollonius de Tyane paroît avec éclat, *VII. 1.*
Evangile de S. Luc, *III. 2.*
54 Hérésie de Cérinthe [& d'Ebion,] *VII. 5. & 6.*
Mort de l'empereur Claude. Néron lui succede, *VI. 1.*
55 Epitre aux Galates, *III. 5.*
56 Premiere épitre aux Corinthiens, *III. 4.*
57 Seconde épitre aux Corinthiens, *ibid.*
58 Epitre aux Romains, *III. 5.*
60 S. Marc fonde l'église d'Alexandrie, *IV. 7.*
Epitre de S. Jacques le mineur, *III. 11.*
61 S. Paul à Rome, *I. 15.* Il écrit à Philémon, *III. 10.*
62 Martyre de S. Jacques [le mineur,] *IV. 5.*
Les Apôtres établissent en sa place S. Siméon, pour évêque de Jérusalem, *VIII. 4.*
Epitres aux Philippiens & aux Colossiens, *III. 6. & 8.**
63 Epitre aux Hébreux, *III. 7.*
S. Luc écrit le livre des actes, *III. 2.*
[Lamentation de Jesus, fils d'Ananus, dans Jérusalem, *V. 7.*]
64 Epitres à Timothée & à Tite, *III. 9. & 10.*
Persécution de Néron, *VI. 4.*
65 Seconde épitre de S. Pierre, *III. 12.*

S. Pierre & S. Paul ſont mis en priſon à Rome. S. Paul ſe juſtifie devant Néron.

Epitre aux Ephéſiens, *III. 8.*

66 Simon le Magicien ſéduit beaucoup de monde. [Il eſt confondu par les apôtres S. Pierre & S. Paul,] *VII. 2.*

Martyre de S. Pierre & de S. Paul à Rome ſous Néron, *IV. 6.*

S. Lin, pape, *IV. 10. & VIII. 1.*

Révolte des Juifs. Commencement de la guerre. Les Chrétiens quittent Jéruſalem, & ſe retirent à Pella, *V. 8. & ſuiv.*

S. Jean vient en Aſie combattre les hérétiques Ebion, Cérinthe & Ménandre.

[Epitre de S. Jude, *III. 12.*]

67 Jéruſalem réduite aux dernieres extrémités. Fureur des Zélateurs. Effets terribles de la colere de Dieu ſur les Juifs, *V. 13. & ſuiv.*

68 Martyre de S. Marc à Alexandrie. [Il eut pour ſucceſſeur S. Anien,] *IV. 7. & VIII. 2.*

Martyre de S. Evode, premier évêque d'Antioche, après les Apôtres. S. Ignace lui ſuccede, *VIII. 3.*

Mort de Néron. Galba empereur. Il eſt tué après un regne de ſept mois, *VI. 6. & 7.*

69 Othon élu en ſa place, puis Veſpaſien, *VI. 7.*

70 Tite prend Jéruſalem. Le temple brûlé malgré lui, *V. 19.*

78 Mort du pape S. Lin. S. Clet ou Anaclet lui ſuccede, *IV. 10. & VIII. 1.*

79 Mort de l'empereur Veſpaſien. Tite ſon fils regne après lui, *V. 7.*

81 Mort de Tite. Domitien empereur, *VI. 7.*

86 [Mort de S. Anien, évêque d'Alexandrie. S. Abilius lui ſuccede, *IV. 7. & VIII. 2.*]

91 S. Anaclet, pape, meurt, & a pour ſucceſſeur S. Clément, *IV. 10. & VIII. 1.*

94 Quintilien écrit ſa rhétorique. L'hiſtorien Joſeph écrit auſſi.

[Vers ce tems S. Polycarpe est fait évêque de Smyrne, *au II. siecle, I. 7.*]
95 Persécution de Domitien, *IV. 8.*
S. Jean l'Evangéliste est plongé à Rome dans l'huile bouillante, puis relégué en l'île de Patmos, où il écrit son apocalypse, *III. 14. IV. 8.*
Domitien fait mourir Flavius Clément son cousin au sortir de son consulat, parce qu'il étoit Chrétien, bannit la femme & la niece de Flavius, *I. 15. VI. 8.*
96 Mort de Domitien. Nerva empereur, *VI. 9.*
Nerva rappelle les exilés, *ibid.*
97 Mort d'Apollonius de Tyane, *VII. 1.*
Epitre du pape S. Clément aux Corinthiens, *IV. 10.*
Martyre de S. Timothée à Ephese, *III. 9. note.*
S. Jean revient à Ephese, où il écrit son évangile & ses épitres. Il convertit un chef de voleurs, *III. 13. IV. 8.*
98 Mort de Nerva. Trajan lui succede, *VI. 9. note.*
[Mort de S. Abilius, évêque d'Alexandrie. Cerdon lui succede, *VIII. 2.*]
100 Mort de S. Jean, *IV. 9.*
Mort du pape S. Clément. S. Evariste lui succede, *I. 15. IV. 10. & VIII. 1.*
Trajan commence à persécuter les Chrétiens, *IV. 9. note* (*a*)

## *SECOND SIECLE.*

101 TRajan persécute les Chrétiens, *VII. 1.*
103 Naissance de S. Justin, *IV. 2.*
104 Lettre de Pline à Trajan au sujet des Chrétiens. Réponse de l'empereur, *VII. 2.*

(*a*) [Ces deux derniers articles avoient été portés au commencement de la table du second siecle : ils appartiennent au premier.]

106 [S. Ignace, évêque d'Antioche, eſt arrêté & préſenté devant l'empereur Trajan, *I. 2.*]

S. Ignace [eſt conduit à Rome, & ] écrit à pluſieurs égliſes, *I. 3. & ſuiv.*

107 Son martyre à Rome, *I. 11.*

S. Polycarpe recueille les lettres de S. Ignace pour les Philippiens, & leur écrit, *I. 14.*

Martyre de S. Siméon, évêque de Jéruſalem, *II. 1.*

109 S. Alexandre ſuccede à S. Evariſte dans le ſiege de Rome, *VIII.* 1.*

115 Les Juifs ſe révoltent dans toute l'Egypte & dans la Libye, où ils maſſacrent plus de deux cens mille hommes, *VII. 3.*

Antioche eſt ruinée par un tremblement de terre, *VII. 3.*

117 Mort de Trajan. Adrien empereur, *VII. 4.*

119 S. Alexandre, pape, meurt. S. Sixte I. lui ſuccede, *VIII*. 1.*

Les hérétiques Gnoſtiques, Saturnin, Carpocrate, & pluſieurs autres s'efforcent de corrompre les fideles, *III. 1. VIII*. 8. & 9.*

120 [Naiſſance de S. Irénée, *V. 1.*]

125 L'Egliſe eſt perſécutée ſous Adrien. Martyre de ſainte Symphoroſe & de ſes fils, *II. 2.*

126 On répand des calomnies contre les Chrétiens, *IV. 1.*

S. Quadrat & S. Ariſtide préſentent pour eux des apologies à l'empereur, *IV. 2.*

[Lettre d'Adrien en faveur des Chrétiens, *VII. 4.*]

128 Mort du pape S. Sixte. S. Téleſphore lui ſuccede, *VIII*. 1. & 2.*

132 Converſion de S. Juſtin, *IV. 3.*

134 Révolte des Juifs [ſous Barcoquéba.] Leur derniere ruine. Ælia bâtie en la place de Jéruſalem, *VII. 5.*

136 [S. Marc, premier évêque du nombre des Gentils à Jéruſalem, *VIII*. 11.*]

137 Aquila traduit la Bible en grec vers ce tems-ci, *III. 12.*

138 Mort de l'empereur Adrien. Antonin lui ſuccede, *VII. 6.*
139 Le pape S. Téleſphore eſt martyriſé, & a pour ſucceſſeur S. Hygin, *VIII*. 2.*
142 Mort du pape S. Hygin. S. Pie lui ſuccede, *VIII*. 2.*
[Vers ce tems, le livre du paſteur attribué à Hermas, *III. 13.*]
143 Valentin forme ſa ſecte, *VIII*. 2.*
144 L'héréſie de Marcion fait du progrès, *III. 2. & VIII*. 2.*
150 S. Juſtin adreſſe ſa premiere apologie à Antonin. Il confere avec Tryphon, Juif, *IV. 5. & 9.*
L'héréſie de Marcion ſe répand par-tout, *III. 2.*
S. Papias, évêque d'Hiéraple, [de qui vient l'opinion des Millénaires,] meurt vers ce tems-ci, *III. 5.*
152 Antonin défend de maltraiter les Chrétiens, *VII. 6.*
157 Mort du pape S. Pie. S. Anicet lui ſuccede, *VIII*. 2. & 3.*
S. Polycarpe, [évêque de Smyrne,] vient à Rome, où il confere avec S. Anicet au ſujet de la pâque, *I. 8.*
S. Hégéſippe vient auſſi à Rome, *III. 9.*
160 [Naiſſance de Tertullien, *au III. ſiecle*, *I. 1.*]
161 Mort d'Antonin. Marc Aurele empereur. Il s'aſſocie Lucius Verus, *VII. 6.*
Perſécution ſous Marc-Aurele, *VII. 7.*
164 Martyre de ſainte Félicité & de ſes fils, *II. 3.*
165 Grande peſte en Orient qui ſe répand par-tout, & dure pluſieurs années, *VII. 7.*
166 Martyre de S. Polycarpe, *I. 13. & ſuiv.*
Martyre de S. Ptolomée & de S. Lucius, *II. 4.*
167 S. Juſtin écrit ſa ſeconde apologie. Il ſouffre le martyre, *IV. 13. & 14.*
168 Mort du pape ſaint Anicet. Saint Soter lui ſuccede, *VIII*. 3.*
[S. Théophile, évêque d'Antioche, *III. 10. VIII*. 9.*]
169 [Mort de l'empereur Lucius, *VII. 7. note.*

Symmaque, Samaritain, publie sa version de l'Ecriture, *III. 12.*

170 S. Méliton, évêque de Sardes, adresse à l'empereur Marc-Aurele une apologie pour les Chrétiens, *III. 6.*

171 Tatien répand son héréfie, *III. 4.*

L'héréfie de Montan s'éleve en Phrygie, *III. 3.*

174 Miracle de la légion fulminante, *VII. 7. VIII. 2.*

[Lettre de Marc-Aurele en faveur des Chrétiens, *VII. 7.*]

[S. Denys, évêque de Corinthe, *III. 8.*]

176 Le pape S. Soter meurt. Il a pour successeur S. Eleuthere, *VIII*. 3.*

177 S. Pothin, premier évêque de Lyon, & un grand nombre d'autres Chrétiens, souffrent le martyre dans les Gaules, *II. 5. & suiv.*

Lettre des églises de Vienne & de Lyon, *ibid.*

Apologie d'Athénagore, de Miltiade, de S. Apollinaire d'Hiéraple pour les Chrétiens, *III. 7. & 11. IV. 15.*

S. Irénée succede à S. Pothin dans le siege de Lyon, *V. 2. VII. 5.*

178 Martyre de S. Epipode & de S. Alexandre, *II. 14.*

On croit que sainte Cécile souffrit vers ce tems-ci le martyre en Sicile.

Lucius, roi d'Angleterre, députe au pape Eleuthere, témoignant vouloir se faire Chrétien, *VIII*. 6.*

179 S. Pantene gouverne l'école d'Alexandrie, *VI. 1.*

Martyre de S. Marcel de Châlon, de S. Bénigne de Dijon, de S. Symphorien d'Autun, *II. 15.*

Le philosophe Celse écrit contre les Chrétiens, *IV. 2.*

180 Mort de Marc-Aurele. Commode empereur, *VII. 8.*

Les Chrétiens sont persécutés en Asie.

181 On tient des conciles contre les Montanistes, *III. 3.*

S. Théophile, évêque d'Antioche, écrit ses livres à Autolyque, *III. 10.*

Mort d'Hégésippe, *III. 9.*

185 Naissance d'Origene, *au III. siecle*, *II. 2.*
Théodotion publie sa version de l'Ecriture, *III. 12.*
186 Martyre de S. Apollone, sénateur Romain, *II. 16.*
187 Rome & l'Italie sont affligées d'une peste qui dure plusieurs années.
S. Irénée écrit son grand ouvrage contre les hérétiques, *V. 3.*
189 [Démétrius, évêque d'Alexandrie, envoie S. Pantene dans les Indes, *VIII*. 8.*]
S. Clément succede dans l'école d'Alexandrie à S. Pantene, qui va prêcher la foi dans les Indes, *VI. 1.*
190 [S. Sérapion, évêque d'Antioche, *VIII*. 9.*]
192 S. Eleuthere, pape, meurt. S. Victor lui succede, *VIII*. 3. & 4.*
Mort de l'empereur Commode, *VII. 8.*
193 Pertinax est déclaré empereur; après sa mort, Julien achete l'empire, qui passe à Sévere, *VII. 8.*
[Théodote de Byzance répand ses erreurs, *VIII*. 4.*]
Concile de Rome contre les hérétiques, *VIII*. 4.*
195 S. Narcisse, évêque de Jérusalem, fleurissoit en ce tems-ci, *VIII*. 12.*
196 Dispute touchant la fête de Pâques, qui fait tenir divers conciles à Rome, à Lyon, en Palestine, dans l'Osrhoene, dans le Pont en Asie, *VII. 8.*
197 Persécution à Rome.
Tertullien compose ses premiers écrits, *au III. siecle*, *I. 2.*
200 Persécution en Afrique. Martyre de S. Spérat & de ses compagnons appellés Scillitains, *VIII*. 7.*

TROISIEME

## TROISIEME SIECLE.

201 TErtullien écrit son apologie pour les Chrétiens, & son livre des prescriptions contre les hérétiques, *I. 12. & suiv.*

202 Mort du pape S. Victor. Zéphyrin lui succede, *IX*. 1.*

L'empereur Sévere publie des édits contre les Chrétiens, *VI. 1.*

Persécution. Martyre de S. Léonide, pere d'Origene, & de beaucoup d'autres, à Alexandrie, *VI. 4.*

Martyre de S. Irénée & d'un grand nombre de Chrétiens de Lyon, *IX*. 6.*

203 Origene, âgé de dix-huit ans, gouverne l'école d'Alexandrie, *II. 3. & 4.*

204 Sainte Potamienne vierge, souffre le martyre à Alexandrie, *VI. 10.*

Chûte de Tertullien, qui devint Montaniste vers ce tems-ci, *I. 27.*

205 Martyre de sainte Perpétue, de sainte Félicité, & de leurs saints compagnons à Carthage, *VI. 5. & s.*

207 Tertullien écrit ses livres contre Marcion, *I. 26.*

210 Dialogue de Minucius Félix, avocat à Rome, *VI. 2. & suiv.*

211 Sévere meurt à Yorc en Angleterre. Caracalla, son fils, lui succede, *IX. 1. & 2.*

[Mort de S. Sérapion, évêque d'Antioche, à qui succede S. Asclépiade, *IX*. 14.*]

212 S. Narcisse reparoît à Jérusalem. [S. Alexandre lui est donné pour coadjuteur,] *IX*. 15.*

215 [Vers ce tems mourut S. Clément d'Alexandrie, *au siecle précédent, VI. 1.*]

216 Caracalla fait un grand carnage à Alexandrie, *IX. 3.*

217 Mort de Caracalla. Macrin empereur, *IX. 3. & 4.*

[Mort de S. Asclépiade, évêque d'Antioche, à qui succede Philétus, *IX*. 14.*]

218 | Mort du pape Zéphyrin. S. Callifte lui fuccede, *IX*. 1*.
Macrin eft tué. Héliogabale eft déclaré empereur, *IX. 4.*
221 | Jules, Africain, acheve fa chronologie, *IX. 5.*
222 | Mort d'Héliogabale. Alexandre empereur, *IX. 4. & 6.*
S. Hippolyte, évêque & martyr, fait fon cycle pafcal, *V. 3.*
223 | Martyre du pape faint Callifte. Il a pour fucceffeur S. Urbain, *IX*. 1.*
226 | Artaxerxès rétablit la monarchie des Perfes.
228 | Ordination d'Origene.
229 | [Mort de Philétus, évêque d'Antioche, à qui fuccede Zébin, *IX*. 14.*]
Dion acheve fon hiftoire.
230 | S. Pontien fuccede au pape S. Urbain, *IX*. 1. & 2.*
Démétrius, évêque d'Alexandrie, fait condamner Origene dans deux conciles, & l'excommunie, *IX*. 13.*
Des conciles d'Afrique ordonnent la rébaptifation des hérétiques, *IV. 19.*
S. Firmilien, évêque de Céfarée [en Cappadoce,] *IV. 19.*
231 | [Mort de Démétrius, évêque d'Alexandrie. S. Héraclas lui fuccede, *IX*. 13.*]
S. Denys gouverne l'école d'Alexandrie, *V. 5. IX*. 13.*
S. Grégoire Thaumaturge & S. Athénodore convertis par Origene, dont ils fe rendent les difciples, *V. 15.*
Origene compofe fes hexaples, *II. 6.*
234 | Les Germains ravagent les Gaules.
235 | L'empereur Alexandre eft tué à Maïence par ordre de Maximin I. qui s'empare de l'empire, *IX. 6. & 7.*
Perfécution de Maximin contre le clergé. Les églifes brûlées, *VI. 11. & 12.*
Le pape S. Pontien meurt en exil dans la Sardaigne. S. Antere lui fuccede, & meurt en prifon au bout de quarante jours, *IX*. 2.*

236 S. Fabien élu pape, *IX**. 2.
Origene écrit son livre du martyre. Il demeure deux ans caché, *II.* 5.
237 L'empereur Maximin est tué. Gordien est reconnu empereur avec son fils. Révolte contre eux. Le fils est tué. Le pere s'étrangle, *IX.* 7. & 8.
Puppien & Balbin sont nommés empereurs par le sénat, *ibid.*
S. Babylas, évêque d'Antioche [après la mort de Zébin,] *IX**. 14.
238 Puppien & Balbin sont tués. Le jeune Gordien est fait empereur, *IX.* 8. & 9.
241 Les François inconnus jusqu'alors, pillent les Gaules, & sont défaits par Aurélien depuis empereur, *IX.* 9.
242 Ammone, philosophe Chrétien, fleurissoit en ce tems-ci, *IX.* 17.
244 Philippe fait tuer le jeune empereur Gordien, & il est élu en sa place, *IX.* 9. & 10.
Grande action de S. Babylas à l'égard de cet empereur, *IX.* 10.
Le philosophe Plotin vient à Rome, où il forme beaucoup de disciples, *IX.* 17.
S. Grégoire Thaumaturge est fait évêque de Néocésarée, *V.* 16.
Conversion de S. Cyprien à Carthage où il étoit né, *III.* 3.
245 S. Fabien envoye dans les Gaules S. Denys de Paris, & d'autres évêques qui en sont les apôtres, *IX**. 2. & 6.
Mort de Tertullien vers ce tems-ci, *I.* 27.
248 L'an 1000 de Rome est célébré par de grandes solemnités.
S. Cyprien est élu évêque de Carthage, *III.* 7.
S. Denys est fait évêque d'Alexandrie [après la mort de S. Héraclas,] *V.* 6. *IX**. 13.
S. Alexandre le Charbonnier est établi évêque de Comane, *V.* 17.

249 Origene écrit contre le philosophe Celse, *II. 9. & s.*
Les païens se soulevent à Alexandrie contre les Chrétiens, *IX. 11.*
Martyre de sainte Apolline & de plusieurs autres, *IX. 12.*
Philippe est tué. Dece est reconnu empereur, *IX. 10. & 13.*
250 Persécution très-violente de Dece contre l'Eglise, *VI. 13. & suiv.*
Martyre du pape S. Fabien & de S. Babylas d'Antioche, *VI. 16. & 18. IX*. 2. & 14.*
[Fabius succede à S. Babylas sur le siege d'Antioche : le siege de Rome demeure seize mois vacant, *IX*. 2. & 14.*]
[Martyre de S. Hippolyte, *V. 1.*]
S. Cyprien, S. Denys d'Alexandrie, S. Grégoire Thaumaturge se cachent par ordre de Dieu, *III. 9. V. 6. & 18.*
S. Paul, premier hermite, se retire dans les déserts âgé de vingt ou vingt-deux ans, *VI. 15.*
S. Félix de Nole est fait prisonnier, & est délivré par miracle, *VI. 20. & 21.*
Travaux de S. Cyprien pour maintenir la discipline, *III. 9.*
Grande peste à Alexandrie, qui dure dix ans. Les Chrétiens y signalent leur charité, *X. 10.*
251 Schisme de Félicissime & de Novat à Carthage, *VII. 1.*
Martyre de S. Alexandre de Jérusalem, *VI. 17. IX*. 15.*
Martyre de sainte Agathe, *VI. 18*. & IX. 13.*
Concile de Carthage, auquel préside S. Cyprien, pour régler l'affaire des tombes, *VIII. 3.*
Concile de Rome qui approuve les réglemens de celui de Carthage, *VIII. 4.*
S. Corneille élu évêque de Rome, *IX. 3.*
Schisme de Novatien, *VII. 2.*

Concile d'Afrique sur l'affaire des tombés. Les députés de Novatien sont rejettés, *VIII. 5.*

Traité de l'unité de l'Eglise de S. Cyprien, *IV. 10.*

Autres ouvrages du même pere. Ecrits de S. Denys d'Alexandrie, *V. 8.*

L'empereur Dece périt dans un marais. Gallus lui succede, *IX. 13. & 14.*

Naissance de S. Antoine en Egypte, *X. 14.*

252 [Démétrien succede à Fabius sur le siege d'Antioche, *IX*. 14.*]

Concile de S. Cyprien, où l'on approuve le baptême des enfans, *VIII. 6.*

Concile d'Antioche, où Novatien est condamné, *IX*. 14.*

Persécution de Gallus.

Le pape S. Corneille meurt en exil. S. Luce est élu en sa place, *IX*. 3.*

253 Martyre du pape S. Luce. S. Etienne lui succede, *IX*. 3.*

L'empire est ravagé par la peste & la famine, *IV. 15.*

Charité des Chrétiens qui soulagent leurs persécuteurs.

S. Grégoire Thaumaturge fait de grands miracles ; il convertit la ville de Néocésarée, *V. 16.*

Mort d'Origene à Tyr, *II. 4. note.*

Gallus est tué. Emilien empereur. Valérien le défait, & se rend maître de l'empire, *IX. 14. & 15.*

255 Dispute sur le baptême des hérétiques, *IV. 18. & suiv.*

L'hérésie des Sabelliens commence à se répandre dans la Libye, *VII. 3.*

257 Persécution de Valérien, *VI. 19. & suiv.*

Dieu punit l'empire par toutes sortes de calamités.

Martyre du pape S. Etienne. S. Sixte [II.] lui succede, *IX*. 3. & 4.*

Il envoie dans les Gaules S. Péregrin, premier évêque d'Auxerre, *VI. 24.*

Exil de S. Cyprien. Il écrit aux confesseurs condamnés aux mines, *IV. 8.*
Exil de S. Denys d'Alexandrie, *V. 7.*
[ S. Félix de Nole est persécuté de nouveau. Dieu le conserve par miracle, *VI. 22.*]
258 Epitre canonique de S. Grégoire Thaumaturge, *V. 20.*
Martyre de S. Sixte [II.] & de S. Laurent son diacre, *VI. 24. IX*. 4.*
Martyre de S. Saturnin, premier évêque de Toulouse, *IX*. 8.*
Martyre de S. Cyprien, *III. 13.*
[Martyre de S. Cyrille enfant, *VI. 25.*]
259 Histoire de S. Nicéphore & de Saprice, *VI. 26. & 27.*
[Martyre de S. Luce & de S. Montan, disciples de S. Cyprien, *III. 14.*]
Martyre de S. Fructueux, évêque de Tarragone, *IX*. 10.*
S. Denys est élu pape, *IX*. 4.*
260 L'empereur Valérien pris par Sapor, roi de Perse, qui le fait mourir cruellement. Trente tyrans se disent empereurs. Gallien, fils de Valérien, est reconnu empereur. Il fait cesser la persécution, *IX. 15. & 16.*
Diverses calamités de l'empire, *IX. 16. & 18.*
Paul de Samosate, évêque d'Antioche [après la mort de Démétrien.] Il enseigne l'hérésie de Sabellius, *VII. 4. IX*. 14.*
261 Ecrits de S. Denys d'Alexandrie, *V. 8. & suiv.*
262 Dieu se sert des captifs que les Barbares emmenent, pour les convertir, *IX. 16.*
264 Concile d'Antioche, où Paul évite la condamnation par ses artifices. S. Denys d'Alexandrie écrit au concile contre les erreurs de Paul, *VII. 4. V. 7.*
Mort de S. Denys d'Alexandrie [ à qui succede saint Maxime, ] *V. 7. IX*. 13.*
267 Porphyre, disciple de Plotin, écrit contre les Chrétiens, *IX. 17.*

268 Gallien est tué devant Milan avec son fils & son frere. Claude II. lui succede, *IX. 18. & 19.*

269 Second concile d'Antioche, où Paul de Samosate est déposé. [ Domnus fut mis à sa place, ] *VII. 4. IX*. 14.*

Mort du pape S. Denys. S. Félix lui succede, *IX*. 4.*

Mort de S. Firmilien, évêque de Césarée [ en Cappadoce, ] *V. 21.*

270 S. Antoine se retire dans le désert, *X. 14.*

Manès ou Manichée répand ses erreurs, *VII. 6. & 7.*

Mort de S. Grégoire Thaumaturge, *V. 18.*

L'empereur Claude II. meurt de la peste. Aurélien se rend maître de l'empire. Il prend le premier le diadême. *IX. 19. & 20.*

274 Naissance de Constantin, *au IV. siecle, III. 16.*

275 Mort du pape S. Félix. Eutychien lui succede, *IX*. 4. & 5.*

[ Timée succede à Domnus sur le siege d'Antioche, *IX*. 14.* ]

Aurélien publie des édits contre les Chrétiens. Il est tué, *IX. 20.*

Tacite empereur, puis Probus, *ibid.*

276 S. Anatole écrit son livre de la pâque, *V. 22.*

277 Manichée séduit beaucoup de monde. Il est pris en Perse, & écorché vif, *VII. 6. & 7.*

281 [ Cyrille succede à Timée sur le siege d'Antioche, *IX*. 14.* ]

282 Probus est tué. Carus est élu empereur, *IX. 21.*

[ S. Théonas monte sur le siege d'Alexandrie après la mort de S. Maxime, *IX*. 13.* ]

283 Mort du pape Eutychien. Caïus lui succede, *IX*. 5.*

S. Félix de Nole meurt vers ce tems-ci, *VI. 23.*

Mort de l'empereur Carus. Ses deux fils Carin & Numérien sont faits augustes, *IX. 21.*

284 Carin & Numérien sont tués. Dioclès est élu empereur pour l'Orient : peu après Maximien Hercule regne en Occident, *IX. 21. & 22.*

286 Martyre de la légion Thébéenne, *VI. 28.*

287 Martyrs dans les Gaules sous le gouverneur Rictiovare : S. Denys à Paris, S. Quentin, S. Firmin, & beaucoup d'autres, *VI. 32. IX*. 7.*

[Martyre de S. Donatien & S. Rogatien dans les Gaules, *VI. 31.*]

[Martyre de S. Alban dans la Grande-Bretagne, *VI. 32. IX*. 11.*]

288 Martyre de S. Sébastien à Rome, *VI. 36.*

Martyre de S. Victor, *VI. 33. & suiv.*

290 Hiérax répand son hérésie, *VII. 5.*

292 Constance Chlore & Maximien Galere sont faits césars, *IX. 23.*

L'empire est partagé en quatre, *ibid.*

296 Mort du pape S. Caïus. Marcellin lui succede, *IX*.5.*

Constance Chlore se rend maître de l'Angleterre.

298 Persécution de Galere.

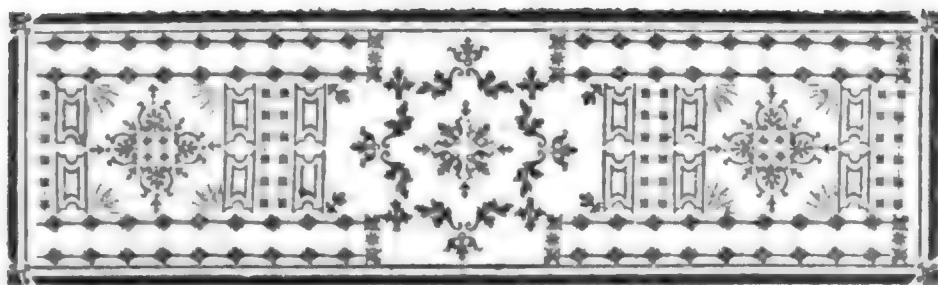
299 [Tyran succede à Cyrille sur le siege d'Antioche, *IX*. 14.*]

300 S. Pierre succede à S. Théonas dans le siege d'Alexandrie, *IX*. 13.*

Mort de S. Gatien, premier évêque de Tours. Son siege vaque trente-sept ans.

*La suite de cette Table chronologique se trouvera à la tête du volume suivant.*

ABRÉGÉ



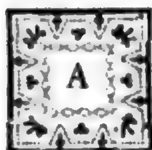
# ABRÉGÉ
## DE
# L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

## PREMIER SIECLE.

## ARTICLE PREMIER.

*Etablissement de l'Eglise. Prédication des Apôtres. Succès merveilleux de leurs travaux.*

I.



APrès que Notre-Seigneur Jesus-Christ fut monté au ciel, ses disciples retournerent à Jérusalem, & se renfermerent dans une maison pour y attendre la descente du S. Esprit. Ils étoient dans une chambre haute au nombre d'environ six-vingts, persévérant tous en union d'esprit dans la priere avec Marie mere de Jesus & ses freres, c'est-à-dire, ses cousins-germains. Alors Pierre s'étant levé au milieu de l'assemblée, proposa d'élire un Apôtre pour remplir la place de Judas le traître, & de

I. Retraite des disciples à Jérusalem. Election de saint Matthias.

*Fleury, tom. I. livre j. nombre 2.*

AN 33.

le choisir entre ceux qui avoient été en leur compagnie pendant tout le temps que le Seigneur Jesus avoit vécu parmi eux, depuis le baptême de Jean, jusqu'à ce jour qu'ils l'avoient vû monter au ciel. Ils en présenterent deux, Joseph Barsabas surnommé le Juste, & Matthias. Ayant prié Dieu de faire connoître celui des deux qu'il choisissoit, ils tirerent au sort, & le sort tomba sur Matthias, qui fut associé aux onze Apôtres.

II. Descente du Saint-Esprit. *Ibid. n. 3.*

Le jour de la Pentecôte étant venu, comme tous les disciples étoient dans le même lieu, à l'heure de Tierce, c'est-à-dire, à neuf heures du matin, le S. Esprit descendit sur eux en forme de langues de feu, & ils commencerent à parler diverses langues, en publiant les merveilles de Dieu. Le peuple qui étoit venu à Jérusalem de tous côtés pour la fête, accourut en foule autour d'eux. Il y avoit des Juifs de tous les pays; car depuis la captivité de Babylone, il étoit resté des Juifs dans tout l'Orient, & l'empire des Perses ayant été ruiné par Alexandre le grand, les Juifs s'étoient étendus dans toute la domination des rois Macédoniens ses successeurs. Les uns étoient Juifs de naissance, les autres Prosélytes, c'est-à-dire, Gentils convertis à la religion judaïque. Les uns étoient habitans de Jérusalem (car ils venoient s'y établir de toutes les provinces); les autres s'y trouvoient seulement en passant, assemblés à l'occasion de la fête; ils y étoient venus cette année en plus grand nombre qu'à l'ordinaire, persuadés que le Messie alloit paroître. Car il étoit certain, suivant les prophéties, particulierement de Daniel, que son temps étoit accompli, & cette créance étoit répandue par tout l'Orient.

*Dan. ix. 25.*

III. Prédication de S. Pierre. Conversion de trois mille Juifs. Eglise de Jérusalem. *Ibid.*

Ce peuple mêlé de tant de nations, fut fort surpris d'entendre les Apôtres, tous Galiléens, parler les langues qui étoient naturelles à chacun d'eux. S. Pierre leur dit: Ceux-ci ne sont pas ivres, comme vous le pensez; mais ils sont remplis du S. Esprit, suivant la prophétie de Joël. Ensuite il leur prêcha Jesus de Nazareth qu'ils avoient crucifié, leur déclarant qu'il étoit le Seigneur & le Christ, & les exhortant à se faire baptiser tous en son nom, pour recevoir la

rémission de leurs péchés & le don du S. Esprit. Trois mille se convertirent, furent baptisés, & se joignirent aux disciples. Ils persévéroient dans la doctrine des Apôtres, écoutant sans cesse leurs instructions. Ils étoient tous les jours ensemble dans le temple à prier. Ils faisoient dans les maisons la fraction du pain, ce qui doit s'entendre de l'Eucharistie, qu'ils ne pouvoient célébrer qu'avec les fideles baptisés; & ils prenoient ensemble leur nourriture avec joie & simplicité de cœur. Tous les fideles mettoient leurs biens en commun, vendoient leurs héritages, & distribuoient à chacun ce qui lui étoit nécessaire.

IV. Miracles des Apôtres. Leur courage. Progrès de l'église de Jérusalem. *Ibid.*

Dieu faisoit par les Apôtres un grand nombre de miracles, qui remplissoient d'étonnement tout le peuple. S. Pierre & S. Jean monterent un jour au temple à l'heure de la priere de None, c'est-à-dire, à trois heures après-midi, qui étoit le temps du sacrifice du soir. Il y avoit à la porte un boiteux âgé de plus de quarante ans, qui n'avoit jamais marché. Comme il leur demanda l'aumône, S. Pierre lui dit: Je n'ai ni or ni argent; mais ce que j'ai, je vous le donne: au nom de Jesus-Christ Nazaréen, levez-vous & marchez. Le boiteux fut guéri au même instant, & entra dans le temple marchant & sautant. Tout le peuple accourut à ce miracle, & S. Pierre en prit encore occasion de leur prêcher Jesus-Christ. Il y eut cinq mille hommes qui se convertirent. Les sacrificateurs & le capitaine du temple, c'est-à-dire, celui qui commandoit les Lévites portiers qui y faisoient la garde jour & nuit, arrêterent les deux Apôtres & les mirent en prison. Le lendemain le Sanhédrin s'assembla : c'étoit le conseil souverain des Juifs, composé du grand-prêtre, des chefs de chaque famille sacerdotale, des docteurs Lévites, & des anciens de toutes les tribus. Ils étoient en tout soixante & onze, & ne jugeoient que les affaires les plus importantes. Quand ils eurent tous pris leur séance, qui étoit en demi-cercle, le président dans le fond, les Apôtres furent amenés au milieu de l'assemblée. On leur demanda en quel nom & par quelle puissance ils avoient fait cette action. Alors Pierre rempli du S. Esprit, répondit hardiment: Nous

vous déclarons à vous & à tout le peuple d'Israel, que c'a été au nom de Notre-Seigneur Jesus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié, & que Dieu a ressuscité d'entre les morts, que cet homme a été guéri, comme vous le voyez maintenant. Tous ceux qui étoient dans le conseil, admirerent la fermeté de Pierre & de Jean, sachant que c'étoient des hommes du commun & sans lettres; & ne pouvant contredire ce miracle, ils se contenterent de leur défendre d'enseigner au nom de Jesus, & d'en parler à personne. Mais S. Pierre & S. Jean leur répondirent: Jugez vous-mêmes s'il est juste d'obéir aux hommes plutôt qu'à Dieu; pour nous, nous ne pouvons nous empêcher d'annoncer ce que nous avons vû & entendu. Après une réponse si ferme, les Apôtres furent renvoyés, & ils vinrent trouver les fideles, qui, ayant appris d'eux ce qui s'étoit passé, en rendirent graces à Dieu, lui demandant la force de prêcher en son nom, & la grace d'opérer des miracles pour soutenir la vérité de sa divine parole. Après cette priere, le lieu où ils étoient assemblés fut ébranlé, & ils furent tous remplis du S. Esprit. Toute la multitude des fideles n'avoient qu'un cœur & qu'une ame; personne n'avoit rien en propre, mais tous leurs biens étoient communs, ensorte qu'il n'y avoit point de pauvres parmi eux: car ceux qui avoient des terres ou des maisons, les vendoient & en mettoient le prix aux pieds des Apôtres.

## II.

V. Punition d'Ananie & de Saphire. Miracles éclatans des Apôtres.

*Fl. tom. I. l. j. n. 4.*

Joseph, que les Apôtres surnommerent Barnabé, c'est-à-dire, enfant de consolation, qui étoit Lévite & originaire de l'île de Chypre, vendit aussi un fonds de terre qu'il avoit, & en apporta le prix aux Apôtres. Alors un des disciples nommé Ananie, de concert avec Saphire sa femme, ayant aussi vendu un fonds de terre, retint une partie du prix, & mit le reste aux pieds des Apôtres. S. Pierre lui dit: Ananie, comment satan a-t-il séduit votre cœur, jusqu'à vous faire mentir au S. Esprit, & détourner une partie du prix de votre champ? A ces paroles, Ananie tomba & rendit l'ame. Sa

femme vint trois heures après, & S. Pierre lui ayant demandé combien ils avoient vendu leur terre, elle répondit comme son mari. Alors S. Pierre lui dit : Vous avez donc concerté tous deux de tenter l'Esprit de Dieu ? Ceux qui viennent d'enterrer votre mari, vous porteront aussi en terre : au même instant elle tomba à ses pieds, & elle expira. Cet événement répandit la terreur dans toute l'Eglise, & parmi tous ceux qui en entendirent parler. Le peuple n'osoit se joindre aux fideles ; mais il les louoit & les honoroit, & leur nombre croissoit tous les jours. Les Apôtres faisoient une infinité de miracles ; on exposoit les malades sur des lits le long des rues, afin que l'ombre de S. Pierre portât sur eux quand il passeroit ; on apportoit aussi des villes voisines les malades, & ceux qui étoient tourmentés par des esprits impurs, & ils étoient tous guéris.

VI. Leur zele & leur intrépidité. Nouveau succès de leurs travaux. *Ibid.*

Peu de tems après, le souverain pontife avec ceux de son parti, qui étoient de la secte des Sadducéens, firent encore mettre les Apôtres en prison ; mais un ange les délivra. Le Sanhédrin assemblé les ayant envoyé chercher, on ne les trouva point dans la prison, quoiqu'elle fût bien fermée ; & ce fut dans le temple qu'on les trouva enseignant le peuple. On les amena dans le conseil ; & le pontife leur reprochant leur desobéissance, les Apôtres répondirent : Il faut obéir à Dieu plûtôt qu'aux hommes ; [ & ils commencerent à leur soutenir que Jesus étoit le Sauveur]. Les Juifs en fureur vouloient les faire mourir ; mais un docteur vénérable nommé Gamaliel, de la secte des Pharisiens, leur conseilla de les laisser, disant : Si cette entreprise vient des hommes, elle se détruira ; si au contraire elle vient de Dieu, vous ne pourrez la détruire, & vous seriez même en danger de combattre contre Dieu. Ils suivirent son avis ; mais en renvoyant les Apôtres, ils les firent fouetter, & leur défendirent de nouveau de parler au nom de Jesus. Les Apôtres s'en allerent pleins de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir cet affront pour le nom du Seigneur. Ils ne cessoient d'enseigner tous les jours dans le temple & par les maisons. Le nombre des disciples croissoit, & il y avoit même un grand nom-

bre de prêtres Juifs qui s'attachoient aux Apôtres, & embrassoient la foi.

VII. Election des sept Diacres. S. Jacques le Mineur, premier Evêque de Jérusalem. *Ibid. n. 5.*

Entre tant de fideles étoient plusieurs Hellénistes, c'est-à-dire, des Juifs qui étant nés entre les Grecs, ne parloient point la langue syriaque, comme ceux de Palestine, mais seulement la langue grecque. Ceux-ci se plaignirent que dans la distribution des aumônes leurs veuves étoient négligées. Sur cela les Apôtres assemblerent la multitude des disciples, & leur dirent: Il n'est pas juste que nous quittions la prédication de la parole, pour servir aux tables; choisissez d'entre vous sept hommes d'une probité reconnue, pleins du Saint-Esprit & de sagesse, que nous établissions pour cette œuvre; pour nous, nous nous appliquerons à la priere & au ministere de la parole. Ils choisirent Etienne avec six autres, & les présenterent aux Apôtres, qui prierent & leur imposerent les mains. Ce furent-là les premiers diacres. Ils avoient soin de la nourriture des pauvres, & de la distribution de ce qui étoit nécessaire à chacun pour sa subsistance, dans cette église où tous les biens étoient communs; ils servoient aussi à la table sacrée, & même ils prêchoient l'Evangile en certaines occasions.

Alors, comme l'on croit, l'Apôtre S. Jacques surnommé le Juste, fut établi premier évêque de Jérusalem. On le nommoit encore le frere du Seigneur, parce qu'il étoit parent de Jesus-Christ, fils d'Alphée & de Marie sœur de la sainte Vierge (*a*). On le trouvoit à genoux dans le temple, demandant pardon pour le peuple; ce qu'il faisoit si continuellement, que la peau de ses genoux s'étoit endurcie comme celle d'un chameau. L'excellence de sa vertu le faisoit nommer en syriaque *Ophlia*, la forteresse de Dieu. Il gouverna l'église de Jérusalem vingt-neuf ans.

VIII. Martyre de S. Etienne. *Ibid. n. 6.*

S. Etienne, le premier des diacres, étant plein de grace & de force, faisoit de grands miracles, & prêchoit l'Evan-

(*a*) [On le nomme aussi le mineur, pour le distinguer de l'Apôtre S. Jacques, frere de S. Jean; celui-ci étant appellé le majeur, parce qu'il est nommé avant l'autre dans le dénombrement des douze Apôtres. *Matt. x. 3. Marc, iij. 17. & 18. Luc, vj. 14. & 15.*]

gile avec un zèle merveilleux. Quelques Juifs des provinces s'éleverent contre lui : mais comme ils ne pouvoient lui résister dans la dispute, ils susciterent de faux témoins, qui accuserent Etienne d'avoir blasphémé contre Moyse & contre Dieu, & d'avoir dit que Jesus de Nazareth détruiroit le lieu saint, & changeroit les traditions de la loi (*b*). Etienne fut donc pris & amené dans le conseil, où il rendit compte de sa doctrine, montrant par l'histoire du peuple de Dieu depuis Abraham, & par les témoignages des prophetes, que la religion n'étoit point attachée à la Judée ni au temple ; que les Juifs avoient toujours rejetté ceux que Dieu leur avoit envoyés, & lui avoient toujours resisté. Ce discours les mit en fureur. Ils le traînerent hors de la ville, & le lapiderent comme blasphémateur. Un des plus animés contre lui étoit un jeune homme de Cilicie nommé Saul : il gardoit les manteaux des témoins, qui, suivant la loi, jettoient les premieres pierres contre celui qu'on lapidoit. Saint Etienne en mourant se mit à genoux, & cria à haute voix : Seigneur, ne leur imputez pas ce péché ; & ayant dit ces paroles, il s'endormit dans le Seigneur. Telle fut la fin glorieuse du premier Martyr, c'est-à-dire, selon la signification grecque de ce mot, du premier témoin, qui eut le bonheur de verser son sang pour le témoignage rendu à Jesus-Christ & à sa doctrine. Des hommes religieux & pleins de la crainte de Dieu, l'ensevelirent, & firent un grand deuil sur lui, montrant par une action aussi généreuse, qu'ils le regardoient comme injustement condamné : car ceux qui l'étoient avec justice, étoient privés des divers honneurs qui accompagnoient la sépulture.

IX. Persécution contre l'église de Jérusalem. Calomnies des Juifs. *Ibid. n. 6. & 11.* AN 34.

Cependant il y eut une grande persécution contre l'église qui étoit à Jérusalem, & tous les fideles se disperserent dans la Judée & la Samarie, excepté les Apôtres. Plusieurs furent emprisonnés à Jérusalem, d'autres condamnés & exécutés à mort, & Saul dit contre eux son avis comme les autres. En vertu du pouvoir que les princes des prêtres lui avoient

(*b*) [ C'est ici l'expression de M. Fleury : c'est-à-dire, les ordonnances de Moyse : *traditiones quas tradidit nobis Moyses. Act. vj. 14.* ]

donné, il entroit dans les maisons, arrêtoit ceux qu'il trouvoit, hommes & femmes, & les mettoit en prison. Les fideles dispersés à cette occasion, ne s'étendirent pas seulement dans la Palestine, mais dans la Phénicie, dans l'île de Chypre & jusqu'à Antioche; & ce fut comme une semence précieuse répandue pour faire fructifier la foi dans le monde; car ils prêchoient par-tout l'Evangile, ne l'annonçant pourtant encore qu'aux seuls Juifs. Un disciple nommé Ananie alla pour lors à Damas, & y assembla une église.

Les Juifs ne se contenterent pas de persécuter les disciples de Jesus-Christ; ils travaillerent à les rendre odieux à tout le monde. Ils choisirent des hommes qu'ils envoyerent de tous côtés; pour publier qu'il s'étoit élevé une nouvelle secte, qui avoit pour chef Jesus de Galilée, qui avoit appris à ses disciples une doctrine impie & sacrilége. L'impression que ces calomnies des Juifs avoient faite dans le monde, duroit encore deux cens ans après.

## III.

X. Conversion des Samaritains & de l'eunuque de la reine d'Ethiopie.

*Fl. tom. I. l. j. n. 7. & 10.*

S. Philippe, le second des diacres, vint à Samarie & y prêcha Jesus-Christ. Car quoique les Samaritains fussent regardés par les Juifs comme hérétiques, on ne les comptoit point entre les Gentils. Ils avoient la circoncision, & faisoient profession d'adorer le vrai Dieu, suivant la loi de Moyse. Les Samaritains écouterent Philippe, voyant les grands miracles qu'il faisoit: plusieurs furent baptisés, & la ville fut remplie de joie. Les apôtres qui étoient à Jérusalem ayant appris que Samarie avoit reçu l'Evangile, y envoyerent S. Pierre & S. Jean; qui étant arrivés, prierent pour eux & leur imposerent les mains, afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit; car ils n'étoient encore que baptisés.

En retournant à Jérusalem, ils annoncerent l'Evangile dans tout le pays des Samaritains. Mais le diacre Philippe reçut ordre de Dieu par un Ange d'aller vers le chemin de Gaza. Il y trouva un eunuque trésorier de Candace reine d'Ethiopie, qui s'en retournoit de Jérusalem où il étoit venu adorer

adorer Dieu. Philippe s'approcha de lui ; & prenant occaſion d'un paſſage du prophete Iſaïe que l'eunuque liſoit ſans l'entendre, il l'inſtruiſit de la foi de Jeſus-Chriſt ; & l'ayant perſuadé, il le baptiſa. L'eunuque continua ſon chemin plein de joie ; & étant arrivé en Ethiopie, il y prêcha l'Evangile. Cependant l'Eſprit de Dieu enleva Philippe, & il ſe trouva à Azot, d'où il paſſa juſqu'à Céſarée, prêchant l'Evangile dans toutes les villes.

Saul continuoit de perſécuter les diſciples de Jeſus-Chriſt, ne reſpirant que les menaces & le ſang. Il demanda donc des lettres au ſouverain pontife pour les ſynagogues de Damas, afin que s'il trouvoit des diſciples, il les amenât priſonniers à Jéruſalem. Comme il approchoit de Damas, tout d'un coup en plein midi il fut environné d'une lumiere venant du ciel, & plus éclatante que celle du ſoleil. Ebloui de cette vive clarté, il tomba par terre avec ceux qui l'accompagnoient. Alors il entendit une voix qui lui dit : Saul, Saul, pourquoi me perſécutez-vous ? Saul répondit : Qui êtes-vous, Seigneur ? La voix lui dit : Je ſuis Jeſus que vous perſécutez. Saul dit en tremblant : Seigneur, que voulez-vous que je faſſe ? Levez-vous, dit le Seigneur, entrez dans la ville, & on vous dira ce que vous devez faire. Je vous ai établi miniſtre de ce que je vous ferai connoître : je vous envoie pour éclairer les nations, & les délivrer de la puiſſance de Satan. Saul s'étant relevé, ne voyoit point. On le mena par la main à Damas ; & Ananie par ordre du Seigneur venant le trouver, lui impoſa les mains, & lui dit : Le Seigneur Jeſus qui vous a apparu dans le chemin, m'a envoyé afin que vous recouvriez la vue & ſoyez rempli du Saint-Eſprit. Auſſi-tôt il tomba des yeux de Saul comme des écailles, & il regarda Ananie, qui lui dit : Le Dieu de nos Peres vous a deſtiné pour voir le Juſte, c'eſt-à-dire, Jeſus-Chriſt, & apprendre ſa volonté de ſa bouche. Car vous rendrez témoignage de lui à tous les hommes. Levez-vous, recevez le baptême, & lavez vos péchés par l'invocation de ſon Nom. Saul fut donc baptiſé, & commença auſſi-tôt à prêcher dans les ſynago-

XI. Converſion de S. Paul. *Ibid. n.* 11.

gues, que Jesus étoit le Fils de Dieu, & à confondre les Juifs. Tous admiroient son changement.

XII. Conversion du centenier Corneille.

*Ibid. n. 14. & 17.*

AN 35.

Pendant que S. Pierre étoit à Joppé, où il avoit ressuscité une femme du nombre des disciples, nommée Tabithe, & converti plusieurs Juifs, il eut ordre dans une vision de suivre des hommes qui le cherchoient. En même temps arriverent trois hommes envoyés par un Romain nommé Corneille, centurion d'une cohorte qui demeuroit à Césarée. Il craignoit Dieu, faisoit de grandes aumônes, & étoit toujours en prieres. Un ange lui avoit ordonné d'envoyer chercher Simon Pierre à Joppé, où il demeuroit chez un corroyeur. S. Pierre suivit les gens de Corneille, qui de son côté l'attendoit avec ses parens & ses amis assemblés. Saint Pierre demanda pourquoi on l'avoit fait venir. Corneille raconta sa vision, & S. Pierre les instruisit du mystere de Jesus-Christ. Il parloit encore, quand le Saint-Esprit tomba sur tous ceux qui l'écoutoient, ensorte qu'ils parloient diverses langues & glorifioient Dieu. Les fideles circoncis qui étoient venus avec S. Pierre, furent surpris de voir la grace du Saint-Esprit répandue sur les Gentils; & S. Pierre dit: Peut-on refuser le baptême à ceux qui ont reçu le S. Esprit comme nous? Il les fit donc baptiser, & tels furent les commencemens de la conversion des Gentils. S. Pierre étant retourné à Jérusalem, les fideles circoncis eurent avec lui quelques contestations sur ce sujet, lui demandant pourquoi il étoit entré chez des incirconcis & avoit mangé avec eux. Saint Pierre leur raconta tout ce qui s'étoit passé, & les fideles glorifierent Dieu, disant avec étonnement: Dieu a donc aussi accordé aux Gentils la pénitence pour la vie éternelle!

XIII. Martyre de S. Jacques le majeur. Etablissement du siége de saint Pierre à Rome. Progrès de l'Evangile.

*Ibid. n. 24. & 25.*

Le nombre des disciples de Jesus-Christ croissant toujours, les Juifs endurcis exciterent Hérode Agrippa à persécuter l'Eglise & à attaquer les Apôtres. Il fit mourir par le glaive Jacques fils de Zébédée, frere de Jean; & voyant que cela plaisoit aux Juifs, il fit encore conduire Pierre en prison. Cependant l'Eglise adressoit sans cesse ses prieres à Dieu, pour la conservation d'un pasteur qui lui étoit si cher.

La nuit du jour qu'il devoit être exécuté, comme Pierre dormoit chargé de deux chaînes entre deux soldats, un ange le vint éveiller, & lui dit : Levez-vous promptement. Alors les chaînes tomberent, les portes s'ouvrirent ; & étant sorti avec l'ange, il alla trouver les fideles, & leur raconta comment le Seigneur l'avoit délivré. On croit que peu après cette prison, S. Pierre vint à Rome, & y établit son siége, après l'avoir tenu sept ans à Antioche (*c*), où les fideles avoient commencé à être appellés *Chrétiens*. Il avoit aussi prêché aux Juifs dispersés dans le Pont, dans la Galatie, la Cappadoce, l'Asie & la Bithynie. D'un autre côté, il envoya quelques-uns de ses disciples, pour fonder diverses églises en Italie & en Occident. Les autres apôtres se disperserent par tout le monde, pour y porter la bonne & admirable nouvelle du salut. AN 41.

XIV. Mission de S. Paul chez les Gentils. *Ibid. n. 27. & suiv.* AN 44.

S. Paul associé à S. Barnabé pour l'œuvre de la conversion des Gentils, alla d'abord à Seleucie, puis à Salamine en Chypre. La plus grande partie de l'île reçut l'Evangile, & il y convertit Sergius Paulus qui en étoit gouverneur. Il traversa la Pisidie, la Pamphylie, la Lycaonie où l'on croit qu'il annonça la foi à sainte Thecle, la premiere des martyres. Il établissoit des prêtres en chaque église, afin de ne pas laisser sans pasteurs les brebis qu'il formoit par la prédication. A son retour du concile de Jérusalem, dont nous parlerons en traitant de la discipline, il fit la visite de toutes les églises, & se réjouit de voir le progrès de l'Evangile. Dieu se servit de sa séparation d'avec S. Barnabé, pour faire annoncer l'Evangile en plus de lieux. S. Paul parcourut la Phrygie, la Galatie, la Mysie, & vint à Troade ville d'Asie sur la mer, d'où une vision le fit aller en Macédoine. Sa prédication étoit toujours suivie de la conversion des peuples. Toute l'Asie mineure, à l'exception de la province particuliere d'Asie, reçut l'Evangile. Il établit une église à Philippes, où

(*c*) [ Dans la table chronologique, M. Racine a suivi, pour l'arrangement de ces faits, le sentiment de M. de Tillemont : ici il suit le sentiment de M. Fleury, qui met l'établissement du siége de S. Pierre à Rome après le martyre de S. Jacques le majeur, la seconde année de l'empereur Claude, quarante-deuxieme de J. C. *Fleury, tom. I. l. j. n. 24.* ]

il avoit converti le geolier de sa prison avec sa famille. Après avoir fait une ample moisson sur sa route, il s'arrêta à Thessalonique capitale de la Macédoine. Il y fonda une église, dont la ferveur servit de modele à toutes les autres. De-là il passa en Achaïe, & prêcha à Athênes, où il fit au milieu de l'aréopage un célebre discours, qui fut suivi de la conversion de S. Denys & de plusieurs autres. En Galatie & en Phrygie, il fut reçu comme un ange de Dieu.

XV. Succès merveilleux des travaux des Apôtres.

Enfin les conversions furent si fréquentes dans ces commencemens de l'Eglise, & la semence de l'Evangile fut répandue en tant de lieux, qu'avant la fin du premier siecle on voyoit des Chrétiens dans la plus grande partie de l'Empire Romain. Au commencement du second, nous en trouverons beaucoup en Perse & en Ethiopie. Il y a lieu de croire que les Apôtres ou leurs premiers disciples commencerent à porter dans ces régions éloignées la lumiere de l'Evangile. S. Jean passa dans l'Asie mineure, & demeura particulierement à Ephese, ayant avec lui la sainte Vierge. Il gouverna plusieurs églises dans cette province, & alla même jusques chez les Parthes. Dans le même temps S. Paul répandoit la divine semence dans la capitale de l'Empire. Il demeura deux ans entiers dans un logis qu'il y avoit loué, & il recevoit ceux qui venoient le visiter, prêchant le royaume de Dieu avec une grande liberté & sans que personne s'y opposât. Il trouva le moyen de pénétrer jusques dans le palais de Néron, où il convertit plusieurs personnes. L'église de Rome

AN 67. étoit nombreuse, lorsque S. Pierre & S. Paul furent martyrisés. S. Lin gouverna cette église après eux, puis S. Clet ou Anaclet, S. Clément, S. Evariste & S. Alexandre (*d*). La persécution les empêchoit d'avoir un long pontificat. Parmi ceux qui avoient embrassé le Christianisme, il y eut des personnes distinguées, dont le plus illustre fut Flavius Clément, cousin germain de l'empereur Domitien, qui avoit destiné ses deux enfans pour être ses successeurs. Flavius étoit à peine sorti du consulat, lorsqu'il eut la gloire de ré-

(*d*) [ S. Alexandre ne succéda à S. Evariste que dans le siecle suivant. *Voyez au II. siecle, art. VII. n. 1.*]

pandre son sang pour Jesus-Christ, & sa femme avec sa niece furent exilées pour lui avoir rendu témoignage.

---

# ARTICLE II.

## *Réflexions sur les principaux faits qui se trouvent rapportés dans l'Article précédent.*

### I.

I. Réflexions sur l'état où étoit l'œuvre du Sauveur après son Ascension.

LE fruit que porta la prédication de Notre-Seigneur Jesus-Christ pendant sa vie mortelle, fut très-borné. Personne ne se seroit attendu que le grand éclat avec lequel ce divin Sauveur avoit paru au milieu de la Judée, précédé de Jean-Baptiste son saint précurseur, dût se terminer à ce que S. Luc rapporte dans le premier chapitre du livre des Actes. Six-vingts personnes renfermées à Jérusalem dans une maison : les chefs de ce petit troupeau, foibles, timides & hors d'état d'entreprendre une aussi grande chose que la conquête de l'Univers; d'autres disciples répandus dans les différentes parties de la Judée, où Jesus-Christ avoit annoncé l'Evangile & fait des miracles; c'est à quoi se réduisoit l'œuvre du Messie avant la descente du S. Esprit. Et néanmoins que de merveilles n'avoient pas été opérées ? Le Fils de Dieu s'étoit incarné, & avoit conversé parmi les hommes. Il avoit prouvé sa mission par une infinité de miracles, qui portoient tous le caractere d'une puissance divine, & d'une charité compatissante pour les hommes. Il avoit fait voir que tout ce que les prophetes avoient prédit du Messie, s'accomplissoit en sa personne. Il avoit enseigné la morale la plus pure & la doctrine la plus sublime. Il avoit donné l'exemple de toutes les vertus, & avoit prouvé son amour pour les hommes, jusqu'à mourir sur la croix pour les réconcilier avec Dieu son pere. Il avoit consommé ses mysteres, institué son sacrifice, fondé son sacerdoce, établi les sacremens. Mais il lui restoit encore à répandre sur ses disciples l'Esprit-

Jean vij. 39. ſaint qu'il leur avoit promis. *Il n'avoit point encore été donné*, dit S. Jean, *parce que Jeſus n'avoit point encore été glorifié.* Il falloit que le S. Eſprit ne fût donné avec cette largeſſe qu'après que Jeſus-Chriſt ſeroit monté au ciel, afin que l'on comprît mieux que c'étoit lui qui l'envoyoit de la droite de ſon Pere, comme le fruit de ſa paſſion & de ſa mort. C'étoit cet Eſprit ſanctificateur & tout-puiſſant, qui, en leur inſpirant la charité, devoit les changer en des hommes tout nouveaux. Sans ce don ineſtimable, tout ce que Jeſus-Chriſt avoit fait pour les hommes, les auroit laiſſés dans une entiere indigence.

## I I.

I I. Réflexions ſur la deſcente du Saint-Eſprit.

L'œuvre de Jeſus-Chriſt change de face le jour de la Pentecôte. Le S. Eſprit en deſcendant ſur les Apôtres & les diſciples, remplit leur eſprit, des plus vives lumieres, embraſe leur cœur de la plus ardente charité, & leur inſpire une force, un zele & un courage qui les met en état de former un auſſi grand deſſein, que celui d'amener à Jeſus-Chriſt toutes les nations de la terre. Ce don inéfable étoit accompagné de ſignes extérieurs bien propres à en repréſenter les effets. Le bruit éclatant que l'on entendit, marquoit le grand changement que la Religion chrétienne devoit cauſer dans le monde. Le vent violent & impétueux étoit un ſigne fort naturel de l'efficace toute-puiſſante de l'opération de l'Eſprit-ſaint, qui, quand il lui plaît, emporte tout-d'un-coup un cœur, l'enleve, l'entraîne où il veut, & le fait agir ſelon ſon bon plaiſir, comme il fit alors à l'égard des diſciples. Le feu que l'on vit au-dehors, étoit un ſigne frappant du feu ſacré de la charité, dont le S. Eſprit venoit embraſer le cœur des hommes, & qui devoit être l'ame de la religion qu'il établiſſoit. Il deſcendit en forme de langues, pour montrer qu'il communiquoit aux diſciples le don des langues qu'on parloit par toute la terre, ce don étant un lien néceſſaire du commerce que la prédication de l'Evangile les obligeoit d'entretenir avec tous les peuples. Dieu voulant autrefois punir les hommes à la conſtruction de la tour de Babel, con-

fondit leur langage ; & cette confusion des langues fut un châtiment terrible & un obstacle à la conservation de la religion, parce que ne pouvant presque plus avoir de commerce entre eux, dès qu'une famille oublioit une vérité, il étoit bien difficile qu'une autre la lui rappellât. Dieu voulant donc rassembler les hommes en un seul corps, les instruire de toute vérité, les réunir dans la même religion, & se servir, pour les rappeller à lui, de la prédication de quelques-uns d'entre eux, commença par lever l'obstacle extérieur de la prédication, en communiquant le don des langues à ceux qui devoient être les ministres de ce grand ouvrage. Mais il ne suffisoit pas que les Apôtres parlassent, ni qu'ils se fissent entendre, pour convertir le monde ; il falloit que leurs paroles fussent toutes de feu, qu'elles fussent vives, pénétrantes, propres à éclairer les hommes, à les persuader, à les toucher, à les embraser du feu de l'amour de Dieu ; & c'est ce qui étoit figuré par le feu des langues.

III.

III. Réflexions sur l'établissement de l'Eglise.

La descente du S. Esprit qui vient créer un monde nouveau, rendre populaire la justice & la piété, qui, depuis le péché d'Adam, avoient été presque bannies de la terre, est le plus grand événement qui soit jamais arrivé. Il tient à tout ; il est la raison & le centre de tout. C'est le chef-d'œuvre de Dieu, en comparaison duquel la création du monde visible est peu de chose. Les Apôtres étant pleins du S. Esprit, ne penserent plus qu'à porter par-tout, en commençant par Jérusalem, le feu dont ils étoient embrasés. S. Pierre en deux prédications convertit huit mille Juifs, qui, pleurant leurs péchés, furent lavés dans le sang qu'ils avoient versé. Après cette premiere moisson, le nombre des disciples ne fit que croître. Les mauvais traitemens par lesquels les Juifs comptoient étouffer l'Evangile, ne servirent qu'à le faire annoncer en plus de lieux. La persécution excitée après la mort de S. Etienne, fut aussi très-avantageuse à l'Eglise. Car les fideles ayant été obligés de quitter Jérusalem, répandirent dans

*Aug. serm. 116. c. 6. & 316. c. 4.*

toute la Judée la semence de la divine parole. S. Augustin compare ces saints fugitifs, poursuivis par leurs propres freres, à des flambeaux qui s'allument davantage, à mesure que l'on fait plus d'efforts pour les éteindre.

## I V.

IV. Sur la conversion des Gentils.

Il est utile de remarquer l'ordre que Dieu suivit dans la dispensation de son Evangile. Ce fut d'abord aux Juifs, qu'il fut annoncé, puis aux Samaritains, & après eux aux Gentils. S. Pierre apprit par une céleste vision, qu'ils étoient appellés à la connoissance de Dieu. S. Paul qui en devoit être le docteur, fut converti par un miracle inoui jusqu'alors, qui en un instant le rendit du plus cruel persécuteur des fideles, le plus zélé prédicateur de la foi. Dieu voulant se servir de lui pour éclairer les nations, fit en sa faveur en petit, ce qu'il alloit faire en grand pour tous les peuples. L'abîme de ténebres & de péché d'où Jesus-Christ le tira, étoit une image sensible de l'état où étoient les Gentils, & de la gratuité de leur vocation. L'éclat avec lequel parut, dans la conversion de Saul, la toute-puissance de Dieu sur le cœur de l'homme, représentoit sensiblement la grandeur du miracle, qui alloit faire passer tant de nations assises dans l'ombre de la mort, à l'admirable lumiere de l'Evangile. Dieu disposa tout pour cette grande merveille, soit du côté de S. Pierre, soit du côté de Corneille. Le S. Esprit se communiqua à cet officier & à toute sa famille; & S. Pierre en fut très-surpris, de même que les fideles circoncis qui l'accompagnoient. Alors il ne put s'empêcher de les faire baptiser au nom de Jesus-Christ.

Les fideles circoncis qui étoient venus avec Pierre, furent très-étonnés de ce que la grace du S. Esprit se répandoit aussi sur les Gentils. Cet étonnement de S. Pierre & des fideles, cause d'abord beaucoup de surprise, quand on considere combien la conversion des Gentils étoit clairement prédite dans les saintes Ecritures. S. Pierre fut obligé de se justifier devant les fideles circoncis de Jérusalem, en leur exposant la suite de ce qui s'étoit passé. Puisque Dieu, ajouta-t-il, a fait

fait aux Gentils la même grace qu'à nous qui avons cru au Seigneur Jesus-Christ, qui étois-je, moi, pour m'opposer à Dieu ? Alors les fideles rendant gloire à Dieu, dirent : Dieu a donc aussi accordé la pénitence aux Gentils pour leur donner la vie ! Les fideles étoient sans doute étonnés, sur-tout de ce que Dieu convertissoit les Gentils sans leur faire embrasser le Judaïsme, & sans les obliger à la circoncision. Peut-on s'empêcher d'admirer que Dieu n'ait appris que par l'événement ce secret aux premiers fideles, & à S. Pierre lui-même ? Pouvoit-il nous montrer d'une maniere plus sensible, qu'il distribue ses dons avec une souveraine liberté, & que l'on peut avoir une piété très-éminente & des lumieres très-sublimes, sans connoître la suite des desseins de Dieu, & la maniere dont il doit exécuter son œuvre ?

D'ailleurs Dieu ne rendant point ses serviteurs attentifs à la grande ressource de la conversion des Gentils, mettoit leur foi à une rude épreuve, les laissant un certain temps dans l'état le plus violent, auquel ils ne voyoient aucune issue. Pour concevoir la grandeur d'une telle épreuve, & pour bien sentir combien étoit étonnante la situation des fideles de Jérusalem, il est bon de considérer tout ce qu'ils avoient à souffrir de la part du corps de la nation, & combien tout ce qu'ils voyoient, étoit capable d'affoiblir une foi moins ferme que la leur. Le souverain pontife & les princes des prêtres employoient leur autorité à persécuter l'église de Judée. Les Pharisiens avoient contre elle un zele incroyable, & pareil à celui que Saul avoit avant sa conversion; les fideles étoient chassés de toutes les villes & des synagogues, & poursuivis par-tout. Les Sadducéens ne pouvoient souffrir la pureté de leurs mœurs, & la sainteté de la morale évangélique. Le peuple s'endurcissoit de plus en plus, résistoit aux miracles les plus éclatans, à la vie si admirable des disciples de Jesus-Christ, & à tout ce qui auroit dû les toucher. Que deviendra donc l'Eglise ? Quelle apparence de voir jamais la fin d'un état si violent ? Comment se soutenir dans des extrémités si étonnantes, & au milieu des maux auxquels on n'apperçoit point de remedes ? Quelle consolation Dieu

ne lui donna-t-il point, en lui découvrant tout-d'un-coup une ressource aussi grande que celle de la vocation des Gentils ! Avec quelle joie les fideles remarquerent-ils dans toutes les écritures cette merveille à laquelle ils n'avoient point fait attention, & qui néanmoins étoit si proportionnée à l'état où ils se trouvoient ?

V.

V. Etat extérieur de l'Eglise.

L'on ne sçauroit considérer avec trop de soin tout ce qui regarde le culte extérieur que Jesus-Christ est venu substituer à celui de la synagogue. Ce divin Sauveur a voulu faire trois substitutions. La premiere de culte à culte : un nouveau sacerdoce a fait disparoître celui d'Aaron ; un nouveau sacrifice a aboli tous les anciens ; des sacremens en petit nombre, mais pleins d'efficace, ont succédé à tous les sacremens judaïques, qui n'avoient point la force de purifier les souillures de la mauvaise conscience. La seconde substitution est d'esprit à esprit ; l'esprit d'amour & de liberté a été communiqué, & a chassé l'esprit de crainte & de servitude. Enfin la troisieme substitution est de peuple à peuple ; les Gentils ont été appellés, & les Juifs rejettés. Ces trois substitutions ne se sont point faites dans le même temps ; elles ont même été séparées : ce qui nous apprend que l'une n'est pas l'autre, & qu'ainsi la substitution d'un peuple à un autre peut se faire, l'Eglise étant fondée, & le culte que Jesus-Christ a établi étant toujours le même.

Rien n'étoit plus simple ni moins capable de frapper les sens, que le culte extérieur que les premiers Chrétiens rendoient à Dieu. Les maisons particulieres servoient de temples. Les Apôtres & les Prêtres étoient habillés comme le commun du peuple. L'Eucharistie, qui est le centre de la Religion, & ce qu'elle a de plus auguste, ne paroissoit pas aux sens distinguée du pain ordinaire, se consacroit sur une table commune, & ordinairement au milieu des repas de charité. Les sacremens s'administroient avec la plus parfaite simplicité. Qui n'admirera que Dieu ait voulu se former les adorateurs les plus parfaits, lorsque le culte extérieur étoit si

simple; qu'il ait répandu sur son Eglise l'esprit de sainteté avec le plus d'abondance, & l'ait enrichie de ses dons les plus précieux au-dedans, tandis qu'elle n'avoit rien au-dehors qui parût proportionné à la qualité auguste d'épouse du souverain roi, & qu'elle étoit dénuée de l'éclat qu'elle devoit avoir dans les siecles postérieurs? Y a-t-il rien qui montre plus évidemment que l'extérieur de la Religion, quelque beau & majestueux qu'il puisse être, n'est qu'une écorce qui cache une seve d'un prix infini, que Dieu communique avec plus ou moins d'abondance, selon son bon plaisir, & indépendamment des objets sensibles? Dieu se montroit alors à son peuple, comme un roi plein de bonté, qui dépouillant tout l'appareil extérieur de la majesté royale, faisant disparoître l'éclat ordinaire qui l'environne, & supprimant toutes les marques de sa grandeur, se plaît à converser familierement avec ses intimes amis, à leur ouvrir son cœur dans le secret, & à leur témoigner librement toute la tendresse de son amour.

## V I.

VI. Etat intérieur de l'Eglise.

Quand la piété est commune & abondante, quand les pasteurs & les brebis sont animés d'une ardente charité, & que la multitude des fideles est sérieusement occupée de la grande affaire du salut, l'Eglise est heureuse, & son état intérieur est excellent. C'est celui où nous la voyons après la descente du S. Esprit. En effet la justice fut communiquée à l'église de Jérusalem avec une plénitude admirable. Les caracteres dominans de cette église sont la charité, l'union & la simplicité de cœur, qui consiste à n'avoir en vûe que Dieu, l'amour des souffrances, le détachement de toutes les choses de la terre, la joie d'être juste, & la confiance de l'être jusqu'à la mort, & de posséder la vie éternelle. Les mêmes caracteres paroissent à proportion chez les Gentils convertis. Être Chrétien & être Saint, c'étoit ordinairement la même chose: les Apôtres le supposoient, en donnant le nom de *saints* à tous les fideles. Ils leur tenoient un langage fort différent de celui qu'avoit tenu Jean-Baptiste.

Lorsque le saint Précurseur parut auprès du Jourdain, avec quelle force reprocha-t-il leurs iniquités à ceux qui venoient recevoir ses instructions & son baptême ? Race de viperes, leur dit-il à tous sans distinction, qui vous a appris à fuir la colere qui doit tomber sur vous ? A qui cet homme incomparable adressoit-il ces foudroyantes paroles ? C'étoit au peuple de Dieu, seul dépositaire de la vraie Religion, des Ecritures & des promesses : c'étoit à ceux de ce peuple qui passoient pour les plus religieux, & qui s'empressoient à profiter des prédications du saint Précurseur : c'étoit aux Pharisiens mêmes, qui étoient les plus exacts & les plus scrupuleux observateurs de la loi. S. Jean les avertit de ne point s'appuyer sur la qualité d'enfans d'Abraham dont ils se glorifioient, parce qu'il étoit facile à Dieu de faire naître des pierres mêmes des enfans à ce saint Patriarche ; il leur fait en même tems les menaces les plus terribles, & les exhorte à faire pénitence s'ils veulent éviter les malheurs qui sont prêts à tomber sur eux.

Que les Apôtres tiennent un langage bien différent aux fideles qu'ils instruisent ! Ils les appellent *saints*, *élus*, *bien-aimés* ; ils les invitent à se réjouir sans cesse & à tressaillir de joie ; ils les félicitent des œuvres de leur foi, des travaux de leur charité, de la fermeté de leur espérance en Jesus-Christ. Ils leur donnent les titres les plus augustes, & font d'eux les plus magnifiques éloges. Ces titres en effet convenoient exactement à la plûpart des fideles, depuis que le S. Esprit en avoit fait des hommes tout nouveaux, en leur communiquant une justice abondante. Quel spectacle de voir sur la terre une grande multitude de personnes de tout âge, de tout sexe & de toute condition, mépriser tout ce qui est visible & temporel, pour ne s'attacher qu'aux biens invisibles & éternels ! Quelle merveille de voir tant de milliers d'hommes doux, humbles de cœur, pleins de joie au milieu des plus mauvais traitemens, n'aimant rien de tout ce qui est l'objet des passions des autres hommes ! Les dons extraordinaires étoient très-communs. Le ciel paroissoit dans un commerce continuel avec la terre. Les visions étoient fré-

quentes; le don de prophétie communiqué avec profusion; les miracles si multipliés, que l'ombre seule de S. Pierre guérissoit les malades.

On peut aussi remarquer par la punition terrible & éclatante d'Ananie & de Saphire, combien les Chrétiens étoient saints. La punition ou l'impunité des méchans dans l'Eglise, montre son bon ou son mauvais état. Un défaut de sincérité, qui nous paroîtroit peu de chose, est puni de mort; & c'est S. Pierre qui prononce la sentence. Les plus grands crimes hors de l'Eglise sont impunis, tandis que Dieu exerce un châtiment rigoureux sur deux personnes qui croient en Jesus-Christ, mais qui ont usé de dissimulation. C'est qu'il est juste qu'on demande beaucoup à ceux qui ont reçu beaucoup.

---

# ARTICLE III.

## *Ecrits des Apôtres.*

### I.

I. De quelle maniere les Apôtres instruisoient les hommes.

Les Apôtres voulant répandre dans le monde la doctrine qu'ils avoient reçue de Jesus-Christ, proportionnoient leurs instructions aux dispositions & aux besoins de ceux qui les écoutoient. Jesus-Christ les a instruits de toute vérité; ils possedent le dépôt sacré des vérités qu'ils doivent laisser à l'Eglise, qui les conservera jusqu'à la consommation des siecles. Tout dogme dont la croyance ne remonte pas jusqu'aux Apôtres, est par-là même réprouvé. Ils instruisoient sur tous les points, selon que l'occasion s'en présentoit. Mais ils insistoient particulierement sur certains articles, quand le besoin des églises le demandoit. Les saints peres ont suivi le même plan; & notre dessein est de remarquer ce développement des vérités, qui naît des circonstances particulieres où se sont trouvés les grands hommes qui forment le canal de la Tradition.

La premiere chose qu'il est important d'observer, c'est la

maniere dont les Apôtres enseignoient les hommes, & les faisoient entrer dans le Christianisme. Ils avoient à instruire deux sortes de personnes, les Juifs qui étoient en possession de la vraie Religion & des divines Ecritures, & les nations assises dans les ténebres & dans l'ombre de la mort. Pour avoir une juste idée de ces deux manieres d'instruire, & sentir la nécessité où étoient les Apôtres d'employer l'une ou l'autre, selon qu'ils avoient à catéchiser des Juifs ou des Gentils, il faut remonter aux temps antérieurs.

Avant la confusion des langues, tous les hommes connoissoient leur religion, l'unité de Dieu, la création du monde, l'état d'innocence, la chûte de l'homme, la promesse du Rédempteur, & l'immortalité de l'ame. Les hommes s'étant dispersés, & n'ayant plus de commerce les uns avec les autres, ne tarderent pas à oublier les vérités de la Religion, quoiqu'ils eussent dû n'avoir rien tant à cœur que de les conserver. Dieu les abandonna à leurs ténebres, & les laissa marcher dans leurs voies. Il se réserva un peuple, à qui il confia le dépôt précieux, que tous les autres laissoient perdre. Après un grand nombre de siecles, Dieu envoya les Apôtres, pour apprendre aux nations les vérités qu'elles avoient oubliées. C'est ce que fit S. Paul à Athênes au milieu de l'aréopage. Le Christianisme ne venoit qu'en second; il falloit commencer par instruire de plusieurs vérités capitales, que les Juifs connoissoient. Aussi n'en parloit-on pas à ceux-ci. S. Pierre, par exemple, le jour de la Pentecôte, ne parla ni de l'unité de Dieu, ni de l'immortalité de l'ame. Il suffisoit de faire connoître aux Juifs l'œuvre qui venoit de s'opérer parmi eux, & de leur découvrir la nature & la source de la véritable justice. Cette instruction, sans laquelle tout le reste étoit inutile, rendoit la Religion vraiment intéressante à l'homme. Les Apôtres, pour convaincre les Juifs, employoient l'autorité des Ecritures & des Prophéties; & l'usage qu'ils en faisoient, montre combien les Juifs en étoient instruits.

## II.

II. Evangiles de

Les Apôtres ne se déterminerent à écrire, que lorsque les

besoins des églises, ou l'utilité & les instances des fideles les y engagerent. S. Matthieu ayant prêché quelque temps dans la Judée, les anciens nous apprennent, qu'étant près d'aller ailleurs annoncer Jesus-Christ, les fideles le presserent de leur laisser un écrit qui pût suppléer à son absence. Il le fit, & donna à son ouvrage le nom d'*Evangile*, qui signifie *heureuse nouvelle*. Ce titre convient parfaitement à l'histoire de la vie de Jesus-Christ, parce que ce Livre annonce aux hommes l'heureuse nouvelle de leur délivrance & de leur réconciliation avec Dieu. S. Matthieu écrivit son évangile dans la langue vulgaire des Juifs, qui étoit un dialecte de la Syriaque. S. Marc & S. Luc écrivirent le leur en Grec, qui étoit la langue de tout l'Orient, & que les femmes même entendoient à Rome. Le Livre des Actes commence où finit l'Evangile, c'est-à-dire à l'Ascension de Jesus-Christ. Il est appellé *Actes des Apôtres*, parce que S. Luc qui en est l'auteur, y raconte l'établissement & le progrès de la Religion Chrétienne par la prédication des Apôtres, & particulierement de S. Pierre & de S. Paul. S. Matth. de S. Marc & de S. Luc. Actes des Apôtres.

III.

III. Epitres de S. Paul aux Thessaloniciens.

Les Apôtres, dans leurs Epitres, s'attachoient à développer certaines vérités qui éprouvoient quelque contradiction, ou dont l'on tiroit de fausses conséquences. Ils insistoient sur plusieurs maximes de morale, dont les circonstances présentes rendoient la prédication plus nécessaire. Les fideles de Thessalonique se trouvant exposés à de violentes épreuves de la part de leurs concitoyens, S. Paul leur écrivit pour les consoler, les encourager, & leur remettre devant les yeux des vérités capables de les soutenir, & de modérer leur tristesse & leur accablement.

IV. Epitres aux Corinthiens.

Plusieurs abus s'étoient glissés dans l'église de Corinthe. Quelques-uns des fideles accoutumés aux disputes des Philosophes divisés en plusieurs sectes, portoient ce goût de parti dans le Christianisme : leurs assemblées n'étoient point assez réglées : quelques-uns tiroient vanité des dons surna-

turels, qui étoient très-communs. Un d'entre eux avoit commis un inceſte. S. Paul adreſſe à cette égliſe une premiere lettre où il s'éleve avec force contre ces maux & ces abus. L'inceſtueux eſt livré à Satan qui le tourmente en ſa chair. L'excommunication étoit ordinairement ſuivie de quelque châtiment viſible. Il les humilie tous à cette occaſion, blâme fortement leurs diviſions, leur fait ſentir avec quelle ſainteté on doit approcher de l'Euchariſtie, & quel crime c'eſt que de la recevoir indignement. Il établit des regles par rapport aux dons ſurnaturels, & à l'ordre qui doit régner dans leurs aſſemblées. Il met au dernier rang le don des langues que les Corinthiens eſtimoient trop, & fait voir l'inutilité des dons les plus ſublimes, ſans la charité, dont il releve la néceſſité, & dont il fait connoître les caracteres.

L'Apôtre ayant appris le bon effet qu'avoit produit ſa premiere lettre, & le deſir qu'avoient les Corinthiens de le contenter, leur écrivit une ſeconde lettre pour les conſoler, rétablir l'inceſtueux qui avoit été excommunié, & relever ſon miniſtere que de faux apôtres tâchoient de dégrader, en rendant ſa perſonne mépriſable.

## I V.

V. Epitres dogmatiques aux Galates & aux Romains.

Ce fut auſſi la néceſſité de pourvoir aux beſoins des égliſes de Galatie & de Rome, qui engagea S. Paul à traiter des points purement dogmatiques, & à réſoudre une des plus importantes queſtions, dont puiſſent être occupés des hommes raiſonnables. Cette queſtion ſe réduit proprement à ſavoir comment on peut acquérir la juſtice, & par elle arriver à la vie éternelle. Pluſieurs autres vérités étoient connues des Phariſiens, & des plus ſages d'entre les philoſophes du Paganiſme. Les uns & les autres reconnoiſſoient, par exemple, qu'il y a un Dieu, à qui il faut s'efforcer de plaire; que l'ame eſt immortelle, & qu'elle ſera éternellement heureuſe ou malheureuſe, ſelon les œuvres bonnes ou mauvaiſes qu'elle aura faites en cette vie. S. Paul n'inſiſte point ſur ces vérités, & il ne s'attache point à les prouver, parce qu'elles

qu'elles étoient avouées. Mais ce qui reste à savoir après ces premiers degrés de lumiere, n'est pas moins important, & est beaucoup plus profond qu'il ne paroît l'être d'abord. L'homme doit être juste. On en convient. Mais comment parvenir à la justice ? Par quel secret réussira-t-on à acquérir ce trésor ? Voilà le point où les pensées humaines se divisent. Il n'y a pas, disent les philosophes, d'autre moyen à mettre en usage, que d'écouter la raison & de suivre ce qu'elle prescrit. Non, disent les Pharisiens, la raison toute seule ne conduit personne à la justice; mais on y parvient en observant les œuvres & les cérémonies de la loi.

Au milieu de cette diversité de sentimens, le grand Apôtre survient; & présentant le flambeau de la doctrine évangélique, il soutient qu'aucune de ces voies n'a conduit & ne conduira jamais personne à la justice. Il en annonce donc une autre, qui est de croire en Jesus-Christ & de mettre en lui toute sa confiance, comme en celui qui donne la bonne volonté, la fidélité à la loi, les œuvres saintes, & généralement tous les mérites qui doivent être couronnés dans l'éternité. La lumiere de ceux qui se disoient sages parmi les Païens, ne les a point empêchés de se plonger dans les plus honteux déréglemens. Le Décalogue proposé aux Juifs ne les a point préservés des prévarications, dont ils se sont toujours rendus coupables. Il n'y a de justes que ceux que Jesus-Christ rend tels par sa grace; & c'est en se fiant à sa souveraine & toute-puissante bonté, que l'on reçoit le don inestimable d'une piété sincere & d'une justice véritable, qui aille jusqu'à réformer le cœur, en répandant en lui le grand don de la charité. Telles sont les vérités importantes que saint Paul développe dans les épitres aux Galates & aux Romains. Dans celle aux Galates, l'Apôtre prouve particulierement l'inutilité de la loi cérémoniale. Dans l'épitre aux Romains, il considere d'une maniere plus étendue l'insuffisance de la raison & de la loi pour sanctifier l'homme; & il montre que la justice annoncée par les Prophetes & révélée dans l'Evangile, ne vient ni des connoissances naturelles, ni des œuvres

que l'homme peut produire par ses propres forces, mais de Dieu seul par la foi en Jesus-Christ.

VI. Epitre aux Colossiens. S. Epaphras avoit fondé l'église de Colosses, & avoit appris à S. Paul quelle étoit la charité de ces fideles. L'homme ennemi sema sur ce bon grain, l'ivraie d'une philosophie trompeuse & d'une fausse humilité. Des séducteurs tâchoient de persuader aux Colossiens, que nous ne devons pas nous approcher de Dieu par Jesus-Christ, parce qu'il est trop élevé au-dessus de nous, mais par les Anges. Ce fut ce qui engagea l'Apôtre à leur écrire une lettre, où après avoir relevé la grandeur de Jesus-Christ, & l'avoir représenté comme le réconciliateur des hommes avec Dieu, & le chef de l'Eglise qui répand dans tous ses membres l'esprit & la vie, il les avertit de ne se point laisser tromper par ceux qui s'efforçoient de les séduire.

V.

VII. Epitre aux Hébreux. L'état dans lequel étoient les fideles de Jérusalem & de Palestine, porta S. Paul à leur écrire. Ces fideles avoient besoin d'être précautionnés contre la violence & la séduction ; car ces deux épreuves étoient réunies contre leur foi. Rien n'égaloit la persécution qu'ils avoient à souffrir de la part des Juifs leurs propres freres. On sait que S. Paul fut obligé de se mettre à couvert de leur fureur, en appellant à Néron. Ce fut pour fortifier les Hébreux contre cette persécution domestique, que l'Apôtre composa cette excellente lettre, où nous voyons joints à la considération la plus sublime des mysteres de Jesus-Christ, les motifs les plus puissans de consolation. Comme le culte de la synagogue étoit toujours très-brillant, & que les menaces de Jesus-Christ contre elle n'avoient point encore leur effet, un fidele se trouvoit continuellement attristé, par le parallele qui se présentoit naturellement entre un culte pompeux, accompagné d'une multitude de cérémonies majestueuses, & le culte chrétien réduit à une grande simplicité, & qui ne donnoit rien aux sens. S. Paul entreprend donc de fortifier les Hébreux contre

cette tentation, en faisant voir l'excellence du sacerdoce de Jesus-Christ au-dessus de l'ancien; celui-ci n'étant qu'une ombre, & ne pouvant procurer la réalité des biens dont le Pontife du Testament nouveau est l'unique distributeur. La religion des Juifs étoit particuliérement vénérable, en ce que les Anges en avoient été les ministres, & Moyse le médiateur. Mais S. Paul oppose médiateur à médiateur, législateur à législateur, sacerdoce à sacerdoce, sacrifice à sacrifice; & à chaque trait de ce parallele, il montre invinciblement combien le Christianisme, avec toute sa simplicité, est supérieur au ministere & au culte légal, malgré le magnifique appareil qui l'environne. Il démontre, dans cette épitre, comme il avoit fait dans celles aux Romains & aux Galates, que la vraie justice ne vient point de la loi, & que c'est Jesus-Christ seul qui la donne, avec une puissance absolue & une liberté souveraine.

VIII. Epitre aux Ephésiens.

S. Paul appréhendant que les fideles Gentils ne fussent point assez occupés de la grande miséricorde que Dieu leur avoit faite, en les appellant à la foi, s'appliquoit sans cesse à combattre les faux ministres de l'Evangile, qui, à l'exemple des Pharisiens, étoient très-opposés aux vérités de la grace. L'Apôtre écrivit donc aux Ephésiens une lettre où il leur montre, que la justification est le fruit de la mort de Jesus-Christ. Il insiste sur le précieux dogme de la prédestination gratuite, & il développe avec une lumiere toute divine l'économie du grand mystere de la vocation des Gentils. Dans les derniers chapitres, S. Paul donne aux fideles d'excellens préceptes, pour vivre saintement dans toutes sortes de conditions.

VIII. * [Epitre aux Philippiens.]

[ Pendant le séjour (*e*) que S. Paul fit à Rome dans sa premiere captivité, il y reçut les secours que les Philippiens lui envoyerent par Epaphrodite leur évêque. Epaphrodite étant tombé dangereusement malade dans cette ville, la nou-

(*e*) [ Il est à présumer que c'est par inadvertence que M. Racine, parlant ici de toutes les épitres de S. Paul, ne disoit rien de celle qui est adressée aux Philippiens: c'est sans doute suivre ses intentions, que de faire ici mention de cette épitre, où cet Apôtre rend à la grace un témoignage si précieux.]

velle en fut portée en Macédoine : c'eſt pourquoi dès qu'il fut guéri, S. Paul ſe preſſa de le renvoyer pour la conſolation des fideles, & le chargea d'une lettre adreſſée aux fideles de cette égliſe. Il leur marque le progrès de l'Evangile, les exhorte à l'union & à l'humilité par l'exemple de Jeſus-Chriſt, les avertit de prendre garde aux faux apôtres, & les remercie des ſecours qu'ils lui avoient envoyés. C'eſt dans cette lettre qu'il dit que nous devons opérer notre ſalut avec crainte & tremblement, parce que *c'eſt Dieu qui opere en nous le vouloir & le faire ſelon ſon bon plaiſir ;* parole que ſaint Auguſtin a ſi ſouvent rappellée pour confondre l'orgueilleux ſyſtême des Pélagiens. ]

* *Phil. ij. 13.*

IX. Epitres à Timothée.

Quelques faux apôtres troubloient les fideles d'Epheſe, en voulant répandre parmi eux des erreurs. S. Paul craignant que Timothée qui en étoit évêque, n'eût pas aſſez d'expérience pour réprimer ces faux docteurs, lui écrivit une lettre de Macédoine, pour l'inſtruire de la maniere dont il devoit ſe conduire. Il l'avertit de s'oppoſer à ceux qui cauſoient des diſſenſions entre les fideles, par de vaines diſputes également éloignées de la charité & de la ſimplicité du Chriſtianiſme. L'Apôtre marque enſuite à Timothée les vertus de ceux qu'il doit choiſir pour le miniſtere ſacré. Il lui preſcrit auſſi la maniere dont il doit ſe conduire à l'égard des perſonnes de différent âge & de différente condition. Il lui donne enſuite quelques avis perſonnels, comme d'être doux envers tous, & principalement à l'égard des perſonnes âgées, & de vivre avec tant de gravité, de prudence & de circonſpection, que perſonne n'ait lieu de mépriſer ſa jeuneſſe. Il lui recommande ſur-tout de s'appliquer à la lecture & à l'inſtruction, & de garder dans toute ſa pureté le dépôt de la ſaine doctrine.

La ſeconde épitre à Timothée fut écrite de Rome, lorſque S. Paul y étoit captif & ſur le point de ſouffrir le martyre. Il y exhorte ſon diſciple à rallumer la grace de Dieu qu'il avoit reçue dans ſon ordination, à éviter les vaines queſtions, à reprendre avec douceur ceux qui réſiſtent à la vérité, dans l'eſpérance que Dieu les convertira par ſa grace. Il lui prédit que dans les derniers temps, il s'élevera de faux docteurs,

ſujets à toutes ſortes de vices, qui auront une apparence de piété, tandis qu'ils en ruineront la vérité & l'eſprit. Demeurez ferme, dit-il, dans les choſes que vous avez appriſes, & rempliſſez tous les devoirs de votre miniſtere (*f*).

Outre Timothée, S. Paul avoit eu pluſieurs diſciples, un entre autres nommé Tite, Gentil de naiſſance, qu'il avoit ſans doute converti à la foi, puiſqu'il l'appelle ſon fils. Il avoit beaucoup de confiance en ce cher diſciple, qui l'accompagnoit ſouvent dans ſes voyages. Ayant annoncé la foi dans l'île de Candie ou de Crete, il n'eut pas le loiſir d'y demeurer auſſi long-temps qu'il auroit été néceſſaire, pour affermir les égliſes & ordonner des évêques & des prêtres. Il y laiſſa Tite, l'ordonna évêque, & le chargea de ſuppléer à ce qu'il n'avoit pu faire lui-même. Il lui écrivit de Macédoine, & lui donna les mêmes inſtructions que celles qu'il avoit données à Timothée dans la premiere épitre qu'il lui adreſſa (*g*). X. Epitres à Tite & à Philémon.

Philémon, à qui S. Paul écrivit auſſi, étoit un fidele de la ville de Coloſſes. Un de ſes eſclaves appellé Onéſime, l'ayant volé, s'enfuit & alla à Rome. Il y trouva S. Paul, qui l'inſtruiſit, le baptiſa, & le renvoya à ſon maître avec cette lettre de recommandation, pleine d'une éloquence divine, & toute brûlante du feu de la charité.

## V I.

S. Jacques ſurnommé le mineur, proche parent de Jeſus-Christ & évêque de Jéruſalem, ayant appris que quelques perſonnes abuſoient de la doctrine de S. Paul, pour croire les bonnes œuvres inutiles, en établit la néceſſité. Il ſoutient que la juſtice, quand elle eſt véritable, renferme eſſentiellement la volonté d'accomplir les commandemens, & que XI. Epitre de S. Jacques le mineur.

(*f*) [On croit que S. Timothée ſouffrit le martyre ſous l'empire de Nerva, vers l'an 97, comme M. Racine le marque dans ſa table chronologique. Sa principale fête chez les Grecs a toujours été célébrée le 22 Janvier, auquel on croit qu'il eſt mort. L'égliſe de Rome en remet l'office au 24.]

(*g*) [On prétend que Tite parvint à une grande vieilleſſe, & mourut en paix au commencement du ſiecle ſuivant, ſous le regne de Trajan. Les Latins l'honorent au 4 Janvier; & les Grecs, au 25 Août.]

les serviteurs de Dieu sont toujours féconds en bonnes œuvres, comme cela est évident par l'exemple de tous les Saints qui, dans les divers temps, ont été remarquables par leur vertu.

XII. Epitres de S. Pierre & de S. Jude.

Le but de la seconde épitre de S. Pierre & de celle de S. Jude, est de porter les fideles à avoir horreur des faux apôtres & des hérétiques dont nous marquerons ailleurs les erreurs.

S. Pierre en avoit écrit une premiere, adressée principalement aux Juifs de différentes provinces de l'Asie, qui avoient été convertis à la foi. S. Pierre, dans cette premiere épitre, leur fait connoître la sainteté de leur vocation, & la nécessité de tout souffrir plutôt que de perdre la foi. Il parle aussi aux Gentils convertis, & il donne aux uns & aux autres d'excellentes regles de morale.

XIII. Evangile de S. Jean. Ses Epitres.

Les évêques de l'Asie & les fideles des provinces voisines, prierent S. Jean, qui restoit le dernier des Apôtres, de rendre par écrit un témoignage autentique à la divinité de Jesus-Christ, que les hérétiques attaquoient (*h*). Il le fit après un jeûne & des prieres publiques, & l'on croit qu'il prononça les premieres paroles de son évangile au sortir d'une profonde révélation. Comme les autres évangélistes avoient assez parlé de l'humanité de Jesus-Christ, S. Jean s'appliqua particulierement à établir la vérité de la nature divine du Fils, qui lui est commune avec son Pere.

Cet apôtre demeuroit à Ephese, d'où il avoit une inspection générale sur toutes les églises d'Asie. On croit qu'il écrivit ses épitres à-peu-près dans le même temps que son évangile. Il combat dans la premiere différens hérétiques, dont les uns nioient la divinité de Jesus-Christ, les autres son humanité, d'autres la nécessité des bonnes œuvres. Cette lettre est pleine d'une lumiere & d'une onction admirable. Les deux autres sont adressées à des personnes particulieres, dont le saint Apôtre loue la piété, & qu'il exhorte à s'éloigner de ceux qui troubloient l'Eglise par leurs erreurs.

(*h*) [ Ces hérétiques étoient particulierement les Ebionites & les Cérinthiens, dont il sera parlé ci-après. *Art. VII. n. 5. & 6.* ]

## VII.

S. Jean avoit un peu auparavant composé son apocalypse, qui mérite une attention singuliere. Ce n'est pas sans dessein que Dieu ne fit écrire cette prophétie qu'après la destruction de Jérusalem. L'on auroit pu sans cela être tenté de l'appliquer à ce grand événement, au lieu qu'on est forcé de croire qu'elle doit avoir son principal accomplissement dans des temps postérieurs. M. Bossuet, en suivant un premier sens, applique à Rome païenne la grande catastrophe de ce livre, où l'on voit le jugement éclatant que Dieu exerce sur Babylone. Mais ce premier sens n'exclut pas les autres, qui, de l'aveu de tous les Interpretes, regardent les malheurs qui doivent affliger l'Eglise, les pertes qu'elle doit faire, & les épreuves extraordinaires auxquelles elle doit être exposée. XIV. Apocalypse.

Dieu, avant que de révéler à S. Jean les progrès du mystere d'iniquité, & l'enchaînement que doivent avoir les scandales dans les siecles à venir, lui fait part du jugement qu'il porte des différentes églises qu'il avoit lui-même fondées, & dont la ferveur étoit encore si grande. Dieu trouve des défauts dans quelques-unes, & ses ieux perçans découvrent des taches considérables dans des objets que nous aurions cru parfaits. Rien n'est plus capable de nous donner une grande idée de la sainteté de Dieu, que les premiers chapitres de l'apocalypse ; & on ne peut lire sans une sainte frayeur, ce que le juste juge déclare au sujet de quelques évêques dont le zele n'étoit ni assez grand ni assez pur.

## VIII.

Il y a des personnes qui sont surprises de ce que nous avons si peu d'écrits des Apôtres & de leurs premiers disciples. On souhaiteroit qu'ils eussent expliqué en détail les cérémonies du culte extérieur, la discipline de l'Eglise, les dogmes de la Religion, & qu'ils nous eussent laissé des mémoires des principales circonstances de leurs missions. Mais nous devons XV. Réflexions sur les Ecrits des Apôtres.

*M. Fleury, préf. de l'Hist. Eccl. n. 9.*

adorer avec un profond respect la conduite de la Sagesse incarnée, sans nous plaindre de ce qu'il lui a plu de nous refuser. C'est sans doute pour de très-solides raisons que Jesus-Christ lui-même n'a rien écrit, & que ses Apôtres ont laissé si peu d'ouvrages. Il y en a sept dont nous ne savons presque que les noms. Mais ce que les Actes nous racontent de S. Pierre & de S. Paul, suffit pour nous faire juger des autres. Nous y voyons comment ils prêchoient aux Juifs, aux Gentils, aux ignorans, aux savans, leurs miracles, leurs souffrances, leurs vertus. Quand nous saurions le même détail des actions de S. Barthélemi ou de S. Thomas, nous n'en tirerions pas d'autres instructions. Notre curiosité seulement seroit plus satisfaite. Mais c'est une des passions que l'Evangile nous apprend à mortifier. Au contraire, le silence des Apôtres est d'une grande instruction pour nous. Rien ne prouve mieux qu'ils ne cherchoient point leur propre gloire, que le peu de soin qu'ils ont pris de conserver dans la mémoire des hommes les grandes choses qu'ils ont faites. Il suffisoit pour la gloire de Dieu & l'instruction de la postérité, qu'une partie de leurs actions fût connue. L'oubli qui ensevelit le reste, est plus avantageux aux Apôtres que toutes les histoires, puisqu'il ne laisse pas d'être constant qu'ils avoient converti des peuples innombrables. Tant d'églises que nous verrons dès le siecle suivant, ne s'étoient pas formées toutes seules ; & ce n'est pas au hasard qu'elles conservoient toutes la même doctrine & la même discipline. La meilleure preuve de la sagesse des Architectes & du travail des ouvriers, est la grandeur & la solidité des édifices.

ARTICLE

# ARTICLE IV.

*Discipline établie par les Apôtres. Quelques particularités de leur vie.*

I.

PEndant que les disciples se préparoient à recevoir le S. Esprit, ils firent l'élection d'un apôtre, pour remplir la place que Judas avoit laissée vacante. Nous voyons dans cette élection un parfait modele de la maniere dont se doit faire le choix des ministres du Seigneur. Les sollicitations & les brigues n'ont point lieu. Aucun de l'assemblée ne se présente pour remplir cette place. L'élection se fait dans un esprit d'ordre & de paix. On n'a devant les ieux que la gloire de Dieu & l'avantage de l'Eglise. Enfin les vûes humaines n'entrent pour rien dans une affaire si importante & si sainte. L'on propose deux hommes qui paroissent également dignes de l'apostolat. Qui n'auroit cru que dans la nécessité de choisir, les Apôtres auroient donné quelque chose à leur goût & à leurs lumieres? Mais c'est ce qu'ils s'interdisent absolument. Ils veulent que Dieu décide, persuadés qu'il n'appartient qu'à celui qui connoît le fond des cœurs, de choisir & d'appeller ses ministres. C'est pourquoi, après l'avoir prié avec foi de faire connoître sa volonté, ils emploient le sort où Dieu fait tout, sans rien laisser aux pensées & à l'industrie des hommes.

I. Election de S. Matthias.

Quelle leçon pour tous les siecles! Combien est-il à souhaiter qu'on ne l'oublie jamais! Dans les beaux jours de l'Eglise, on ne perdra pas de vûe cet admirable modele. Les pasteurs seront appellés d'en-haut comme S. Matthias. La vocation divine se déclarera par le choix des autres pasteurs, & par le consentement des peuples. On les choisira pour leur seul mérite & malgré eux. La charité seule & l'obéissance leur feront accepter le ministere, dont il ne leur reviendra que du travail & du péril.

## II.

II. Concile de Jérusalem. *Fl. tome I. l. j. n. 32.* AN. 51.

Pendant que S. Paul & S. Barnabé étoient à Antioche, quelques faux freres y vinrent de Judée, & y exciterent un trouble considérable, disant que les fideles ne pouvoient être sauvés sans la circoncision. S. Paul & S. Barnabé s'y opposoient, soutenant que Jesus-Christ étoit venu affranchir les hommes de cette servitude, & que sa grace ne serviroit de rien à ceux qui regarderoient la circoncision comme nécessaire. On résolut qu'ils iroient à Jérusalem consulter les Apôtres & les Prêtres sur cette question. Etant arrivés, ils furent reçus par toute l'Eglise. S. Paul avoit entrepris ce voyage par une révélation divine. Il conféra avec les freres, & en particulier avec les Apôtres qui y étoient, c'est-à-dire, avec S. Pierre, S. Jacques & S. Jean, que l'on regardoit comme les colonnes de l'Eglise. Il compara avec leur doctrine celle qu'il prêchoit aux Gentils, & qu'il n'avoit apprise d'aucun homme, mais par la révélation de Jesus-Christ. Tout se trouva conforme de part & d'autre. Mais quelques fideles de la secte des Pharisiens soutenoient que l'on devoit circoncire les Gentils, & les obliger à observer la loi de Moyse.

Les Apôtres & les Prêtres s'assemblerent pour examiner cette affaire; & c'est le premier concile qui s'est tenu dans l'Eglise. Il y avoit cinq Apôtres, S. Pierre, S. Jean, S. Jacques, S. Paul & S. Barnabé. Après que l'on eut bien agité la question, S. Pierre prit la parole, & dit: Mes freres, vous savez que depuis long-tems Dieu m'a choisi pour faire entendre l'Evangile aux Gentils par ma bouche; & lui qui connoît les cœurs, a rendu témoignage à leur foi, leur donnant le S. Esprit comme à nous sans distinction. Il parloit de la conversion de Corneille. Pourquoi donc tentez-vous Dieu en imposant aux disciples un joug que ni nos peres ni nous n'avons pu porter? Nous espérons être sauvés par la grace de Notre-Seigneur Jesus-Christ aussi-bien qu'eux. S. Pierre ayant ainsi parlé, toute la multitude se tut; & ils écoutoient S. Barnabé & S. Paul, qui racontoient les miracles que Dieu

avoit faits par eux chez les Gentils. S. Jacques prit ensuite la parole, & confirma l'avis de S. Pierre par les témoignages des Prophetes touchant la vocation des Gentils. C'est pourquoi, dit-il, je juge que l'on ne doit point inquiéter les Gentils convertis, mais leur écrire seulement qu'ils s'abstiennent de la souillure des idoles, de la fornication, des viandes suffoquées & du sang. Alors les Apôtres, les Prêtres, & toute l'Eglise, conclurent d'envoyer à Antioche avec Paul & Barnabé, deux hommes choisis & des premiers d'entre les freres, Judas surnommé Barsabas, & Silas, & les chargerent d'une lettre qui contenoit la décision du concile: Il a semblé bon au S. Esprit & à nous de ne vous imposer d'autre charge, que de vous abstenir des viandes immolées aux idoles, du sang des bêtes suffoquées, & de la fornication.

Les Apôtres dans ce premier concile ont donné l'exemple que l'Eglise a suivi dans les conciles généraux, pour terminer les questions de foi & de discipline. Y ayant une division considérable entre les fideles, on envoya consulter l'église de Jérusalem, où la prédication de l'Evangile avoit commencé, & où S. Pierre étoit alors. Les Apôtres & les Prêtres s'assemblent en aussi grand nombre qu'il est possible. On délibere à loisir; chacun dit son avis, on décide: saint Pierre préside à l'assemblée, il en fait l'ouverture, il propose la question & dit le premier son avis. Mais il n'est pas seul juge: S. Jacques juge aussi, & le dit expressément. La décision est fondée sur les saintes Ecritures, & formée par le commun consentement. On la rédige par écrit, non comme un jugement humain, mais comme un oracle; & on dit avec confiance: Il a semblé bon au S. Esprit & à nous. On envoie cette décision aux églises particulieres, non pour être examinée, mais pour être reçue & exécutée avec une entiere soumission.

Les Gentils furent dispensés des observances légales que l'on jugea inutiles, mais que la prudence empêcha d'interdire aux Juifs, parce qu'au bout d'un certain tems elles devoient tomber d'elles-mêmes.

## III.

III. Quelques points particuliers de discipline.

Les Apôtres donnerent la main à S. Paul & à S. Barnabé, reconnoissant que Dieu avoit confié à S. Paul la prédication de l'Evangile pour les Gentils, comme à S. Pierre pour les Juifs. Ils leur recommanderent les pauvres de Judée ; & S. Paul prit à cœur cette bonne œuvre, & exhorta les églises des Gentils à faire une quête pour les fideles persécutés, qui étoient dans la situation la plus fâcheuse, & réduits aux dernieres extrémités de la part de leurs freres endurcis.

Peu de tems après le concile de Jérusalem, S. Pierre étant à Antioche usa de dissimulation, se séparant des Gentils de peur de blesser les Juifs qui étoient venus de Jérusalem. Saint Paul lui résista en face, & S. Pierre se rendit à ses raisons. En quoi on ne peut assez admirer le courage de S. Paul & l'humilité de S. Pierre.

S. Paul vouloit que les fideles n'eussent point de procès; mais que s'il s'élevoit entre eux quelque différend, ils le fissent juger par les Chrétiens, dont il disoit que les moins capables suffisoient pour juger de si petits intérêts.

Les ordinations étoient précédées du jeûne & de la priere, & se faisoient par l'imposition des mains. Les Apôtres regardoient comme un de leurs plus grands devoirs, le discernement de ceux que Dieu appelloit au Sacerdoce. S. Paul ordonnoit que l'on choisît les chefs de famille les plus réglés, & exigeoit qu'ils fussent en bonne réputation, même chez les Paiens. Il défendoit à Timothée d'imposer légérement les mains à personne, de recevoir aucune accusation contre un prêtre, qu'il n'y eût deux ou trois témoins, & desiroit que l'on donnât double rétribution à ceux qui étoient occupés du ministere de la parole. Ce sont-là, dit M. Fleury, les fondemens de la discipline ecclésiastique.

*Fl. tom. I. l. ij. n. 13.*

Les saintes assemblées des fideles se tenoient le dimanche dans quelque salle d'une maison particuliere, & il étoit défendu de manquer d'y assister. On y lisoit les saintes Ecritures. Les Apôtres ou les prêtres instruisoient & exhortoient le peuple : souvent aussi c'étoient des prophetes inspirés.

On y consacroit l'Eucharistie, & on la distribuoit aux fideles, qui faisoient tous ensemble un repas de viandes communes, qu'on nommoit *agape*, c'est-à-dire, repas de charité.

S. Paul prescrivoit comme un devoir important, que l'on fit des prieres pour les empereurs & les magistrats. Il recommandoit aux évêques de conserver avec un grand soin le dépôt de la doctrine, de le confier à des hommes fideles & capables de le transmettre à d'autres. C'est la meilleure maniere de perpétuer une doctrine, en ne la confiant pas seulement à des écrits qui ne s'expliquent pas toujours assez; mais encore en l'enseignant à des hommes choisis dont on connoisse la fidélité pour ne point altérer la doctrine, & la capacité & le zele pour la transmettre à d'autres. L'on peut à cette occasion remarquer les différens moyens que Dieu a établis, pour conserver les vérités de la Religion. Elles furent d'abord confiées à tous les hommes qui les laisserent perdre; ensuite à un seul peuple qui les oublia. Dieu choisit une tribu de ce peuple, & la chargea spécialement de ce qui regarde la Religion, la dispensant de tout autre soin; & cette tribu laissa obscurcir plusieurs vérités essentielles: tant est grande depuis le péché la pente de l'homme pour le mensonge. Enfin Jesus-Christ étant venu apprendre aux hommes toute vérité, en confia le sacré dépôt à des hommes qu'il choisit, à qui il recommanda de n'appeller à un si auguste & si saint ministere, que ceux en qui ils verroient des marques non équivoques de la vocation de Dieu.

## I V.

Nous n'avons pas cru devoir donner des extraits des épitres des Apôtres, ni rapporter tous les faits qui sont écrits dans le livre des Actes. Le lecteur aimera beaucoup mieux les puiser dans la source sacrée qui les contient. C'est pour cela que nous nous sommes bornés à présenter en peu de mots les principaux faits, sur lesquels il paroissoit utile de faire quelques réflexions, & à donner une idée générale des écrits des Apôtres, & de la discipline qu'ils ont établie.

Nous rapporterons ici quelques particularités de leur vie, qui ne se trouvent pas dans le texte sacré, mais qui sont fondées sur une tradition très-respectable, & autorisées par les critiques les plus judicieux.

IV. Quelques particularités de la vie des Apôtres. Le Symbole des Apôtres. Leur dispersion.

*Fl. tom. I. l. j. n. 25.*

AN 42.

On croit que ce fut vers l'an 42, que les Apôtres se disperserent pour prêcher l'Evangile par tout le monde. Avant que de se séparer ils composerent le Symbole, c'est-à-dire, l'abrégé de la Foi, qui distinguoit les Fideles des Juifs & des Hérétiques. C'étoit comme la marque à laquelle on reconnoissoit les troupes de Jesus-Christ. On ne l'enseigna d'abord que de vive voix; & pendant plusieurs siecles on ne permit point de l'écrire. C'est ce qui fait que la formule en étoit différente dans les différentes églises. Cette diversité venoit de ce qu'on y avoit ajouté quelques mots dans certaines églises, à cause des hérésies que l'on y avoit à combattre. Celui dont nous nous servons aujourd'hui, est plus ample que n'étoit celui de l'église de Rome, comme on le voit par les copies qui en sont venues jusques à nous.

Les Apôtres prêcherent en divers pays, suivant les divers mouvemens du S. Esprit qui les conduisoit. S. André, comme l'on croit, fut envoyé chez les Scythes, d'où il passa en Grece & en Epire. S. Philippe travailla dans la haute Asie, & souffrit le martyre à Hiéraple en Phrygie. S. Thomas alla chez les Parthes & jusqu'aux Indes. S. Barthélemi passa dans la grande Arménie; il prêcha dans la partie de l'Inde la plus proche de nous, & y porta l'évangile de S. Matthieu. Les autres Apôtres se servirent de cet évangile, & S. Jacques parent de Notre-Seigneur, l'expliquoit à Jérusalem. S. Matthieu prêcha en Ethiopie, & il observoit une rigoureuse abstinence. S. Simon le Chananéen annonça l'Evangile en Mésopotamie & en Perse. S. Jude ou Thadée travailla aussi en Mésopotamie, en Arabie & en Idumée. S. Matthias alla en Ethiopie. C'est ce que l'on sçait de plus certain sur la mission des Apôtres. On rapporte de S. Matthias cette parole, qu'il faut combattre contre sa chair & la dompter entierement, en ne lui accordant rien de ce que demandent les desirs déréglés de la concupiscence, & qu'il faut au contraire fortifier &

faire croître l'ame par la foi & par la connoissance de la vérité (*i*).

Festus gouverneur de Judée étant mort, Néron envoya Albin en sa place. Pendant que celui-ci étoit en chemin, le grand-prêtre Ananus voulant profiter de cet intervalle pour empêcher le progrès de l'Evangile, assembla un grand conseil où S. Jacques fut amené. Ils firent d'abord semblant de vouloir le consulter au sujet de Jesus-Christ. Le peuple vous prend pour le Messie, lui dirent-ils; c'est à vous de le délivrer de cette erreur, puisque tout le monde est prêt de croire tout ce que vous direz. L'histoire ne rapporte pas ce que S. Jacques répondit; mais Hégésippe, auteur du deuxieme siecle, dit qu'on le fit monter sur la terrasse du temple, afin qu'il fût entendu de tout le monde. Après qu'il y fut monté, les Scribes & les Pharisiens commencerent à lui crier: O juste, que nous devons tous croire, puisque le peuple s'égare en suivant Jesus crucifié, dites-nous ce qu'il faut croire. Saint Jacques répondit à haute voix: Jesus, le fils de l'homme dont vous parlez, est maintenant assis à la droite de la Majesté souveraine comme Fils de Dieu, & doit venir sur les nuées du ciel. Mais les Scribes & les Pharisiens dirent entre eux: Nous avons mal fait d'attirer ce témoignage à Jesus. Il faut précipiter cet homme. Etant montés, ils le précipiterent du haut de la terrasse du temple, en disant: Il faut le lapider. S. Jacques ne mourut pas aussi-tôt; mais se mettant à genou, il pria Dieu pour ceux qui le faisoient mourir. Comme ils lui jettoient des pierres, un des prêtres de la famille des Réchabites, s'écria: Que faites-vous? le juste prie pour vous. Mais il se trouva là un foulon, qui prit son maillet à fouler les draps, & lui en donna sur la tête. Ce fut ainsi que ce saint Apôtre acheva son martyre, l'an 62 de Jesus-Christ, après avoir gouverné l'église de Jérusalem vingt-neuf ans. Il fut enterré au même lieu près du temple, & l'on y dressa une colomne.

V. Martyre de S. Jacques le mineur.

*Fl. tom. I. l. ij. n. 8.*

An 62.

(*i*) [ S. Barnabé qui fut associé à S. Paul pour annoncer l'évangile aux Gentils, passa dans l'île de Chypre, & l'on croit qu'il y mourut. Les Grecs & les Latins l'honorent au 11 Juin. *Baillet, Vies des SS. au 11 Juin.* ]

VI.
Martyre de S. Pierre & de S. Paul.
*Ibid. n. 25.*
AN 67.

On dit que les apôtres S. Pierre & S. Paul étoient gardés dans la prison de Mamertin, qui étoit au pied du Capitole & s'étendoit sous terre; qu'ils y demeurerent neuf mois; que deux de leurs gardes étonnés de leurs miracles se convertirent, & que S. Pierre les baptisa avec quarante-sept autres personnes qui se trouverent dans la prison. Les fideles exciterent les Apôtres à se retirer. S. Pierre sortit; mais étant arrivé à la porte de la ville, Jesus-Christ lui apparut, témoignant vouloir y entrer. Où allez-vous, Seigneur? lui dit Pierre. Jesus-Christ lui répondit: Je vais à Rome pour y être crucifié une seconde fois. S. Pierre dit en lui-même: Jesus-Christ ne peut plus mourir; c'est donc en ma personne qu'il doit être crucifié; & il retourna sur ses pas. Néron étoit alors en Achaïe; & ce furent les gouverneurs de Rome qui condamnerent à mort les Apôtres, & les firent exécuter en un même jour, qui fut, comme l'on croit, le 29 de Juin de l'an 67 de Jesus-Christ (*j*). S. Paul, comme citoyen Romain, eut la tête tranchée: S. Pierre fut crucifié comme Juif & personne vile. On dit que S. Paul allant au supplice convertit trois soldats, qui souffrirent le martyre peu de tems après. Il fut mené à trois milles de Rome, au lieu nommé les Eaux Salviennes, où l'on voit encore trois fontaines, que l'on dit être sorties alors par miracle. Ce fut-là qu'il fut exécuté: mais Lucine dame Romaine l'ensevelit dans sa terre sur le chemin d'Ostie. S. Pierre fut conduit au-delà du Tibre, au quartier que les Juifs habitoient, & crucifié au haut du mont Janicule. On vouloit le crucifier à l'ordinaire; mais il dit qu'il ne méritoit pas d'être traité comme son maître, & il voulut être attaché la tête en bas. Son corps fut enseveli au Vatican dans la voie triomphale, près d'un temple d'Apollon.

On croit que les saints Apôtres furent fouettés avant que d'être exécutés, & l'on montre encore à Rome des colonnes où l'on dit qu'on les attacha. On assure qu'aujourd'hui les chefs des deux Apôtres sont à S. Jean-de-Latran dans deux bustes d'argent

(*j*) [ Dans la Table chronologique, M. Racine a suivi M. de Tillemont; ici il suit M. Fleury, qui fixe ainsi l'époque du martyre de S. Pierre & de S. Paul, en la treizieme année de Néron. *Fl. tom. I. l. l. ij. n. 25.* ]

d'argent faits ſous le Pape Urbain V, & fort enrichi par Charles V roi de France. Les fideles avoient eu ſoin de faire peindre les portraits des Apôtres, ſuivant la coutume qu'ils avoient étant encore païens, de garder les images de leurs bienfaiteurs. On voyoit deux cens cinquante ans après de ces portraits de S. Pierre & de S. Paul & de Jeſus-Chriſt même. S. Paul avoit la tête chauve, le nez aquilin, & étoit de petite taille. La femme de S. Pierre avoit ſouffert le martyre avant lui.

VII. Egliſe d'Alexandrie fondée par ſaint Marc.

*Fl. tom. I. l. ij. n. 5 & 6,*

AN 49.

S. Marc fut envoyé par S. Pierre en Egypte l'an 49 (*k*), & fonda l'égliſe d'Alexandrie. Cette ville paſſoit pour la premiere du monde après Rome, & ſurpaſſoit même celle-ci pour le commerce, à cauſe de la commodité de ſon port, à l'une des embouchures du Nil. Les marchandiſes précieuſes des Indes y venoient par la mer Rouge; & Alexandrie les communiquoit à toute la mer Méditerranée. Cette ville étoit très-riche, très-peuplée, & il y venoit des étrangers de tous les pays. Elle paroiſſoit comme le centre de l'idolâtrie. S. Marc néanmoins y aſſembla une Egliſe très-nombreuſe. Le deſir de mener une vie plus parfaite, porta pluſieurs Chrétiens d'Alexandrie à ſe retirer à la campagne aux environs de la ville. Ils prioient, méditoient l'Ecriture ſainte, travailloient de leurs mains, & ne prenoient de nourriture qu'après le ſoleil couché. S. Marc ayant fondé & gouverné cette Egliſe & pluſieurs autres en Egypte & dans les pays voiſins, fut pris à Alexandrie le dimanche 24 d'Avril de l'an 68 de Jeſus-Chriſt, & ſouffrit le martyre le lendemain. A ſa place fut élu évêque d'Alexandrie, Anien homme d'une ſainteté merveilleuſe, qui gouverna cette Egliſe pendant vingt-deux ans. Son ſucceſſeur fut Abilius qui tint le ſiége d'Alexandrie treize ans.

VIII. Dernieres

Sur la fin du regne de Domitien, l'apôtre S. Jean étant à

(*k*) [ M. Racine, dans tout ce paragraphe, s'attache aux époques marquées par M. de Tillemont. S'il met ici dès l'an 49. la miſſion de S. Marc en Egypte, quoique, dans ſa Table chronologique, il n'ait marqué que ſous l'an 60. la fondation de l'égliſe d'Alexandrie; c'eſt que l'on croit que S. Marc prêcha quelque tems dans l'Egypte, avant de pénétrer juſques dans Alexandrie, qui en étoit la capitale. *Baillet, vies des SS. 25 Avril.* ]

actions de S. Jean.

*Fl. tom. I. l. ij. n. 51. & 54.*

AN 95.

Rome fut mis dans une cuve d'huile bouillante, près de la porte Latine; mais il ne souffrit aucun mal. Il fut ensuite relégué dans l'île de Patmos, qui est une des Sporades dans l'Archipel, d'environ dix lieues de tour. Ce fut-là qu'il écrivit son apocalypse. Après la mort de Domitien, l'empereur Nerva rappella les exilés. S. Jean sortit donc de l'île de Patmos, & retourna à Ephese où il passa le reste de sa vie, gouvernant de-là toutes les Eglises d'Asie. Il alloit dans les lieux voisins, selon qu'il en étoit prié, soit pour établir des évêques, soit pour choisir des clercs, suivant que le S. Esprit lui montroit ceux qui en étoient dignes, soit enfin pour régler les affaires des Eglises. Etant donc un jour allé à une ville peu éloignée d'Ephese, après avoir consolé les freres, il jetta les yeux sur un jeune homme bien fait & d'un esprit vif. Il le prit en affection; & s'adressant à l'évêque, il lui dit: Prenez grand soin de ce jeune homme; je vous le recommande en présence de l'Eglise & de Jesus-Christ. L'évêque s'en chargea; & l'Apôtre le lui ayant encore recommandé très-fortement, retourna à Ephese. L'évêque prit le jeune homme chez lui, le forma avec beaucoup d'application, & enfin le baptisa. Croyant ensuite que le Sacrement suffiroit pour le conserver dans la piété, il commença à moins veiller sur sa conduite & à lui donner plus de liberté. Le jeune homme étant devenu trop tôt son maître, se laissa insensiblement entraîner dans la compagnie de jeunes libertins. D'abord ils l'attirerent par des repas; ensuite ils l'emmenerent avec eux la nuit pour dépouiller les passans, & pour commettre toutes sortes de crimes. Peu-à-peu il s'accoutuma à ces désordres; & comme il avoit beaucoup d'esprit, il s'enfonça dans l'abîme plus qu'aucun autre. Quand une fois il se fut égaré, le désespoir d'obtenir de Dieu miséricorde, le précipita dans les plus grands excès. Avec ces mêmes jeunes gens il forma une compagnie de voleurs dont il fut le chef.

Quelques années après, S. Jean fut appellé pour quelque besoin des églises. Après y avoir terminé les affaires, il demanda compte à l'évêque du dépôt qu'il lui avoit confié.

L'évêque fut surpris, croyant d'abord qu'on lui demandoit un dépôt d'argent. C'est le jeune homme que je demande, dit l'apôtre; c'est l'ame de notre frere. Alors le vieillard baissant les yeux & versant des larmes, dit: Il est mort. Comment, reprit S. Jean, & de quelle mort? Il est mort à Dieu, dit l'évêque. Il est devenu un méchant, un misérable, un voleur. Il occupe la montagne avec une troupe de scélérats comme lui. L'apôtre déchira sa robe, & poussa un grand cri en disant: J'ai laissé un bon gardien à l'ame de notre frere! Que l'on me donne tout-à-l'heure un cheval & un guide. Il partit promptement de l'église dans l'état où il étoit. Lorsqu'il fut arrivé au poste que tenoient les voleurs, leur sentinelle l'arrêta. Le saint vieillard, sans se détourner, dit à haute voix: Menez-moi à votre chef. Le capitaine l'attendoit tout armé; mais quand il reconnut l'apôtre, la honte lui fit prendre la fuite. S. Jean le suivoit à toute bride malgré son grand âge, & crioit: Mon fils, pourquoi fuyez-vous votre pere, un vieillard foible & sans armes? Ayez pitié de moi, mon fils; ne craignez rien; il y a encore espérance de vous sauver. Je rendrai compte pour vous à Jesus-Christ; & s'il est nécessaire, je donnerai volontiers ma vie pour vous, comme il a donné la sienne pour nous. Arrêtez: croyez que Jesus-Christ m'a envoyé ici. A ces mots le jeune homme s'arrêta regardant à terre, & ensuite il jetta ses armes, trembla & pleura amérement. Quand l'apôtre l'eut joint, le jeune homme l'embrassa baigné de larmes, cachant seulement sa main droite. Le saint vieillard lui inspira de la confiance en Jesus-Christ, se mit à genoux & pria pour lui. Il lui baisa la main droite comme lavée par ses larmes, & le ramena à l'Eglise. Il prioit sans cesse pour lui, jeûnoit avec lui continuellement; & il ne partit point de ce lieu-là qu'il ne l'eût rendu à l'Eglise, comme un grand exemple de pénitence.

IX. Mort de ce saint Apôtre. *Ibid. n. 55.* AN 100.

Dieu laissa vivre S. Jean jusqu'à une extrême vieillesse. Alors ses disciples étoient obligés de le porter à l'assemblée des fideles. Comme il n'avoit plus la force de parler longtemps de suite, il ne faisoit à chaque assemblée que répéter ces paroles: Mes chers enfans, aimez-vous les uns les au-

tres. Enfin ses disciples s'ennuyant de cette répétition, lui dirent : Maître, pourquoi nous dites-vous toujours la même chose ? Il répondit : Parce que c'est le commandement du Seigneur, & pourvu qu'on l'observe, il suffit. Il étoit alors à Ephese, où il demeura jusques au regne de Trajan qui succéda à Nerva. Ce fut en cette ville qu'il mourut, vers l'an 100. Il fut enterré dans un lieu où l'on bâtit dans la suite une église. Elle étoit hors de la ville sur un tertre : pour la cathédrale, elle fut dédiée en l'honneur de la sainte Vierge qui étoit morte en cette ville. On voit encore aujourd'hui parmi les ruines d'Ephese une église de S. Jean, mais changée en mosquée pour les Turcs qui habitent ce village. Pendant plusieurs siecles après la paix de l'Eglise, on venoit prendre de tous côtés de la poussiere qui étoit sur le tombeau de saint Jean : à mesure qu'on en prenoit, il en revenoit de nouvelle, & elle sembloit croître tous les jours, comme si on l'eût poussée du dedans. Elle guérissoit toute sorte de maladies. S. Augustin parle de cette merveille qu'il avoit apprise de personnes dignes de foi.

## V.

X. S. Clément, pape. *Fl. tom. I. l. ij. n. 26. 33. & 47.* AN 91.

Les apôtres S. Pierre & S. Paul ayant fondé & édifié l'église de Rome, donnerent à S. Lin la charge de la gouverner. A S. Lin succéda S. Clet ou Anaclet, & à S. Clet succéda S. Clément, dont parle S. Paul dans l'épitre aux Philippiens (*l*). Il avoit vû les Apôtres & conversé avec eux : leurs préceptes & leurs exemples étoient toujours devant ses ieux. De son tems il arriva une grande division dans l'église de Corinthe, jusques-là que les laïcs s'éleverent contre les prêtres, & en firent déposer quelques-uns, dont la conduite étoit irréprochable. L'église de Corinthe, ainsi affligée, écrivit à l'église Romaine. Mais on ne put leur répondre si-tôt de Rome, à cause des troubles qui agiterent tout l'Empire après la mort de Néron. La guerre civile étant

(*l*) [M. Racine suit encore dans tout ce paragraphe les époques fixées par M. de Tillemont.]

finie, & le commerce étant rétabli avec les provinces, saint Clément déja pape, ou peut-être seulement encore prêtre, fit réponse à l'église de Corinthe par une lettre qui fut lue long-temps publiquement dans cette église. L'on dit qu'il gouverna près de dix ans l'église de Rome, qu'ensuite il céda la chaire pontificale pour éviter un schisme, & qu'il ne mourut que l'an 100 de Jesus-Christ. On le compte entre les plus illustres martyrs. Sa grande réputation lui a fait attribuer tous les écrits que l'on estimoit les plus anciens, après les écritures canoniques, & qui n'avoient point d'auteur certain, comme les canons des Apôtres & les constitutions apostoliques, qui sont un recueil de toute la discipline de l'Eglise, au moins pour l'Orient, écrit au plus tard dans le troisieme siecle. On lui a aussi attribué plusieurs écrits apocryphes, qui sont recueillis sous le nom de *Clémentines*.

## V I.

XI. Etat intérieur de l'Eglise dans le premier siecle.

La division qui donna lieu à la lettre de S. Clément, & les abus qui s'étoient glissés dans l'église de Corinthe, les plaintes que fait Notre Seigneur dans l'Apocalypse de quelques Evêques d'Asie, font voir que les Chrétiens Gentils étoient au-dessous de l'église de Jérusalem. Un arbre sauvage étoit moins disposé à recevoir une grande abondance de seve, que les branches naturelles. Mais en remarquant ce déchet, il faut en considérer le dégré. Les Chrétiens des différentes églises des Gentils étoient au-dessous des fideles de Jérusalem ; mais c'étoient néanmoins de grands saints & des hommes d'une très-sublime vertu. L'éloge que le pape saint Clément fait de l'église de Corinthe, montre combien cette église l'une des plus foibles, étoit fervente. Les églises de Macédoine & celle d'Alexandrie étoient admirables. La grace du martyre étoit commune, les miracles fréquens comme à Jérusalem. Les premiers pasteurs avoient un zele merveilleux pour étendre le royaume de Jesus-Christ, & pour prémunir les fideles contre les faux apôtres & leurs disciples.

Tel est le premier âge de l'Eglise, où elle jouissoit de

toute la vigueur de la jeunesse & de la force de l'Esprit saint dont elle étoit remplie. A mesure que les siecles s'écouleront, l'on remarquera divers affoiblissemens dans ses forces spirituelles, jusqu'à ce qu'enfin l'on en vienne à ces derniers temps, que l'on peut regarder comme étant, en un certain sens, les années de la vieillesse, selon l'expression de S. Grégoire le Grand : *Ecclesia*, dit ce saint pape, *quasi quodam senio debilitata.*

*Mor. in Job. l. xix.*

# ARTICLE V.

## *Etat de la Judée. Punition éclatante des Juifs.*

LEs Juifs s'endurcissoient & combloient la mesure de leurs iniquités, tandis que l'Eglise croissoit & se multiplioit dans l'Empire Romain. Les Chrétiens leur avoient enlevé leurs richesses spirituelles, les Ecritures, la gloire d'être le peuple de Dieu. Les Romains ne tarderent pas à leur enlever les temporelles. Les malédictions marquées dans le pseaume 108 vont donc avoir leur effet : la prédiction de Jesus-Christ, renouvellée par S. Pierre & S. Paul, va s'accomplir. Tout l'univers sera témoin de la vengeance terrible que Dieu exercera sur son peuple. Ne passons pas légérement sur un si grand événement, & considérons-en avec attention les principales circonstances.

### I.

I. Prélude des jugemens de Dieu sur les Juifs.

*Fl. tom. I. l. j. n. 18.*

AN 40.

Dès l'an 40 de Jesus-Christ, on vit comme le prélude des châtimens dont Dieu alloit accabler ce peuple malheureux & réprouvé. A Jamnia, ville maritime de Palestine près de Joppé, il y avoit des étrangers mêlés avec les Juifs. Ayant appris que l'empereur Caligula avoit la folle passion de se faire adorer comme un Dieu, ils dresserent en son honneur un autel de terre, pour faire de la peine aux Juifs. Aussi-tôt

les Juifs renverſerent cet autel comme une profanation de la Terre ſainte. Leurs ennemis s'en plaignirent à Capiton, receveur des impôts, qui en écrivit à l'empereur, exagérant la choſe, tant pour prévenir les accuſations qu'il craignoit à cauſe de ſes concuſſions, que pour en prendre occaſion de piller les Juifs de nouveau. L'empereur ayant reçu cet avis, le communiqua à ſes domeſtiques les plus familiers, qui s'appliquerent à lui inſpirer de la haine contre les Juifs. Caligula pouſſé par ces confidens, ordonna qu'au lieu de l'autel de terre abattu à Jamnia, on mît dans le temple de Jéruſalem un coloſſe doré ; & que pour eſcorter la ſtatue & la faire conſacrer, le gouverneur de Syrie fît venir en Judée la moitié de l'armée qui gardoit les paſſages de l'Euphrate contre les irruptions des rois d'Orient. Ce gouverneur étoit Pétrone, qui s'étoit diſtingué dans l'art militaire. Pour exécuter cet ordre, il aſſembla le plus qu'il put de troupes auxiliaires, avec deux légions Romaines, & vint prendre ſon quartier d'hiver à Ptolémaïde, ville maritime entre Tyr & Céſarée. Pluſieurs milliers de Juifs vinrent l'y trouver, & le ſupplierent de ne les forcer à rien de contraire à leurs loix; ou s'il avoit abſolument réſolu d'ériger la ſtatue, de les faire mourir auparavant. Pétrone en colere, leur dit : Si j'étois l'empereur, & ſi j'agiſſois de mon propre mouvement, vous auriez raiſon de me parler ainſi; mais j'ai un ordre de Céſar, à qui on ne deſobéit pas impunément. Les Juifs répondirent : Comme vous êtes déterminé à ne point négliger les ordres de l'empereur, nous ſommes auſſi réſolus de ne point violer notre loi. Nous nous appuyons ſur la puiſſance de notre Dieu ; & nous ne ſerons point aſſez malheureux, pour nous expoſer à tomber dans ſa diſgrace par la crainte de la mort. Vous voyez bien vous-même qu'il doit être préféré à Caligula.

II. Zele étonnant des Juifs pour empêcher la profanation du temple. *Ibid.*

Pétrone ayant compris par ce diſcours, qu'il ſeroit difficile de leur faire changer de ſentimens, & d'ériger la ſtatue ſans répandre beaucoup de ſang, alla de Ptolémaïde à Tibériade ſur le lac de Galilée, pour obſerver les Juifs de plus près. Cependant il faiſoit travailler à la ſtatue à Sidon, où il avoit fait venir les plus habiles ouvriers. Les Juifs vinrent en-

core se trouver en grand nombre à Tibériade, & le supplierent de ne les pas réduire au désespoir, en profanant leur ville par une statue. Pétrone leur dit: Ferez-vous donc la guerre à César sans considérer sa puissance & votre foiblesse? Les Juifs répondirent: Non, nous ne lui ferons pas la guerre; mais nous mourrons plutôt que de violer nos loix; & se couchant sur le visage, ils découvroient leur col, pour montrer qu'ils étoient disposés à se laisser égorger. Cela dura quarante jours pendant le tems des semailles, & ils négligeoient leurs travaux. Alors Aristobule, frere du roi Agrippa, & plusieurs autres des premiers de la nation, exhorterent Pétrone à ne pas réduire ce peuple au désespoir. Il suivit donc leur conseil, retira ses troupes de Ptolémaïde, & retourna à Antioche, d'où il écrivit à l'empereur, que s'il ne vouloit pas perdre le pays & les habitans, il ne falloit pas presser l'exécution de ses ordres; qu'il falloit du tems aux ouvriers pour achever la statue, parce que l'on vouloit faire un ouvrage immortel, & qui ne cédât en rien aux originaux les plus parfaits; que si on mettoit les Juifs au désespoir, il étoit à craindre qu'ils n'abandonnassent la culture des terres, & ne brûlassent eux-mêmes leurs arbres & leurs moissons. Il y avoit une raison particuliere de conserver les fruits de cette année, parce que l'empereur devoit venir à Alexandrie par la Syrie. Caligula ne goûta point cette lettre, & se mit en colere contre Pétrone; mais il usa de dissimulation, parce qu'il craignoit les Gouverneurs des grandes provinces. Il écrivit donc à Pétrone, louant sa prudence; mais lui ordonnant toujours que son plus grand soin fût de faire poser promptement la statue.

III. Les Juifs maltraités à Alexandrie. *Ibid. n. 15.*

Vers le même tems, le peuple d'Alexandrie demanda que l'on mît des idoles dans les synagogues des Juifs, se servant du nom de l'empereur, pour couvrir cette entreprise séditieuse. Flaccus qui étoit gouverneur d'Egypte le permit. Ainsi on leur ôta leurs synagogues: quelques-unes furent abattues ou brûlées: on mit dans les autres des statues de l'empereur Caligula qui avoit la folie de se faire adorer comme un Dieu. Flaccus publia ensuite une ordonnance par laquelle

quelle il déclara les Juifs étrangers, quoiqu'ils eussent le droit de citoyens, & qu'ils fussent en si grand nombre, qu'on en comptoit près d'un million dans Alexandrie & le reste de l'Egypte. Enfin il permit à tout le monde de traiter les Juifs comme des captifs pris en guerre. Alexandrie étoit divisée en cinq quartiers qui portoient le nom des premieres lettres de l'alphabeth. Il y en avoit deux particuliérement attribués aux Juifs. On les réduisit à une petite partie d'un seul quartier. Plusieurs n'y pouvant trouver place, étoient réduits à errer sur le bord de la mer, dépouillés de tout. Cependant les Gentils pilloient les maisons de tous les Juifs, enfonçoient leurs boutiques, enlevoient les marchandises, & les partageoient en plein marché; ensorte que les Juifs ne pouvoient plus exercer leur commerce ni leurs métiers. Les Gentils firent plus; ils en tuerent & en brûlerent un grand nombre, & traînerent leurs corps par la ville. Flaccus fit fouetter cruellement plusieurs de leurs sénateurs; & sous prétexte de désarmer la nation, il fit faire dans les maisons des visites rigoureuses, & en fit tirer plusieurs femmes que l'on tourmentoit, quand elles refusoient de manger de la chair de porc. C'est ainsi que la vengeance divine commençoit à éclater contre les Juifs. Ces cruautés servoient de divertissement public pour la fête de l'empereur : & les Alexandrins prétendoient lui faire leur cour en traitant ainsi les Juifs qui ne vouloient pas le reconnoître pour un dieu, quoiqu'ils lui eussent rendu tous les honneurs que leur loi permettoit de rendre à un homme. On lui envoyoit des relations de ce qui s'étoit passé chaque jour, à l'occcasion des synagogues; & l'empereur ne lut jamais avec tant de plaisir aucun poëme ni aucune histoire. Cela n'empêcha pas que la même année il ne fit arrêter Flaccus, contre lequel il étoit irrité depuis long-tems. Il l'envoya en exil, & le fit mourir peu de tems après.

IV. Leurs députés sont mal reçus de l'empereur. *Ibid. n. 19.*

Cependant les Juifs d'Alexandrie envoyerent des députés à Rome, pour se plaindre des mauvais traitemens qu'ils avoient soufferts. Les députés étoient cinq, & avoient pour chef Philon, savant même dans les livres des Grecs & dans

leur philosophie. Etant arrivés à Rome, ils se présenterent à l'empereur dans le champ de Mars. Il leur témoigna beaucoup de bonté : mais Philon qui avoit de l'expérience, se défioit de ces belles apparences. Ils allerent à Pouzole à la suite de ce prince, qui visitoit les belles maisons de cette côte. Comme ils attendoient son audience, un Juif s'approcha d'eux, hors d'haleine, les ieux égarés & baignés de larmes. Il les tira à part, & leur dit : Savez-vous les nouvelles? Et comme il voulut continuer, les pleurs lui couperent la parole jusqu'à trois fois. Les députés effrayés, le presserent de s'expliquer. Nous n'avons plus de temple, leur dit-il : Caligula fait dresser une statue colossale dans le sanctuaire, sous le nom de Jupiter. A cette nouvelle les députés demeurerent sans mouvement & sans parole. Dans le même tems le roi Agrippa qui étoit à Rome, & ne savoit pas l'ordre que l'empereur avoit donné à Pétrone, de faire poser une statue dans le temple de Jérusalem, vint pour lui faire sa cour. Il vit que Caligula étoit en colere, & paroissoit indisposé contre lui, & il ne savoit que penser. L'empereur lui dit : Agrippa, je veux vous tirer d'inquiétude. Vos bons & fideles sujets, qui sont les seuls de tout le genre humain qui ne me regardent pas comme un dieu, semblent par leur desobéissance courir à leur perte. J'ai ordonné que l'on consacrât dans leur temple une statue de Jupiter, & ils osent résister à mes ordres. Il alloit continuer ; mais Agrippa, après avoir changé plusieurs fois de couleur, commença à trembler depuis la tête jusqu'aux pieds ; & il seroit tombé, si on ne l'eût soutenu. On l'emporta à son logis, privé de sentiment. Mais l'empereur n'en fut que plus irrité contre les Juifs. Car, disoit-il, si Agrippa mon ami, qui m'a tant d'obligation, est si attaché à sa religion, qu'il ne peut entendre une parole qui la choque, sans tomber en foiblesse, que dois-je attendre des autres que rien ne retient? Agrippa demeura sans connoissance tout ce jour & le jour suivant jusqu'au soir. Enfin étant revenu à lui, il écrivit à l'empereur une grande lettre pour le conjurer de laisser aux Juifs la liberté de leur religion. L'empereur eut égard à cette lettre ;

mais il se repentit bien-tôt de cette bonté. Laissant donc la statue de Sidon, il fit faire à Rome un autre colosse de bronze doré, pour le faire transporter secrétement par mer, & le faire poser tout d'un coup dans le temple de Jérusalem, avant que personne s'en apperçût.

Il donna enfin audience aux députés des Juifs d'Aléxandrie. Ce fut près de Rome, comme il se faisoit montrer les maisons qui dépendoient des jardins de Mécénas & de Lamia. Au premier abord les Juifs se prosternerent, l'appellant Empereur & Auguste. Ce prince leur dit d'un air insultant : Etes-vous ces ennemis des dieux, qui êtes les seuls à ne me pas reconnoître pour un dieu, & à me préférer votre Dieu sans nom ? Levant en même tems les mains au ciel, il ajouta une parole que Philon n'a osé rapporter, tant elle étoit impie. Les ennemis des Juifs étoient ravis, & donnoient à l'empereur les titres de tous les dieux. Ce prince visitoit les appartemens du haut en bas, regardant les salles & les chambres, marquant ce qui lui déplaisoit & ce qu'il vouloit changer. Les députés montoient & descendoient après lui, étant poussés & outragés de tout le monde. Après avoir donné quelques ordres pour ses bâtimens, il leur demanda d'un air sérieux, pourquoi ils ne mangeoient point de porc. Il s'éleva un grand éclat de rire, comme s'il eût dit un bon mot. Les Juifs lui répondirent que chaque nation avoit ses coutumes, & que leurs adversaires s'abstenoient aussi de certaines viandes. Il leur dit ensuite avec quelque émotion : Je voudrois bien savoir sur quoi vous fondez ce droit de cité que vous prétendez avoir. Ils commencerent à parler : mais comme il vit que leurs raisons n'étoient pas méprisables, avant qu'ils pussent achever, il s'enfonça en courant dans une grande salle, & commanda d'y mettre des vitres aux fenêtres. Ensuite il vint leur demander ce qu'ils disoient. Ils faisoient un précis de leur discours, lorsqu'il se mit à courir dans une autre salle, où il faisoit placer des tableaux originaux. Enfin témoignant avoir pitié d'eux, il dit : Ces gens ne me paroissent pas aussi méchans que malheureux, de ne se pouvoir persuader que je participe à la nature divine. Il

s'en alla, & leur ordonna de se retirer. Philon pour consoler les autres députés, leur disoit : Prenons courage; puisque l'empereur nous témoigne tant de colere par ses paroles, Dieu nous défendra par les effets. Mais ce n'étoit-là que le commencement des malheurs dont Dieu devoit accabler cette nation maudite, qui avoit mis à mort le Messie.

## I I.

V. La vengeance divine commence à éclater de toutes parts contre les Juifs.

*Fl. tom. I. L. j. n. 29.*

Dans ce même tems, les Juifs étoient maltraités aussi chez les Parthes, en Mésopotamie & vers Babylone, & ils y furent tués en plus grand nombre qu'en aucune occasion dont on eût encore entendu parler. Il y avoit quantité de Juifs à Nisibe & à Naharda sur l'Euphrate, deux villes fortes où se mettoit en dépôt tout l'argent que les Juifs du pays envoyoient à Jérusalem. Deux Juifs de Naharda, Asinée & Anilée freres, s'étant mis à piller avec une troupe de volontaires, se rendirent si redoutables, que leur réputation alla jusqu'à Artaban roi des Parthes : il donna à Asinée le gouvernement de la province de Babylone, dont il jouit quinze ans avec un pouvoir absolu dans toute la Mésopotamie. Son frere Anilée succéda à sa puissance : mais il ne la sut pas conserver ; & s'étant rendu odieux, les Babyloniens le tuerent & défirent toutes ses troupes. Alors ils firent éclater leur haine ancienne contre les Juifs, [ & se jetterent sur eux. (*m*) Ceux-ci n'étant pas assez forts pour leur résister, passerent à Séleucie ; cette ville étoit habitée par des Grecs & des Syriens. Ces deux nations étoient toujours opposées, & les Grecs étoient les plus forts : mais alors les Syriens, soutenus par les Juifs, prirent le dessus. Les Grecs chercherent à les diviser ; & s'étant réunis eux-mêmes avec les Syriens, ils conspirerent ensemble contre les Juifs, ] se jetterent sur eux, & en tuerent plus de cinquante mille. Les amis & les

(*m*) [ Il paroît qu'une méprise de copiste ou d'imprimeur, a fait confondre ici deux séditions; l'une à Babylone, & l'autre à Séleucie. La répétition de ces mots, *se jetterent sur eux*, a sans doute été cause que l'on a passé les lignes qui sont ici rétablies entre deux crochets, d'après le récit de M. Fleury, que M. Racine suit dans tout cet article. *Fl. tom. I. l. j. n. 29.* ]

voisins en sauverent par pitié quelques-uns, qui se retirerent à Ctésiphon ville Grecque, voisine de Séleucie, croyant y être plus en sûreté, par le respect du roi des Parthes qui avoit coutume d'y passer l'hiver. Cependant tous les Juifs des environs étoient dans des allarmes continuelles, parce que les Syriens conspiroient à leur ruine avec les Séleuciens. C'est l'état où se trouvoient les Juifs dans cette partie de l'Orient; & la vengeance divine commençoit à éclater contre eux de toutes parts.

La mort de Caligula fit reprendre courage aux Juifs; mais à peine commençoient-ils à respirer, qu'ils se révolterent [dans Alexandrie (*n*); l'empereur Claude appaisa cette sédition en maintenant leurs priviléges. Environ sept ans après, ils commencerent à se soulever dans Jérusalem même] contre les Romains. A la fête de Pâques, Cumanus qui étoit gouverneur de Judée, craignant quelque tumulte, mit une cohorte sous les armes dans les galeries du temple, comme les gouverneurs précédens avoient accoutumé de faire aux jours solemnels. Un soldat ayant fait quelques insolences, les Juifs crierent que ce n'étoit pas eux que l'on insultoit, mais Dieu même. Quelques-uns s'en prirent à Cumanus, & lui dirent des injures. Les plus emportés jetterent des pierres aux soldats. Cumanus n'ayant pu les appaiser, fit venir toutes ses troupes en armes dans la citadelle Antonia, qui commandoit le temple. La populace effrayée s'enfuit, & ils se presserent tellement dans les issues du temple qui étoient étroites, qu'un grand nombre fut étouffé. On en compta jusqu'à vingt mille qui périrent en cette occasion: la fête fut changée en deuil; on quita les sacrifices & les prieres pour s'abandonner aux larmes & aux gémissemens. *Ibid. n. 22. & 31.*

VI. La Judée pleine d'imposteurs & de voleurs.

Peu de tems après, un imposteur venu d'Egypte à Jérusalem, & faisant le prophete, persuada au peuple de le suivre au mont des Olives, à un quart de lieue de la ville, où ils de- *Ibid, n. 54.*

(*n*) [Il paroît qu'il y a eu encore ici une omission, qui a fait confondre deux autres révoltes; l'une dans Alexandrie, après la mort de Caligula; l'autre dans Jérusalem, sept ans après, sous le gouvernement de Cumanus. On remplit encore ici cette lacune d'après le récit de M. Fleury, *tom. I. l. i. n. 22. & 31.* Ce que l'on ajoute, est enfermé entre deux crochets.]

voient en voir tomber les murailles à son commandement. Félix qui venoit de succéder à Cumanus dans le gouvernement de Judée, l'ayant appris, marcha avec des troupes contre ce peuple que l'Egyptien avoit séduit. Il y en eut quatre cens de tués & deux cens depris. Dans le même tems s'éleverent plusieurs autres imposteurs, qui attirerent dans le desert le peuple crédule, promettant de leur faire voir de grands miracles. Félix en dissipa plusieurs. Il fit aussi crucifier des voleurs qui étoient en grand nombre dans la Judée. Ce fut le même Félix qui introduisit les Sicaires en Judée. Il haïssoit le souverain pontife Jonathas, qui l'avertissoit souvent de ses fautes, voyant qu'elles retomboient sur lui, parce que c'étoit Jonathas qui l'avoit demandé à l'empereur pour gouverner la Judée. Félix voulant se défaire de Jonathas, promit de l'argent à un homme qui paroissoit le plus fidele ami du souverain pontife. Celui-ci employa pour ce dessein quelques-uns de ces voleurs dont le pays étoit plein. Ils vinrent à Jérusalem avec des poignards cachés sous leurs habits, & tuerent Jonathas. Ce crime étant demeuré impuni, ils y prirent goût. Ainsi à toutes les fêtes il se trouvoit de ces voleurs qui se mêloient dans la foule, & commettoient des meurtres, sans pouvoir être reconnus; & personne n'étoit en sureté même dans le temple. Ces voleurs qui étoient appellés Sicaires *, étant répandus par tout le pays, excitoient le peuple à la révolte, & pilloient les maisons de ceux qui demeuroient soumis aux Romains. A Jérusalem on ne voyoit aussi que des séditions.

* [En latin, *sica* signifie un poignard.]

VII. Lamentations de Jesus fils d'Ananus.

*Fl. tom. I. l. ij. n. 10.*

AN 63.

Quatre ans avant le commencement de la guerre, qui se termina à la ruine de Jerusalem, les Juifs en virent un terrible présage. Un nommé Jesus fils d'Ananus, homme du peuple & de la campagne, vint à la fête des Tabernacles, & commença tout d'un coup à crier dans le temple: Voix de l'orient, voix de l'occident, voix des quatre vents: voix contre Jérusalem & contre le temple: voix contre tout ce peuple. Il crioit ainsi jour & nuit par toutes les rues de la ville. Quelques-uns des principaux, choqués de ce discours, le prirent & le maltraiterent. Il ne dit rien pour se justifier,

& ne se plaignit point de ce qu'on le maltraitoit ainsi : mais il continua toujours de crier comme auparavant. Les magistrats croyant qu'il y avoit quelque chose de divin, le menerent à Albin gouverneur pour les Romains, qui le fit fouetter & déchirer jusqu'aux os ; mais il ne fit point de prieres, & ne versa point de larmes. Seulement à chaque coup il répondoit d'une voix foible & lamentable : Ah, ah, Jérusalem ! Albin lui demanda qui il étoit, d'où il venoit, pourquoi il parloit ainsi : mais il ne répondoit rien, & continuoit toujours sa lamentation sur la ville. Enfin Albin le laissa aller comme un insensé. Il continua cette vie pendant sept ans & cinq mois. On ne le vit parler à personne, ni se plaindre de ceux qui le maltraitoient tous les jours, ni remercier ceux qui lui donnoient à manger. Son unique réponse à tout, étoit sa triste lamentation. Il crioit principalement les jours de fête : il ne se lassoit point de crier, & sa voix n'en devenoit point plus foible. Quand la ville fut assiégée, il marchoit autour des murailles, en criant : Malheur à la ville, au temple & au peuple. Enfin il ajouta : Malheur à moi-même ; & à l'instant il fut tué d'un coup de pierre lancée d'une machine. Mais ceci n'arriva que quatre ans après. Ne diroit-on pas, dit M. Bossuet, que la vengeance divine s'étoit rendue comme visible en cet homme, qui ne subsistoit que pour prononcer ses arrêts ; qu'elle l'avoit rempli de sa force, afin qu'il pût égaler les malheurs du peuple par ses cris, & qu'elle l'en avoit rendu non-seulement le prophete & le témoin, mais encore la victime par sa mort, afin de rendre les menaces de Dieu plus sensibles & plus pressantes ?

*Discours sur l'Hist. univ. II. part. art. 8.*

VIII. Prodiges en Judée. Les Juifs commencent à se révolter contre les Romains.

*Ibid. n. 16.*

An 65.

Il arriva vers le même tems à Jérusalem plusieurs prodiges, qui furent regardés comme des signes des malheurs qui devoient suivre bien-tôt. L'an onzieme de Néron & la soixante-cinquieme de Jesus-Christ, au mois d'Avril, qui étoit la fête des Azymes (*o*), à neuf heures de nuit, il parut

(*o*) [ Ou plutôt, selon l'expression de M. Fleury, que M. Racine abrege ici, *le huitieme du mois Xantique, selon les Macédoniens, c'est-à-dire, d'Avril, qui étoit la fête des Azymes.* C'est-à-dire, que la fête des Azymes tomboit le huitieme de ce mois. Il sera parlé plus loin de ces mois Grecs. ]

autour de l'autel & du temple une si grande lumiere, qu'il sembloit qu'il fût grand jour : ce qui dura une demi-heure. La porte orientale du temple, qui étoit d'airain, & si pesante, que vingt hommes avoient peine à la fermer, qui avoit des barres garnies de fer, & des verroux qui entroient bien avant dans le seuil fait d'une seule pierre : cette porte se trouva ouverte d'elle-même, à six heures de nuit. Les gardes du temple coururent en avertir le capitaine : il y vint, & eut peine à la faire refermer. Peu de jours après la fête, le vingt & un de Mai, avant le coucher du soleil, on vit en l'air par tout le pays, des chariots & des troupes armées, traverser les rues & environner la ville. A la fête de la Pentecôte, les sacrificateurs étant entrés dans le temple pour leurs fonctions, entendirent tout d'un coup une voix qui disoit : Sortons d'ici. L'année suivante soixante-sixieme, à la même

AN 66. fête des Azymes, Cestius Gallus gouverneur de Syrie vint d'Antioche à Jérusalem, fit le dénombrement du peuple, & le marqua à l'empereur, afin qu'il vît que la nation des Juifs n'étoit pas méprisable comme il pensoit. Pour cet effet, les sacrificateurs compterent les victimes que l'on immoloit le jour de Pâques, depuis trois heures après midi jusqu'à cinq ; & ils en trouverent deux cens cinquante-cinq mille six cens. C'étoit l'Agneau paschal ; & pour le manger, ils s'assembloient au nombre de dix personnes au moins, & quelquefois jusqu'à vingt. A dix personnes seulement pour chaque victime, c'étoit deux millions cinq cens cinquante-six mille personnes purifiées. En cette occasion, il en vint au-devant de Cestius environ trois millions, le priant de les secourir & de leur ôter Florus [successeur d'Albin] ; mais ils ne gagnerent rien ; & Florus devenant de jour en jour plus insupportable, ils se révolterent enfin ouvertement, & entreprirent la guerre qui commença au mois de Mai de la 66e année de Jesus-Christ.

IX. Factions à Jérusalem. *Ibid.*

Le roi Agrippa fit ce qu'il put pour ramener les Juifs à la raison, en leur représentant la puissance Romaine, & les suites de la guerre où ils s'engageoient ; mais il leur parla en vain, & il fut contraint de sortir de Jérusalem. Quelques-uns des plus séditieux surprirent la forteresse de Massada, & tuerent

tuerent tous les Romains qu'ils y trouverent. A Jérusalem, Eléazar fils du pontife Ananias, jeune homme hardi & alors capitaine du temple, persuada aux sacrificateurs de ne plus recevoir de victime que des Juifs, & de n'en plus offrir pour l'empereur & pour les Romains, comme ils avoient accoutumé. Les principaux de la ville qui aimoient le repos, voyant les conséquences de cet attentat, envoyerent des députés à Césarée pour en avertir Florus, & d'autres au roi Agrippa, afin qu'ils arrêtassent la sédition dans son commencement. Florus qui ne demandoit que le désordre, pour se mettre à couvert des accusations légitimes qu'il eût eu à craindre dans la paix, n'envoya point les troupes qu'on lui demandoit. Agrippa qui avoit déja essayé inutilement de ramener par la raison le peuple de Jérusalem, y envoya trois mille hommes de cavalerie, qui étant favorisés par les pontifes, les principaux citoyens & tous ceux qui vouloient le repos, se rendirent maîtres de la ville haute, contre les séditieux qui tenoient le temple & la ville basse. Ces deux partis se battirent pendant sept jours. Le jour que l'on portoit le bois au temple, plusieurs Sicaires y entrerent avec les autres, forcerent les troupes d'Agrippa, les chasserent de la ville haute, & les réduisirent au palais haut d'Hérode. Ils brûlerent ensuite le palais des Asmonéens qui étoit alors celui d'Agrippa, la maison du pontife Ananias & les archives. En brûlant les actes publics qui contenoient les obligations des particuliers, ils espéroient attirer à leur parti les gens obérés. Le quinzieme d'Août ils assiégerent la forteresse Antonia, & la prirent en trois jours. Ils tuerent tous les soldats Romains qui y étoient, & la brûlerent. Le chef de ces séditieux étoit Manahem. Il alla à Massada, pilla le magasin d'armes qu'Hérode y avoit fait, & en arma ses troupes. Peu de tems après il attaqua le haut palais, prit la partie que l'on appelloit le camp, la brûla, & demeura ainsi le maître. Mais Eléazar, capitaine du temple, se jetta sur lui, lorsqu'il faisoit sa priere dans le temple en habit royal. Il fut pris & exécuté à mort après plusieurs tourmens, avec les principaux chefs de son parti. Le peuple croyoit avoir appaisé la sédition : mais Eléazar

travailloit pour lui-même. Il attaqua les Romains, qui après la prise du palais, s'étoient retirés dans les tours. Ils se rendirent; mais les séditieux les tuerent tous contre la parole donnée, quoiqu'ils fussent désarmés & que ce fût le jour du sabbat.

X. Les Juifs massacrés en divers lieux. Leur fureur. *Ib. n. 17.*

Le même jour & à la même heure les Gentils s'éleverent contre les Juifs à Césarée en Palestine, où ces derniers désordres avoient commencé. Ils tuerent plus de vingt mille Juifs, ensorte qu'il n'en resta plus à Césarée: car Florus fit prendre ceux que l'on avoit épargnés, & les envoya enchaînés dans les ports. A ce massacre de Césarée, toute la nation des Juifs entra en fureur. Ils se partagerent, & ravagerent les bourgs des Syriens & les villes voisines. Ils ruinoient les unes, & brûloient les autres. Plusieurs villages furent pillés autour de ces villes, & une infinité d'hommes furent pris & tués. Les Syriens de leur côté n'épargnerent pas plus les Juifs. Ils prenoient ceux qui étoient dans les villes & les égorgeoient, joignant à leur ancienne haine la nécessité de les prévenir, pour se mettre en sureté. Ainsi chaque ville étoit divisée comme en deux armées, & toute la Syrie dans une confusion terrible. Les plus modérés étoient excités au massacre par le pillage. Car c'étoit un honneur d'entasser dans sa maison plus de dépouilles. On voyoit les villes pleines de corps morts, les vieillards jettés sur les enfans, les femmes exposées sans sépulture. A Scythopolis les Juifs s'armerent même contre leurs propres freres. Les habitans les obligerent de s'enfermer dans un petit bois, où ils les égorgerent au nombre de treize mille. Un nommé Simon, qui avoit paru le plus zélé contre sa nation, voyant ce triste événement, voulut se punir lui-même de ce qu'il y avoit contribué. Il s'écria: Je n'ai que ce que je mérite: mais je ne dois périr que de ma main. Alors il regarda toute sa famille avec des ieux égarés. Il prit son pere par ses cheveux blancs, & le perça de son épée, ensuite sa mere qui ne résista pas, sa femme & ses enfans qui alloient presque au-devant des coups. Enfin il éleva le bras, comme pour mieux faire remarquer cette détestable action, & s'enfonça

dans le sein son épée jusqu'à la garde. Telle étoit la fureur des Juifs. L'exemple de Scythopolis anima les autres villes. On tua deux mille cinq cens Juifs à Ascalon, deux mille à Ptolemaïs. A Tyr on en tua plusieurs, & on mit presque tous les autres aux fers. A Alexandrie le massacre fut grand. Le gouverneur dont ils avoient méprisé les avis, lâcha sur eux tous les soldats qui étoient à Alexandrie, & leur donna ordre non-seulement de les tuer, mais de piller leurs biens & de brûler leurs maisons. Les Juifs se défendirent autant qu'ils purent, avec ce qu'ils avoient de gens les mieux armés. Mais enfin ils plierent, & les Romains les tuerent sur la place & dans leurs maisons, sans distinction d'âge ni de sexe, ensorte que tout le quartier nageoit dans le sang, & que les corps entassés montoient jusqu'au nombre de cinquante mille. Le gouverneur par pitié conserva le reste. Les soldats Romains accoutumés à l'obéissance, se retirerent aussi-tôt; mais il fut bien difficile d'arracher le peuple d'Alexandrie d'autour de ces corps morts, tant il haïssoit les Juifs.

## III.

XI. Guerre de Judée sous Cestius Gallus.

*Fl. tom. I. l. ij. n. 18.*

AN 66.

Cestius Gallus, gouverneur de Syrie, voyant par-tout les Juifs en armes, crut ne pouvoir plus demeurer en repos. Il partit d'Antioche avec la douzieme légion, les troupes auxiliaires des rois Antiochus & Agrippa, & quelques autres. Agrippa l'accompagnoit en personne; & comme il connoissoit mieux le pays, il servoit de guide. Joppé fut prise & brûlée, & on y tua tous les Juifs au nombre de huit mille quatre cens. Toute la Galilée se rendit. Quelques séditieux resisterent, & on en tua plus de mille. Cestius s'avança vers Jérusalem, où tout le peuple étoit assemblé pour la fête des Tabernacles. Ils prirent les armes, sortirent en foule de la ville, vinrent avec de grands cris contre les Romains, enfoncerent leurs bataillons, & mirent en péril toute l'armée de Cestius. Mais ensuite ils eurent peur du bel ordre de l'armée des Romains, abandonnerent les parties extérieures de la ville, & se retirerent dans la ville intérieure & dans le temple.

Ceſtius brûla les deux parties de Jéruſalem, que l'on nommoit Bézétha & la ville neuve, & campa devant le palais royal, pour attaquer la ville haute. S'il eût voulu à l'heure même donner l'aſſaut, il auroit dès-lors pris la ville & fini la guerre. Mais la plûpart de ceux qui commandoient la cavalerie, étant gagnés par l'argent de Florus, gouverneur de Judée, l'en détournerent. Le ſixieme jour il fit donner un aſſaut au temple : les ſoldats Romains étoient prêts à ſapper la muraille & à brûler les portes ; les ſéditieux perdoient courage, & le peuple alloit recevoir Ceſtius comme ſon bienfaiteur : mais Ceſtius ne s'apperçut pas de ces avantages, & ſe retira contre toute raiſon. Les ſéditieux battirent les Romains en queue, & les pourſuivirent pendant pluſieurs jours. Toute l'armée de Ceſtius y penſa périr. Les Juifs prirent ſon bagage, ſur-tout les traits & les machines qu'il avoit fait apporter pour le ſiege, qui leur ſervirent bien depuis pour défendre Jéruſalem contre les Romains mêmes. La
*Ibid. n. 19.* nouvelle de cette défaite des Romains étant venue à Damas, les habitans enfermerent tous les Juifs de leur ville dans le gymnaſe, & les égorgerent tous en même tems au nombre de dix mille.

Après la défaite de Ceſtius, pluſieurs des plus conſidérables d'entre les Juifs ſe ſauverent de Jéruſalem, comme on ſe ſauve d'un vaiſſeau qui coule à fond ; & il eſt vrai-ſemblable que les Chrétiens furent de ce nombre. Ils ſe retirerent dans la petite ville de Pella, ſituée dans les montagnes, près du déſert vers la Syrie. Les Juifs de Jéruſalem, encouragés par leur victoire, donnerent le commandement général à Joſeph, fils de Gorion, & à Ananus [qui avoit été pontife]. Ils envoyerent auſſi des gouverneurs dans toutes les provinces, entre autres Joſephe, ſacrificateur, fils de Matthias. Ils lui donnerent le commandement de la Galilée, où il eut beaucoup à ſouffrir de la part des Juifs ſéditieux. C'eſt ce Joſephe qui a écrit l'hiſtoire de cette guerre. A Jéruſalem, Ananus faiſoit les préparatifs néceſſaires pour la défendre. Il réparoit les murailles, & faiſoit forger des armes par toute la ville. Il eſſaya, mais en vain, de faire entendre raiſon à ceux

qui se nommoient Zélateurs. Il envoya des troupes pour prendre un nommé Simon, qui pilloit le pays & se vouloit faire chef de parti. Mais Simon se sauva à Massada avec les séditieux, qui de-là faisoient des courses par toute la Judée & l'Idumée.

Cestius donna avis du mauvais état de la Judée à Néron, qui étoit alors en Achaïe. Il fut allarmé de cette guerre, & en attribua à Cestius le mauvais succès. Pour le réparer, il donna le commandement des troupes à Vespasien, qui envoya son fils Tite à Alexandrie pour y prendre deux légions & les conduire en Judée, se mettant lui-même en chemin pour y aller par terre. C'est ce qui se passa en cette guerre pendant l'année 66. de Jesus-Christ.

XII. Guerre de Judée sous Vespasien. *Ibid. n. 27.* AN 67.

Vespasien arriva à Antioche au commencement de l'année suivante, & y trouva le roi Agrippa qui l'attendoit avec ses troupes. De-là Vespasien se rendit à Ptolémaïde, où les habitans de Séphoris en Galilée vinrent l'assurer de leur fidélité, & il leur donna garnison. Tite son fils, qui avoit pris le chemin d'Alexandrie, vint le trouver à Ptolémaïde, & lui amena les deux légions d'Egypte. Toute l'armée Romaine se trouva composée de soixante mille hommes, en comptant les troupes auxiliaires. Vespasien entra d'abord en Galilée, & prit d'emblée Gadare, qu'il brûla. Il vint ensuite devant Jotapat; Josephe l'historien y commandoit, & la défendit vigoureusement. Mais enfin, après quarante jours de siege, elle fut prise, ruinée & brûlée le premier de Panemus ou de Juillet. Il y eut quarante mille hommes de tués. Josephe fut pris dans une caverne où il étoit caché, & il se rendit volontairement aux Romains, malgré les Juifs cachés avec lui, qui se tuerent les uns les autres. Vespasien lui donna la vie, & le tint prisonnier. Les Juifs avoient réparé Joppé, ruinée par Cestius: Vespasien la prit sans combat, & la ruina de nouveau. Ensuite il envoya assiéger Tibériade & Tarichée. Tibériade se rendit d'abord, & le roi Agrippa obtint qu'elle ne seroit ni ruinée ni pillée. Tarichée qui souffrit le siege, fut prise & ruinée, & on en vendit trente mille captifs. Rien ne résistoit plus aux Romains dans la Galilée, excepté quel-

ques places fortes qui en peu de tems furent ſoumiſes.

XIII. Diviſions entre les Juifs. Les Zélateurs appellent les Iduméens. *Ibid. n. 28.*

Les Juifs étoient diviſés par tout le pays, non-ſeulement en chaque ville, mais en chaque maiſon. Les uns vouloient la paix, les autres la guerre; & comme ceux-ci étoient les plus jeunes & les plus hardis, ils l'emportoient ſur ceux qui avoient plus de ſageſſe & d'expérience. Ils prenoient les armes, & pilloient d'abord leurs voiſins; ſe joignant enſuite aux troupes, ils ravageoient tout le pays, enſorte qu'on les craignoit plus que les Romains. Enfin las de piller le plat pays, les chefs de ces partis ſe raſſemblerent de tous côtés, & vinrent fondre à Jéruſalem, où il n'y avoit point de maître. Ces ſéditieux ne ſe contentoient pas d'y voler impunément; ils tuoient, & en plein jour, & les perſonnes les plus conſidérables. Ils arrêterent Antipas, garde des tréſors publics, & pluſieurs autres des plus nobles & des plus puiſſans de la ville, & les égorgerent dans la priſon ſans forme de procès, les accuſant fauſſement d'avoir voulu livrer la ville aux Romains. Ils profiterent des diviſions qui étoient entre les plus puiſſans, pour les animer les uns contre les autres. Le peuple néanmoins s'éleva contre eux, pouſſé par Ananus le plus vieux & le plus ſage des pontifes; mais les ſéditieux ſe ſaiſirent du temple, & s'y fortifierent. Pour étonner enſuite le peuple & montrer leur puiſſance, ils voulurent choiſir les pontifes par le ſort, prétendant que c'étoit l'ancien uſage. Le ſort tomba ſur un nommé Phanias, homme ruſtique & ignorant, qu'ils revêtirent des habits ſacrés, comme un perſonnage de théâtre. Le peuple ne put ſouffrir cet attentat, & voulut ſe délivrer de la tyrannie des Zélateurs. Car les ſéditieux s'étoient donné ce beau nom, prétendant n'agir que par le zele de la Religion.

Les plus conſidérables citoyens & les pontifes les plus eſtimés, animoient le peuple dans les aſſemblées & dans les entretiens particuliers, leur repréſentant que les Zélateurs profanoient indignement le temple; & que s'il falloit avoir des maîtres, il valoit mieux obéir aux Romains avec le reſte du monde, qu'à une poignée de ſcélérats. On les attaqua donc dans le temple, qui fut ſouillé de leur ſang. Se ſentant

pressés, ils abandonnerent l'enceinte extérieure, se retirerent dans l'intérieure, & en fermerent les portes. Ananus n'osa forcer les portes sacrées, ni faire entrer dans le lieu saint le peuple qui n'étoit pas purifié. Les chefs des Zélateurs étoient Eléazar, fils de Simon, & Zacharie, fils de Phalec, tous deux de la race sacerdotale. Ils crurent ne pouvoir mieux faire que d'appeller les Iduméens, nation inquiete & violente, & toujours prête à marcher au combat : ils vinrent au nombre de vingt mille. Ils trouverent les portes fermées ; mais à la faveur d'un grand orage qui survint la nuit, les Zélateurs les firent entrer secrettement dans la ville & dans le temple. Donnant ensuite avec eux sur les gardes endormis & sur le reste du peuple, ils remplirent de sang tout le dehors du temple ; & le jour venu, on compta jusqu'à huit mille cinq cens morts. *Ibid. n. 29.*

Les Iduméens non contens de ce massacre, se jetterent dans la ville, pillerent les maisons, & tuerent ceux qu'ils rencontrerent : mais ils s'attacherent principalement aux sacrificateurs. Ils tuerent Ananus & Jesus, insulterent à leurs cadavres, & les laisserent sans sépulture. La mort d'Ananus fut regardée comme le commencement de la prise de Jérusalem. Les Zélateurs & les Iduméens massacrerent ensuite une infinité de personnes d'entre le peuple, selon qu'ils les rencontroient. Pour les plus jeunes & les plus nobles, ils les mettoient en prison, espérant les attirer à eux ; & quand ils désespéroient de les gagner, ils les faisoient mourir après les avoir cruellement tourmentés. Ils en firent périr ainsi douze mille ; à peine osoit-on la nuit jetter avec les mains un peu de poussiere sur ces corps. La frayeur du peuple étoit telle, qu'il retenoit même ses gémissemens & ses larmes, jusqu'à ce qu'il se vît bien enfermé : encore regardoit-on alors de tous côtés si personne n'écoutoit. Les Iduméens voyant les horribles excès des Zélateurs, se repentirent d'être venus, sur-tout quand ils surent que la trahison dont les Zélateurs avoient accusé les principaux citoyens, étoit une pure supposition. Ils délivrerent deux mille de ceux que les Zélateurs tenoient en prison, & ensuite sortirent de Jérusalem, & se retirerent chez eux.

XIV. Fureur des Zélateurs.

*Ibid.*

La retraite des Iduméens laissant les Zélateurs plus libres, les rendit plus furieux. Ils tuerent les plus nobles & les plus braves du parti contraire. Il n'y avoit personne contre qui ils ne trouvassent quelque prétexte pour le perdre. L'un les avoit autrefois choqués avant la guerre ; l'autre étoit trop fier & ne s'approchoit pas d'eux ; un autre s'en approchoit avec trop de familiarité ; celui qui les ménageoit vouloit les trahir ; & le châtiment de tous sans distinction étoit la mort. Plusieurs pour se tirer de leurs mains, s'alloient rendre à Vespasien ; mais ils firent garder les portes & les chemins. Le plus grand crime étoit de vouloir passer chez les Romains ; & ceux qui en étoient seulement soupçonnés, étoient tués, s'ils ne rachetoient leur vie. On défendoit de leur donner la sépulture, & les chemins étoient couverts de corps morts. Ces malheureux Zélateurs fouloient aux pieds toutes les loix divines & humaines, & se mocquoient des choses saintes, & sur-tout des prophéties qu'ils accomplissoient sans le savoir.

Ils se diviserent entre eux, & ils étoient en garde les uns contre les autres. D'un autre côté, les Sicaires ou assassins s'étoient emparés de Massada, château très-fort près de Jérusalem. Voyant les Romains en repos, ils en sortirent la nuit de Pâques, & pillerent les villages d'alentour. Ainsi tout le pays étoit plein de brigandages. Vespasien en étoit bien averti ; mais il vouloit laisser les Juifs s'affoiblir eux-mêmes, tandis que ses troupes se reposoient. La guerre civile qui suivit la mort de Néron, donna lieu à la retraite de Vespasien, qui fut reconnu empereur. Les Juifs ne profiterent point de son absence, & leurs divisions croissoient toujours. Un nommé Simon, jeune homme hardi & vigoureux, ayant appris la mort du pontife Ananus, sortit de Massada où il s'étoit retiré chez les Sicaires, & gagna les montagnes de Judée. Il y forma des troupes en peu de tems, & devint assez puissant pour ravager toute l'Idumée & la Judée, jettant par-tout la terreur par ses cruautés. Il vint enfin camper aux portes de Jérusalem. Ainsi elle étoit pressée des deux côtés ; au-dedans, par les Zélateurs Galiléens, qu'un nommé Jean commandoit ; au-dehors, par Simon & son armée. Les Galiléens étoient les pires,

*Ibid. n. 36.*

pires. Ils fouilloient dans les maisons des riches, tuoient les hommes, insultoient aux femmes; & quand ils s'étoient remplis de butin, ils contrefaisoient eux-mêmes les femmes, par l'habit, le fard & les actions les plus infâmes. Toute la ville sembloit n'être qu'un lieu de débauche; & ces efféminés n'en étoient pas moins cruels.

Des Iduméens qui étoient dans les troupes de Jean, se brouillerent avec lui: ils l'attaquerent, tuerent plusieurs de ses Zélateurs, prirent & brûlerent un palais où il se retiroit, & le pousserent dans le temple avec les siens. Alors ils craignirent, & les citoyens aussi, que Jean, dans son désespoir, ne mît pendant la nuit le feu à la ville: & ils résolurent d'un commun accord d'appeller Simon. Quand il fut entré, ils attaquerent le temple: mais les Zélateurs se défendirent vigoureusement. Il y avoit trois factions à Jérusalem; Simon tenoit la ville haute, c'est-à-dire, la montagne de Sion & une partie de la ville basse: ils logeoient dans la tour de Phasaël. Les Zélateurs étoient divisés en deux partis; Eléazar, fils de Simon, qui les avoit commandés le premier, ne pouvoit souffrir que Jean se fût rendu le maître par sa hardiesse & par ses artifices: il sépara donc de lui une partie des Zélateurs, & se retrancha dans l'intérieur du temple. Il étoit plus foible par le nombre, mais plus fort par l'avantage du lieu. Jean tenoit les dehors du temple, avec les galeries, & une partie de la ville basse. Il avoit à se défendre des deux côtés; au-dehors, contre Simon & le peuple de Jérusalem; au-dedans, contre Eléazar & les Zélateurs retranchés. Dans leurs différentes attaques, ils brûlerent la plûpart des dehors du temple, & gâterent le bled & les autres vivres, qui leur eussent bien servi lorsqu'ils furent assiégés par les Romains. Au milieu de ce désordre, on offroit encore des sacrifices. Eléazar & ses gens laissoient entrer ceux qui venoient sacrifier, après les avoir fouillés; & comme Jean l'attaquoit souvent avec des traits & des pierres lancées par des machines, il arrivoit quelquefois que les sacrificateurs, ou ceux pour qui ils offroient, étoient tués ou blessés, ensorte que le temple étoit plein de sang & de corps morts. Eléazar & ses gens

subsistoient des oblations qui étoient en réserve dans le temple, & ne faisoient point difficulté d'en manger sans être purifiés, & même d'en prendre avec excès, & de s'enivrer souvent. Telle étoit la piété de ces Zélateurs.

## IV.

XV. Tite vient assiéger Jérusalem. *Fl. tom. I. l. ij. n. 36.* AN 70.

Tite vint d'Alexandrie à Césarée, où il assembla son armée, composée de quatre légions & des troupes auxiliaires des rois voisins. Ensuite il marcha à Jérusalem, & campa à un quart de lieue de la ville. C'étoit un peu avant la pâque; ainsi une multitude innombrable s'y trouva renfermée, & consuma en peu de tems ce qu'il y avoit de vivres. La peste s'y mit, & ensuite la famine. Le jour des azymes, qui étoit le quatorzieme d'Avril, l'an 70 de Jesus-Christ, Eléazar qui tenoit le dedans du temple, ouvrit les portes au peuple qui vouloit adorer Dieu. Jean, chef de l'autre partie des Zélateurs, profita de l'occasion, & fit entrer avec le peuple un grand nombre de ses gens qui n'étoient point purifiés, & avoient des armes cachées. Etant entrés, ils les firent paroître, tuerent plusieurs des Zélateurs d'Eléazar, & se rendirent maîtres du dedans du temple. Ainsi toute la faction des Zélateurs revint au parti de Jean. Ils étoient huit mille quatre cens; & le parti de Simon, qui tenoit la ville, étoit de dix mille Juifs & cinq mille Iduméens. Ces deux partis, quoique divisés entre eux, se réunissoient contre les Romains. Tite s'approcha de la ville, & y entra par une breche le troisieme de Mai. Il se trouva maître de toute la partie septentrionale, jusqu'à la vallée de Cédron. Mais de ce côté-là Jérusalem avoit trois murailles. Cinq jours après, Tite fit encore une breche à la seconde enceinte, gagna la ville neuve, & vint à la troisieme muraille & à la tour Antonia. Il y demeura du tems : car les Juifs firent sur lui des sorties, & brûlerent ses machines. Il tenta toutes les voies de la douceur, & fit parler aux assiégés par Josephe l'historien, mais inutilement. Il ne put toucher les factieux. Quelques-uns du peuple s'enfuirent, & Tite leur permit d'aller où ils vou-

droient. Mais Jean & Simon faisoient garder les portes, ensorte qu'il n'étoit gueres plus facile aux Juifs de sortir de Jérusalem, qu'aux Romains d'y entrer.

XVI. Famine horrible à Jérusalem. *Ibid. n. 37.*

La famine étoit déjà grande au-dedans. On ne voyoit plus de bled, & les factieux se jettoient dans les maisons pour les fouiller. S'ils y en trouvoient, ils maltraitoient pour ne l'avoir point découvert: s'ils n'en trouvoient pas, ils tourmentoient sous prétexte qu'on l'avoit trop bien caché. Ils jugeoient à l'inspection des personnes, que ceux qui se soutenoient encore, avoient des vivres en abondance. Plusieurs vendoient en secret leurs héritages pour une mesure de froment, & les pauvres pour de l'orge. Ensuite s'enfermant dans le plus secret de leurs maisons, les uns mangeoient le grain tout crud, les autres en faisoient du pain, selon qu'ils étoient plus ou moins pressés de la faim & de la peur. On ne voyoit nulle part des tables dressées: ils tiroient de dessus le feu la viande à demi crue, & se l'arrachoient les uns aux autres. Car le plus fort l'emportoit, & la faim avoit effacé la honte. La femme ôtoit le pain de la bouche de son mari, le fils de celle de son pere; & ce qui est plus étrange, la mere l'ôtoit même à son enfant qui périssoit entre ses bras. Ils ne pouvoient se cacher aux séditieux. Une porte fermée signifioit qu'il y avoit des vivres. Ils l'enfonçoient, & leur ôtoient presque les morceaux en les prenant à la gorge. On frappoit les vieillards qui défendoient leur pain: on prenoit aux cheveux les femmes qui cachoient ce qu'elles tenoient à leurs mains. On enlevoit les enfans avec le pain qu'ils tenoient, & on les brisoit contre terre. Leur plus grande rage étoit contre ceux qui les avoient prévenus en avalant les morceaux avant leur entrée. Les tourmens qu'ils employoient, étoient également cruels & honteux, & ne tendoient souvent qu'à découvrir un pain ou une poignée de farine. Ce n'est pas que ces factieux fussent pressés de la faim; c'étoit afin d'amasser des provisions pour plusieurs jours. Ils arrachoient même aux pauvres les herbes qu'ils avoient cueillies la nuit hors de la ville au péril de leur vie, sans leur en vouloir laisser une partie qu'ils leur demandoient au nom de Dieu. On croyoit encore leur faire grace en

ne les tuant pas. A l'égard des plus riches, ils les accusoient de trahison ou de désertion, & les faisoient mourir. Simon renvoyoit à Jean ceux qu'il avoit pillés; & Jean en renvoyoit à Simon. Le seul crime qu'ils connoissoient, étoit l'injustice de ne pas partager entre eux le butin. Ils maudissoient leur nation, & témoignoient moins de haine contre les étrangers.

XVII. Rigueur terrible des jugemens que Dieu exerce sur les Juifs. Circonstances effroyables de leur punition.

*Ibid.*

Cependant il y avoit de ces séditieux armés que la faim contraignoit, comme les autres, à sortir pour chercher des herbes. Tite commanda de la cavalerie pour les observer; & avec eux on prenoit aussi des gens du peuple, qui n'osoient se rendre sans combat, de peur que les séditieux ne s'en vengeassent sur leurs femmes & leurs enfans. Tite faisoit crucifier sans distinction ceux qui étoient ainsi pris les armes à la main. On en crucifioit jusqu'à cinq cens par jour, & quelquefois plus, ensorte que l'on manquoit de croix & de place pour les dresser. Les soldats par mocquerie les clouoient en différentes postures. Mais les séditieux se servoient de ce spectacle pour animer le peuple; & traînant sur la muraille les parens & les amis des patiens, ils leur montroient combien il faisoit bon de se rendre aux Romains. Il y en eut que Tite leur renvoya les mains coupées; mais rien ne pouvoit ni les effrayer, ni les adoucir. Pour achever de les affamer, Tite résolut de les enfermer entierement, & fit bâtir par ses troupes, tout-autour de la ville, une muraille de deux lieues de circuit, & soutenue de treize petits forts, où l'on faisoit garde nuit & jour. Ce grand ouvrage fut achevé en trois jours. Jérusalem étant ainsi fermée, la famine emportoit les familles toutes entieres. Les maisons étoient pleines de femmes & d'enfans morts, les rues de vieillards. On voyoit dans les places de jeunes gens enflés se traîner comme des phantômes, & ensuite tomber tout-d'un-coup. Ils n'avoient plus ni la force ni le courage d'enterrer les morts. Plusieurs mouroient en enterrant les autres; plusieurs se mettoient dans leurs sépulcres pour y attendre la mort. On ne voyoit plus de larmes; on n'entendoit plus de cris: toute la ville étoit dans un profond silence, & comme dans une funeste nuit. Les séditieux ouvroient les maisons pour piller les morts; &

après les avoir dépouillés, ils s'en alloient en riant. Ils essayoient la pointe de leurs épées sur ces cadavres, & quelquefois même sur ceux qui respiroient encore; mais si quelqu'un les prioit de l'achever, ils refusoient de le faire. Les mourans tournoient les ieux vers le temple, comme pour se plaindre à Dieu de ce qu'il laissoit encore subsister ces scélérats. Au commencement ils faisoient enterrer les morts aux dépens du trésor public, pour n'en être pas infectés : ensuite n'y pouvant suffire, ils les jettoient de la muraille dans les fossés. Tite les voyant remplis de ces cadavres, & frappé de l'odeur qui en sortoit, soupira; & levant les mains, il prit Dieu à témoin que ce n'étoit pas son ouvrage; & pour mettre fin à ces miseres, il fit continuer ses travaux.

Ceux qui pouvoient s'échapper pour passer aux Romains, *Ibid. n. 38.* étoient enflés comme des hydropiques, & crevoient bientôt de la nourriture qu'ils prenoient tout d'un coup avec excès. Un de ces transfuges fut surpris par des Syriens, comme il ramassoit des pieces d'or dans ses excrémens. Car il y avoit une grande quantité d'or dans la ville, & ils l'avoient avalé, pour le dérober aux recherches des séditieux. Le bruit s'étant répandu dans le camp que ces transfuges étoient pleins d'or, les Arabes & les Syriens leur ouvroient le ventre, & le cherchoient dans leurs entrailles. En une nuit on en trouva deux mille ainsi éventrés. Tite l'ayant appris, déclara qu'il puniroit de mort quiconque seroit convaincu de cette barbarie. Malgré cette défense, les Syriens & les Arabes continuerent d'éventrer beaucoup de Juifs, en se cachant des Romains; mais la plûpart ne trouverent rien, & commirent inutilement cette cruauté.

Mannée, un des transfuges, raconta à Tite que par une seule porte dont il avoit la garde, on avoit enlevé cent quinze mille huit cens quatre-vingts corps, depuis le quatorze Avril où le siége avoit commencé, jusques au premier de Juillet; & cela des pauvres seulement que l'on enterroit aux dépens du public; ce qui l'obligeoit à les compter pour payer les porteurs. Les parens enterroient les autres. D'autres transfuges dirent que l'on avoit jetté par les portes six cens

mille corps de pauvres. Le reste ne pouvoit se compter. Et comme il n'étoit plus possible d'enlever les pauvres, on les entassoit dans les plus grandes maisons, que l'on fermoit quand elles en étoient pleines. Ces transfuges ajoutoient que la mesure de bled se vendoit un talent, qui est au moins deux mille livres; & que comme on ne pouvoit plus aller au-dehors cueillir des herbes, il y en avoit qui fouilloient jusques dans les égoûts, où ils cherchoient de vieille fiente de bœuf, & mangeoient ce qu'auparavant ils n'auroient pû regarder. Les Romains étoient touchés du seul récit de ces miseres: mais les Juifs factieux n'étoient pas touchés de les voir. Leur fureur en devenoit plus grande, & ils marchoient sans horreur sur les monceaux de cadavres dont la ville étoit pleine, pour aller au combat contre des étrangers, avec des mains ensanglantées du meurtre de leurs citoyens. Ce n'étoit plus l'espérance de vaincre, mais le désespoir de se sauver, qui leur donnoit du courage. Les Romains firent de nouvelles plateformes avec bien de la peine, à cause de la rareté du bois, qu'il falloit chercher jusques à près de quatre lieues, & ils en dépouillerent tout le pays: ensorte que les environs de Jérusalem, dont la vûe étoit auparavant très-agréable, furent entierement défigurés & méconnoissables. Enfin après des combats furieux, Tite prit la forteresse Antonia, la ruina, & vint jusques au temple le 17 de Juillet, jour auquel le tamid, ou sacrifice perpétuel, avoit cessé faute d'hommes pour l'offrir; ce qui affligeoit extrêmement le peuple. Tite essaya encore, soit par Josephe, soit par lui-même, d'obliger les séditieux à se rendre, sans forcer le lieu saint; mais ce fut inutilement. Il se rendit maître des deux galeries extérieures du temple, qui le fermoient au septentrion & à l'occident. Les Juifs avoient déja brûlé une partie de ces galeries, & les Romains acheverent.

XVIII. Jérusalem réduite à une misere affreuse. *Ibid.*

Cependant la famine croissoit toujours dans la ville. Sur la moindre apparence de nourriture dans une maison, c'étoit une guerre, & les personnes les plus cheres en venoient aux mains. Les voleurs couroient comme des chiens enragés, frappoient aux portes, & rentroient dans les mêmes maisons

deux ou trois fois dans une heure. On mettoit tout ſous la dent, même ce qui ne ſeroit pas à l'uſage des bêtes les plus immondes. Ils ne laiſſerent ni leurs ceintures, ni les courroies de leurs ſandales, ni les cuirs de leurs boucliers. On mangeoit des reſtes de vieux foins : on en ramaſſoit juſques aux moindres brins, dont une petite quantité ſe vendoit au poids quatre dragmes attiques : on eſtime la dragme environ huit ſols de notre monnoie. Une femme nommée Marie, fille d'Eléazar, d'au-delà du Jourdain, diſtinguée par ſes richeſſes & par ſa naiſſance, ſe trouva, comme les autres, enfermée dans la ville. Les ſéditieux lui prirent tout ce qu'elle avoit apporté, & enfin le reſte de ſes joyaux, & juſques à la nourriture qu'elle pouvoit trouver de jour en jour. Outrée de douleur, elle les chargeoit d'injures & de malédictions, faiſant ſon poſſible pour les obliger à la tuer. Enfin, preſſée de la faim & du déſeſpoir, elle prit ſon enfant qu'elle nourriſſoit de ſon lait; & le regardant avec des yeux égarés, elle dit: Malheureux enfant, pour quoi eſt-ce que je te réſerve? Eſt-ce pour mourir de faim, ou pour devenir eſclave des Romains, ou pour tomber entre les mains de ces ſéditieux qui ſont encore pires? Elle le tue, le rôtit, en mange la moitié, & cache le reſte. Auſſi-tôt les ſéditieux accoururent, attirés par l'odeur de la viande; & tirant leurs épées, menaçoient la femme de l'égorger ſur le champ, ſi elle ne la leur montroit. Je vous en ai gardé une bonne part, dit-elle, & leur découvrit ce qui reſtoit de ſon enfant. Ils furent ſaiſis d'horreur; & la regardant fixement, ils demeuroient immobiles & hors d'eux-mêmes. Elle continue: C'eſt mon enfant, c'eſt moi qui l'ai tué: vous en pouvez bien manger après moi. Vous n'êtes pas plus délicats qu'une femme, ni plus tendres qu'une mere. Ils ſortirent de la maiſon en tremblant; & le bruit de cette abomination ſe répandit bien-tôt par toute la ville. Chacun en eut horreur, comme ſi lui-même l'eût commiſe, & envia la condition de ceux qui étoient morts avant que de voir un tel déſaſtre. Les Romains eurent peine à le croire; quelques-uns en eurent pitié: la plûpart en furent plus animés contre cette malheureuſe nation.

*Ibid. n. 39.*

Tite protesta encore devant Dieu, que c'étoit eux qui avoient voulu la guerre, & qui avoient refusé la paix & l'amnistie qu'il leur offroit. Ainsi fut accomplie la menace que Dieu avoit faite par Moyse à tout son peuple en général, & la prophétie particuliere de Jesus-Christ aux femmes de Jérusalem : qu'un jour viendroit où l'on estimeroit heureux les ventres stériles, & les mammelles qui n'auroient point alaité.

## V.

XIX. Jérusalem prise. Le temple brûlé. *Ibid. n. 40.*

Le huitieme d'Août, les Romains attaquerent la seconde enceinte du temple : ils ne purent en abattre les murs avec leurs béliers, ni enlever les seuils des portes, à cause de la grandeur des pierres & de la force de leurs liaisons ; ils ne purent non plus escalader les galeries, à cause de la résistance des Juifs. Tite fut donc contraint de faire mettre le feu aux portes de la seconde enceinte du temple. Le feu gagna les galeries, qui brûlerent le reste de ce jour-là & toute la nuit suivante. Tite & ses capitaines vouloient conserver le corps du temple : mais le dixieme d'Août, les Juifs qui le gardoient ayant fait une sortie sur les Romains qui travailloient par ordre de Tite à éteindre le feu dans la seconde enceinte, furent repoussés dans le corps du temple. Alors un soldat Romain, sans attendre l'ordre, mais poussé comme d'un mouvement surnaturel, prit un tison à ce feu ; & excité par un autre soldat, le jetta dans une des fenêtres dorées des cabinets qui tenoient au temple du côté du septentrion. Le feu prit aussi-tôt : Tite y accourut lui-même. Mais le tumulte étoit tel qu'il ne put se faire obéir : le feu pénétra au-dedans même du temple, & le consuma entierement, quelques efforts que fit Tite pour le faire éteindre. Ainsi fut accomplie la prophétie de Jesus-Christ, qu'il n'y resteroit pas pierre sur pierre. Ce second temple fut brûlé le même jour du même mois, que le premier avoit été brûlé par Nabuchodonosor (*p*). Tout ce qui s'y trouva fut massacré sans distinction d'âge,

(*p*) [ « C'est-à-dire, ajoute M. » Fleury, le dixieme du mois Judaïque, nommé Ab, qui est le cinquieme » depuis le mois de la Pâque nommé

d'âge, de sexe, de condition; l'autel étoit environné de corps morts entassés: le pavé ne paroissoit point, tant il étoit couvert de sang & de carnage. Il n'y eut que les séditieux qui s'échapperent l'épée à la main, & gagnerent le mont Sion. Entre le peuple qui périt dans le temple, il y avoit six mille personnes, hommes, femmes, enfans, qu'un faux prophete avoit abusés, & y avoit fait monter de la ville, en disant que Dieu l'ordonnoit, & qu'ils y recevroient de sa part des signes de salut. Il y avoit plusieurs imposteurs semblables, dont les tyrans se servoient pour retenir le peuple, & l'empêcher de se rendre aux Romains.

Le temple étant brûlé, les Romains planterent leurs enseignes devant la porte orientale, & sacrifierent à la place même, aux idoles dont ces enseignes étoient chargées. Tite irrité de l'insolence des séditieux qui refusoient de se rendre à discrétion, fit brûler toute la ville basse, & attaqua la ville haute. Les Romains y entrerent le 8e de Septembre de cette même année 70 de Jesus-Christ, & y mirent tout à feu & à sang. Tite acheva de faire abattre ce qui restoit du temple & de la ville, & y fit passer la charrue. Il réserva seulement une partie des murailles à l'occident, avec trois tours, afin que leur beauté fît voir à la postérité quelques restes de cette malheureuse ville, autrefois si magnifique. Le butin fut si grand, que l'or diminua en Syrie de la moitié de son prix. On trouva dans les égoûts souterrains environ deux mille corps de Juifs morts de faim ou de maladie, ou qui s'étoient tués les uns les autres, plutôt que de se rendre aux Romains. Les deux tyrans, Jean & Simon, qui s'y étoient cachés, se rendirent à la fin & furent gardés pour le triomphe. On compte jusqu'à onze cens mille Juifs morts pendant ce siege, & quatre-vingt-dix-sept mille vendus; mais à peine vouloit-on les acheter. Tite refusa des couronnes, que les nations voisines lui offroient pour honorer sa victoire. Il dit que ce

» Nisan. Comme ces mois sont purement lunaires, il est difficile de les ajuster aux nôtres : mais j'ai suivi l'ancien Interprete de Joseph, qui exprime par les mois Romains, les mois Macédoniens dont Joseph a pris les noms, quoique Joseph ait en effet voulu marquer par ce nom les mois Judaïques qui y répondent à-peu-près. » ]

n'étoit point ſon ouvrage, & qu'il n'avoit fait que prêter ſes mains à la vengeance de Dieu irrité contre les Juifs. Pour garder les ruines de Jéruſalem, il y laiſſa une légion; & avec deux autres il retourna à Céſarée, où il aſſembla tous les captifs & tout le butin, & y demeura le reſte de l'année 70, attendant le tems propre pour ſe mettre en mer & paſſer en Italie. Quand il fut arrivé à Rome, il triompha de la Judée avec Veſpaſien ſon pere. En ce triomphe furent menés Jean & Simon, chefs des ſéditieux, avec ſept cens Juifs des mieux faits. Simon, comme chef des ennemis, fut exécuté à mort ſelon la coutume. On porta dans ce même triomphe la table, le chandelier d'or à ſept branches, & ce que l'on avoit conſervé des vaiſſeaux ſacrés du temple, principalement le livre de la loi qui fut gardé dans le palais, avec les rideaux de pourpre du ſanctuaire. On voit encore à Rome l'arc qui fut bâti pour ce triomphe, où paroiſſoient en bas-relief de marbre le chandelier & la table. On voit auſſi dans les cabinets des curieux des médailles de Veſpaſien & de Tite, où eſt repréſentée une femme aſſiſe au pied d'une palme, couverte d'un grand manteau, la tête penchée & appuyée ſur ſa main, avec cette inſcription: *La Judée captive.* Le nombre des Juifs qui périrent pendant cette guerre en diverſes occaſions, en y comprenant les onze cens mille du ſiége, monte à treize cens trente-ſept mille quatre cens quatre-vingt-dix, ſans ceux que l'on n'a pas comptés. Cette hiſtoire de la guerre des Juifs a été écrite en grec par Joſephe, qui ayant été pris par l'empereur & mis en liberté, prit le nom de Flavius comme ſon affranchi: car Flavius étoit le nom de famille de Veſpaſien. Joſephe fut témoin oculaire de preſque tout ce qui ſe paſſa en cette guerre; & étant demeuré Juif, il n'eſt point ſuſpect d'avoir voulu montrer l'accompliſſement des prophéties de Jeſus-Chriſt.

XX. Reflexions ſur ce grand & terrible evénement.

*Explic. de la Paſſ. I. part. ch. xiij. art. 4. & 6.*

On ne peut s'empêcher d'être effrayé en liſant dans Joſephe ce qui s'eſt paſſé en cette guerre, & ſur-tout l'horrible inhumanité des Zélateurs, qui étoient entre les mains de la juſtice divine les zélés exécuteurs de ſa vengeance. On ne ſavoit pas, dit M. Duguet, d'où venoit leur nom, ni pour-

quoi une race impie, ſanguinaire, ennemie de Dieu, du temple, de ſa patrie, de la nature même & de tout ſentiment humain, oſoit prendre cette qualité. Mais dans les décrets de Dieu, c'étoit eux plutôt que les Romains, qui avoient un zele proportionné aux crimes de Jéruſalem & à la punition qu'elle méritoit. Sans ces harpies, tout eût été en paix au-dedans; & c'eût été une conſolation pour les plus miſérables, de ne l'être que par néceſſité. D'autres villes ont eu à endurer les rigueurs d'un ſiege, ou de la famine, ou de la peſte; mais il eſt inoui qu'une partie des citoyens ait réduit les autres à une miſere inexprimable, en leur enlevant juſqu'au dernier morceau de pain, en tourmentant les vieillards, les femmes & les enfans par des ſupplices horribles, en ſe nourriſſant avec joie du ſpectacle de leurs miſeres, en ſe faiſant cependant à eux-mêmes une guerre implacable, n'étant unis que pour le mal; étant au déſeſpoir eux-mêmes, & y réduiſant les autres: ne ſachant ce qu'ils vouloient; fermés à tous les bons conſeils; obſtinés à leur perte, & déterminés à y entraîner leur patrie, leur nation, leur religion même, dont ils ſe diſoient les zélés défenſeurs. Cet exemple eſt unique, & le ſera toujours; mais cet exemple unique étoit néceſſaire pour vérifier la prédiction de Jeſus-Chriſt, & pour rendre la punition de Jéruſalem ſemblable en ce point au crime qu'elle avoit commis en crucifiant ſon Dieu, & qui ne peut avoir d'exemple, ni dans le paſſé, ni dans l'avenir. Mais ce qui marque plus clairement la vengeance divine, eſt le nombre de ceux qui furent crucifiés par les Romains, aux ieux de leurs propres freres pendant la durée du ſiege, & la maniere cruelle & barbare dont les transfuges mêmes furent traités dans le camp des Romains, où ils avoient eſpéré de trouver quelque rafraîchiſſement & quelque ſureté. Toutes les cruautés, dit Joſephe, qu'on peut exercer en crucifiant des criminels, & tous les outrages qui peuvent accompagner cet affreux ſupplice, furent mis en uſage par les ſoldats, à qui la colere & la haine inſpiroient encore le deſir d'inſulter à ces miſérables. Joſephe qui ne connoiſſoit pas le ſecret de Dieu, ajoute,

que Dieu qui avoit condamné tout ce malheureux peuple à périr, avoit converti tout ce qui auroit dû le ſauver, en de nouveaux périls & en de nouveaux ſupplices pour lui. Qui ne voit pas avec ſaiſiſſement & avec frayeur, dans cette multitude de Juifs crucifiés à la vûe de Jéruſalem, fouettés cruellement avant que d'être attachés à la croix, & inſultés par toutes ſortes d'outrages pendant ce ſupplice; qui ne reconnoît pas, dis-je, dans un tel châtiment la juſte punition de la fureur avec laquelle les Juifs avoient fait ſouffrir les mêmes ſupplices & les mêmes indignités au Meſſie? Qui n'y remarquera encore la peine que méritoient les railleries impies qu'ils avoient faites de ſa douceur & de ſa patience?

## ARTICLE VI.

*Empereurs Romains. Perſécutions.* (q)

### I.

I. Tibere, Caligula, Claude, Néron, empereurs. *Fl. tom. I. l. j. n. 12. & ſuiv.* * AN 33. AN 37.

AUGUSTE avoit ſuccédé à Jules-Céſar, & Tibere à Auguſte. Le commencement de notre hiſtoire * concourt avec la fin du regne de Tibere, qui mourut l'an 37 de Jeſus-Chriſt, 790 de la fondation de Rome, après avoir régné vingt-deux ans & demi, & en avoir vécu ſoixante-dix-ſept. Cet empereur avoit été frappé de la lecture des actes que Pilate lui avoit envoyés de la mort de Jeſus-Chriſt, & il avoit défendu que l'on inquiétât ſes diſciples. Tibere laiſſa l'empire à Caïus, fils de Germanicus ſon neveu, âgé de vingt-quatre ans. On l'avoit nommé Caligula, du nom d'une chauſſure militaire. Une de ſes premieres actions, fut de donner la couronne de Judée à Agrippa, fils d'Ariſtobule, & petit-fils du vieil Hérode, & d'envoyer en exil dans les Gaules Hérode Antipas, qui avoit fait mourir S. Jean-Baptiſte, & traité Jeſus-Chriſt avec mépris. Il fut relégué à Lyon, &

(q) [ Ce que M. Racine ajoutoit ſur les *Philoſophes* à la fin de cet article, formera un article particulier à la ſuite de celui-ci.]

Pilate à Vienne, & ils périrent tous deux misérablement la même année. Caligula s'étant rendu insupportable par ses cruautés & ses extravagances, fut tué la quatrieme année de son regne, & sa mémoire condamnée comme celle d'un tyran. A sa place fut reconnu empereur son oncle Tibérius Claudius Drusus Germanicus âgé de cinquante ans, qui en régna treize : il favorisa Agrippa & son frere Hérode, à qui il donna le royaume de Calcide en Syrie ; mais Agrippa ne jouit pas long-temps de sa faveur. Il avoit fait mourir Saint Jacques, fils de Zébédée, emprisonner S. Pierre, & avoit porté l'orgueil jusqu'à l'impiété : un ange le frappa dans les entrailles, & il mourut rongé de vers. Claude fut empoisonné par sa femme Agrippine, & Néron son fils adoptif & son gendre lui succéda à l'âge de dix-sept ans. On doit remarquer sur Hérode Antipas, Pilate, Agrippa, Caligula, comment Dieu punit dès cette vie les ennemis de son œuvre, & la proportion qu'il met entre leur châtiment & leur crime.

An 41. An 54.

I I.

II. Persécutions.

Plus les Chrétiens se multiplioient, plus le démon faisoit d'efforts pour arrêter ce progrès. Il arma contre l'Eglise naissante toutes les puissances de la terre. Dieu qui a tout fait pour l'établissement & pour la perfection de son Eglise, permit au démon de tourner contre elle toute la puissance des hommes, afin de l'affermir par les efforts mêmes qu'ils feroient pour la détruire. Car rien n'étoit plus propre à établir les fideles dans le mépris de toutes les choses de la terre & dans le desir des biens du ciel, ce qui est le but & la fin du Christianisme, que le danger où ils se voyoient sans cesse de perdre tout ce qu'on peut aimer dans la vie, & la vie même ; & rien ne pouvoit mieux faire voir à tous ceux qui ne vouloient pas s'aveugler eux-mêmes, que le Christianisme n'étoit pas l'ouvrage des hommes, mais de la toute-puissance de Dieu, que de voir tout l'univers armé contre lui pendant trois cens ans, sans le pouvoir vaincre. Après les loix impériales faites pour déclarer qu'on ne vou-

loit plus qu'il y eût de Chrétiens, le sénat, les magistrats, tous les ordres de l'empire & toutes les villes se souleverent contre eux. Mais ce fut en vain que les princes & les nations firent éclater leur rage contre Dieu, contre son Christ, & contre ses serviteurs. Comme tous les rois de la Palestine, qui s'étoient rassemblés contre Josué, n'avoient trouvé dans cette guerre que leur confusion & leur ruine; de même, dit Origene, les princes & les peuples soulevés contre celui dont Josué étoit la figure, ne purent empêcher par tous leurs efforts que la religion Chrétienne ne s'étendît toujours de plus en plus. Il arrivoit aux Chrétiens ce qui étoit arrivé au peuple d'Israël en Egypte; plus on les opprimoit, plus on voyoit augmenter leur nombre & leur force.

III. Causes des persécutions.

De la part des hommes, ces persécutions avoient ordinairement trois principales causes. Premierement, les princes, même les plus sages, avoient peine à souffrir une Religion qui s'élevoit malgré eux dans toutes les parties de leur empire. Secondement, on la rendoit odieuse par beaucoup de crimes que l'on accusoit les Chrétiens de commettre dans le secret. Enfin ceux qui aimoient la corruption effroyable qui régnoit alors dans presque tous les hommes, haïssoient la vie pure que menoient les Chrétiens.

## III.

IV. Persécution de Néron. *Fl. tom. I. l. ij. n. 11.* AN 64.

L'on met pour la premiere persécution celle de Néron, non que l'Eglise n'eût eu déja beaucoup à souffrir avant cet empereur, mais parce qu'il employa le premier l'épée impériale contre les Chrétiens. Ceux qui savent quel étoit ce prince, sur-tout dans ses dernieres années, comprennent sans peine qu'une Religion aussi sainte que celle de Jesus-Christ, ne pouvoit qu'être odieuse à un prince aussi déréglé & aussi cruel. La dixieme année de son regne, 64 de Jesus-Christ, le feu prit à Rome par des boutiques du grand cirque, & dura pendant six jours. De quatorze régions ou quartiers qui composoient la ville, il n'en resta que quatre d'entiers: trois furent entiérement ruinés: dans les sept autres,

il demeura quelques reftes des maifons brûlées. Néron étoit alors à Antium. Il paffa pour conftant que c'étoit lui qui avoit fait brûler Rome, pour avoir le plaifir de voir un beau feu, de la rebâtir enfuite plus magnifique, & de lui donner fon nom. Pendant le fort de l'incendie, il prit un habit de théâtre, & monta fur un lieu élevé d'où il pouvoit voir le feu, & en cet état il chanta la prife de Troie. Il donna néanmoins du foulagement au peuple affligé de cet accident; il leur ouvrit des lieux de retraite, il leur fit dreffer des cabanes, fournir des meubles & donner du bled à bon marché. Il fit confulter les livres des Sibylles, faire des facrifices, & diverfes cérémonies pour appaifer les dieux. Mais tout cela ne fuffifoit pas pour faire ceffer les bruits fâcheux qui couroient. Néron voulut donc donner un objet à la haine publique, & accufa de cet incendie les Chrétiens qui étoient odieux, comme faifant profeffion d'une fuperftition nouvelle, & qui les engageoit à des maléfices; car on les accufoit confufément de plufieurs crimes, fans examiner la vérité.

On en prit donc d'abord quelques-uns qui fe confeffoient Chrétiens, & enfuite une grande multitude, que l'on fit mourir, comme convaincus, non de ce crime d'incendie, mais d'être odieux au genre humain. On les couvroit de peaux de bêtes, pour les faire déchirer par des chiens; on les attachoit à des croix, ou à des pieux qui leur perçoient la gorge, pour les faire tenir droits. On les revêtoit de tuniques trempées de poix, ou d'autres matieres combuftibles, puis on y mettoit le feu: enforte que les patiens fervoient comme de torches pour éclairer pendant la nuit. Néron en fit un fpectacle dans fon jardin, où lui-même conduifoit des chariots à la lueur de ces flambeaux fi funeftes. Quoique le peuple Romain crût les Chrétiens criminels, & dignes des derniers fupplices, il en avoit pitié, les regardant comme immolés à la cruauté d'un feul homme, plutôt qu'à l'utilité publique. Ce fut la premiere perfécution des empereurs contre les Chrétiens, qui fe glorifioient d'avoir commencé à être condamnés par Néron, ennemi de tout bien.

## IV.

V. Réflexion sur la maniere dont Tacite & Suétone parlent du Christianisme, & sur Quintilien.

L'on ne sauroit assez remarquer la maniere dont Tacite & Suétone parlent du Christianisme. Ils s'imaginoient que ce n'étoit qu'une superstition nouvelle, mêlée de magie ; & ils mettoient la fureur avec laquelle Néron persécutoit les Chrétiens, au nombre des bonnes qualités de ce prince. Ils ne blâmoient que le motif qu'il avoit de satisfaire sa cruauté. Ces grands génies, qui avoient tant de soin de chercher la vérité dans l'histoire & dans des choses indifférentes, ne se mettoient pas en peine d'approfondir un point qu'il étoit si important pour eux de savoir. Tant il est vrai que tous les talens humains, sans la foi, ne servent de rien à l'homme, & augmentent ses maux en nourrissant son orgueil ; & qu'on peut être, je ne dis pas seulement habile académicien, mais même historien sensé, excellent critique, sans découvrir & discerner des vérités dont les plus simples peuvent sentir l'importance. On peut appliquer cette même réflexion à Quintilien, qui avoit un si bon goût pour l'éloquence, dont les livres sont pleins d'excellentes maximes sur l'éducation des enfans, sur le soin que les peres & meres doivent prendre pour les préserver des dangers du monde, & conserver en eux les bonnes mœurs. Ce grand orateur, cet homme si plein de probité, qui fleurissoit à la fin du premier siecle, étoit témoin du progrès du Christianisme, & ne voyoit pas la vive lumiere qu'il répandoit dans le monde. Combien de tels exemples prouvent-ils la nécessité & la souveraine gratuité du précieux don de la foi !

## V.

VI. Fin misérable de Néron. *Ibid. n. 30.* An 68.

L'an 68 de Jesus-Christ, les Gaulois se révolterent contre Néron, sous la conduite de Jules Vindex. Ce prince étoit à Naples quand il en apprit la nouvelle, le même jour qu'il avoit fait tuer sa mere, quelques années auparavant. D'abord il

il n'en parut pas fort allarmé : car il se fioit à des prédictions qui lui promettoient la domination de l'Orient, & en particulier de Jérusalem. Mais c'étoit des prophéties touchant le regne du Messie, qu'il s'appliquoit à lui-même. Néron se consoloit encore par l'espérance, que s'il devenoit simple particulier, son art de musicien le feroit subsister : car il croyoit y exceller, & c'étoit sa folie. Mais quand il sut que l'Espagne, & Galba qui y commandoit, s'élevoient aussi contre lui, il perdit courage ; ensorte qu'il demeura longtems sans voix & sans mouvement. Etant ensuite retourné à Rome, il lui vint des nouvelles plus fâcheuses, & enfin il se vit abandonné par ses propres gardes. Néron désespérant alors de ses affaires, & voulant au moins sauver sa vie, s'enfuit de Rome, couvert d'un méchant habit, avec quatre de ses affranchis, dont l'un avoit une maison à quatre milles de Rome. Là il résolut de se tuer : & ayant appris que le sénat l'avoit déclaré ennemi de l'état ; comme il entendit approcher des cavaliers qui le cherchoient, il s'égorgea avec beaucoup de peine, & avec le secours de ceux qui l'accompagnoient, & se déroba ainsi au supplice. Il étoit dans sa trente-deuxieme année, & en avoit régné treize. Il mourut le neuvieme de Juin, l'an de Jesus-Christ 68, à pareil jour qu'il avoit fait mourir sa femme Octavia, fille de l'empereur Claude. C'est ainsi que Dieu, dès cette vie, vengea sur ce prince le sang de tant de Chrétiens qu'il avoit répandu.

VII. Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Tite, Domitien, empereurs. Ce qui arrive de plus remarquable sous leur regne. *Ibid. n. 31. & suiv.* AN 68.

On reconnut pour empereur Galba, qui étoit âgé de soixante & douze ans. Il ne régna que sept mois. Car s'étant rendu odieux aux soldats par son avarice, ils le tuerent à Rome, au commencement de l'an 69, & proclamerent à sa place Othon, qui avoit été favori de Néron, & depuis gouverneur de Lusitanie. Mais en même tems, l'armée de la basse Germanie reconnut pour empereur Vitellius, qui la commandoit. Il vint en Italie ; Othon soutint d'abord la guerre : mais enfin il se tua, n'ayant régné que trois mois. Il étoit âgé de trente-huit ans. Vespasien étoit à Césarée, & se préparoit à marcher contre Jérusalem, quand il apprit la mort de Néron. Cette nouvelle lui fit suspendre la guerre.

Il envoya ſon fils Tite à Galba, pour recevoir ſes ordres : mais Tite revint bientôt à Céſarée, apportant à ſon pere la nouvelle de la mort de Galba, qu'il avoit appriſe en Achaïe. Veſpaſien voyant l'empire ébranlé, voulut attendre l'événement de ces troubles, avant que de continuer la guerre contre des étrangers.

AN 69. Mais quand on eut appris à Céſarée la mort d'Othon & l'élection de Vitellius, l'armée Romaine donna l'empire à Veſpaſien lui-même, & le força de l'accepter. Il envoya ſon fils Tite à Alexandrie, pour attirer à ſon parti Tibere Alexandre, préfet d'Egypte, & les deux légions qui y étoient ; ce qu'il obtint auſſi-tôt. Toute la Syrie lui fit ſerment de fidélité. Les rois voiſins le reconnurent, auſſi-bien que toute l'Aſie & l'Achaïe. En Méſie, Antoine, grand capitaine, ſe déclara auſſi pour Veſpaſien. Il mena en Italie une légion contre Vitellius, battit ſes troupes, vint à Rome, où il ſe joignit avec Mucien, & au milieu de la ville ils défirent l'armée de Vitellius, qui après avoir ſouffert mille indignités, fut tué & jetté dans le Tibre, l'an de Jeſus-Chriſt 69, après avoir régné huit mois, & avoir vécu cinquante-ſix ans. Les Païens attribuerent à Veſpaſien des miracles, qui leur firent croire qu'il y avoit dans ſon élection quelque choſe de divin. Tout l'Orient étoit imbu d'une ancienne opinion, fondée ſur les oracles des Livres ſacrés, qu'en ce tems, des conquérans ſortis de Judée ſoumettroient toute la terre. C'étoit en effet le regne ſpirituel de Jeſus-Chriſt, & la prédication des Apôtres. Mais les Juifs ſe l'appliquoient à eux-mêmes ; & c'eſt ce qui les rendoit opiniâtres dans leur révolte. Car ils eſpéroient non ſeulement de ſe délivrer de la domination des Romains, mais de ſe rendre les maîtres du monde. Les Païens appliquoient ces prophéties à Veſpaſien, & il y eut des Juifs qui reconnurent Veſpaſien pour le Meſſie, tout idolâtre qu'il étoit. Peut-être fut-ce par ce motif, & pour accomplir les prophéties, qui diſoient que le Meſſie ſeroit un prince de paix, que Veſpaſien fit dans la ſuite bâtir à Rome le magnifique temple de la paix, dont on voit encore les ruines, & des inſcriptions qui le conſa-

erent à la paix éternelle. Vespasien passa en Italie sur la fin de l'année 69 de Jesus-Christ, où il fut reconnu empereur du consentement de tout le monde, & régna paisiblement dix ans. Dieu voulut se servir de lui & de Tite son fils, pour exercer ses jugemens sur les Juifs. Les meilleurs princes servoient à ce ministere, tandis que ceux qui persécutoient les Chrétiens étoient ordinairement cruels & déréglés.

On rapporte au tems de Vespasien la fin de S. Apollinaire, premier évêque de Ravenne, qui mourut en paix, après avoir été tourmenté plusieurs fois. Ce n'est pas qu'il y eût de persécution ouverte sous Vespasien ; mais les magistrats trouvoient toujours assez de prétextes de tourmenter les Chrétiens, comme séditieux ou sacrileges.

Vespasien mourut l'an 79 de Jesus-Christ, âgé de soixante & neuf ans. Se voyant dangereusement malade, il dit : Je pense que je deviens dieu ; se mocquant de la cérémonie qu'il voyoit bien que l'on feroit après sa mort, pour le mettre au nombre des dieux. Tite son fils aîné lui succéda. Il étoit si bienfaisant, qu'un soir en soupant, comme il se souvint de n'avoir accordé ce jour-là aucune grace à personne, il dit : Mes amis, j'ai perdu ma journée. Mais il ne régna que deux ans, & mourut âgé de quarante & un ans. Il y eut à Rome sous son regne un grand embrasement, qui dura trois jours, & une peste extraordinaire. Tout l'Empire regretta un si bon prince, & s'affligea de la courte durée de son regne. Mais les Chrétiens avoient besoin d'être éprouvés, & c'étoit par l'effusion de leur sang qu'ils devoient se multiplier. Or il n'étoit pas conforme au dessein de Dieu, de faire servir à un ministere si odieux, Vespasien & Tite, à qui il avoit donné des qualités humaines fort estimables, pour les rendre propres à l'œuvre à laquelle il les avoit destinés, qui étoit la punition des Juifs. AN 79.

Tite eut pour successeur son frere Domitien, qui ne céda guere à Néron en cruauté & en impudicité. Il fit d'abord quelques réglemens utiles, & renouvella les loix contre les adulteres. Il chassa les philosophes, non seulement de Rome, mais de toute l'Italie. Sous son regne, Agricola soumit à AN 81.

l'empire toute l'île d'Angleterre, dont sa flote avoit fait le tour. Mais les Sarmates & les Suéves eurent vers le même tems en Pannonie de grands avantages sur les Romains.

V I.

VIII. Persécution de Domitien. *Ibid. n. 51. & suiv.* AN 95.

L'empereur Domitien, sur la fin de son regne, persécuta les Chrétiens. Il publia par tout l'empire, des édits pour renverser, s'il eût pu, l'Eglise de Jesus-Christ déja très-fermement établie. Dieu avoit averti ses serviteurs de cette grande tribulation, avant qu'elle arrivât, afin qu'ils s'y préparassent par un renouvellement de ferveur. Il y avoit plusieurs maux dont Dieu vouloit délivrer son Eglise par ce moyen. On peut juger de la violence de cette persécution, par la maniere dont Domitien traita ses plus proches parens, comme Flavius Clément son cousin-germain. Flavius avoit deux enfans encore petits, que l'empereur avoit destinés pour être ses successeurs à l'empire, & il avoit changé leurs noms en ceux de Domitien & Vespasien. Flavius étoit Chrétien; & la vie paisible & retirée qu'il menoit, comme la plûpart des Chrétiens, le faisoit passer pour un homme incapable d'aucune grande entreprise. Lui, & sa femme Domitille qui étoit de la même famille, & parente de l'empereur, furent accusés d'impiété & de Judaïsme. Clément fut mis à mort, étant à peine sorti du consulat. Domitille fut seulement releguée dans une île. Une niece du consul Clément, nommée aussi Domitille, fut releguée comme sa tante, mais dans une autre île. Nérée & Achille ses eunuques, l'y suivirent : ils souffrirent plusieurs tourmens, & eurent enfin la tête tranchée. Domitille la niece demeura dans l'île Pontia, logée en des cellules, que l'on voyoit encore trois cens ans après.

Dans le tems de cette persécution, Domitien sachant qu'il y avoit des Chrétiens Juifs d'origine, de la race de David, & parens de Jesus, qui avoit été reconnu pour Messie & pour roi, craignit qu'ils ne fissent quelque entreprise contre l'état. C'étoient les petits-fils de S. Jude, proche parent de Jesus-Christ selon la chair, qui furent menés à l'empe-

reur par un ſoldat. Domitien leur demanda quelles étoient leurs richeſſes. Ils répondirent, qu'ils avoient à eux-deux, neuf mille deniers, c'eſt-à-dire, environ trois mille quatre cens livres de notre monnoie, & qu'ils n'avoient pas ce bien en argent, mais en terres dont ils payoient les tributs, & qu'ils cultivoient de leurs mains pour ſubſiſter. En même tems ils montrerent leurs mains endurcies par le travail. L'empereur leur demanda ce que c'étoit que le royaume de Jeſus-Chriſt, en quel lieu & en quel tems il devoit régner. Ils répondirent que ſon royaume n'étoit pas de ce monde, qu'il paroîtroit à la fin du monde, quand il viendroit avec majeſté juger les vivans & les morts. Domitien les mépriſant comme des perſonnes viles, les renvoya en liberté, ſans leur faire aucun mal. Il donna même un ordre pour faire ceſſer la perſécution, du moins en Judée. Ces deux confeſſeurs gouvernerent depuis quelques égliſes, & vécurent juſqu'au tems de Trajan.

IX. Fin miſérable de Domitien. [ Nerva lui ſuccede. ] *Ibid. n.* 53. AN 96.

L'empereur Domitien s'étoit déja rendu très-odieux par ſes cruautés; mais la mort du conſul Clément hâta ſa perte. Celui qui entreprit de le tuer, fut un nommé Etienne, intendant de Domitille, accuſé d'avoir détourné de l'argent. Il avoit exprès depuis quelques jours le bras gauche en écharpe, & un peu avant l'action, il prit une canne creuſe qui cachoit une épée. Ayant enſuite fait dire à l'empereur qu'il avoit un avis important à lui donner, il lui préſenta un mémoire comme d'une conjuration qu'il découvroit; & tandis que l'empereur liſoit, il le perça; d'autres auſſi-tôt l'acheverent. Ainſi mourut Domitien la quarante-cinquieme année de ſon âge, & la quinzieme (*r*) de ſon regne. Dieu vouloit le punir, & laiſſer un peu reſpirer ſon Egliſe, comme il arriva ſous Nerva, qui fut élevé à l'empire, & qui fut un excellent prince. Il rappella les exilés, & ſoulagea les Chrétiens; mais il ne régna guere qu'un an, pendant lequel l'Egliſe, qui étoit en paix, s'étendit & forma ſa diſcipline. L'on ſçait, par exemple, combien fut utile à toutes les égli-

(*r*) [ Ou plûtôt au commencement de la ſeizieme: il régna quinze ans & cinq jours. ]

ses d'Asie le retour de S. Jean, qui profita de l'édit de l'empereur Nerva, pour venir ranimer la ferveur de ces églises (*s*).

# [ARTICLE VII.]

## *Apollonius de Tyane, Simon le Magicien, Philosophes, [ & Hérétiques. ]*

### I.

I. Apollonius de Tyane. Personnage que fait ce philosophe.

*Fl. tome I. l j. n. 9.*

AN. 53.

LE démon ne se contenta pas d'employer la violence contre l'Eglise, il voulut aussi employer la séduction. C'est pour cela qu'il suscita Apollonius de Tyane, qui fit dans l'empire Romain un personnage fort remarquable. L'esprit séducteur voulut opposer ce philosophe à S. Paul ; sa méthode ordinaire étant de contrefaire les œuvres de Dieu. Tandis donc que ce grand Apôtre travailloit avec un merveilleux succès à détruire l'idolâtrie en Asie & en Grece, Apollonius faisoit tous ses efforts pour la soutenir. Cet homme, que les Païens ont opposé à Jesus-Christ même dans leurs écrits, avoit toutes les qualités humaines capables d'attirer la multitude, qui ne juge des choses que par l'impression qu'elles font sur les sens. Il étoit né à Tyane en Cappadoce, d'une famille ancienne & noble, & de parens riches ; il avoit un grand esprit, une excellente mémoire, parloit très-bien grec, étoit parfaitement bien fait, & d'une physionomie qui charmoit tout le monde. Il avoit fort cultivé les sciences, ne se nourrissoit que de légumes, & s'abstenoit du

(*s*) [ Pour achever ce qui regarde la succession des empereurs Romains dans le premier siecle, il reste à observer que Nerva étant mort le 27 Janvier de l'an 98, âgé de 65 ans, eut pour successeur Trajan, qui dès le commencement de son regne défendit les confréries ou sociétés ; ce qui fut un prétexte de persécuter les Chrétiens. En Italie, on fit mourir la jeune Domitille, qui avoit été reléguée sous Domitien dans l'île de Pontia. M. Racine parlera de cet empereur au siecle suivant, *art. vij. n. 1.* Ce qu'il ajoutoit ici sur Apollonius de Tyane, Simon le Magicien & les Philosophes, va faire le sujet de l'article suivant, qui comprendra aussi les Hérétiques.

vin, comme capable de troubler la férénité de l'ame. Il vivoit dans un temple, après avoir diſtribué ſon bien à ceux qui en avoient beſoin. Il renonça au mariage, & garda le ſilence pendant pluſieurs années. Il fit enſuite pluſieurs voyages, appaiſant des ſéditions, & inſtruiſant les hommes avec une ſorte d'autorité, n'employant qu'un diſcours ſimple, des ſentences courtes & ſolides, des expreſſions propres & énergiques. Je ne cherche pas, comme les autres philoſophes, diſoit-il : le ſage doit parler comme un légiſlateur, qui ordonne aux autres ce dont il s'eſt perſuadé lui-même.

En pluſieurs villes tout le monde le ſuivoit ; les artiſans même quittoient leurs métiers. Les oracles les plus célebres chantoient ſes louanges. Les villes lui envoyoient des députations, pour lui demander conſeil ſur la regle de leur vie. Il exhortoit les hommes à quitter tout, pour s'appliquer à la philoſophie & à une vie ſérieuſe. Il ſe mêla de faire quelques prophéties, & affectoit de chaſſer les démons, qui entroient volontiers & ſortoient, à la parole d'un homme dont ils dirigeoient toutes les démarches, eſpérant par-là obſcurcir les miracles des Chrétiens qui les chaſſoient tous les jours. Apollonius s'élevoit fortement contre les déſordres du paganiſme, & vouloit qu'on menât une vie conforme aux regles de la morale la plus épurée. Le démon voyoit quelle impreſſion faiſoit ſur les hommes la vie des Chrétiens, & combien les excès des Païens étoient capables de décrier l'idolâtrie, & d'en découvrir l'abſurdité. Il n'eſt donc pas étonnant de voir cet eſprit ſéducteur dreſſer de nouvelles batteries, & travailler à former des philoſophes dont la conduite extérieure fût irréprochable.

Apollonius fit un grand voyage pour converſer avec les brachmanes des Indes, & voir en paſſant les mages des Perſes. A Ninive un nommé Damis s'attacha à lui, & le ſuivit par-tout, écrivant toutes ſes paroles & les moindres particularités de ſes actions. Mais il ne nous reſte de ces relations que ce qu'en a recueilli le ſophiſte Philoſtrate qui vivoit deux cens ans après ; & il ſuffit de lire cette hiſtoire, pour voir combien elle eſt fabuleuſe. Il fit quelques prodiges à *Ibid. n. 49.*

Ephese, & entreprit de délivrer cette ville de la peste. Il s'élevoit en même tems avec force contre les désordres qui y régnoient. Car Ephese étoit plongée dans les délices; elle retentissoit du bruit des flutes & des tambours. Le luxe & l'oisiveté y produisoient toute sorte de débauches. A Smyrne, trouvant les citoyens curieux des belles connoissances, il les y encouragea, & les exhorta à s'estimer plus eux-mêmes que leur ville dont ils étoient presque idolâtres. Elle passoit pour la plus agréable & la plus magnifique qui fût dans le monde, tant par sa situation sur le bord de la mer, que par la beauté de ses bâtimens, les galeries, les peintures & l'or dont elle étoit ornée. Alexandre le Grand l'avoit bâtie telle qu'elle étoit alors. Etant à Athenes, il parla fortement contre les bacchanales, & se plaignit de ce qu'au lieu de spectacles réglés, ce n'étoit par toute la ville que danses, les uns étant habillés en nymphes, les autres en bacchantes, en représentant les poësies d'Orphée. Il les rappelloit au courage & à la vertu de leurs ancêtres. Il condamna aussi les spectacles des gladiateurs qui se donnoient à Athenes. Il visita tous les temples de la Grece, qui étoient fameux par des oracles, & tous les lieux où se faisoient les combats consacrés aux dieux. Etant à l'isthme de Corinthe, il dit: Cette langue de terre sera coupée, ou plûtôt ne le sera pas. Ce qui fut pris pour une prédiction de l'entreprise de Néron, qui commença à la faire couper, & n'acheva point. Mais il étoit difficile qu'une telle prophétie ne s'accomplit. Enfin Apollonius vint à Rome, après avoir parcouru toute la Grece.

*Ibid. l. ij. n. 22. & s.* Il y travailla à inspirer du zele pour le culte des dieux. Il parla en même tems avec beaucoup de liberté contre les horribles abus des bains. Il y eut une éclipse de soleil, & il tonna en même tems. Apollonius dit en regardant le ciel: Quelque chose de grand arrivera, & n'arrivera pas. Car c'est ainsi qu'il prophétisoit pour le plus sûr. Le troisieme jour après, comme Néron mangeoit, la foudre tomba sur la table, & fit tomber la coupe qu'il tenoit déja près de sa bouche. On crut qu'Apollonius avoit voulu dire, qu'il s'en faudroit peu que l'empereur ne fût frappé. Il étoit connu de l'empereur

l'empereur Vespasien, qui l'honoroit comme un homme divin, & lui demandoit des conseils. Mais dans la suite la liberté avec laquelle il parla contre la tyrannie de Domitien, lui attira une persécution, qu'il affecta de soutenir avec beaucoup de courage. Il mourut l'an 97 de Jesus-Christ. Les auteurs ne conviennent ni de son âge, ni de la maniere dont il mourut. On lui dressa des statues, & on lui rendit des honneurs divins ; mais on ne voyoit nulle part son tombeau. Après le grand bruit qu'il avoit fait pendant sa vie, il ne laissa ni disciples, ni sectateurs après sa mort ; & cette réputation si éclatante qu'il eut parmi les peuples, n'eut aucun effet solide : sa mémoire fut honorée pendant quelque tems ; mais elle s'évanouit bientôt avec les ténebres de l'idolâtrie.

## II.

Le démon avoit produit un autre héros en la personne de Simon le magicien. Ce séducteur étoit né à Gitthon, dans la province de Samarie. Il trompa long-tems le peuple par ses prestiges ; ensorte que tout le monde l'écoutoit, & le nommoit la grande vertu de Dieu. Simon étonné des grands miracles que faisoit à Samarie S. Philippe le second des diacres, se fit baptiser avec ceux des Samaritains qui s'étoient convertis. Ensuite voyant que par l'imposition des mains des Apôtres on recevoit le S. Esprit, qui se rendoit alors sensible par toute sorte de merveilles ; afin d'obtenir ce pouvoir, il offrit de l'argent à S. Pierre, qui lui dit : Que ton argent périsse avec toi, puisque tu crois pouvoir acheter le don de Dieu ; & il l'exhorta à faire pénitence. Mais Simon ne se convertit point ; au contraire, il abusa du nom de Jesus-Christ pour faire une secte particuliere : il fut le plus grand adversaire des Apôtres, & le premier auteur d'hérésie. Pour s'attirer plus de sectateurs, il enseigna à ses disciples d'être indifférens pour l'idolâtrie ; c'étoit le moyen de les délivrer du péril de la mort, auquel les Chrétiens s'exposoient. Les prêtres de cette secte s'appliquoient à la magie, aux enchantemens & à l'explication des songes. Cette secte ne fut point

II. Simon le Magicien. *Ib. d. l. j. n. 7 & 8.* AN 34.

persécutée, & néanmoins elle ne paroissoit plus en aucun lieu du monde deux cens ans après. Simon ayant perdu son crédit de Palestine, alla en différens lieux, tâchant de répandre par-tout des nuages contre l'œuvre de Jesus-Christ. Il couroit de province en province; & d'Asie il passa à Rome, où il fit un si grand nombre de prodiges, qu'il y fut honoré comme un dieu. On lui érigea une statue dans l'île du Tibre avec cette inscription : A Simon dieu saint. Ce séducteur promit à l'empereur Néron, qui étoit très-passionné pour la magie, de voler & de monter au ciel; & en effet, il s'éleva, étant porté par les démons; mais S. Pierre & S. Paul se mirent à genoux, & prierent ensemble, invoquant le nom de Jesus-Christ. Les démons épouvantés abandonnerent Simon, qui tomba, & demeura étendu les jambes brisées. On l'emporta dans un autre lieu, où ne pouvant souffrir la honte & les douleurs, il se précipita du haut d'un lieu fort élevé. Ainsi périt cet imposteur par la vertu des Apôtres (t).

III.

III. Zele des Philosophes pour l'idolâtrie.

Quoique les prestiges de Simon, & les beaux discours d'Apollonius, n'eussent pas tout le succès que le démon en attendoit, ils ne laissoient pas de lui réussir à l'égard de plusieurs; aussi continua-t-il dans le cours du premier siecle, d'envoyer ses Apôtres par tout l'empire Romain. Plusieurs philosophes couroient le monde, & s'arrêtoient dans les grandes villes, pour discourir & haranguer le peuple, sous prétexte de rétablir les bonnes mœurs; mais en les attachant de plus en plus à leurs anciennes superstitions. Ces philosophes, pour la plûpart, joignoient à une grande science beaucoup de politesse. Leurs manieres étoient douces & leur vie austere; car ils se piquoient de mépriser les plaisirs & la douleur. Ils étoient quelquefois persécutés; & le commerce qu'ils avoient avec le démon, étoit cause qu'ils opéroient quelques prodiges. C'étoit, comme l'on voit, des traits de

(t) [ Le principal de ses disciples fut Ménandre, Samaritain comme lui, dont M. Racine parle dans sa Table chronologique sous l'an 66.

ressemblance avec les Chrétiens, que l'esprit séducteur ne leur donnoit pas sans dessein.

Nos philosophes modernes ont-ils des dehors plus beaux & plus frappans? Effacent-ils par leur mérite, celui d'Apollonius de Tyane & des autres philosophes, qui travailloient à la fin du premier siecle à réformer les vices des Païens? Leur morale est-elle plus pure, & leur conduite plus réguliere? Que ces vains & orgueilleux disciples de la raison rougissent d'avoir eu pour maîtres & pour peres, les plus zélés partisans de l'idolâtrie.

## I V.

[ Le démon qui suscitoit ainsi, au milieu des Païens, (*u*)les philosophes, pour détourner les hommes d'embrasser le Christianisme, suscitoit en même tems, parmi les Chrétiens mêmes, les hérétiques, pour pervertir ceux qui avoient embrassé la religion de Jesus-Christ. On distingue particuliérement, dans ce premier siecle, les Nicolaïtes, les Ebionites & les Cérinthiens. IV. [Nicolaïtes.] *Fl. tom. I. l. ij. n. 21.*

Les Nicolaïtes, que S. Jean nomme dans l'apocalypse, & que S. Pierre désigne en les comparant aux disciples de Balaam, avoient pris leur nom de Nicolas, l'un des sept premiers diacres, qu'ils prétendoient avoir été le chef de leur secte. Mais en se couvrant de ce nom, ils méprisoient les regles du mariage, & s'abandonnoient à l'impureté, mangeoient sans scrupule les viandes offertes aux idoles, enseignoient que la foi suffisoit sans les œuvres, & se livroient à diverses autres erreurs. Ils ne subsisterent que fort peu de tems sous le nom de Nicolaïtes; mais ils se diviserent en plusieurs sectes, prirent divers noms, & se confondirent avec les Gnostiques, dont il sera parlé dans le siecle suivant.

V. [Ebionites.] *Ibid. n. 42.*

Lorsque les Chrétiens qui s'étoient retirés de Jérusalem

(*u*) [ Pour compléter la suite de l'Histoire des Hérésies, dont M. Racine ne commence le tableau qu'au second siecle, il restoit de faire connoître les principales d'entre celles du premier siecle: c'est ce que l'on va faire dans les trois paragraphes suivans, d'après MM. Fleury & de Tillemont. ]

avant sa ruine, demeuroient encore à Pella vers la Syrie, Ebion demeuroit au même quartier; son nom signifie pauvre, & ses disciples en tiroient vanité, prétendant suivre la sainte pauvreté de ceux qui avoient mis le prix de leurs biens aux pieds des Apôtres. Ils se disoient disciples de S. Pierre, & rejettoient S. Paul. Ils disoient que Dieu avoit donné l'empire de toutes choses au Christ & au diable; que le diable avoit tout pouvoir sur le monde présent, & le Christ sur le siecle futur: que le Christ étoit créé comme les Anges, mais plus grand qu'eux; que Jesus étoit né de Joseph & de Marie, & que faisant progrès dans la vertu, il avoit été choisi pour être fait fils de Dieu par son union avec le Christ, qui étoit descendu sur lui en forme de colombe. Ils prétendoient que la foi en Jesus-Christ n'étoit pas suffisante pour le salut sans les observances légales. Ils obligeoient tous leurs sectateurs à se marier, & permettoient la pluralité des femmes. Telle étoit la doctrine d'Ebion.

VI. [Cérinthiens.] *Ibid.*

Celle de Cérinthe en approchoit. Il disoit que ce n'étoit pas Dieu qui avoit fait le monde, mais une puissance séparée de lui qui l'avoit fait à son insu; que le Dieu des Hébreux n'étoit pas le Seigneur suprême, mais un ange; que Jesus-Christ étoit né de Joseph & de Marie, mais que comme il surpassoit tous les autres hommes en vertu, le Christ envoyé par le Dieu souverain étoit descendu en lui; qu'à la fin le Christ s'étoit retiré de lui dans le tems de sa passion, en sorte qu'il n'y avoit que Jesus qui avoit souffert & qui étoit résuscité. Il assuroit qu'après la résurrection générale, il y auroit un regne terrestre de Jesus-Christ; qu'à Jérusalem les hommes jouiroient de tous les plaisirs, & passeroient mille ans dans les noces & les fêtes. Voilà les erreurs que Cérinthe enseignoit en Asie, corrompant sur ce dernier point le sens des expressions de S. Jean, qui avoit spécialement combattu ses erreurs sur la divinité de Jesus-Christ.]

# [ARTICLE VIII.

*Succession des Evêques des quatre grands Sieges* (*v*).

SAint Pierre ayant fixé son siege à Rome, la primauté de cet apôtre éleva le siege de Rome au premier rang. Alexandrie tenoit le second rang dans l'Empire Romain ; son siege devint ainsi le second. Antioche étant au troisieme rang dans l'Empire, le troisieme rang fut aussi donné à son siege. Jérusalem ayant cessé de tenir un rang distingué dans la Palestine, fut long-tems sous la métropole de Césarée ; néanmoins son évêque fut toujours honoré dans l'Eglise, & son siege mis enfin au quatrieme rang.

## I.

S. Pierre ayant consommé son martyre à Rome vers l'an 67 de Jesus-Christ, S. Lin son disciple lui succéda : c'est celui dont parle S. Paul, écrivant à Timothée. Les sentimens sont partagés sur la durée de son épiscopat, qui, selon l'opinion commune, est de douze ans. Les uns pensent que saint Pierre, dix ans avant sa mort, lui avoit confié le gouvernement de cette église : les autres ne comptent ces douze années que depuis la mort de S. Pierre, en sorte que S. Lin ne seroit mort que vers l'an 79. On met sa mort au 23 Septembre, & on le compte entre les martyrs (*x*). I. [ Succession des évêques de Rome. ] AN 67.

A S. Lin succéda, selon les uns, S. Clet ; selon les autres, S. Clément. Il est certain que ce sont-là les trois premiers AN 79.

(*v*) [ Pour compléter l'Histoire des différentes portions de l'Eglise, que M. Racine commence de distinguer au sixieme siecle, il restoit de faire remonter cette distinction jusqu'aux premiers siecles, en marquant l'origine des diverses portions de l'Eglise, & la succession des évêques des principaux sieges : c'est ce que l'on se propose de faire par forme de supplément à la fin de chacun des cinq premiers siecles, en commençant par cet article. ]

(*x*) [ L'église de Paris & quelques autres églises de France, célebrent la mémoire de S. Lin le 26 Novembre. ]

évêques de Rome depuis S. Pierre : l'incertitude tombe seulement sur l'ordre & le tems de leur pontificat. Selon le témoignage de S. Irénée, & selon l'expression même de l'Eglise dans sa liturgie, S. Clet fut le second ; c'est celui que les Grecs nomment Anaclet : on lui donne douze ans de pontificat, qui expireront ainsi vers l'an 91, & on le met entre les martyrs. Quelques-uns pensent que c'est un honneur que l'Eglise a coutume de rendre aux saints papes qui ont gouverné l'Eglise sous les Empereurs païens, persuadée que ceux mêmes qui n'ont pas terminé leur vie par le martyre, y ont été néanmoins exposés pendant toute leur vie. Le martyrologe Romain met la fête de S. Clet au 13 Juillet,
AN 91. & la renouvelle sous le nom d'Anaclet au 26 Avril (*y*).

S. Clément, dont il est parlé ci-devant, & qui est mis au troisieme rang par S. Irénée & dans la liturgie de l'Eglise, gouverna l'église de Rome, comme il a été dit, pendant près de dix ans, & mourut l'an 100. L'Eglise honore sa mé-
AN 100. moire le 23 Novembre. Son successeur fut S. Evariste.

## I I.

II. [Succession des évêques d'Alexandrie.] AN 68.

S. Marc, après avoir fondé l'église d'Alexandrie, en avoit confié le soin à S. Anien, qui lui succéda après sa mort vers l'an 68. Les uns donnent à S. Anien vingt-deux ans d'épiscopat ; les autres ne lui en donnent que dix-huit : ce que l'on concilie, en disant qu'il gouverna cette église quatre ans sous S. Marc, & dix-huit ans après la mort de cet évangéliste. Il mourut, comme on le croit, le dimanche 26 Novembre de l'an 86 : cependant le martyrologe Romain marque sa fête au 25 Avril comme celle de S. Marc. S. Epiphane remarque que de son tems, à la fin du quatrieme siecle, il y avoit une église sous le nom de S. Anien dans Alexandrie.

AN 86. S. Anien eut pour successeur Abilius : on croit que c'est le premier des trois prêtres que S. Marc avoit ordonnés à

(*y*) [L'église de Paris célebre la mémoire de ce saint pape le 26 Avril sous le seul nom de Clet.]

Alexandrie pour coopérer aux travaux de l'évêque Anien. On lui donne environ treize ans d'épiſcopat, & l'on rapporte ſa mort vers l'an 98. Il eſt honoré dans l'Egliſe le 22 Février. Son ſucceſſeur fut Cerdon, l'un des trois premiers prêtres ordonnés par S. Marc. AN 98.

III.

S. Pierre, en quittant le ſiege d'Antioche, laiſſa le gouvernement de cette égliſe entre les mains d'Evode ſon diſciple vers l'an 42. Evode gouverna cette égliſe pendant environ vingt-ſept ans. A la fin de ſon épiſcopat, Veſpaſien étant venu à Antioche, il s'éleva un tumulte contre les Juifs, que l'on voulut obliger de ſacrifier aux idoles. Il eſt vraiſemblable que les Chrétiens circoncis ne furent pas plus épargnés que les autres. On trouve que S. Evode mourut alors, c'eſt-à-dire en la premiere année de Veſpaſien, 69 de Jeſus-Chriſt, & il eſt compté pour martyr. Les Latins font mention de lui dans leurs martyrologes le 6 Mai.

III. [ Succeſſion des évêques d'Antioche.] AN 42.

Son ſucceſſeur fut S. Ignace, diſciple des Apôtres comme lui, qui tint le ſiege pendant trente-huit ans. Il en ſera parlé dans le ſiecle ſuivant. AN 69.

IV.

S. Jacques le mineur, premier évêque de Jéruſalem, ayant conſommé ſa vie par le martyre l'an 62, les Chrétiens élurent à ſa place Siméon, que l'Evangile nomme Simon, frere de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, fils de la ſœur de ſa mere. Il étoit fils de Cléophas, autrement Alphée, & de Marie, ſœur de la ſainte Vierge, de qui il étoit neveu de ce côté, comme de l'autre; il l'étoit de S. Joſeph dont Cléophas étoit le frere. Il étoit frere de S. Jacques le mineur, & de S. Jude, ſurnommé Thaddée. Il finit ſa vie par le martyre dans le ſiecle ſuivant, où il ſera parlé de lui. ]

IV. [ Succeſſion des évêques de Jéruſalem.] AN. 62.

*Fin du premier Siecle.*

# SECOND SIECLE.

## ARTICLE PREMIER.

*S. Ignace. S. Polycarpe.*

I.

I. S. Ignace est fait eveque d'Antioche. Sa conduite.

*Fl. tom. I. l. iij. n. 4. & suiv.*

AN 68. *ou* 69.

SAint Ignace, surnommé Théophore, c'est-à-dire, Porte-Dieu, avoit vû les Apôtres, & avoit été en particulier le disciple de S. Pierre & de S. Jean. Ce fut par l'imposition de leurs mains, qu'il reçut la grace de l'épiscopat, & le gouvernement de l'église d'Antioche, après la mort de S. Evode, qui avoit succédé immédiatement à S. Pierre. Ce saint pasteur se conduisit en toutes choses comme un homme apostolique. Dans les persécutions qui s'éleverent sous le regne de Domitien, il s'opposa, comme un bon pilote, à ces différentes tempêtes, auxquelles il résista par la priere & par le jeûne. Il soutenoit les foibles par ses instructions assidues, & par la force de l'Esprit de Dieu dont il étoit rempli. Lorsque la paix fut rendue à l'Eglise, il bénissoit Dieu du calme dont elle jouissoit; mais il s'attristoit de ce qu'il n'avoit pas été jugé digne de souffrir pour Jesus-Christ. Il disoit qu'une mort sanglante pouvoit seule le mettre en état d'entrer dans la familiarité du Dieu qu'il adoroit. Pendant le peu d'années que la paix de l'Eglise dura, il éclaira, comme une lampe divine, les peuples confiés à ses soins, & leur expliqua les Ecritures sacrées. Quoiqu'il fût très-éclairé sur les choses spirituelles, il ne s'en estimoit pas davantage, & il ne croyoit pas mériter même le titre de disciple de Jesus-Christ.

II. Sa confession devant l'empereur. Il est envoyé à Rome.

AN 106.

Il obtint enfin la couronne, qui étoit l'objet de ses desirs. Car l'empereur Trajan allant faire la guerre aux Parthes, passa par Antioche, & S. Ignace fut conduit devant lui. Est-ce

ce vous, dit l'empereur, qui, comme un mauvais démon, violez mes ordres, & persuadez aux autres de se perdre malheureusement ? Ignace répondit : Personne n'appella jamais Théophore mauvais démon : que si vous me nommez ainsi, parce que je suis insupportable aux démons, je me glorifierai de ce nom. Et quel est ce Théophore, lui répliqua Trajan ? C'est celui, répondit Ignace, qui porte Jesus-Christ dans son cœur. Il ajouta que ce Jesus-Christ étoit le Fils unique de Dieu, & le grand Roi dont la faveur peut seule nous rendre heureux. Trajan, fatigué par les reparties vives & pressantes d'Ignace, le condamna à être lié & conduit par des soldats à la grande Rome pour y être dévoré par les bêtes, & y servir de spectacle au peuple. Alors le saint évêque s'écria plein de joie : Je vous rends graces, Seigneur, de ce que vous avez bien voulu m'honorer de ce témoignage d'un parfait amour pour vous, en permettant que je sois lié de chaînes comme Paul votre apôtre. Puis il pria pour l'Eglise, & la recommanda à Dieu avec larmes, & fut aussi-tôt enlevé par des soldats pour être mené à Rome. D'Antioche il fut conduit à Séleucie, où il s'embarqua pour faire son voyage, étant gardé nuit & jour par dix soldats, qu'il appelle des léopards à cause de leur cruauté.

Quelque resserré qu'il fût par ses gardes, il ne laissoit pas de fortifier, par ses saintes remontrances, les églises des villes par où il passoit. Il leur recommandoit sur-tout de se précautionner contre les hérétiques, & de s'attacher inviolablement à la tradition des Apôtres. Les fideles accouroient de toutes parts au-devant de lui, afin de pourvoir abondamment à ses besoins. Les églises d'Asie lui députoient par honneur des évêques, des prêtres & des diacres, espérant recevoir quelque fruit de la plénitude de sa grace, & de la vertu de sa bénédiction. Ignace arriva à Smyrne après beaucoup de fatigues, se hâta d'aller voir S. Polycarpe, l'entretint de discours spirituels, & lui témoigna combien il se glorifioit de ses chaînes. Il supplia toute l'Eglise en commun, & S. Polycarpe en particulier, de joindre leurs vœux aux siens, afin que la cruauté des bêtes le fit bien-tôt disparoître aux ieux des

hommes, pour ne plus paroître qu'aux ieux de Jesus-Christ. Plusieurs évêques, accompagnés de prêtres, de diacres & de fideles, rendirent visite à S. Ignace pendant qu'il étoit à Smyrne, & il écrivit à leurs églises des lettres pleines de lumiere & d'onction, où il joignoit aux remercimens des secours qu'on lui avoit envoyés, tout ce que la piété chrétienne peut inspirer de plus édifiant. Mais un motif encore plus pressant le porta à leur écrire; ce fut le desir de les fortifier dans la foi, & de les exhorter à éviter les erreurs qui commençoient à se répandre, & à garder les traditions des Apôtres.

I I.

III. Ses lettres. Leur éloge. *Ceillier, t. I, ch. xj.*

Les lettres de cet illustre martyr sont un des plus précieux monumens de la foi & de la discipline de l'Eglise. Nous rapporterons quelque chose de celle qu'il écrivit aux fideles de Rome, pour les conjurer de ne point employer leurs sollicitations, afin de faire changer son supplice, ou de lui conserver la vie. On y voit la grandeur de sa foi & la sublimité de ses sentimens. Cette admirable lettre est pleine d'un feu si divin, qu'il est difficile de la lire avec quelque sentiment de piété, sans verser des larmes. Le style en est très-vif & très-animé; & on y remarque par-tout l'ardeur de l'Esprit-saint qui parloit dans les martyrs. Il y suit plutôt les mouvemens d'une ardente charité, que les regles ordinaires du discours, & il semble que sa plume ne puisse suffire à exprimer la grandeur & l'élévation de ses pensées. Cependant on y voit une énergie, une force & une beauté d'esprit qui ravit. Tout y est plein de sens, mais d'un sens profond, qu'il faut méditer pour le bien comprendre. Il s'y montre, comme dans ses autres lettres, plein d'amour pour Jesus-Christ, de charité pour ses freres, de mépris de lui-même, d'attachement à la discipline de l'Eglise, d'aversion pour les schismes & les divisions, de zele pour l'unité.

IV. Sa lettre aux fideles de Rome.

Le saint Evêque, après avoir salué les fideles de Rome avec de magnifiques éloges, & leur avoir témoigné la joie que lui donnoit l'espérance de les voir, les conjure, dans

les termes les plus vifs & les plus touchans, de ne le pas priver de l'effet du plus ardent de ses desirs, en empêchant par leur crédit, ou plutôt par leurs prieres auprès de Dieu, qu'il ne lui fût immolé par le martyre.

« Je crains, leur dit-il, votre charité, & j'appréhende que » vous n'ayez pour moi une compassion trop tendre. Il vous » est peut-être aisé de m'empêcher de mourir; mais en vous » opposant à ma mort, vous vous opposerez à mon bonheur. » Si vous avez pour moi une charité sincere, vous me laisserez » aller jouir de mon Dieu. Je n'aurai jamais une occasion plus » favorable de me réunir à lui, que celle qui se présente, & » vous n'en sauriez avoir une plus belle d'exercer une bonne » œuvre. Vous n'avez pour cela qu'à demeurer en repos: si » vous ne faites aucune démarche pour m'arracher des mains » des bourreaux, j'irai rejoindre mon Dieu. Mais si vous vous » laissez toucher d'une fausse compassion pour cette misérable » chair, vous me renvoyez au travail, & vous me faites ren- » trer dans la carriere. Souffrez que je sois immolé, tandis » que l'autel est dressé; unissez-vous seulement à mon sacri- » fice, en chantant des cantiques à l'honneur du Pere & de » Jesus-Christ son Fils, pendant que je l'offrirai. Vous ne » portâtes jamais envie à personne: pourriez-vous donc main- » tenant envier ma félicité? Obtenez-moi plutôt par vos » prieres le courage qui m'est nécessaire pour résister aux at- » taques du dedans, & pour repousser celles du dehors. C'est » peu de chose de paroître Chrétien, si on ne l'est en effet: » ce qui fait le Chrétien, ce ne sont pas les belles paroles & » les favorables apparences; mais c'est la grandeur d'ame & » la solidité de la vertu. J'écris aux églises que je vais à la » mort avec joie, pourvu que vous ne vous y opposiez pas. » Je vous conjure encore une fois de n'avoir point pour moi » une tendresse qui me seroit si desavantageuse.

» Permettez-moi de servir de nourriture aux lions & aux » ours; c'est un chemin fort court pour arriver au ciel. Je » suis le froment de Dieu; il faut que je sois moulu, pour » devenir un pain digne d'être offert à Jesus-Christ. Flattez » plutôt les bêtes qui doivent me déchirer, afin qu'elles me

» dévorent tout entier, & qu'il ne reste plus rien de moi qui » puisse être à charge à personne. Quand le monde ne verra » plus mon corps, ce sera alors que je serai un véritable disciple de Jesus-Christ. Obtenez du Seigneur que je sois » reçu de lui comme une victime d'une agréable odeur. En » arrivant à Rome, j'espere trouver les bêtes prêtes à me » mettre en pieces: puissent-elles ne me point faire languir! » J'emploierai d'abord les caresses pour les engager à ne » me point épargner; & si ce moyen ne me réussit pas, je » les irriterai contre moi, afin qu'elles m'ôtent la vie. Pardonnez-moi ces sentimens; je sai ce qui m'est avantageux: » je commence à être un véritable disciple de Jesus-Christ. » Rien ne me touche, tout m'est indifférent, hors l'espérance » de posséder Dieu. Que le feu me réduise en cendres; qu'une » croix me fasse mourir d'une maniere lente & cruelle; qu'on » lâche sur moi des tigres furieux & des lions affamés; qu'on » disperse mes os de tous côtés; qu'on meurtrisse mes membres, qu'on broie mon corps; que tous les démons épuisent sur moi leur rage, je souffrirai tout avec joie, pourvu » que je jouisse de Jesus-Christ. La possession de tous les » royaumes de la terre ne sauroit me rendre heureux; & il » m'est infiniment plus glorieux de mourir pour Jesus-Christ, » que de régner sur tout le monde.

V. Suite de cette lettre.

» C'est celui qui est mort pour nous, que je cherche; c'est » celui qui est résuscité pour nous, que je veux. Laissez-moi » la liberté d'imiter les souffrances de mon Dieu. Ne m'empêchez pas de vivre, en voulant m'empêcher de mourir. » Laissez-moi courir vers cette pure & divine lumiere. Que » celui qui l'a déjà dans son cœur, comprenne ce que je desire, & qu'il ait compassion de moi, puisqu'il est instruit des » liens qui m'attachent à ce que j'aime. C'est par le desir ardent que j'ai de mourir, que je vous écris: car l'unique objet de mon amour est crucifié, & mon amour pour lui fait » aussi que je le suis. Le feu qui m'anime & qui me pousse, » ne peut souffrir aucun mélange, aucun tempérament qui » l'affoiblisse; mais celui qui vit & qui parle en moi, me dit » continuellement au fond de mon cœur: Hâtez-vous de

» venir à mon Pere. Si étant arrivé auprès de vous, j'avois la
» foiblesse de faire paroître d'autres sentimens, n'y ayez point
» d'égard; mais ajoûtez foi à ce que je vous écris maintenant.
» Je le fais dans une entiere liberté d'esprit, & j'emploie ces
» derniers momens de ma vie à vous mander que je ne sou-
» haite rien tant que de la voir bien-tôt finir. Je n'ai plus de
» goût pour tout ce que les hommes recherchent: le pain que
» je veux, est la chair adorable de Jesus-Christ; & le vin
» que je demande, est son sang précieux, ce vin céleste qui
» excite dans l'ame le feu vif & immortel d'une charité incor-
» ruptible. Je ne tiens plus à la terre, & je ne me regarde
» plus comme vivant parmi les hommes. Souvenez-vous
» dans vos prieres de l'église de Syrie, qui, dépourvue de
» pasteur, tourne ses espérances vers celui qui est le souve-
» rain pasteur de toutes les églises. Que Jesus-Christ daigne
» en prendre la conduite durant mon absence: je la confie à sa
» providence & à votre charité ».

Il faut convenir que ce n'est point là le langage d'un homme; mais celui de l'Esprit de Jesus-Christ qui animoit les Martyrs, & embrasoit leurs cœurs du feu de l'amour divin.

## III.

VI. Martyre de S. Ignace. AN 107.

Après que le saint martyr eut demeuré quelque tems à Smyrne, il en partit pour continuer son voyage. Il avoit demandé les prieres des fideles pour l'église d'Antioche, persécutée par Trajan. Dieu exauça les vœux qu'on lui adressa, & rendit la paix à cette église. S. Ignace en fut comblé de joie, & il écrivit aux églises de Philadelphie & de Smyrne, pour les prier d'envoyer à l'église de Syrie lui témoigner quelle étoit leur joie de ce que Dieu lui avoit rendu la paix. Les églises les plus proches avoient déjà satisfait à ce devoir: car ces députations se faisoient avec une diligence incroyable, à cause de l'amour ardent que les fideles avoient les uns pour les autres. Il semble aujourd'hui que chaque église fasse un corps séparé des autres, tant les Chrétiens s'intéressent peu aux biens & aux maux les uns des autres. S. Ignace

acheva son voyage, & les fideles de Rome allerent au-devant de lui. Ils étoient pleins de joie d'avoir le bonheur de s'entretenir avec un homme si admirable; mais ils étoient accablés de tristesse de voir qu'on le conduisoit à la mort. Quelques-uns même disoient qu'il falloit gagner le peuple, afin qu'il ne demandât point la mort d'un si saint évêque. S. Ignace le sut par la lumiere du S. Esprit; & après les avoir salués tous, il les conjura d'avoir une véritable charité pour lui, & de ne point lui envier le bonheur d'aller promptement à Dieu. Ensuite tous les Chrétiens s'étant mis à genoux, il pria pour les églises, afin que la persécution cessât, & que la charité mutuelle se conservât entre les freres. Aussi-tôt après il fut conduit à l'amphithéâtre, & fut exposé à deux lions qui le dévorerent en un moment, comme il l'avoit desiré. Il ne resta de son corps que les plus gros ossemens, qui furent recueillis avec respect par les fideles, & portés à Antioche comme un trésor d'un prix inestimable.

Ce fut une grande consolation pour les fideles de tous les lieux par où passerent ces précieuses reliques. Elles furent mises dans une châsse, & déposées dans le cimetiere qui étoit près de la porte de Daphné. La mort glorieuse de S. Ignace arriva l'an 107, le 20 de Décembre, jour auquel les Grecs font sa fête avec beaucoup de solennité (*a*).

Ceux qui ont écrit l'histoire de son martyre, la terminent ainsi: « Après que nous eumes vû de nos propres ieux ce spectacle, qui nous fit répandre beaucoup de larmes, nous passâmes la nuit dans la maison où nous étions logés, en veilles & en prieres, suppliant à genoux Notre-Seigneur de nous consoler de cette mort, en nous donnant quelque gage assuré de la gloire qui l'avoit suivie. Dans la consternation où nous étions tous, quelques-uns s'étant un peu endormis, virent S. Ignace qui entroit comme à la hâte, & nous embrassoit. D'autres le virent comme priant pour nous, & nous donnant sa bénédiction. Il apparut aussi à quelques-uns tout en sueur, comme une personne qui sort d'un pénible & labo-

(*a*) [Les Latins ont transféré sa fête au premier Février, sans qu'on en sache la raison.]

rieux combat, & se tenant debout devant le Seigneur avec une grande confiance, & étant comblé d'une gloire inéfable. Ayant été remplis de joie par ces visions, & les ayant conférées ensemble, nous rendîmes gloire à l'auteur de tous les biens, & nous nous réjouîmes du bonheur qu'il avoit accordé à son serviteur. Nous vous avons marqué le jour & le tems de sa mort, afin que nous puissions nous assembler tous les ans pour honorer son martyre au tems où il l'a souffert, dans l'espérance de participer à la victoire de ce généreux athlete de Jesus-Christ, qui a foulé aux pieds le démon, & a dissipé jusqu'à la fin toutes ses embûches par le secours de Notre-Seigneur Jesus-Christ, par lequel, & avec lequel, la gloire & la puissance est au Pere avec l'Esprit-saint dans tous les siecles. Amen. »

## I V.

VII. S. Polycarpe est fait évêque de Smyrne. *Fl. tom. I. l. ij. n. 9. & s.* AN 94.

S. Polycarpe avoit été condisciple de S. Ignace dans l'école de S. Jean, qui l'ordonna évêque de Smyrne vers la fin du Ier siecle. On croit que c'est lui qui est marqué dans l'apocalypse sous le nom de l'ange de l'église de Smyrne. Je sai, dit Jesus-Christ, quelles sont vos œuvres, quelle est votre affliction, & quelle est votre pauvreté, dans laquelle vous êtes riche. S. Ignace étant chez S. Polycarpe son ancien ami, dans son voyage d'Antioche à Rome, S. Polycarpe baisa avec respect les chaînes du saint martyr. S. Ignace rendit graces à Dieu de la sagesse & de la grace qu'il avoit répandue sur le troupeau de ce digne pasteur. Car il trouva les fideles de Smyrne enrichis de toutes les vertus, établis dans la perfection d'une foi inébranlable, cloués, pour ainsi dire, à la croix de Jesus-Christ, & affermis dans une charité sincere. Enfin, pour derniere marque de son affection, il leur écrivit & à S. Polycarpe leur évêque. Etant arrivé à Philippes en Macédoine, il écrivit une seconde fois à S. Polycarpe, qui reçut en même tems une lettre des fideles de Philippes. Ils le prioient de leur communiquer toutes les lettres de saint Ignace qu'il pourroit recouvrer. Il le fit, & accompagna ce

recueil si précieux d'une lettre, que nous avons encore, & qui est toute remplie de l'esprit apostolique.

VIII. Son voyage à Rome. *Ibid. n. 43.* AN 157.

Il y avoit plus de soixante ans qu'il gouvernoit son église, lorsqu'il fit le voyage de Rome, vers le milieu du II. siecle. C'étoit, à ce qu'on croit, au sujet des différens usages des églises touchant la fête de Pâques. On la célébroit en Asie le quatorze de la lune d'après l'équinoxe, en quelque jour de la semaine qu'elle arrivât ; au lieu que dans tout l'Occident, on ne la célébroit que le dimanche d'après. S. Polycarpe en conféra avec le pape S. Anicet. Ils ne purent s'accorder sur ce point ; mais ils convinrent qu'il ne falloit pas pour cela rompre l'unité. Ainsi ils communiquerent ensemble, & S. Anicet céda même à S. Polycarpe l'honneur de consacrer l'Eucharistie. Le séjour de ce Saint à Rome fut très-utile à plusieurs. Car il ramena à l'unité de l'Eglise grand nombre d'hérétiques Marcionites & Valentiniens. Après son retour en Asie, il continua de servir l'Eglise de Jesus-Christ avec le même zele. L'éclat de sa vertu le faisoit regarder comme le chef & le premier des évêques d'Asie ; & il étoit révéré de tous les fideles à un tel point, qu'on ne souffroit pas qu'il se déchaussât lui-même, chacun s'empressant de lui rendre ce service pour avoir le bonheur de le toucher.

IX. Il envoie de ses disciples dans les Gaules.

Cet homme, plein de l'esprit & de la grace des Apôtres, forma des disciples avec grand soin, & s'en servit pour étendre le royaume de Jesus-Christ. Sa mémoire doit nous être d'autant plus précieuse, que ce fut lui qui envoya en France S. Pothin & S. Irénée, pour y jetter la semence de la foi. J'ai encore présent à l'esprit, dit S. Irénée, quelle étoit la gravité de sa démarche, la majesté de son visage, la pureté de sa vie, & les saintes exhortations dont il nourrissoit son peuple. Il me semble que je lui entends encore dire, de quelle sorte il avoit conversé avec S. Jean & avec plusieurs autres qui avoient vû Jesus-Christ, & rapporter les paroles qu'il avoit entendues de leur bouche, & les particularités qu'ils lui avoient apprises des miracles & de la doctrine de ce divin Sauveur. Son zele pour la pureté de la foi étoit tel, que quand on avançoit quelque erreur en sa présence, il se bouchoit

choit les oreilles, & s'écrioit : Hé, bon Dieu, à quel tems m'avez-vous réservé ? & il s'enfuyoit aussi-tôt de la place où il avoit entendu le blasphême. Quoique je fusse alors fort jeune, ajoute S. Irénée, je me souviens si distinctement du bienheureux Polycarpe, que je pourrois même dire le lieu où il étoit assis lorsqu'il prêchoit la parole de Dieu. Par la miséricorde de Dieu, j'écoutois dès-lors avec une extrême attention les grandes choses qu'il disoit; je les gravois, non sur des tablettes, mais dans le plus profond de mon cœur; & Dieu m'a toujours fait la grace de m'en souvenir, & de les repasser souvent dans mon esprit.

X. Sa conduite pendant la persécution. *Ibid. n.* 49. AN 165.

S. Polycarpe gouvernoit l'église de Smyrne depuis environ soixante & dix ans, lorsqu'il fut arrêté & qu'il versa son sang pour Jesus-Christ avec plusieurs fideles de son église. Quelques-uns furent tellement déchirés à coups de fouet, que l'on voyoit le dedans du corps jusqu'aux veines & aux arteres. Les assistans, touchés de compassion, les plaignoient, tandis que les martyrs eux-mêmes n'ouvroient pas la bouche pour soupirer. D'autres méprisoient le feu, ou les bêtes auxquelles ils étoient condamnés. On tâchoit de vaincre leur patience, en les couchant sur des coquilles pointues, & leur faisant souffrir divers tourmens. On remarqua entre autres un jeune homme nommé Germanicus, que le proconsul exhortoit à avoir compassion de lui-même, & à considérer son âge. Mais le martyr sans hésiter attira une bête farouche, & la contraignit à le déchirer. Le peuple infidele, étonné & irrité du courage des Chrétiens, commença à crier : Otez les impies : que l'on cherche Polycarpe. Un chrétien nommé Quintus, Phrygien, qui étoit venu depuis peu de son pays, eut peur quand il vit les bêtes. Il s'étoit présenté lui-même, & en avoit engagé d'autres dans la même imprudence. Mais le proconsul lui fit tant de caresses, qu'il le fit apostasier. On vit, par cet exemple, qu'il ne falloit pas s'exposer témérairement. S. Polycarpe ayant appris ce qui se passoit, n'en fut point troublé. Il vouloit demeurer dans la ville; mais il céda aux prieres de ses amis, & se retira à la

campagne dans une maison peu éloignée de la ville, où il s'enferma avec un petit nombre de personnes.

XI. Il est arrêté. AN 166.

Toute son occupation jour & nuit étoit de prier pour toutes les églises du monde, comme c'étoit sa coutume. Trois jours avant qu'il fût arrêté, il eut en priant une vision, où son oreiller lui parut tout en feu; & aussi-tôt il dit qu'il seroit brûlé vif. Comme on continuoit de le chercher, il passa dans une autre maison de campagne; & aussi-tôt ceux qui le cherchoient, arriverent dans celle dont il sortoit. Car il étoit trahi, comme Jesus-Christ, par ceux mêmes de sa famille, qui en furent punis comme Judas. Les archers ne l'ayant point trouvé, prirent deux jeunes hommes, dont l'un cédant aux tourmens, découvrit en quelle maison étoit le saint évêque. Ces archers, qui étoient armés comme pour prendre un voleur, emmenerent avec eux le jeune homme qui devoit leur montrer la maison, & ils y arriverent un vendredi au soir fort tard. S. Polycarpe étoit couché dans une chambre haute. Il auroit pu se retirer dans une autre maison; mais il ne le voulut pas, & dit: La volonté de Dieu soit faite. Il descendit, & vint parler à ces archers, qui, voyant son grand âge & son courage, ne purent s'empêcher de dire: Falloit-il se tant presser pour prendre ce bon vieillard? Ils étoient fâchés d'avoir été chargés d'une commission si odieuse. Mais ils auroient été encore plus fâchés de manquer leur fortune, que ces sortes d'expéditions avoient coutume d'assurer. Le saint évêque leur fit donner un grand souper; & ayant obtenu quelque tems pour prier, il pria debout pendant deux heures, tant il étoit rempli de la grace & de l'onction du S. Esprit. Dans cette priere il se souvint devant Dieu de tous ceux qu'il connoissoit, grands & petits, & s'intéressa pour les besoins de toute l'Eglise Catholique.

XII. Sa confession.

Quand il fut tems de partir, on le mit sur un âne pour le mener à la ville, où il arriva le lendemain, qui étoit le samedi. Il rencontra en chemin Hérode qui étoit Irénarque, & son pere Nicete, qui le firent monter dans leur chariot. Le mot Irénarque signifie en grec Juge de paix, & l'on donnoit

ce nom au magiſtrat qui étoit chargé de maintenir la tranquillité publique dans une ville. Ils tâcherent de lui perſuader d'obéir aux ordres de l'empereur, afin de ſauver ſa vie. Il fut quelque tems ſans leur répondre : mais enfin ſe voyant preſſé, il leur dit ſimplement : Je ne ſaurois faire ce que vous me conſeillez. Alors ils lui dirent des injures, & le firent deſcendre du chariot avec tant de précipitation, qu'il tomba & ſe bleſſa à la cuiſſe. Comme s'il n'eût rien ſouffert, il alla gaiement à la place où le peuple étoit aſſemblé. Quand il y entra, pluſieurs chrétiens qui y étoient préſens, entendirent une voix du ciel qui lui diſoit : Courage, Polycarpe : ſoyez ferme juſqu'à la mort. On le préſenta au proconſul, qui, après lui avoir demandé ſon nom, l'exhorta à avoir pitié de ſon âge, à obéir, & lui tint les autres diſcours ordinaires. Il ajoûta : Rentre en toi-même, & dis : Otez les impies. (C'étoit l'acclamation ordinaire contre les Chrétiens). Alors le ſaint évêque regardant d'un viſage ſévere toute cette multitude d'impies qui étoient dans la place, étendit la main vers eux, leva les ieux au ciel, & dit en ſoupirant : Otez les impies : témoignant le deſir ardent qu'il avoit de leur converſion. C'étoit auſſi une prédiction du jugement effroyable que Dieu devoit exercer contre ceux qui devoient perſévérer dans l'impiété. Le proconſul le preſſoit, en diſant : Maudis le Chriſt, & je te laiſſerai aller. S. Polycarpe répondit : Il y a quatre-vingt-ſix ans que je le ſers, & il ne m'a jamais fait de mal. Comment pourrois-je dire des blaſphêmes contre celui qui m'a ſauvé ? Le proconſul le preſſa encore, & lui dit : Jure par la fortune des Céſars. Si vous ne ſavez pas, dit le ſaint évêque, qui je ſuis ; je le dirai librement, écoutez-le : Je ſuis chrétien. Que ſi vous voulez connoître ce que c'eſt qu'un chrétien, marquez-moi un jour, & je vous le ferai connoître. Le proconſul lui dit : Apprens-le au peuple. S. Polycarpe répondit : J'ai bien voulu vous parler, parce que nous regardons comme un devoir de rendre aux princes & aux magiſtrats établis de Dieu (*b*), l'honneur qui leur eſt

(*b*) [Ou, comme l'exprime M. Fleury, aux magiſtrats & aux puiſſances établies de Dieu, *Fleury, tom. I. l. iij, n. 48.*]

dû, autant que nous le pouvons faire sans blesser notre conscience : mais pour ces gens-là, ils ne méritent pas que je me justifie devant eux. C'est qu'en effet le peuple étoit si furieux, qu'il étoit incapable de profiter de ce que le saint évêque auroit pu dire alors, soit pour sa justification, soit pour établir la vérité de la Religion Chrétienne.

Le proconsul dit : Je t'exposerai aux bêtes, si tu ne changes. S. Polycarpe répondit : Faites-les venir ; car je ne puis changer de bien en mal : mais il m'est avantageux de passer des souffrances à la parfaite justice. Si tu méprises les bêtes, dit le proconsul, & si tu n'obéis, je te ferai consumer par le feu. Vous me menacez, répondit S. Polycarpe, d'un feu qui ne brûle que pendant quelque tems : mais vous ne connoissez point le feu éternel qui est réservé aux impies. Au reste, pourquoi différez-vous? Faites ce qu'il vous plaira. Il dit ces paroles & plusieurs autres, ayant le visage plein de grace & de joie, ensorte que le proconsul en étoit surpris. Il envoya néanmoins son crieur dire trois fois au milieu de l'amphithéâtre : Polycarpe a confessé qu'il étoit chrétien. Alors les Païens & les Juifs qui étoient à Smyrne, demanderent qu'on l'exposât aux bêtes. C'est, s'écrierent-ils, le docteur de l'Asie, le pere des Chrétiens, l'ennemi de nos dieux. C'est lui qui a appris à tant de gens à ne point sacrifier aux dieux, & à ne les point adorer. Comme les jeux étoient finis, & qu'on ne pouvoit plus exposer aux bêtes le saint martyr, on cria qu'il le falloit brûler vif. Le juge prononça aussi-tôt la sentence, qui fut promptement exécutée. Tout le peuple courut en foule prendre du bois dans les boutiques & dans les bains. Les Juifs, selon leur coutume, s'employerent avec plus d'ardeur que les autres pour construire le bûcher. Tout étant prêt, S. Polycarpe ôta sa ceinture, se dépouilla de tous ses habits, & monta sur le bûcher comme sur un autel, pour y être offert à Dieu & consumé comme un holocauste d'agréable odeur. On vouloit l'y clouer ; mais il dit : Laissez-moi ainsi ; celui qui me donne la force de souffrir le feu, me fera demeurer ferme sur le bûcher, sans qu'il soit besoin de vos cloux. Ils se contenterent donc de lui lier les mains derriere

le dos. Alors, regardant le ciel, il dit: Seigneur Dieu tout-puissant, Pere de Jesus-Christ votre fils béni & bien-aimé, par qui nous avons reçu la grace de vous connoître; Dieu des Anges & des Puissances, Dieu de toutes les créatures & de toute la nation des justes qui marchent en votre présence: je vous rends graces de ce que vous m'avez fait arriver à ce jour & à cette heure, où je dois entrer dans la société de vos Martyrs, & boire le calice de votre Christ, pour avoir part à la résurrection éternelle de l'ame & du corps, dans l'incorruptibilité du S. Esprit. Que je sois aujourd'hui admis en votre présence avec eux comme une victime agréable. Je vous loue, je vous bénis, je vous glorifie par le pontife éternel Jesus-Christ votre Fils, avec qui gloire soit rendue à vous & au S. Esprit, maintenant & dans tous les siecles. Amen.

XIII. Son martyre.

Quand il eut dit, *Amen*, on alluma le bûcher, & il s'éleva une grande flamme. Alors on vit un miracle surprenant: car le feu fit une voûte autour du corps du saint martyr, & il en sortit une odeur aussi agréable que celle des plus excellens parfums. Il étoit au milieu de ce bûcher, semblable à de l'or au milieu du creuset. Les Païens voyant que son corps ne brûloit point, lui firent donner un coup d'épée. Il en sortit aussi-tôt une si grande quantité de sang, que le feu en fut éteint. Les spectateurs s'étonnoient qu'il y eût tant de différence entre les Chrétiens & les autres hommes. Les Chrétiens souhaitoient d'enlever le corps du saint Martyr; mais les Juifs s'opposoient à ceux qui vouloient le retirer du brasier; & ils représenterent au gouverneur qu'il ne falloit point donner la sépulture à Polycarpe, de peur que les Chrétiens ne l'adorassent au lieu du Crucifié.

*Ibid. n. 49.*

Cette histoire du martyre de S. Polycarpe fut écrite par ceux qui en avoient été témoins. Car les fideles de la ville de Philomele, dans la grande Phrygie ou la Pisidie, ayant prié ceux de Smyrne de leur en donner la relation, ils la leur envoyerent par un des freres nommé Marc: elle étoit en forme de lettre, au nom de l'église de Smyrne, adressée à l'église de Philomele & à toutes les églises Catholiques du monde. Après

avoir raconté ſon martyre, & rapporté cette parole des perſécuteurs : De peur qu'ils ne quittent le Crucifié pour adorer celui-ci ; ils ajoutent : Ils ne ſavoient pas que nous ne pourrons jamais quitter Jeſus-Chriſt qui a ſouffert pour le ſalut de tous ceux qui ſont ſauvés par tout le monde, ni en honorer un autre. Car nous l'adorons, parce qu'il eſt le Fils de Dieu ; mais nous regardons les Martyrs comme ſes diſciples & ſes imitateurs ; & nous les honorons avec juſtice, à cauſe de leur attachement inviolable à leur roi & à leur maître. Puiſſions-nous entrer en leur ſociété, & être avec eux ſes diſciples. Après avoir dit comment le corps de S. Polycarpe fut brûlé, ils ajoutent : Nous retirâmes enſuite ſes oſſemens plus précieux que des pierreries, & que l'or le plus épuré ; & nous les mîmes dans un lieu convenable, où nous eſpérons nous aſſembler tous les ans pour célébrer avec joie la fête du martyr du Seigneur, afin que ceux qui viendront dans la ſuite ſoient animés à ſe préparer au même combat. L'on voit dans ces paroles l'honneur rendu aux Saints dès les premiers ſiecles ; & l'on y apprend que leurs fêtes doivent ſervir à nous exciter à imiter leurs vertus. S. Polycarpe conſomma ſon ſacrifice ſur les deux heures après-midi, l'an 166, le 23 de Février (*c*), jour auquel l'égliſe de Smyrne en faiſoit la fête au milieu du troiſieme ſiecle, comme on le voit par les actes de S. Pione, qui fut pris le jour de cette ſolennité. L'égliſe Grecque la fait encore ce jour-là. Il eſt difficile de trouver la raiſon pourquoi nous la faiſons aujourd'hui le 26 de Janvier (*d*).

## V.

XIV. Sa lettre aux Philippiens. *Ti. tom. I. L. iij. n. 13.* AN 107.

La lettre que S. Polycarpe écrivit aux Philippiens en leur envoyant le recueil de celles de S. Ignace, a été connue & eſtimée de toute l'antiquité, juſques-là qu'on la liſoit publiquement dans les égliſes d'Aſie. Dès le commencement de

(*c*) [ M. Racine avoit dit *Janvier*, d'après les mémoires de M. de Tillemont : mais l'errata qui eſt à la fin de ces mémoires, avertit qu'il faut lire *Février.* ]

(*d*) [ C'eſt-à-dire, pourquoi le martyrologe Romain la met au 26 Janvier : l'égliſe de Paris la célebre le 27 Avril, comme renvoyée du 26 Mars à cauſe du Carême. ]

sa lettre, il les félicite du bonheur qu'ils avoient eu de recevoir S. Ignace & les compagnons de son voyage, dont les chaînes, dit-il, sont les diadêmes des élus de Dieu. Ensuite il releve la piété & la foi des Philippiens, qui ferme & solide dès les premiers momens qu'on leur avoit annoncé l'Evangile, étoit jusques-là demeurée pure & sans mélange; ce qui lui donne lieu de les exhorter à la conserver & à la faire croître de plus en plus. Pour leur en faciliter les moyens, il descend dans un détail des devoirs attachés aux différens états dans lesquels Dieu les a placés. Il veut que les femmes aient un amour sincere pour leurs maris, & qu'elles prennent soin d'instruire leurs enfans dans la crainte de Dieu; que les veuves, ce qu'il faut entendre sur-tout des diaconesses, soient extrêmement réservées à juger des choses de la foi; qu'elles prient sans cesse pour tous; qu'elles soient entiérement éloignées de la médisance, de l'avarice, & de tout mal, sachant qu'elles sont le temple de Dieu qui voit tout ce qui est en nous, & qui découvre jusqu'aux plus secretes pensées du cœur. Les diacres doivent aussi être irréprochables, & retenus en toutes choses, compatissans, ennemis de toute avarice, ardens dans la pratique du bien, & marchant selon la vérité de Dieu. Que les jeunes gens soient aussi sans reproche; qu'ils mettent leur premier soin à conserver la pureté, & à réprimer leurs desirs; qu'ils soient soumis aux prêtres & aux diacres, comme à Dieu & à Jesus-Christ. Que les vierges conservent sans tache la pureté de leur conscience. Que les prêtres ramenent avec tendresse ceux qui se sont égarés; qu'ils visitent les malades, les veuves, les orphelins, les pauvres. Il donne ensuite des instructions sur la vérité & la certitude de l'Incarnation & de la Mort du Sauveur. Il les loue de l'intelligence qu'ils avoient dans les saintes Ecritures; il les exhorte à prier pour tous les Saints, pour les Rois, les Princes, les Puissances, pour leurs persécuteurs, & les ennemis de la Croix.

On peut encore remarquer dans cette lettre, que le saint étoit persuadé que les Martyrs jouissoient du souverain bonheur aussi-tôt après leur mort; que l'Incarnation du Fils de

Dieu, sa Passion, sa Mort, sa Résurrection, ont été très-réelles & non apparentes; qu'en matiere de doctrine, nous devons nous en tenir à ce qui nous a été enseigné dès le commencement; que les hérétiques expliquoient les Ecritures à leur fantaisie; que le moyen d'obtenir de Dieu la force de résister à la tentation, c'est de jeûner & de prier; qu'il faut reprendre les pécheurs avec modération; ne point les regarder comme nos ennemis, mais les recevoir comme des membres qu'on fait rentrer dans leur devoir; que ce n'est point par nos œuvres que nous sommes sauvés, mais par la grace & les mérites de Jesus-Christ; que l'amour des richesses est le principe & la source de tous les maux; mais que l'amour de Dieu & du prochain, qui doit animer toutes nos actions, est le fondement de notre espérance.

---

## ARTICLE II.

*Plusieurs autres saints Martyrs.*

NOus verrons, en parlant des Empereurs, ce qui donna lieu aux différeutes persécutions qui affligerent l'Eglise pendant le second siecle. Nous nous bornerons dans cet article à faire connoître les plus illustres Martyrs, qui scellerent de leur sang le témoignage qu'ils rendirent à Jesus-Christ.

### I.

I. S. Siméon, évêque de Jérusalem. *Fl. tom. I. l. iij. n. 1.* AN 107.

Siméon, fils de Cléophas & de Marie, cousin germain de Jesus-Christ, fut compris dans les persécutions particulieres qui furent excitées sous l'empereur Trajan. Il étoit évêque de Jérusalem, avoit succédé en ce siege à l'apôtre S. Jacques, & étoit âgé de six vingts ans, quand il fut présenté au consulaire Attique, gouverneur de Syrie. Quelques hérétiques le dénoncerent comme étant chrétien, & de la race de David; car les empereurs avoient résolu d'exterminer cette famille, pour ôter aux Juifs toute occasion de révolte; & ils croyoient

croyoient qu'il n'en restoit plus personne. Siméon fut tourmenté pendant plusieurs jours. Tout le monde, & le consulaire lui-même, ne se lassoit point d'admirer tant de force & de courage dans un vieillard de cet âge. Enfin il fut attaché à la croix, & y mourut l'an 107, après avoir été évêque de Jérusalem plus de quarante ans (*e*). On mit en sa place Juste, Juif de naissance; car il restoit encore beaucoup de Juifs de ceux qui avoient embrassé la foi.

## I I.

II. Sainte Symphorose & ses fils. *Fl. tom. I. l. iij. n. 31.* AN 125.

L'empereur Adrien ayant achevé un palais qu'il avoit fait bâtir à Tibur près de Rome, voulut le dédier par des cérémonies païennes, & sacrifia pour faire parler les oracles des idoles. Les démons répondirent: La veuve Symphorose, avec ses sept fils, nous déchire tous les jours en invoquant son Dieu: si elle sacrifie avec ses fils, nous accorderons tout ce que vous demandez. Adrien la fit arrêter avec ses fils; & d'abord il employa la douceur pour les engager à sacrifier. Symphorose répondit: Mon mari Gétulius & son frere Amantius étant vos tribuns, ont souffert divers tourmens pour le nom de Jesus-Christ, plutôt que de sacrifier aux idoles, & ont vaincu vos démons par leur mort. Ils ont été couverts d'ignominie devant les hommes; mais ils ont été comblés d'honneur devant les Anges, & maintenant ils jouissent dans le ciel de la vie éternelle. L'empereur eut recours aux menaces; & la voyant inébranlable, il la fit conduire au temple d'Hercule, où on la souffleta, & ensuite on la pendit par les cheveux. Comme elle demeuroit ferme dans sa confession, il la fit jetter dans le fleuve avec une pierre au col. Le lendemain l'empereur se fit amener ses sept fils tous ensemble; & les ayant inutilement pressés de sacrifier, il fit planter sept pieux autour du temple d'Hercule: on les étendit avec des poulies, & on les fit mourir par différens supplices (*f*).

(*e*) [ Les Latins honorent sa mémoire le 18 Février. ]

(*f*) [ L'Eglise célebre leur mémoire le 18 Juillet. ]

## III.

III.
Sainte Félicité & ses fils.
*Fl. tom. I. l. iij. n. 42.*
AN 164.

Sous le regne de Marc-Aurele, à qui les anciens donnent souvent le nom d'Antonin, il s'éleva à Rome une sédition de la part des pontifes païens ; & Félicité, femme du rang des illustres, fut arrêtée avec ses sept fils. C'étoit une veuve d'une grande vertu, qui prioit Dieu sans cesse, & édifioit tout le monde par la sainteté de sa vie. Les pontifes se plaignirent d'elle à l'empereur Antonin, & lui dirent que cette veuve attiroit la colere des dieux. Aussi-tôt l'empereur ordonna à Publius, préfet de Rome, de l'obliger, avec ses enfans, de sacrifier aux dieux pour les appaiser. Le préfet employa pour la gagner les caresses & les menaces ; mais elle demeura ferme. Le lendemain il tint sa séance dans la place de Mars, & la fit amener avec ses fils. Cette femme admirable se tourna vers eux, & leur dit : Jettez les ieux au ciel, mes enfans : c'est-là où Jesus-Christ vous attend avec ses saints. Demeurez fideles dans son amour, & combattez courageusement pour le salut de vos ames. Le préfet lui fit donner un soufflet, & lui dit : Vous êtes bien hardie de leur donner de tels conseils devant moi, malgré les ordres de l'empereur. Alors il appella l'un après l'autre les sept enfans, qui ayant confessé généreusement la foi, furent fouettés & mis en prison. Le préfet rapporta à l'empereur Antonin le procès-verbal de cet interrogatoire, & l'empereur les renvoya à divers juges, qui les firent mourir par différens supplices. L'un de ces juges fit tuer le premier à coups de lanieres garnies de balles de plomb par les bouts. Le second & le troisieme furent assommés à coups de bâton. Un autre juge fit précipiter le quatrieme. Les trois autres eurent la tête tranchée, aussi-bien que leur mere (*g*).

(*g*) [ Le martyrologe Romain met la mémoire des sept Freres au 10 Juillet, & celle de leur mere, au 23 Novembre ; ce qui a fait croire qu'elle ne consomma son sacrifice que quatre mois après ses enfans. L'église de Paris réunit la mémoire de sainte Félicité avec celle de ses sept fils, au 10 Juillet. ]

## I V.

IV.
S. Ptolémée
& S. Luce.
*Fl. tom. I. l. iij. n. 50.*
AN 166.

Il y avoit à Rome une femme, dont le mari étoit extrêmement débauché. Elle avoit aussi elle-même mené une vie fort déréglée. Etant devenue chrétienne, elle ne se contenta pas de se corriger ; elle voulut aussi persuader à son mari de quitter ses désordres, & lui parla du feu éternel dont sont menacés ceux qui se dégradent, en s'abandonnant à des passions brutales. Ces remontrances n'ayant fait qu'indisposer son mari, elle vouloit le quitter entiérement ; mais ses parens lui conseillerent d'attendre encore quelque tems. Cependant il alla à Alexandrie, où elle apprit que cet homme si corrompu se plongeoit de plus en plus dans toutes sortes d'excès. Elle lui envoya donc un écrit de divorce. Le mari de retour à Rome, l'accusa devant l'empereur d'être chrétienne. La femme de son côté présenta une requête, demandant qu'il lui fût permis de régler ses affaires domestiques, & promettant ensuite de répondre à l'accusation ; ce qui lui fut accordé.

Son mari ne pouvant plus la poursuivre, attaqua un chrétien nommé Ptolémée (*h*), qui l'avoit instruite de la Religion Chrétienne, l'accusa devant le préfet de Rome, & persuada au centurion qui l'avoit arrêté, & qui étoit un de ses amis, de lui demander seulement s'il étoit chrétien. Ptolémée l'avoua ingénuement ; & le centurion le tint long-tems en prison, en le faisant beaucoup souffrir. Enfin il fut amené au préfet, qui se contenta de lui demander s'il étoit chrétien. Ptolémée le confessa constamment, & le magistrat le fit mener au supplice. Alors un autre chrétien nommé Lucius, ayant horreur d'une si horrible injustice, dit au préfet : Comment pouvez-vous ainsi condamner un homme qui n'est convaincu ni d'homicide, ni de vol, ni d'adultere, ni d'aucun autre crime, & n'est coupable que d'avoir confessé qu'il est chrétien ? Un tel jugement ne convient point aux maximes

(*h*) [ M Racine l'a nommé *Ptolomée* dans sa Table chronologique, & M. Fleury le nomme ainsi. M. Baillet le nomme *Ptolémée.* ]

du pieux empereur, ni du philosophe son fils, ni du sacré sénat. Le préfet, sans autre réponse, dit à Lucius : Il me semble que tu es aussi de ce nombre ; & Lucius l'ayant avoué, le magistrat commanda qu'il fût aussi mené au supplice. Lucius dit qu'il lui avoit une grande obligation de le délivrer de si méchans maîtres, & de l'envoyer à Dieu, ce pere & ce roi si plein de bonté. Il survint un troisieme chrétien, qui fut aussi condamné. Tout cela se passa à Rome vers l'an 166 (*i*).

Nous apprenons cette histoire du témoin le plus autentique que l'on puisse desirer, c'est-à-dire, de S. Justin, qui en pouvoit avoir été témoin oculaire, & qui la raconte dans sa seconde apologie.

V.

V. Martyrs des Gaules. Lettre des église de Vienne & de Lyon. *Fl. tom. I. L. iv. n. 12 & suiv.* AN 177.

Il s'éleva sous Marc-Aurele une persécution violente en plusieurs villes par des émotions populaires, particulierement dans les Gaules. On le voit par la lettre que ceux qui en furent témoins oculaires, écrivirent en grec, avec ce titre : Les serviteurs de Jesus-Christ qui demeurent à Vienne & à Lyon dans les Gaules, aux freres d'Asie & de Phrygie, qui ont la même foi, la même espérance : paix, grace, & gloire de la part de Jesus-Christ Notre-Seigneur. Ils racontent ensuite le détail de leurs souffrances, & ils disent que la haine des Païens étoit telle contre eux, qu'on les chassoit des maisons particulieres, des bains, de la place publique, & qu'on ne vouloit pas qu'aucun d'eux parût en quelque lieu que ce fût. Les plus foibles prirent la fuite, les plus fermes s'exposerent à tout souffrir. D'abord le peuple s'emporta contre eux, jusqu'à les frapper & leur jetter des pierres. Ensuite on les mena dans la place, où ils furent interrogés publiquement par le tribun & les magistrats de la ville ; & ayant confessé qu'ils étoient chrétiens, ils furent mis en prison jusqu'à l'arrivée du gouverneur qui étoit absent.

VI. S. Vettius, Quelques jours après, le gouverneur étant venu, ils lui furent présentés. Mais ce juge passionné les traita avec tant

(*i*) [ L'Eglise honore la mémoire de ces saints martyrs le 19 Octobre.]

de rigueur, que Vettius Epagathus, jeune homme d'une rare sagesse, d'une grande innocence de mœurs, & d'un zele admirable, demanda d'être écouté pour défendre les Chrétiens, & prouver la fausseté de tout ce qu'on débitoit contre eux. Le gouverneur, au lieu de recevoir sa requête, se contenta de lui demander s'il étoit chrétien. Vettius le confessa à haute voix, & fut mis au nombre des Martyrs avec le titre d'avocat des Chrétiens.

avocat des Chrétiens.
Ste. Blandine, esclave.

L'exemple de ce jeune homme si zélé, inspira du courage à plusieurs; mais il y en eut environ dix qui céderent par foiblesse, étant mal préparés au combat. Leur chûte causa une sensible douleur à ceux qui demeuroient fermes, & affoiblit ceux qui n'étant pas encore pris, assistoient les martyrs, & ne les quittoient point malgré tout ce qu'il y avoit à souffrir. Tous les fideles étoient dans de grandes allarmes, à cause de l'incertitude de la persévérance. Les tourmens ne les effrayoient pas; mais ils envisageoient la fin, & appréhendoient que quelqu'un ne succombât. On faisoit tous les jours une recherche exacte des Chrétiens: ensorte qu'on arrêta tous les meilleurs sujets des deux églises, ceux qui soutenoient les autres. Avec les Chrétiens on prit aussi quelques païens qui les servoient. Ces esclaves craignant les tourmens qu'ils voyoient souffrir à leurs maîtres, déposerent à la sollicitation des soldats, que les Chrétiens mangeoient des enfans, & commettoient des incestes. Ces calomnies que l'on répandoit contre les Chrétiens, exciterent contre eux la rage des Païens d'une maniere si étrange, que ceux qui auparavant conservoient encore avec eux quelque liaison, s'emportoient alors, & témoignoient les détester.

Ceux que la fureur du peuple, du gouverneur & des soldats attaqua le plus violemment, furent Sanctus, diacre, natif de Vienne, Maturus néophyte, Attalus originaire de Pergame, qui avoit toujours été le soutien des églises des Gaules, & une fille nommée Blandine, qui étoit esclave. Les fideles craignoient qu'elle n'eût pas même la hardiesse de confesser, à cause de la foiblesse de son corps. Cependant elle lassa ceux qui l'un après l'autre lui firent souffrir toute

ſorte de tourmens, depuis le matin juſqu'au ſoir. Ils ſe confeſſoient vaincus, ne ſachant plus que lui faire : ils étoient même étonnés qu'elle reſpirât encore. Mais le témoignage qu'elle rendoit à Jeſus-Chriſt la renouvelloit : ſon rafraîchiſſement & ſon repos étoit de dire : Je ſuis chrétienne : il ne ſe fait point de mal chez nous. Ces paroles ſembloient la rendre inſenſible.

VII. S. Sanctus, diacre.

Le diacre Sanctus ſouffrit auſſi des tourmens incroyables. Les Païens eſpéroient lui faire proférer quelque parole indigne de lui ; mais il eut une telle fermeté, qu'il ne leur dit ni ſon nom, ni ſa nation, ni la ville d'où il étoit, ni s'il étoit libre ou eſclave. A toutes ces queſtions il répondit en latin : Je ſuis chrétien. On ne put en tirer autre choſe. Le gouverneur & les bourreaux en furent ſi irrités, que ne ſachant plus que lui faire, ils lui appliquerent ſur les endroits du corps les plus ſenſibles, des lames de cuivre embraſées. Ainſi brûlé, il demeuroit immobile & ferme dans la confeſſion. Son corps n'étoit que plaies & meurtriſſures, de ſorte qu'il n'y paroiſſoit plus de figure humaine. Quelques jours après, les païens voulurent le remettre à la gêne, croyant le vaincre en r'ouvrant ſes plaies encore enflammées, ou du moins qu'il mourroit dans les tourmens, & épouvanteroit les autres. Mais ſon corps ſe redreſſa, & ſe rétablit à la ſeconde torture ; il reprit ſa premiere forme & l'uſage de ſes membres, enſorte que c'étoit plutôt le panſer que le tourmenter.

VIII. Sainte Biblis.

Biblis, qui étoit du nombre de ceux qui avoient ſuccombé, fut miſe à la queſtion pour lui faire avouer les impiétés dont on accuſoit les Chrétiens. Les tourmens la réveillerent comme d'un profond ſommeil ; ces douleurs paſſageres la firent penſer aux peines éternelles de l'enfer. Elle ſe confeſſa chrétienne, & fut miſe avec les martyrs. Comment, diſoit-elle, mangerions-nous des enfans, nous à qui il n'eſt pas permis de manger le ſang des bêtes ? Car les Chrétiens obſervoient encore alors, & pluſieurs ſiecles après, la défenſe de manger du ſang, portée par l'ancienne loi, & confirmée par le concile des Apôtres. Les tourmens ſe trouvant inutiles, par la vertu de Jeſus-Chriſt qui inſpiroit une patience

invincible aux martyrs, on les enferma dans une obſcure priſon : on leur mit les pieds dans des entraves de bois, les étendant juſqu'au cinquieme trou ; & on les traita ſi cruellement, qu'ils ſembloient ne pouvoir vivre, quand ils auroient été panſés avec le plus de ſoin. Ils demeurerent dans la priſon, privés de tout ſecours humain ; mais tellement fortifiés par le Seigneur, qu'ils conſoloient & encourageoient leurs freres. D'autres nouvellement pris, & qui n'avoient encore rien ſouffert, ne pouvoient ſupporter l'incommodité de la priſon, & y mouroient.

On arrêta en même tems Pothin, évêque de Lyon. Il étoit âgé de plus de quatre-vingts-dix ans, foible & infirme, enſorte qu'à peine pouvoit-il reſpirer. Le zele & le deſir du martyre le fortifioient. Il fut traîné devant le tribunal. Tout le peuple le maudiſſoit, comme ſi c'eût été Jeſus-Chriſt même. Ce vénérable vieillard rendit témoignage à la vérité ; & alors on ne l'épargna plus, & il fut battu cruellement. Ceux qui étoient proche, le frappoient inhumainement des mains & des pieds, ſans reſpecter ſon âge. Ceux qui étoient loin, lui jettoient ce qu'ils trouvoient dans leurs mains. Tous croyoient commettre une grande impiété, s'ils manquoient à lui inſulter, penſant venger ainſi leurs dieux. A peine reſpiroit-il encore, quand il fut jetté dans la priſon, où il mourut deux jours après.

IX. S. Pothin, évêque de Lyon.

Dans cette priſon étoient avec les martyrs, ceux qui avoient renoncé Jeſus-Chriſt la premiere fois qu'ils avoient été pris. Car il ne ſervoit de rien de céder. Ceux qui avoient confeſſé, étoient enfermés comme chrétiens. Les autres étoient gardés comme ſcélérats, s'étant reconnus coupables des crimes dont on chargeoit les Chrétiens ; enſorte que les uns étoient ſoulagés par le témoignage de leur conſcience, par l'eſpérance des promeſſes, par l'amour de Jeſus-Chriſt, par la conſolation du S. Eſprit : les autres étoient tourmentés par les remords qu'ils ne pouvoient étouffer. Cette différence paroiſſoit au-dehors. Les uns avoient le viſage gai, plein de dignité & de grace, étant plutôt ornés que chargés de leurs chaînes, répandant une bonne odeur qui faiſoit

croire à quelques-uns qu'ils usoient de parfums : les autres étoient abattus, tristes & défigurés. Les Païens mêmes leur reprochoient leur lâcheté. Ce spectacle confirmoit les autres chrétiens.

X. Martyre de S. Maturus & de S. Sanctus. Souffrances de Ste. Blandine & de S. Attale.

On tira de prison quatre martyrs pour les exposer aux bêtes en un spectacle. Ce furent Maturus, Sanctus, Blandine, & Attale. Maturus & Sanctus passerent de nouveau par tous les tourmens, comme s'ils n'avoient rien souffert auparavant. Ils furent traînés par les bêtes. On leur fit souffrir tous les supplices que le peuple furieux demandoit par divers cris, & sur-tout la chaise de fer où on les fit rôtir, ensorte que l'odeur incommodoit les spectateurs. Mais la fureur des Païens ne faisoit qu'augmenter. Enfin ces deux martyrs furent immolés, ayant tenu lieu dans ce spectacle de tous les divers combats des gladiateurs. Blandine fut attachée à une piece de bois, pour être dévorée par les bêtes ; & ce spectacle encourageoit les martyrs, à qui elle représentoit le Sauveur crucifié. On la traitoit ainsi, parce qu'elle étoit esclave. Aucune des bêtes ne lui fit mal ; elle fut détachée, & mise en prison. Le peuple demandoit Attale, qui étoit fort connu. On lui fit faire le tour de l'amphithéâtre avec un écriteau devant lui, où étoit en latin : C'est le chrétien Attale. Les Païens frémissoient contre lui ; mais le gouverneur ayant appris qu'il étoit citoyen Romain, le fit remettre en prison avec les autres ; attendant la réponse de l'empereur, à qui il avoit écrit à ce sujet.

XI. Dispositions admirables des SS. Martyrs.

En cet état, les martyrs firent paroître leur humilité & leur charité. Ils avoient un si ardent desir d'imiter Jesus-Christ, qu'après avoir confessé son nom plusieurs fois, ayant été exposés aux bêtes, brûlés, couverts de plaies, ils ne s'attribuoient point le nom de martyrs, & ne permettoient pas qu'on le leur donnât. Si quelqu'un des fideles les nommoit martyrs, ils s'en plaignoient hautement. Ils disoient que Jesus-Christ est le vrai & fidele témoin, le premier-né d'entre les morts, le chef de la vie divine. Et parlant de ceux qui étoient déja sortis du monde : Ceux-là, disoient-ils, sont martyrs, que Jesus-Christ a daigné recevoir dans la confession

confession de son nom, la scellant ainsi par leur mort ; pour nous, nous ne sommes que de petits confesseurs. Ils prioient les freres avec larmes, de faire pour eux de ferventes prieres, afin qu'ils eussent le bonheur de persévérer jusqu'à la fin. Ils parloient aux Païens avec une généreuse liberté, montrant la puissance du S. Esprit qui anime les Martyrs. Ils étoient remplis de la crainte de Dieu, & s'humilioient sous sa main toute-puissante : excusant tout le monde autant qu'ils pouvoient, n'accusant personne, & priant pour ceux qui les maltraitoient. Leur plus grande application étoit de retirer de la gueule du lion ceux qu'il sembloit avoir engloutis. Ils ne s'élevoient pas au-dessus de ceux qui étoient tombés. Mais ils suppléoient aux besoins des autres par leur abondance, leur témoignant une tendresse maternelle, & répandant pour eux beaucoup de larmes devant le Pere céleste. Ils demanderent leur résurrection, & elle leur fut accordée. Leur patience & leurs exhortations ranimerent le courage de ceux qui s'étoient laissés abattre.

Parmi les martyrs il y en avoit un qui étoit accoutumé à mener une vie très-austere, & à ne vivre que de pain & d'eau. Il se nommoit Alcibiade. Il vouloit continuer dans la prison ce genre de vie : mais Attale apprit par révélation, qu'Alcibiade ne faisoit pas bien de ne pas user des créatures de Dieu, & qu'il scandalisoit les autres. Alcibiade se soumit, & mangea de tout avec action de graces. Dieu visitoit les martyrs par des faveurs extraordinaires, & le S. Esprit étoit leur conseil. Ils savoient le bruit qui s'étoit répandu en Phrygie, de la fausse prophétie de Montan, qui commandoit des abstinences rigoureuses ; & pour montrer qu'ils condamnoient sa doctrine, ils écrivirent étant en prison plusieurs lettres aux freres d'Asie & de Phrygie. Ils envoyerent aussi une lettre au pape Eleuthere, le priant de donner la paix aux églises ; sans doute au sujet de la question de la Pâque. S. Irénée fut porteur de cette lettre.

Cependant la réponse de l'empereur vint. Elle portoit que l'on fit mourir ceux qui confesseroient, & que ceux qui nieroient fussent mis en liberté. Le gouverneur fit donc couper

la tête à tous ceux qui étoient citoyens Romains, & les autres furent envoyés aux bêtes. Il interrogea de nouveau ceux qui étoient tombés, croyant n'avoir qu'à les renvoyer; mais contre l'attente des Païens, ils confesserent la foi, & furent joints à la troupe des Martyrs. Quelques-uns demeurerent dans leur apostasie; mais ils n'avoient jamais eu une véritable foi, ni conservé avec soin l'innocence de leur baptême, ni craint véritablement Dieu, & avoient deshonoré la Religion Chrétienne par leur conduite.

XII. S. Alexandre, médecin.

Pendant l'interrogatoire, un Chrétien nommé Alexandre, Phrygien de nation, & médecin de profession, étant près du tribunal, faisoit des signes à ceux que l'on interrogeoit, pour les exciter à confesser Jesus-Christ, & se donnoit tant d'action, qu'il ressembloit à une femme en travail. Tout le monde le remarquoit, & étoit indigné de voir que ceux qui avoient nié, confessoient alors. Ils s'écrierent contre Alexandre, & l'accuserent d'être cause de ce changement. Le gouverneur l'interrogea aussi-tôt; & voyant qu'il étoit chrétien, il le condamna aux bêtes. Il entra le lendemain dans l'arêne avec Attale; & ayant beaucoup souffert dans l'amphithéâtre, ils moururent tous deux d'un coup d'épée. Alexandre ne jetta pas un soupir, & ne dit pas un mot, se contentant de s'entretenir avec Dieu dans son cœur. Attale étant mis sur la chaise de fer; comme son corps brûloit, & que l'odeur de la graisse s'élevoit, il dit au peuple: Voilà ce que c'est que de manger des hommes.

XIII. Martyre de S. Ponticus, & de sainte Blandine.

Après eux tous, le dernier jour des gladiateurs, Blandine fut encore amenée, avec un jeune homme d'environ quinze ans nommé Ponticus. On les avoit amenés tous les jours pour voir les supplices des autres, dans le dessein de les affoiblir: mais ils demeurerent fermes. Le peuple entra en fureur; & sans avoir égard ni à l'âge de l'un, ni au sexe de l'autre, ils leur firent souffrir tous les tourmens imaginables. Ils alloient à la mort avec plus de joie, qu'à un festin délicieux. Le jeune Ponticus étant mort, Blandine, après les fouets, les bêtes & la chaise ardente, fut enfermée dans un filet, & exposée à un taureau qui la secoua long-tems: mais

l'espérance qui la soutenoit, & son amour pour Dieu, sembloient la rendre insensible. Elle fut égorgée ; & les Païens confessoient qu'ils n'avoient jamais vu une femme tant souffrir (*j*).

## V I.

XIV. S. Epipode & S. Alexandre.

*Fl. tom. I. l. iv. n. 16.*

AN 178.

Dans cette même persécution, on trouve deux martyrs illustres à Lyon, Epipode & Alexandre. Alexandre étoit Grec de nation ; Epipode natif de Lyon ; tous deux nés de parens qui portoient le titre de Clarissimes. Leur amitié s'étoit formée dès l'enfance dans les écoles. Ils s'excitoient dès-lors à la piété, & se préparoient au martyre par la sobriété, la tempérance, la mortification, la chasteté & les œuvres de miséricorde. Ils étoient dans la fleur de leur jeunesse, sans être mariés. La persécution étant allumée, ils cherchoient à se cacher, suivant le précepte de l'Evangile. Ils sortirent de la ville seuls & secrétement, & se retirerent au bourg de Pierre-encise, où ils se cacherent dans la maison d'une pauvre veuve chrétienne. Ils furent quelque tems à couvert ; mais enfin on les chercha si bien, qu'on les découvrit ; & comme ils tâchoient de s'enfuir, Epipode perdit un de ses souliers, qui fut trouvé par une femme chrétienne, & conservé comme un trésor. Quand ils furent pris, on les mit en prison. Trois jours après, ils furent présentés, les mains liées derriere le dos, devant le tribunal du gouverneur. Ayant confessé Jesus-Christ, le peuple jetta un grand cri ; & le juge en colere, disoit : A quoi donc ont servi les tourmens de ceux qui ont été exécutés, s'il est encore question de Christ ?

De peur qu'ils ne s'exhortassent l'un l'autre, du moins par signes, il les fit séparer ; & prenant d'abord Epipode qu'il croyoit plus foible, parce qu'il étoit plus jeune, il lui dit : Il ne faut pas que vous périssiez par votre opiniâtreté. Nous adorons les dieux immortels, que tous les peuples & nos princes mêmes honorent. Nous les honorons par la joie, les

(*j*) [ On a réuni la fête de ces saints martyrs au 2 Juin : c'est peut-être le jour de la mort de S. Pothin ; les autres ne consommerent leur martyre que dans les trois ou quatre premiers jours du du mois d'Août. ]

festins, la musique, les jeux & les divertissemens. Vous adorez un homme crucifié, à qui on ne peut plaire en jouissant de tous ces biens. Il rejette la joie, il aime les jeûnes & la chasteté stérile, & condamne les plaisirs. Quel bien vous peut faire celui qui n'a pu se garantir de la persécution des plus misérables ? Quittez l'austérité pour jouir des biens de ce monde, avec la joie qui convient si fort à votre âge. Epipode répondit : Votre cruelle compassion ne me touche pas. Vous ne savez pas que Notre-Seigneur Jesus-Christ est ressuscité après avoir été crucifié, lui qui par un mystere ineffable, étant Dieu & Homme tout ensemble, a ouvert à ses disciples le chemin de l'immortalité. Mais pour vous parler selon votre portée : Ignorez-vous que l'homme est composé de corps & d'ame ? Chez nous l'ame commande, & le corps obéit. Les infamies que vous commettez en l'honneur de vos dieux, donnent du plaisir aux corps & tuent les ames. Nous faisons la guerre au corps, & le mortifions ; mais c'est pour faire vivre l'ame, & lui conserver son empire. Pour vous, après vous être plongés dans la volupté comme les bêtes, vous ne trouvez à la fin qu'une triste mort ; au lieu que quand vous nous faites périr, nous entrons dans une vie éternelle. Le juge irrité de cette réponse, lui fit donner des coups de poing sur la bouche. Epipode ayant les dents tout en sang, disoit : Je confesse que Jesus-Christ est Dieu, avec le Pere & le S. Esprit : il est juste que je rende mon ame à celui qui m'a créé & racheté. Le juge en même tems le fit pendre au chevalet, & deux licteurs vinrent des deux côtés pour le déchirer avec les ongles de fer. Il s'éleva tout d'un coup un cri terrible du peuple, qui demandoit qu'on le lui abandonnât pour le mettre en pieces ; car le juge n'alloit pas assez vîte à leur gré. Celui-ci craignant qu'ils ne perdissent le respect dû à sa dignité, fit ôter le martyr, & lui fit sur le champ couper la tête.

Deux jours après, on tira Alexandre de prison, & on le présenta au gouverneur, qui lui dit : Vous pouvez encore profiter de l'exemple des autres : car nous avons tellement donné la chasse aux Chrétiens, que vous êtes peut-être le

seul qui restiez. Alexandre dit : Je rends graces à Dieu, de ce que vous m'encouragez par l'exemple des autres martyrs. Au reste, vous vous trompez : le nom Chrétien ne peut périr. Dieu l'a établi sur des fondemens si solides, qu'il s'étend même par la mort de ceux qui en sont honorés. Je suis Chrétien : je l'ai toujours été, & je le serai toujours pour la gloire de Dieu. Le gouverneur le fit étendre, les jambes écartées, & frapper par trois bourreaux qui se relevoient l'un l'autre ; ce qui dura très-long-tems, sans que rien affoiblît sa patience. Enfin, le juge le voyant inébranlable, le condamna à mourir en croix. Les exécuteurs le prirent, lui étendirent les bras, & l'attacherent. Mais il ne souffrit pas long-tems ; car son corps étoit tellement déchiré, qu'à-travers les côtes décharnées, on voyoit les parties les plus cachées des entrailles. Ainsi, invoquant Jesus-Christ par les derniers efforts d'une voix mourante, il rendit son ame à Dieu. Comme les Paiens empêchoient la sépulture des Martyrs, les Chrétiens déroberent les corps de ces deux jeunes hommes si admirables, & les cacherent près de la ville, au fond d'une vallée, dans un lieu couvert d'arbres & d'eau, qui devint ensuite célebre par la piété des fideles & par la multitude des miracles (*k*).

## VII.

XV. S. Symphorien. *Fl. tom. I. l. iv. n. 18.* AN 179.

Dans la même persécution des Gaules, sous Marc-Aurele, souffrit à Autun Symphorien fils de Fauste, d'une famille noble & chrétienne. Il avoit été baptisé par S. Bénigne, & levé des fonts par S. Andoche. Il étoit dans la fleur de son âge, instruit dans les lettres & dans les bonnes mœurs. La ville d'Autun étoit une des plus anciennes & des plus illustres des Gaules, mais aussi des plus superstitieuses. On y adoroit principalement Cybele, Apollon & Diane. Héraclius, homme consulaire, faisoit la recherche des Chrétiens. On lui amena Symphorien, comme séditieux parce qu'il n'avoit pas adoré l'idole de Cybele, que l'on portoit dans un chariot, suivi d'une grande foule de peuple. Héraclius lui dit : Vous

(*k*) [ L'Eglise honore leur mémoire les 22 & 24 Avril. ]

nous avez donc échappé, si vous êtes Chrétien; car il n'en reste plus guéres. Symphorien ayant répondu avec beaucoup de courage & de liberté, Héraclius le fit battre par ses licteurs, & conduire en prison. Ayant appris qu'il étoit de famille noble, il l'exhorta à adorer Cybele & les autres divinités, & lui fit concevoir les espérances les plus flatteuses: mais Symphorien montra par sa réponse, qu'il méprisoit les promesses du consulaire, & encore plus les divinités qu'il lui proposoit, & détesta les cruelles & extravagantes superstitions du culte de Cybele. Enfin, le juge le condamna à mourir par le glaive. Comme on le menoit hors de la ville pour l'exécuter, sa mere lui crioit de dessus la muraille: Mon fils, mon cher fils Symphorien, souvenez-vous du Dieu vivant: élevez votre cœur au ciel, & pensez à celui qui y regne. On ne vous ôte pas aujourd'hui la vie, on ne fait que vous la changer en une meilleure (*l*).

## VIII.*

XVI. S. Apollone, sénateur Romain.

*Fl. tom. I. l. iv. n. 29.*

AN 186.

[Sous l'empire de Commode (*m*), l'Eglise jouissoit par tout le monde d'une profonde paix, qui donna lieu à un grand nombre de conversions: ensorte qu'à Rome plusieurs personnes nobles & riches embrasserent la foi Chrétienne, avec leurs domestiques & leurs parens. De ce nombre fut Apollone, sénateur, illustre dans les lettres & dans la philosophie. Il fut accusé par un de ses esclaves, qui fut puni de mort suivant l'ordonnance de Marc-Aurele, par laquelle il étoit défendu d'accuser les Chrétiens comme Chrétiens. L'esclave fut donc mis en croix, & eut les jambes cassées, par sentence de Pérennis, préfet du prétoire. Mais ensuite Pérennis pria Apollone de rendre compte au sénat de sa conduite. Apollone composa un discours excellent, où il confessoit nettement la foi Chrétienne, & en faisoit l'apolo-

(*l*) [L'Eglise honore la mémoire de S. Symphorien le 22 Août.]

(*m*) [M. Racine a mis dans sa Table chronologique, sous l'an 186, le martyre d'Apollone; c'est ce qui donne lieu d'en faire mention ici par supplément, d'après ce qui en est dit par M. Fleury.]

gie ; & le récita en plein sénat. Mais comme ils tenoient pour maxime de ne point pardonner aux Chrétiens qui avoient une fois comparu en jugement, s'ils ne se rétractoient, il fut condamné par décret du sénat à perdre la tête ; ce qui fut exécuté (*n*). C'étoit en la sixieme ou septieme année de Commode, 186 de Jesus-Christ. ]

---

# ARTICLE III.

## *Hérésies. Auteurs Ecclésiastiques qui les ont combattues.*

COmme nous avons peu de choses à dire sur les hérésies qui parurent dans le second siecle, nous avons cru devoir renfermer dans cet article ce qui regarde les auteurs ecclésiastiques qui ont défendu la vérité. A l'égard des plus illustres, qui sont S. Justin, S. Irénée & S. Clément d'Alexandrie, nous en parlerons dans des articles particuliers.

### I.

I. Hérésies. Leurs causes.

Lorsqu'il ne se trouva plus sur la terre aucun des premiers disciples, qui avoient été instruits de la bouche sacrée de Notre-Seigneur, les hérésies, qui jusques-là s'étoient tenues dans les ténebres, se produisirent plus hardiment. Les bornes qu'on s'est prescrites dans cet ouvrage ne permettant pas d'entrer dans le détail de toutes celles qui se sont élevées, il suffira de faire connoître les principales, & de faire quelques réflexions sur leurs causes, & sur les vues qu'avoit l'esprit de mensonge, en tendant aux ames un si grand nombre de pieges.

Les hérésies de Basilide, Saturnin, Carpocras, celles des Gnostiques & des Valentiniens, venoient du mélange de la philosophie avec la religion. La plûpart des philosophes fai-

(*n*) [ L'Eglise honore sa mémoire le 18 Avril.]

soient profession de chercher le plaisir ; & la dissolution des Paiens étoit si effroyable, que ceux qui frappés des miracles, vouloient être Chrétiens sans quitter leur vie sensuelle, travailloient à faire un monstrueux mélange du Christianisme & du Paganisme. Ils mêloient la doctrine des idées qu'ils avoient reçue de Platon, avec l'évangile de S. Jean, & bâtissoient ainsi un systême de religion à leur fantaisie ; prenant presque tous le nom de Gnostiques (*o*), par lequel ils vouloient faire entendre qu'ils étoient fort éclairés & fort spirituels.

Outre la corruption de la nature, que l'on peut regarder comme la premiere cause de ces hérésies, on peut dire encore que la maladie de tous ces hérétiques étoit de trouver trop simple la doctrine de l'Eglise Catholique, & de vouloir relever plus haut le Dieu qu'ils reconnoissoient pour Souverain. Ils confondoient les idées corporelles avec les spirituelles, prenoient en un sens grossier les termes métaphoriques de l'Ecriture, & prétendoient prouver toutes leurs visions par des explications forcées des Livres saints. Une autre cause de ces hérésies, étoit le desir de pouvoir éviter le martyre. Quiconque avoit renoncé Jesus-Christ par la crainte des hommes, n'étoit plus regardé comme Chrétien. Or des gens qui vouloient continuer de l'être, sans se voir exposés à souffrir & à mourir, avoient besoin d'accommoder le Christianisme à cette disposition. Enfin, quand un Chrétien avoit commis un crime, on le regardoit avec horreur ; & le dépit qu'il en avoit, le portoit à déchirer l'Eglise.

## II.

II. Marcion. *Fl. tom. I. l. iij. n. 34.*

C'est ainsi que se forma la secte de Marcion. Ayant commis un péché d'incontinence, son pere, qui étoit un saint évêque, en fut si affligé, qu'il le chassa de l'Eglise. Marcion eut beau demander pardon, il ne put l'obtenir ; & ne pouvant supporter l'humiliation à laquelle il étoit réduit, il alla à

(*o*) [ Le nom de *Gnostique* vient du grec, & signifie, qui a de grandes connoissances. ]

à Rome, & s'adressa aux anciens prêtres qui restoient encore de ceux que les disciples des Apôtres avoient formés; mais ils le rejetterent de leur compagnie. L'indignation & le dépit l'emporterent, & il dit sans détour: Je déchirerai votre Eglise, & j'y mettrai une division éternelle. Cet hérésiarque établit quelques principes diamétralement opposés à ceux des autres hérétiques. Comme les excès d'intempérance des Gnostiques les décrioient, le démon s'y prit autrement. Marcion établit deux principes, l'un du bien & l'autre du mal, & rejetta l'ancien Testament. Ces deux points furent depuis la base du Manichéïsme, qui fit de si grands maux dans la suite. Il condamnoit le mariage, & ne recevoit que ceux qui faisoient profession de continence. Ses sectateurs s'abstenoient de la chair, n'usoient que d'eau, même dans le sacrifice, faisoient des jeûnes fréquens, & s'exposoient d'eux-mêmes au martyre. Voilà, comme l'on voit, un plan nouveau, & des hommes bien différens de ceux qui ne cherchoient qu'à satisfaire la cupidité, & qui s'abandonnoient aux plus grossieres voluptés. Le démon, en multipliant si fort les hérésies, espéroit gagner plus de monde, comptant qu'un Chrétien qui auroit évité un piége, pourroit tomber & être pris dans un autre. Il réussit à l'égard de plusieurs, & il n'y avoit aucune secte qui n'eût plus ou moins de partisans.

## III.

III. Montan. *Fl. tom. I. l. iv. n. 5. & 6.*

Celle qui en eut le plus, fut la secte de Montan. Il semble que le démon, qui avoit en vain attaqué l'Eglise par le libertinage & les mœurs déréglées des autres hérétiques, se soit efforcé de la surprendre par l'austérité & la sainteté apparente de Montan. Il avoit fait tracer son nouveau plan par Marcion; mais Montan le perfectionna, & y ajouta des traits infiniment propres à séduire. Montan donna entrée à l'esprit séducteur par son ambition pour les dignités de l'Eglise. Il commença à être agité d'une maniere extraordinaire, à parler par enthousiasme, & à dire des choses surprenantes. Les dons miraculeux, & entre autres celui de pro-

phétie, étoient encore communs dans l'Eglise. C'est ce qui rendoit l'artifice du démon plus dangereux, à cause de la difficulté qu'il y avoit à discerner cette fausse prophétie de la véritable. Deux femmes riches & nobles furent en même tems possédées de l'esprit de séduction, qui vint à bout de faire admirer son œuvre par un grand nombre de personnes, à cause des traits beaux en apparence qu'il y mêloit. Il se tint plusieurs conciles contre cette hérésie, & ce sont les premiers dont on ait connoissance depuis celui de Jérusalem. Les saints évêques, après avoir examiné ces nouveaux prophetes, les rejetterent sur ce qu'ils parloient dans l'extase & sans liberté. L'on établit contre eux ce principe, que le S. Esprit perfectionne ceux à qui il se communique, au lieu de les dégrader; & qu'en faisant parler les prophetes, il ne leur ôte point le libre usage de la raison & des sens. En peu de tems l'œuvre des Montanistes fit du progrès, & ils eurent l'adresse de tirer du pape Victor des lettres d'approbation. On lui ouvrit les yeux, & il les révoqua: après quoi les Montanistes furent séparés de l'Eglise, & firent leurs assemblées à part.

Le démon, pour attirer plus de monde dans cette prétendue réformation, fit le rigoriste. Plus les Chrétiens etoient fervens, plus il espéroit que cette ruse lui réussiroit. Il s'avisa donc de se donner pour le S. Esprit descendu dans Montan, afin de réformer plusieurs abus, de tirer les fideles de l'extrême foiblesse & de l'espece d'enfance dans laquelle ils avoient vêcu jusqu'alors, afin de leur apprendre à ne pas fuir la persécution, à observer plusieurs carêmes, à regarder les secondes nôces comme illicites, & à ne pas recevoir à la pénitence ceux qui étoient tombés. S. Apollinaire d'Hiéraple fut le plus zélé adversaire de cette illusion; & on regarda avec horreur, des gens qui prétendoient introduire une plus grande perfection que les Apôtres. Nous aurons encore occasion de parler dans la suite de cette hérésie, qui s'étendit loin, & eut plus de partisans que toutes les hérésies qui l'avoient précédée.

I V.

IV. Tatien. *Fl. tom. I. l. iv. n. 7.*

Tatien, disciple de S. Justin, après avoir utilement servi l'Eglise, enseigna des erreurs qui venoient aussi d'un excès d'austérité. Il condamnoit l'usage du vin, défendoit le mariage, & donnoit encore dans d'autres excès (*p*). C'étoit un homme très-savant, & qui écrivoit fort aisément. Ses talens, joints à l'austérité de ses maximes, donnerent à son école beaucoup de réputation. De Mésopotamie elle se répandit à Antioche, dans la Cilicie, en quantité de provinces de l'Asie mineure, & même en Occident. Il se forma encore de nouvelles sectes, dont il est inutile de parler. Le mal de tous ceux qui en ont été les auteurs, étoit de trop raisonner, & de vouloir sonder les mysteres de la Religion.

On publia quelques ouvrages contre ces différentes hérésies; & lorsque l'on vit que le mal faisoit du progrès, comme la fausse prophétie de Montan, plusieurs évêques s'assemblerent, & les fideles furent avertis de se préserver de la séduction. A l'égard des autres maux moins séduisans, on se contenta de beaucoup veiller, pour fermer toute entrée à ces hommes capables de corrompre les fideles. Aussi voyons-nous peu d'églises entamées par toutes ces hérésies. Elles n'emportoient gueres que la paille; & si Dieu laissoit de tems en tems enlever du froment, & permettoit la chûte de quelque étoile, c'étoit afin de tenir tous les fideles dans la crainte & dans l'humilité.

V.

V. Auteurs Ecclésiastiques. Papias. *Fl. tom. I. l. iij. n. 15. Ceillier, t. I. ch. xiv.* An 150.

Papias paroissoit avec éclat dans l'Eglise au commencement du second siecle. Il étoit évêque d'Hiéraple en Phrygie, & passoit pour très-savant dans l'Ecriture-sainte. Il avoit été disciple de S. Jean l'évangéliste & compagnon de S. Polycarpe. Il se plaisoit dans la compagnie, non de ceux qui parloient beaucoup, mais de ceux qui lui apprenoient la vérité. Il n'aimoit pas ceux qui débitoient de nouvelles maxi-

(*p*) [Ses disciples furent nommés *Encratites*, c'est-à-dire, Continens.]

mes, mais ceux qui lui rapportoient les préceptes & les regles dont la vérité même nous a instruits. Quand il rencontroit quelqu'un qui avoit vu les Apôtres, il leur disoit : Apprenez-moi ce qu'enseignoit André, ou Pierre, ou Thomas. Car, dit Papias, ce que je voyois dans les livres m'étoit moins utile que ce que j'apprenois de vive voix. Cet ancien auteur avoit écrit cinq livres de l'Exposition des discours du Seigneur. Il y avoit mêlé quelques fables, entre autres celle-ci : qu'après la résurrection des morts, Jesus-Christ régneroit mille ans sur la terre d'une maniere corporelle. Je crois, dit Eusebe, que Papias est tombé dans cette erreur, pour avoir mal pris les discours des Apôtres, & avoir mal entendu le sens mystérieux de leurs paraboles, prenant à la lettre des expressions figurées : car, autant que l'on en peut juger par ses écrits, il avoit un fort petit esprit. Cependant son antiquité & son amour pour la tradition, lui avoient acquis une telle autorité, que de grands hommes l'ont suivi dans cette erreur des Millénaires. L'Eglise ne laisse pas de le compter au nombre des Saints.

## VI.

VI. S. Méliton, évêque de Sardes.

*Fl. tom. I. l. iv. n. 1. & 3. Ceill. t. II. ch. iij.*

AN 170.

Méliton étoit d'Asie, & gouvernoit l'église de Sardes en Lydie, sous Marc-Aurele. La dixieme année du regne de cet empereur, il lui adressa une requête pour les Chrétiens. On persécute, dit-il, les serviteurs de Dieu, & on les poursuit dans toute l'Asie. Les calomniateurs, avides du bien d'autrui, se servent des ordonnances pour piller les innocens, & voler ouvertement jour & nuit. La seule priere que nous vous faisons, est de prendre connoissance par vous-même, de la cause de ceux que l'on fait passer à vos ieux pour des opiniâtres. Vous jugerez alors s'ils sont dignes de souffrir les supplices & la mort, ou de mener une vie tranquille. Si ce n'est point par votre ordre que l'on exerce contre nous des violences dont les barbares rougiroient, nous vous prions instamment d'arrêter ces brigandages populaires. Méliton écrivit plusieurs autres ouvrages sur la doctrine & sur la morale. On en compte jusqu'à vingt-sept, dont il ne nous

reste que quelques fragmens. Il y avoit un recueil de sentences courtes & choisies de l'Ecriture. La lettre qui y servoit de préface, & qu'Eusebe nous a conservée, contient un catalogue de tous les livres de l'ancien Testament, d'où Méliton avoit tiré ses extraits, c'est-à-dire, de tous ceux qui étoient reçus universellement pour canoniques. C'est pourquoi on n'y trouve que les vingt-deux livres qui étoient dans le canon des Juifs. C'est le premier catalogue des saintes Ecritures, que nous trouvions dans les auteurs chrétiens. Méliton omet seulement le livre d'Esther, que les Juifs reçoivent : ainsi, quelque soin qu'il eût pris, son catalogue n'est pas entiérement exact. Toutes les églises n'étoient pas encore également instruites sur ce sujet, & quelques-unes ne connoissoient pas tous les livres canoniques. Méliton a fait un traité de la Pâque, dans lequel il soutenoit la pratique de la célébrer le quatorzieme de la lune. Il menoit une vie sainte, avoit un bel esprit, & écrivoit d'une maniere fort élégante. Plusieurs le regardoient comme un prophete (*q*).

## V I I.

VII. S. Claude Apollinaire, évêque d'Hiéraple. *Fl. tom. I. l. iv. n. 4. Ceill. t. II. ch. v.*

Dans le même tems, Claude Apollinaire, évêque d'Hiéraple, l'un des plus grands hommes de l'Eglise, adressa, aussi-bien que Méliton, à l'empereur Marc-Aurele, une apologie pour les Chrétiens. S. Jérôme l'appelle un ouvrage excellent. Ce pere nous apprend que S. Apollinaire avoit composé cinq livres contre les Païens, & deux sur la vérité. Photius les avoit vus, & il en estime le style aussi-bien que le fond des choses. Il y en avoit d'autres qui passoient pour très-précieux. Il ne nous reste rien de tous ces ouvrages. S. Apollinaire les couronna par ceux qu'il composa contre les Montanistes. Il s'opposa avec zele à cette fausse prophétie, & la combattit avec force (*r*).

Il y eut vers le même tems plusieurs autres auteurs célebres. Philippe, évêque de Gortyne, écrivit un bel ouvrage

(*q*) [ Sa fête est marquée au premier Avril en divers martyrologes. ]

(*r*) [ Le martyrologe Romain fait mention de lui au 8 Janvier. ]

contre Marcion. Modeste réfuta aussi la même erreur avec beaucoup de clarté. Musanus écrivit un discours très-solide contre quelques-uns qui avoient quitté l'Eglise, pour embrasser l'hérésie des Encratites, qui commençoit alors, & dont Tatien étoit l'auteur. Tous ces écrivains ecclésiastiques vivoient sous l'empereur Marc-Aurele.

## VIII.

VIII. S. Denys, évêque de Corinthe. *Fl. tom. I. l. iij. n. 58. Ceill. t. II. ch. iv.*

Sous le même empereur parut aussi dans l'Eglise avec éclat S. Denys, évêque de Corinthe. Il ne se contenta pas d'instruire son troupeau : il étendit son zele sur les autres églises par les lettres qu'il leur écrivit. Nous en connoissons huit, qui sont très-propres à nous faire connoître l'état où étoit alors l'Eglise. La premiere étoit écrite aux Lacédémoniens, pour les instruire dans la foi orthodoxe, & les exhorter à la paix & à l'union. Dans la seconde, qui étoit adressée aux Athéniens, le saint évêque tâchoit d'enflammer leur foi, & de les fortifier dans une vie digne de l'Evangile. Il les reprenoit de s'être fort relâchés depuis la mort de leur évêque Publius, qui avoit souffert le martyre. Il y rendoit aussi témoignage à la vertu de Quadrat, successeur de Publius, qui avoit rétabli cette église, & ranimé leur foi. C'est dans cette même lettre, que nous apprenons que S. Denys l'Aréopagite a été le premier évêque d'Athènes. S. Denys de Corinthe écrivit la troisieme lettre aux Nicomédiens, pour combattre l'hérésie de Montan (*f*), à laquelle il opposa la regle de la vérité. La derniere des lettres de S. Denys fut écrite à l'église de Rome, & adressée au pape Soter, qui la gouvernoit alors, & qui avoit envoyé à l'église de Corinthe quelques aumônes, avec une lettre pleine d'instruction. S. Denys, en remerciant S. Soter, disoit : Nous avons aujourd'hui célébré le saint jour du dimanche ; & nous avons lu votre lettre, que nous continuerons toujours de lire pour notre édification, aussi-bien que la précédente qui nous a été écrite par Clément. Tel étoit l'ancien usage de lire ces let-

(*f*) [Ou plutôt, de Marcion, comme le disent M. Fleury & dom Ceillier.]

tres dans l'Eglise, après les saintes Ecritures. S. Denys se plaignoit en quelqu'un de ses écrits, que l'on avoit corrompu ses lettres, & il disoit : J'ai écrit plusieurs lettres à la priere des freres ; & les apôtres du démon les ont altérées par des retranchemens & des additions : la malédiction les attend. Il ne faut pas s'étonner, ajoute-t-il, si l'on a entrepris de corrompre les Ecritures du Seigneur, puisque l'on a entrepris de corrompre celles qui en sont si différentes. On ignore si ce saint évêque a souffert le martyre (*t*).

## I X.

Hégésippe étoit Juif de naissance. Ayant embrassé la foi Chrétienne, il écrivit en cinq livres l'Histoire Ecclésiastique, depuis la Passion de Jesus-Christ jusqu'à son tems. C'étoit un recueil sincere des traditions Apostoliques, d'un style simple. Car Hégésippe, quoique très-savant, imitoit la maniere dont écrivoient les Apôtres, aussi-bien que leur vie. Pendant un voyage qu'il fit pour aller à Rome, il conféra avec plusieurs évêques, & trouva qu'ils étoient tous attachés à la même doctrine & aux mêmes maximes. Il rendoit témoignage que jusqu'à son tems il n'y avoit aucun siege épiscopal où l'on ne gardât très-exactement ce que le Seigneur avoit lui-même prêché. On marque sa mort vers l'an 181. L'Eglise lui donne le titre de Saint. Nous avons perdu ses écrits, excepté quelques petits fragmens conservés par Eusebe.

IX. Hégésippe. *Fl. tome I. l. iij. n. 44. Ceill. t. II. ch. xj.*

## X.

Théophile, homme d'un grand esprit, & qui avoit beaucoup d'érudition, fut élevé sur le siege d'Antioche l'an 168 de Jesus-Christ. Il fut le sixieme évêque de cette église depuis S. Pierre. Les hérétiques s'efforçoient alors de ravager l'Eglise. L'hérésie, dit Théophile, perd tous ceux qui s'approchent d'elle, & traite ceux qui tombent dans ses filets, comme les pirates traitent ceux qu'ils ont surpris sur la mer.

X. S. Théophile, évêque d'Antioche. *Fl. tom. I. l. iv. n. 20. Ceill. t. II. ch. xij.*

(*t*) [ Le martyrologe Romain marque sa mémoire au 8 Avril. ]

Mais, disent les historiens, les pasteurs de l'Eglise ne s'endormoient pas. Ils mettoient les loups en fuite, & les chassoient de la bergerie, tantôt par les exhortations qu'ils faisoient aux fideles, tantôt par les combats qu'ils livroient aux hérétiques, en les confondant dans des disputes particulieres, ou en réfutant leurs erreurs par des ouvrages publics. L'un des chefs de l'armée chrétienne dans cette guerre fut S. Théophile dont nous parlons, qui nous a laissé, dit Eusebe, des preuves de son zele & de sa science dans l'écrit contre Marcion, que l'on voyoit encore dans le quatrieme siecle. Il écrivit aussi contre Hermogene, autre hérétique qui parut de son tems ; & dans cet ouvrage, il citoit des passages de l'apocalypse de S. Jean. Il composa des commentaires sur les Proverbes & sur les quatre Evangiles, dont il avoit fait comme une concorde, & il avoit écrit d'autres traités courts & élégans pour l'édification de l'Eglise.

Mais de tous les ouvrages de ce saint évêque, il ne nous reste que les trois livres à Autolyque. C'étoit un païen qui avoit de l'esprit, de l'éloquence, beaucoup de lecture, & sur-tout une grande connoissance de l'histoire. Sa curiosité le portoit à approfondir toutes choses, & néanmoins il ne daignoit pas même se donner la peine d'examiner sérieusement ce que c'étoit que le Christianisme. Il aimoit mieux s'en rapporter à des ignorans & des furieux, & sur leur parole condamner les Chrétiens comme des foux, & même comme coupables de tous les crimes dont leurs ennemis les accusoient. Sans en savoir davantage, il entreprit d'écrire contre les Chrétiens. Comme son ouvrage étoit d'un style fort élégant, les esprits superficiels l'admirerent ; mais ceux qui cherchoient la vérité, n'y trouvoient rien de solide. Il adressoit la parole à Théophile, lui faisant des reproches de ce qu'il avoit embrassé la Religion Chrétienne. Il disoit qu'il voudroit voir ressusciter un mort, avant que de croire que les hommes doivent ressusciter un jour, & il le défioit de lui montrer son Dieu. S. Théophile lui répondit par un ouvrage divisé en trois livres. Il dit qu'on ne peut voir Dieu que par un cœur entiérement purifié, ce qui ne sera que dans la gloire,

gloire ; que nous ſommes néanmoins obligés de croire en lui dès cette vie par la foi. Il fait l'énumération des principaux attributs de Dieu, & ajoute : Comme l'ame de l'homme eſt inviſible, & ſe fait connoître par ſes opérations ; de même nous ne pouvons voir Dieu de nos ieux, mais nous le connoiſſons par ſa providence & par ſes ouvrages. Il y a de la folie de ne pas croire qu'il y a un Dieu, en conſidérant les merveilles de la nature dont lui ſeul peut être l'auteur.

Théophile montre l'abſurdité de l'idolâtrie, l'ignorance des philoſophes & des poëtes au ſujet de la Divinité, & leurs contradictions. Il fait voir combien les Prophetes ſont au-deſſus d'eux. Il rapporte l'hiſtoire de la création, ſelon Moyſe, & l'explique fort au long, ſelon le ſens moral. Il reconnoiſſoit le Verbe coéternel au Pere. Mais il nomme génération, ſuivant le ſtyle des anciens théologiens, cette progreſſion par laquelle il s'eſt manifeſté au-dehors, lorſque le Pere a produit les créatures par lui. Nous trouvons dans cet ouvrage le mot de *Trinité* ; & c'eſt la premiere fois que nous le voyons employé pour marquer la diſtinction des Perſonnes divines. Il réfute les calomnies des païens, qui accuſoient les Chrétiens de toutes ſortes d'abominations. Il y oppoſe la ſainteté de la loi de Dieu, rapportant le décalogue, & pluſieurs paſſages des Prophetes & de l'Evangile, & conclut ainſi : Voyez ſi ceux qui font profeſſion de ſuivre une telle doctrine, peuvent ſe plonger dans les crimes que vous nous reprochez. Il nous eſt même défendu de voir les ſpectacles des gladiateurs, ni les autres, de peur de ſalir nos ieux de ce qui s'y voit, & nos oreilles de ce qui s'y chante. Les Chrétiens ont horreur de la ſeule penſée des actions de vos dieux. Ils s'exercent à la continence & à la tempérance. Chez eux l'injuſtice eſt bannie, le péché déraciné. On étudie la juſtice, on vit ſelon la loi de Dieu, on pratique la piété, on ſuit les regles de la ſageſſe. Enfin, il réfute l'objection de ceux qui accuſoient les Chrétiens d'avoir embraſſé une doctrine nouvelle. Il montre par le témoignage même des auteurs profanes, combien les Grecs étoient ignorans dans les anciennes hiſtoires ; & combien

Moyse & les autres Prophetes étoient anciens, en comparaison de leurs historiens & de leurs poëtes. Il rapporte toute la suite de la chronologie depuis Adam jusqu'à son tems, c'est-à-dire, jusqu'à [la mort de] Marc-Aurele, à qui il donne dix-neuf ans de regne (*u*).

## X I.

XI. Miltiade & Rodon. *Ceill. t. II. ch. xv.*

Miltiade, qui a défendu l'Eglise contre les païens, les Juifs & les hérétiques, avoit dans l'Eglise une grande réputation vers le milieu du second siecle, & mourut sous le regne de Commode. S. Jérôme dit qu'il écrivit un ouvrage très-important contre les Montanistes, pour montrer que les véritables prophetes étoient maîtres d'eux-mêmes en prophétisant. Miltiade a fait aussi deux livres contre les Juifs, & deux autres contre les Gentils. Il adressa encore aux empereurs une apologie pour les Chrétiens : mais nous n'avons plus aucun de ces ouvrages. Il y avoit vers le même tems plusieurs autres Auteurs ecclésiastiques : entre autres Rodon, qui, étant originaire d'Asie, vint à Rome, & y fut disciple de Tatien. Il écrivit plusieurs livres, & combattit sur-tout l'hérésie de Marcion. Il rapportoit que de son tems elle étoit divisée en plusieurs sectes, dont il nommoit les auteurs, & réfutoit les mensonges. Rodon avoit aussi fait un traité sur l'ouvrage des six jours.

## X I I.

XII. Versions de l'Ecriture par Aquila, Symmaque, Théodotion. *Fl. tom. I. l. iij. n. 25. l. iv. n. 22 & tom. II. l. v. n. 43. Ceill. t. II. ch. xxxviij.*

Outre la traduction des Livres sacrés, faite à Alexandrie par les Septante, ou les soixante & douze Interpretes, sous Ptolomée Philadelphe, 227 ans avant Jesus-Christ, il s'en fit trois nouvelles versions pendant le second siecle. La premiere est celle d'Aquila, originaire du Pont, qui, étant païen, se convertit en voyant la vertu & les miracles des Chrétiens de Jérusalem, lorsqu'Adrien fit rebâtir cette ville, vers l'an 136 ou 137. Mais ayant conservé de l'attachement à l'astrologie judiciaire, il fut chassé de l'Eglise; & de dépit,

(*u*) [Le martyrologe Romain marque sa fête au 13 Octobre.]

il se fit Juif, apprit avec beaucoup de soin la langue hébraïque, & traduisit la Bible en grec, espérant faire tomber la traduction des Septante. Il affoiblit à dessein les passages qui regardent Jesus-Christ. La seconde version est celle de Symmaque, qui, de Samaritain, étoit devenu sectateur d'un hérétique nommé Ebion. On croit qu'elle parut vers l'an 165 (*v*). Enfin la troisieme est celle de Théodotion, qui la fit, comme l'on croit, vers l'an 185. Il étoit né à Ephese. Il avoit été disciple de Tatien : ensuite il se fit Marcionite & Juif. Il entreprit alors de traduire l'Ecriture d'hébreu en grec. L'Eglise ne méprisa pas cette version, quoiqu'elle vînt d'un apostat ; & on s'en servoit ordinairement pour le livre de Daniel (*x*).

## XIII.

XIII. Le livre du pasteur, attribué ordinairement à Hermas.

Le livre du Pasteur, dont plusieurs anciens Peres de l'Eglise ont parlé avec éloge, a été méprisé par d'autres auteurs respectables. Ce Livre n'a été ni connu ni estimé parmi les Latins. Il y a tout lieu de croire qu'il a été composé contre le Montanisme, & dans le tems que cette fausse prophétie causoit de grands troubles dans l'Eglise, c'est-à-dire, vers l'an 142 de Jesus-Christ ; & par conséquent qu'Hermas, dont parle l'apôtre S. Paul, n'en peut être l'auteur. Cet ouvrage a pour objet d'établir la pénitence & la réconciliation des pécheurs, qui ont souillé la pureté du baptême. Il est divisé en trois livres. Le premier contient des visions ; le second, des préceptes ; & le troisieme, des similitudes. Il n'y a rien de remarquable dans tout le premier livre, que la comparaison de l'Eglise avec une tour, dont la structure ne doit être achevée qu'à la fin du monde, & dont les élus sont les véritables pierres. Dans le second livre, il fait l'éloge de la pénitence ; & Hermas dit à l'ange, qu'il a ouï dire à certains

*M. Duguet, dissertat. 1.*

(*v*) [ M. Racine, dans sa Table chronologique, la met sous l'an 169. M. Fleury & D. Ceillier, d'après saint Jérôme, la croyent postérieure à celle de Théodotion, & la rapportent au tems de l'empereur Severe. *Fl. tom. II. l. v. n. 43. Ceill. tom. II. chap. xxxviij. art. ij. §. 1.*

(*x*) [ Ensorte qu'aujourd'hui pour ce livre, elle tient lieu de celle des Septante, dont cette partie est perdue. ]

docteurs, qu'il n'y avoit d'autre pénitence que celle qu'on fait au baptême. L'ange contredit cette erreur, qui étoit la principale des Montanistes, en disant que Dieu par sa miséricorde a laissé aux hommes une seconde pénitence après le baptême; mais que cette pénitence ne doit pas être réitérée. L'auteur parle ensuite fort au long contre les faux prophetes, leurs artifices, leurs flateries, leur ambition, leur vanité, & leur fausse créance, & paroît faire le portrait de Montan & de ses sectateurs. Il attribue au faux prophete le caractere de mêler le vrai avec le faux dans ses prédictions.

Le troisieme livre de cet ouvrage est plus beau que les deux autres. L'ange y exhorte Hermas au mépris du monde, au desir du ciel, à la priere, aux bonnes œuvres; sur-tout à l'aumône, au jeûne, à la pureté du corps, & à la pénitence. Mais dans la cinquieme similitude, il parle d'une maniere peu exacte du Fils de Dieu & du S. Esprit. Dans la huitieme similitude, qui est pour établir la pénitence après le baptême, il tombe dans un détail languissant & ennuyeux, qui fait juger qu'il étoit fort jeune, ou qu'il n'avoit pas l'esprit fort étendu. A juger du style de cet auteur par la version latine qui nous reste du texte grec, & qui est très-ancienne, il est extrêmement simple, sans figures, sans liaison, sans ornement, & toujours en dialogue. Tout l'ouvrage est plein de redites; jamais l'Ecriture n'y est citée, & tout-au-plus il y a quelques endroits qui y font allusion.

---

## ARTICLE IV.

### *S. Justin.*

I. Calomnies des païens contre les Chrétiens.

*Fl. tom. I. l. iij. n. 21.*

I.

COmme tous les hérétiques dont nous avons parlé au commencement de l'article précédent, prenoient le nom de Chrétiens; les extravagances que la plûpart enseignoient, & les abominations qu'ils commettoient, rendoient le Christia-

nisme odieux & méprisable parmi les païens, qui n'examinoient pas assez pour distinguer les vrais Chrétiens d'avec les faux. De-là vinrent ces calomnies, dont les Juifs furent les principaux auteurs, & qui étoient alors si universellement reçues. Le sacrifice eucharistique, sur lequel on gardoit le secret, & dont le fond n'étoit connu que des fideles, étoit un des principaux prétextes de ces calomnies. On savoit en général, que la victime qu'offroient les Chrétiens, n'étoit d'aucun des animaux; que c'étoit quelque chose d'infiniment précieux pour eux; qu'ils mangeoient de sa chair & bûvoient de son sang. Là-dessus on faisoit mille contes, auxquels on croyoit que le grand secret des Chrétiens donnoit de la réalité. Leur étroite union passoit pour cabale; & la charité tendre qu'ils avoient les uns pour les autres, portoit les païens à les accuser de toutes les abominations qu'ils commettoient eux-mêmes. Outre ces bruits populaires, auxquels le peuple infidele ajoutoit foi, des gens de lettres attaquerent la Religion Chrétienne par des raisonnemens & par des écrits.

II. Livre du philosophe Celse.

Celse, philosophe Epicurien, publia un livre, auquel il donna le titre de Discours de vérité, où il attaquoit le Judaïsme & le Christianisme. Il se vantoit d'avoir lû tous les livres des Chrétiens, & de connoître parfaitement leur religion. *Ibid.* Il traitoit ses adversaires avec le dernier mépris, & prétendoit tirer un grand avantage des divisions des Chrétiens, confondant toutes les sectes séparées de l'Eglise avec l'Eglise même. Cela engagea les Chrétiens à écrire pour leur défense quelques discours, que l'on nommoit en grec *Apologies*. La premiere fut de Quadrat, évêque d'Athênes, qui la présenta à l'empereur Adrien. Il ne nous en reste presque rien. La seconde, qui est d'Aristide, est entiérement perdue (y). Nous avons parlé de quelques autres dans l'article précédent. Mais les plus célebres sont celles de S. Justin, qui y mit hardiment son nom, & les adressa à Antonin,

(y) [ Dans la Table chronologique, M. Racine a suivi M. de Tillemont: ici il suit M. Fleury, qui met ainsi l'ouvrage de Celse sous Adrien, & avant les apologies de Quadrat & d'Aristide. ]

successeur d'Adrien (z). Nous allons dire quelque chose de la personne de cet illustre docteur, avant que de parler de ses apologies pour les Chrétiens, & de ses autres ouvrages.

## I I.

III. Conversion de S. Justin. *Fl. tom. I. l. iij. n. 36. & suiv. Ceill. t. II. ch. j.*

S. Justin naquit au commencement du second siecle, à Naplouse, ville de la province de Samarie en Palestine. C'est la ville dont il est si souvent parlé dans l'Ecriture sous le nom de Sichem ou Sichar. Son pere s'appelloit Prisque; & quoiqu'il fût né en Samarie, il étoit Gentil d'origine. On croit qu'il avoit trente ans lorsqu'il embrassa la Religion Chrétienne. Avant sa conversion, Dieu lui avoit donné pour la vérité un goût naturel, qui le porta à étudier la philosophie de Platon, qui lui plaisoit plus que toute autre, parce qu'elle dégage l'ame des choses sensibles, & l'éleve à la considération des choses purement intellectuelles. Dieu lui fit connoître la vérité d'une maniere utile & salutaire, en lui procurant la connoissance d'un vénérable vieillard, qui commença par guérir Justin de l'enflure & de la vanité que la philosophie lui avoit causée, en lui faisant voir l'égarement des prétendus sages du Paganisme, & le mérite réel de ceux à qui la Religion Chrétienne donne ce titre. Dès que Justin eut commencé à étudier les divines Ecritures, il sentit allumer dans son ame un feu qui l'embrasa d'amour pour les Prophetes; & la lumiere de la vérité lui ouvrant les ieux à mesure qu'il lisoit leurs écrits, il se convainquit par lui-même de la vanité du Paganisme, & de la vérité de la Religion Chrétienne.

IV. Son zele.

La constance des Martyrs fut encore un des puissans motifs qui lui firent embrasser le Christianisme. Depuis son baptême, S. Justin fit tous ses efforts pour mériter de porter le nom de Chrétien: il s'en fit gloire, & ne souhaita rien tant que de paroître tel devant tout le monde, sans craindre ni les violences des persécuteurs, ni les calomnies dont on noir-

(z) [Ou plutôt, des deux apologies de S. Justin, la premiere seule fut adressée à Antonin; la seconde à Marc Aurele & Lucius Verus, ses successeurs.]

cissoit les Chrétiens. Il parcourut l'Egypte & plusieurs provinces d'Asie, pour y répandre la semence de la divine parole, & attirer les peuples à la connoissance de la véritable Religion. Il tenoit à Rome une espece d'école pour instruire de la vérité ceux qui le venoient trouver, & il leur faisoit des conférences. Il acceptoit avec joie, comme il le dit lui-même, toutes les occasions qui se présentoient de conférer avec quelqu'un sur la religion. Comme il n'étoit élevé à aucun degré du ministere ecclésiastique, son principal emploi étoit de répondre aux diverses questions que lui proposoient les Juifs & les Gentils. Car il étoit très-habile dans les sciences profanes, comme dans celles de la religion. On le voit dans les controverses qu'il eut avec les Juifs & les païens. Il attaquoit ceux-ci par l'autorité de leurs philosophes & de leurs poëtes, & combattoit les Juifs par les Prophetes.

## I I I.

V. Ses écrits.

On peut regarder S. Justin comme le premier des PP. de l'Eglise; puisqu'après les Apôtres & leurs disciples, nous n'avons point d'auteur aussi ancien que lui. De tous les ouvrages qu'il a composés, il ne nous reste que son exhortation aux Grecs, son discours aux païens, ses deux apologies, son dialogue avec Tryphon, une partie de son traité de la Monarchie, sa lettre à Diognete. Il en avoit composé beaucoup d'autres, qui sont perdus. Les fréquentes conférences que S. Justin avoit avec les païens & les Juifs, au sujet de la Religion Chrétienne, l'obligerent à écrire plusieurs ouvrages, soit pour répondre plus en détail à leurs questions, soit pour réfuter plus au long les raisons qui les tenoient attachés à leurs erreurs. Le dialogue avec Tryphon est un traité de controverse contre les Juifs.

VI. Son exhortation aux Grecs.

Entre les écrits qu'il composa contre les païens, le plus célebre est l'exhortation aux [Grecs (*a*). L'objet de cet écrit

(*a*) [ Il paroît qu'une méprise de copiste ou d'Imprimeur, avoit confondu ici deux ouvrages de S. Justin : l'*Exhortation aux Grecs*, que M. Racine annonce comme le plus célebre ; & le *Discours aux païens*, qui est le seul

est d'exhorter les Gentils à embrasser la Religion Chrétienne. S. Justin y examine quels ont été les instituteurs de la religion paienne. Il commence par les Poëtes, & fait voir aux Gentils leur ridicule, de faire passer pour auteurs de leur religion, des hommes tels qu'Homere & Hésiode, qui donnent de leurs dieux des idées si méprisables & si honteuses. Quant aux Philosophes, il montre que la diversité de sentimens qui regne entre eux, ne permet pas qu'en matiere de Religion, on reconnoisse pour maîtres aucun d'eux, non pas même Aristote ni Platon. D'où il conclut que les Grecs n'ayant aucun lieu d'espérer de trouver la vérité dans leurs docteurs, doivent la chercher dans les Prophetes, qui sont beaucoup plus anciens qu'aucun de leurs philosophes & de leurs poëtes, & qui ne nous ont enseigné que ce qu'ils ont appris de Dieu même. Il prétend que si les Auteurs paiens, dans ce qu'ils ont dit de Dieu & de son culte, ont enseigné quelques vérités, ils les avoient apprises dans les livres mêmes de Moyse ou des Prophetes. Il finit en exhortant les Grecs à quitter leur fausse religion, pour embrasser celle des Chrétiens, & leur propose à cette fin la lecture de nos Livres saints, en les avertissant de ne pas y chercher l'élégance du style, ni la beauté du discours, mais de ne s'attacher qu'aux vérités qui y sont contenues; parce que c'est dans ces vérités, & non dans de belles paroles, que consiste l'essentiel de la vraie Religion.

VII. [ Son discours aux paiens. ]

On croit que nous n'avons pas en entier le discours que S. Justin adressa aux paiens. ] Il écrivit cet ouvrage peu après son baptême, pour faire connoître aux paiens les raisons qu'il avoit eues de quitter le culte des faux dieux, pour n'adorer que le véritable. La premiere raison qu'il en donne, c'est qu'il n'avoit rien vû dans les cérémonies des paiens, qui

dont les précédentes éditions donnoient l'analyse dans ce paragraphe, sous le titre d'*Exhortation aux Gentils*; c'est le titre donné à l'Exhortation aux Grecs dans l'ouvrage de dom Ceillier. Il a donc fallu remplir cette lacune, & démêler cette confusion, en suppléant ce qui est ici entre deux crochets, & donnant ainsi l'analyse des deux ouvrages que les précédentes éditions avoient confondus : elles passoient du paragraphe 5 au paragraphe 7 : circonstance qui acheve de prouver que l'on avoit omis le paragraphe 6, qui se trouve ici rétabli, d'après l'analyse donnée par dom Ceillier. ]

approchât

approchât de la sainteté de celles des Chrétiens. La seconde, que les Poëtes, dont les païens faisoient tant d'estime, n'étoient remplis que de sottises & de choses ridicules. La troisieme, que dans les assemblées qu'ils faisoient en l'honneur de leurs dieux, tout y favorisoit le luxe, la mollesse, la sensualité. Il finit en exhortant les païens à suivre son exemple, à recevoir une doctrine toute divine, qui ne forme pas des poëtes, des philosophes, des orateurs, mais des hommes tout célestes; qui procure l'immortalité, qui divinise en quelque sorte l'homme, qui détache de la terre, éleve au ciel; qui guérit les passions, & réforme entiérement le cœur. Voilà, ajoute S. Justin, ce qui m'a fait changer. Venez avec moi: apprenez ce que j'ai appris; & puisque j'ai été ce que vous êtes, ne désespérez pas d'être un jour ce que je suis.

## IV.

VIII. Lettre à Diognete.

La lettre à Diognete, qui paroît être de S. Justin, renferme plusieurs choses très-utiles & très-importantes pour la Religion Chrétienne. Parlant de la maniere de vivre des Chrétiens, il dit qu'ils n'ont rien au-dehors qui les distingue des autres hommes par rapport à la vie civile; que regardant toute la terre comme le lieu de leur demeure, ils vivent partout où ils se trouvent, soumis aux loix de l'état & aux coutumes des lieux. Ils aiment tout le monde, & tous les persécutent; mais la mort qu'on leur fait souffrir, ne sert qu'à leur donner la vie. Quoique privés des richesses temporelles, ils ne laissent pas de faire du bien; & au milieu de l'indigence, ils sont pleinement contens. Les opprobres sont leur gloire; les calomnies dont on tâche de les noircir, servent de témoignage à leur justice; & ils ne répondent aux injures & aux malédictions, que par des paroles pleines de respect & de charité. Vivant en gens de bien, ils sont néanmoins punis comme méchans: d'un côté les Juifs leur font la guerre; de l'autre, les païens les persécutent, sans que ni les uns ni les autres puissent rendre aucune raison solide de la haine qu'ils leur portent.

Enfin, pour le dire en un mot, les Chrétiens sont dans le monde, ce que l'ame est dans le corps. L'ame est répandue dans toutes les parties du corps; les Chrétiens sont répandus dans toutes les parties du monde. L'ame, quoique dans le corps, n'est point corporelle; les Chrétiens, quoique dans le monde, ne sont point du monde. L'ame est invisible; les Chrétiens rendent à Dieu un culte invisible. La chair fait à l'esprit une guerre continuelle, parce qu'il l'empêche de s'abandonner à ses plaisirs; & le monde persécute les Chrétiens, parce qu'ils méprisent les plaisirs qu'il leur présente. L'ame, quoiqu'enfermée dans le corps, lui conserve la vie; les Chrétiens, quoiqu'enfermés dans le monde comme dans une prison, empêchent qu'il ne périsse. L'ame est immortelle; & les Chrétiens n'attendent que le moment de jouir de l'immortalité dans le ciel. Les tourmens qu'on leur fait souffrir sur la terre, ne servent qu'à les y multiplier.

## V.

IX. Premiere apologie de S. Justin pour les Chrétiens. AN 150.

Le plus célebre des écrits de S. Justin, celui qui a le plus contribué à éterniser sa mémoire dans l'Eglise, est la grande apologie qu'il adressa à l'empereur Antonin, & à ses deux fils adoptifs Marc-Aurele & Commode (*b*). Sa générosité & son courage paroissent dans le titre même. Il y déclare son nom, celui de son pere, de sa ville, de sa province. Il avoue que parmi les Chrétiens il pouvoit y en avoir qui abusoient d'un nom si saint, en menant une vie déréglée; c'est pour cela, dit-il, que nous vous supplions de juger sur leurs actions, & non pas sur leur nom, ceux qui vous sont déférés comme Chrétiens; afin que celui qui se trouvera criminel soit puni comme malfaiteur, & non pas comme Chrétien; & que celui qui sera innocent soit absous, quoique Chrétien. S. Justin fait remarquer aux empereurs, que si les Chrétiens étoient moins gens de bien, il leur seroit aisé d'éviter les

(*b*) [Ou plutôt, *Lucius* Commodus *Verus*, différent de Lucius Commodus, fils & successeur de Marc Aurele, & connu sous le nom de *Commode*. M. Racine parle ici d'après dom Ceillier, qui emploie la même expression.]

supplices, en niant quand on les interroge. Mais nous préférons la mort, dit-il, à une vie rachetée par un mensonge; & dans le desir ardent & continuel d'une vie meilleure & éternelle, nous confessons hardiment que nous sommes Chrétiens. Si vous daigniez, dit encore le saint martyr, examiner nos principes & notre conduite, vous seriez convaincus qu'il n'y a point de gens dans l'état, plus propres à conserver la paix & la tranquillité publique que nous, puisqu'un des principaux articles de notre doctrine, est que rien n'est caché aux ieux de Dieu, & qu'il doit nous juger un jour, nous punir ou nous récompenser selon le mérite de nos actions.

X. Saint Justin prouve la Religion Chrétienne, par les mœurs de ceux qui l'embrassent.

S. Justin fait voir ensuite qu'on avoit tort d'accuser les Chrétiens d'Athéisme. Quel sujet y a-t-il de traiter d'impies & de gens sans Dieu, des hommes comme nous, qui reconnoissons premierement pour véritable Dieu, le Dieu éternel auteur de toutes choses; en second lieu, son Fils Jesus-Christ, qui a été crûcifié sous Ponce-Pilate au tems de Tibere; & en troisieme lieu, l'Esprit-saint, qui a parlé par les Prophetes. Les Chrétiens ne sont pas insensés d'adorer un homme crucifié: car cet homme est aussi la souveraine Raison, qui change entiérement ceux qui s'attachent à lui. Autrefois nous trouvions du plaisir dans des infâmes débauches; à-présent nous n'aimons que la pureté. Nous ne cherchions que les moyens de nous enrichir: maintenant nous mettons nos biens en commun: ou, si nous les retenons, ce n'est que pour en faire part à ceux qui en ont besoin. L'esprit de vengeance qui régnoit parmi nous, est changé en un esprit d'amour pour nos ennemis mêmes; nous prions pour eux, & nous exerçons à leur égard l'hospitalité. Le saint martyr rapporte quelques préceptes de la morale de Jesus-Christ, sur l'amour des ennemis, sur l'obéissance que l'on doit aux princes, sur la chasteté; & il montre qu'il condamne jusqu'aux pensées impures; puis il ajoute: Le succès de cette sainte doctrine est si grand, qu'entre ceux qui dès leur enfance en ont été imbus, il s'en trouve un grand nombre de l'un & de l'autre sexe, âgés de soixante ans & au-delà, qui ont passé toute leur vie dans la pureté du célibat, & sans avoir été at-

teints de la moindre corruption ; & je puis me vanter, avec une ſainte complaiſance, d'en pouvoir montrer de tels dans toutes ſortes d'états & de conditions.

Nous n'adorons que Dieu ſeul, ajoute le ſaint apologiſte ; mais nous ſommes diſpoſés à vous obéir avec joie dans tout le reſte, vous reconnoiſſant pour nos empereurs & les maîtres du monde, & demandant inſtamment à Dieu, qu'avec la ſouveraine puiſſance, vous ayez auſſi un eſprit droit & une conduite ſage. Si vous n'avez aucun égard à nos remontrances, nous n'y perdrons rien ; perſuadés, comme nous le ſommes, que chacun ſouffrira dans les flammes éternelles la peine dûe à ſes crimes, & que Dieu lui demandera compte à proportion de la puiſſance qu'il lui aura donnée. S. Juſtin prouve ici l'immortalité de l'ame, & montre que nos corps, quoique réduits en pouſſiere, réſuſciteront un jour par le commandement de Dieu, & deviendront incorruptibles. Le ſaint docteur répond enſuite aux calomnies dont on chargeoit les Chrétiens, & les réfute avec force. Nous ſommes, dit-il, infiniment éloignés des déſordres que l'on nous reproche. L'unique fin que nous nous propoſons dans le mariage, eſt d'avoir des enfans, & de nous appliquer à les bien élever ; & ſi nous ne voulons pas nous marier, nous demeurons dans une continence perpétuelle.

XI. Preuve tirée des prophéties.

Après avoir répondu aux objections des païens, le ſaint martyr prouve la vérité de la Religion Chrétienne par les prophéties, recueillies & conſervées ſelon l'ordre des ſiecles auxquels elles ont été écrites. Il inſiſte ſur les prophéties qui regardent la ruine de Jéruſalem, la réprobation des Juifs, & la vocation des Gentils ; & après avoir montré combien l'accompliſſement tout récent de ces prophéties ſi remarquables, eſt déciſif en faveur de la Religion Chrétienne, il en tire cette conſéquence, que l'on ne peut douter raiſonnablement que les autres prophéties, & en particulier celles qui annoncent le ſecond avénement du Sauveur, la réſurrection & le jugement général de tous les hommes, ne doivent auſſi avoir leur accompliſſement. Mais, dit-il, il n'en eſt pas ainſi des fables des Poëtes, dont il eſt impoſſible de prouver la

vérité, & que l'on montre au contraire n'avoir été inventées par le démon, que pour tromper & séduire les hommes.

XII. Ce qui se passoit dans les assemblées des Chrétiens.

Il restoit encore à S. Justin de justifier les Chrétiens sur les repas de chair humaine dont on les accusoit; & c'est sans doute pour réfuter cette calomnie, qu'il expose tout ce qui se faisoit dans leurs assemblées, quoiqu'ordinairement il ne fût pas permis d'en parler devant ceux qui n'étoient pas Chrétiens. Il dit d'abord que sans le baptême personne ne peut être sauvé; que l'on obligeoit celui qui devoit recevoir ce sacrement, à jeûner, à prier, à demander à Dieu la rémission de ses péchés passés, & que les fideles jeûnoient & prioient avec lui; qu'on l'amenoit ensuite dans un lieu où il y avoit de l'eau, & qu'on le lavoit dans l'eau au nom de Dieu le Pere, de notre Sauveur Jesus-Christ, & du Saint-Esprit. Après cette ablution, continue S. Justin, nous amenons le nouveau fidele au lieu où les freres sont assemblés, & là nous faisons en commun de très-ferventes prieres, tant pour nous-mêmes & pour le baptisé, que pour tous les hommes en général. Les prieres étant achevées, nous nous saluons par le baiser de paix; puis celui qui préside ayant reçu le pain & le calice où est le vin mêlé d'eau, il loue le Pere par le nom du Fils & du S. Esprit, & lui fait une longue action de graces pour ces dons que nous avons reçus de sa bonté. Le pasteur ayant achevé les prieres & l'action de graces, tout le peuple fidele qui est présent, s'écrie d'une commune voix, Amen; c'est-à-dire, Ainsi soit-il; témoignant par cette acclamation, la part qu'il y prend: ensuite les diacres distribuent à chacun des assistans le pain & le vin consacrés, & en portent aux absens. Cette nourriture est appellée parmi nous Eucharistie; & il n'est permis d'y participer qu'à ceux qui croient que notre doctrine est véritable, qui ont reçu le baptême, & qui vivent conformément aux préceptes de Jesus-Christ. Car nous ne les prenons pas comme un pain commun & comme un breuvage ordinaire, mais comme la chair & le sang de ce même Jesus-Christ, qui s'est fait homme pour l'amour de nous.

Ceux qui ont du bien assistent ceux qui sont dans le besoin.

Le dimanche, qu'on appelle le jour du soleil (*c*), tous ceux qui demeurent à la ville ou à la campagne, s'assemblent en un même lieu. On y lit les écrits des Apôtres, ou les livres des Prophetes, autant que l'on a de tems. La lecture finie, celui qui préside fait un discours, pour exhorter à pratiquer les vérités qu'on a lues. Nous nous levons ensuite tous ensemble, & nous faisons nos prieres; puis on offre, comme j'ai dit, le pain & le vin. Après la célébration, ceux qui sont plus riches donnent librement ce qu'ils veulent, & leur aumône est déposée entre les mains de celui qui préside, lequel emploie cet argent à pourvoir aux besoins de tous les pauvres. Nous nous assemblons le dimanche, parce que c'est le premier jour auquel Dieu a fait le monde, que Jesus-Christ est résuscité des morts, & qu'il enseigna toute vérité à ses disciples. On chantoit dans ces assemblées des hymnes & des cantiques. S. Justin finit son apologie, en disant aux empereurs: Si la doctrine que nous venons d'exposer à vos ieux & à votre jugement, vous paroît raisonnable, faites-en l'estime qu'elle mérite: si au contraire vous la croyez impertinente, méprisez-la; mais ne condamnez pas à mort pour cela des gens qui n'ont fait aucun mal. Car nous ne craignons point de vous annoncer, que si vous persévérez dans cette injuste conduite à notre égard, vous n'éviterez point le jugement de Dieu. Pour nous, ayant rempli en cela notre devoir, nous continuerons de dire à Dieu, que sa sainte volonté s'accomplisse en toutes choses.

XIII. Seconde apologie de S. Justin. AN 167.

On ne voit pas bien clairement que cette belle apologie ait eu aucun effet. S. Justin en fit une seconde (*d*), qui fut aussi sans succès. Il y répondit à diverses objections des païens. Ils prétendoient que ce que les Chrétiens disoient des feux éternels, n'étoit que pour épouvanter les méchans, & les obliger à bien vivre. Mais le saint docteur répond, que s'il n'y a point d'enfer, il n'y a point aussi de Dieu, il n'y a ni ver-

(*c*) [Ou plutôt, S. Justin n'émploie pas le nom de *dimanche*; mais il parle du *jour du soleil*, c'est-à-dire, du jour que les païens nommoient ainsi, & que nous appellons *le dimanche*.]

(*d*) [Cette seconde apologie fut adressée aux empereurs Marc Aurele & Lucius Verus, successeurs d'Antonin, comme le témoignent Eusebe & S. Jérôme.]

tu, ni vice; & que les loix ont tort de récompenser les bonnes actions, & de punir les mauvaises. Il fait cette remarque importante, que quoique le fameux Socrate ait eu un grand nombre de disciples, aucun d'eux n'avoit voulu mourir (*e*) pour la doctrine de son maître. Mais il n'en est pas ainsi de Jesus-Christ : les artisans & les gens de la lie du peuple, aussi bien que les Philosophes & les Savans, ont soutenu ses maximes jusqu'à la mort.

## V I.

XIV. Son martyre & celui de ses compagnons. *Fl. tom. I. l. iij. n. 57.* AN 167.

Notre illustre apologiste scella de son sang le témoignage éclatant qu'il avoit rendu à la Religion Chrétienne, & sacrifia sa vie à Jesus-Christ, après lui avoir consacré tous ses talens. La conférence qu'il eut avec un misérable philosophe, nommé Crescent, lui attira cette gloire & cet honneur. Ayant été arrêté de même que ceux qui étoient avec lui, on les conduisit à Rustique, préfet de la ville de Rome. Celui-ci dit à Justin : A quelle sorte de science vous appliquez-vous ? J'ai tâché, répondit Justin, d'acquérir toute sorte de connoissances ; & enfin je me suis attaché à la Religion Chrétienne, quoiqu'elle ne plaise pas à ceux qui sont dans l'aveuglement & dans l'erreur. Quoi, misérable, s'écria Rustique, vous suivez cette doctrine ? Oui, répondit Justin, & avec joie, parce que j'y trouve la vérité. Le préfet demanda où s'assembloient les Chrétiens. C'est dit Justin, où l'on veut & où l'on peut. Pensez-vous que nous nous assemblions toujours en un même lieu ? Le Dieu des Chrétiens n'est renfermé dans aucun espace ; mais comme il est invisible, & qu'il remplit le ciel & la terre, les fideles l'adorent & le louent en tout lieu. Le préfet interrogea ensuite ceux qui avoient été pris avec Justin ; & ils répondirent tous qu'ils étoient Chrétiens. Sacrifiez tous ensemble, reprit le magistrat, & obéissez, sinon je vous ferai tourmenter sans aucune pitié. Notre unique desir, dit Justin, est de souffrir pour Jesus-Christ. C'est ce qui nous procurera le salut, & qui nous donnera la confiance de paroître au tribunal terrible du Sei-

(*e*) [Ou plutôt, selon l'expression de dom Ceillier, *n'étoit mort.*]

gneur, devant lequel tous les hommes comparoîtront quand il l'ordonnera. Les autres martyrs dirent la même chose; & le préfet prononça cette Sentence: Que ceux qui ont refusé de sacrifier aux dieux & d'obéir à l'édit de l'empereur, soient fouettés & décapités, comme les loix l'ordonnent. Les saints martyrs remercierent Dieu de cette faveur, & furent conduits au lieu du supplice, où, après avoir été fouettés, ils eurent la tête tranchée vers l'an 167 (f).

S. Justin étoit parfaitement instruit du fond du Christianisme. Il parle très-exactement de nos mysteres; il avoit reçu le don d'entendre les Ecritures, & ses écrits n'en sont qu'un tissu. Cependant il y a quelques défauts dans ses ouvrages: il croyoit ce qu'avoit enseigné Papias sur le regne temporel de Jesus-Christ, après le jugement, pendant mille ans. Il manquoit de critique, & n'avoit pas des idées bien justes sur la nature des Anges; mais ces défauts ne doivent rien diminuer du prix des grandes choses que nous avons rapportées de ce saint docteur.

## V I I.

XV. Athénagore, apologiste de la Religion Chrétienne.

*Fl. tom. I. l. iij. n. 47. Ceill. t. II. ch. xiij.*

AN 177.

Avant que de terminer cet article, nous croyons devoir dire un mot d'Athénagore, autre célebre apologiste de la Religion Chrétienne. Ses ouvrages se trouvent parmi ceux de S. Justin, & son apologie contient à-peu-près les mêmes choses que celles du saint martyr. L'histoire ne nous apprend presque rien de la vie d'Athénagore. On sait seulement qu'il étoit d'Athenes, & que de philosophe païen, il devint un zélé défenseur de la Religion Chrétienne, sous le regne de Marc-Aurele, vers l'an 177. Athénagore termine son apologie, en remontrant aux empereurs que personne n'est plus digne de leur attention que les Chrétiens, qui, en les servant avec affection, offrent à Dieu leurs prieres pour la prospérité de l'empire. Le même auteur a aussi écrit un traité de la Résurrection des morts, qui est fort estimé. On trouve dans les ouvrages d'Athénagore beaucoup d'esprit, d'érudi-

(f) [ L'église Latine honore la mémoire de S. Justin le 13 Avril. ]

tion

tion & d'éloquence, & une connoissance profonde des mysteres les plus relevés de la Religion. Ses raisonnemens sont soutenus & bien suivis, sur-tout dans l'apologie pour les Chrétiens.

---

# ARTICLE V.

## *S. Irénée.*

SAint Irénée naquit en Orient vers l'an 120 de Jesus-Christ. Ses parens, qui sans doute étoient Chrétiens, le mirent, encore enfant, sous la conduite de S. Polycarpe. Ce fut dans une si sainte école qu'il puisa les lumieres & la science de la Religion, qui le rendirent dans la suite un des plus grands hommes de son siecle, l'ornement de l'Eglise, & la terreur des hérétiques. Plus on étudie la vie & les écrits de cet illustre évêque, plus on est convaincu de la vérité des éloges qu'en ont fait les écrivains les plus éclairés de l'Eglise. Ils ont loué la sainteté de ses mœurs, la constance de sa foi, la vigueur de son zele, la pénétration de son esprit, la pureté de sa doctrine. Ils ont relevé la profondeur de sa science, l'étendue de ses lumieres, la solidité de ses écrits, la beauté de son style, la force de ses raisonnemens, & son talent à dissiper les maîtres d'erreurs.

*Fl. tom. I. l. iv. n. 17. & suiv.*

*Ceill. t. II. ch. xvj.*

I. Son éloge.

Il avoit toutes les qualités de l'esprit & du cœur, que l'on peut desirer dans un docteur de l'Eglise. Dès son enfance, il avoit un soin tout particulier d'étudier tout ce qu'il voyoit dans S. Polycarpe, pour en faire son profit; & il n'a cessé depuis de le repasser dans son cœur, comme il le déclare lui-même. Il avoit cultivé son esprit, non-seulement par une étude profonde de la Religion, mais encore par celle des auteurs profanes. Car la théologie païenne enseignée par les Poëtes & les Philosophes, étoit alors utile aux défenseurs de la vérité, pour réfuter les païens, & les combattre par leurs propres armes; & pour démêler les artifices des hérétiques, qui se servoient de la philosophie pour séduire. Saint Irénée

avoit un esprit naturellement vif & pénétrant, agréable & élevé, beaucoup de délicatesse dans l'expression, & d'agrément dans le discours.

II. Ses vertus & son zele.

De si beaux talens, joints à une aussi excellente éducation que celle qu'il avoit reçue, étoient ennoblis par les qualités du cœur les plus estimables. Il avoit un grand amour pour la paix & l'unité; & si son nom signifioit pacifique, ses actions ne le démentoient nullement. Mais cet amour de l'unité & de la paix ne venoit pas de ce qu'il aimoit la tranquillité & le repos au préjudice de la vérité. Il montra assez le juste tempérament qu'il falloit garder dans l'affaire de la pâque, où soutenant d'un côté la vérité de la tradition contre les Asiatiques, il s'opposa de l'autre au pape Victor, qui vouloit troubler la paix par un zele indiscret & une sévérité excessive. L'ardent amour qu'avoit notre saint docteur pour le Testament de Jesus-Christ, c'est-à-dire, pour le sacré dépôt, dominoit autant en lui que l'amour de la paix. Il semble même que c'est ce que les martyrs de Lyon louerent particuliérement dans ce grand homme: aussi toute sa vie paroît n'avoir été occupée qu'à soutenir la vérité, en combattant les hérétiques, qu'il réfutoit & par ses écrits & par ses discours de vive voix. Mais autant que sa charité lui donnoit d'aversion pour les erreurs de ceux qui altéroient la vraie foi, autant lui donnoit-elle d'affection pour leurs personnes. Il auroit volontiers donné sa vie pour les tirer de l'abîme qu'ils s'étoient eux-mêmes creusé. Nous les aimons, dit ce grand évêque, plus utilement pour leur salut, qu'ils ne s'aiment eux-mêmes; & s'ils veulent éprouver les effets de notre tendresse, elle leur sera aussi avantageuse qu'elle est véritable.

Digne successeur du bienheureux Pothin sur le siege de Lyon, il étoit regardé comme le chef des églises des Gaules, plus encore par son mérite personnel, que par la dignité de son siege. En étudiant les vertus de cet admirable docteur, on sentira la vérité & la justice des éloges que lui ont donné les plus illustres PP. de l'Eglise, & en particulier S. Augustin, qui le comble de louanges, & va continuellement puiser dans ses écrits de quoi combattre les hérétiques.

III.
Ses écrits. Il combat toutes les hérésies. Nécessité de la tradition.

S. Irénée s'est chargé de la cause de l'Eglise contre toutes les hérésies. Il en avoit fait une étude sérieuse, & n'avoit oublié aucune de celles qui s'étoient élevées depuis Simon le Magicien jusqu'à Tatien. Après en avoir fait un exact dénombrement, suivant l'ordre des tems, il entreprend de les réfuter toutes. Comme les hérétiques expliquoient à leur fantaisie les paraboles de l'Evangile & toute l'Ecriture, le saint docteur commence par poser des principes solides pour l'intelligence des Livres saints. Il insiste principalement sur la nécessité d'expliquer l'Ecriture d'une maniere qui s'accorde avec la doctrine constante de la tradition. Quoique l'Ecriture soit la regle immuable de notre foi, néanmoins, dit-il, elle ne renferme pas tout; & étant obscure en plusieurs endroits, il est nécessaire de recourir à la tradition, c'est-à-dire, à la doctrine que Jesus-Christ & ses Apôtres nous ont transmise de vive voix, & qui se conserve & s'enseigne dans les églises. S. Irénée établit aussi cette regle générale, que nous ne devons pas légérement condamner les actions des anciens, lorsque l'Ecriture ne les desapprouve pas expressément; mais plutôt les regarder comme des figures, & rechercher avec soin la vérité qu'elles renferment. C'est ainsi que le saint docteur dit avoir appris à expliquer les Ecritures, de ceux mêmes qui avoient conversé avec les Apôtres.

IV.
Combien les prodiges allégués par les hérétiques sont différens des vrais miracles, qui sont communs dans l'Eglise.

Les hérétiques s'appuyoient encore sur des prodiges. Saint Irénée leur enleve cette seconde ressource, en montrant la différence qu'il y a entre ces prodiges, & les vrais miracles qui étoient fort communs dans l'Eglise. L'énumération qu'il fait des dons extraordinaires & surnaturels, est très-propre à nous faire connoître en quel état étoit alors l'Eglise. Il releve la connoissance des choses futures, les visions, les discours prophétiques, la guérison des malades, la résurrection des morts. On ne peut dire, ajoute-t-il, le nombre des merveilles que l'Eglise opere chaque jour par tout le monde, pour l'utilité des nations, au nom de Jesus-Christ crucifié sous Ponce-Pilate; & elle le fait sans artifice & sans intérêt, sans invocations superstitieuses, sans enchantement ni aucune mauvaise curiosité.

V.
Succession des évêques, & particuliérement de ceux de Rome.

Après avoir ainsi enlevé aux hérétiques l'autorité de l'Ecriture & des miracles, S. Irénée prouve la doctrine de l'Eglise Catholique par l'Ecriture & la Tradition, & il établit la vérité de la tradition par la succession des évêques. Les Apôtres ont tout su, & ont reçu le dépôt entier des vérités; ils choisissoient les plus parfaits, pour les mettre à la tête de chaque église, & leur confioient ce même dépôt tout entier. Ceux-ci ont fait la même chose. Il seroit trop long de compter les successions de toutes les églises; contentons-nous, dit-il, de marquer la tradition de la plus grande & la plus ancienne église, connue de tout le monde, fondée & établie à Rome par les apôtres S. Pierre & S. Paul. C'est à cette église, comme à la principale, que tous les fideles doivent s'unir. S. Irénée fait ensuite le dénombrement des évêques, qui, depuis S. Pierre jusqu'à Eleuthere, ont gouverné l'église de Rome. Ce que le saint docteur dit encore ailleurs de cette église, montre qu'il étoit très-persuadé qu'il ne pouvoit jamais être permis de se séparer de communion d'avec elle. Il donne aussi de grands éloges aux églises d'Asie, que les Apôtres avoient fondées, qui toutes, dit-il, ont eu soin, comme celle de Rome, de conserver le pur dépôt de la foi qu'elles avoient reçu des Apôtres, soit par écrit, soit de vive voix.

VI.
Exposition de la doctrine Chrétienne.

S. Irénée démontre après cela qu'il n'y a aucun hérétique qui ne puisse être convaincu d'avoir innové & d'avoir quitté le fil de la tradition. Avant Valentin, il n'y avoit point de Valentiniens, ni de Marcionites avant Marcion. Le fond de la doctrine qu'il établit, est qu'il n'y a qu'un seul Dieu le Pere, un seul Jesus-Christ, & un seul S. Esprit, distingué du Pere & du Fils, qui nous donne la grace & le secours nécessaire pour le salut; que le Fils de Dieu est véritablement Dieu. Il est tout ensemble Dieu & Homme, suivant les saintes Ecritures, qui marquent ce qui lui convient comme Homme passible & méprisé, & comme Dieu puissant & glorieux. Il n'est point fils de Joseph, mais seulement de la Vierge Marie. Il a eu une vraie chair tirée d'Adam, comme la nôtre; il a souffert réellement, & non en apparence: le but de son In-

carnation est le salut des hommes, qui ne pouvoient se sauver par eux-mêmes, & avoient besoin de son secours. Tous ces articles fondamentaux sont établis par les Ecritures, de même que la vérité du sacrifice eucharistique, dont il fait voir l'excellence, après avoir prouvé l'inutilité de tous les autres. L'Eglise, dit-il, l'ayant reçu des Apôtres, l'offre à Dieu par tout le monde, selon la prophétie de Malachie. Cette divine victime fait que nos corps ne sont plus corruptibles, & ont l'espérance de la résurrection. Ceux qui ne croient pas que Jesus-Christ soit le Fils du Créateur, ne peuvent s'assurer que le pain de l'Eucharistie soit le corps de leur Seigneur, & le calice son sang; que le pain qui vient de la terre, n'est plus un pain commun par la vertu de l'invocation divine, mais la chair de Jesus-Christ, qui est de même nature que la nôtre, son ame & sa divinité.

S. Irénée recommande la soumission à l'Eglise & aux Pasteurs. L'attention infinie que l'on avoit de choisir les plus saints & les plus instruits, portoit les fideles à avoir une confiance sans bornes dans leurs pasteurs; & l'attachement qu'ils avoient pour eux, les mettoit à couvert de la séduction. L'homme vraiment spirituel, dit le saint docteur, juge tous les hérétiques. Dès qu'il entend une chose contraire à ce qu'il a toujours oui dire dans les assemblées, cette chose est dès-là même réprouvée. Il fait voir quel crime c'est de rompre l'unité, & de déchirer le corps de Jesus-Christ, si grand & si glorieux. La seule Eglise Catholique a le privilege d'être par-tout: elle seule possede l'explication entiere & fidele des Ecritures; elle seule a la charité, qui est le plus excellent de tous les dons, plus précieux que la science, plus glorieux que la prophétie. C'est par cette charité que l'Eglise, en tout tems & en tout lieu, envoie au Pere céleste une multitude de martyrs. Où est l'Eglise, là est l'Esprit de Dieu: ceux qui n'y ont point de part, ne reçoivent point des mammelles de la mere la nourriture de vie, ni l'eau pure dont le corps de Jesus-Christ est la source.

S. Irénée enseigne en plusieurs endroits le libre arbitre de l'homme. Il dit que la cause du mal n'est point de la part

de Dieu, mais de la créature qui est essentiellement imparfaite & défectueuse. Il établit clairement la doctrine du péché originel, en disant que les hommes ne peuvent être sauvés de l'ancienne plaie du serpent, sinon par la foi en celui qui étant élevé de terre, a tout attiré à lui; que l'impossibilité où étoit l'homme de se tirer du précipice dans lequel il est tombé par le péché, a été la cause de l'Incarnation; que si Jesus-Christ n'avoit pris une chair semblable à la nôtre, nous n'aurions pas été délivrés du péché que nous avons encouru par la prévarication d'Adam; que la loi de Moyse pouvoit bien faire connoître le péché, mais que Jesus-Christ seul étoit capable de le détruire; que le Verbe de Dieu s'est revêtu de la nature humaine, afin que par cette union les hommes devinssent les enfans adoptifs de Dieu. Il parle fort avantageusement du salut d'Adam; & dit qu'aussi-tôt après son péché, il en eut une douleur sincere & parfaite, & qu'il en fit pénitence, mettant toute sa confiance dans les mérites du Libérateur promis. La circoncision qui fut commandée si long-tems après, n'étoit, selon ce Pere, qu'un signe, & ne servoit de rien pour la justification.

Rien n'est plus précieux que ce corps de vérités solidement établies par S. Irénée. La nécessité où il s'étoit trouvé de combattre les explications allégoriques sur lesquelles les hérétiques se fondoient, le fit donner dans un excès contraire, & prendre trop à la lettre les passages de l'Ecriture qui décrivent la gloire de l'Eglise, & la félicité éternelle sous diverses figures sensibles. Aussi enseigne-t-il, comme S. Justin, l'erreur des Millénaires, qui ne fut condamnée par l'Eglise que long-tems après lui (*g*).

(g) [ Le sentiment des Millénaires a été combattu dans le III. siecle par Caius, prêtre de l'église Romaine, & par S. Denys, évêque d'Alexandrie; dans le IV, par Eusebe de Césarée, par S. Ephrem & par S. Epiphane; dans le V, par S. Jérôme, par S. Augustin & par Théodoret. Il paroît qu'au tems de ce dernier, cette opinion étoit tombée: « & je ne sçais point en effet, dit » M. de Tillemont, qu'il y ait eu des » Millénaires depuis saint Jérôme & » saint Augustin; de sorte que si quelques-uns en ont encore conservé les » sentimens, cela n'a fait aucun éclat » considérable ». *Tillem. Mém. pour servir à l'hist. Eccl. tom. II. art. des Millénaires.* ]

Cet illustre docteur souffrit le martyre dans la persécution de Sévere, & avec lui une grande multitude de son peuple (*h*).

# ARTICLE VI.

## *S. Clément d'Alexandrie.*

L'On croit que S. Clément étoit originaire d'Alexandrie. I.
Il étoit déja savant dans les belles-lettres & dans la philosophie de Platon, lorsqu'il ouvrit les ieux à la lumiere de l'Evangile. Depuis ce moment, il ne songea plus qu'à se rendre habile dans les saintes Ecritures & dans la doctrine du salut. Il parcourut différens pays, pour voir les plus savans hommes d'entre les Chrétiens, & apprendre d'eux la science de l'Eglise & de la Tradition. Il paroît que celui à qui il s'attacha le plus, fut S. Pantene, que S. Clément compare à une abeille industrieuse, qui suçant les fleurs de la prairie des Apôtres & des Prophetes, produisoit dans les esprits de ses auditeurs un trésor immortel des plus salutaires connoissances. Ce fut sous la conduite de ces grands hommes que S. Clément s'instruisit à fond de la vraie Tradition qu'ils avoient immédiatement reçue des Apôtres, qu'il devint illustre dans l'Eglise, & un excellent maître dans la philosophie chrétienne.

Sa vie.

*Fl. tom. I. l. iv. n. 36. & suiv.*

*Ceill. t. II. ch. xxvj.*

S. Pantene gouvernoit l'école d'Alexandrie, qui avoit principalement pour but d'instruire les païens qui embrassoient la Religion chrétienne. C'étoit un homme illustre par sa doctrine. Son zele le porta à aller prêcher la foi aux nations orientales, & même à passer jusques dans les Indes. Pantene, après avoir fait de grandes choses dans sa mission, revint à Alexandrie, où il gouverna jusqu'à la mort l'école des saintes Lettres, enseignant de vive voix & par écrit. Il forma plusieurs disciples, dont le plus illustre fut S. Clé-

(*h*) [ Les Grecs mêmes honorent sa mémoire le 25 Août; les Latins, le 28 Juin, qui fut apparemment le jour de sa mort.]

ment, qui lui succéda en cette fonction (*i*). Il paroît que S. Clément étoit déja prêtre avant qu'il fût mis à la tête de cette célebre école. Il eut un grand nombre de disciples, qui devinrent eux-mêmes d'excellens maîtres, entre autres Origene, & S. Alexandre, évêque de Jérusalem & martyr. L'empereur Sévere ayant publié un édit contre les Chrétiens la premiere ou la seconde année du troisieme siecle, S. Clément qui devoit être fort connu & fort odieux à cause de son emploi, se retira. Pendant sa retraite, il soutint & fortifia une église dont l'évêque étoit prisonnier pour la foi. Nous ignorons le tems de la mort de S. Clément : mais il y a apparence qu'elle arriva vers l'an 212, ou 215. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il étoit regardé comme un des plus grands docteurs à la fin du second siecle (*j*).

II. Ses écrits. Exhortation aux païens.

L'exhortation aux païens est le premier des ouvrages qu'il composa. Le but qu'il s'y propose, est d'engager les païens à abandonner leurs fausses superstitions, & à embrasser la foi. Il commence par leur faire voir le ridicule des fables, qui faisoient la matiere ordinaire de leurs poësies; & après avoir montré combien ces fictions sont méprisables & indignes d'un esprit solide, il les exhorte à n'écouter que la vérité, qui, toute éclatante de lumiere, est descendue du ciel pour dissiper nos ténebres, détruire le mur de séparation qui nous éloignoit de Dieu, & nous apprendre les voies de la justice. Il les presse charitablement, mais avec force, de se convertir au vrai Dieu, d'expier leurs péchés par une sincere pénitence, & de les laver dans les eaux salutaires du Baptême, de croire en Jesus-Christ, d'embrasser sa doctrine, de suivre ses loix & ses conseils. Il leur représente la rapidité avec laquelle l'Evangile s'est établi dans tout le monde, l'excellence des maximes que Jesus-Christ nous a enseignées, ses miracles, ses souffrances pour racheter les hommes, la gloire éternelle qu'il destine à ceux qui lui seront fideles.

(*i*) [ On croit que S. Clément entra dans l'exercice de cette fonction dès le tems où Pantene partit pour les Indes. *Ceill. tom. II. ch. xxvj. art. 1.* ]

(*j*) [ Son nom se trouve dans plusieurs martyrologes Latins au 4 Décembre. On croit qu'il mourut durant la paix de l'Eglise. ]

S. Clément ayant appris à l'homme à connoître le vrai Dieu dans le discours dont nous venons de parler, en composa un autre pour lui apprendre de quelle maniere il doit vivre & régler ses mœurs. C'est pourquoi il donna à ce second ouvrage le titre de Pédagogue ou Précepteur. On croit qu'il le fit, lorsqu'il étoit chargé à Alexandrie de l'instruction des catéchumenes. Car ce livre paroît être fait principalement pour des personnes qu'il falloit guérir de leurs mauvaises habitudes, & préparer à la doctrine de l'Eglise. Tout l'ouvrage est divisé en trois livres. III. Le pédagogue.

Dans le premier, S. Clément commence par expliquer ce qu'il entend par son Pédagogue. C'est, selon lui, un maître destiné à former un enfant dans la vertu, & à le faire passer de l'état d'enfance à celui des hommes parfaits. Le maître qu'il nous propose dans ce livre, n'est autre que Jesus-Christ. Ceux qu'il soumet à sa discipline, sont les nouveaux baptisés. Ce divin Maître réduit tous ses disciples à une heureuse & sainte enfance, qui consiste dans une foi pure, dans la simplicité du cœur, dans l'innocence de la vie, dans l'indifférence pour les biens temporels, dans la douceur des mœurs.

S. Clément s'attache ensuite [dans le second livre] à régler la conduite, en entrant dans le détail des actions. Il veut que la nourriture se mesure, non sur le plaisir, mais sur la nécessité ; qu'elle soit simple, & n'ait rien de délicieux & de recherché, le rafinement dans la nourriture étant cause des maladies, selon les plus habiles médecins. Il dit que l'eau est la boisson la plus naturelle & la plus commode pour ceux qui se portent bien. Il permet cependant l'usage du vin, & témoigne assez clairement qu'il en buvoit lui-même : mais il veut qu'on en boive peu, & le défend absolument aux jeunes gens ; l'ardeur du vin, dit-il, étant incompatible avec le feu d'un âge si bouillant. Pour donner de l'horreur de l'ivrognerie, il en décrit toutes les suites d'une maniere très-naturelle. Il défend tout ce qui sent le luxe dans les meubles & la vaisselle : une lampe, dit-il, achetée chez l'orfevre, n'éclaire pas mieux que celle que l'on prend chez

le potier. L'on ne doit permettre dans les repas réglés que des cantiques ſpirituels. Il eſt permis de faire uſage des inſtrumens, pourvu que ce ſoit pour chanter les louanges de Dieu. On ne doit rire que peu & d'une maniere honnête. Pour ce qui eſt des mauvais plaiſans, qui ne travaillent qu'à inventer des contes pour faire rire, il faut les bannir de la république Chrétienne. Mais il n'interdit point toute parole agréable, & aſſaiſonnée d'un ſel qui fait plaiſir. Il défend toutes paroles libres & mal-honnêtes, & veut même que nous impoſions ſilence à ceux qui auroient la hardieſſe d'en dire en notre préſence. Il ne permet pas non plus que l'on s'entretienne de bagatelles & de choſes frivoles, parce que l'on péche en parlant beaucoup.

S. Clément donne enſuite pluſieurs préceptes de civilité & de politeſſe dans la converſation & le commerce de la vie. Il apprend avec combien de modeſtie & de retenue l'on doit ſe comporter dans les feſtins, avec quelle précaution il faut éviter les paroles qui peuvent choquer le prochain, l'horreur que l'on doit avoir des compagnies où la pureté court quelque danger, la modération qu'il convient de garder dans les diſputes. Il regle après cela la maniere de paſſer la nuit. Quand le repas eſt fini, & que l'on a rendu graces à Dieu des biens qu'il nous a donnés pour paſſer heureuſement la journée, on prendra ſon repos dans des lits qui ne ſoient ni précieux ni trop mous. On dormira peu, afin d'allonger la vie, que le ſommeil abrege ſi fort. Ceux qui ont veillé pendant la nuit, ne doivent point ſe dédommager pendant le jour. Il traite enſuite à fond la matiere de la chaſteté. La fin du mariage eſt d'avoir des enfans, pour en faire des gens de bien. Les perſonnes mariées doivent être continuellement attentives à la préſence de Dieu, cette lumiere ſpirituelle qui pénetre les ténebres les plus obſcures; & reſpecter leurs corps, qui ſont les membres de Jeſus-Chriſt. Il parle après cela des vêtemens, & veut qu'ils ſoient ſimples, uniquement pour la néceſſité de ſe couvrir & ſe garantir de l'incommodité des ſaiſons. Il parle fortement contre la paſſion qu'ont les femmes à ſe parer.

Il examine [dans le troisieme livre] en quoi consiste la véritable beauté, & dit qu'il n'y en a point d'autre que celle qui est intérieure. C'est donc à embellir l'ame qu'il faut mettre tous ses soins, & à la parer des ornemens de la vertu. Mais il est indigne d'une honnête femme de parer son corps avec tant d'art, & cela est encore plus indigne d'un homme. S. Clément condamne la multitude de domestiques inutiles que l'on voyoit dans certaines maisons, les chiens & d'autres animaux que les femmes nourrissoient au lieu des pauvres. Il fait voir que le véritable riche n'est pas celui qui posséde de grandes richesses, mais celui qui communique son bien à ceux qui en ont besoin; que les véritables richesses sont la justice, l'équité, la frugalité, la raison: qu'ainsi il n'y a que le Chrétien qui soit vraiment riche, parce que lui seul peut posséder de pareilles richesses. Il condamne tous les jeux de hazard, & les spectacles, qui sont, dit-il, une source de corruption pour les mœurs. Quand on va à l'église, on doit y aller vêtu modestement, d'un pas grave, en gardant le silence, avec une charité sincere, chaste de cœur & de corps, disposé à bien prier. Le dernier chapitre de cet excellent traité de morale n'est qu'un recueil de passages tirés de l'Ecriture, qui renferment les maximes & les devoirs de la vie chrétienne pour les différens états de la vie.

IV. Les stromates.

S. Clément a composé un autre ouvrage considérable, auquel il a donné le nom de *stromates*, ou *tapisseries*. C'est un tissu des maximes de la philosophie Chrétienne, où l'auteur passe d'une matiere à l'autre sans ordre, & la divise en différens endroits par le mélange d'autres discours. Il avoit dessein en cela de rendre cet ouvrage obscur aux profanes. Nous n'en rapporterons rien, de peur de passer les bornes que nous nous sommes prescrites. Ce que nous avons dit jusqu'ici doit suffire pour donner une grande idée de saint Clément. Les savans nous assurent que de tous les écrits des anciens, il n'y en a point où l'on trouve plus d'érudition que dans ceux de ce Pere. Ils sont pleins de passages des auteurs sacrés & profanes, & il y développe tout ce qu'il y

a de plus profond dans les Livres saints, de plus curieux dans les sciences humaines. Aussi l'a-t-on regardé dans l'Eglise comme l'un des plus excellens maîtres de la philosophie Chrétienne. On ne peut en effet rien de plus solide que son exhortation aux Gentils, ni rien de plus élégant. Le pédagogue est un excellent abrégé de la morale Chrétienne. Le peu que nous en avons rapporté, a dû en donner une idée bien avantageuse. Le traité qui a pour titre, *Quel riche sera sauvé*, renferme des choses d'un très-grand prix. Il a fait une chronologie depuis le commencement du monde jusqu'à la mort de l'empereur Commode (*k*).

V. Hypotyposes. Défaut que l'on reproche à S. Clément.

Nous n'avons plus un autre ouvrage qu'avoit fait S. Clément, & qu'il avoit intitulé *Hypotyposes*, c'est-à-dire, représentations ou instructions. Eusebe nous apprend que c'étoit proprement une explication abrégée de toute l'Ecriture. Photius nous en donne une idée très-désavantageuse, mais qui est fort juste, comme on en peut juger par quelques extraits qui nous en restent encore. M. Dupin dit qu'il faut que S. Clément ait composé ses hypotyposes avant que d'être bien instruit des vérités de la foi, & d'avoir renoncé à toutes les opinions de Platon, qu'il semble dans cet ouvrage vouloir accorder avec la doctrine de l'Eglise, comme un Platonicien à demi Chrétien. On peut aussi douter, dit M. de Tillemont, si ce livre n'a point ressenti, comme beaucoup d'autres, l'infidélité des hérétiques qui corrompoient les meilleurs ouvrages. Au reste, nous ne pouvons dissimuler que quelques grands hommes ont reproché à S. Clément d'avoir fait trop d'usage de la philosophie. C'est, disent-ils, un défaut qu'il est difficile d'excuser dans un docteur si voisin des Apôtres, qui nous ont inspiré un goût tout-à-fait différent. Ce qui paroît certain, c'est que l'école d'Alexandrie a toujours trop cultivé la philosophie de Platon, & que ses chefs ne se sont dans la suite que trop souvent écartés de la simplicité de la foi, en inventant des systêmes fondés sur la métaphysique, sous prétexte de pouvoir résoudre les difficultés qui leur étoient proposées par les plus savans d'entre

*Tillem. t. II. S. Clém. d'Al. art. 5.*

(*k*) [ Cette chronologie fait partie du premier livre des stromates. ]

les païens. Nous allons marquer maintenant plusieurs vérités importantes, qui se trouvent établies dans les ouvrages de S. Clément.

VI. Doctrine du saint docteur sur plusieurs points essentiels.

Ce saint docteur enseigne que les écrivains sacrés, tant de l'ancien que du nouveau Testament, n'ont rien écrit que par l'inspiration du S. Esprit, soit les choses qu'ils ont apprises de Dieu, soit celles qu'ils savoient d'eux-mêmes, & qui étoient connues de tout le monde; que quoique l'Ecriture sainte soit claire & intelligible, la vérité ne laisse pas d'y être enveloppée en plusieurs endroits; que la tradition est l'autre canal par lequel la doctrine de Jesus-Christ nous a été communiquée. Il distingue nettement trois personnes en Dieu, qu'il nomme Trinité. Ces trois personnes sont parfaitement égales en toutes choses. Il enseigne que l'homme a le libre arbitre, mais qu'il a néanmoins besoin du secours de la grace pour faire le bien, pour avoir de bonnes pensées, pour connoître Dieu, pour surmonter les tentations, pour embrasser la foi, pour vivre dans la continence. On se prépare au baptême par la pénitence, & on y est régénéré par la triple immersion. L'effet de cette régénération est de nous purifier de nos péchés, de dissiper nos ténebres, de régler nos mœurs, & de nous remplir de cette sainte & salutaire lumiere, qui nous fait connoître les choses divines. Nous appellons freres tous ceux qui sont régénérés de cette sorte. Le nouveau baptisé recevoit ensuite le sceau du Seigneur, c'est-à-dire, la confirmation, que l'on regardoit comme la perfection de la vertu du Chrétien. Le pain & le vin que Melchisedech offrit en sacrifice, étoit la figure de l'Eucharistie. Ceux qui y participent dignement, sont sanctifiés selon le corps & l'ame, par la coopération du Verbe & du S. Esprit; car l'Eucharistie est la propre chair du Verbe incarné. C'est pourquoi il nous ordonne de nous dépouiller de l'homme charnel & corrompu, pour participer à la nourriture qu'il nous a préparée, afin que la présence du Sauveur que nous renfermons dans nos poitrines, puisse sanctifier notre chair, & purifier toutes nos inclinations & nos desirs. S. Clément ne pouvoit mieux marquer sa croyance sur la

présence réelle. Il dit que les Chrétiens célébroient les divins Mysteres pendant la nuit, pour y avoir plus d'attention; mais qu'ils ne laissoient pas d'avoir plusieurs heures réglées pendant le jour pour prier, savoir tierce, sexte & none. On se tournoit à l'orient; & la posture ordinaire en priant, étoit de lever la tête & les mains au ciel. Ils jeûnoient deux fois la semaine, le mercredi & le vendredi. Enfin, le saint docteur enseigne clairement que tous les hommes naissent avec le péché originel; & il expose avec beaucoup de lumiere le bienfait de la rédemption, en remontant jusqu'à la chûte du premier homme.

---

## ARTICLE VII.

*Empereurs Romains. Derniere ruine des Juifs.*

### I.

I. Trajan, empereur. AN 98.

NErva qui, comme nous l'avons déja dit, gouvernoit l'empire à la fin du premier siecle, ne put, à cause de son grand âge, rétablir les affaires. Il crut donc ne pouvoir rien faire de plus avantageux au bien public, que de se choisir un bon successeur. C'est dans ce dessein qu'il nomma Trajan, qui avoit des qualités très-estimables. L'empire tranquille au dedans, & triomphant au dehors, admiroit un si bon prince. Il disoit qu'il falloit que ses citoyens le trouvassent tel qu'il eût voulu trouver l'empereur, s'il eût été simple citoyen. Les historiens relevent beaucoup sa valeur & sa clémence. Il dompta les Daces, étendit ses conquêtes en Orient, donna un roi aux Parthes, & leur fit craindre la puissance Romaine. Sa clémence naturelle ne l'empêcha pas de contribuer aux cruautés que l'on exerça sous son regne contre les Chrétiens. Il se faisoit une gloire d'être plus religieux que les autres princes, & de maintenir les loix Romaines dans leur vigueur. Tout enflé des victoires qu'il avoit remportées, il croyoit ne pouvoir mieux affermir son

empire, qu'en contraignant tous les Chrétiens d'embrasser le culte des fausses divinités, à qui il rapportoit les avantages & les triomphes qu'il ne devoit qu'au vrai Dieu.

## II.

II. Lettre de Pline à Trajan au sujet des Chrétiens. Réponse de l'empereur.

*Fl. tom. I. l. iij. n. 3.*

*Plin. lib. x. ep. 102.*

AN 104.

Pline le jeune fut fait consul l'an 100, & commença son consulat par le célebre panégyrique de Trajan. Sur la fin de l'an 103, ce magistrat si éloquent fut envoyé pour gouverner le Pont & la Bithynie en qualité de Proconsul. Il prêta son ministere à la persécution que Trajan avoit excitée contre les Chrétiens. Mais la douceur de son naturel lui faisoit trouver excessifs les supplices exercés sur des hommes qu'il ne trouvoit coupables d'aucun crime. Se trouvant donc embarrassé dans l'exécution des ordres de l'empereur, il lui écrivit une lettre sur ce sujet, & en reçut une réponse, qui font l'une & l'autre beaucoup d'honneur à la religion Chrétienne. Je n'ai jamais assisté, dit Pline dans sa lettre à l'empereur, à l'instruction & au jugement du procès d'aucun Chrétien : ainsi je ne sai sur quoi tombe l'information que l'on fait contre eux, ni jusqu'où l'on doit porter leur punition. J'hésite beaucoup sur la différence des âges. Voici la regle que j'ai suivie dans les accusations intentées devant moi contre les Chrétiens. Ceux qui ont avoué, je les ai interrogés une seconde & une troisieme fois, & je les ai menacés du supplice. Car j'ai cru qu'on devoit du-moins punir en eux leur désobéissance & leur invincible opiniâtreté. On m'a remis entre les mains un mémoire sans nom d'auteur, où l'on accuse différentes personnes d'être Chrétiennes, qui nient de l'être, & de l'avoir jamais été. Ils ont en ma présence, & dans les termes que je leur prescrivois, invoqué les dieux ; & c'est à quoi, dit-on, l'on ne peut jamais forcer ceux qui sont véritablement Chrétiens. J'ai donc cru qu'il les falloit absoudre. D'autres, déférés par un dénonciateur, ont d'abord reconnu qu'ils étoient Chrétiens ; & aussi-tôt après ils l'ont nié, déclarant que véritablement ils l'avoient été, mais qu'ils ne l'étoient plus. Tous ces gens-là

ont adoré votre image & les statues des dieux. Tous ont chargé le Christ de malédictions. Ils assuroient que toute leur erreur & leur faute avoit été renfermée dans ces points : Qu'à un jour marqué ils s'assembloient avant le lever du soleil, & chantoient tour à tour des hymnes à la louange de Christ, comme s'il eût été Dieu ; qu'ils s'engageoient par serment, non à quelque crime, mais à ne point commettre de vol ni d'adultere, à ne point manquer à leur promesse, à ne point nier un dépôt. Je n'ai découvert dans leur culte qu'une mauvaise superstition portée à l'excès ; & par cette raison, j'ai tout suspendu pour vous demander vos ordres. L'affaire m'a paru digne de vos réflexions, par la multitude de ceux qui sont enveloppés dans ce péril. Car un très-grand nombre de personnes de tout âge, de tout ordre, de tout sexe, sont & seront tous les jours impliquées dans cette accusation. Ce mal contagieux n'a pas seulement infecté les villes, il a gagné les villages & les campagnes.

On voit dans cette lettre le caractere d'un politique, que Dieu abandonne à sa propre sagesse, & qui n'approfondit pas ce qu'il ose condamner. L'empereur Trajan lui répondit en ces termes : Vous avez, mon très-cher Pline, suivi la voie que vous deviez dans l'instruction du procès des Chrétiens qui vous ont été déférés : car il n'est pas possible d'établir une forme certaine & générale dans cette sorte d'affaire. Il ne faut pas en faire perquisition : mais s'ils sont accusés & convaincus, il faut les punir. Si cependant l'accusé nie qu'il soit Chrétien, & qu'il le prouve par sa conduite, je veux dire, en invoquant les dieux, il faut pardonner à son repentir, de quelque soupçon qu'il ait été auparavant chargé. Au reste, dans nul genre de crimes l'on ne doit recevoir des dénonciations qui ne soient souscrites de personne : car cela est d'un pernicieux exemple, & ne convient point à notre regne, ni au tems où nous vivons.

*Plin. lib. x. ep. 103.*

## III.

III. Divers évé-

Il y eut dans l'empire, sous Trajan, plusieurs événemens remarquables

remarquables que nous ne croyons pas devoir passer sous silence. Un tremblement de terre renversa six villes dans l'Asie & dans la Grece. Un pareil accident en abîma trois autres dans la Galatie. Trajan fonda plusieurs villes dans la Mésie & dans la Thrace ; il se rendit entiérement maître de l'Arabie-Pétrée ; il réduisit en provinces Romaines l'Arménie, la Syrie & la Mésopotamie, & donna des rois à plusieurs peuples. Il fut presque accablé à Antioche par le tremblement de terre qui ruina la ville. Le panthéon fut brûlé à Rome par le tonnerre, la treizieme année de son regne. Trois ans après, ce prince dédia à Rome la place & la colonne qui porte son nom. Ce fut sous cet empereur, que Tacite écrivit l'histoire de son tems. Enfin, ce fut un peu avant la mort de Trajan, que les Juifs se révolterent à Alexandrie, dans toute l'Egypte, & dans la Libye, où ils massacrerent plus de deux cens mille hommes. L'année suivante, qui étoit la dix-neuvieme du regne de Trajan, ils firent des maux effroyables en Chypre, & y tuerent deux cens quarante mille hommes. L'empereur fit marcher contre eux des troupes, qui taillerent en pieces un très-grand nombre de ces furieux ; & les gouverneurs traitoient avec une extrême rigueur ceux qui vivoient dans leurs provinces. C'est ainsi que ce peuple réprouvé s'attiroit chaque jour de nouveaux malheurs, tandis que l'Eglise de Jesus-Christ s'étendoit, & devenoit de jour en jour plus florissante.

nemens. Révolte des Juifs. Leur punition.

AN 115.

L'on voyoit les Juifs & les Chrétiens exposés à la persécution dans le même tems, & souvent dans les mêmes lieux. Les souffrances des Juifs empêchoient les païens de profiter de la patience des Chrétiens. Quand ceux-ci alléguoient le nombre de leurs martyrs, les païens leur opposoient les Juifs, dont ils confondoient la cause avec celle des Chrétiens : mais si l'on eût voulu approfondir, que l'on eût trouvé de différence ! Les Juifs étoient opprimés ; mais ils le méritoient. Ils prenoient les armes, & surpassoient même les païens en cruauté. Les Chrétiens au contraire ne pouvoient être convaincus d'aucun crime, & ne savoient que souffrir.

Les Juifs se faisoient connoître à leur fureur; les Chrétiens, à leur patience & à leur charité.

## I V.

IV. Persécution sous Adrien. Lettre de cet empereur à ce sujet.

*Fl. tom. I. l. iij. n. 17. & suiv.*

AN 117.

Trajan se deshonora par l'ivrognerie & l'impudicité. Il mourut en Cilicie la vingtieme année de son regne, 117 de Jesus-Christ. Il laissa pour successeur Adrien, qu'il adopta pour son fils. C'étoit un prince fort superstitieux, & attaché à la magie, dont les Chrétiens avoient beaucoup d'horreur. D'ailleurs l'on découvrit sous son regne les abominations de quelques hérétiques; & c'est ce qui attira la persécution violente, qui emporta un grand nombre de Chrétiens. Adrien eut quelque égard aux apologies de Quadrat, évêque d'Athènes, & d'Aristide, philosophe Chrétien, & aux représentations de quelques gouverneurs. L'un des plus équitables fut Serenius Granianus, proconsul d'Asie, qui lui avoit fait sentir que c'étoit une grande injustice de donner aux cris de la populace le sang de tant d'innocens, & de condamner des gens sur le seul nom d'une secte. Adrien, touché de ses remontrances, écrivit à plusieurs gouverneurs de province,

AN 123.

& entre autres à Minutius Fundanus, proconsul d'Asie, en ces termes: J'ai reçu la lettre de l'illustre Serenius Granianus à qui vous avez succédé. Je ne suis pas d'avis de laisser la chose sans examen; afin qu'il n'y ait point de troubles, & que l'on ne donne point occasion aux calomnies. Si donc ceux qui se plaignent des Chrétiens, veulent les accuser devant votre tribunal, qu'ils prennent cette seule voie, & non pas celle des accusations vagues. Si leurs accusateurs prouvent dans un tribunal réglé, que les Chrétiens font quelque chose contre les loix, en ce cas jugez selon le mérite de la faute. Mais si quelqu'un les calomnie, ayez soin d'en faire justice. Telle fut la lettre d'Adrien, qui néanmoins ne fit pas cesser entiérement la persécution, puisqu'il restoit toujours assez d'autres prétextes pour accuser les Chrétiens.

## V.

Les Juifs prirent occasion des voyages d'Adrien pour se révolter encore, tandis qu'il étoit dans des pays éloignés. Il avoit envoyé une colonie à Jérusalem pour la rétablir sur ses ruines, l'avoit nommée Elia, & avoit bâti un temple de Jupiter à la place du temple de Dieu. Les Juifs ne pouvoient voir la sainte Cité pleine de Gentils & d'idolâtrie. On leur défendoit même de se circoncire. Ils souffrirent quelque tems par la crainte d'Adrien, quand il se trouva près d'eux; & cependant ils se préparoient à la guerre. Ils firent quantité de cavernes & de conduits souterrains, pour se pouvoir cacher, communiquer, s'assembler secrétement, & s'enfuir quand ils seroient pressés; & ces chemins couverts avoient de distance en distance des ouvertures, pour donner de l'air & du jour. Les Romains mépriserent quelque tems leurs efforts; mais ensuite ils virent toute la province en mouvement, & les Juifs qui étoient répandus dans tous les autres pays, conspirer en même tems, & faire de grands maux aux Romains, soit en secret, soit à découvert; ensorte que le mouvement des Juifs ébranloit l'empire. Rufus, gouverneur de Judée, ayant reçu des troupes de l'empereur, se servit de cette occasion du désespoir des Juifs pour les traiter cruellement: il en fit mourir un nombre infini, sans épargner les femmes ni les enfans, & confisqua leurs terres au profit du peuple Romain. En cette révolte, le chef des Juifs étoit Barcoqueba. C'étoit un voleur & un scélérat; mais le nom spécieux qu'il avoit pris, lui attiroit un grand nombre de sectateurs. Car ce nom signifie en Syriaque fils de l'étoile; & il disoit qu'il étoit cette étoile de Jacob prédite par Balaam, qui devoit délivrer les Juifs & soumettre les Gentils; c'est-à-dire, le Messie. Ce Barcoqueba vouloit obliger les Chrétiens à prendre parti avec les Juifs contre les Romains; & comme ils le refusoient, il les faisoit mourir cruellement dans les tourmens.

V. Nouvelle révolte des Juifs. Leur entiere défaite sous Adrien. La Judée réduite en solitude. Lieux saints profanés.

*Fl. tom. I. l. iij. n. 24. & 25.*

AN. 134.

L'empereur voyant que Rufus ne suffisoit pas pour défaire

les Juifs, envoya de nouvelles troupes, sous la conduite de Jule-Sévere, qu'il fit venir de la Grande-Bretagne. Sévere n'osa donner bataille, voyant la multitude & le désespoir des ennemis. Il les prit séparément, avec un grand nombre de troupes & de chefs, leur coupa les vivres, & les enferma; ensorte qu'il les abattit & les ruina avec plus de tems, mais avec moins de péril, & que très-peu lui échapperent. Cinquante forteresses considérables, & neuf cens quatre-vingts-cinq bourgades les plus renommées furent détruites. Il y eut cinq cens quatre-vingts mille hommes de tués dans les combats & les courses. Car on ne put compter ceux qui périrent par le feu, la faim & les maladies. Un grand nombre fut vendu; & ceux que l'on ne put vendre, furent transportés en Egypte. Ainsi la Judée fut réduite en solitude.

Depuis ce tems-là il fut défendu aux Juifs d'entrer à Jérusalem, ni même de la regarder de loin. La ville, habitée désormais par les Gentils, n'eut plus d'autre nom qu'*Elia*; & sur la porte qui regardoit Bethléem, on mit un pourceau de marbre, l'animal estimé le plus immonde par les Juifs, mais que les Romains portoient entre leurs enseignes. Et comme les Chrétiens n'étoient pas moins odieux que les Juifs, Adrien fit dresser une idole de Jupiter, au lieu de la Résurrection de Jesus-Christ, & une de Venus de marbre au Calvaire sur la roche de la Croix. A Bethléem il fit planter un bois en l'honneur d'Adonis, & il lui dédia la caverne où Jesus-Christ étoit né; & néanmoins ce lieu demeura connu & célebre. On y montroit la caverne & la crêche, & les païens même savoient qu'en cette grotte étoit né Jesus, que les Chrétiens adoroient. Ainsi Dieu voulut que le démon servît à cacher les saints Lieux, jusqu'à ce qu'il lui plût de les manifester à l'univers.

## VI.

VI. Divers événemens à la fin du regne d'Adrien, & sous Antonin.

Le regne d'Adrien fut mêlé de bien & de mal. Ce prince maintint la discipline militaire, vivant lui-même militairement, & avec beaucoup de frugalité. Il soulagea les pro-

vinces, fit fleurir les beaux arts & la Grece qui en étoit la mere.

Sous Adrien vivoient Plutarque, Epictete, Favorin, Elien, Florus, & plusieurs autres hommes de lettres. Cet empereur étoit d'un tempérament si robuste, qu'il fit à pied ses voyages dans toutes les provinces de l'empire. Etant dans la Grande-Bretagne, il y fit élever un mur de quatre-vingts mille pas entre l'Ecosse & l'Angleterre, pour empêcher les courses des barbares. Il ternit l'éclat de son regne par ses infamies & par sa cruauté. Il fut attaqué d'un flux de sang qui ne put jamais être arrêté. Il expira dans les plus vives douleurs, après avoir vêcu soixante-deux ans, & en avoir régné vingt & un.

*Fl. tom. I. l. iij. n. 32. & suiv.*

AN 138.

Adrien avoit adopté pour son fils, Antonin surnommé le Pieux, qui lui succéda. Ce prince avoit beaucoup d'esprit & d'éloquence. Il étoit bon politique, sage & modéré. Dans tous les emplois qu'il avoit eus, il s'étoit acquis l'estime & l'amour des peuples. Il avoit pour ses sujets la tendresse d'un pere, & répétoit souvent ces paroles de Scipion l'Africain : qu'il aimoit mieux conserver un citoyen que de tuer mille ennemis. Il n'y eut presque point de guerres sous son regne : & il réprima par ses lieutenans les barbares qui remuoient. Du milieu de Rome & de son cabinet, il donnoit des ordres qui étoient exactement suivis. Sa douceur naturelle le porta à faire de grandes libéralités. Sous son regne les Eglises jouïrent d'une assez grande tranquillité. Cela n'empêcha pas qu'il n'y eût des persécutions locales, qui venoient de la mauvaise volonté de quelques gouverneurs, ou de l'aversion des païens qui pilloient le bien des Chrétiens, & exerçoient contre eux toutes sortes de violences, sans qu'il leur fût possible de se faire rendre justice dans aucun tribunal. S. Justin, qui adressa sa premiere apologie à Antonin, fait de l'état de l'Eglise une peinture qui montre combien le tems que nous regardons comme tranquille, étoit néanmoins fâcheux & violent. Il est certain que ce bon empereur donna quelques édits favorables aux Chrétiens. Plusieurs gouverneurs des provinces lui en ayant écrit, il répondit qu'il ne falloit pas

les inquiéter, tant qu'ils ne formeroient aucune entreprise contre l'état. Il écrivit aussi aux villes pour leur défendre de les troubler. La bonne volonté d'Antonin pour les Chrétiens n'arrêta le mal qu'en partie, & l'opposition publique l'emporta sur les dispositions particulieres de cet empereur. Il mourut après un regne de vingt-deux ans, & laissa l'empire

An 161. à ses deux fils adoptifs Marc-Aurele & Lucius Verus. Ce fut la premiere fois qu'on vit deux empereurs régner ensemble.

## VII.

VII. Persécution sous Marc-Aurele. Autres événemens.

*Fl. tom. I. l. iij. n. 45. & suiv.*

Lucius Verus avoit peu de mérite & beaucoup de mollesse (*l*); mais Marc-Aurele avoit de grandes qualités, & faisoit profession ouverte de la philosophie, qui étoit ce que les païens connoissoient de meilleur pour les mœurs. Il avoit une grande douceur pour tout le monde, & pour ceux mêmes qui l'avoient offensé. Il y eut cependant sous son regne une violente persécution contre l'Eglise. Elle pouvoit venir en partie des Philosophes, trop puissans sous un prince qui s'appliquoit tout entier à l'étude & à la pratique des regles de leur morale. Crescent, philosophe Cynique, déchiroit publiquement les Chrétiens par les faux crimes qu'il leur imputoit. Les Chrétiens répondoient quelquefois avec une extrême force, démasquoient les Philosophes, & les convainquoient d'être des calomniateurs publics. Le seul exemple de la vie du commun des Chrétiens étoit un sanglant reproche de la vie déréglée de ceux qui prétendoient suivre toutes les regles de la plus exacte morale, & qui la plupart se livroient aux passions les plus honteuses. Ainsi, comment

*Tertullien.* ces Philosophes, qu'un ancien appelle des animaux de gloire & d'orgueil, voyant tout le faux brillant de leurs vertus, effacé par l'éminente sainteté des disciples d'un homme crucifié; comment, dis-je, n'auroient-ils pas publié contre eux toutes sortes de calomnies?

Outre le pouvoir que les Philosophes avoient sur l'esprit

(*l*) [ Ce prince ne régna que neuf ans. Il mourut vers la fin de l'an 169; & Marc-Aurele demeura seul empereur. ]

de Marc-Aurele, qui se faisoit lui-même honneur de leur être uni ; ce prince avoit été élevé dès l'enfance dans l'estime & dans l'exercice des cérémonies Romaines. Il ajoutoit peu de foi aux événemens que l'on disoit être miraculeux, & vouloit en tout suivre la raison pour guide. Ce n'étoit donc plus seulement une troupe d'hommes ornés de toutes les qualités humaines, que le démon formoit pour préconiser & soutenir l'idolâtrie chancelante ; ce n'étoit plus ni un Néron ni un Domitien qui déclaroient les Chrétiens dignes de mort. C'étoit un empereur qui avoit des qualités admirables, & qui réunissoit en sa personne tout ce qui peut rendre un prince estimable. Il faut au reste convenir que la haine des peuples pour la vérité, & les soulévemens qu'ils firent en diverses villes contre les Chrétiens, eurent beaucoup de part à la persécution de Marc-Aurele. L'histoire des Martyrs de Lyon nous fait voir avec quelle animosité le peuple païen demandoit le sang des Chrétiens. On tâchoit même de les perdre de réputation dans le public, en faisant souffrir de rudes questions à des esclaves & à des enfans, pour leur faire dire que les Chrétiens commettoient en secret toutes sortes d'abominations & de crimes. On défendoit aux Chrétiens d'écrire pour se justifier, & à tout le monde de lire leurs apologies. On pilloit leur bien ; & c'étoit de tous les mauvais traitemens celui auquel ils étoient le moins sensibles.

Dieu vengea le sang des Martyrs qu'on répandoit en divers endroits, par la peste effroyable qui, après avoir commencé en orient, se répandit jusqu'aux extrémités de l'occident, & ravagea durant plusieurs années toutes les provinces de l'empire. Ce fléau n'arrêta pas la persécution de Marc-Aurele ; mais les soldats chrétiens qui étoient en grand nombre dans ses armées, & qui le servoient avec le zele & la fidélité que tout serviteur de Dieu doit aux Puissances, l'ayant délivré par un célebre miracle, des Quades, peuples de Germanie, qui le tenoient enfermé avec toute l'armée Romaine, Marc-Aurele ne put méconnoître une faveur si insigne ; & quoiqu'il l'attribuât aux dieux de l'empire il vou-

lut que les Chrétiens fussent traités avec plus de douceur. Il écrivit en leur faveur, non pour les justifier; il supposoit toujours qu'ils avoient tort : mais sous prétexte de clémence, il défendit de les accuser. Les Chrétiens profiterent de cette espece de répit pour se multiplier, régler la discipline, & fortifier les foibles. Mais cette paix dura peu, & l'empereur ne réprima point les soulevemens des peuples.

VIII. Commode, Pertinax, Julien, Niger, Albin, & Sévere, empereurs.

*Fl. tom. I. l. iv. n. 19. & suiv.*

AN 180.

AN 193.

Dieu vouloit tenir ses serviteurs en haleine, & ne leur pas donner le tems de s'amollir. Marc-Aurele faisant la guerre aux Marcomans en Pannonie, tomba malade, & mourut à Vienne ou à Sirmich la vingtieme année de son regne. Son fils Commode, qui étoit à l'armée, fut reconnu empereur à l'âge de dix-neuf ans. C'étoit un monstre de cruauté & d'impudicité; mais Marcia sa concubine lui inspira des sentimens de douceur pour les Chrétiens, qui furent assez tranquilles pendant les douze années de son regne. Ayant été empoisonné par Marcia, qu'il vouloit faire mourir avec un grand nombre de sénateurs, l'empire fut donné à Pertinax, vieillard vénérable. Pendant qu'il s'appliquoit à réformer les désordres de l'empire, il fut tué n'ayant régné que trois mois. Julien voyant que les soldats prétoriens disposoient de l'empire en faveur de ceux qui leur donnoient davantage, leur accorda ce qu'ils vouloient, & il fut déclaré empereur malgré le sénat & le peuple qui l'avoient toujours haï. Cependant trois généraux qui commandoient dans les provinces, furent reconnus empereurs, chacun par son armée. Sévere, l'un d'eux, l'emporta. Il obligea les soldats prétoriens d'abandonner Julien, qui fut tué après avoir régné deux mois : & il se délivra de même de ses deux autres concurrens. Comme les Chrétiens n'avoient pris aucune part à toutes les guerres civiles, il leur fut favorable, & résista au peuple qui demandoit leur sang avec fureur. D'ailleurs il avoit été autrefois guéri avec de l'huile par un Chrétien; & il fut si reconnoissant de ce bienfait, qu'il le fit demeurer dans son palais. Cette paix qui avoit commencé du tems de Commode, & qui continua durant les premieres années de Sévere, facilita la tenue des conciles, qui furent en grand nombre

bre dans l'Orient & dans l'Occident sur l'affaire de la Pâque.

# [ARTICLE VIII*.]

*Succession des Evêques de Rome, [& des trois autres grands Sieges. Eglises d'Occident.]*

## I.

L'An 100 (*m*), S. Evariste succéda à S. Clément [sur le siege de Rome,] & gouverna près de neuf ans, [c'est-à-dire, jusqu'à la douzieme année de Trajan. Ce fut sous son pontificat que S. Ignace d'Antioche fut martyrisé à Rome, après avoit écrit aux fideles de cette ville une lettre où il leur donne de grands éloges. S. Evariste mourut vers l'an 109. Les martyrologes mettent sa fête au 26 ou 27 Octobre.]

I. Succession des évêques de Rome. [S. Evariste, S. Alexandre, & S. Sixte.] AN 100.

Il eut pour successeur S. Alexandre, dont le pontificat fut de dix ans. [On place ainsi sa mort vers l'an 119. Sa fête est marquée au 3 Mai.] AN 109.

S. Sixte I. tint après lui le saint siege pendant neuf ans. [On le nomme aussi Xyste. Il mourut vers l'an 128. La plupart des martyrologes marquent sa fête au 6 Avril.] AN 119.

S. Télesphore gouverna ensuite un peu plus de dix ans. [Il reçut la couronne du martyre en la onzieme année de son épiscopat, premiere du regne d'Antonin, c'est-à-dire, apparemment en l'an 139. On prétend qu'il mourut le 2 ou le 5 Janvier, auxquels sa fête est marquée dans les martyrologes. Les Grecs mêmes ont rendu à ce saint pape un culte religieux, quoiqu'ils fassent cet honneur à peu de saints de l'Eglise Latine.]

II. [S. Télesphore, S. Hygin & S. Pie.] AN 128.

S. Télesphore ayant été martyrisé l'an 139, S. Hygin AN 139.

(*m*) [M. Racine terminoit l'article précédent par un paragraphe qui contenoit très-sommairement la *suite des évêques de Rome* : toutes les parties de ce paragraphe seront ici conservées en entier : ce qui sera ajouté par forme de supplément pour compléter la suite de l'histoire des Papes, sera renfermé entre deux crochets. L'histoire de ces premiers tems fournit peu.]

gouverna pendant trois ans. [ Ce fut alors que les héréfiarques Cerdon & Valentin vinrent répandre leurs erreurs parmi les chrétiens de Rome. L'Eglise Romaine les rappella à l'ancienne doctrine; mais on ne put vaincre leur opiniâtreté. S. Hygin mourut l'an 142 le 10 ou 11 Janvier, jours auxquels les martyrologes mettent sa fête. ]

AN 142. S. Pie succéda à S. Hygin, & occupa le siege de Rome quinze ans. [ Il fut le dixieme évêque de Rome, en y comprenant S. Pierre. L'hérésiarque Marcion excommunié par son évêque qui étoit aussi son pere, vint alors à Rome, & demanda la communion aux anciens de cette Eglise : aucun d'eux ne voulut la lui accorder, ne le pouvant, disoient-ils, sans la permission de son pere leur saint collegue. Ce refus irrita Marcion; il fit schisme, & embrassa l'hérésie de Cerdon. Valentin continuoit aussi de faire du progrès à Rome. Mais S. Justin y avoit formé une école de piété. S. Pie mourut vers l'an 157. L'Eglise honore sa mémoire le 11 Juillet. ]

III. [ S. Anicet, S. Soter, & S. Eleuthere. ] AN 157. Après sa mort, S. Anicet [ placé sur le saint siege, ] le tint onze ans. [ Ce fut sous son pontificat, comme on l'a vu, que S. Polycarpe vint à Rome, & y discuta avec lui la question de la pâque, sans que la diversité de leurs sentimens sur ce point de discipline pût altérer leur union. Ce fut alors que S. Justin souffrit le martyre à Rome vers l'an 167. On place dans l'année suivante la mort de S. Anicet, dont l'Eglise honore la mémoire le 17 Avril. ]

AN 167. Il eut pour successeur S. Soter, dont le pontificat fut de neuf ou dix ans (*n*). [Celui-ci envoya des aumônes aux églises de diverses provinces : c'est ce qu'il fit principalement à l'égard de l'église de Corinthe, selon le témoignage de saint Denys, évêque de cette ville, qui l'en remercia, & toute l'église de Rome avec lui, par une lettre dont il reste quelques fragmens. On prétend qu'il s'opposa fortement aux Montanistes, dont l'hérésie commença de paroître sous son pontificat. Il mourut vers l'an 176 ou 177. Les martyrologes marquent sa fête le 22 Avril. ]

(*n*) [ Ou plutôt, huit ou neuf ans ; car M. Racine, dans sa Table chronologique, met sa mort en 176. ]

S. Eleuthere gouverna après lui pendant quinze ans. [ De son tems s'éleva dans l'Eglise Romaine le schisme de Blaste, hérétique Valentinien, qui ne vouloit pas se conformer à l'usage de cette église pour le jour de la célébration de la pâque. S. Eleuthere fit alors un réglement pour confirmer la pratique de l'Occident. ] Il mourut l'an 192. [ On croit que sa mort arriva le 6 Septembre, jour auquel quelques martyrologes mettent sa fête ; & que depuis son corps fut transporté au Vatican le 26 Mai, jour auquel sa fête est célébrée. ] AN 177.

IV. [ Pontificat de S. Victor. ] *Fl. tom. I. l. iv. n. 30. & suiv.* *Baillet, Vies des SS. au 28 Juillet.* AN 192.

Il eut pour successeur S. Victor, qui tint le saint siege jusqu'à la seconde année du troisieme siecle. [ Celui-ci découvrit & condamna une nouvelle hérésie, qui s'étoit élevée dans Rome vers les commencemens de son pontificat. C'étoit celle de Théodote de Byzance, qui étant tombé dans la persécution de Marc-Aurele, & ne pouvant supporter les reproches de sa lâcheté, s'étoit réfugié à Rome, où il commençoit à dogmatiser contre la divinité de Jesus-Christ. Saint Victor l'excommunia, & condamna en même tems les anciennes erreurs d'Ebion. Si l'on en croit Tertullien, Victor se laissa surprendre par les artifices des Montanistes ; mais Praxéas le détrompa, & lui fit révoquer les lettres de communion qu'il leur avoit accordées. Bientôt Praxéas inventa lui-même l'hérésie des Patropassiens, qui attribuoient au Pere les souffrances du Fils. Victor tint un concile à Rome pour ce sujet, & condamna cette nouvelle doctrine. Praxéas reconnut son erreur, & la rétracta. Mais rien n'a rendu le pontificat de Victor plus remarquable, que la contestation qui s'éleva de son tems sur la célébration de la fête de Pâques. Victor craignant que la chaleur des disputes ne formât un schisme, voulut le prévenir. Il écrivit aux principaux évêques de l'Eglise, pour les prier d'assembler des conciles dans leurs provinces. Tous ces conciles réglerent qu'on feroit la pâque suivant l'usage de l'église de Rome : il n'y eut que celui d'Ephese, métropole de l'Asie mineure, dont les prélats furent d'avis de ne rien changer à la tradition qu'ils avoient reçue de leurs prédécesseurs. Victor choqué de leur résistance, pu-

blia des lettres véhémentes contr'eux, & déclara excommuniés tous ceux qui persistoient dans la pratique des Asiatiques. La rigueur de ce procédé déplut à beaucoup d'évêques; & ceux mêmes qui combattoient le sentiment des Asiatiques, ne crurent pas devoir adhérer à ce que Victor faisoit contr'eux. S. Irénée lui en écrivit fortement au nom de l'église des Gaules, & appaisa cette contestation de telle sorte, que chacun demeura dans l'usage où il étoit. S. Victor vécut encore cinq ou six ans, & mourut vers l'an 202, le 20 Avril, auquel plusieurs martyrologes marquent sa fête. D'autres la mettent au 28 Juillet, que l'on croit être le jour de la translation de son corps au Vatican. ]

## I I.

V. [Eglises des Gaules, de Germanie, & d'Espagne.]

[C'est dans ce siecle que commencent à paroître les églises des Gaules, de Germanie, d'Espagne, de la grande Bretagne & d'Afrique. Elles sont partie de l'église d'Occident; c'est pourquoi nous les plaçons immédiatement après celle de Rome.

La tradition de l'église de France est que S. Pothin & S. Irénée, illustres entre ceux qui ont prêché la foi à Lyon & dans les pays voisins, étoient disciples de S. Polycarpe, évêque de Smyrne, & qu'ils ont été envoyés dans les Gaules par ce saint évêque. S. Jérôme dit que S. Irénée avoit aussi été disciple de Papias, évêque d'Hiéraple en Phrygie. Aussi voit-on que la lettre des églises de Vienne & de Lyon, touchant les martyrs de Lyon, est adressée aux églises d'Asie & de Phrygie; & entre ces martyrs, il s'en trouve plusieurs qui étoient de l'Asie mineure. Si l'on en croit le plus ancien & le plus autorisé de nos historiens, Sulpice Sévere, l'église des Gaules n'avoit point encore eu de martyrs, lorsque la persécution s'alluma dans plusieurs villes de cette province, sous l'empereur Marc-Aurele, moins par l'autorité du prince ou des magistrats, que par des émotions populaires. C'est dans cette persécution que souffrirent les
An 177. martyrs de Lyon dont il a été parlé, & qui sont ainsi regar-

dés comme les prémices des victimes, dans le sang desquelles l'église Gallicane s'est plus particuliérement consacrée à Jesus-Christ. On a vu aussi le martyre des SS. Alexandre & Epipode, qui souffrirent aussi à Lyon dans la même persécution; & celui de S. Symphorien, qui souffrit au même tems dans Autun. On pourroit encore y joindre S. Andoche, prêtre; S. Thyrse, diacre; & S. Felix, qui souffrirent dans la même ville: S. Bénigne, prêtre, à Dijon; S. Marcel, à Châlons-sur-Saône; & S. Valérien, à Tournus.

Jusqu'ici les églises de Germanie & d'Espagne, ne nous offrent point encore de monumens aussi éclatans. Nous avons le témoignage certain de S. Irénée, qui écrivant sous le pontificat d'Eleuthere, nomme les églises de Germanie, d'Espagne, de Gaule, d'Orient, d'Egypte, & de Libye, c'est-à-dire d'Afrique, assurant qu'elles sont toutes éclairées de la même foi, comme du même soleil. Mais c'est à-peu-près tout ce qu'on sait de plus assuré des églises d'Espagne & de Germanie. On nommoit alors Germanie, ce que nous appellons aujourd'hui l'Allemagne.

VI. [ Eglise de la grande Bretagne. ] *Fl. tom. I. l. iij. n. 59.* AN 178.

Le silence de S. Irénée sur la grande Bretagne, vient apparemment de ce qu'il écrivoit avant l'ambassade dont parlent Bede & Gildas le Sage. Du tems des empereurs Marc-Aurele & Commode son fils, Lucius, l'un des rois ou princes Bretons dans l'île d'Albion, que l'on a depuis appellée Angleterre, députa à Rome vers le pape S. Eleuthere, & lui écrivit pour le prier de lui envoyer quelqu'un qui pût l'instruire & le rendre Chrétien. C'est ce qui lui fut accordé avec joie, selon que nous l'apprenons du vénérable Bede, qui ajoute que les Bretons ayant reçu la foi par ce moyen, la conserverent inviolablement & sans trouble jusqu'au tems de Dioclétien. Gildas le Sage, qui vivoit près de deux siecles avant Bede, avoit remarqué presque la même chose. Tertullien & Origene reconnoissent que la vertu du nom de Jesus-Christ avoit passé les mers pour aller chercher les Bretons dans un autre monde. Tertullien en parloit ainsi dès le commencement du siecle suivant. Il paroît que Lucius étoit vassal des Romains, de la même maniere que plusieurs au-

tres rois qui régnoient aux extrémités de l'empire. Il commandoit dans un canton des terres de la grande Bretagne, qui étoit soumise aux Romains. On croit qu'il mourut vers les commencemens du troisieme siecle, dans un lieu où l'on a depuis bâti la ville de Glocester, & où l'on a long-tems montré son tombeau.

VII. [Eglise d'Afrique.] Martyrs Scillitains.

*Fl. tom. II. l. v. n. 3.*

AN. 200.

L'église d'Afrique se présente avec plus d'éclat: peut-être pourroit-on faire remonter son origine vers la fin du premier siecle, sous le pontificat de S. Clément, dont elle honoroit particuliérement la mémoire. Mais c'est vers la fin du second siecle qu'elle commence à devenir célebre par les martyrs Scillitains, que quelques auteurs regardent comme les premiers que l'on sache avoir répandu leur sang pour Jesus-Christ dans l'Afrique. La persécution fut violente, & commença la derniere année (*o*) du second siecle.] Le proconsul Saturnin fut le premier qui employa le glaive contre les Chrétiens dans cette grande province de l'empire. On lui en présenta douze, dont le principal étoit Spérat. Le proconsul lui dit: Vous pouvez espérer le pardon, si vous revenez au bon sens en suivant notre religion. Spérat dit: Nous n'avons fait aucun mal, & on ne peut nous convaincre d'aucune injustice. Bien loin d'avoir fait tort à personne, nous avons souffert les mauvais traitemens sans nous plaindre, nous contentant de rendre graces à Dieu. Nous avons prié pour ceux qui nous persécutoient injustement; en quoi nous obéissons à Jesus-Christ, qui nous en a fait un précepte. Le proconsul dit aux autres: Ne suivez pas la folie de ces furieux; mais plutôt craignez notre prince, & obéissez à ses ordres. Les hommes & les femmes confesserent qu'ils étoient Chrétiens, & qu'ils mourroient avec joie pour Jesus-Christ. Le proconsul dit: Quels sont les livres que vous lisez & que vous adorez?

(*o*) [M. Racine dit, *la premiere année du troisieme siecle*; & c'est pour cela sans doute qu'il n'a placé l'histoire des Martyrs Scillitains qu'au troisieme siecle: mais, selon la remarque de M. Fleury, leurs actes sont datés du consulat de Claude, qui se rencontre l'an 200 de Jesus-Christ, *derniere année du second siecle*; & M. Racine les y place lui-même dans sa Table chronologique: c'est ce qui nous détermine à rapporter ici ce qu'il en avoit dit au troisieme siecle, art. vj. n. 5. Ainsi c'est lui qui parle dans la suite de ce récit.]

Spérat répondit : Les quatre évangiles de Notre-Seigneur Jesus-Christ, les épitres de l'apôtre S. Paul, & toute l'écriture inspirée de Dieu. Le proconsul dit : Je vous donne trois jours pour penser à vous. Spérat répondit : Je suis Chrétien, & tous ceux qui sont avec moi ; & nous n'abandonnerons point la foi de Notre-Seigneur Jesus-Christ : faites ce qu'il vous plaira. Le proconsul voyant leur fermeté, prononça leur sentence en ces termes : Spérat, Narzal, Cittin, Véturius, Félix, Acyllin, Létantius, Januaria, Généreuse, Vestine, Donate, & Seconde, s'étant avoués Chrétiens, & ayant refusé de rendre honneur & respect à l'empereur, j'ordonne qu'ils aient la tête tranchée. Spérat & ceux qui étoient avec lui, s'écrierent : Nous rendons graces à Dieu, qui nous fait l'honneur aujourd'hui de nous recevoir dans le ciel, après avoir souffert la mort pour la confession de son nom. Ayant dit cela, ils furent menés au lieu du supplice, où ils se mirent à genoux tous ensemble ; & ayant encore rendu graces à Jesus-Christ, ils eurent tous la tête tranchée. On les nomma les Martyrs Scillitains, peut-être parce qu'ils étoient de la ville de Scillite, & ils furent célebres en Afrique (*p*). Le proconsul Saturnin perdit la vie peu de tems après.

## III.

VIII. [ Succession des évêques d'Alexandrie. ]

[ Les trois églises patriarchales d'Orient, ont dans ce siecle une succession d'évêques aussi soutenue que celle de l'église de Rome : mais on connoît peu l'histoire des évêques d'Alexandrie. Cerdon qui avoit succédé à S. Abilius vers l'an 98, gouverna cette église environ onze ans, & mourut vers l'an 109. Son successeur Prime tint le siege douze ou treize ans, & mourut vers l'an 122. Juste gouverna après lui environ onze ans. Ce fut vers ce tems que Basilide & Carpocras, chefs d'une des branches des Gnostiques, commencerent à répandre leurs erreurs dans Alexandrie & dans l'Egypte. Juste mourut vers l'an 133. Eumene, son successeur, gouverna dix ou onze ans, & mourut vers l'an 143.

AN 109. AN 133.

(*p*) [ L'Eglise honore leur mémoire le 17 Juillet. ]

AN 153. Marc lui succéda, & tint le siege neuf ou dix ans: il mourut vers le commencement de l'an 153. Il eut pour successeur Céladion, qui gouverna quatorze ou quinze ans, & mourut
AN 167. vers l'an 167. Agrippin fut après lui le dixieme évêque d'Alexandrie, en y comprenant S. Marc, & gouverna environ douze ans : il mourut vers l'an 179. Julien qui lui succéda, tint le siege environ dix ans. S. Pantene gouvernoit alors l'école chrétienne d'Alexandrie. Julien mourut l'an 189. Il
AN 189. eut pour successeur Démétrius, célebre dans l'histoire d'Origene. Ce fut lui qui envoya S. Pantene prêcher l'Evangile dans les Indes. L'école chrétienne d'Alexandrie eut alors pour chef l'illustre S. Clément, à qui succéda Origene son disciple, dont il sera parlé au siecle suivant. Démétrius écrivit au pape Victor & aux évêques d'Antioche & de Jérusalem, sur la question de la pâque ; il entroit dans le sentiment qui fut depuis autorisé par le concile de Nicée. Il tint le siege durant quarante-trois ans.

IX. [Succession des évêques d'Antioche.]

L'église d'Antioche paroît dans ce siecle avec beaucoup plus d'éclat que celle d'Alexandrie. Elle fut d'abord illustrée par la constance de S. Ignace son évêque, dont il a été parlé.
AN 107. S. Ignace ayant consommé sa vie par le martyre, l'an 107, eut pour successeur Heron, qui est aussi compté au nombre des Saints. Il gouverna cette église au milieu de la persécution excitée dans cette ville même par Trajan. Il eut à combattre diverses héréfies, & sur-tout celle de Saturnin, laquelle prit naissance de son tems dans Antioche, & produisit une des branches de la secte des Gnostiques. Il tint le siege
AN 128. environ vingt & un ans, & mourut vers l'an 128. L'église honore sa mémoire le 17 Octobre. Corneille lui succéda, & gouverna cette église treize ou quatorze ans. Il mourut en l'année 142. Son successeur fut Eros, qui tint le siege envi-
AN 168. ron vingt-six ans, & mourut vers l'an 168. Il eut pour successeur S. Théophile, dont il a été parlé : celui-ci gouverna l'église d'Antioche environ treize ans, & mourut vers l'an 181.
AN 181. Les Latins marquent sa fête au 13 Octobre. Maximin qui lui succéda, tint le siege de cette église environ neuf ou dix ans,
AN 190. & mourut vers l'an 190. Il eut pour successeur S. Sérapion, qui

qui donna diverses preuves de son zele pour maintenir la pureté de la foi catholique contre les hérétiques de son tems. Il gouverna cette église pendant vingt & un ans.

X. [Succession des évêques de Jérusalem.] AN 107.

L'église de Jérusalem participe à l'éclat de celle d'Antioche, & à l'obscurité de celle d'Alexandrie; éclatante au commencement & à la fin de ce siecle, obscure au milieu. La même persécution couronna dans la même année 107, S. Ignace d'Antioche, & S. Siméon de Jérusalem, dont il a été parlé. L'église de Jérusalem n'avoit eu que deux évêques en plus de soixante & dix ans, depuis son établissement jusqu'à la mort de S. Siméon; mais dans les trente années qui s'écoulerent depuis cette époque, jusqu'au tems où les Juifs furent chassés de cette ville par Adrien, vers l'an 136, on en compte treize; savoir, Juste, Zachée, Tobie, Benjamin, Jean, Matthias, Philippe, Séneque, Juste II. Lévi, Ephrès, Joseph, & Jude. Ils étoient tous Juifs: le peu de durée de leur épiscopat peut venir de ce qu'on déféroit successivement cette dignité aux plus anciens du clergé; car on ne voit pas qu'ils aient été plus persécutés que d'autres.

XI. [Evêques Gentils de Jérusalem depuis l'expulsion des Juifs par Adrien.] AN 136.

Les Juifs ayant été chassés de Jérusalem, il ne resta plus que des Gentils dans la nouvelle ville qui fut nommée Elia. Ce fut alors que les fideles du pays choisirent pour la premiere fois un évêque du nombre des Gentils convertis: leur choix tomba sur Marc, qui gouverna cette église vingt ans, & ne mourut que vers l'an 156. L'église honore sa mémoire le 22 Octobre. Depuis S. Marc jusqu'à S. Narcisse, qui vivoit à la fin de ce siecle, il se trouve encore treize évêques dont on ne sait que les noms; savoir, Cassien, Publius, Maxime, Julien, Gaïen, Symmaque, Gaïus, Julien II. Capiton, Maxime II. Antonin, Valens, & Dolichien.]

XII. S. Narcisse, évêque de Jérusalem. *Fl. tom. I. l. iv. n. 46.* AN 195.

Au commencement du regne de Sévere, à la fin du second siecle (*q*), Narcisse, évêque de Jérusalem, avoit dans toute l'Eglise une grande réputation. [Il étoit né dès la fin

(*q*) [M. Racine avoit placé ce dernier paragraphe à la fin de l'article VII. c'est-à-dire, à la suite du précis de l'histoire des Empereurs Romains: on a cru devoir le ramener ici comme à sa place naturelle, en y ajoutant seulement ce qui est ici entre deux crochets.]

du premier ſiecle de l'Egliſe, & devoit avoir déjà plus de quatre-vingts ans, lorſqu'il ſuccéda à Dolichien ſous le regne de Commode. Il fut le trentieme évêque de cette ville depuis les Apôtres. Il aſſiſta, vers l'an 195, au concile de Paleſtine, aſſemblé pour décider de la célébration de la pâque : il y préſida avec S. Théophile, évêque de Céſarée, ſon métropolitain. ] Il étoit recommandable par ſa vertu & par ſes miracles. L'huile ayant manqué aux miniſtres de l'Egliſe, lorſqu'on étoit près de célébrer l'office de la veille de Pâque, Narciſſe commanda à ceux qui avoient ſoin des lampes, d'aller tirer de l'eau à un puits qui étoit proche, & de la lui apporter. Après avoir fait ſa priere ſur cette eau, il leur dit de la mettre dans les lampes avec une ferme foi, & Dieu la changea en huile. On conſerva long-tems de cette huile, & l'on en voyoit encore du tems d'Euſebe dans le quatrieme ſiecle.

Quelques mauvais Chrétiens ſe ſentant coupables, & ne pouvant ſouffrir la ſévérité & la fermeté de Narciſſe, conſpirerent contre lui, & l'accuſerent d'un grand crime. Ils furent trois qui confirmerent leur calomnie par de faux ſermens. Le premier dit : Si je ne dis vrai, je veux périr par le feu. Le ſecond : Je veux être conſumé par une fâcheuſe maladie. Le troiſieme : Je veux perdre la vue. La vertu de Narciſſe & la pureté de ſa vie étoient ſi connues, que perſonne n'ajouta foi à cette calomnie ; mais il ne la put ſouffrir. Il ſe déroba donc aux ieux du peuple, & paſſa pluſieurs années à la campagne dans des lieux déſerts & cachés. Cependant ſes calomniateurs furent punis. Le feu prit à la maiſon du premier par une étincelle qui y tomba ſans qu'on pût en trouver la cauſe, & il fut brûlé avec toute ſa famille. Le ſecond périt par une maladie telle qu'il l'avoit demandée, dont il fut infecté depuis les pieds juſqu'à la tête. Le troiſieme, craignant un pareil jugement de Dieu, confeſſa publiquement le crime qu'il avoit commis avec eux, d'avoir accuſé Narciſſe. Il en eut un tel regret, que pleurant continuellement, il perdit la vue. Narciſſe ayant diſparu, les évêques des égliſes voiſines jugerent à-propos d'établir un autre évê-

que à Jérusalem. Die fut élu ; mais il mourut peu de tems après. Germanion lui succéda, & Gordie ensuite.

Narcisse reparut enfin comme s'il fût sorti du tombeau. La vénération que l'on avoit toujours eue pour sa vertu, & qui s'étoit encore augmentée par la maniere dont Dieu avoit pris soin de faire connoître son innocence, engagea tous les freres à le conjurer de reprendre l'administration de son église. Il rentra dans ses fonctions pour quelque tems ; mais son extrême vieillesse l'obligea bien-tôt de s'en décharger sur S. Alexandre, qui étoit plutôt son successeur que son collegue. S. Narcisse parvint à l'âge de cent seize ans, & on ignore combien de tems il vécut ensuite.

---

# ARTICLE VIII.

## *Réflexions sur l'état de l'Eglise pendant le II. siecle.*

### I.

I. Le progrès merveilleux de la Religion Chrétienne prouve sa divinité.

L'Etat extérieur où nous voyons l'Eglise dans le second siecle, montre évidemment que la Religion Chrétienne est un ouvrage divin. Car une religion qui ne promettant rien de présent ni de sensible, & ne faisant envisager à ceux qui l'embrassent qu'une vie future, des biens invisibles, & en ce monde des persécutions & des périls continuels, ne laisse pas de s'établir par-tout : & cela non-seulement sans aucun secours humain, mais malgré toute la résistance & les efforts des hommes : une telle religion est un ouvrage divin. Or nous voyons que dès la fin du second siecle, tout est plein de Chrétiens, non-seulement de particuliers, mais d'églises nombreuses conduites par des pasteurs, & unies par une correspondance mutuelle. Cette démonstration deviendra plus forte encore dans la suite ; mais elle étoit dès-lors invincible. D'où étoient en effet venus tant de milliers de Chrétiens que nous voyons par-tout ? N'étoient-ce pas ces mêmes peuples depuis tant de siecles plongés dans l'idolâtrie

& dans la débauche ? Qui les avoit ainsi changés tout-à-coup ? Qui leur avoit fait méprifer les coutumes de leurs peres, quitter des religions qui favorisoient toutes leurs passions & embrasser une vie si sérieuse & si pénible ? Il falloit qu'ils eussent été vivement frappés des miracles & des vertus de ceux qui annonçoient cette nouvelle religion. Il falloit que l'Esprit de Dieu eût puissamment agi sur leur cœur, & qu'il eût créé un monde nouveau par cette vertu efficace qui fait tirer les êtres du néant.

## I I.

II. Etendue extérieure de l'Eglise.

Pendant tout le cours du second siecle, l'Eglise fit partout de grands progrès, comme les faits que nous allons rapporter le prouvent clairement.

La lettre de Pline à l'empereur Trajan, est une preuve de l'étonnant progrès qu'avoit déjà fait en si peu d'années le Christianisme, puisqu'il alloit jusqu'à faire déserter les temples. Cette même lettre fournit bien des réflexions sur l'éloge qu'on y trouve de la pureté des mœurs des premiers Chrétiens ; sur le grand nombre des fideles de tout sexe & de toute condition ; sur le témoignage authentique que rend un païen à la croyance de la divinité de Jesus-Christ, établie généralement parmi ces fideles ; sur la contradiction frappante de l'avis de Trajan, puisque si les Chrétiens étoient coupables, il étoit juste de les rechercher avec soin ; & s'ils ne l'étoient pas, on commettoit une injustice en les punissant, quoiqu'ils fussent accusés.

Un roi de la grande Bretagne, nommé Lucius, écrivit à S. Eleuthere, pour le prier d'envoyer des missionnaires dans son royaume. Le pape le fit ; & jusqu'au tems de Dioclétien, il y eut dans cette île des Chrétiens qui conserverent la foi assez paisiblement.

Nous trouverons au commencement du troisieme siecle de grandes églises toutes formées, sans en savoir l'origine. Comment seroit arrivée une telle merveille, si la foi n'eût pas fait des progrès considérables pendant le second ?

L'empereur Marc-Aurele faisant la guerre contre les Sarmates & d'autres peuples de Germanie, se trouva engagé dans un pays enfermé de bois & de montagnes, c'est aujourd'hui la Bohême, où les Romains mouroient de chaleur & de soif, sans se pouvoir retirer. Les soldats Chrétiens qui étoient en fort grand nombre, se mirent à genoux, & firent à Dieu de ferventes prieres. Tout-d'un-coup il tomba une pluie extraordinaire qui fournit aux Romains le moyen de se désaltérer & d'abreuver leurs chevaux; & en même tems il tomba sur les ennemis une grêle épouvantable mêlée de foudres. Ce miracle procura aux Romains une victoire complette. Les soldats Chrétiens qui avoient obtenu de Dieu ce miracle, furent nommés la légion fulminante, ou plutôt incorporés à celle qui portoit déjà ce nom. On voit encore à Rome un monument de ce miracle dans les bas-reliefs de la colonne Antonine faite en ce même tems. Cet événement, qui mérite bien d'être rappellé, montre combien étoit grand le nombre des Chrétiens. Dieu se servoit des soldats Romains, comme de missionnaires qui portoient la religion dans les pays les plus éloignés, où l'empereur les faisoit aller pour combattre les ennemis de l'état.

S. Irénée assure qu'il y avoit dans le second siecle des Chrétiens répandus par tout le monde, dans la Germanie, les Gaules, l'Espagne, l'Orient, l'Egypte, la Libye, &c. Il y avoit certains endroits où le nombre des fideles étoit petit; mais c'étoit un levain qui fermentoit, chaque Chrétien travaillant avec zele à gagner à Jesus-Christ son voisin ou son parent, en qui il trouvoit quelque disposition favorable.

L'école d'Alexandrie devenoit de plus en plus célebre. Il s'y formoit d'excellens sujets, qui faisoient des missions jusque dans les Indes, où l'on croit que S. Barthelemi avoit porté la foi: car il y avoit encore plusieurs évangélistes qui, imitant le zele des Apôtres, s'efforçoient de travailler à étendre la Religion.

Tous ces traits sont autant de preuves de ce que nous avons d'abord avancé, que le Christianisme faisoit de continuels progrès pendant le second siecle.

## III.

III. Discipline.

A l'égard de la discipline, l'on voit par les écrits du second siecle, que l'on avoit grand soin d'écrire les noms des évêques; ce qui fait qu'ils ont été conservés, malgré la fréquente succession que la persécution occasionnoit; que les sieges de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, sont toujours les premiers; que quand un homme se présentoit pour être fait Chrétien, on l'examinoit soigneusement, & qu'on ne l'instruisoit des mysteres qu'après que l'on avoit bien sondé les motifs de sa conversion, les pasteurs ne voulant pas charger l'Eglise de gens foibles; que le Baptême étoit précédé du jeûne & de la priere, & que toute l'Eglise jeûnoit avec ceux qui se préparoient à recevoir ce sacrement; que dans les assemblées qui se faisoient le dimanche, on lisoit les saintes Ecritures, les lettres des églises, ou de quelque saint évêque; qu'ensuite le pasteur exhortoit & instruisoit les fideles; qu'après la communion & l'action de graces, on faisoit une quête pour les pauvres, que chacun assistoit selon son pouvoir.

## IV.

IV. Etat intérieur de l'Eglise.

Considérons maintenant quel étoit l'état intérieur de l'Eglise pendant le II. siecle.

Nous avons vû à Jérusalem, à Rome, dans les Gaules, des martyrs de tout âge & de toute condition. Y avoit-il rien de plus capable d'animer tous les Chrétiens, que de voir des femmes délicates & de jeunes hommes riches & nobles, fouler aux pieds toutes les espérances du siecle, & endurer pour Jesus-Christ les plus cruels tourmens? Quel plus beau modele peut-on proposer aux jeunes gens, que S. Epipode & S. Alexandre? Ils se lient ensemble d'amitié dès l'enfance, & le but de leur liaison est de s'animer l'un l'autre à conserver leur innocence, à s'avancer dans la piété, & à se disposer par les bonnes-œuvres à la grace du martyre.

Quelle prudence dans ces deux jeunes hommes si admirables? Ils se retirent & se cachent quand la persécution est allumée; & dans leur retraite, ils continuent de se fortifier & de se préparer au grand témoignage qu'ils devoient rendre à Jesus-Christ. Heureux ceux qui, dans un âge encore tendre, ne se lient avec d'autres que pour s'exciter à la vertu, & qui, à l'exemple de ceux que nous admirons, comprennent de bonne-heure la vanité des plaisirs, & le néant des biens que le monde leur présente!

L'Eglise perd ses plus illustres pasteurs; mais elle se trouve bien dédommagée par le courage que leur exemple inspire à tous les Chrétiens. Le martyre enleve la plûpart de ceux qui faisoient sa force: mais leur sang attire sur elle une nouvelle effusion de l'Esprit de Dieu. D'ailleurs, bien-loin de perdre ceux qu'elle envoie au ciel par le martyre, elle les possede plus sûrement & plus glorieusement: ce sont de puissans protecteurs, qui étant délivrés du danger, s'intéressent au salut de leurs freres qui sont encore au milieu du combat.

Nous avons rapporté un assez long extrait de la lettre des églises de Lyon & de Vienne. Peut-on n'être pas touché de la piété qui y regne? [peut-on] s'empêcher d'admirer les sentimens de ces premiers fideles, qui nous ont engendrés dans la foi? Leur amour pour l'unité fait qu'ils ne se regardent pas comme isolés, mais comme tenans à tous les Chrétiens. Ils écrivent aux églises les plus éloignées, pour leur faire part de leur situation & de leurs souffrances. Ils sont si humbles, qu'après avoir souffert les plus cruels tourmens, ils ne peuvent souffrir qu'on les appelle martyrs, & ne se regardent que comme de petits confesseurs. Leur charité les porte à s'abaisser sous ceux qui étoient tombés, afin de les relever par leur douceur & par leurs prieres. Ils sont si pénétrés des vérités de la grace, qu'ils s'occupent sans cesse du bonheur qu'ils ont d'avoir été appellés gratuitement; & ils s'appuient si peu sur leurs mérites, qu'ils conjurent leurs freres avec larmes de demander pour eux le don inestimable de la persévérance. Que l'on juge de leur zele par la sainte

sollicitude du médecin Alexandre, qui pendant l'interrogatoire de ses freres, étoit dévoré du feu de la charité qu'il ne pouvoit contenir au-dedans de soi-même, & qu'il manifestoit par des gestes & des signes propres à encourager ceux que l'on interrogeoit. Ils s'intéressent tellement aux biens & aux maux de l'Église, qu'ils semblent oublier leurs souffrances personnelles, pour s'occuper de l'état de l'église universelle. Ils s'affligent de la division au sujet de la pâque, écrivent au pape pour l'exhorter à procurer la paix, & se déclarent contre un séducteur qui corrompoit la foi des églises.

V.

V. Suite de l'état intérieur de l'Eglise dans le II. siecle.

Jugeons de la force qui étoit dans l'Eglise, par les traits que nous avons rapportés de S. Ignace, de S. Polycarpe, de S. Justin, de S. Irénée. La connoissance plus particuliere que nous avons de ces hommes si admirables, nous apprend ce que nous devons penser de tant d'autres, dont Dieu n'a pas permis que l'histoire parvînt jusqu'à nous. Ils brilloient dans l'Eglise comme des astres éclatans, & communiquoient à tous ceux qui approchoient d'eux, la chaleur de l'Esprit saint dont ils étoient remplis. La vie & les écrits de ces hommes apostoliques sont infiniment propres à nous donner une idée juste de la grandeur & de l'excellence de la Religion Chrétienne. Qui peut lire, par exemple, les lettres de saint Ignace sans être attendri, & sans admirer jusqu'à quelle perfection Dieu peut élever ses serviteurs ? Dans cette décadence générale de toutes choses, dont nous avons la douleur d'être témoins, & dans la profonde affliction que causent à un cœur chrétien les blasphêmes que tant de libertins & d'impies vomissent contre la Religion, rien n'est plus consolant ni plus capable de soutenir & de ranimer la foi, que la vûe de tant de merveilles que nous présente l'âge d'or du Christianisme. L'énumération que fait S. Irénée des divers dons surnaturels qui étoient très-communs dans l'Eglise, doit encore servir à nous faire connoître l'état de vigueur & de santé où étoit l'Eglise dans le II. siecle.

VI.

## V I.

VI. Caractere des Prédicateurs des premiers siecles.

Déjà deux siecles s'étoient écoulés sans que les Chrétiens eussent pu gagner la faveur d'aucun prince, ni avoir la liberté d'annoncer publiquement l'Evangile. Ils regardoient même leur état de captivité & d'oppression, comme un état naturel dont ils ne pensoient pas qu'ils dussent jamais sortir. Dans ces premiers âges du Christianisme, & encore long-tems depuis, on ignoroit ce secret qu'ont inventé certains missionnaires de ces derniers siecles, pour se concilier la bienveillance des rois infideles, & obtenir la permission de prêcher la foi dans leurs états. Les prédicateurs des premiers siecles ne songeoient qu'à gagner des ames à Jesus-Christ, & non à se procurer des établissemens dans les pays où ils pénétroient. Ils étoient infiniment éloignés d'employer des moyens humains, & encore moins d'illégitimes, sous prétexte d'avancer l'œuvre de Dieu. C'étoient des hommes puissans en œuvres & en paroles, & non des rhéteurs, des astronomes, des mathématiciens, occupés de questions amusantes, & portant aux peuples la connoissance des arts & des sciences humaines, pour s'insinuer dans leurs esprits. Loin de cacher la croix pour ménager la délicatesse des païens, ces hommes apostoliques mettoient toute leur confiance dans sa vertu secrete, mais très-efficace. Ils attiroient les infideles par l'éminente sainteté de leur vie, & par l'éclat de leurs miracles, & non par aucune de ces palliations, qui en ménageant les superstitions anciennes, ne peuvent s'accorder avec la sainteté du Christianisme.

## V I I.

VII. L'état de l'Eglise pendant les premiers siecles, est une preuve très-forte de la distinction des deux puissances, de la séculiere, & de l'ecclésiastique.

Dieu a voulu que son Eglise subsistât long-tems sans aucun appui humain, ayant même contre elle toutes les puissances de la terre, pour nous montrer qu'elle peut s'en passer, & que son autorité & sa puissance essentielle est entiérement indépendante de la puissance royale. L'Eglise fon-

dée par Jesus-Christ, avoit reçu de lui tous les pouvoirs dont elle avoit besoin pour s'établir & pour s'étendre; & quoiqu'elle fût persécutée, elle avoit tout ce qui étoit nécessaire pour régler le dedans, & pour faire des conquêtes au-dehors. Ses armes, quoique purement spirituelles, lui suffisoient pour se soumettre tout l'Univers, pour réduire en servitude tout esprit humain, & pour abattre tout ce qui s'opposoit à l'Evangile & à l'obéissance dûe à Jesus-Christ. Quand les empereurs auroient toujours demeuré dans l'incrédulité, & continué d'employer contre la Religion Chrétienne les mêmes violences dont ils avoient usé, quand même ils en auroient employé de plus grandes, l'Eglise n'auroit fait que s'accroître au milieu des persécutions, comme elle l'a fait pendant les premiers siecles; & elle auroit triomphé d'eux & du monde par sa patience & par ses martyrs, quand même elle n'en auroit jamais triomphé par la soumission des puissances de ce siecle. Il en étoit de même de l'autorité royale. Elle avoit dans l'infidélité même tout le pouvoir nécessaire pour se faire obéir dans les choses qui dépendoient d'elle. On ne pouvoit lui résister, sans résister à l'ordre & à Dieu qui l'avoit établi. Quoique les princes ne le connussent pas, & fussent les ennemis déclarés de son culte, ils étoient néanmoins ses ministres. C'étoit de lui qu'ils avoient reçu l'épée, & c'étoit par son ordre qu'ils l'employoient pour la punition du mal, & pour la protection du bien, quoiqu'ils fussent assez injustes pour la faire souvent servir à des usages contraires.

*M. Duguet, Institut. d'un prince, IV. part. ch. iij. art. 2. & 3.*

Rien ne montre mieux combien les deux puissances, l'Ecclésiastique & la Royale, sont indépendantes l'une de l'autre, que l'opposition qui fut entre elles pendant les premiers siecles. L'une & l'autre avoient toute leur perfection, toute leur dignité, & tout leur exercice; quoiqu'elles fussent si séparées, que l'une paroissoit ennemie de l'autre, non dans la vérité, mais par d'injustes préjugés. L'empire paroissoit combattre l'Eglise, & il n'avoit garde de lui communiquer son autorité. L'Eglise trouvoit dans l'empire des obstacles, qu'elle ne pouvoit vaincre que par la patience: elle gémis-

soit sous une autorité dont elle respectoit l'origine comme divine & sacrée, mais dont elle éprouvoit si souvent l'abus & l'injustice. L'opposition si marquée & si persévérante de la puissance séculiere, n'empêchoit pas les Chrétiens de trouver dans l'Eglise tout ce qui étoit nécessaire à leur salut. On alléguoit contre eux les loix de l'état, on pilloit leur bien, on les maltraitoit impunément, parce qu'ils ne pouvoient se faire rendre justice dans aucun tribunal; mais on ne pouvoit leur enlever la foi; & comme la justice & la piété faisoient tout leur trésor & leurs richesses, les mauvais traitemens & les persécutions, loin de les en priver, ne servoient qu'à les enrichir davantage.

## VIII.

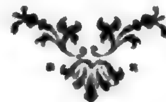
Les apologistes emploient pour défendre la Religion Chrétienne, une preuve qui montre combien la piété étoit commune, je veux dire, le merveilleux changement qu'éprouvoient ceux qui l'embrassoient. Une Religion qui guérit les passions, qui rend les hommes humbles, chastes, doux, qui les détache des biens de la terre; une telle Religion est certainement divine. Les empereurs sont forcés, aussi bien que les juges, d'avouer que les Chrétiens étoient tels que leurs apologistes les représentoient. Il suffisoit en effet de s'entretenir avec eux, ou d'examiner leur conduite, pour remarquer combien leurs vûes, leurs pensées, leurs inclinations, étoient différentes de celles des autres hommes.

VIII. La sainteté des premiers Chrétiens prouve la vérité de la Religion, & confond tous les faux sages qu'une orgueilleuse philosophie produit.

L'Eglise étoit en état, comme le dit S. Justin, de montrer une multitude de Chrétiens qui, depuis l'enfance jusqu'à l'âge le plus avancé, avoient vêcu dans la plus grande innocence. Cette preuve de la vérité de la Religion Chrétienne, est à la portée des plus simples. La grace seule de Jesus-Christ peut former des hommes, dont la vertu est si éminente, qu'ils paroissent d'une nature différente de celle du reste du genre humain. Jesus-Christ, dit encore S. Justin en adressant la parole aux empereurs, ne change pas seulement ses disciples en des hommes nouveaux; mais il les consacre, & en quelque sorte les divinise.

La philosophie peut-elle se vanter d'avoir opéré de semblables merveilles? Les hommes que l'on peut regarder comme ses chefs-d'œuvre, qui, étant remplis d'une haute intelligence, l'ont encore ornée & enrichie, qui ont fortifié la vigueur naturelle de leur esprit par tous les secours de l'industrie & de l'art, ces hommes qui se vantent d'être les fideles disciples de la raison, & de posséder tout ce que les sciences ont de plus solide & de plus relevé, que font-ils autre chose que des enfans dignes de leurs peres, dont saint Paul nous fait un portrait si affreux, mais si naturel, au commencement de son épitre aux Romains? Qu'apperçoit-on dans leur conduite qui puisse les faire regarder comme des hommes extraordinaires? Que voyons-nous de si frappant & de si merveilleux dans ces beaux génies, qui osent fronder la Religion, & soumettre à leur examen ses mysteres? Ce sont des fourbes dans l'article le plus capital, qui est celui de la Religion. Dans le particulier, ils ne croient rien, & en public ils font semblant de tout croire. Ce sont des enfans, ou plutôt des insensés, qui ne conçoivent pas des vérités dont la vive & éclatante lumiere frappe l'esprit des plus simples. Ce sont des hommes en qui le libertinage du cœur a précédé celui de l'esprit. Il siéroit bien à ces vains & superbes discoureurs, à ces faux sages livrés à toutes leurs passions, à ces ames de boue, d'oser se mettre en parallele avec ces justes si spirituels & si parfaits, dont le cœur étoit tout céleste, qui regardoient avec un profond mépris les biens de la terre, qui crucifioient sans cesse leur chair & leurs passions, qui méprisoient les tourmens & la mort même, & se hâtoient d'aller à Jesus-Christ par une ardente charité, source perpétuelle & féconde de toutes sortes de bonnes œuvres.

*Fin du II. siecle.*



# TROISIEME SIECLE.

## ARTICLE PREMIER.

### *Tertullien.*

I.

TErtullien eſt le plus ancien de tous les auteurs [Eccléſiaſtiques] Latins qui ſont venus juſqu'à nous ; car S. Irénée, que l'on pourroit regarder comme le premier Pere de l'égliſe Latine, à cauſe des grands ſervices qu'il lui a rendus, étoit né en Orient, & a écrit en grec. Il eſt ſans doute étonnant que nous n'ayons aucun ouvrage des deux premiers ſiécles, dans l'égliſe Latine, qui dans la ſuite devoit être la ſeule vraie Egliſe.

Tertullien étoit né à Carthage, ville capitale de l'Afrique, vers l'an 160. Il étoit fils d'un centenier des troupes proconſulaires, & c'eſt tout ce que l'on ſait de ſa famille. Il avoit d'abord été païen, comme il le témoigne par ces paroles qu'il adreſſe aux magiſtrats de l'empire : Nous nous ſommes autrefois mocqués des maximes du Chriſtianiſme, comme vous faites aujourd'hui : nous avons été des vôtres ; car on ne naît pas Chrétien, mais on le devient. Il avoit vécu quelque tems ſans aucune lumiere & ſans connoiſſance du vrai Dieu, & s'étoit abandonné à des crimes d'impureté. Il en fait lui-même l'aveu, & dit qu'il n'étoit au monde que pour faire pénitence. Ses déſordres ne l'empêcherent pas de ſe rendre habile dans toutes les ſciences, particulierement dans la juriſprudence & dans la connoiſſance des loix Romaines. Il étudia auſſi, non ſeulement la langue Latine, mais encore la Grecque, en laquelle il compoſa quelques ouvrages.

I. Sa naiſſance. *Fl. tom. I. l. iv. n. 47. & ſuiv. Ceill. t. II. ch. xxviij.*

La conſtance des martyrs dans les tourmens les plus

II. Sa converſion.

cruels; le pouvoir que les Chrétiens avoient de chasser les démons, & de faire cesser les oracles des faux dieux; enfin la crainte des jugemens de Dieu, engagerent Tertullien à quitter ses erreurs, pour embrasser la Religion Chrétienne. On ne sait ni le tems, ni les circonstances de sa conversion; mais il est certain qu'il étoit déjà Chrétien, & même depuis quelques années, lorsqu'il composa son apologie, au commencement du troisieme siécle; car on voit par cet ouvrage qu'il étoit dès-lors très-instruit de toute la Religion. Il étoit marié, comme il paroît par les deux livres qu'il adressa à sa femme. On ne peut douter qu'elle n'ait été Chrétienne, puisqu'il l'avertit dans un de ces livres, que si Dieu l'appelloit avant elle, & qu'en ce cas elle voulût se remarier, elle étoit obligée d'épouser un Chrétien; S. Paul ne permettant les secondes nôces qu'à cette condition. Il mérita par sa science & par sa vertu d'être élevé au sacerdoce; mais on ignore l'année de son ordination. Tertullien étant à Carthage, découvrit l'hérésie que Praxéas semoit contre la foi de la Trinité. Praxéas se voyant découvert, rétracta son erreur. Tertullien ne s'attribue pas positivement cette victoire sur l'hérésie. Il dit que cela se fit par celui qu'il plût à Dieu d'y employer. Mais personne ne doute qu'il ne se soit marqué lui-même par cette expression modeste. C'est l'unique action que nous sachions de lui pendant qu'il a été Catholique.

III. Son caractere. Sa chûte.

Tertullien avoit un génie vif, ardent & subtil. Quoiqu'il parle peu avantageusement de ses études, ses livres prouvent assez qu'il avoit étudié toutes sortes de sciences. Son élocution est un peu dure; mais elle est souvent accompagnée d'une noblesse, d'une vivacité, & d'une force qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. L'on voit qu'il avoit beaucoup lû S. Justin & S. Irénée. Il rendit son nom célebre dans toutes les Eglises, par les ouvrages qu'il fit pour l'instruction des fideles, pour la défense de la vérité Catholique contre les hérésies, & pour justifier l'Eglise contre les calomnies des païens. Mais il ne persévéra pas jusqu'à la fin. L'envie, dit S. Jérôme, & les mauvais traitemens des ecclésiastiques de l'église de Rome, le précipiterent dans les dogmes de Mon-

tan. On croit encore qu'il fut attiré dans ce parti par Procle, fameux Montaniste, qui avoit une grande réputation d'éloquence & de vertu. Tertullien avoit aussi une sévérité naturelle, qui le portoit toujours à ce qu'il y avoit de plus rigoureux. Ainsi il faut moins s'étonner qu'il ait été séduit par des hérétiques qui se vantoient de mener une vie plus austere, & de garder une continence plus pure que les Catholiques mêmes. Mais outre ces causes extérieures, il faut convenir avec les anciens, que le principal dessein de Dieu en permettant la chûte d'un si grand homme, a été d'éprouver & comme tenter la foi de l'Eglise, de voir si on s'attachoit aux hommes, ou à la vérité inébranlable & infaillible de la parole de Dieu: il a voulu faire trembler les personnes les plus saintes & les plus habiles, & les retenir dans une plus profonde humilité, en abandonnant un homme qui paroissoit la plus ferme colomne du Christianisme, comme on en jugera par l'idée que nous allons donner de ses ouvrages.

## I I.

IV. Ses ouvrages de piété.

Quoiqu'il n'y ait presque aucun de ses écrits où l'on ne rencontre des opinions peu recevables, ou au moins des expressions dures & singulieres, il paroît néanmoins tant de piété dans ceux qu'il a composés étant Catholique, & tant de force, d'élévation & de beauté d'esprit dans tous ceux où il défend la vérité, même depuis son schisme, que la lecture en peut être utile à tous ceux qui auront assez de lumiere pour discerner ce qu'il y a de solide, d'avec quelques raisonnemens moins justes dont il se sert quelquefois. L'on peut diviser en trois classes les ouvrages de Tertullien ; ceux qu'il a composés contre les païens, ceux dans lesquels il attaque les hérétiques, & enfin ceux qui sont pour l'instruction & l'édification des fideles. Ses ouvrages de piété sont les traités du baptême, de la pénitence, de la priere, de la patience ; celui contre les spectacles, un autre de l'ornement des femmes. Tertullien a fait tous ces traités étant encore dans l'église Catholique. On y voit la piété, le zele

pour l'Eglise, l'humilité & les autres vertus dont son ame étoit alors enrichie.

V. Traité du Baptême.

Dans le traité du baptême, il dit que l'on ne doit accorder ce sacrement qu'avec une extrême précaution, & en examinant si celui qui se présente est assez bien préparé, pour donner lieu d'espérer qu'il remplira les engagemens qu'il y contracte. Il enseigne qu'on doit se disposer à ce sacrement par de ferventes prieres, par des jeûnes, des veilles & la confession de ses péchés passés: C'est beaucoup, dit-il, de ne les pas confesser publiquement. Il termine son traité en priant les catéchumenes de se souvenir dans leurs prieres du pécheur Tertullien, lorsque sortis du bain sacré qui doit les faire renaître, ils leveront pour la premiere fois les mains dans l'église avec le reste des fideles pour implorer les graces du Seigneur.

VI. Livre de la Pénitence.

Dans le livre de la pénitence, il dit que ce n'est qu'avec peine qu'il parle de ce second remede; qu'il seroit à souhaiter que les Chrétiens n'eussent pas besoin de connoître d'autre pénitence que celle qui se fait avant le baptême; mais Dieu connoissant la malice du démon, & les efforts continuels qu'il fait pour rentrer dans les droits qu'il avoit sur nous avant le baptême, a voulu faire espérer un pardon par une seconde pénitence, mais pour une fois seulement. Il expose ensuite les exercices & les travaux de cette seconde & unique pénitence. Il ne suffit pas, dit-il, qu'elle soit dans le cœur; il faut qu'elle se manifeste par des actions. C'est ce qu'on appelle d'un mot grec *exomologese*, qui est un exercice pour abattre l'homme & l'humilier, qui lui prescrit une maniere de vie propre à attirer la divine miséricorde, qui regle même son habit & sa nourriture, qui l'oblige à coucher dans le sac & la cendre, à négliger & mortifier son corps, à avoir l'esprit triste & humilié, à ne manger que pour soutenir sa vie, à gémir, à pleurer, à crier jour & nuit vers son Dieu, à se prosterner devant les prêtres & les amis de Dieu, & à conjurer tous les freres de nous secourir de leurs prieres.

VII. Traité de la Priere.

Dans le traité de la Priere, Tertullien releve les avantages de

de l'oraiſon dominicale, comme ayant Jeſus-Chriſt même pour auteur, & étant en quelque ſorte l'abrégé de tout l'Evangile. Il explique enſuite chaque demande en particulier. Il avertit qu'il eſt permis, ſelon les différentes circonſtances, d'uſer d'autres formules de prieres que l'oraiſon dominicale; mais qu'elle doit toujours les précéder, & en être le fondement.

VIII. Livre de la Patience.

Dans le livre de la Patience, il témoigne de grands ſentimens d'humilité, & dit que c'eſt avec honte qu'il entreprend de parler de cette vertu, de peur, dit-il, que mes actions ne démentent mes paroles. Il prouve la néceſſité de la patience, & propoſe pour modele Jeſus-Chriſt qui a tant ſouffert.

IX. Traité contre les Spectacles.

Dans le traité contre les Spectacles, il montre l'éloignement qu'on doit en avoir, en prouvant qu'ils ſont contraires à la vraie piété, au culte ſincere que nous devons à Dieu, & à la promeſſe ſolemnelle faite dans le baptême, de renoncer au diable, à ſes pompes, & à ſes œuvres. Il en appelle aux païens, qui ne demandoient pas d'autres preuves de la converſion des leurs à la Religion Chrétienne, que de les voir s'abſtenir des ſpectacles. Il rapporte l'exemple d'une femme qui y ayant été, en revint poſſédée du démon. Comme dans l'exorciſme on reprochoit à l'eſprit immonde d'avoir oſé attaquer une femme Chrétienne, il répondit hardiment: J'ai eu raiſon; je l'ai trouvée chez moi.

X. Livre de l'ornement des Femmes.

Tertullien dit dans le livre de l'ornement des Femmes, qu'une femme Chrétienne ne doit ſe glorifier dans ſa chair, que quand elle eſt déchirée pour Jeſus-Chriſt; qu'elle ne peut avoir aucun prétexte de ſe parer, ne pouvant aller ni aux temples des païens, ni aux ſpectacles, ni aux fêtes profanes: mais n'ayant à ſortir que pour viſiter quelque frere malade, aſſiſter au ſacrifice & aux inſtructions chrétiennes. Si la bienſéance ou l'amitié l'oblige de rendre quelque viſite à des femmes païennes, elle doit ſe ſervir d'habits encore plus modeſtes, afin qu'il paroiſſe de la différence entre les ſervantes du vrai Dieu & celles du diable. Parlant enſuite de la perſécution préſente: Je ne ſai, dit-il, ſi les mains

accoutumées aux brasselets pourront souffrir les menottes, si une jambe ornée de bandelettes s'accommodera des entraves. Je crains qu'une tête chargée de perles & d'émeraudes ne donne pas de place à l'épée.

XI. Les deux livres à sa femme.

Il paroît que Tertullien étoit encore Catholique lorsqu'il écrivit les deux livres à sa femme. Le but du premier est de persuader à sa femme de ne point se remarier, s'il meurt le premier. Si vous alléguez, dit-il, le desir d'élever des enfans ; c'est un avantage qui nous doit peu toucher, puisque les Chrétiens qui en ont, désirent de les envoyer au ciel devant eux, dans la vûe des dangers auxquels ils sont exposés, ne désirant nous-mêmes que de sortir de ce siecle injuste pour aller au Seigneur. Dans le second livre, Tertullien dit, que si elle se remarie, elle est obligée d'épouser un Chrétien. Il n'est point permis, dit-il, à une femme fidelle d'épouser un infidele. Combien d'inconvéniens naissent de ces alliances illicites ! La femme Chrétienne rendra à son mari des devoirs de païenne ; car ce ne sera pas de même que chez les saints, où tout se passe avec retenue & avec modestie, comme sous les ieux de Dieu. Comment pourra-t-elle servir Dieu, ayant à ses côtés un serviteur du démon, chargé par son maître de l'en empêcher ? S'il faut jeûner, il donnera à manger le même jour. Souffrira-t-il que sa femme aille de rue en rue visiter les freres, & dans les plus pauvres maisons ; qu'elle se leve pour assister aux prieres de la nuit ? Trouvera-t-il bon qu'elle se glisse dans les prisons pour baiser les chaînes des martyrs ; qu'elle lave leurs pieds, qu'elle leur offre à boire & à manger ; qu'elle soit occupée des absens ? S'il arrive un frere étranger, comment sera-t-il logé dans une maison dont le chef est païen ? S'il faut donner quelque chose, le grenier, la cave, tout sera fermé. Quand même le mari païen consentiroit à tout, c'est un mal d'être obligée de lui faire confidence des pratiques de la vie Chrétienne. Vous cacherez-vous de lui en faisant le signe de la croix sur votre lit, sur votre corps, en soufflant pour chasser quelque chose d'immonde, & en vous levant la nuit pour prier ? Ne saura-t-il point ce que vous prenez en secret avant toute nourriture ;

& s'il sait que c'est du pain, ne croira-t-il point qu'il est tel que l'on dit?

L'on ne doit pas porter le même jugement de celle qui a embrassé la foi depuis son mariage. Comme elle n'y demeure, dit Tertullien, que par l'ordre de Dieu, tous les obstacles tournent à son avantage, parce que le Seigneur la soutient de sa grace. D'ailleurs son mari, témoin des merveilles que Dieu a opérées en elle, & de sa solide vertu, commence lui-même à concevoir de l'estime pour la Religion Chrétienne. Tertullien finit en représentant le bonheur d'un mariage chrétien. L'Eglise, dit-il, en fait le traité, l'oblation le confirme, la bénédiction en est le sceau, les Anges le rapportent au Pere céleste, qui le ratifie. Deux fideles portent ensemble le même joug. Ils ne sont qu'une chair & un esprit. Ils prient ensemble, ils se prosternent ensemble, ils s'instruisent & s'exhortent l'un l'autre. Ils sont ensemble à l'église & à la table du Seigneur. Dans les persécutions, ils ne se cachent rien, & s'unissent pour soulager les freres. Ils visitent librement les malades; ils font l'aumône sans contrainte; ils assistent au sacrifice sans inquiétude; ils chantent ensemble les pseaumes & les hymnes; ils s'excitent à prier Dieu.

## III.

XII. *Livre des prescriptions.*

Les différentes sectes d'hérétiques, tant anciens que nouveaux, qui deshonoroient le nom chrétien du tems de Tertullien, le porterent à écrire son traité des Prescriptions. Ce terme est tiré des jurisconsultes, & signifie en latin ce qu'en matiere d'affaires nous appellons fins de non-recevoir, par lesquelles on se décharge d'une poursuite, sans entrer dans le fond de la question. Cet ouvrage parut avant que son auteur eût abandonné la foi de l'Eglise; car il s'y fait gloire d'être en communion avec toutes les églises apostoliques, même avec celle de Rome, dont il parle avec de grands éloges. L'eût-il fait après sa chûte, dont la jalousie des clercs de l'église de Rome fut, selon S. Jérôme, l'origine & l'occasion? D'ailleurs il n'est pas croyable qu'il ait écrit dans le

ſchiſme un ouvrage qui détruit tous les ſchiſmes par des raiſons ſi fortes & ſi puiſſantes.

XIII. Grands principes établis dans cet ouvrage contre toutes les héréſies.

Tertullien avertit d'abord qu'on ne doit pas ſe ſcandaliſer de la multitude des héréſies, puiſqu'elles ont été prédites ; mais plutôt travailler de tout ſon pouvoir à en arrêter le progrès. On ne doit pas non plus être ébranlé de la chûte des perſonnes les plus conſidérables dans l'Egliſe, d'un évêque, d'un docteur, d'un martyr même. Eprouvons-nous la foi par les perſonnes, ou les perſonnes par la foi ? Ne ſemble-t-il pas avoir prévenu par ces belles paroles le ſcandale qu'il a lui-même donné ? L'hérétique eſt celui qui par ſon choix invente une doctrine, ou s'attache à celle qu'un autre a inventée. Pour nous, dit-il, il ne nous eſt permis ni d'inventer ni d'embraſſer les inventions de qui que ce ſoit. Nous avons pour auteurs & pour maîtres les Apôtres, qui n'ont rien enſeigné que ce qu'ils avoient appris de Jeſus-Chriſt. Tertullien dit que la philoſophie humaine a fourni la matiere des héréſies. Il blâme Ariſtote, qui leur a préparé la dialectique, l'art des diſputes, plus propre à ruiner qu'à établir la vérité. C'eſt cette philoſophie trompeuſe, dont S. Paul avertit de ſe garder. Qu'eſt-ce qu'un Chriſtianiſme Stoïcien, Platonicien, Dialecticien ? Nous n'avons pas beſoin de curioſité après Jeſus-Chriſt, ni de recherches après l'Evangile : dès que nous croyons à Jeſus-Chriſt, nous ne voulons plus rien croire au-delà.

Les hérétiques ne ſont pas recevables à diſputer ſur l'Ecriture. Il faut voir, dit-il, à qui appartient la poſſeſſion des Ecritures, pour n'y point admettre celui qui n'y a aucun droit. Les hérétiques ne les reçoivent pas toutes, ou les expliquent à leur gré. Ainſi on ne gagne rien dans la diſpute, & les ſimples peuvent en être ébranlés. Il en faut venir à ſavoir qui ſont ceux à qui appartient la foi, de qui & à qui eſt venue la doctrine qui fait les Chrétiens. Jeſus-Chriſt a confié le ſacré dépôt des vérités à douze hommes, qu'il a envoyés par tout le monde après ſa réſurrection. Ils ont fondé des égliſes d'abord en Judée, puis chez les nations : toutes ces égliſes enſemble ne font qu'une même Egliſe par la com-

munion, fondée sur l'unité de doctrine: donc on ne doit recevoir que ce que les Apôtres ont enseigné ; & on doit prouver la conformité de sa doctrine avec celle des Apôtres, par la foi des églises que les Apôtres ont instruites & de vive voix & par leurs lettres. C'est aux hérétiques à montrer l'origine de leurs églises, l'ordre & la succession de leurs évêques. Les Apôtres n'ont rien ignoré de la doctrine du salut, & n'ont rien caché à leurs disciples. Cette doctrine n'a point été altérée par les églises, puisqu'elle est par-tout uniforme. Ce qui a été enseigné le premier, est vrai & divin : ce qui a été ajouté depuis, est faux & étranger. Il faut que les hérétiques prouvent leur mission, comme les Apôtres, par leurs miracles.

Après avoir développé ces grands principes qui renversent toutes les héréfies, Tertullien attaque la morale & la conduite des hérétiques. Leurs mœurs, dit-il, ne sont pas plus pures que leur doctrine. On ne voit rien dans leur vie que d'humain, de méprisable, & de terrestre. On ne sait qui est chez eux catéchumene ou fidele. Ils appellent conduite simple, le renversement de toute discipline, & affectation puérile l'attachement que nous y avons. Ils accordent l'absolution à tout le monde sans aucun discernement. Leurs ordinations se font avec légéreté & sans examen. Tantôt ils ordonnent des néophytes, tantôt des personnes encore attachées au siecle, & toutes mondaines. Ils se mettent peu en peine de convertir les païens ; ils n'ont de zele que pour pervertir ceux qui sont attachés à la vraie foi. Enfin Tertullien rappelle les hérétiques au jugement futur, où nous devons tous assister devant le tribunal de Jesus-Christ, pour y rendre compte de nos actions & de notre foi. Que répondront alors ceux qui ont corrompu notre foi, qui leur avoit été donnée vierge par Jesus-Christ ?

XIV. Conduite & morale des hérétiques.

## I V.

XV. Apologétique. Tertullien y répond aux préjugés injustes des païens contre les Chrétiens.

Le plus célebre & le plus important de tous les ouvrages de Tertullien, est son apologie pour la Religion Chrétienne

contre les païens. L'on peut dire qu'ayant entrepris une chose si grande & si utile, il a traité sa matiere à fond, & a porté un coup mortel à l'idolâtrie.

D'abord il se plaint de ce qu'on condamnoit les Chrétiens sans vouloir les entendre, ni leur permettre de se justifier & de se défendre; liberté qu'on ne refusoit pas aux plus criminels. Il est visible par-là, dit-il, qu'on n'en veut qu'à notre nom. La confession de notre nom suffit pour nous faire condamner: elle seule nous expose à la haine publique. La haine de ce nom est si aveugle en la plûpart, qu'ils mêlent quelque reproche contre ce nom, en disant du bien de quelqu'un. Un tel, disent-ils, est un honnête homme, c'est dommage qu'il soit Chrétien. Tertullien montre donc premierement, que le nom seul ne peut être criminel. Secondement, que celui de Chrétien n'a rien de mauvais dans sa signification. Troisiémement, qu'il est inouï qu'on ait jamais condamné une société d'hommes pour son nom seulement.

Venant ensuite à l'objection des païens, que la Religion Chrétienne étoit défendue par les loix, il fait voir que ces loix étant humaines, peuvent cesser d'être utiles, & il en cite plusieurs qu'ils avoient eux-mêmes abrogées: ajoutant que ce n'est ni l'antiquité des loix, ni la dignité de leur auteur qui les rend recommandables, mais la justice seule. Il montre ensuite que les plus sages des empereurs avoient été les moins séveres à l'égard des Chrétiens; & qu'au contraire les plus cruels persécuteurs avoient été ceux dont eux-mêmes condamnoient la mémoire. Les païens prétendoient avoir droit de persécuter la Religion Chrétienne, parce qu'elle étoit contraire à celle des anciens. Tertullien détruit ce prétexte, & dit que les païens eux-mêmes n'étoient pas si scrupuleux à l'égard des anciennes loix de l'état qui retranchoient les dépenses superflues, les brigues dans la recherche des charges, l'excès du vin, le divorce, les superstitions vaines & deshonnêtes; & il décrit au long le faste & le luxe des Romains de son tems, si peu conformes à la simplicité & à la frugalité de leurs peres.

XVI.
Il réfute les

Il vient aux calomnies des enfans tués, des repas de chair

humaine & des inceſtes, & montre que non-ſeulement on n'en avoit point de preuves, mais que ces accuſations ne ſont pas même vraiſemblables : ce qu'il prouve invinciblement. Il dit que la chaſteté exacte dont ils faiſoient profeſſion, les mettoit à couvert de ces déſordres ; & que pour les éviter plus ſurement, pluſieurs vivoient dans la virginité juſqu'à l'extrémité de la vieilleſſe, conſervant dans cet âge l'innocence de l'enfance. En même tems il reproche aux païens, avec bien plus de juſtice, les mêmes crimes dont ils accuſoient ſi injuſtement les Chrétiens.

calomnies des païens, & montre l'abſurdité de l'idolâtrie.

Enſuite il vient aux accuſations plus manifeſtes & dont les Chrétiens ne ſe défendoient pas, ſavoir de ne point adorer les dieux, & de ne point leur offrir de ſacrifices pour les empereurs. Les païens traitoient l'un d'impiété, & l'autre de crime de leze-majeſté. Tertullien détruit le premier chef, en faiſant voir que les dieux étoient indignes du culte qu'on exigeoit des Chrétiens ; que les idoles ne ſont dignes que d'un ſouverain mépris ; qu'il falloit qu'eux-mêmes n'en fiſſent pas grand cas, puiſque dans les ſpectacles publics ils repréſentoient librement les actions les plus honteuſes de leurs divinités ; que juſques dans les temples il ſe commettoit des infamies & des abominations ; d'où il conclud qu'il n'eſt pas aiſé de décider de qui les dieux doivent plus ſe plaindre, ou des païens, ou des Chrétiens.

XVII. Expoſition du culte des Chrétiens. Idée naturelle de Dieu dans tous les hommes.

Les païens de leur côté diſoient que les Chrétiens adoroient une tête d'âne ; quelques-uns ſoutenoient que la croix étoit pour eux une divinité ; d'autres enfin croyoient que le ſoleil étoit leur dieu, parce que les Chrétiens ſe tournoient à l'orient pour prier, & qu'ils célébroient le dimanche, qui étoit le jour du ſoleil, comme un jour de fête & de réjouiſſance. Tertullien voulant détruire toutes ces calomnies des païens, explique ce qui faiſoit l'objet du culte des Chrétiens. Ce que nous adorons, dit-il, eſt un ſeul Dieu, Créateur de l'univers & de tout ce qu'il renferme. C'eſt le comble de l'impiété & de la folie, de perſiſter à le méconnoître, lui qu'on ne peut ignorer, ſoit par rapport à ſes ouvrages, ſoit à cauſe du propre témoignage de l'ame, qui malgré la mau-

vaise éducation, les passions, & les préjugés d'une fausse religion, toutes les fois qu'elle rentre en elle-même, le nomme par le nom d'un seul Dieu: grand Dieu! bon Dieu! ce qui plaira à Dieu: Dieu le voit: je le recommande à Dieu: Dieu me le rendra. Témoignage de l'ame naturellement chrétienne; & en disant cela elle ne regarde pas le capitole, mais le ciel.

XVIII. Preuves de la Religion Chrétienne.

Pour nous faire connoître ses volontés & se manifester à nous, Dieu nous a donné le secours des Ecritures, & il a envoyé des hommes remplis du Saint-Esprit, afin d'annoncer qu'il est le seul Dieu qui doit un jour récompenser ses adorateurs de la vie éternelle, & punir les infideles d'un feu qui ne finira jamais, après qu'il aura ressuscité tous ceux qui sont morts dès le commencement. Ces hommes inspirés se nomment Prophetes. Les Juifs lisent publiquement leurs livres dans leurs synagogues. La preuve de l'autorité de ces livres est leur antiquité; car Moyse qui en est le premier auteur, a vécu long-tems avant qu'il fût question ni de Grecs ni de Romains: ceux-mêmes des Prophetes qui sont venus les derniers, ne sont pas moins anciens que vos premiers historiens & vos premiers législateurs. Une autre preuve est l'accomplissement des prophéties; d'où vient que nous croyons avec la même certitude celles qui ne sont point encore accomplies, parce qu'elles nous viennent de la même source que celles dont nous voyons l'accomplissement.

On auroit pu répondre que ces écritures appartenoient aux Juifs, & non pas aux Chrétiens; & que ceux-ci ne s'en servoient que comme d'un voile pour couvrir la nouveauté de leur religion: c'est pourquoi Tertullien s'applique à montrer que le même Dieu est l'auteur de la religion des uns & des autres; qu'il avoit comblé de faveurs les Juifs à cause de la piété de leurs peres, jusqu'à ce qu'enflés du mérite de ces mêmes ancêtres, ils ont mérité d'être abandonnés de Dieu. Rien ne prouve cet abandon d'une maniere plus sensible que l'état malheureux où ils sont réduits, dispersés, vagabonds, bannis de leur terre, errans dans tout le monde, sans

ſans avoir ni homme ni Dieu pour roi, & n'oſant pas mettre le pied dans leur pays, même en qualité d'étrangers. Les mêmes oracles qui leur avoient prédit ces malheurs, leur marquoient en même tems que Dieu ſe choiſiroit, de toutes les nations & de tous les lieux, des adorateurs plus fideles, à qui il communiqueroit ſa grace, à proportion du mérite de celui qui devoit être leur chef & leur maître, c'eſt-à-dire, de Jeſus-Chriſt, Fils de Dieu, ce Meſſie ſi longtems attendu des Juifs, mais que leur aveuglement leur a fait méconnoître. A cette occaſion, Tertullien explique la nature du Verbe, ſa génération, ſon unité de ſubſtance avec le Pere. Il établit clairement ſa Divinité, ſon Incarnation, & rapporte enſuite ſes miracles, les perſécutions qu'il avoit ſouffertes de la part des Juifs, ſa mort, & les merveilles qui l'accompagnerent, & qui parurent ſi remarquables, même aux païens, qu'on en inſéra la relation dans les archives de Rome. Il marque enſuite ſa Réſurrection & ſon Aſcenſion; puis il ajoute : Pilate donna avis à Tibere, qui regnoit alors, de tout ce qui concernoit Jeſus-Chriſt. Les empereurs auroient cru en lui, s'ils pouvoient être en même tems empereurs & Chrétiens.

XIX. Origine des fauſſes religions.

Après avoir établi la vérité du Chriſtianiſme, il paſſe à l'origine des fauſſes religions, qu'il attribue à la malice & aux artifices des démons. Il explique la nature de ces eſprits ſéducteurs, leur occupation à tenter les hommes, leurs oracles trompeurs, leurs miracles apparens, & la maniere dont ils ſe font adorer ſous le nom des faux dieux. Pour le prouver, il fait ce défi aux païens : Que l'on m'amene un d'entre vous poſſédé du démon, le premier Chrétien le forcera d'avouer ce qu'il eſt; & ſi ceux qui paſſent pour agités de quelque dieu & qui rendent vos oracles, n'avouent pas au premier Chrétien qui les interrogera, qu'ils ſont des démons qui trompent les hommes, répandez auſſi-tôt le ſang de ce Chrétien.

XX. Tertullien prouve que les Chrétiens ne ſont point ennemis de l'état. Il releve leur douceur & leur patience.

Il paſſe à l'accuſation du crime de leze-majeſté humaine, plus auguſte chez les païens que la divine. Nous reſpectons, dit-il, l'empereur; mais néanmoins je ne le nommerai pas

Dieu, parce que je ne ſai point mentir, & que je l'honore trop ſincérement pour me mocquer de lui. Il n'y a pas moins d'injuſtice à traiter les Chrétiens d'ennemis publics, parce qu'ils célebrent les jours de réjouiſſance, plutôt par les ſentimens de leur cœur que par la débauche ; comme ſi c'étoit donner de grands témoignages d'affection, que d'allumer des feux au milieu des rues, d'y dreſſer des tables, de changer la face de la ville en celle d'un cabaret, de faire couler du vin, & de courir en troupe pour faire des inſolences. Ce n'eſt pas, continue-t-il, dans ces ſortes d'actions que conſiſte la piété, la fidélité, le reſpect dû aux empereurs ; mais plutôt dans l'exercice des bonnes œuvres que les Chrétiens ſont obligés de faire, autant pour l'empereur en particulier, que pour tout le monde en général.

Au reſte, leur patience dans la perſécution étoit une preuve convainquante de leur fidélité. Souvent le peuple, ſans aucun ordre, leur jettoit des pierres, ou mettoit le feu à leurs maiſons. Dans la fureur des bacchanales, ils n'épargnoient pas même les Chrétiens morts ; ils les tiroient de leurs tombeaux, & les mettoient en pieces. Qu'avons-nous fait, dit Tertullien, pour nous venger de tant d'injuſtices? Une ſeule nuit avec des flambeaux pourroit nous procurer une vengeance complette. Si nous voulions vous faire une guerre ouverte, manquerions-nous de forces & de troupes? Nous ne ſommes que d'hier, & nous rempliſſons tout, vos villes, vos îles, vos châteaux, vos bourgades, vos camps, vos tribus, le palais, le ſénat, la place ; nous ne vous laiſſons que vos temples. Ne ſerions-nous pas en état de vous faire la guerre, même à forces inégales, nous qui nous laiſſons tuer ſi volontiers, ſi ce n'étoit une de nos maximes de ſouffrir plutôt la mort que de la donner? Tertullien ajoute qu'un moyen ſuffiſant aux Chrétiens de ſe venger, ſeroit d'abandonner l'empire pour ſe retirer en quelque coin du monde, & de laiſſer leurs ennemis ſous la tyrannie du démon, dont ils les délivroient tous les jours, ſans recevoir aucune récompenſe.

XXI. Ce qui ſe paſſ-

Pour donner une idée de la Religion des Chrétiens, &

montrer que leurs aſſemblées n'étoient rien moins que factieuſes, il décrit ce qui s'y paſſoit. Nous faiſons, dit-il, un ſeul corps, parce que nous avons la même Religion, la même morale, les mêmes eſpérances. Nous nous aſſemblons pour prier Dieu, comme ſi nous voulions le forcer à nous accorder nos demandes ; cette violence lui eſt agréable. Nous le prions pour les empereurs, pour leurs miniſtres, pour les magiſtrats, pour l'état, pour la tranquillité de l'empire. Nous choiſiſſons dans les divines Ecritures ce qui convient aux beſoins des fideles, ſoit pour les prémunir, ſoit pour les fortifier : car cette ſainte parole nourrit notre foi, releve notre eſpérance, enflamme notre charité. Ceux qui préſident à nos aſſemblées ſont des vieillards d'une vertu éprouvée, qui ſont parvenus à cet honneur, non par argent, mais par le bon témoignage de leur vie ; car dans l'Egliſe de Dieu, rien ne ſe fait par argent. S'il y a chez nous quelque eſpece de tréſor, il ne fait pas honte à la Religion ; ce que l'on y apporte n'étant ni un tribut, ni un prix pour participer à ſa ſainteté. Chacun y contribue à la fin du mois, ou quand il veut, ſuppoſé qu'il veuille & qu'il puiſſe ; car perſonne n'eſt contraint de donner.

ſoit dans les aſſemblées des Chrétiens. Leur charité & leur union.

Ce qui s'amaſſe ainſi, eſt comme le dépôt de la charité des fideles. Nous ne le diſſipons point en feſtins inutiles ; mais nous le faiſons ſervir à la nourriture des pauvres, au ſoulagement des orphelins, des vieillards, de ceux qui ont fait naufrage, qui travaillent dans les mines, qui ſont exilés dans des îles, ou qui ſouffrent dans les priſons pour la cauſe de Dieu ; afin que, tandis qu'ils rendent témoignage à ſa cauſe, ils ſoient ſoulagés & nourris de la ſubſtance de ſon Egliſe. Il eſt étrange que cette charité qui eſt entre nous, nous attire tant de reproches. Voyez, diſent la plupart, comme ils s'entre-aiment. Cela les étonne, parce qu'ils ſe haïſſent entr'eux. Voyez, diſent-ils encore, comme ils ſont prêts de mourir les uns pour les autres. Pour eux, ils ſont plus diſpoſés à s'entre-tuer ; & je crois qu'ils ne trouvent à redire au nom de freres que nous nous donnons, que parce que chez eux les noms de parenté couvrent quelque déſordre. Comme il n'y

a entre nous qu'un cœur & qu'un esprit, nous ne faisons pas difficulté de nous communiquer nos biens. Il ne faut donc pas s'étonner si une telle amitié produit des repas communs. Ces repas se nommoient *agapes*, d'un mot grec qui veut dire *charité*. Les pauvres comme les riches y étoient admis. Tout s'y passoit dans la modestie & l'honnêteté. Avant que de se mettre à table, on faisoit la priere; ensuite chacun prenoit sa réfection en gardant les regles de la plus exacte tempérance. On ne mangeoit point jusqu'à oublier que pendant la nuit on devoit encore vaquer à la priere; & l'on s'entretenoit comme sachant qu'on étoit en la présence de Dieu. Le repas finissoit comme il avoit commencé, c'est-à-dire, par la priere, & on se séparoit avec beaucoup de modestie.

XXII. Injustice visible des païens contre les Chrétiens.

Telles étoient les assemblées des Chrétiens, si fort décriées parmi les infideles. Tertullien se contente de ce récit pour les justifier. Les païens méritoient, à plus juste titre, le nom de factieux, eux, dit-il, qui tous les jours, sous le vain prétexte des malheurs publics, conjurent contre les Chrétiens. Si le Tibre cause une inondation, si le Nil ne déborde pas, si la pluie manque, s'il arrive un tremblement de terre, une famine, une peste, aussi-tôt on crie: Les Chrétiens aux lions; comme si avant eux il n'étoit pas arrivé de semblables calamités, & de plus grandes encore. L'innocence, dit-il, dont ils font profession, a diminué les iniquités du monde, & ils ont commencé à fléchir par leurs prieres la juste vengeance de Dieu. Dans les nécessités publiques, tandis que vous invoquez inutilement l'assistance de vos dieux, sans rien retrancher de vos débauches ni de vos plaisirs, les Chrétiens se mortifient par les jeûnes, par la continence, dans le sac & la cendre. N'est-ce pas le mépris que vous faites du véritable Dieu, qui est cause des malheurs qui vous arrivent? Mais, me direz-vous, pourquoi donc, vous autres Chrétiens, éprouvez-vous, comme nous, les calamités publiques? C'est, répond Tertullien, que Dieu differe à la fin du monde le discernement éclatant des bons & des méchans. Cependant il les traite tous éga-

lement, avec cette différence néanmoins, que les maux de cette vie sont pour vous des châtimens, au lieu qu'ils ne sont que des épreuves pour nous, qui ne desirons rien en ce monde que d'en sortir au plutôt. D'ailleurs nous savons que ce sont les désordres de votre vie, qui attirent les fléaux dont la terre est affligée; & si nous nous en ressentons, c'est parce que nous sommes mêlés avec vous. Au reste, c'est pour nous un sujet de joie, parce qu'ils nous remettent devant les ieux la vérité des saintes Ecritures, fortifient notre foi, & assurent nos espérances.

XXIII. Innocence des Chrétiens. Leur vie sans reproche.

On dit encore que nous sommes inutiles au commerce de la vie. Comment le peut-on dire, puisque nous vivons avec vous, que nous usons de la même nourriture, des mêmes habits, des mêmes meubles? Nous ne rejettons rien de ce que Dieu a créé; seulement nous en usons avec beaucoup de modération, rendant graces à celui qui en est l'auteur. Nous navigeons, nous portons les armes, nous cultivons la terre, nous trafiquons avec vous. Nos métiers sont les mêmes; nous produisons nos ouvrages pour l'utilité publique. Si les revenus des temples diminuent, parce que nous n'y mettons rien, la république y gagne: car nous distribuons plus d'aumônes dans les rues, que vous dans vos temples. Si d'ailleurs l'on examine notre fidélité à payer les tributs, on trouvera qu'ils augmentent autant par notre bonne foi, qu'ils diminuent par vos fraudes & par vos fausses déclarations. Tertullien fait voir ensuite qu'il est contre le bien de la république de faire mourir les Chrétiens, d'autant plus que parmi le grand nombre des malfaiteurs que l'on condamne tous les jours pour leurs crimes, il ne s'en trouve pas un seul qui soit Chrétien. J'en prens à témoins vos registres, vous qui jugez les criminels, y en a-t-il un seul qui soit Chrétien? Que si dans vos prisons il y en a quelqu'un qui y soit à un autre titre, il n'est plus Chrétien. L'innocence est pour nous une nécessité. Elle est une suite de la sainteté de nos loix & de nos maximes. Elles sont si pures, que vous en reconnoîtriez la divinité, si vous y faisiez attention, au lieu de les confondre avec celles des philosophes. Si vous

nous rendez assez peu de justice pour nous accuser d'être une nouvelle secte de philosophes, pourquoi donc ne nous traitez-vous pas comme eux? On ne les contraint pas de sacrifier; on les laisse déclamer librement contre les superstitions.

XXIV. Combien les Chrétiens sont au-dessus des Philosophes. La persécution les fait multiplier.

Cependant qu'ont les philosophes qui approche de la grandeur du Christianisme? Leur nom ne suffit pas pour chasser les démons. Leurs opinions sur la Divinité sont pleines d'incertitudes, & leurs mœurs fort déréglées. Il est vrai qu'il s'en trouve quelques-uns parmi nous, qui s'écartent de nos regles; mais dès-là même nous cessons de les tenir pour Chrétiens: au lieu que chez vous les philosophes gardent le nom de sages, même au milieu de leurs déréglemens. Vous nous reprochez les fagots de sarment qui servent à nous brûler, & les pieux où l'on nous attache; mais ce sont les ornemens de notre triomphe. Votre cruauté au reste n'y gagne rien. Nous multiplions à mesure que vous nous moissonnez, & le sang des martyrs est une semence féconde de Chrétiens.

Nous ne voyons pas qu'une apologie si admirable, qui contient des raisons si puissantes, des preuves si fortes, des argumens si invincibles, ait eu alors aucun effet.

## V.

XXV. Autres écrits de Tertullien.

Tertullien écrivit dans le même tems, c'est-à-dire, l'une des premieres années du troisieme siecle, les deux livres aux Gentils, dont la matiere est la même que celle de l'apologie. Il fit aussi alors son livre du témoignage de l'ame. C'est aussi le même sujet que celui de l'apologie; car il ne fait qu'y développer ce qu'il avoit dit en peu de mots dans cet ouvrage, du témoignage que l'ame rend naturellement à l'existence d'un seul Dieu. Le dessein en est aussi le même, puisque c'est pour la défense de la Religion Chrétienne.

La plupart des autres ouvrages de Tertullien ont été composés depuis sa chûte. On doit distinguer ceux dans lesquels il attaque l'Eglise Catholique, de ceux où il com-

bat les hérétiques par rapport à des vérités sur lesquelles les Montanistes étoient d'accord avec les Catholiques. Ces derniers contiennent des choses très-précieuses. Le traité contre Marcion, par exemple, mérite d'être regardé comme un trésor de l'ancienne théologie; aussi-bien que celui contre Praxéas, où Tertullien défend la foi de la Trinité contre cet hérétique, qui après avoir abjuré son erreur, s'y étoit attaché de nouveau. Les écrits de Tertullien contre l'Eglise sont les livres de la Monogamie, où il condamne les secondes noces comme illicites; de la pudicité, où il soutient que ceux qui ont violé les loix de la chasteté, ne peuvent jamais être réconciliés; celui de l'ame, où il dit des choses ridicules de la nature de l'ame. Dans celui du manteau, il entreprend de montrer les raisons qu'il a eu de quitter la robe Romaine pour prendre le manteau de philosophe. Il y a beaucoup d'érudition dans ce dernier ouvrage : on n'y voit rien contre l'Eglise; mais aussi on n'y trouve pas toute la sagesse & la gravité qu'on attend d'un homme de sa réputation. Dans ses livres de la couronne & de la fuite, il enseigne, contre le sentiment général des Chrétiens, qu'il n'étoit pas permis aux soldats Chrétiens de porter sur la tête une couronne de laurier, ni de fuir dans la persécution.

XXVI. Ses livres de l'Extase en faveur des Montanistes.

Enfin il écrivit contre l'Eglise six livres intitulés *de l'Extase*, dont le sujet est de savoir si les véritables prophetes conservent toujours la liberté de l'esprit & du jugement, comme les Catholiques le prétendoient contre Montan. Ces six livres sont perdus, aussi-bien que la réponse qu'il fit à S. Apollone qui les avoit réfutés (*a*); mais l'on voit par ses autres ouvrages faits depuis sa chûte, quel étoit l'état de la controverse entre les Catholiques & les Montanistes. Tertullien prétendoit que Dieu, par un effet admirable de sa providence, avoit de nouveau envoyé le S. Esprit, & en avoit rempli ses serviteurs & servantes, comme il l'avoit promis par Joël; qu'il avoit préparé ce remede contre l'incrédu-

(*a*) [ C'est-à-dire, qui avoit réfuté les Montanistes. Quelque respectable que soit cet Apollone, on ne lui donne pas communément le titre de *saint* : c'est peut-être ici une faute d'impression. ]

lité des hérétiques & l'affoibliſſement des Catholiques, qu'il appelle Pſychiques, c'eſt-à-dire, charnels. La nouvelle prophétie, diſoit-il, doit être préférée à tout: par elle Dieu nous enſeigne toute vérité, nous remplit d'ardeur pour les jeûnes & les ſaintes auſtérités de la vie chrétienne: par elle on eſt animé aux ſouffrances & au martyre; on parvient à la perfection, & l'on embraſſe tout ce que la Religion Chrétienne propoſe de plus ſublime. Les effets du Paraclet ſont de donner des regles pour la diſcipline; de découvrir les ſens cachés & profonds des Ecritures; de réformer notre intelligence; de rendre les hommes meilleurs; de donner un témoignage certain aux dogmes de la foi, attaqués par les hérétiques; de faire couler en faveur de ceux qui cherchent la vraie doctrine, une ſource d'eaux ſpirituelles, capable d'étancher leur ſoif.

Voilà ce que Tertullien diſoit de plus éblouiſſant en faveur des Montaniſtes. Il falloit que l'eſprit ſéducteur eût été bien adroit à contrefaire des dons auſſi excellens que ceux de la prophétie, de la manifeſtation des conſciences, des viſions, des diſcours ſpirituels, des cantiques inſpirés, des interprétations des langues. A toutes ces prétendues merveilles, ſi vantées par Tertullien, les Catholiques répondoient que les vrais prophetes ne perdoient pas la raiſon dans leurs prophéties, & que le S. Eſprit ne dégradoit point l'homme en le rempliſſant de ſes dons. Or vous convenez que vos prophetes ſont *in amentia*; qu'ils n'ont en prophétiſant ni liberté ni raiſon. Donc, ſans autre examen, ce ne ſont pas de vrais prophetes. D'ailleurs, leur diſoit-on, vos prophetes veulent introduire une plus grande perfection que les Apôtres, & ils avancent pluſieurs erreurs. Enfin vos prophetes & vos prophéteſſes ont une conduite auſſi répréhenſible que leur doctrine, & on peut les convaincre de pluſieurs crimes.

## V I.

XXVII. Fin de Ter-

Tertullien ſe ſépara à la fin des Montaniſtes, & fit des aſſemblées

assemblées particulieres (*b*). Il y avoit encore de ses sectateurs à Carthage deux cens ans après, & Dieu se servit de S. Augustin pour les faire rentrer dans l'Eglise Catholique. Nous avons dû être surpris de voir que Tertullien n'eût été élevé qu'à la prêtrise : car on choisissoit pour l'Episcopat les hommes les plus savans & les plus vertueux ; & l'on ne peut douter que Tertullien, avant sa séparation de l'Eglise, n'ait eu ces deux qualités dans un éminent degré. Cependant Dieu ne le permit point, parce que sa chûte auroit été un mal beaucoup plus dangereux, s'il eût été à la tête d'une grande église. Combien ceux qui se sont réjouis de voir briller dans l'Eglise une lumiere si éclatante, ont-ils dû être affligés en la voyant subitement éteinte ! & combien un tel exemple devoit-il inspirer à toute l'Eglise une salutaire frayeur !

tullien. Réflexion sur ses égaremens.

---

# ARTICLE II.

## *Origene.*

### I.

I. Diversité de jugemens sur Origene.

ENtre tous les grands hommes des trois premiers siecles, il n'y en a aucun dont le nom ait été aussi célebre que celui d'Origene. Sa rare vertu & son profond savoir l'ont rendu l'objet de l'admiration de tout le monde pendant un certain tems ; & la persécution qui s'est ensuite élevée contre lui, l'a encore plus fait connoître que l'estime générale qu'on en avoit d'abord conçue. Il a été excommunié pendant sa vie & déposé du sacerdoce, en même tems que de grands saints prenoient sa défense. Il a eu le même sort après sa mort que pendant sa vie. Les plus grands hommes se sont trouvés opposés sur son sujet. Les uns l'ont regardé comme le plus ex-

(*b*) [On tient qu'il parvint à une extrême vieillesse, & qu'il s'étoit fait Montaniste vers le milieu de son âge, c'est-à-dire vers l'an 205, ensorte qu'il mourut vers l'an 250. Car on a vu qu'il étoit né vers l'an 160.]

cellent maître qu'ait eu l'Eglise depuis les Apôtres, & les autres l'ont déteſté comme le plus dangereux de ſes ennemis. Nous dirons ce que nous penſons de cette diſpute, après que nous aurons fait connoître la perſonne d'Origene & ſes écrits.

## I I.

II. Sa naiſſance. Son éducation.

*Fl. tom. II. l. v. n. 2. & ſuiv.*

*Ceill. t. II. ch. xxxviij.*

Origene naquit en Egypte dans la ville d'Alexandrie, l'an de J. C. 185. Il fut formé à la piété dès ſa plus tendre enfance par ſon pere S. Léonide, qui lui inſpira dès-lors le goût de l'Écriture ſainte, dont il lui faiſoit tous les jours réciter quelques endroits. Ce pere, vraiment Chrétien, travailloit à prévenir les moindres défauts dans leſquels pouvoit tomber ſon fils. Quand il croyoit appercevoir en lui un peu de curioſité, il la réprimoit avec ſévérité, quelque ſaint qu'en fût l'objet; mais il ne pouvoit s'empêcher d'admirer l'excellence de ſon naturel, ni ſe laſſer de bénir Dieu d'avoir comblé cet enfant de ſes plus précieuſes faveurs. Souvent, lorſqu'il dormoit, ce vertueux pere lui découvroit la poitrine, & la baiſoit avec reſpect, comme étant le temple du S. Eſprit. Origene étoit encore enfant lorſqu'il deſira ſi ardemment de ſouffrir le martyre, qu'il ſe ſeroit préſenté lui-même, ſi ſa mere ne l'eût retenu par ſes prieres & par ſes larmes. Quand il ſut que ſon pere avoit été arrêté & mis en priſon, il redoubla ſes efforts, & ſa mere fut contrainte de cacher ſes habits pour le retenir à la maiſon. Ne pouvant faire autre choſe, il écrivit à ſon pere une lettre très-forte pour l'encourager au martyre. Tenez ferme, lui marquoit-il, & ne vous mettez point en peine de nous. Léonide ayant eu la tête tranchée, ſes biens furent confiſqués, & ſa veuve demeura chargée de ſept enfans dans une extrême pauvreté. Origene, qui étoit l'aîné, n'avoit pas dix-ſept ans accomplis. Une dame Chrétienne fort riche, le retira dans ſa maiſon; mais elle nourriſſoit auſſi un hérétique fort éloquent. Origene en ſortit pour ne pas expoſer ſa foi, & enſeigna la grammaire, afin de n'être à charge à perſonne.

III. Ses vertus.

En cet état, ayant à peine dix-huit ans, il fut établi chef

de l'école d'Alexandrie. Il vendit tout ce qu'il avoit de livres des sciences profanes à une personne qui lui fournissoit six sols par jour; ce qui lui suffit pendant plusieurs années : car sa vie étoit très-dure. Il dormoit sur la terre nue, passoit presque toute la nuit à méditer l'Ecriture-sainte & à prier, jeûnoit très-souvent; & malgré l'austérité de sa vie, il avoit une douceur qui charmoit tout le monde. Il forma à la piété un très-grand nombre de disciples, dont plusieurs rendirent de grands services à l'Eglise; & d'autres eurent la gloire du martyre. Il visitoit les confesseurs dans les prisons, les accompagnoit pour les encourager dans leur interrogatoire, leur parloit hardiment lorsqu'on les menoit au supplice, & leur donnoit le baiser de paix. Son zele étoit si grand, qu'on ne pouvoit compter le nombre de conversions dont il étoit le ministre. Aussi étoit-il le principal objet de la fureur des païens, qui le cherchoient par-tout & l'obligeoient de changer continuellement de demeure, ensorte qu'Alexandrie sembloit n'être pas assez grande pour le cacher. Souvent il fut pris, traîné par la ville, & mis à la question.

Son zele pour la chasteté ne fut pas moins ardent que pour le martyre. Il le poussa même trop loin, prenant à la lettre ce que dit l'Evangile, qu'il y a des eunuques qui se sont rendus tels pour le royaume des cieux. Son amour pour la pauvreté alloit jusqu'à étonner & affliger ses amis, qui eussent voulu lui communiquer une partie de leurs biens : mais Origene n'y consentit jamais, & fut toujours inflexible sur cet article. Ses mortifications étoient continuelles, malgré les travaux dont il étoit accablé. Son humilité lui faisoit croire qu'il ne faisoit que commencer, pendant que les plus grands hommes le croyoient parvenu à la plus haute perfection. Telle étoit la vertu & la piété d'Origene. Nous allons tâcher de donner une idée de la science & des lumieres de ce grand homme.

IV. Son esprit & sa science.

S. Léonide n'avoit rien négligé pour perfectionner l'esprit de son fils, qui étoit naturellement pénétrant & étendu. Il lui avoit fait apprendre les arts libéraux & les belles-lettres, & l'avoit instruit des saintes Ecritures, dont il vouloit que

l'étude allât toujours avant celle des ſciences profanes. Origene s'y appliquoit tellement dès ſon enfance, qu'il ne ſe contentoit pas du ſens littéral & facile, mais qu'il vouloit toujours y trouver des ſens cachés & profonds, juſqu'à embarraſſer ſon pere par des queſtions. Rien n'eſt plus capable de nous donner une juſte idée de la grandeur de ſon génie, que l'empreſſement que l'on eut de le mettre à la tête de l'école d'Alexandrie, lorſqu'il n'étoit âgé que de dix-huit ans, quoique cet emploi ne fût confié ordinairement qu'aux hommes les plus conſommés dans la ſcience de l'Egliſe. Il eut dès ſa jeuneſſe beaucoup de diſciples, parmi leſquels il y avoit des ſavans & des philoſophes. Les païens mêmes venoient l'écouter. Il s'appliquoit tout-à-la-fois à l'étude profonde de la théologie, à l'explication des ſaintes Ecritures, & à l'inſtruction de ceux qui le venoient trouver, & qui ne le laiſſoient pas reſpirer, ſe ſuccédant les uns aux autres depuis le matin juſqu'au ſoir. Il fut enſuite obligé de charger quelques-uns de ſes diſciples de donner les premieres inſtructions à ceux qui commençoient, ſe réſervant les plus avancés.

L'extrême deſir qu'il avoit d'entendre l'Ecriture le mieux qu'il lui ſeroit poſſible, lui fit étudier la langue hébraïque à l'âge de trente ans, quoique les Grecs n'euſſent pas coutume d'apprendre les langues étrangeres. Il n'enſeignoit pas ſeulement la doctrine chrétienne, mais il y joignoit auſſi la philoſophie & les lettres humaines. Ceux en qui il trouvoit plus d'ouverture & de pénétration, il les introduiſoit à la philoſophie, leur enſeignant la géométrie & les autres ſciences préliminaires; puis il leur montroit les ſectes des philoſophes, & leurs différentes opinions, expliquoit & commentoit leurs écrits, étant perſuadé que l'on pouvoit faire ſervir ces études à la religion. La réputation de ſon eſprit & de ſa ſcience étoit ſi grande, même chez les païens, que ſouvent leurs philoſophes le conſultoient, lui dédioient des livres, faiſoient une mention honorable de lui dans leurs écrits.

Avant même qu'il fût prêtre, les évêques l'invitoient à parler & à expliquer les Ecritures dans l'aſſemblée publique

des fideles. Les plus illustres évêques, S. Héracle d'Alexandrie, S. Denys son successeur, S. Firmilien [de Cappadoce], S. Grégoire Thaumaturge, le reconnoissoient pour leur maître. Il n'y avoit aucune sorte de science qu'il ne possédât; & chacun admiroit la vaste étendue de son génie, dans lequel le nombre presque infini de connoissances ne répandoit aucune confusion. Quoiqu'il fût un savant universel, il avoit le talent singulier d'instruire avec une clarté, un ordre, une méthode, une précision, qui faisoient comprendre aisément les choses les plus difficiles à ceux qui l'écoutoient; & il parloit avec une grace & une douceur qui inspiroit l'amour des vérités qu'il enseignoit.

Ces traits suffisent pour donner une idée de la personne d'Origene (c). Ses écrits acheveront de nous le faire connoître.

## III.

Origene a écrit, pour l'instruction des fideles, contre les hérétiques & contre les païens. Tous ses ouvrages se rapportent à ces trois objets.

V. Ses ouvrages pour l'instruction des fideles.

La très-grande partie de ses écrits regarde les fideles, à l'utilité desquels il consacroit tout son tems & ses talens. Il composa son exhortation au martyre, pour animer & encourager ceux qui étoient en prison. Il dit que pour rendre un parfait témoignage à la Religion, il faut pendant tout le tems de l'épreuve ne donner aucune prise sur nous au démon par des pensées de doute; souffrir tout de la part des infideles, les insultes, les risées, le mépris, la compassion qu'ils témoignent de l'erreur & de l'opiniâtreté qu'ils nous attribuent; ne point se laisser dominer par l'affection naturelle pour des enfans & des proches; être détaché de tout, & entiérement attaché à Dieu. Il faut combattre contre la honte de se voir traité indignement, sur-tout quand on s'est vû honoré & respecté.

VI. Ses commentaires sur l'Ecriture sainte. Ses hexaples.

L'on a recueilli plus de mille sermons, qui étoient des discours familiers qu'il prononçoit sur le champ, & que des

(c) [Il souffrit pour le nom de Jesus-Christ dans la persécution de Dece, & mourut à Tyr vers l'an 255, sous l'empire de Gallus.]

notaires écrivoient pendant qu'il parloit, par l'art des notes qui s'est perdu. Mais la plûpart de ses ouvrages sont des commentaires de l'Ecriture sainte. Il est peut-être le premier qui l'ait expliquée toute entiere. Ses explications étoient de trois sortes : des notes abrégées sur les endroits difficiles ; des commentaires étendus, où il donnoit l'essor à son génie ; & des homélies au peuple, où il se bornoit aux explications morales, pour s'accommoder à la portée de ses auditeurs. Il nous reste une grande partie des commentaires & des sermons d'Origene ; mais la plûpart ne sont que des traductions fort libres. L'on y voit par-tout un grand fond de doctrine & de piété. Il travailla à une édition de l'Ecriture, qu'il fit à six colonnes, & qu'à cause de cela, il intitula *Héxaples*. La premiere contenoit le texte hébreu en lettres hébraïques. La seconde, le même texte en lettres grecques, en faveur de ceux qui entendoient l'hébreu sans le savoir lire. La troisieme renfermoit la version d'Aquila. La quatrieme colonne, celle de Symmaque. La cinquieme, celle des Septante. Et la sixieme, celle de Théodotion. Il regardoit la version des Septante comme la plus authentique, & celle sur laquelle les autres devoient être corrigées. Les *Octaples* contenoient de plus deux versions grecques qui avoient été trouvées depuis peu, sans qu'on en connût les auteurs. Origene travailla à rendre l'édition des Septante suffisante pour ceux qui n'étoient point en état de se procurer l'édition à plusieurs colonnes.

VII. Motifs qui portoient Origene à écrire.

Il a aussi écrit un très-grand nombre de lettres, & d'autres ouvrages propres à instruire & à édifier les fideles. Ce n'étoit point par le desir de parler & d'écrire, qu'il composoit tant d'ouvrages. Il témoigne qu'il ne le faisoit qu'avec répugnance & avec crainte, sachant la difficulté qu'il y a d'expliquer les divines Ecritures, soit de vive voix, soit par écrit ; & combien il est dangereux de parler beaucoup de Dieu, & encore plus d'en écrire. Ce qui l'en détournoit encore, étoit l'exemple des saints qui avoient vêcu jusqu'alors, dont aucun ne s'étoit appliqué à composer un grand nombre d'ouvrages. Ainsi il seroit demeuré dans le silence, si Am-

broise, son ami, ne l'eût fortement excité à écrire. Il y fut aussi porté par les pressans besoins de l'Eglise, qui étoit attaquée par un grand nombre d'hérétiques, dont quelques-uns avoient composé des commentaires sur l'Evangile, qui, quoique remplis d'erreurs, ne laissoient pas d'être lûs de plusieurs Catholiques, parce qu'ils n'en trouvoient pas de meilleurs. Ce fut donc pour leur en donner d'orthodoxes, qu'Origene entreprit les siens, afin qu'ils y pussent désaltérer la soif qu'ils avoient de la vérité, sans s'exposer au danger d'être séduits par l'erreur, & de tomber dans les pieges des hérétiques, comme il étoit arrivé à Ambroise.

Mais il étoit si persuadé que tout bien vient de Dieu, & que sans sa divine lumiere il est impossible à l'homme de découvrir les vérités renfermées dans les saintes Ecritures, qu'il lui demandoit sans cesse, & lui faisoit demander par ses amis la grace de bien chercher la vérité, & celle de ne s'y point appliquer d'une maniere toute humaine; mais de le faire entrer, par l'assistance de son Esprit, dans la connoissance de ses mysteres. Il avoit aussi grand soin de lire les ouvrages de ceux qui avoient travaillé avant lui sur l'Ecriture sainte, & profitoit sans scrupule de leurs découvertes.

## IV.

VIII. Son livre des Principes.

Le plus fameux écrit d'Origene contre les hérétiques, est le livre *des Principes*, qu'il intitula ainsi, parce qu'il prétendoit y établir les principes auxquels il faut s'en tenir sur les matieres de la Religion, & qui doivent servir d'introduction à la théologie. C'est de tous les ouvrages d'Origene, celui où il suit le plus le raisonnement humain & la philosophie de Platon. Nous ne l'avons que de la version de Rufin, qui déclare lui-même y avoir ajouté ce qu'il lui a plû, & en avoir ôté tout ce qui lui paroissoit contraire à la doctrine de l'Eglise, principalement touchant la Trinité. On ne laisse pas d'y trouver encore des principes pernicieux.

Le but d'Origene dans ce traité étoit de renverser par les fondemens les hérésies de Valentin, de Marcion, &

des autres séducteurs, qui, pour trouver la cause du mal avoient inventé deux principes, & vouloient qu'il y eût des esprits & des hommes de deux natures différentes, les uns essentiellement bons, les autres essentiellement mauvais. Origene établit au contraire qu'il n'y a que Dieu qui soit de sa nature bon & immuable; que toute créature est capable du bien & du mal, & que la cause du mal est l'imperfection de la créature qui use mal de sa liberté. Il pose donc pour fondement le libre-arbitre, qu'il prouve solidement & par la raison & par l'Ecriture. Mais il en pousse les conséquences si loin, qu'il regarde l'inégalité des créatures comme un effet dont la cause primitive est leur propre mérite. Il expose un système tout fondé sur Platon, dont le principe fondamental est que toutes les peines sont médicinales. Ainsi, selon lui, il y a une alternative continuelle de bien & de mal, de félicité & de punition, dans les saints & les démons.

On ne pouvoit pas pousser plus loin les conséquences de la doctrine du libre-arbitre. Il s'en faut bien que les Pélagiens aient été jusques-là. Ils convenoient qu'il y a des bornes qu'il ne faut point passer; mais leur malheur étoit de ne les pas connoître. On peut regarder ce livre des Principes dont nous parlons, comme le germe du Pélagianisme, & comme un poison subtil que le démon a répandu dans l'Eglise d'Orient.

V.

IX. Son ouvrage contre Celse.

Le seul écrit que nous ayons d'Origene contre les païens, est le célebre ouvrage contre le philosophe Celse, qui, du tems de l'empereur Adrien (*d*), avoit publié contre la Religion Chrétienne un livre qu'il avoit intitulé, *Discours de vérité*, & qui étoit rempli d'injures & de calomnies contre les Chrétiens. Origene n'a fait paroître dans aucun de ses écrits autant de science chrétienne & profane, que dans celui-ci, ni employé tant de preuves fortes & solides. On le regarde comme l'apologie de la Religion Chrétienne la plus achevée

(*d*) [ M. Racine, en mettant cet ouvrage sous Adrien, suit M. Fleury, comme on l'a déjà observé au siecle précédent, art. IV. n. 1.]

&

& la mieux écrite que nous ayons dans l'antiquité. Le ſtyle en eſt beau, vif & preſſant: les raiſonnemens bien ſuivis & convaincans; & s'il y répete pluſieurs fois les mêmes choſes, c'eſt que les objections de Celſe l'y obligeoient, & qu'il n'en vouloit laiſſer aucunes ſans les avoir entiérement détruites.

X. Idée générale de cette apologie de la Religion Chrétienne.

Origene entreprit cette réponſe à la ſollicitation de ſon ami Ambroiſe, & la commence en diſant qu'il auroit peut-être été plus à propos d'imiter Jeſus-Chriſt, qui ne répondoit aux calomnies de ſes ennemis, que par la ſainteté de ſa vie, & par la grandeur de ſes miracles, gardant un profond ſilence devant ſes juges. Ainſi, quoiqu'il ſoit toujours calomnié, tant qu'il y aura de la malice dans les hommes, il ne ſe défend que par la vie de ſes véritables diſciples, dont la vertu ſolide détruit tous les menſonges. Cette réponſe, dit Origene, eſt inutile pour les véritables fideles; S. Paul ne mettant point les paroles au nombre des épreuves qui peuvent nous ſéparer de Jeſus-Chriſt. J'écris donc ſeulement pour les Chrétiens foibles, & pour les infideles. Il ne ſe contente pas de détruire les objections particulieres de Celſe; il établit ſolidement la Religion Chrétienne, non par des raiſonnemens, mais par des faits conſtans; par les prophéties qui ont promis Jeſus-Chriſt, par ſes miracles, & par les mœurs de ſes diſciples.

La foi eſt néceſſaire, dit Origene, parce que le commun des hommes n'a ni la capacité ni le loiſir d'examiner. Toute la vie humaine roule ſur la croyance de certaines maximes communes de conduite: & les philoſophes qui ſe piquent tant de raiſonnement, choiſiſſent une ſecte plutôt qu'une autre ſur quelques préjugés, ſouvent légers & téméraires. Il eſt bien plus raiſonnable, puiſqu'il faut croire, de ſuivre l'autorité divine. Le ſtyle de l'Ecriture, que les païens mépriſent comme trop ſimple, étoit néceſſaire pour le deſſein que Dieu avoit de ſe faire entendre de tous les hommes: au lieu que les écrits de Platon & des autres philoſophes, ne peuvent ſervir qu'aux gens d'eſprit & aux ſavans. Mais quoique les Chrétiens s'appliquent à inſtruire les ſimples, qui n'ont

pas besoin de grands raisonnemens, ils ne négligent pas la conversion des personnes éclairées, ni les raisonnemens qui leur conviennent.

XI. La Religion Chrétienne prouvée par les prophéties.

A l'égard des prophéties, il est juste d'ajouter foi aux livres des Juifs, du-moins comme à ceux des autres nations. On ne peut douter de l'antiquité des Juifs, si l'on considere les preuves que donne Josephe dans les livres contre Appion, & Tatien dans son ouvrage contre les Grecs. Il étoit nécessaire que les Juifs eussent des prophetes, quand ce n'eût été que pour les détourner de consulter les oracles des païens: autrement la vraie Religion eût paru inférieure aux fausses. Origene rapporte les principales prophéties qui ont prédit clairement la naissance, la passion, la mort, & toutes les circonstances de l'avénement de Jesus-Christ; & il observe que depuis qu'il est venu, les Juifs n'ont plus ni prophéties, ni miracles, ni aucune marque de l'assistance divine, comme on en voit chez les Chrétiens. Celse opposoit aux prophéties les oracles des païens; mais Origene répond que les plus sages d'entr'eux n'y ajoutoient point de foi; & que quand il y auroit quelque chose de surnaturel, la conduite de ceux qui les rendoient, & la maniere honteuse dont la Pythonisse étoit inspirée, devoit faire croire que des esprits impurs en étoient les auteurs; au lieu que les prophetes de Dieu étoient des hommes d'une éminente sainteté. L'obscurité paroissoit commune aux uns & aux autres; mais il y a cette différence, que les oracles profanes sont toujours obscurs ou ambigus: au lieu que les prophetes parloient clairement dans ce qui devoit être entendu de ceux qui les écoutoient, dans un très-grand nombre de prédictions, & dans les exhortations & les instructions morales. Aussi a-t-on conservé leurs discours comme infiniment propres à porter à la vertu ceux qui les liroient. Il y a des choses obscures pour exercer ceux qui ont le courage de les étudier sérieusement; mais il n'y a presque rien que l'on ne puisse entendre, quand on y donne l'application convenable.

XII. La Religion Chrétienne prouvée par les miracles.

Celse ne nioit pas que Jesus-Christ eût fait des miracles; mais il les attribuoit à la magie, qu'il avoit, disoit-il, apprise

en Egypte; & comme l'Evangile même parle de faux prophetes & de faux miracles, Celse vouloit confondre les uns avec les autres, & attribuer tout également à l'opération des démons. Origene soutient que reconnoissant une puissance supérieure à la nature, s'il y en a une mauvaise, il faut qu'il y en ait une bonne encore plus grande; & par conséquent s'il y a de faux miracles faits par les démons, il y en a de vrais qui n'ont que Dieu pour auteur. Or il y a des moyens sûrs de les discerner, savoir les mœurs de ceux qui les font, leur doctrine, & les effets qu'ils produisent. Moyse & les prophetes, Jesus-Christ & ses disciples, n'ont rien enseigné que de très-digne de Dieu, de très-conforme à la raison, de très-utile aux bonnes mœurs & à la société civile. Ils ont pratiqué les premiers ce qu'ils enseignoient, & l'effet a été grand & durable. Moyse a formé une nation entiere, gouvernée par des loix saintes. Jesus-Christ a rassemblé toutes les nations dans la connoissance du vrai Dieu, & dans la pratique de toutes les vertus. Les charlatans ne cherchent point à corriger les hommes, étant eux-mêmes très-corrompus; & les miracles des imposteurs ont eu peu de suite. Je ne crois pas, dit Origene, qu'il reste trente sectateurs de Simon le Magicien dans tout le monde, quoique jamais ils n'aient été persécutés. Les disciples des autres séducteurs ont été aussi bien-tôt dissipés.

La Résurrection de Jesus-Christ ne peut être soupçonnée d'aucun artifice. Il est mort en public, sur une croix, devant tout le peuple Juif, avec toutes les autres circonstances de sa mort & de sa sépulture, que les Evangélistes ont remarquées. Il ne faut pas demander pourquoi il n'est pas descendu de la croix, ou pourquoi il ne s'est point fait voir à tout le monde après sa Résurrection. Ce n'est point à nous à prescrire à Dieu la maniere dont il doit faire ses miracles. Il suffit que Jesus-Christ ait apparu à Pierre comme au premier de ses disciples, ensuite aux douze Apôtres, & à cinq cens disciples tout-à-la-fois. S'ils ne l'avoient vu résuscité, & n'avoient été convaincus de sa divinité, comment leur seroit-il venu dans l'esprit de ne point craindre d'être traités comme lui,

de s'exposer aux plus grands périls, & de quitter leur pays pour enseigner par-tout, suivant son ordre, la doctrine qu'ils avoient reçue de lui? Il falloit qu'ils eussent vu quelque chose de fort extraordinaire pour embrasser ses maximes, & les faire embrasser aux autres, menant pour cet effet une vie errante, s'exposant à toutes sortes de peines, & à une mort assurée. On doit croire ceux qui souffrent tout, même les plus cruels supplices, plutôt que de blesser la vérité; qui ont un caractere de sincérité, qui paroît dans toutes leurs actions & leurs paroles, & qui les porte à raconter ce qui paroît désavantageux à leur maître & à eux-mêmes.

D'ailleurs les Apôtres n'étoient ni des sages ni des savans, mais des hommes du commun, coupables de plusieurs péchés, comme Celse le reprochoit, & comme ils le confessent eux-mêmes. D'où leur est venu cette force pour persuader tant de Juifs & de Gentils? Jesus-Christ est donc plus qu'un homme, puisqu'il a repandu sa Religion par tout le monde, comme il l'avoit prédit, & surmonté tout ce qui lui résistoit; les empereurs, les gouverneurs, le sénat, les magistrats, & le peuple. Toute la puissance Romaine n'a pu empêcher que la parole de Dieu sortie d'un coin de la Judée, ne se répandit sur tous les hommes. Les efforts qu'a fait le démon pour détruire le Christianisme, n'ont servi qu'à l'étendre & à l'affermir. Non-seulement Jesus-Christ a attiré les sages, mais les plus déraisonnables, les plus passionnés, & les plus difficiles à convertir, & cela en très-peu de tems. Jamais aucune histoire n'a raconté rien de semblable d'aucune doctrine.

Il ne faut pas seulement considérer les merveilles que chaque nation peut citer à son avantage: il faut voir l'intention de ceux qui ont fait des miracles, & l'effet qu'ils ont produit. Il n'y a pas la moindre vraisemblance que les Apôtres, hommes ignorans & grossiers, eussent osé entreprendre de convertir toute la terre, s'ils ne se fussent sentis soutenus par une vertu divine: ni que tous les peuples eussent quitté les anciennes coutumes de leurs ancêtres, pour embrasser une doctrine qui en étoit si différente, s'ils n'eussent été changés

par une puissance extraordinaire, & par des œuvres vraiment miraculeuses.

Il restoit encore du tems d'Origene des vestiges de ce don des miracles, parmi les véritables Chrétiens. Ils guérissoient les malades, & chassoient les démons sans aucun artifice, sans cérémonies superstitieuses, mais par des prieres & des jeûnes. Ils les chassoient en prononçant le nom sacré de Jesus, & des paroles de l'Evangile. Ce saint nom avoit seul tant de force, qu'il chassoit quelquefois les malins esprits, étant prononcé par des méchans. Plusieurs voyant les peines que souffroient les démons, se convertissoient à la foi; plusieurs se corrigeoient, & sur-tout les possédés après leur délivrance.

XIII. La Religion Chrétienne prouvée par le changement merveilleux qu'elle produit dans ceux qui l'embrassent, & par l'excellence de sa doctrine.

Le grand effet de la prédication de l'Evangile est la conversion des mœurs. Si quelqu'un avoit guéri cent personnes de l'impureté, de l'injustice, de l'impiété, on auroit peine à croire qu'il n'y eût rien en lui de surnaturel. Que doit-on donc penser d'une si grande multitude de Chrétiens entiérement changés, depuis qu'ils ont reçu cette doctrine, que les païens prétendent n'être fondée que sur le mensonge; embrassant même la continence parfaite, & cela dans toutes les provinces de l'empire? Car il n'y a point de pays où la foi ne soit établie. La doctrine dont les Chrétiens font profession est si éloignée de la sédition, que leur législateur leur a défendu d'employer d'autres armes que la patience, même à l'égard des plus cruels ennemis. Il a voulu qu'ils se laissassent égorger comme des brebis, plutôt que d'opposer la moindre violence à leurs persécuteurs. Dieu se charge de leur défense & de leurs intérêts: aussi gagnent-ils plus par cette douceur, qu'ils ne feroient par leur résistance; & bien loin que l'on ait pu les exterminer, le nombre des martyrs est petit en comparaison des autres.

Le zele des Chrétiens pour la conversion des infideles étoit si grand, que quelques-uns n'étoient occupés qu'à parcourir, pour cette bonne œuvre, les villes, les bourgs & les villages. De peur qu'on ne les soupçonnât d'intérêt, souvent ils ne recevoient pas même leur subsistance; ou, si le besoin

les y obligeoit, ils se contentoient du nécessaire, quoi qu'on leur voulût donner au-delà. Origene ajoute: Maintenant que dans la multitude de ceux qui se convertissent, il y a des riches, des personnes constituées en dignité, des femmes nobles, quelqu'un dira peut-être qu'il y a quelque gloire à annoncer notre doctrine. Mais ce soupçon ne pouvoit avoir lieu au commencement, lorsque le danger étoit extrême, sur-tout pour ceux qui instruisoient. A présent même l'honneur que nous pouvons recevoir de quelques-uns des nôtres, n'égale pas le mépris & les outrages que nous recevons des païens.

Origene déclare que le zele des Chrétiens pour la conversion des idolâtres, n'empêchoit pas qu'ils n'éprouvassent, autant qu'il leur étoit possible, ceux qui vouloient s'attacher à eux. Ils les préparoient en particulier par des exorcismes, avant que de les recevoir dans l'assemblée: & quand ils les voyoient dans une résolution sincere de mener une vie réglée, ils les y faisoient entrer, les distinguant encore en deux ordres; l'un, des commençans qui n'avoient pas encore appris le symbole; l'autre, de ceux qui paroissoient pleinement déterminés à observer toutes les regles de la morale chrétienne. Il y avoit des personnes préposées pour examiner leur conduite, pour éloigner ceux qui ne se conduisoient pas d'une maniere conforme à la sainteté du Christianisme; & recevoir les autres en travaillant à les faire avancer chaque jour dans la pratique de la vertu. On ne proposoit pas aux catéchumenes de croire au hasard; on les instruisoit peu-à-peu, selon leur portée & le dégré d'ouverture de leur esprit.

Les assemblées des Chrétiens, comparées aux assemblées des villes qu'ils habitoient, en étoient autant différentes que la lumiere l'est des ténebres. Car, ajoute Origene, qui ne reconnoîtra que les plus imparfaits d'entre les fideles, dont le nombre est petit en comparaison de ceux qui sont parfaits, valent beaucoup mieux que ceux qui composent les assemblées des villes? L'Eglise qui est, par exemple, à Athènes, se fait connoître par la charité & la paix qui

y regnent. Que voit-on au contraire dans l'assemblée des Athéniens, que trouble & sédition ? Quiconque voudra l'examiner sans prévention, s'étonnera que l'on ait entrepris, & que l'on soit venu à bout de former par-tout de ces divines assemblées. De même si l'on compare le sénat de l'Eglise avec le sénat de chaque ville, on trouvera que les sénateurs de l'Eglise sont dignes de gouverner la cité de Dieu, au lieu que les autres n'ont rien dans leurs mœurs qui les mette au-dessus du commun des citoyens. Que l'on compare aussi celui qui gouverne la ville avec celui qui préside à l'assemblée des Chrétiens; & l'on verra une différence infinie entre les évêques les plus imparfaits, & les premiers magistrats qui ont la principale autorité dans les villes. Les prêtres étoient le sénat de l'Eglise, dont l'évêque étoit le chef.

Les maximes des Chrétiens les mettent au-dessus des autres nations; bien-loin que l'on puisse, comme faisoit Celse, les comparer à des grenouilles, des chauves-souris, des fourmis, & des vers plongés dans la boue. Les païens adorent des créatures: les Chrétiens s'élevent au-dessus de toutes les choses visibles & créées, & remontent jusqu'à celui de qui tout dépend, & qui voit jusqu'aux plus secrettes pensées. Ils sont disposés, ajoute Origene, à tout souffrir, plutôt que de manquer à ce qu'ils doivent à Dieu. Ils conservent très-exactement le lien de la société civile, qui est la justice; ils sont pleins de bonté & de douceur; ils domptent les plus violentes inclinations aux plaisirs sensuels, dans la vue de plaire à Dieu: au-lieu que les païens se plongent dans les plus sales voluptés sans en rougir, & prétendent, au milieu de leurs déréglemens, conserver le caractere d'honnête homme. Les Chrétiens les moins instruits sont infiniment plus éclairés sur l'excellence & l'étendue de la chasteté, que les philosophes, les vestales, & les pontifes les plus réglés des païens. Aucun Chrétien, dit encore Origene, n'est souillé de ces vices; & s'il s'en trouve quelqu'un qui les ait, il n'est pas du nombre de ceux qui viennent aux assemblées, & qui participent aux prieres, à-moins qu'il ne se cache dans la multitude: ce qui arrive rarement.

En effet, on chassoit de l'Eglise ceux qui tomboient dans quelque péché, sur-tout d'impureté. On les pleuroit comme morts à Dieu. On les recevoit, s'ils résuscitoient par la pénitence. Mais on exigeoit de plus longues épreuves que pour le baptême, & ils n'étoient jamais admis à aucune fonction publique dans l'Eglise. Celse reconnoissoit lui-même qu'il y avoit parmi les Chrétiens, de la modestie & de l'humilité. Elle ne consiste pas, dit Origene, à se rabaisser d'une maniere indécente, à se prosterner, à porter un habit sale, & à se couvrir de poussiere : on ne peut faire consister l'humilité dans cet extérieur, que par une grossiere ignorance. Mais elle consiste à s'abaisser sous la puissante main de Dieu, ayant d'ailleurs des pensées grandes & élevées.

Celse demandoit pourquoi les Juifs & les Chrétiens n'adoroient pas le soleil & les astres. C'est, dit Origene, qu'ils ont appris à s'élever noblement au-dessus de toutes les créatures; & que comprenant comment Dieu est lumiere, ils ne peuvent raisonnablement adorer une si petite étincelle, dont Dieu est le créateur. Ce n'est pas, ajoute-t-il, que nous méprisions ces grands ouvrages de Dieu; mais c'est que nous savons que celui qui les a créés, est infiniment au-dessus d'eux. Celse reprochoit aux Chrétiens, qu'ils rendoient à Jesus-Christ le même culte qu'à Dieu. Origene répond par ces paroles de Jesus-Christ : *Mon Pere & moi nous sommes une même chose.* Après avoir pris des précautions contre ceux qui en voudroient inférer l'unité de personne, il conclut ainsi : Nous adorons donc un seul Dieu, le Pere & le Fils.

*Jean, x. 30.*

## VI.

XIV. Réflexions sur Origene.

Nous terminerons cet article par quelques réflexions sur le grand homme qui en est l'objet.

On trouve dans la plûpart des écrits d'Origene, des opinions hardies & singulieres, qui n'étant point tirées de la tradition de l'Eglise, ont été universellement rejettées. Il est vrai qu'il ne les avance que comme des opinions, en doutant, & les soumettant au jugement du lecteur. Il expose d'abord la foi

foi de l'Eglise Catholique, & ce qu'elle enseigne universellement: il traite le reste comme des questions problématiques, sur lesquelles il propose ses pensées avec une grande modestie. C'est ainsi qu'il peut être accusé sur les opinions qui sont constamment de lui; car il y en avoit d'autres qu'il désavouoit absolument, se plaignant que les hérétiques avoient falsifié ses ouvrages. Mais enfin ils demeurerent infectés de plusieurs erreurs, tant de celles qu'il avoit proposées en doutant, que de celles que les hérétiques y avoient malicieusement insérées; & ces erreurs trouverent plusieurs sectateurs, à cause de la grande réputation, de la doctrine, & de la vertu de l'auteur, & causerent dans les siecles suivans de grands troubles dans l'Eglise. La source des erreurs où il est tombé, c'est d'avoir voulu accommoder les vérités de la Religion avec les principes des Platoniciens. Il a cru pouvoir chercher la vérité avec les philosophes par la raison; & plus sa raison étoit forte & éclairée, moins il a cru être obligé de s'en défier.

Dieu a voulu nous apprendre par un exemple si éclatant, que celui qui prétend trouver par la raison ce qui est infiniment élevé au-dessus de toute la lumiere des hommes, ne manquera pas de s'égarer. Des qualités aussi grandes que celles qui paroissoient dans Origene, demandoient un contrepoids, de peur qu'il ne se perdît par l'orgueil; & il l'a trouvé dans les contradictions que ses sentimens extraordinaires lui ont attirées. Pour ce qui regarde son salut, c'est un point qu'il vaut mieux laisser aux jugemens impénétrables de Dieu.

---

# ARTICLE III.

## *S. Cyprien.*

### I.

SAint Cyprien est au-dessus de toutes les louanges. Personne, dit S. Augustin, n'est capable de faire son éloge; & I. Son éloge.

l'éloquence même de ce grand évêque & de cet illustre martyr, ne suffiroit pas pour le louer dignement. Tout ce que nous en pourrions publier, dit S. Grégoire de Nazianze, n'approcheroit jamais de l'idée que son nom seul forme dans l'esprit de ceux qui ont de l'amour & du respect pour la sainteté des premiers siecles. L'ardeur de son zele, la grandeur de sa foi, l'intrépidité de son courage, sa fermeté à maintenir la discipline, son amour pour la vérité, la paix & l'unité, lui ont fait donner, par les plus célebres docteurs de l'Eglise, les titres les plus glorieux & les plus augustes.

II. Sa naissance & ses commencemens. *Fl. tom. II. l. vj. n. 22. & suiv. Ceill. t. III. ch. j.*

S. Cyprien étoit né à Carthage, d'une des premieres familles de la ville. Ses parens étoient les premiers entre les sénateurs. Il eut lui-même beaucoup de crédit à Carthage; & comme il étoit fort riche, il se fit un grand nombre d'amis & de cliens, qui l'accompagnoient par-tout pour lui faire honneur & pour gagner ses bonnes graces. Il avoit un génie facile, abondant, agréable; il avoit en même tems beaucoup de clarté & de netteté dans l'esprit. Il étudia les belles-lettres avec une grande application, & se remplit l'esprit des sciences les plus solides, se rendant habile non-seulement dans l'éloquence, mais encore dans la philosophie & dans toute sorte de littérature. La maniere dont il cite l'Ecriture sainte, fait juger qu'il savoit parfaitement le grec. Il fit de si grands progrès dans l'éloquence, qu'on le choisit pour en donner des leçons publiques à Carthage. Il enseigna la rhétorique avec éclat, & acquit beaucoup de réputation dans cet emploi.

## II.

III. Sa conversion.

Dieu permit, dit S. Augustin, que S. Cyprien se chargeât ainsi, dans le Paganisme, des richesses de l'Egypte, afin de le rendre plus capable de défendre la foi de son Eglise. Il n'embrassa la Religion Chrétienne, qu'après avoir long-tems hésité & mûrement délibéré. Le Seigneur se servit pour le convertir d'un saint prêtre nommé Cécile, qui eut plusieurs conférences avec lui sur l'excellence de la Religion Chrétienne, & sur les absurdités du Paganisme. Cyprien fut si

reconnoissant de la grace que le prêtre Cécile lui avoit procurée, qu'il le regarda toujours depuis comme son pere, & qu'il prit son nom avec celui qu'il portoit déjà, ensorte qu'on le nommoit Thascius Cécile Cyprien. Ce fut à Carthage qu'il reçut le baptême, l'an 246 de Jesus-Christ. Il est bon de l'entendre lui-même raconter les merveilleux effets que ce sacrement produisit dans son ame.

Lorsque je languissois, écrit-il à son ami Donat, dans les ténebres d'une nuit profonde; & que flottant sur la mer orageuse du siecle, je ne savois que faire, n'ayant point la lumiere de la vérité pour me conduire; je ne pouvois ajouter foi à ce qu'on me promettoit de la bonté de Dieu pour me sauver. Je ne concevois pas qu'on pût naître encore une fois; ensorte qu'en recevant une nouvelle vie dans les eaux sacrées du baptême, on se dépouillât de ce qu'on étoit auparavant, & qu'un homme changeât entiérement d'esprit, de cœur & d'inclinations, en conservant toujours le même corps. Comment, disois-je, un si prodigieux changement est-il possible? Comment rompre tout-d'un-coup tant de liens qui attachent aux créatures? Comment détruire des habitudes si invétérées, & qui sont devenues comme une seconde nature? Comment apprendre la frugalité, quand on est accoutumé à une table abondante & délicate? Comment celui qui a paru revêtu de riches étoffes, se rabaissera-t-il jusqu'à se couvrir d'un habit simple & modeste? Comment vivre seul quand on est accoutumé à une foule d'amis & de cliens? Voilà ce que je repassois en moi-même: car comme mon cœur étoit livré à différentes passions, dont je croyois ne pouvoir jamais surmonter la tyrannie, j'aimois mieux leur obéir, que d'entreprendre de leur livrer de pénibles combats; & désespérant de pouvoir sortir de mon état, je demeurois dans le vice, qui m'étoit comme naturel.

IV. Changement merveilleux que le baptême produit en lui.

Mais, continue S. Cyprien, quand l'eau salutaire de la régénération eut nettoyé les souillures de ma vie passée, que Dieu m'eut éclairé de sa divine lumiere; quand j'eus reçu un esprit céleste, & que je fus devenu un nouvel homme; aussi-tôt tous mes doutes furent dissipés, toutes mes diffi-

cultés s'évanouirent : ce que j'avois trouvé difficile, me parut aisé. Je compris alors que mon ancienne vie, toute charnelle, venoit de la terre ; & que celle que le S. Esprit commençoit à me communiquer, tiroit son origine de Dieu. Vous savez vous-même, mon cher ami, & vous voyez comme moi ce que ce sacrement, qui fait mourir les vices & naître les vertus, a ôté en nous, & ce qu'il y a mis. C'est moins une vanité de le publier, qu'une juste reconnoissance, lorsqu'au lieu de rien attribuer à la force & à la vertu de l'homme, on donne à Dieu la gloire de tout le bien qui est en lui, & qu'on est intimement convaincu que c'est la grace qui fait que nous ne péchons plus, comme c'étoit notre propre corruption qui faisoit que nous péchions autrefois.

V. Ses progrès dans la vertu.

Les paiens furent fort choqués de la conversion de S. Cyprien, & lui reprocherent qu'ayant un esprit solide & propre à de grandes choses, il se fût avili jusqu'à croire des contes & des fables puériles. Car c'est ainsi que ces insensés & ces aveugles, qui se croyoient fort sages & fort éclairés, traitoient les vérités saintes de la Religion Chrétienne. Mais S. Cyprien ne fut point arrêté par leurs railleries ; & la grace qui l'avoit rendu Chrétien, lui donna le courage & la force nécessaires pour s'affermir contre les tentations & les insultes des infideles. Pour attirer sur lui une plus grande abondance de bénédictions du ciel, il vendit ses biens, qui étoient considérables, & en distribua le prix aux pauvres aussi-tôt après sa conversion. Il embrassa la continence parfaite ; il prit un habit de philosophe, & tout son extérieur devint grave & modeste, quoique sans affectation. Au lieu de ces livres profanes, qui avoient fait son occupation ordinaire, il s'appliqua à l'étude de l'Ecriture sainte, moins pour la retenir dans sa mémoire, que pour en faire la regle de ses actions. Il disoit que quand Dieu loue quelqu'un, il faut examiner en quoi il s'est rendu agréable à ses ieux, & s'efforcer de faire la même chose. C'est ainsi qu'en se rendant imitateur des hommes les plus excellens, il devint lui-même un parfait modele de vertu.

VI. Sa lettre à

Dans ces premiers tems de sa conversion, il écrivit à Donat

son ami, qui avoit été baptisé avec lui, une grande lettre (*e*) sur le mépris du monde, & sur la grace que Dieu leur avoit faite de les tirer de l'état misérable où ils avoient vêcu. L'on voit dans cette lettre un homme pénétré du sentiment de son indignité, & tout occupé de la grandeur, de la puissance, & de la miséricorde de Dieu. S. Augustin a remarqué que le style de cette lettre étoit très-fleuri, & fort différent de celui de ses autres écrits; la sagesse du Christianisme l'ayant guéri dans la suite de cette vaine éloquence, & lui en ayant fait embrasser une plus grave & plus modeste. Quoique ce saint ait travaillé à dépouiller son éloquence des beaux ornemens qui la faisoient admirer, elle ne laissa pas d'être encore fort estimée. S. Cyprien, dit Lactance, a tant de grace pour orner tout ce qu'il dit, tant de netteté pour le faire entendre, tant de force pour le persuader, qu'on ne peut dire en quoi il excelle le plus. La réputation de son éloquence se répandit jusques dans l'Orient; & quoique les Grecs aient eu peu de connoissance, & souvent encore moins d'estime, des auteurs Latins, néanmoins S. Grégoire de Nazianze parle des écrits de S. Cyprien si avantageusement, qu'on ne peut rien ajouter aux éloges qu'il en fait.

son ami Donat sur le bonheur dont il jouissoit.

III.

VII. Son épiscopat.

La vertu de Cyprien, encore néophyte, c'est-à-dire, nouvellement baptisé, le fit élever à la prêtrise. On ne se contenta pas même de le voir prêtre; & Donat, évêque de Carthage, étant mort fort peu de tems après, tout le peuple fidele s'empressa de demander Cyprien. A cette nouvelle, le saint homme se retira, cédant aux plus anciens un honneur dont il se croyoit indigne. Mais on se saisit de lui, & on l'obligea de se soumettre. Il fut donc sacré évêque de Carthage par l'ordre de Dieu, par le jugement unanime des évêques, & avec le consentement du peuple, l'an de Jesus-Christ 248. L'ambition excita néanmoins quelques prêtres à s'opposer à son élection; mais leur opposition n'eut

(*e*) [ C'est-à-dire, celle-là même dont il vient d'être parlé. ]

aucun lieu. S. Cyprien leur pardonna avec une bonté qui fut admirée de tout le monde, & les traita comme ses meilleurs amis. On ne sauroit assez remarquer combien son épiscopat, qui ne dura que dix ans, fut utile à l'Eglise; combien cet incomparable évêque fit de choses importantes, & combien tout ce qu'il fit, étoit proportionné aux besoins de l'Eglise. Pour bien connoître l'épiscopat de S. Cyprien, il faut considérer ce qu'il a fait pour son église particuliere, & pour l'utilité de l'Eglise universelle. C'est sous cette double vûe que nous allons l'envisager.

VIII. Ses travaux pour son église particuliere.

L'éminente piété qu'avoit S. Cyprien avant son épiscopat, parut avec un nouvel éclat dans une dignité qu'il méritoit d'autant plus, qu'il s'en étoit cru plus indigne. Il paroissoit une grande sainteté sur son visage, que l'on ne pouvoit regarder sans respect. Sa gravité étoit mêlée de gaieté: ce n'étoit ni une sévérité triste, ni une douceur trop complaisante. On ne savoit ce qu'on lui devoit le plus, l'amour ou la vénération. La même modération éclatoit aussi dans tout le reste de son extérieur. Il n'avoit ni une propreté recherchée, ni une pauvreté affectée. Il prenoit un soin infini des pauvres, dont il se regardoit comme le pere; & l'on peut dire que sa tendresse & sa charité pour eux, n'avoit point de bornes.

Dès le commencement de son épiscopat, il prit la résolution de ne jamais rien faire de lui-même, mais de prendre toujours conseil de son clergé, & de faire part aux fideles de la plûpart des affaires. En plusieurs occasions il s'excusa de répondre sur des choses qu'on lui proposoit, jusqu'à ce qu'il pût en conférer avec son clergé & avec son peuple. Il faisoit lire, dans l'assemblée des fideles, les lettres que lui adressoient ses illustres collegues dans l'épiscopat; & il souhaitoit qu'on lût aussi, dans les assemblées, celles qu'il écrivoit. Quand il admettoit à la communion quelqu'un qui en avoit été privé, il vouloit que son peuple y consentît, & quelquefois il demandoit ce consentement comme une grace. Il ne faisoit l'ordination, qu'après avoir consulté le clergé & les fideles, & après avoir examiné, de concert avec eux, les mœurs & le mérite de chacun.

S. Cyprien avoit encore plus ſoin de conſulter Dieu par la priere, afin que ſa lumiere, comme il le dit lui-même, réglât toute ſa conduite, & dirigeât toutes ſes actions. Sa perſévérance dans la priere, & le ſaint commerce qu'il entretenoit ſans ceſſe avec Dieu, lui procurerent de fréquentes révélations & d'autres faveurs extraordinaires. Il profita du repos dont l'Egliſe jouiſſoit pendant les deux premieres années de ſon épiſcopat, pour établir & affermir la diſcipline. Il s'appliquoit avec un zele infatigable à l'inſtruction de ſon troupeau, qu'il conduiſoit dans les pâturages les plus excellens, & à qui il rompoit continuellement le pain de la divine parole.

IX. Sa retraite.

Ce ſaint paſteur ne ſongeoit qu'à bien conduire ſon diocèſe, & à y faire fleurir la foi & la piété, lorſque le démon excita dans l'Egliſe une tempête, qui l'obligea de ſe ſéparer pour quelque tems de ſon cher troupeau. Lorſque l'édit de l'empereur Dece qui ouvroit la perſécution, fut publié à Carthage, S. Cyprien eût remporté dès-lors la couronne du martyre, s'il eût ſuivi les mouvemens de ſon zele & de ſon courage. Mais Dieu qui vouloit ſe ſervir de lui pour affermir ſon peuple pendant la perſécution, relever pluſieurs de ceux qui eurent le malheur de tomber, & inſtruire toute l'Egliſe par ſes excellens écrits, lui commanda dans une révélation de ſe retirer. Cette retraite qui l'éloignoit pour un tems de ſon peuple, lui faiſoit répandre des larmes le jour & la nuit, tant étoit grande l'affection qu'il avoit pour ſes brebis.

Rien n'eſt plus admirable que la ſollicitude avec laquelle il travailloit au bien de ſon égliſe, ſoit par ſes lettres, ſoit par le miniſtere de ceux à qui il en avoit confié le ſoin. Sa vigilance s'étendoit à tout; il exhortoit fortement à fléchir la colere de Dieu, & à attirer ſa miſéricorde par des prieres ferventes, par les jeûnes, les larmes, & la pénitence. Il pourvoyoit à la ſubſiſtance des pauvres; il félicitoit les confeſſeurs; il encourageoit tous les fideles; il reprenoit vigoureuſement ceux qui énervoient la diſcipline, en recevant indiſcrettement & réconciliant trop tôt ceux qui étoient

tombés dans la persécution. C'est dans cette occasion importante, que le saint docteur fit paroître une fermeté, un courage, une intrépidité, un zele pour la discipline, dignes d'un homme apostolique & d'un des plus grands évêques que l'Eglise ait jamais eus. Se trouvant dans les conjonctures les plus difficiles, sa sagesse lui faisoit prendre les moyens les plus convenables au bien de l'Eglise, & les plus proportionnés à l'état des affaires. Il avoit la douleur de voir plusieurs Chrétiens tomber dans l'apostasie, des confesseurs & des martyrs contribuer à l'affoiblissement de la discipline, des prêtres déchirer son église par un schisme scandaleux. Ce pasteur si saint, si charitable & si éclairé, remédioit à tous les maux. Il employoit les remedes les plus propres à guérir les plaies des pécheurs, & retranchoit de la société des fideles ceux dont le mal étoit incurable, pour empêcher la contagion. En un mot, dans toute la conduite de ce grand évêque, l'on remarque une lumiere, une prudence, une magnanimité qui donnent de lui la plus haute idée, & qui font sentir combien S. Augustin & S. Grégoire de Nazianze ont eu raison de dire qu'il étoit au-dessus de toute louange.

## I V.

X. Ses travaux pour le bien de l'Eglise universelle.

S. Cyprien ne borna pas ses soins à son église particuliere. Il étoit infiniment sensible aux intérêts de l'Eglise universelle : il se réjouissoit de ses biens, & il s'affligeoit de ses maux. L'on peut dire qu'il se tenoit à Carthage comme un concile perpétuel, à cause des différentes affaires qui y amenoient plusieurs évêques. S. Cyprien conféroit avec eux sur toutes les questions qu'on lui proposoit, & il délibéroit, de concert avec eux, sur ce qui pouvoit intéresser le bien des Eglises. On venoit de tous côtés à Carthage pour y recevoir la lumiere ; & il semble que cette église ait été pour l'Occident, ce que l'école d'Alexandrie étoit pour l'Orient. Saint Cyprien entretenoit un commerce fréquent, non-seulement avec toutes les églises d'Afrique, mais aussi avec celle de Rome, à qui il écrivoit souvent. Ayant appris le martyre du pape

pape S. Fabien, il en félicita le clergé de Rome, & l'exhorta à profiter du grand exemple que ce saint pape venoit de donner à son troupeau & à toute l'Eglise. Comme il craignoit que cette église ne fût scandalisée de sa retraite, il lui envoya par écrit les raisons qui lui avoient fait prendre ce parti, & fit voir que du lieu de sa retraite il ne cessoit de veiller sur son église, en envoyant en même tems à Rome toutes les lettres qu'il avoit écrites à son peuple, depuis qu'il s'en étoit éloigné. S. Cyprien marquoit aussi à ce respectable clergé, qu'il ne détermineroit rien d'important qu'avec leurs avis, & dans une assemblée d'évêques.

Pendant qu'il se justifioit à Rome, sa charité vraiment catholique le portoit à travailler au bien des autres églises. Il envoyoit par-tout des copies de ses lettres, & demandoit l'avis des évêques à qui il écrivoit. Quoiqu'on le regardât comme l'oracle de l'Eglise, & qu'il fût forcé de répondre aux consultations qu'on lui envoyoit de toutes parts, il ne cessoit de consulter lui-même, & de solliciter la tenue des conciles. Le grand nombre qui s'en tint pendant son épiscopat, fut le fruit de son amour pour l'unité, qui lui faisoit desirer de délibérer en commun sur toutes les affaires qui se présentoient. Il travailla à arrêter les progrès du schisme de Novatien, & à faire reconnoître S. Corneille pour le véritable pasteur, après s'être convaincu que son élection avoit été faite selon les regles. Il fit paroître autant de zele contre le schisme qui déchiroit l'église de Rome, que s'il eût été question de sa propre église. Il étendoit sa sollicitude jusques sur les églises des Gaules [& d'Espagne]. Les païens mêmes ressentoient les effets de sa charité qui embrassoit tous les besoins. Par ses puissantes exhortations, les Chrétiens secoururent en toutes manieres ceux qui étoient attaqués de la peste qui désoloit l'empire; & les païens ne trouvoient de ressource que du côté des Chrétiens, qui les secouroient avec le même zele que leurs propres freres, & qui se glorifioient de mourir ainsi pour leurs persécuteurs.

XI. Sa charité.

Les Barbares de l'Afrique ayant fait des courses dans la Numidie, ravagerent tout le pays, & emmenerent une mul-

titude de captifs. Plusieurs Chrétiens furent de ce nombre, & même des vierges consacrées à Jesus-Christ. Les évêques des lieux firent ce qu'ils purent pour leur soulagement; mais ne pouvant suffire à tout, ils eurent recours à Saint Cyprien, qui vint à bout de ramasser une somme considérable pour le rachat des captifs. Le saint évêque pria en même tems ses collegues de lui faire savoir les besoins des églises éloignées, afin que son peuple & lui eussent le bonheur de les secourir de tout leur pouvoir. Il envoya aussi des sommes considérables aux évêques, aux prêtres & aux fideles qui avoient été condamnés aux mines; & il leur écrivit pour les encourager, & leur faire sentir combien ils étoient heureux de souffrir pour Jesus-Christ. Enfin S. Cyprien termina son épiscopat, si digne de servir de modele aux premiers pasteur des siecles suivans, par un glorieux martyre.

## V.

XII. Sa confession.

L'empereur Valérien, ayant renouvellé la persécution qui avoit été quelque tems interrompue. Paterne, proconsul d'Afrique, fit arrêter S. Cyprien à Carthage; & l'ayant fait venir devant son tribunal, il lui dit: J'ai ordre des empereurs Valérien & Gallien de faire dominer par-tout la religion qu'on suit dans leur empire. Qui êtes-vous? Cyprien dit: Je suis Chrétien & évêque. Je ne connois qu'un seul vrai Dieu, qui a fait le ciel & la terre, la mer & tout ce qu'ils contiennent. C'est ce Dieu que nous servons & que nous prions jour & nuit pour nous, pour tous les hommes, & en particulier pour la prospérité des empereurs. Le proconsul dit: Je veux savoir de vous qui sont les prêtres qui demeurent dans cette ville. S. Cyprien répondit: Vos loix condamnent les délateurs; ainsi je ne puis les découvrir. Après quelques autres questions, le proconsul commanda qu'on le menât en exil à Curube. C'étoit une petite ville sur la mer, à dix-sept lieues de Carthage. L'air y étoit bon, les habitans étoient honnêtes & civils, & les environs fort agréables. Les fideles de ce lieu reçurent le saint évêque

avec respect. Dieu le visita dans son exil par une vision, dans laquelle il lui fit connoître le tems & les circonstances de son martyre.

Depuis ce moment, S. Cyprien se sentit animé d'une force & d'une ardeur toute nouvelle pour le martyre & pour le soulagement de son peuple. Il employa l'année que dura son exil, à lui procurer toutes sortes de secours. Paterne étant mort, le nouveau proconsul d'Afrique se fit amener le saint évêque pour le juger de nouveau. Après quelques délais, il fut conduit dans la maison du capitaine des gardes, dans un fauxbourg de Carthage. Ses amis eurent la liberté de le voir & de l'entretenir, & tout le peuple y courut. Les Chrétiens appréhendant qu'on ne le fît mourir pendant la nuit, la passerent toute entiere à la porte de la maison où il étoit gardé. Le proconsul fit venir S. Cyprien au Sexti, maison de campagne où il prenoit l'air. Un soldat qui avoit été Chrétien, le voyant trempé de sueur, l'exhorta à changer d'habits pour en prendre de plus secs. A quoi bon, dit le saint martyr, chercher à soulager des maux qui vont finir? Dès que le proconsul l'apperçut, il lui demanda si c'étoit lui qui étoit Thasce Cyprien. Oui, c'est moi, répondit-il. Les très-saints empereurs vous ordonnent de sacrifier aux dieux, dit le proconsul. Je n'en ferai rien, répondit Saint Cyprien. Pensez à vous, dit le juge. Le saint évêque répliqua: Dans une affaire si juste il n'y a point à délibérer. Enfin le proconsul ayant pris l'avis de son conseil, parla ainsi au saint évêque: Il y a long-tems que vous faites profession d'impiété, sans que nos empereurs aient pu vous ramener à leur religion sainte; puisque vous êtes le chef de cette secte pernicieuse, vous servirez d'exemple à ceux que vous avez entraînés avec vous. La discipline des loix sera affermie par votre sang. Alors prenant la tablette où la sentence étoit écrite, il la lut à haute voix en ces termes: Il est ordonné que Thasce Cyprien sera exécuté par l'épée. Le saint évêque répondit: Je rends graces à Dieu.

Les Chrétiens qui étoient présens en foule, s'écrierent: XIII. Son martyre.
Que l'on nous coupe aussi la tête avec lui. Le lieu que l'on An 258.

avoit choisi pour l'exécuter, étoit le stade. C'étoit une place à une lieue de la ville, bordée de grands arbres. Quoiqu'elle fût très-spacieuse, elle se trouva néanmoins trop petite pour le monde qui accouroit au spectacle; ce qui fut cause que plusieurs furent obligés de monter sur les arbres. Le saint pasteur donna jusqu'à la fin des preuves de sa tendre sollicitude pour son troupeau. Ayant su que dans la foule il y avoit de jeunes vierges, il ordonna qu'on eût soin d'elles, & qu'on veillât à leur sûreté (*f*). Etant arrivé au lieu du supplice, il se prosterna le visage contre terre, & fit sa priere. Quand elle fut finie, il ôta ses habits, qu'il donna à ses diacres. Il prit ensuite un bandeau pour se couvrir les ieux; & comme il avoit de la peine à le nouer par derriere, un prêtre & un diacre lui rendirent ce dernier office (*g*). Lorsque l'exécuteur parut, S. Cyprien lui fit donner vingt-cinq écus d'or; puis il se mit à genoux; & tenant les mains croisées sur la poitrine, il attendit le coup qui devoit le faire passer de cette vie à la glorieuse immortalité. Les fideles avoient jetté autour du saint martyr des mouchoirs & des linges pour recueillir son sang. Cette glorieuse mort arriva le quatorzieme de Septembre de l'an 258. Les Chrétiens transporterent son corps pendant la nuit, avec des cierges & des torches, & l'enterrerent avec autant de solemnité qu'il leur fut possible. Ce saint est le premier évêque qui ait répandu son sang pour la foi en Afrique.

XIV. Martyre de S. Luce & de S. Montan, disciples de S. Cyprien. *Fl. tom. II. l. vij. n. 43.* AN 259.

## IV.

Quelques mois après, plusieurs de ses disciples eurent la gloire de souffrir aussi le martyre. Les principaux étoient S. Luce & S. Montan. Nous allons rapporter quelques traits de la lettre qu'ils écrivirent eux-mêmes aux fideles pour les instruire de ce qui leur arrivoit. Elle passe avec raison pour

(*f*) [ MM. Fleury, Baillet & dom Ceillier, rapportent cette circonstance à la nuit précédente, que le peuple passa à la porte de la maison où il étoit gardé. ]

(*g*) [ MM. Fleury, Baillet, & dom Ceillier, disent qu'il se banda lui-même les ieux; mais que comme il ne pouvoit lui-même se lier les mains, ou, selon M. Baillet, attacher ses manches, ce fut le dernier office qu'on lui rendit. ]

un des plus beaux monumens de l'antiquité eccléſiaſtique.

Lorſque l'on nous eut arrêtés, nous apprîmes que l'intendant vouloit nous faire brûler vifs. Mais Dieu, qui eſt le maître des cœurs, touché par les prieres que nous répandîmes avec foi en ſa préſence, détourna de deſſus nous la fureur de ce magiſtrat. Il nous fit conduire en priſon. L'horrible puanteur & l'obſcurité de ce lieu, ne nous fit point peur. L'Eſprit-ſaint éclaira ces ténebres; la foi fut notre lumiere; & nous y entrâmes avec autant de joie, que ſi nous fuſſions montés au ciel. On ne peut ni exprimer ni concevoir comment nous paſsâmes en ce lieu affreux les jours & les nuits. Mais plus la tentation eſt grande, plus la puiſſance de celui qui la fait ſurmonter paroît avec éclat. Enfin nous reçûmes, quelques jours après, du ſoulagement par la viſite de nos freres; & la conſolation qu'ils nous donnoient pendant le jour, nous faiſoit oublier les peines que nous avions ſouffertes pendant la nuit. On nous vint prendre pour nous mener à l'intendant. Nous étions chargés de chaînes de fer, qui étoient pour nous plus précieuſes que l'or. On nous fit entrer dans un cabinet, où nous terraſsâmes le démon: mais nous fûmes renvoyés en priſon, & réſervés pour un autre combat. Le démon nous y attaqua par la faim & par la ſoif, & l'on refuſa même de l'eau à ceux qui étoient malades. Dieu nous combloit de conſolation au milieu de nos ſouffrances. Nous en trouvons une abondante dans l'union intime qui eſt entre nous. Nous n'avons tous qu'un même cœur; & c'eſt dans cet eſprit de charité que nous vivons & que nous prions ſans ceſſe le Seigneur.

Les martyrs demeurerent pluſieurs mois en priſon, où ils ſouffrirent long-tems la faim & la ſoif. Deux d'entre eux y moururent; & les autres, ayant été préſentés au gouverneur, confeſſerent hautement le nom de Jeſus-Chriſt, & furent livrés aux exécuteurs (*h*).

(*h*) [ L'ancien calendrier de l'égliſe de Carthage met la mémoire de S. Luce & de S. Montan au 23 Mai. ]

# ARTICLE IV.

*Ouvrages de S. Cyprien. Question du baptême des hérétiques.*

## I.

I. Estime que les plus grands docteurs de l'Eglise ont fait des ouvrages de ce saint évêque.

SAint Cyprien puisa la connoissance qu'il avoit de la doctrine de l'Eglise, dans les saintes Ecritures, qu'il ne cessa jamais d'étudier & de méditer depuis sa conversion. L'auteur auquel il s'attacha le plus, après l'Ecriture sainte, fut Tertullien, qu'il pouvoit avoir vu, & qu'il appelloit son maître. Mais quoiqu'il aimât les grandes qualités de ce docteur, il ne l'a suivi dans aucun de ses excès, & n'a embrassé aucune de ses erreurs.

Rien n'égale les éloges que les plus grandes lumieres de l'Eglise ont donnés aux ouvrages de S. Cyprien. S. Jérôme déclare qu'il n'en a point voulu marquer le catalogue, parce qu'ils sont aussi connus que le soleil. Il regrette qu'il ne se soit point appliqué à l'explication de l'Ecriture-sainte, qu'il possédoit parfaitement; mais il reconnoît que les persécutions des païens ne lui en donnoient pas le loisir, & l'obligeoient d'employer tout son tems aux besoins de son église, & aux grandes affaires qui l'occuperent continuellement pendant son épiscopat. S. Augustin regardoit les ouvrages de S. Cyprien comme un trésor de lumiere, & se glorifioit d'être le disciple de cet illustre martyr. Il nous apprend que ses ouvrages étoient répandus jusques dans les églises d'Orient. S. Jérôme les compare à une source très-pure, dont les eaux salutaires coulent avec une agréable douceur. Ils ressemblent aussi quelquefois à un fleuve rapide, qui rompt tous les obstacles qu'on lui oppose.

Plusieurs autres saints docteurs en ont fait de pareils éloges. Ils ont dit que la langue immortelle du grand Cyprien se fait entendre en tout lieu, & instruit toutes les églises; qu'elle

porte par-tout Jesus-Christ; qu'elle pénetre le fond de l'ame; qu'elle embrase les cœurs du feu de l'Esprit-saint dont elle est enflammée; & que tant qu'il y aura des hommes & des livres, quiconque aimera Jesus-Christ, lira S. Cyprien, & apprendra de lui la vérité. Le pape Gelase met ses écrits à la tête de ceux des SS. Peres, que l'Eglise reçoit avec vénération. Il est fort remarquable qu'ils sont exempts de quelques légers défauts, qui sont assez communs dans les ouvrages des trois premiers siecles. L'on n'y trouve rien sur les mysteres de la Trinité & de l'Incarnation, qui fasse quelque difficulté, & qui ait besoin d'explication. Aussi n'y a-t-il peut-être aucun auteur ecclésiastique dont les écrits soient aussi souvent cités par les peres des siecles suivans, que ceux de S. Cyprien. On peut les diviser en deux classes; les lettres, & les traités.

## I I.

II. Ses lettres.

Ses lettres sont au nombre de soixante & dix, dont il y en a quinze à son clergé & à son peuple; quatre au clergé de Rome, huit au pape S. Corneille, onze à divers confesseurs, une au pape S. Luce, deux au pape S. Etienne, les autres à différens particuliers. L'étude de ces lettres est très-propre à bien faire connoître cet illustre docteur. Nous donnerons l'extrait de quelques-unes.

Un évêque avoit consulté le saint docteur, pour savoir s'il étoit permis de donner la communion à un comédien qui avoit quitté le théâtre, mais qui continuoit d'instruire de jeunes païens dans le même métier, parce qu'il n'avoit pas d'autre moyen pour vivre. S. Cyprien répondit qu'il ne convient ni à la majesté de Dieu, ni à la pureté de l'Evangile, de souiller la sainteté de l'Eglise, en y souffrant une profession si infâme. Que si, ajoute le saint évêque, le comédien ne peut pas faire autre chose pour gagner sa vie, l'Eglise pourra le secourir avec les autres pauvres, pourvu qu'il se contente du plus étroit nécessaire, & qu'il ne prétende pas qu'on lui doive une récompense pour le retirer du péché, puisque c'est son intérêt plutôt que celui de l'Eglise. Que si votre église ne

peut suffire aux besoins de ses pauvres, il peut venir à Carthage, & on tâchera de pourvoir à ses besoins.

III. Il encourage & fortifie son troupeau.

Dans la premiere lettre qu'il écrivit du lieu de sa retraite aux prêtres & aux diacres de son église, il leur dit entr'autres choses: Puisque je ne puis être présent au milieu de vous, je vous conjure, par votre foi & par votre piété, de remplir si bien vos fonctions & les miennes, que rien ne manque à l'ordre & à l'exactitude de la discipline. N'épargnez rien pour soulager les confesseurs qui sont en prison, & les pauvres qui perséverent dans la foi. Faites ensorte que rien ne leur manque. Que si les freres s'empressent, par l'ardeur de leur charité, à visiter les saints prisonniers, je crois qu'ils doivent user de précaution, & n'y pas aller par troupes, de peur qu'excitant l'indignation des persécuteurs, on ne leur permette plus d'entrer dans les prisons, & qu'en voulant trop avoir, nous ne perdions tout. Il faut donc en user avec discrétion, afin qu'on puisse le faire avec plus de sûreté. Il seroit aussi fort à-propos que les prêtres qui offrent le sacrifice dans les prisons des confesseurs, y allassent tour-à-tour, afin de se faire moins remarquer. Nous devons en toutes choses nous conduire avec beaucoup de modération, de douceur, & d'humilité, comme il convient à des serviteurs de Dieu.

IV. Sa lettre à son clergé au sujet des apostats.

S. Cyprien eut la consolation d'apprendre que ses exhortations produisoient d'excellens fruits à Carthage; que beaucoup de personnes du clergé & du peuple avoient versé leur sang pour la foi, & qu'un plus grand nombre encore avoit été mis en prison, & n'en étoit sorti qu'après avoir beaucoup souffert. Mais il y en eut aussi, sur-tout parmi ceux qui possédoient des richesses, ou qui étoient en place, qui se présenterent d'eux-mêmes pour offrir de l'encens aux idoles: d'autres, qui confesserent d'abord le nom de Jesus-Christ au milieu des tourmens; mais qui n'étant pas assez humbles, & n'ayant pas une foi assez vive, céderent à la douleur. Ces tristes nouvelles affligerent extrêmement S. Cyprien; & il en écrivit à son clergé pour lui en témoigner sa peine. Je suis, dit-il, inconsolable, aussi-bien que vous, du malheur de nos freres, qui, renversés par la violence de la persécution

tion, ont entraîné avec eux une partie de nos entrailles, & nous ont porté le même coup qu'ils ont reçu. Certes il est plus besoin de larmes que de paroles pour exprimer notre douleur, pour pleurer nos blessures, pour déplorer la ruine d'un peuple autrefois si nombreux.

Le saint évêque écrivit aussi aux prêtres & aux diacres de son église, pour les exciter à prier & à s'humilier, afin d'appaiser la colere de Dieu. Il ne suffit pas, dit-il, d'adresser à Dieu nos prieres ; il faut tâcher de le fléchir par des jeûnes, des larmes, des gémissemens, & par tous les autres moyens capables de nous le rendre propice. C'est avec justice, que Dieu nous punit. Quelques-uns de nos confesseurs qui devroient servir d'exemple aux autres, ne se conduisent pas comme il faut. Aussi Dieu a-t-il permis qu'on nous fit souffrir des tourmens sans fin, qui nous ôtent la consolation de mourir, & nous privent de la couronne du martyre, ne cessant point qu'ils n'aient surmonté notre patience.

Plusieurs de ceux qui étoient tombés furent sensibles à la charité de S. Cyprien, & demanderent la pénitence. C'étoit en effet l'unique moyen qui leur restoit pour réparer leur faute ; mais comme la plûpart n'avoient pas le cœur véritablement pénitent, il arriva de-là un autre désordre presque aussi grand que la persécution, & qui obligea encore S. Cyprien d'écrire fortement pour y remédier. La pénitence étoit longue alors, & proportionnée aux crimes qu'il s'agissoit d'expier. On la faisoit publiquement, & elle étoit accompagnée de pratiques très-rigoureuses. Plusieurs, effrayés de ces rigueurs salutaires, eurent recours aux confesseurs & aux martyrs, & en obtinrent, par prieres, par importunité, ou par surprise, des billets de réconciliation. Ces billets n'étoient pas pour dispenser entiérement de faire la pénitence canonique, mais pour en abréger le tems : c'est ce qu'on appelloit alors, indulgences de l'Église. Mais comme on se porte naturellement à étendre les graces & les dispenses, il se glissa un grand abus dans ces billets. On en accorda trop facilement à ceux qui n'étoient pas sincérement convertis, ou qui n'avoient commencé leur pénitence qu'avec beaucoup de tié-

deur : ce qui introduisoit dans l'Eglise de faux pénitens & de faux justes.

V. Il s'éleve contre ceux qui énervoient la discipline de la pénitence.

S. Cyprien, averti de ces désordres, écrivit à son clergé une lettre pleine d'un saint zele, dans laquelle il se plaint de ce que quelques-uns, par une présomption insupportable, s'efforçoient de ternir la gloire des martyrs, en abusant de leurs billets. Il s'éleve avec force contre la facilité avec laquelle on donnoit aux tombés l'absolution, qui, suivant l'exactitude des regles, leur étoit souvent refusée jusqu'à la mort. J'ai usé d'une longue patience, dit ce saint docteur ; mais je ne puis plus me taire, sans exposer le peuple & nous-mêmes à l'indignation de Dieu ; puisque quelques-uns de vous trompent nos freres & les rendent plus coupables, en accordant contre l'ordre la réconciliation à ceux qui sont tombés. Si les martyrs, par la chaleur de leur zele, demandent quelque chose de plus que la loi ne permet, c'est aux prêtres & aux diacres de les en avertir. S. Cyprien écrivit aussi aux confesseurs, pour leur remontrer que s'ils ont été fideles au Seigneur avec tant de courage, ils doivent être aussi les plus zélés observateurs de sa loi & de la discipline de son église.

VI. Lettre du clergé de Rome à celui de Carthage.

Cette conduite de S. Cyprien fut soutenue par le clergé de Rome, qui écrivit à celui de Carthage de tenir ferme contre les importunités des apostats, & de ne les réconcilier que suivant la rigueur salutaire de l'Evangile. Il est aussi nécessaire, dit le clergé de Rome, quand on est dans un tems fâcheux, de se tenir ferme à la discipline de l'Eglise, qu'il est important de ne point quitter le gouvernail d'un navire pendant la tempête. Que Dieu garde l'Eglise de Rome de perdre jamais sa vigueur par une facilité profane, & de relâcher les nerfs de la sévérité, en renversant la majesté de la foi.

La suite fit bien voir combien étoit sage une telle conduite, & qu'il ne faut pas admettre légérement à la réconciliation ceux qui ont une fois perdu la justice par le péché mortel. Car un grand nombre de ceux qui étoient tombés se révolterent ouvertement contre l'Eglise, soutenus par Félicissime, prêtre de Carthage. Ils leverent l'étendard du

ſchiſme, & exercerent le zele & la patience du ſaint paſteur.

VII. Lettre admirable de ſaint Cyprien au pape S. Corneille.

Le pape S. Corneille s'étant laiſſé ébranler par les menaces de Féliciſſime, que Fortunat, évêque ſchiſmatique de Carthage, avoit envoyé à Rome, S. Cyprien lui écrivit une lettre, que l'on appelle avec raiſon le chef-d'œuvre de la magnanimité épiſcopale. Que ſi, dit-il, l'inſolence des méchans devient redoutable, & s'ils emportent par leur audace ce qu'ils ne peuvent obtenir par la juſtice, c'en eſt fait de la vigueur ſacerdotale & de la puiſſance divine du gouvernement de l'Egliſe. Si l'on ſe laiſſe abattre par les menaces des impies, il ne faut plus parler de Religion Chrétienne. Car les Païens, les Juifs, les Hérétiques, & tous ceux dont le démon eſt maître, nous menacent de même, & nous parlent avec fureur. Il ne faut pas néanmoins céder, ni croire que l'ennemi, quelque pouvoir qu'il ait en ce monde, ſoit plus grand que Jeſus-Chriſt; mais conſerver une foi immobile, & un courage auſſi inébranlable qu'un rocher, contre lequel ſe vient briſer tout l'effort des vagues les plus impétueuſes. Il ne faut pas, mon très-cher frere, abandonner la diſcipline de l'Egliſe, ni rien perdre de la gravité épiſcopale, parce qu'on nous charge d'injures, & qu'on tâche de nous épouvanter. J'embraſſe avec tendreſſe ceux qui ſont vraiment pénitens; mais ſi quelques-uns croient pouvoir ſe faire ouvrir la porte de l'Egliſe par les menaces & par la terreur, plutôt que par les larmes & l'humiliation, qu'ils ſachent que le camp invincible de Jeſus-Chriſt ne cede point à des menaces. Un évêque attaché à l'Evangile, & gardant les préceptes de Jeſus-Chriſt, peut être tué; mais il ne peut être vaincu. Lorſque l'antechriſt viendra, on ne lui cédera pas, parce qu'il menacera de mort ceux qui lui réſiſteront. Peu nous importe quand & par qui nous ſoyons tués, puiſque nous recevons de Notre-Seigneur le prix de notre mort. S. Cyprien à la fin de cette lettre parle ainſi: Il eſt établi entre nous tous, & avec juſtice, que chaque coupable ſoit examiné dans le lieu où le crime a été commis. Une portion du troupeau a été confiée à chaque paſteur, pour la gouverner & en rendre compte au Seigneur. Il ne faut donc

pas que ceux qui nous ſont ſoumis, aillent ailleurs; ils doivent plaider ici leur cauſe. C'eſt ainſi, dit M. Fleury, que S. Cyprien, écrivant au pape même, ſe plaint d'une appellation à Rome, comme d'un procédé notoirement irrégulier. L'on voit dans la lettre que nous venons de rapporter, la grandeur du courage du ſaint martyr. En voici une où l'on ne peut s'empêcher d'admirer la tendreſſe de ſa charité.

*Fl. tom. II. l. vij. n. 8.*

VIII. Sa lettre aux confeſſeurs condamnés aux mines.

Aux évêques, aux prêtres, aux diacres, & aux freres qui travaillent dans les mines, martyrs de Dieu le Pere tout-puiſſant, notre Dieu & notre protecteur. Après leur avoir témoigné le plaiſir qu'il auroit de les aller voir, s'il pouvoit ſortir du lieu de ſon exil, & les avoir félicités de leur bonheur, il leur dit: Votre fermeté dans la foi eſt le fruit de votre humilité, de votre zele à remplir tous vos devoirs, à défendre la vérité, à aſſiſter les pauvres, à maintenir la vigueur de la diſcipline. Les outrages & les mauvais traitemens qu'on vous a fait ſouffrir avant que d'être envoyés aux mines, n'ont rien de deshonorant pour des Chrétiens qui mettent toute leur eſpérance dans le bois de la croix. (Ils avoient été maltraites à coups de bâton.) S. Cyprien continue: Vous avez à ſurmonter dans les montagnes où vous travaillez, la chaleur & la fatigue; mais vous ſavez que Jeſus-Chriſt eſt le rafraîchiſſement & le repos de ceux qui ſouffrent pour ſon nom; qu'une peine courte & paſſagere ſera changée en une gloire immortelle. Vous n'avez pas la conſolation de célébrer les divins myſteres; mais votre piété n'y perd rien, puiſque vous offrez à Dieu vos corps, comme une hoſtie vivante, ſainte, & agréable à ſes ieux. Quelle joie pour vous de n'avoir plus que la récompenſe à attendre! Près de quitter le ſiecle, vous vous hâtez d'être aſſociés aux martyrs; & en ſortant des ténebres de ce monde, vous paſſerez au ſéjour de la lumiere. Le ſaint évêque envoya, avec cette lettre, une ſomme d'argent pour les beſoins des confeſſeurs & des exilés, qui l'en remercierent par une lettre qui eſt d'une grande beauté.

## III.

Les traités de S. Cyprien, qui sont venus jusqu'à nous, sont le livre de Donat touchant la grace de Dieu (*i*); celui de la vanité des idoles; trois livres des témoignages à Quirinus (*j*); le traité de la conduite & de l'habit des vierges; celui de l'unité de l'Eglise; le livre touchant ceux qui étoient tombés dans la persécution; celui de l'oraison dominicale; un de la mortalité; l'exhortation au martyre; l'écrit contre Démétrien; celui de l'aumône & des bonnes œuvres; un du bien de la patience, & un autre de l'envie. IX. Ses traités.

Le livre de l'unité de l'Eglise fut écrit l'an 251. Quoique S. Cyprien y ait particuliérement en vûe Novatien & Félicissime, qui déchiroient tous deux l'Eglise & son propre diocèse, il y fournit néanmoins des armes pour combattre toute sorte de schismatiques. Il montre qu'il n'y a qu'une chaire qui est le centre de l'unité; que la primauté a été donnée à Pierre; que l'épiscopat est un & indivisible, ensorte que chaque évêque en possede solidairement une portion. L'Eglise de même est une, & se répand par sa fécondité en plusieurs personnes. Celui qui se sépare de l'Eglise de Jesus-Christ, ne recevra jamais les récompenses de Jesus-Christ; c'est un étranger, c'est un profane, c'est un ennemi. Si quelqu'un a pu se sauver hors de l'arche de Noé, l'on peut se sauver aussi hors de l'Eglise. X. Traité de l'unité de l'Eglise.

S. Cyprien ajoute: Il n'y a qu'un Dieu, qu'un seul Jesus-Christ, qu'une seule Eglise. Un corps ne subsiste plus quand il est démembré; quiconque se sépare du tronc, ne peut plus avoir de vie. Que personne ne pense que les bons puissent sortir de l'Eglise; le vent n'emporte point le froment, mais seulement la paille légere. Le schisme est un crime si énorme, que la mort même ne peut l'expier. Celui qui n'est point dans l'Eglise, ne sauroit être martyr: il peut être tué; mais il ne

(*i*) [C'est cette grande lettre dont il a été parlé dans l'article précédent, n. 6.]

(*j*) [C'est un recueil de textes ou témoignages des divines Ecritures, rangés sous divers titres.]

peut être couronné. Il y avoit des confesseurs dans le schisme; mais, dit le saint docteur, la confession du nom de Jesus-Christ ne met point à couvert des tentations du démon. Autrement les confesseurs ne tomberoient pas dans les péchés d'impureté, où nous avons la douleur d'en voir tomber quelques-uns. Un confesseur, quel qu'il soit, n'est ni plus saint, ni plus aimé de Dieu que Salomon. Il n'y aura de sauvé, que celui qui persévérera jusqu'à la fin. Les Apôtres au reste ne perdirent pas leur foi & leur fermeté, pour avoir été abandonnés par Judas. Ainsi l'infidélité de quelques confesseurs, ne détruit pas la sainteté de tous les autres. S. Cyprien rendoit un grand service à l'Eglise, en prouvant son unité par des raisons si fortes & si solides.

XI. Livre des Tombés.

Le traité des Tombés est le plus bel ouvrage de l'antiquité sur la pénitence. S. Cyprien y enseigne de quelle maniere devoient se relever de leur chûte ceux qui étoient tombés durant la persécution. Il n'épargne ni les reproches pour les humilier, ni les remedes propres à les guérir. L'on y trouve les plus excellens principes, & les maximes les plus salutaires pour conduire les pécheurs à une véritable conversion. Nous voudrions pouvoir rapporter tout entier cet excellent traité. Rien ne seroit plus propre à inspirer aux fideles une juste horreur de la conduite que tient dans l'administration du sacrement de pénitence une multitude de ministres aveugles, qui portent le relâchement jusqu'aux excès les plus crians. Mais nous ne pouvons marquer ici que quelques traits de cet admirable ouvrage.

Celui, dit S. Cyprien, qui flatte le pécheur par des paroles douces & agréables, lui donne occasion de pécher encore, & entretient ses crimes, au lieu d'en arrêter le cours. Mais celui qui reprend & qui instruit son frere, en tenant à son égard une conduite pleine de vigueur & de fermeté, le met dans la voie du salut. Les ministres du Seigneur ne doivent pas tromper les pécheurs par des complaisances pernicieuses, mais leur procurer des remedes vraiment salutaires. Un chirurgien qui n'ose toucher à une plaie, & qui par-là laisse former un abscès en conservant l'humeur corrompue

au-dedans, donne une grande preuve de ſon ignorance. Il faut ouvrir la plaie, il faut faire des inciſions, & couper tout ce qui eſt corrompu. Le malade pouſſera des cris, & fera des plaintes contre celui qui lui fait ſouffrir tant de douleur; mais quand il aura été gueri, il ſera plein de reconnoiſſance pour le médecin habile qui ne l'aura point épargné.

XII. Le ſaint évêque s'éleve avec force contre les miniſtres aveugles, qui accordoient trop aiſément la réconciliation aux pécheurs.

Je vous parle ainſi, mes chers freres, parce que je vois naître au milieu de nous un nouveau mal qui augmente les ravages que la perſécution a cauſés. Il ſe gliſſe dans l'Egliſe un poiſon doux & ſubtil, que l'on cache ſous le beau nom de miſéricorde & de piété. Il y en a qui ont la hardieſſe & la témérité d'accorder trop facilement la paix & la communion aux pécheurs, contre la rigueur de l'Evangile, contre la loi de Dieu & de Jeſus-Chriſt; paix fauſſe & trompeuſe, pernicieuſe à ceux qui la donnent, & inutile à ceux qui la reçoivent. Ils ne travaillent point à inſpirer aux hommes la patience qui leur eſt néceſſaire pour guérir, & ne les engagent point à rechercher le véritable remede de leurs maux dans les travaux de la pénitence & dans les œuvres de la ſatisfaction. On bande ſeulement les plaies des mourans; & pour les empêcher de ſentir de la douleur, on ſe contente de couvrir une bleſſure mortelle, qui pénetre juſqu'au fond de leurs entrailles, & juſques dans la moëlle de leurs os. Ces pécheurs viennent ravir le corps du Seigneur, ſans être touchés de cette parole de l'Apôtre: *Quiconque mangera de ce pain & boira de ce calice indignement, ſera coupable du corps & du ſang du Seigneur.* On mépriſe ſes paroles divines, & on fait violence à ſon corps & à ſon ſang. Avant que leurs crimes ſoient expiés, avant que leur conſcience ſoit purifiée, avant que la colere de Dieu qui eſt irrité contre eux ſoit appaiſée, ils s'imaginent que la réconciliation que quelques-uns ſe vantent par des paroles trompeuſes de leur donner, eſt une véritable paix. Ce n'eſt pas une paix, c'eſt une guerre. Comment peuvent-ils appeller le mal qu'ils font aux pécheurs, une faveur? Comment oſent-ils donner le nom de douceur à leur cruauté? Ces miniſtres aveugles ſont à ces pécheurs miſérables, ce que la grêle eſt aux grains, les

mauvaises influences de l'air aux arbres, la peste aux troupeaux, & la tempête aux navires. Cette facilité à accorder la réconciliation aux pécheurs contre les regles, ne donne pas la paix, mais la ravit; elle ne remet pas dans la communion de l'Eglise, mais elle empêche qu'on n'y rentre pour se sauver. C'est une nouvelle persécution, dans laquelle notre ennemi exerce encore sa fureur contre ceux qui sont tombés, travaillant à faire ensorte que les regrets cessent, que la douleur se dissipe, que le souvenir du péché s'évanouisse, que les larmes se sechent, & qu'on ne s'efforce point de fléchir la justice divine par une pénitence longue & proportionnée aux péchés que l'on a commis. Ainsi parle S. Cyprien.

XIII. Punitions miraculeuses.

Afin de rendre plus sensible l'énormité du crime de ceux qui étoient tombés, le saint évêque rapporte plusieurs punitions miraculeuses, dont il avoit une connoissance particuliere. L'un d'eux qui étoit monté au capitole pour nier la foi, devint muet dès qu'il eut dit qu'il renonçoit à Jesus-Christ. Une femme étant allée au bain, après avoir commis ce crime, fut saisie du malin esprit, se coupa la langue de ses dents, mourut peu de tems après au milieu de cruelles douleurs. Une autre femme, coupable du même crime, s'étant présentée pour recevoir l'Eucharistie, le sang de Jesus-Christ demeura entre son gosier & son estomac; & après plusieurs tremblemens, elle tomba morte sur la place. Une autre ayant ouvert le petit coffre où étoit le corps du Seigneur, il en sortit une flamme qui l'empêcha d'y toucher; & un homme ayant eu la hardiesse, malgré sa prévarication, de prendre avec les autres sa part du sacrifice, pour l'emporter en sa maison, ne put ni manger, ni manier le saint du Seigneur, & trouva qu'il n'avoit que de la cendre dans la main. S. Cyprien, après avoir mis devant les ieux de ceux qui étoient tombés, ces châtimens dont Dieu avoit puni quelques-uns d'entre eux, les exhorte à faire de dignes fruits de pénitence, afin que le souverain pasteur approuve le pardon qui leur sera accordé par les prêtres. Pensez-vous, leur dit-il, pouvoir fléchir si-tôt le Seigneur, après l'avoir renoncé si lâchement? Il faut le prier continuellement, passer les jours &

& les nuits à pleurer & à soupirer, coucher sur la cendre, se couvrir d'un cilice, s'occuper de toutes sortes de bonnes œuvres, faire des aumônes abondantes.

XIV. Explication de l'oraison dominicale.

L'explication de l'oraison dominicale est, de tous les ouvrages de S. Cyprien, celui que S. Augustin estimoit davantage, & qu'il citoit le plus souvent. Il y renvoyoit tous ses disciples, les assurant qu'ils y trouveroient le contre-poison que Dieu préparoit dès-lors contre le venin de l'hérésie pélagienne. S. Hilaire regardoit ce traité comme un ouvrage achevé, & disoit qu'il le dispensoit de traiter la même matiere. Il est divisé en trois parties. Dans la premiere, S. Cyprien fait voir que l'oraison dominicale est la plus excellente & la plus efficace de toutes les prieres. La seconde partie contient l'explication de chaque demande de cette admirable priere. En expliquant ces paroles, *Que votre volonté soit faite*, Nous ne demandons pas, dit-il, que Dieu fasse ce qu'il veut, mais que nous-mêmes puissions faire ce qu'il lui plaît. Or nous avons besoin pour cela de la grace; car personne n'est fort par ses propres forces, mais par la bonté & la miséricorde de Dieu. Ces paroles, *Ne nous abandonnez pas à la tentation*, nous font souvenir de notre foiblesse, & nous avertissent de ne nous rien attribuer, & de ne pas croire que, quand nous confessons Jesus-Christ, la gloire nous en soit dûe. Dans la troisieme partie, le saint docteur examine quelles sont les conditions de la priere. Elle doit être persévérante; à chaque heure du jour il faut prier, & même pendant la nuit; il n'y a pas de nuit pour les vrais Chrétiens, qui sont lumiere en Jesus-Christ. La priere doit être faite avec beaucoup d'attention, & l'on doit bannir de son esprit toute autre pensée dans un exercice qui demande l'homme tout entier. Enfin nos prieres doivent être soutenues par les bonnes œuvres, & sur-tout par l'aumône.

XV. Livre touchant la mortalité.

La peste qui ravagea l'empire sous Gallus, donna lieu à S. Cyprien de composer son traité de la mortalité. Il entreprend de consoler ceux d'entre les fideles qui paroissoient ébranlés à la vûe de ce terrible fléau de la justice divine. Il n'arrive, dit-il, que ce que Jesus-Christ a prédit. Craindre

la mort, c'est manquer de foi & d'espérance. Un vrai Chrétien ne doit avoir d'autre desir que d'aller régner avec Jesus-Christ. Qu'y a-t-il donc dans le monde de si capable de nous y arrêter? Qu'y trouve-t-on, qu'une guerre continuelle avec le diable, qui ne cesse de nous livrer des attaques, & de nous dresser des embuches? Quelle folie d'aimer les miseres & les afflictions de ce monde, au lieu de nous hâter de posséder une joie qui ne pourra plus nous être ravie! L'on a tort de s'étonner de ce que les Chrétiens ne sont point épargnés dans cette calamité. Nous n'avons point embrassé la foi pour être exempts de souffrir. Nous partageons avec les infideles tous les accidens de la vie, & nous avons encore des afflictions qui nous sont propres. Les effroyables symptômes de cette terrible maladie, ne servent qu'à éprouver notre foi. La peste nous prépare au martyre, en nous apprenant à ne point craindre la mort. Mais, disent quelques-uns, ce qui nous afflige, c'est que nous étant disposés au martyre, nous nous voyons privés de cette gloire par la mort. Le martyre, répond le saint évêque, est une grace; ainsi personne ne sait s'il l'auroit reçûe. De plus, Dieu qui sonde les cœurs, vous récompensera de votre résolution & de votre courage. Il finit par ces paroles: Notre patrie est le ciel: nos parens sont ceux qui y regnent; pourquoi donc ne courons-nous pas voir notre patrie, & embrasser nos freres? Ils nous y attendent, assurés de leur salut, & encore en peine pour le nôtre. Quelle joie pour eux & pour nous de nous voir & de nous embrasser! Quel avantage d'être éternellement & souverainement heureux! C'est-là qu'est le chœur glorieux des Apôtres, l'auguste assemblée des Patriarches, la multitude innombrable des Martyrs, la troupe triomphante des Vierges: hâtons-nous de les aller trouver, & d'être bien-tôt avec Jesus-Christ.

XVI. Livre contre Démétrien.

S. Cyprien, dans le livre contre Démétrien, qui étoit juge de Carthage pour les infideles, répond à ce que ce magistrat païen disoit, que les Chrétiens étoient cause des calamités publiques. Le saint docteur réfute cette accusation, & dit, au contraire, que Dieu afflige l'empire de tous ces maux, pour venger le sang innocent des Chrétiens, quoique ceux-ci

les ressentent eux-mêmes. Car, dit-il, les adversités du monde ne sont des peines que pour ceux qui mettent leur plaisir & leur gloire dans les divertissemens & les honneurs du siecle. Pour nous, les calamités ne nous abattent point, & les pertes ou les maladies ne nous font pas murmurer. Nous vivons plus par l'esprit que par la chair; & nous savons que ce qui est pour vous un supplice, est pour nous une épreuve. Chez vous, dit-il encore aux païens, on ne voit qu'une impatience, accompagnée de plaintes & de murmures; & chez nous, qu'une patience courageuse, sainte, toujours tranquille, reconnoissante envers Dieu. Personne de nous ne cherche ici ni joie, ni prospérité; mais il demeure doux, paisible, & ferme contre les révolutions humaines, attendant l'effet des promesses divines. Nous avons la force de l'espérance, & la fermeté de la foi, l'esprit élevé au milieu des débris du monde qui tombe en ruine, une vertu à l'épreuve de la persécution, une patience toujours contente, toujours sûre de son Dieu.

XVII. Traité de l'aumône.

Dans le traité de l'aumône, S. Cyprien en fait voir la nécessité, & réfute les vains prétextes dont les riches se servent pour se dispenser de ce devoir. Vous avez, dites-vous, plusieurs enfans qu'il faut faire subsister. C'est cela même qui vous doit rendre plus charitables & plus tendres envers les pauvres. Car plus vous avez d'enfans, plus vous avez de personnes pour qui vous devez prier Dieu, & dont vous devez racheter les péchés par vos aumônes. Vous manquez de foi, en ce que vous ne croyez pas donner à Jesus-Christ en donnant aux pauvres.

## I V.

XVIII. Question du baptême des hérétiques. Sentiment de S. Cyprien.

Nous terminerons cet article par l'examen de la grande question du baptême des hérétiques.

Pour donner une idée juste de cette célebre dispute qui fut entre les évêques Catholiques, S. Cyprien étant à la tête des uns, & le pape S. Etienne à la tête des autres, il faut exposer les deux sentimens, & les raisons sur lesquelles ils étoient appuyés.

Le sentiment de S. Cyprien est fort clair & fort simple. [Selon ce saint évêque, ] tout baptême donné hors de l'Eglise Catholique, est nul; & celui qui l'a reçu, doit être baptisé, lorsqu'il passe de l'hérésie dans le sein de l'Eglise. Ce n'est point rebaptiser; car il n'y a point eu, dit S. Cyprien, de baptême auparavant. Ceux qui, ayant reçu le baptême dans l'Eglise, tombent ensuite dans l'hérésie, ne doivent point être baptisés, parce qu'ils ont reçu le baptême, qu'il n'est jamais permis de réitérer. Tel étoit le sentiment de S. Cyprien. Il ne prétendoit point avoir pour lui une tradition apostolique & perpétuelle; mais il prouvoit qu'il y avoit long-tems que la pratique de baptiser ceux qui avoient reçu le baptême des hérétiques, avoit été établie par ses prédécesseurs. L'Afrique n'étoit pas seule dans cet usage; la Cappadoce & plusieurs autres provinces d'Asie y étoient aussi, prétendant même, ce que ne faisoient pas les Africains, avoir toujours eu cette coutume, & l'avoir reçue par une tradition immémoriale depuis Jesus-Christ & les Apôtres. Les provinces de Galatie & de Cilicie suivoient ce même sentiment, de même que les églises du Pont.

XIX. Raisons alléguées par S. Cyprien.

La premiere raison de S. Cyprien, c'est donc qu'il a trouvé établie en Afrique la coutume de baptiser ceux qui l'avoient été par les hérétiques; que la même coutume étoit dans un grand nombre d'autres églises, & que celles de Cappadoce la tenoient des Apôtres. La seconde, c'est que d'anciens conciles tenus en Asie, confirmoient & autorisoient cette coutume. Une troisieme raison, c'est que l'affaire ayant été examinée dans plusieurs autres conciles, le baptême des hérétiques avoit toujours été rejetté. Il y avoit quatre-vingts-cinq évêques dans le dernier concile tenu à Carthage, avec des prêtres, des diacres, & une grande partie du peuple. De saints & illustres évêques étoient de l'avis de S. Cyprien, entr'autres S. Firmilien, métropolitain des églises de Cappadoce, également célebre par sa science & par sa sainteté; S. Grégoire Thaumaturge; S. Denys d'Alexandrie; & plusieurs églises, sans se déclarer pour le sentiment de S. Cyprien, étoient aussi fort éloignées de le condamner. S. Cy-

prien n'avoit pas seulement pour lui un grand nombre d'églises & plusieurs conciles; il avoit des raisons qui paroissoient très-frappantes. Outre celles que nous venons de marquer, en voici encore d'autres. Le pape Etienne soutient qu'il n'y a qu'un baptême : cela est certain ; mais cet unique baptême n'est que dans l'Eglise. Chez les hérétiques on ne reçoit rien, parce qu'il n'y a rien, & qu'*il ne sert de rien*, selon l'Ecriture, *d'être baptisé par un mort* (*k*). Le baptême n'est pas plus fort que le martyre, qui toutefois ne sert de rien à ceux qui sont tués hors de l'Eglise. On confirme les hérétiques qui reviennent à l'Eglise : donc on les doit baptiser, les hérétiques ne pouvant pas plus donner le S. Esprit par un sacrement que par un autre. L'effet du baptême est la régénération. Or l'hérésie ne peut engendrer à Dieu des enfans par Jesus-Christ, dont elle n'est point l'épouse. L'Eglise est unique : elle est marquée dans le Cantique par le jardin fermé, la fontaine scellée, & le puits d'eaux vives. Comment celui qui est hors de l'Eglise, peut-il entrer dans ce jardin, ou boire de l'eau de cette fontaine ?

XX. Raisons alléguées par S. Etienne.

S. Etienne soutenoit, au contraire, que le baptême donné par les hérétiques, est bon & valide ; & l'on doit croire qu'il ne regardoit comme tel, que celui qui étoit conféré par les hérétiques qui y observoient la même forme que l'Eglise Catholique, & qui baptisoient au nom des trois Personnes divines : car il est bon de remarquer que S. Cyprien auroit eu raison de rejetter le baptême de certains hérétiques qui en auroient perverti la forme. Saint Etienne avoit pour lui le plus grand nombre des églises ; & sa grande raison étoit la tradition, & l'usage où étoit l'Eglise de ne pas donner le baptême à ceux à qui les hérétiques l'avoient donné. *Nihil innovetur nisi quod traditum est, ut manus illis imponantur in pœnitentiam.*

(*k*) [ S. Cyprien prenoit en ce sens le texte de l'Ecclésiastique, *xxxiv. 30.* où on lit : *Qui baptizatur à mortuo .... quid proficit lavatio ejus ?* Mais dans le grec on lit ce qu'exprime aussi notre Vulgate : *Qui baptizatur à mortuo, & iterùm tangit eum, quid proficit lavatio ejus ?* Ce qui présente un autre sens : c'est-à-dire, Si celui qui se lave après avoir touché un mort, le touche encore, de quoi lui sert de s'être lavé ? Cela regarde littéralement les purifications des Juifs, qui étoient obligés de se laver après avoir touché un mort. ]

Qu'on ne renouvelle rien que ce que la tradition nous apprend devoir être renouvellé ; non le baptême, mais l'imposition des mains pour la pénitence. L'efficace du nom de Jesus-Christ est si grande, disoit le pape Etienne, que des païens mêmes font quelquefois des miracles en son nom. On doit juger des sacremens conférés par des hérétiques, comme de ceux que donnent des évêques de très-mauvaise vie. Ne peut-il point arriver que des évêques errent dans la foi, soient ignorans, oublient de dire ce qu'il faut? ( Il est clair, même par ce qui suit, qu'il ne s'agit pas ici de ce qui est essentiel au sacrement.) Faudra-t-il regarder comme nul un sacrement, dès que le ministre aura négligé quelque chose qui y a rapport, ou l'aura profané par son indignité? Reconnoissons la force de la vertu céleste, & de l'opération divine qui supplée & à l'indignité du ministre, & à l'omission de ce qui n'est pas essentiel. Il est vrai qu'il n'y a chez les hérétiques ni sainteté, ni salut ; mais les sacremens peuvent subsister & être valides, sans rendre saints & conduire au salut. L'hérésie enfante & expose ; & l'Eglise éleve ces enfans exposés, & les nourrit comme lui appartenans.

Outre ces raisons, en voici encore quelques-unes. Le baptême est à Jesus-Christ ; il est donné en son nom, & non en celui des hommes: donc les ministres bons & mauvais, & séparés par des sociétés différentes, donnent le même baptême, quand ils le donnent au nom de celui qui en est l'auteur. C'est ainsi que le sceau du prince est le même, quoique les mains qui l'appliquent soient différentes ; & soit que ce soit un étranger qui s'en serve, ou un de ses sujets. D'ailleurs, c'est aux prieres & aux gémissemens des saints dans l'unité, non-seulement d'un même corps, mais encore d'un même esprit, que S. Augustin attribue l'effet des sacremens; parce que Dieu ne regarde que son Fils, & cette portion de son Eglise qui lui est unie en esprit & en vérité. Ainsi quand on est baptisé dans l'Eglise par des mains impures & des ministres indignes, les prieres des Saints rendent ce baptême efficace. Ces prieres des justes, formées par le S. Esprit, composent un seul & perpétuel gémissement de l'Eglise, qui est l'unique

Epouſe comparée à la colombe. Cette ſainte ſociété adminiſtre les ſacremens par la main des méchans, & peut les adminiſtrer auſſi par celle des ſchiſmatiques & des hérétiques.

XXI. Obſervations ſur cette diſpute.

Cette grande queſtion a été décidée au concile de Nicée, & plus clairement encore dans celui d'Arles (*l*) : & toute l'Egliſe a embraſſé le ſentiment de S. Etienne, & rejetté celui de S. Cyprien, dont la mépriſe venoit de ce qu'il ne diſtinguoit pas la validité du ſacrement, de l'effet & de la grace du ſacrement. Ainſi S. Cyprien perſuadé que la grace ne ſe donne & ne ſe reçoit pas hors de l'Egliſe Catholique, concluoit que le ſacrement ne s'y donnoit pas non plus. S. Cyprien ne tiroit pas de ſon ſentiment toutes les conſéquences que l'on pouvoit en tirer ; mais les Donatiſtes l'ont fait depuis, & y ont même ajouté une pernicieuſe erreur, en exigeant la ſainteté du miniſtre comme néceſſaire pour la validité des ſacremens. L'on ſent qu'une telle erreur doit remplir l'Egliſe de confuſion, & anéantir même tout le culte extérieur. Car comment être aſſuré qu'un miniſtre eſt en état de grace ? C'eſt ce qui rendoit l'héréſie des Donatiſtes ſi pernicieuſe ; & l'on ne peut diſconvenir que ſon germe ne fût dans le ſentiment de S. Cyprien, qui étoit infiniment éloigné d'admettre les conſéquences qu'ils ont tirées. L'erreur de S. Cyprien & des autres ſaints évêques qui penſoient comme lui, n'a pas nui à leur ſainteté, dit S. Auguſtin, qui ayant eu à combattre les Donatiſtes, fut obligé d'examiner à fond cette diſpute ; parce qu'ils conſerverent toujours de leur part l'unité de l'Egliſe & la charité, & qu'ils ſoutenoient de bonne-foi une mauvaiſe cauſe qu'ils croyoient bonne, & ſur laquelle il n'y avoit pas encore de déciſion reçue par un conſentement unanime de toute l'Egliſe. Car S. Auguſtin ne compte

(*l*) [Le concile d'Arles fut tenu en 314 ; & l'on y fit un décret formel pour déclarer valide tout baptême donné en la foi de la Trinité par les hérétiques. Le concile de Nicée ne fut tenu qu'en 325 ; & la queſtion du baptême des hérétiques n'y fut point expreſſément agitée : mais on y ordonna que les Paulianiſtes ſeroient rebaptiſés, parce qu'ils erroient dans la foi de la Trinité & dans la forme même du baptême ; & l'on n'ordonna point de rebaptiſer les Novatiens, parce qu'ils n'erroient ni dans l'un ni dans l'autre. *Voyez dom Ceillier, Hiſt. des Aut. eccl. tom. III. ch. xxxiv. art. 7. n. 10.*]

pas pour derniere décision le décret du pape S. Etienne, quoique conforme à la foi, & revêtu de toute la force qu'il pouvoit lui donner; & aucun des anciens n'a accusé ces saints d'opiniâtreté, pour n'avoir pas obéi à ce decret. L'église Romaine a même mis S. Cyprien dans le canon de la Messe, préférablement à S. Etienne. Il est bon de remarquer que l'erreur dont nous parlons, n'attaquoit aucun des attributs de Dieu; qu'elle n'influoit point dans la piété, & qu'elle étoit sans suite par rapport à toutes les autres vérités. C'étoit néanmoins une erreur; mais S. Cyprien la soutenoit avec un esprit de paix & une extrême modération, & il étoit disposé, de même que les saints évêques qui pensoient comme lui, à recevoir les éclaircissemens des autres, si on lui en eût donné. Mais comme on se contentoit, dit S. Augustin, de lui opposer la coutume, sans employer des raisons proportionnées à un aussi grand esprit que le sien, cet homme si grave & si judicieux ne crut pas devoir quitter un sentiment appuyé sur l'autorité de ses prédécesseurs, & sur des raisons qui, quoique fausses, paroissoient très-fortes, & auxquelles on donnoit des réponses qui ne le satisfaisoient point. Elles étoient telles, que S. Augustin même avoue qu'elles l'auroient persuadé aussi-bien que S. Cyprien, si l'autorité de l'Eglise universelle qui avoit décidé la question, ne l'eût obligé de l'examiner avec plus de soin.

S. Augustin fait sur cette erreur de S. Cyprien, de très-belles réflexions. Il est étonné que Dieu n'ait pas éclairé sur ce point un homme qui étoit la plus grande lumiere de son Eglise, & à qui il se communiquoit par de fréquentes révélations. Il admire en cela la souveraine gratuité des dons de Dieu, & il dit que Dieu a voulu faire éclater l'humilité, la douceur, la patience & la charité d'un saint, qui a montré d'autant plus de modération & d'amour pour l'unité, qu'il étoit traité plus durement par S. Etienne. Le zele de ce saint pape étoit louable; mais il auroit dû considérer que la vérité qu'il soutenoit, n'étoit pas encore assez éclaircie pour lever toutes les difficultés, ni décidée par l'autorité de toute l'Eglise; qu'ainsi ce n'étoit nullement le cas de l'excommunication, comme le dit très-souvent S. Augustin.

ARTICLE

# ARTICLE V.

*S. Hippolyte, S. Denys d'Alexandrie, S. Grégoire Thaumaturge, [ & autres Auteurs ecclésiastiques ].*

## I.

SAint Hippolyte, le plus célebre des martyrs qui ont porté le même nom, est un des plus illustres peres de l'Eglise du troisieme siecle. Il étoit évêque : on ne sait de quelle église. S. Jérôme s'en étoit informé ; mais il ne put le découvrir. C'étoit dans l'Orient, comme il est aisé d'en juger par ses ouvrages, qui sont tous écrits en grec. D'ailleurs il marque dans une de ses homélies, qu'il avoit Origene au nombre de ses auditeurs. Théodoret, S. Chrysostôme, S. Jérôme, font un grand éloge de S. Hippolyte, & le regardent comme un très-illustre docteur, par la bouche duquel le S. Esprit même parloit. Nous ne savons rien de particulier de son épiscopat. Mais ce qui nous reste de ses ouvrages, suffit pour nous persuader qu'il en employa tout le tems à l'instruction des fideles, & à la défense de la vérité contre tous les hérétiques. Les anciens lui donnent le titre de martyr, & personne ne le lui a jamais contesté. Mais nous ignorons le tems & le lieu où il scella de son sang le témoignage qu'il rendit à Jesus-Christ. L'on croit que ce fut vers l'an 250 (*n*).

I. S.Hippolyte. *Fl. tom. II. l. iv. n. 51. Ceill. t. II. ch. xxvij.* AN 250.

S. Hippolyte composa un très-grand nombre d'ouvrages, dont la plupart étoient des commentaires sur l'Ecriture sainte. Quelques-uns ont pour objet la discipline ecclésiastique, & d'autres divers points de controverse. Il avoit aussi écrit plusieurs lettres, que S. Alexandre de Jérusalem recueillit avec les autres de ses écrits qu'il put trouver. Il y en a peu qui soient venus jusqu'à nous. Il nous reste des ouvrages de ce saint docteur, un livre sur l'Antechrist, un cycle pascal, une

II. Ses ouvrages.

(*m*) [ On croit que le vrai jour de sa fête est le 29 ou le 30 Janvier, auquel les Grecs honorent sa mémoire. Le martyrologe Romain le met au 22 Août. ]

homélie sur l'Incarnation & le baptême de Notre-Seigneur, plusieurs fragmens de ses commentaires sur la Genese, sur les Pseaumes, sur les Livres sapientiaux, sur Isaïe, sur Ezéchiel, sur Daniel; quelques morceaux de ses traités contre toutes les hérésies; un écrit des dons du S. Esprit, & de la Tradition apostolique; & des fragmens de plusieurs autres ouvrages. S. Hippolyte en avoit écrit beaucoup d'autres, qui sont entiérement perdus, & dont il ne nous reste que les noms. La grande réputation que ce saint docteur s'étoit acquise par tant d'ouvrages, engagea quelques écrivains des siecles postérieurs, à faire passer sous son nom leurs propres écrits, afin de leur donner par-là plus de cours & de crédit.

S. Jérôme & les autres anciens qui ont travaillé sur les auteurs ecclésiastiques, ont parlé de S. Hippolyte comme d'un homme très-savant, très-éloquent & très-vertueux. Il avoit l'esprit naturellement élevé, mais doux & éloigné de la satyre. Il est juste dans ses pensées, naturel dans ses expressions, solide dans ses raisonnemens. En expliquant l'Ecriture-sainte, il s'attache plus au sens spirituel, qu'au sens littéral: mais ses allégories sont belles, & ordinairement assez justes. Il n'est pas quelquefois si heureux dans l'explication de la lettre, & en général on ne peut pas dire que ses écrits soient exempts de défaut. Son discours est clair, grave & concis; & quoiqu'il n'ait pas tous les agrémens du style athénien, il ne laisse pas d'être poli, noble, coulant & agréable.

III. Son cycle pascal.

Le plus célebre de tous les ouvrages de S. Hippolyte est son cycle pascal. Ce livre étoit divisé en deux parties. La premiere, que nous n'avons plus, comprenoit une chronologie que ce saint avoit conduite d'année en année jusqu'au commencement du regne d'Alexandre-Severe. La seconde étoit le cycle qui étoit de seize ans, & qui commençoit à la premiere année du regne du même empereur. S. Hippolyte l'avoit inventé pour régler la fête de Pâques. C'est le plus ancien canon pascal que nous ayons. Ce cycle ne nous étoit plus connu que de nom, lorsqu'on le vit comme renaître vers le milieu du seizieme siecle. [En 1551,] comme on

fouilloit dans les masures d'une ancienne église de S. Hippolyte, près de celle de S. Laurent hors de Rome, on trouva une statue de marbre assise dans une chaire, aux deux côtés de laquelle étoient gravés, en lettres grecques, des cycles de seize ans, qui commençoient à la premiere année d'Alexandre-Severe, de Jesus-Christ 222. Ces cycles étant redoublés sept fois, regloient la fête de Pâques pour cent douze ans, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 333. On trouva à côté de la statue, des tables qui contiennent un catalogue des ouvrages de S. Hippolyte. Cette statue est dans la bibliotheque du Vatican.

IV. Doctrine de S. Hippolyte sur plusieurs points très-importans.

Dans le peu d'écrits qui nous restent de ce saint docteur, on trouve beaucoup de choses très-remarquables & très-utiles touchant la doctrine & la discipline des premiers siecles de l'Eglise. L'Ecriture-sainte, dit ce pere, est un livre écrit par des personnes inspirées de Dieu (*o*). Les Prophetes n'étoient que comme des instrumens dont Dieu se servoit pour faire connoître aux hommes ses volontés. C'est dans les Ecritures, & non ailleurs, que l'on apprend à connoître & à servir Dieu. L'on doit s'appliquer à s'en bien instruire, en se gardant d'en corrompre le sens par des interprétations purement arbitraires. S. Hippolyte cite ordinairement l'Ecriture selon la version des Septante. Quelquefois néanmoins il a recours aux versions faites sur l'hébreu par Aquila & Symmaque.

Outre l'autorité des Livres divins, il reconnoît aussi celle des Traditions apostoliques. Il s'en sert contre Noëtus, hérétique qui vivoit de son tems, pour prouver que le Verbe de Dieu est descendu du ciel dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, qu'il y a pris un corps & une ame & tout ce qui est de la nature humaine, excepté le péché; qu'il a souffert, qu'il est mort & ressuscité le troisieme jour, qu'il est assis à la droite du Pere, & qu'il viendra juger les vivans & les morts. Il s'exprime d'une maniere très-claire & très-exacte sur le mystere de la Trinité. Il enseigne qu'il n'y a

(*n*) [C'est-à-dire, que telle est l'idée qu'il donne de l'Ecriture-sainte, par la maniere dont il en parle.]

qu'un Dieu en trois personnes. Il emploie le mot de *Trinité*, & dit que la connoissance de cet inéfable mystere étoit réservée aux Chrétiens. Par l'union du Verbe premier-né de Dieu, avec le premier-né d'une Vierge, Jesus-Christ est tout ensemble vrai Dieu & vrai Homme, sans aucun changement de l'une ni de l'autre des deux natures. Chacune des deux natures, dit-il encore, a conservé ses propriétés. Le Verbe faisoit des miracles, la chair souffroit. Il n'y a cependant qu'une personne en Jesus-Christ, qu'un principe des actions propres aux deux natures.

Le baptême rend la vie à l'homme, dit S. Hippolyte; le délivre de l'esclavage du démon, le fait enfant de Dieu, & lui procure l'immortalité. En recevant ce sacrement, on renonce au démon, & on fait profession de croire en la divinité de Jesus-Christ. Le jour de Pâques est destiné à le conférer. En recevant l'Eucharistie, nous mangeons, dit-il, la chair divine de Jesus-Christ, & nous bûvons son précieux sang pour la rémission de nos péchés. On offre tous les jours sur la Table divine, ajoute le saint martyr, ce corps & ce sang en mémoire du sacrifice qu'en fit le Sauveur le jour de la divine & mystérieuse Cêne. Il enseigne aussi que la charité de Jesus-Christ est l'ame de l'Eglise, & le nœud qui unit ses membres; que les Anges veillent à sa conservation & à sa défense.

## II.

V. S. Denys d'Alexandrie. Ses commencemens.

*Fl. tom. II. l. vj. n. 17. & suiv.*

*Ceill. t. III. ch. ix.*

S. Denys, que S. Athanase appelle le docteur de l'Eglise Catholique, & à qui S. Basile & les autres peres Grecs ont donné par excellence le titre de Grand, étoit d'une naissance illustre & d'une famille considérable dans le monde par ses dignités & par ses richesses. Mais ayant renoncé aux erreurs du paganisme dont il avoit d'abord fait profession, il foula aux pieds toute la gloire du siecle, & méprisa pour Jesus-Christ tous les applaudissemens que ses belles qualités naturelles, sa naissance, & les charges qu'il exerçoit, lui attiroient de la part des personnes les plus qualifiées. Il fut un des plus célebres disciples d'Origene, & lui succéda dans

la fonction de maître de l'école de l'église d'Alexandrie, l'an de Jesus-Christ 231. Il étoit dès-lors honoré du sacerdoce. Il lisoit les livres des hérétiques, & il fut par-là en état de les condamner avec plus de certitude. Un de nos freres qui étoit prêtre, dit-il, voulut m'en détourner, & m'empêcher de m'engager dans ce bourbier; & je pensois qu'il avoit raison, lorsque Dieu me dit dans une vision, en termes fort clairs: Lisez tout; car vous êtes en état d'user de discernement, & de rejetter ce qui mérite de l'être.

VI. Sa retraite pendant la persécution.

S. Héracle étant mort, S. Denys fut choisi pour remplir le siege d'Alexandrie, l'an de Jesus-Christ 248. L'édit de la persécution de l'empereur Dece ayant été publié & affiché à Alexandrie, Sabin, préfet d'Egypte, envoya un archer pour arrêter l'évêque Denys. Le saint attendit pendant quatre jours cet archer qui le cherchoit par-tout dans les chemins, sur la riviere, à la campagne, & dans tous les endroits où il croyoit pouvoir le trouver caché; ne s'imaginant pas qu'étant recherché, il fût resté dans sa maison. S. Denys en sortit enfin par ordre de Dieu, & demeura dans sa retraite jusqu'à la fin de la persécution. Mais dans son absence, il n'abandonnoit point son peuple. Il faisoit aller secrétement à Alexandrie des prêtres & des diacres pour secourir son troupeau, pour assister les confesseurs qui étoient dans les prisons, & pour enterrer les corps des martyrs.

VII. Son exil. Sa mort.

Lorsque la persécution fut appaisée, S. Denys travailla à éteindre le schisme de Novatien, & à combattre diverses erreurs. La persécution s'étant renouvellée sous l'empire de Valérien, S. Denys confessa généreusement la foi devant le préfet d'Egypte, qui l'exila dans un lieu éloigné, du côté de la Libye. Quoique le saint évêque fût malade, il partit sans s'inquiéter comment il subsisteroit dans son exil. Il fut suivi de plusieurs Chrétiens d'Alexandrie; & il y attira tant de personnes de divers endroits de l'Egypte, qu'il y tenoit des assemblées nombreuses. Quoique les habitans de Képhro où il étoit exilé, persécutassent d'abord le saint confesseur & ses disciples, jusqu'à leur jetter des pierres, il y en eut en peu de tems un assez grand nombre qui quitterent les idoles

pour se convertir à Dieu. Le préfet Emilien transféra ensuite les confesseurs de Képhro dans la Maréote, marquant à chacun le village où il devoit demeurer. Ce changement d'exil affligea S. Denys, à qui l'on avoit dit qu'il n'y avoit point de Chrétiens en ce lieu, qui d'ailleurs étoit exposé aux courses des voleurs. Mais les freres lui représenterent que la Maréote étant plus près d'Alexandrie, il auroit la consolation de voir plus souvent ses amis, & de tenir des assemblées, tantôt d'une partie de son peuple, & tantôt d'une autre. La chose arriva ainsi. Cet exil dura deux ans. Il ne retourna à Alexandrie, que quand Gallien eut fait cesser la persécution en 260. Il trouva cette ville affligée par la famine & par une sédition si violente, qu'il n'y avoit point de commerce d'un quartier de la ville à l'autre. La peste qui survint, mit le comble à tous ces maux. Les Chrétiens seuls, au milieu de ces calamités, jouissoient de la paix que leur donnoit la patience. Le saint évêque ne pouvant leur rendre en personne tous les devoirs d'un pasteur, fut obligé de leur écrire d'Alexandrie même, comme s'il eût été dans une province éloignée. Les évêques s'étant assemblés à Antioche, pour juger Paul qui en étoit évêque, & qui enseignoit le Sabellianisme, S. Denys fut invité à y assister; mais il s'excusa d'y aller sur son grand âge, & il écrivit aux peres du concile pour rendre témoignage à la vérité contre cette nouvelle hérésie. Il mourut avant la fin du concile, la dix-septieme année de son épiscopat, 264 de Jesus-Christ. (*p*)

VIII. **Ses écrits.** L'on a attribué à S. Denys plusieurs ouvrages qui ne sont pas de lui. Il seroit à souhaiter qu'on recouvrât ceux qui en sont véritablement, sur-tout ses lettres, qui, au jugement d'Eusebe, étoient d'une grande utilité pour le bien de l'Eglise. On voit par ce qui nous en reste, & par quelques fragmens de ses autres ouvrages, qu'il avoit un génie fort élevé, une érudition profonde, une connoissance exacte du dogme & de la discipline de l'Eglise. Il étoit modeste dans ses sentimens, persuasif dans ses discours, plein de zele pour l'honneur de la Religion, pour la pureté de la foi, pour la paix & pour l'unité de l'Eglise.

(*o*) [Les Grecs honorent sa mémoire le 3 Octobre; les Latins, le 17 Novembre.]

Novatien s'étant fait ordonner évêque de Rome du vivant du pape S. Corneille, écrivit à diverses églises des lettres, par lesquelles il donnoit avis de son élection, disant qu'il avoit été ordonné malgré lui. S. Denys lui répondit par une lettre fort courte, mais où l'on voit toute la vivacité de son esprit & le feu de sa charité. Si l'on vous a ordonné malgré vous, comme vous dites, vous nous le prouverez en cédant volontairement. Car il falloit tout souffrir pour ne pas diviser l'Eglise de Dieu. Le martyre que vous auriez enduré pour ne pas faire de schisme, vous eût été, selon moi, aussi glorieux, & plus encore, que de mourir pour ne pas sacrifier aux idoles; puisqu'ici chacun souffre pour sauver son ame, & là pour le salut de toute l'Eglise. Si néanmoins vous persuadez aux freres de se réunir, le bien que vous ferez, effacera votre faute: on ne vous l'imputera plus. Que si vous n'êtes plus le maître des autres, du moins sauvez votre ame à quelque prix que ce soit.

IX. Sa lettre à Novatien.

S. Denys, pour montrer combien il étoit éloigné des erreurs de Novatien, ordonna que l'on accorderoit l'absolution & la communion à tous ceux qui la demanderoient à la mort, sur-tout s'ils l'avoient demandée avant que de tomber malades. Il écrivit aussi sur la pénitence, à diverses églises, des lettres, où il marquoit le tems que devoit durer la pénitence pour les différens péchés.

X. Ses écrits contre Sabellius. Son apologie contre ceux qui l'accusoient de donner atteinte à la divinité du Fils de Dieu.

Le zele que le saint docteur avoit pour la pureté de la foi, le porta à écrire contre l'hérésie de Sabellius, qui confondoit les trois Personnes divines, comme étant trois dénominations d'une seule & unique Personne. S. Denys voulant prouver d'une maniere simple la distinction des trois Personnes de la sainte Trinité, insistoit principalement sur le mystere de l'Incarnation, & raisonnoit ainsi: Le Fils de Dieu s'est fait homme. On ne peut point dire la même chose du Pere. Par conséquent le Pere est distingué du Fils. Quelques fideles, bien instruits de la foi, l'accuserent d'avoir dit que le Fils n'est pas consubstantiel au Pere, & le dénoncerent au pape S. Denys. Le pape assembla un concile qui désapprouva la doctrine attribuée à S. Denys d'Alexandrie. Le pape lui

écrivit suivant l'avis du concile, le priant d'éclaircir ce qu'on l'accusoit d'enseigner. En même tems le Pape écrivit un traité, où il condamnoit également les deux erreurs opposées: celle de Sabellius, qui confondoit les Personnes divines; & celle que l'on attribuoit à S. Denys d'Alexandrie, de soutenir que le Verbe étoit la créature du Pere.

S. Denys d'Alexandrie répondit aussi-tôt par un ouvrage divisé en trois livres, (q) où il expliquoit en quel sens il avoit dit que le Fils n'est pas consubstantiel au Pere. Il l'avoit dit quant à sa nature humaine, mais non pas quant à sa nature divine. Je n'ai trouvé, dit-il, ce mot dans aucun endroit des Ecritures; cependant j'ai dit plusieurs choses qui reviennent à ce sens. Il prouve qu'il a enseigné la doctrine que ce mot signifie, & qu'il a montré que le Fils est un en substance avec le Pere; que le Fils est dans le Pere, & le Pere dans le Fils; que le Fils n'est point une créature, & n'a pas été fait, si ce n'est selon la nature humaine; qu'il est Fils de Dieu, non par adoption, mais par nature. S. Athanase trouvoit la doctrine de S. Denys si exacte, qu'il permettoit aux Ariens de parler en tout comme lui.

S. Denys étoit dans les mêmes sentimens que S. Cyprien sur la question du baptême des hérétiques. Il en écrivit au pape S. Etienne, & à ses successeurs, S. Sixte & S. Denys. Mais il garda toujours une aussi grande modération que S. Cyprien.

XI. Sa conférence avec les Millénaires, fort remarquable.

Il écrivit contre l'erreur des Millénaires, qui s'étoit fort répandue en Egypte. Il fait voir que les partisans de cette erreur n'avoient point des pensées hautes du regne glorieux de Jesus-Christ & de notre résurrection, & qu'ils sembloient n'attendre dans le royaume de Dieu que des choses petites, périssables & semblables à celles de la vie présente. Il rapporte que cette doctrine ayant causé de funestes divisions dans le canton d'Arsinoé, il s'étoit transporté sur les lieux; qu'il y avoit assemblé tous les prêtres & les docteurs, &

(q) [M. Fleury dit, trois: dom Ceillier, quatre: M. Baillet, quatre ou cinq. C'est que ces livres n'existent plus. On ne les connoît que par le rapport des anciens auteurs qui en ont parlé.]

avoit

avoit été en conférence avec eux pendant trois jours de suite, depuis le matin jusqu'au soir. On témoigna des deux côtés ne rien désirer autre chose que la vérité. On se proposoit les questions avec douceur & charité. On discutoit les raisons avec beaucoup d'application. On n'éludoit point la force d'une bonne raison par de vaines chicanes. On exposoit tout ce que l'on savoit de plus fort en faveur de son sentiment, & on se rendoit à une vérité quand elle avoit été solidement prouvée. S. Denys vint à bout dans cette dispute vraiment chrétienne, exemple extrêmement rare, de ramener tous ceux qui étoient auparavant dans l'erreur, & qui le remercierent de les avoir détrompés.

XII. Son jugement sur l'apocalypse.

Comme l'apocalypse étoit le principal fondement de l'erreur des Millénaires, S. Denys parle de l'autorité de ce livre. Il est infiniment éloigné de le rejetter comme avoient fait quelques-uns. Je suis persuadé, dit le saint docteur, que l'apocalypse est aussi admirable, qu'elle est peu connue. Car quoique je n'en entende pas les paroles, je sais néanmoins qu'elle renferme de grands sens sous leur obscurité & leur profondeur. Je ne me rends point le juge de ces vérités, & je ne les mesure point par la petitesse de mon esprit; mais donnant plus à la foi qu'à la raison, je les crois si élevées au-dessus de moi, qu'il ne m'est pas possible d'y atteindre. Ainsi je ne les estime pas moins, lors même que je ne puis les comprendre; mais au contraire, je les révere d'autant plus, que je ne les comprends pas.

XIII. Sa lettre canonique.

De tous les écrits de S. Denys d'Alexandrie, le seul qui nous reste entier, est la lettre canonique à l'évêque Basilide, qui l'avoit consulté sur plusieurs points de la discipline. La premiere question regarde l'heure à laquelle on pouvoit rompre le jeûne le jour de Pâque. S. Denys répond que la joie pascale ne doit commencer qu'à la Résurrection de Jesus-Christ; & il prouve que Jesus-Christ est ressuscité avant le jour. Ceux qui ont passé la semaine sans manger, peuvent manger plutôt. Il loue ceux qui ont assez de zele pour ne point manger jusqu'à la quatrieme veille, qui est six heures du matin. Il conclut ainsi: Vous nous avez fait ces questions,

mon cher fils, non par ignorance, mais pour nous faire honneur & entretenir la concorde : & moi j'ai déclaré ma pensée, non pour faire le docteur, mais pour user de la simplicité avec laquelle nous devons conférer ensemble. L'humilité le faisoit parler ainsi ; car son autorité étoit très-grande, par la dignité de son siege, par son âge, par sa qualité de confesseur, par ses vertus & par sa science.

XIV. Histoire du vieillard Sérapion.

Fabien, évêque d'Antioche, sembloit disposé à suivre le schisme & la doctrine de Novatien. S. Denys lui écrivit une Lettre, où après lui avoir dit d'excellentes choses sur la pénitence, il ajoutoit: Je veux vous proposer un exemple qui est arrivé parmi nous. Il y avoit ici un vieillard fidele, nommé Sérapion, qui, après avoir toujours mené une vie irréprochable, étoit enfin tombé dans la persécution. Il demandoit souvent pardon, & personne ne l'écoutoit. Etant depuis tombé malade, il demeura trois jours de suite sans voix & sans sentiment. Le quatrieme jour s'étant un peu éveillé, il appella le fils de sa fille, & lui dit : Eh, mon enfant, jusqu'à quand veut-on me retenir ? De grace qu'on se hâte de m'envoyer à Dieu ; faites venir un prêtre. L'enfant courut. Il étoit nuit, & le prêtre qu'il trouva étoit malade. J'avois donné ordre, ajoute S. Denys, que l'on donnât l'absolution aux mourans, s'ils la demandoient instamment. (r). Le prêtre donna à l'enfant un petit morceau de l'Eucharistie, lui ordonnant de la tremper, & de la faire couler dans la bouche du vieillard. L'enfant retourna, & Sérapion lui dit: Mon enfant, faites ce que vous a dit le prêtre, & me délivrez. L'enfant trempa l'Eucharistie, & la fit couler dans la bouche de Sérapion, qui rendit l'esprit après un leger soupir. N'est-il pas clair, conclut S. Denys, que cet homme fut conservé jusqu'à ce qu'il eût été reconnu pour fidele, à cause de tant de bonnes œuvres qu'il avoit faites ?

## III.

XV. S. Grégoire

Theodore, qui fut depuis nommé Grégoire & surnommé

(r) [ M. Fleury dit, s'ils la demandoient, & principalement s'ils l'avoient instamment demandée auparavant. ]

Thaumaturge, à cause du grand nombre & de l'éclat de ses miracles, étoit né à Néocésarée dans le Pont, de parens nobles & riches. Son pere étoit païen. Il le perdit à l'âge de quatorze ans, & il commença dès-lors à se dégoûter des superstitions dans lesquelles il avoit été élevé, & à s'instruire de la vraie Religion. Il fit de grands progrès dans l'éloquence. Il apprit aussi la langue latine, nécessaire à ceux qui aspiroient aux charges. Il résolut de voyager pour se perfectionner dans cette étude. Il alla avec son frere Athénodore à Césarée [en Palestine], où Origene s'étoit retiré pour éviter les poursuites de Démetrius, évêque d'Alexandrie. Les deux freres, charmés des discours d'Origene & des exemples de vertu qu'il leur donnoit, s'attacherent à lui & devinrent ses plus intimes amis. Mon ame, dit Grégoire, s'attacha à celle de mon excellent maître aussi étroitement, que celle de Jonathas à celle de David. Il ne songea plus ni à l'étude des loix romaines, ni à sa patrie, ni à ses parens, & ne pensa qu'à faire sous un tel maître, de grands progrès dans la Philosophie & dans la Théologie.

Thaumaturge. Il se forme sous Origene.

*Fl. tom. II. l. v. n. 56. & suiv.*

*Ceill. t. III. ch. xvij.*

Cependant la persécution ayant obligé Origene de se cacher, Grégoire se retira à Alexandrie. Quoiqu'il n'eût pas encore reçu le baptême, sa vie étoit déjà si pure, qu'il sembloit reprocher aux jeunes gens de son âge le déréglement de la leur. Pour s'en venger, ils dresserent à son innocence des pieges, dont Dieu le délivra. L'Eglise étant en paix sous le jeune Gordien, Grégoire retourna à Césarée, où il acheva de s'instruire sous la conduite d'Origene. On croit que ce fut alors qu'il reçut le baptême. S'étant donc fait un trésor de toutes sortes de richesses spirituelles sous la discipline d'Origene, il retourna dans son pays avec son frere Athénodore, qui avoit toujours été le compagnon de ses études & de ses voyages. Mais avant que de partir, Grégoire voulut témoigner à son maître sa reconnoissance, par un discours qu'il prononça en sa présence & dans une nombreuse assemblée.

XVI. Il est fait évêque de Néocésarée.

AN 244.

L'embarras des affaires dégoûta bien-tôt Grégoire du séjour de Néocésarée. Il se retira donc à la campagne, abandonnant tous ses biens, sans se réserver d'autres richesses que

ſa foi & ſa vertu. A peine commençoit-il à jouir des douceurs de la ſolitude, qu'il fut forcé de recevoir l'ordination pour être évêque de Néocéſarée. Il eut beau ſe cacher & paſſer d'un lieu dans un autre, il fallut ſe rendre à la vocation divine. Il étoit encore jeune. Ne voulant point s'engager trop tôt dans l'exercice du miniſtere, il prit du tems pour s'y préparer par une profonde étude de la Religion. Ce fut pendant ce tems qu'il reçut de S. Jean l'Evangéliſte, dans une viſion, le ſymbole de la foi, qu'il prêcha depuis à ſon égliſe. Son épiſcopat ne fut qu'une ſuite de miracles & de converſions. Il s'appliqua à établir la foi, non-ſeulement dans Néocéſarée, mais encore dans les villes voiſines; & il donna des évêques à celles qui en manquoient. Celle de Comane lui envoya des députés pour le prier de venir préſider à l'élection qu'on devoit y faire d'un évêque. Il y alla, & paſſa chez eux quelques jours, les animant à la vertu par ſes diſcours & par ſes actions.

XVII. Il éleve à l'épiſcopat S. Alexandre le charbonnier.

Les Magiſtrats déſiroient un paſteur diſtingué par des qualités éclatantes, telles qu'ils en voyoient dans S. Grégoire. Pour lui qui ne conſidéroit que ſa ſainteté, il leur dit qu'ils ne devoient point s'arrêter aux qualités extérieures; qu'un homme pouvoit cacher le plus grand mérite ſous l'extérieur le plus mépriſable. Quelqu'un voulant tourner ce diſcours en raillerie, dit: Si vous voulez un homme qui n'ait rien de brillant, vous n'avez qu'à choiſir Alexandre le charbonnier. S. Grégoire demanda qui étoit cet Alexandre. Un des aſſiſtans le préſenta en riant. Il étoit couvert de haillons ſales, & l'on connoiſſoit ſon métier à la noirceur de ſon viſage & de ſes mains. Alexandre n'étoit point étonné; il ne regardoit perſonne, & paroiſſoit content de ſon état. S. Grégoire jugea qu'il y avoit en cet homme quelque choſe d'extraordinaire. Il le tira à part, & lui demanda qui il étoit. Alexandre lui avoua que ce n'étoit point la néceſſité qui l'avoit réduit en cet état, mais le déſir de ſe cacher en pratiquant la vertu. Je regarde, diſoit-il, cette pouſſiere de charbon, comme un maſque qui m'empêche d'être connu. Je ſuis jeune, comme vous voyez; & en un autre état je paroîtrois aſſez bien

fait. C'eſt une occaſion de tentation pour un Chrétien, qui regarde la pureté comme ſon tréſor. Ce métier ſert encore à me faire gagner innocemment de quoi ſubſiſter.

S. Grégoire l'ayant bien examiné, le laiſſa entre les mains de ceux qui l'accompagnoient, leur preſcrivant ce qu'il falloit faire, & retourna dans l'aſſemblée. Il y parla des devoirs d'un évêque, & les entretint juſqu'à ce qu'on ramenât Alexandre. Ils l'avoient fait baigner, & l'avoient revêtu d'habits convenables; enſorte qu'il parut un autre homme, & attira les ieux de tout le monde. Ne vous étonnez pas, dit S. Grégoire, ſi vous vous étiez trompés en jugeant de cet homme ſelon les ſens; le démon vouloit rendre inutile ce vaſe d'élection, en le tenant caché. Enſuite il ſacra Alexandre ſolemnellement avec les cérémonies accoutumées, & le pria de parler devant l'aſſemblée. Il s'en acquitta ſi bien, qu'il juſtifia pleinement le jugement de S. Grégoire. Son diſcours étoit ſolide & plein de ſens, mais peu orné. Un jeune Athénien qui ſe trouva préſent, s'en mocqua, parce qu'il n'avoit pas l'élégance Attique: mais il en fut repris dans une viſion. Alexandre gouverna dignement l'égliſe de Comane juſqu'à la perſécution de Dece, où il ſouffrit le martyre par le feu.

XVIII. Sa retraite pendant la perſécution. Sa mort.

Cette même perſécution obligea S. Grégoire de ſe retirer dans le déſert, d'où il ne ſortit que quand la paix eut été rendue à l'Egliſe. Il avoit auſſi conſeillé à ſon peuple de fuir; ce qui fut cauſe qu'aucun des fideles de Néocéſarée ne tomba. Etant ſur une colline avec un prêtre idolâtre qu'il avoit converti, & que depuis il avoit fait diacre, il ne ceſſoit de prier Dieu les mains étendues & regardant le ciel fixement. Les païens ayant couru par toute la montagne, & viſité toutes les cavernes, revinrent dans le vallon, & dirent qu'ils n'avoient vu que deux arbres fort proches l'un de l'autre. L'un d'eux y alla ſeul, & trouva l'évêque & ſon diacre immobiles en oraiſon, au même lieu où les autres diſoient avoir vu deux arbres. Il ſe jetta aux pieds de S. Grégoire, ſe convertit, & devint compagnon de ſa fuite.

Peu de tems après, la ville de Néocéſarée étant attaquée de la peſte qui déſoloit tout l'empire, les habitans eurent

recours au ſaint évêque, qui les convertit tous; les uns pour les avoir délivrés de la maladie; les autres par la crainte d'y tomber. Se voyant près de mourir, il s'informa s'il reſtoit encore des infideles dans toute la ville & le territoire; & ayant appris qu'il n'en reſtoit que dix-ſept, il remercia Dieu de ce qu'il ne laiſſoit à ſon ſucceſſeur qu'autant d'idolâtres qu'il avoit trouvé de Chrétiens. Le grand nombre de ſes miracles le fit appeller, par les ennemis même de l'Egliſe, un autre Moyſe (ſ).

XIX. Ses ouvrages.

S. Jérôme dit que S. Grégoire a fait paroître dans ſes ouvrages une ſcience profonde, ſoit de la philoſophie humaine, ſoit des divines Ecritures. Son éloquence, ſes vertus & ſes miracles, l'ont rendu très-célebre dans l'Egliſe. Il ne nous reſte de ſes ouvrages que [ ceux qui ſuivent; ſavoir ], ſon diſcours en l'honneur d'Origene, qui eſt une piece d'éloquence des plus achevées, où l'on admire également l'art & la ſcience de l'auteur; & ſon ſymbole qu'il reçut de S. Jean l'évangéliſte dans une viſion, qu'il enſeigna toujours dans l'Egliſe, & qu'il tranſmit à ſes ſucceſſeurs comme l'unique héritage qu'il leur laiſſoit. S. Grégoire de Nyſſe ſemble regarder ce ſymbole comme le moyen dont Dieu s'étoit ſervi pour conſerver cette Egliſe pure de toutes les héréſies juſqu'à ſon tems, où elle en gardoit encore l'original écrit de la main de ſon évêque. On ne doute pas non plus que la paraphraſe ſur l'Eccléſiaſte, qui ſe trouve parmi les œuvres de S. Grégoire Thaumaturge, ne ſoit véritablement de lui. Enfin nous avons une épitre canonique qui eſt unanimement attribuée à ce ſaint évêque.

XX. Son épitre canonique.

Les ravages que firent les Goths dans l'Aſie, le Pont, la Thrace & la Macédoine, ſous le foible gouvernement de Gallien, donnerent occaſion à pluſieurs Chrétiens de commettre des crimes. S. Grégoire, conſulté à ce ſujet par un évêque ſur la maniere dont les coupables devoient être punis, lui répondit par cette célebre lettre, où l'on voit pluſieurs dégrés de pénitence diſtingués dès-lors. Quelques-uns

(ſ) [ Il mourut vers l'an 270: & l'Egliſe honore ſa mémoire le 17 Novembre. ]

étoient admis aux prieres publiques, mais prosternés. D'autres n'étoient reçus qu'aux instructions. Plusieurs en étoient même exclus. On voit dans cette épitre canonique, comme dans celle de S. Denys d'Alexandrie, que ces anciens casuistes décidoient tout par l'autorité de l'Ecriture.

## I V.

XXI. [ S. Firmilien, évêque de Césarée en Cappadoce.]

*Fl. tom. II. l. vij. n. 30. & suiv.*

*Ceill. t. III, ch. xvj.*

[ S. Firmilien, évêque de Césarée en Cappadoce (1), fut l'un des plus grands & des plus savans évêques de son siecle. Il étoit originaire de la Cappadoce, né de parens célebres pour leur noblesse, mais engagés dans les superstitions du paganisme. On croit qu'il fut converti à la foi par Origene, pour lequel il conserva toujours une estime & un respect extraordinaire. Dès la dixieme année du regne d'Alexandre, 231 de Jesus-Christ, il paroissoit dans l'Eglise avec éclat; & l'on ne doute point qu'il n'ait été dès-lors honoré de la dignité épiscopale, puisqu'il assista au concile d'Icone assemblé vers ce tems-là. Origene s'étant retiré dans la Palestine pour éviter la persécution de Démétrius son évêque, S. Firmilien venoit quelquefois passer du tems auprès de lui pour profiter de ses lumieres & de sa doctrine. Il l'invita aussi de venir dans la Cappadoce, pour le bien spirituel de son église. On voit en effet qu'Origene y étoit vers l'an 235, & qu'il y passa deux ans. Le schisme de Novatien ayant pénétré jusques dans Antioche, S. Firmilien fut un de ceux qui inviterent S. Denys, évêque d'Alexandrie, à se trouver avec eux à Antioche pour faire cesser la division. Quelques années après, il eut la joie de voir cette division s'éteindre. Mais la dispute sur le baptême des hérétiques, excita de nouveaux troubles. S. Firmilien, fondé sur un usage qu'il prétendoit avoir toujours été dans la Cappadoce, & sur la décision du concile d'Icone, soutenoit qu'on devoit rebaptiser les hérétiques. S. Cyprien lui ayant écrit sur ce point, il lui adressa

(1) [ M. Racine ayant fait mention particuliere de S. Firmilien & de saint Anatole dans sa Table chronologique, on a cru devoir les faire connoître ici par ce supplément, d'après M. Fleury & dom Ceillier. ]

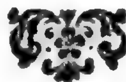
une réponse qui a été conservée, & qui montre que bien qu'il fût d'un sentiment différent de celui du pape S. Etienne, il lui étoit uni par les liens de la charité. On lui attribuoit l'histoire du jeune martyr Cyrille, dont il sera parlé dans l'Article suivant. S. Basile cite de lui plusieurs discours. Il parut avec distinction dan le concile qui se tint à Antioche en 264 contre Paul de Samosate. Comme il étoit en chemin pour se rendre à celui qu'on y avoit indiqué vers la fin de l'an 269, il mourut à Tharse. Les Grecs honorent sa mémoire le 28 Octobre, que l'on croit avoir été le jour de sa mort.

XXII. [S. Anatole, évêque de Laodicée en Syrie.] *Fl. tom. II. l. viij. n. 5. Ceill. t. III. ch. xv.*

S. Anatole d'Alexandrie fut très-savant dans les lettres humaines & dans la philosophie. Ses citoyens lui avoient déféré l'école d'Aristote, très-considérable dans Alexandrie. Comme il se trouva en Syrie à l'occasion du premier concile qui se tint à Antioche contre Paul de Samosate, Théotecne, évêque de Césarée, le retint, & lui imposa les mains, le destinant pour être son successeur ; & ils gouvernerent cette église pendant quelque tems ensemble. Mais ensuite passant à Laodicée, il y fut arrêté par les freres ; & ils l'élurent évêque à la place de S. Eusebe son ami, qui étoit mort ; c'étoit vers l'an 269. Il composa plusieurs ouvrages, entr'autres un canon pascal, que nous avons, mais seulement de la traduction de Rufin, c'est-à-dire, d'une maniere peu capable de faire honneur à son original. S. Anatole paroît avoir vêcu jusqu'au tems de Dioclétien, & être mort en paix avant la persécution. Les martyrologes marquent sa fête au 3 Juillet.

On auroit pu placer dans cet Article, Minucius Felix, & Jule Africain, qui sont encore deux autres auteurs ecclésiastiques de ce siecle : mais il en sera parlé ailleurs (*u*). ]

(*u*) [ Il sera parlé de Minucius Félix dans l'Article suivant, n. 2. & suiv. & de Jule Africain, Art. IX. n. 5. ]



ARTICLE

# ARTICLE VI.

## *Persécutions. Martyrs.*

L'Eglise n'avoit pas été fort agitée pendant les vingt dernieres années du second siecle : mais le démon en diminuant la violence, avoit augmenté la séduction. Nous avons parlé des diverses hérésies, par lesquelles il s'efforça de lui enlever une partie de ses enfans. Au commencement du troisieme siecle, il eut de nouveau recours à la violence, & Dieu permit la persécution de Sévere pour couronner les forts, fortifier les foibles, & purger son Eglise d'un grand nombre de Chrétiens lâches & charnels qui la deshonoroient.

### I.

I. Persécution de Sévere. AN 202.

L'empereur Sévere avoit d'abord été favorable aux Chrétiens. On ne dit point ce qui le fit changer à leur égard ; mais il est certain que dès la seconde année du troisieme siecle, il défendit, par un édit, de se faire Juif ou Chrétien. La persécution fut si violente, que plusieurs crurent que la fin du monde approchoit. On n'en est pas surpris, quand on sait que Sévere étoit fort cruel, & en même tems très-ferme à exécuter ce qu'il avoit une fois entrepris. Quelques gouverneurs de provinces firent ensorte de ne point prendre de part à cette persécution. L'un fournissoit une réponse aux Chrétiens, pour avoir occasion de les renvoyer. Un autre se contentoit d'appeller brouillon & étourdi, un Chrétien qu'on lui présentoit, & le renvoyoit après l'avoir réprimandé & lui avoir recommandé d'être sage & tranquille. Quelques-uns témoignerent assez clairement qu'ils n'aimoient pas ces sortes d'affaires. Il s'en trouvoit qui étant avares, recevoient de l'argent des églises qui se cotisoient ; & moyennant une somme qu'on leur donnoit, on obtenoit d'eux quelques adoucissemens.

II. Cause de cette persécution.

Le progrès surprenant que faisoit la Religion Chrétienne, fut une des causes de cette persécution. Les Chrétiens étoient en très-grand nombre dans toutes les villes. Les païens se plaignoient que leurs temples n'avoient plus de revenus. L'excellence de la vertu des fideles, les miracles qu'ils faisoient, leur constance au milieu des plus longs & des plus cruels supplices, le témoignage que les démons mêmes étoient contraints de rendre à la divinité du Christianisme, amenoient chaque jour à l'Eglise des personnes de tout âge & de toute condition, qui demandoient à entrer dans son sein. Un si grand progrès de la Religion Chrétienne, étoit insupportable aux païens, qui couvroient cette véritable cause de leur haine, sous le prétexte des divers crimes dont on accusoit les Chrétiens.

Une autre cause de la persécution de Sévere, fut l'impression que le Christianisme faisoit de plus en plus sur l'esprit des politiques. Pour en bien juger, il faut supposer les hommes tels qu'ils étoient alors. Nous trouvons dans le dialogue de Minucius Félix, avocat à Rome, fait en sa présence entre Octavius & Cécilius ses amis, la plûpart des raisons que les païens les plus sensés alléguoient contre la Religion Chrétienne. Il faut convenir qu'elles devoient beaucoup frapper les hommes qui vivoient dans ce tems-là. Cécilius avoit moins d'intérêt que les politiques, à en être touché : cependant combien lui paroissoient solides les réflexions qu'il fit dans son discours ! Il nous paroît utile d'en rapporter les principaux traits, afin que l'on connoisse ce que pensoient alors de la Religion Chrétienne, ceux d'entre les païens qui passoient pour les plus raisonnables & les plus modérés.

III. Plaintes des païens contre les Chrétiens.

On ne peut voir sans indignation & sans douleur, dit Cécilius encore païen, que des gens qui n'ont ni teinture des lettres, ni connoissance des arts, osent décider de la nature souveraine dont tant de sectes de philosophes disputent encore, & avec raison ; puisque bien loin de connoître les choses divines, nous ne nous connoissons pas nous-mêmes. Dans l'obscurité où nous vivons, le meilleur est de suivre les anciennes traditions ; & sans vouloir juger les dieux, en croire nos peres &

nos ancêtres, qui étoient plus près de l'origine du monde. Toutes les nations s'accordent à croire les dieux immortels, quoiqu'on sache peu de chose sur leur nature & leur origine. N'y a-t-il donc pas de la présomption & de l'impiété à vouloir détruire une religion si ancienne? Qu'y oppose-t-on? Des gens de la lie du peuple pour la plûpart, des femmes crédules, gens qui font des assemblées nocturnes, & dont toute la conduite semble ne chercher que les ténebres. Ils méprisent toutes les choses de la terre, & leur folie va jusqu'à ne compter pour rien les tourmens & la mort, sous prétexte d'une prétendue résurrection qu'ils esperent. On ne diroit pas d'eux tant de choses honteuses, si ces bruits n'étoient soutenus d'un fond de vérité. Qu'on en retranche la moitié, il en restera assez pour les faire juger dignes d'être en horreur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils font profession d'adorer un homme qui a été puni du dernier supplice sur le bois infâme de la croix. Ses partisans sont aussi malheureux que lui; & ce Dieu est si puissant, qu'il laisse ceux qui l'adorent dans la pauvreté & dans la souffrance. Les Chrétiens soutiennent que ce Dieu, qu'ils ne peuvent ni montrer ni voir, est en tout lieu, présent à toutes les actions & aux plus secrettes pensées des hommes. Ils menacent du feu le monde entier, & ajoutent à cette extravagance des contes de vieilles; qu'ils renaîtront après avoir été réduits en cendre. Ils se promettent une vie heureuse & éternelle après la mort, & menacent les autres d'une peine éternelle. Ils attribuent à Dieu tout ce que nous faisons, & prétendent que ce n'est pas ceux qui le veulent qui embrassent leur secte, mais ceux qui ont été choisis: ainsi ils font de Dieu un juge injuste, qui ne punit pas dans les hommes la volonté. Leur Dieu ne peut ou ne veut pas les secourir: donc il est foible ou injuste. Les Romains sans ce Dieu, jouissent de l'empire du monde, tandis que les Chrétiens, pleins de crainte & d'inquiétude, s'abstiennent même des plaisirs honnêtes. Pour peu qu'il leur reste de bon sens & de modestie, ils devroient cesser de chercher les secrets du ciel, & la destinée du monde: c'est assez de regarder à ses pieds, sans vouloir discourir des choses di-

vines. Quel orgueil de décider ſur des points ſi difficiles, quand on voit de ſi grands hommes dans le doute !

IV. Converſion ſurprenante de Cécilius.

En remontant au tems dont nous parlons, on ſentira qu'un tel diſcours devoit faire impreſſion ſur des gens qui avoient été élevés dans l'idolâtrie, & qui étoient plongés dans d'épaiſſes ténebres. La réponſe d'Octavius eſt très-ſolide, & contient pluſieurs choſes ſemblables à celles que nous avons rapportées dans l'analyſe de l'apologétique de Tertullien, & dans celle de l'ouvrage d'Origene contre Celſe. Mais étoit-on en état d'en ſentir alors toute la force ? Et peut-on s'empêcher d'admirer la puiſſance de la grace dans la converſion ſubite de Cécilius ? Nous ſommes, s'écria-t-il, tous deux victorieux : Octavius triomphe de moi, &je triomphe de mon erreur. Je me ſoumets à Dieu, & je confeſſe que la Religion de Jeſus-Chriſt, que j'embraſſe dès ce moment, eſt la ſeule véritable. L'on croit que c'eſt ce Cécilius dont Dieu s'eſt ſervi pour convertir S. Cyprien. Ces converſions ſi promptes & ſi étonnantes, irritoient ceux des païens qui demeuroient dans leur infidélité & dans leurs ténebres. Les Chrétiens, qui convertiſſoient ainſi ſur le champ ceux qui leur avoient été le plus oppoſés, paroiſſoient dangereux ; en ce qu'on croyoit qu'ils avoient des ſecrets infaillibles pour perſuader, & s'attacher ceux à qui ils vouloient faire embraſſer leur religion.

La perſécution de Sévere fut générale. Elle commença en Egypte, d'où elle s'étendit aux autres provinces. Il y eut un très-grand nombre de martyrs à Alexandrie, parce qu'il y alloit des Chrétiens de tous les pays d'alentour, pour chercher la lumiere qui ſe trouvoit dans la célebre école de cette ville. S. Léonide, pere d'Origene, fut un des premiers qui répandit ſon ſang pour la foi.

## II.

V. Sainte Per-

En Afrique, la perſécution fut violente (*v*)… On arrêta à

(*v*) [ On a vu au ſecond ſiecle, Art. VII*. n. 7. les martyrs Scillitains, que M. Racine avoit placés ici comme ayant ſouffert le martyre en la premiere année du troiſieme ſiecle, au lieu que ce fut en la derniere du ſecond ſiecle. ]

Carthage, l'an 203 ou 205, quatre jeunes catéchumenes, Révocat & Félicité, esclaves du même maître; Saturnin & Secondulus; & avec eux Vivia Perpétua, noble & bien élevée. Elle avoit son pere & sa mere, & deux freres, dont l'un étoit catéchumene. Elle étoit mariée, & avoit un fils à la mamelle, qu'elle nourrissoit de son lait. Elle étoit âgée d'environ vingt-deux ans. Félicité étoit enceinte. On leur associa Satur, qui desiroit de n'être point séparé de ses freres. On les garda quelques jours avant que de les mettre en prison. Perpétue écrivit elle-même l'histoire de son martyre en ces termes: Comme nous étions encore avec les persécuteurs, mon pere vouloit me faire tomber par l'affection qu'il avoit pour moi. Comme il me pressoit, je lui dis: Mon pere, voyez-vous ce vase qui est par terre? Oui, dit-il. J'ajoutai: Peut-on lui donner un autre nom que le sien? Non, répondit-il. Je ne puis non plus me dire autre que je ne suis, c'est-à-dire, Chrétienne. Mon pere indigné de cette parole, se jetta sur moi comme pour m'arracher les ieux; mais il s'en retourna vaincu, & tous les artifices du démon furent inutiles. Ayant été quelques jours sans voir mon pere, j'en rendis graces au Seigneur, & son absence me soulagea.

pétue & sainte Félicité, & autres saints martyrs.

*Fl. tom. II. l. v. n. 11. & suiv.*

AN 203 ou 205.

Ce fut dans ce peu de jours que nous fumes baptisés, & je fus inspirée de ne demander à Dieu au sortir de l'eau, que la patience dans les tourmens. Peu de jours après, on nous mit en prison. J'en fus effrayée; car je n'avois jamais été dans de telles ténebres. O la rude journée! La foule nous causa une extrême chaleur. Je séchois d'inquiétude pour mon enfant. Alors les bienheureux diacres, Tertius & Pompone, qui nous assistoient, obtinrent pour de l'argent, que nous eussions la liberté de sortir, & de passer quelques heures en un lieu plus commode, dans la prison, pour nous rafraîchir. Nous sortîmes; chacun pensoit à soi: je donnois à téter à mon enfant, qui mouroit de faim. Je le recommandois fort à ma mere. Je fortifiois mon frere. J'étois pénétrée de douleur de voir celle que je leur causois, & je passai plusieurs jours dans de grandes inquiétudes. M'étant accoutumée à garder mon enfant dans la prison, je me trouvai fort soula-

gée, & la prison devint pour moi un palais, ensorte que je la préférois à tout autre endroit. Alors mon frere me dit: Ma sœur, je sais que vous avez grand crédit auprès de Dieu: priez-le de vous faire connoître par quelque vision, si ceci finira par le martyre. Comme le Seigneur m'avoit déjà accordé beaucoup de faveurs, je répondis hardiment à mon frere, que le lendemain je lui en dirois des nouvelles. Je priai Dieu; & voici ce qui me fut montré.

VI. Vision de sainte Perpétue.

Je vis une échelle d'or très-haute, qui s'élevoit de la terre jusqu'au ciel; mais si étroite, qu'il ne pouvoit y monter qu'une personne à la fois. Aux deux côtés étoient attachées toutes sortes de ferremens, des épées, des lances, des crocs, des couteaux; ensorte qu'un homme qui eût monté négligemment, ou sans regarder en haut, auroit été déchiré. Au bas de l'échelle étoit couché un gros dragon d'une grandeur énorme, qui considéroit ceux qui vouloient monter, pour les en détourner en leur faisant peur. Le premier qui monta fut Satur, qui n'étoit point avec nous quand nous fûmes arrêtés, & qui se livra depuis volontairement à cause de nous. Lorsqu'il fut arrivé au haut de l'échelle, il se tourna vers moi, & me dit: Perpétue, je vous attends; mais prenez garde que ce dragon ne vous morde. Je lui répondis: Au nom de Notre-Seigneur Jesus-Christ, il ne me fera point de mal. Le dragon leva doucement sa tête de dessous l'échelle, comme s'il eût eu peur de moi; & étant montée sur le premier échelon, je marchai sur sa tête. Je montai, & je vis un jardin immense, & au milieu un grand homme assis, habillé en pasteur avec des cheveux blancs. Il tiroit le lait de ses brebis, environné de plusieurs milliers de personnes vêtues de blanc. Il leva la tête, me regarda, & me dit: Vous êtes la bien venue, ma fille; puis il me fit approcher, & me donna comme une bouchée de caillé de ce lait qu'il tiroit. Je la reçus en joignant les mains, & la mangeai. Tous ceux qui l'environnoient, répondirent: Amen. Je m'éveillai à ce bruit, sentant quelque chose de doux dans ma bouche. Aussi-tôt je racontai cette vision à mon frere. Nous comprîmes que nous devions souffrir, & nous commençâmes à n'avoir plus aucune

espérance dans le siecle. Perpétue & son frere crurent que cette bouchée précieuse signifioit l'Eucharistie, que l'on avoit coutume de donner aux martyrs pour les préparer au combat. Elle continue ainsi son récit.

VII. Sainte Perpétue résiste aux instances de son pere.

Peu de jours après, le bruit se répandit que nous devions être interrogés. Mon pere vint de la ville à la prison, accablé de tristesse, & me disoit: Ma fille, ayez pitié de mes cheveux blancs, ayez pitié de votre pere. Si je vous ai moi-même élevée jusqu'à cet âge, si je vous ai donné plus de marques de tendresse qu'à tous vos freres, ne me rendez pas l'opprobre des hommes. Regardez votre mere & votre tante; regardez votre fils qui ne pourra vivre après vous. Quittez cette fierté & cette obstination, de peur de nous perdre tous. Mon pere me parloit ainsi, en me témoignant toute sa tendresse, me baisant les mains, se jettant à mes pieds, pleurant, & ne me nommant plus sa fille, mais sa dame. Je le plaignois, voyant que de toute notre famille, il seroit le seul qui ne se réjouiroit point de mon martyre. Je lui dis, pour le consoler: Sur l'échafaud, il arrivera ce qu'il plaira à Dieu; car nous ne sommes point en notre puissance, mais en la sienne. Il se retira fort contristé.

VIII. Condamnation des saints martyrs.

Le lendemain comme nous dînions, on vint tout-d'un-coup nous enlever pour être interrogés, & nous arrivâmes à la place. Le bruit s'en répandit aussi-tôt dans les qnartiers voisins, & il s'amassa un peuple infini. Nous montâmes sur l'échafaud: les autres furent interrogés, & confesserent: on vint aussi à moi, & mon pere parut à l'instant avec mon fils, & il me tira de ma place, me conjurant d'avoir pitié de mon enfant. Le juge me dit: Epargnez la vieillesse de votre pere, & l'enfance de votre fils: Sacrifiez pour la prospérité des empereurs. Je n'en ferai rien, répondis-je. Êtes-vous Chrétienne, me dit-il? Je lui répondis: Je suis Chrétienne. Comme mon pere s'efforçoit de me tirer de dessus l'échafaud, le juge commanda qu'on l'en chassât; & il reçut un coup de baguette. Je le sentis comme si j'eusse été frappée moi-même; tant je fus affligée de voir mon pere maltraité dans sa vieillesse. Alors le juge prononça notre sentence, & nous con-

damna tous à être exposés aux bêtes. Nous retournâmes pleins de joie à la prison. Comme mon enfant avoit coutume de me téter & de demeurer avec moi dans la prison, j'envoyai aussi-tôt le diacre Pompone pour le demander à mon pere; mais il ne voulut pas le donner, & Dieu permit que l'enfant n'eût plus besoin de téter, & que mon lait ne m'incommodât plus.

Sainte Perpétue raconte sa seconde vision, & continue ainsi: Le concierge de la prison nous estimoit beaucoup, voyant qu'il y avoit en nous une vertu divine; ainsi il laissoit entrer plusieurs personnes pour nous voir & nous procurer une consolation mutuelle. Comme le jour du spectacle approchoit, mon pere vint me trouver accablé de tristesse. Il commença à s'arracher la barbe, à se jetter à mes pieds, à maudire ses années, & à dire des choses capables d'émouvoir toutes les créatures. J'avois pitié de sa malheureuse vieillesse.

Sainte Perpétue raconte une troisieme vision qu'elle eut, & termine ainsi sa relation: Je m'éveillai, & je compris que je ne combattois pas contre les bêtes, mais contre le démon; & je me tins assurée de la victoire. Voilà ce que j'ai fait jusqu'à la veille du spectacle: quelque autre écrira, s'il veut, ce qui s'y passera.

Secondule mourut dans la prison. Félicité étoit grosse de huit mois; & voyant le jour du spectacle si proche, elle étoit très-affligée, craignant que son martyre ne fût différé, parce qu'il n'étoit pas permis d'exécuter les femmes grosses avant leur terme. Elle craignoit de répandre ensuite son sang innocent avec quelques scélérats. Les autres saints martyrs se joignirent tous ensemble, & prierent pour elle trois jours avant le spectacle. Aussi-tôt les douleurs la prirent; & comme l'accouchement est naturellement plus difficile dans le huitieme mois, son travail fut pénible, & elle se plaignoit. Un des gardes lui dit: Tu te plains? que feras-tu, quand tu seras exposée aux bêtes? Félicité répondit: C'est moi qui souffre maintenant ce travail; mais au spectacle, il y en aura un autre en moi qui souffrira pour moi, parce que

je

je souffrirai pour lui. Elle accoucha d'une fille, qu'une femme Chrétienne éleva comme son enfant. Le tribun traitoit les martyrs plus rudement, craignant qu'ils ne sortissent de prison par des enchantemens de magie. Perpétue lui dit: Pourquoi ne nous donnez-vous pas du soulagement, puisque nous sommes les condamnés du très-noble César, destinés à combattre à sa fête? N'est-il pas de votre honneur que nous y paroissions bien nourris? Le tribun en rougit, & commanda qu'on les traitât plus doucement; ensorte que les freres eurent la liberté d'entrer dans la prison, & de se rafraîchir avec eux. Le concierge de la prison étoit déjà converti. La veille du spectacle, on leur donna, suivant la coutume, le dernier repas, que l'on appelloit souper libre, & qui se faisoit en public; mais les martyrs le convertirent en une agape modeste, autant qu'il fut en leur pouvoir. Ils parloient au peuple avec un grand courage, le menaçant du jugement de Dieu, relevant le bonheur de leurs souffrances, & témoignant leur compassion de la curiosité de ceux qui y accouroient. Satur leur disoit: Le jour de demain ne vous suffit pas pour voir à votre aise ceux que vous haïssez; aujourd'hui amis, demain ennemis. Mais remarquez bien nos visages, afin de nous reconnoître au jour du jugement. Les païens s'en retournoient épouvantés, & plusieurs se convertirent.

IX. Dernier combat des martyrs.

Le jour du combat étant venu, les martyrs sortirent de la prison pour aller à l'amphithéâtre, comme pour aller au ciel, gais, d'un air content, paroissant plus pénétrés de joie que de crainte. Perpétue suivoit d'un pas tranquille, comme une personne chérie de Jesus-Christ, baissant les ieux pour en dérober aux spectateurs la vivacité. Félicité étoit ravie de se bien porter de sa couche, pour combattre les bêtes. Perpétue chantoit comme déjà victorieuse. [ Révocat, ] Saturnin & Satur, menaçoient de la colere de Dieu, le peuple qui regardoit. Ayant témoigné au juge qu'il seroit jugé à son tour, le peuple demanda qu'ils fussent fouettés. On les dépouilla, & ils se réjouirent de participer à la flagellation du Sauveur. Saturnin & Révocat, après avoir été attaqués par un léopard, furent secoués par un ours sur l'échafaud. Per-

pétue & Félicité furent dépouillées & mises dans un filet pour être exposées à une vache furieuse. Le peuple en eut pitié, voyant l'une si délicate, & l'autre qui venoit d'accoucher: on les retira, & on les couvrit d'habits flottans. Perpétue fut secouée la premiere, & tomba sur le dos. Elle se releva ; puis on la reprit, & elle renoua ses cheveux épars pour ne point paroître affligée. Voyant Félicité toute brisée, elle lui donna la main, & la releva. Elles allerent ainsi vers la porte Sanavivaria, où Perpétue fut reçue par un catéchumene, nommé Rustique, qui la suivoit. Alors elle s'éveilla comme d'un profond sommeil, & regarda autour d'elle en disant: Je ne sais quand on nous exposera à cette vache. On lui dit ce qui s'étoit passé, & elle ne le crut que lorsqu'elle vit sur son corps & sur son habit, des marques de ce qu'elle avoit souffert. Elle fit appeller son frere, & lui dit, ainsi qu'à Rustique: Demeurez fermes dans la foi : aimez-vous tous les uns les autres, & ne soyez pas scandalisés de nos souffrances.

Satur, à une autre porte, exhorta le geolier qu'il avoit converti, & lui dit: Croyez de tout votre cœur. Aucune bête ne m'a encore touché; mais je vais mourir par une seule morsure d'un léopard. Aussi-tôt il fut présenté à un léopard, qui d'un seul coup de dent le couvrit de sang. Le peuple s'écria : Il est bien lavé. Satur demanda au soldat geolier, l'anneau qu'il avoit au doigt, le trempa dans son sang, & le lui rendit pour le garder; & il tomba mort. Ainsi Satur mourut le premier, selon la vision de Perpétue. Le peuple demanda qu'on les ramenât au milieu de l'amphithéâtre, pour avoir le plaisir de leur voir donner le coup de la mort. Les martyrs se leverent, & y allerent d'eux-mêmes, après s'être donné le baiser de paix. Ils reçurent le dernier coup sans parler & sans se remuer. Mais Perpétue tomba entre les mains d'un gladiateur mal-adroit, qui la piqua entre les os, & la fit crier. La sainte conduisit elle-même à sa gorge la main tremblante de ce gladiateur, & finit ainsi son martyre (*x*).

(*x*) [ La fête de sainte Perpétue & de sainte Félicité, est marquée dans tous les martyrologes le 7 Mars. ]

## III.

Potamienne, vierge d'Alexandrie, dont S. Antoine ne parloit depuis qu'avec admiration, a été l'une des martyres que Jesus-Christ a voulu rendre l'étonnement des persécuteurs & la consolation de l'Eglise, qui apprenoit de plus en plus, par de tels exemples, quel étoit le pouvoir de la grace, & combien elle étoit supérieure à tout ce que la malice des hommes & la fureur des démons pouvoit inventer. Cette vierge étoit d'une rare beauté, & esclave d'un maître fort corrompu. Elle mérita de souffrir & de mourir pour conserver sa chasteté & sa foi. Elle fut condamnée à être plongée dans une cuve pleine de poix ardente. Comme on se mettoit en état de lui ôter ses habits, elle pria les exécuteurs de ce terrible supplice, de ne la point dépouiller; mais, en échange de cette grace que la pudeur demandoit pour elle, de la plonger lentement dans la cuve, afin que la longueur de ses souffrances fût une preuve de la puissance de Jesus-Christ, & de l'amour qu'il lui avoit inspiré pour lui. Les exécuteurs lui accorderent ce qu'elle demandoit; & ils affecterent une telle lenteur à la plonger dans la cuve, qu'ils firent durer son tourment pendant trois heures. Ils prouverent ainsi, contre leur intention, combien la grace & la force de Jesus-Christ élevoient ses martyrs au-dessus des plus longues & des plus cruelles épreuves. Un soldat, nommé Basilide, qui avoit gardé la sainte avant son martyre, l'avoit traitée avec beaucoup de douceur & d'honnêteté. Il repoussoit la populace qui s'empressoit d'insulter à Potamienne, & de lui dire des paroles insolentes. Elle lui promit qu'aussi-tôt qu'elle seroit sortie de cette vie, elle demanderoit grace pour lui à son Seigneur, & qu'il sentiroit bien-tôt les effets de sa reconnoissance. Peu après, comme on disoit à Basilide de jurer par les faux dieux, il répondit qu'il ne le pouvoit, parce qu'il étoit Chrétien. On croyoit qu'il se mocquoit. Comme il assuroit avec fermeté qu'il étoit Chrétien, on le mena au préfet, qui le fit mettre en prison. Les fideles le visiterent, & appri-

X. Sainte Potamienne & S. Basilide.

*Fl. tom. II. l. v. n. 34.*

AN 204 ou 205.

rent de lui que Potamienne lui avoit apparu, & avoit obtenu sa conversion. Les freres lui donnerent le baptême, & le lendemain il eut la tête tranchée. Sainte Potamienne apparut en songe à plusieurs autres, qui se convertirent à la foi (y).

## I V.

XI. Persécution de Maximin. AN 235.

Les Chrétiens furent un peu tranquilles depuis la mort de Sévere jusqu'au regne de Maximin. Alexandre, que Maximin fit tuer, leur avoit été assez favorable ; & ce fut pour Maximin, qui étoit féroce & cruel, une raison de les persécuter. Les calamités qui affligeoient l'empire, furent aussi cause de cette persécution ; parce que les païens disoient hautement, que ces malheurs venoient du peu de zele que l'on avoit pour étouffer le Christianisme ; & c'étoit les plus sensés d'entre eux qui raisonnoient ainsi. Comment auroient-ils profité de ces fléaux dont Dieu punissoit la guerre faite aux Chrétiens, puisqu'ils en tiroient de si étranges conséquences?

Cette persécution étonna d'autant plus les fideles, qu'elle les surprit lorsqu'ils s'y attendoient le moins, après une paix de vingt-quatre ans. Cette longue tranquillité pouvoit faire oublier à la plûpart, à quelle condition ils étoient Chrétiens. Ainsi il étoit tems que la tempête succédât à un si long calme, selon la conduite ordinaire que Dieu tenoit alors sur son Eglise, entremêlant toujours la persécution & la paix. Car il vouloit d'un côté que le sang que plusieurs fideles répandoient de tems en tems, en donnant leur vie pour la foi, fît ressouvenir les autres des devoirs du Christianisme, & leur inspirât un généreux mépris de la mort ; & de l'autre voulant que l'Eglise eût le moyen de se répandre dans toute la terre, & empêcher que les plus foibles ne succombassent à cette crainte continuelle de la mort, il arrêtoit, quand il lui plaisoit, tous les efforts des infideles, & ôtoit aux princes, aux magistrats, & aux peuples, le pouvoir de nuire à ses serviteurs.

(y) [ Les anciens martyrologes Latins mettent la fête de Ste Potamienne & de S Basilide au 28 Juin. On croit qu'ils souffrirent vers l'an 204 ou 205.]

La persécution de Maximin ne fut pas générale, & la peine de mort n'étoit ordonnée que contre ceux qui enseignoient & gouvernoient les fideles. Elle dura trois ans, autant que le regne de Maximin ; & l'on remarque qu'il y eut des églises brûlées : ce qui montre que les Chrétiens avoient des lieux publics pour faire leurs assemblées. Après la mort de Maximin, l'Eglise fut encore assez tranquille pendant près de dix ans. Dieu se servit de cette paix qu'il lui accordoit, pour la faire multiplier. Les grands évêques en profiterent pour régler la discipline, & répandre par-tout la lumiere ; mais insensiblement la plûpart des Chrétiens oublioient leur condition naturelle. On commençoit à s'attacher à la terre, & à y chercher des établissemens. La peinture qu'Origene & S. Cyprien font du relâchement qu'avoit causé la longue paix dont l'Eglise avoit joui, montre combien la persécution de Dece étoit dans l'ordre.

XII. Paix rendue à l'Eglise.

AN 238.

## V.

Dieu vouloit, en permettant cette terrible épreuve, exercer sur son peuple un jugement de miséricorde & de justice, renouveller son Eglise, en chasser la paille, se venger de la lâcheté des mauvais chrétiens & purifier la vertu des bons. L'empereur Dece vint à Rome au commencement de son regne, publia un édit sanglant contre les Chrétiens, & l'envoya à tous les gouverneurs de province. La persécution commença avec un effort terrible. Tous les magistrats n'étoient occupés qu'à chercher les Chrétiens pour les punir. Ils joignoient aux menaces un appareil épouvantable de toutes sortes de supplices. Chacun s'étudioit à trouver quelque nouvelle invention. Les uns dénonçoient ceux qu'ils savoient être Chrétiens : les autres cherchoient ceux qui étoient cachés. Plusieurs poursuivoient les fugitifs ou s'emparoient de leurs biens. Les supplices étoient longs, pour ôter l'espérance d'une prompte mort, & tourmenter sans fin jusqu'à ce que le courage manquât. Voici deux exemples du rafinement de la cruauté. Un martyr ayant souffert les che-

XIII. Persécution de Dece. Plusieurs martyrs.

AN 250.

valets & les lames ardentes, le juge le fit frotter de miel par tout le corps, le fit ensuite exposer à un soleil très-ardent, couché à la renverse, les mains liées derriere le dos, pour être piqué par les mouches. Un autre qui étoit jeune fut mené, par ordre du juge, dans un jardin délicieux entre les lis & les roses, près d'un ruisseau qui couloit avec un doux murmure, & sous des arbres que le vent agitoit légérement. Là on l'étendit sur un lit de plumes, où on l'attacha avec des liens de soie, & on le laissa seul. On fit venir une misérable créature, celle qui paroissoit la plus propre à corrompre le cœur du saint martyr. N'ayant pas d'autre moyen de resister à la volupté, le jeune confesseur se coupa la langue avec les dents, & la cracha au visage de cette infâme.

XIV. Suites de cette persécution.

Le nombre de ceux qui tomberent dans toute l'Eglise, fut très-grand. Les riches sur-tout étoient retenus par leurs biens, & vérifioient la parole du Sauveur, qu'il est difficile à un riche de se sauver. Mais l'Eglise, au milieu de sa douleur, eut la consolation de voir une multitude de ses enfans demeurer fermes comme des colonnes inébranlables, & souffrir les tourmens les plus longs & les plus cruels avec une patience & un courage admirable. Plusieurs se bannirent d'eux-mêmes; d'autres perdirent avec joie tous leurs biens & furent assujettis à une misérable servitude. Un grand nombre de ces saints fugitifs mourut de faim, de soif & de froid; d'autres périrent par la cruauté des voleurs & des barbares.

XV. S. Paul, premier hermite. AN 250.

Entre ceux qui quitterent tout dans la persécution de Dece, pour sauver leur ame, il n'y en a point de plus célebre que S. Paul Hermite, qui s'étant d'abord retiré dans une maison des champs assez écartée, & ne s'y trouvant pas assez en sûreté, à cause de l'avarice d'un beau-frere qui vouloit avoir tout son bien, se retira sur les montagnes & dans les déserts les plus reculés, où il demeura pendant quatre-vingt-dix ans inconnu à tous les hommes.

XVI. Martyre de S. Fabien, pape. AN 250.

Un des premiers qui souffrit le martyre dans cette persécution, fut le pape S. Fabien, qui avoit tenu le saint siege treize ans entiers. C'est depuis ce tems que les années du

pontificat des papes commencent à être plus certaines. Pour élire un évêque à la place de S. Fabien, on attendit que la violence de la persécution fût un peu diminuée; car une partie du clergé de Rome & des évêques voisins étoient prisonniers, ou dispersés & cachés. Le clergé prit soin du gouvernement de l'église.

XVII. Martyre de S. Alexandre, évêque de Jérusalem. An 257.

S. Alexandre, évêque de Jérusalem, vénérable par ses cheveux blancs & par son extrême vieillesse, fut présenté au tribunal du gouverneur de Palestine, & eut la gloire de confesser le nom de Jesus-Christ pour la seconde fois; car il l'avoit déjà confessé dans la persécution de Severe, quarante ans auparavant, étant dès-lors évêque. Il fut mis en prison, où il demeura long-tems, & mourut dans les fers l'an 251. Il laissa à Jérusalem une bibliotheque considérable de livres ecclésiastiques qu'il avoit recueillis avec grand soin.

XVIII. Martyre de S. Babylas, évêque d'Antioche. Souffrances d'Origene. An 250.

S. Babylas, évêque d'Antioche, après avoir confessé la foi, fut aussi mis dans les chaînes. Il mourut en prison, & voulut être enterré avec ses fers. Avec lui moururent trois jeunes enfans qu'il instruisoit (z). Origene sentit aussi l'effort de la persécution, comme étant le plus célebre docteur des Chrétiens. Il fut mis en prison & chargé de chaînes, ayant au col un carcan de fer & des entraves aux pieds jusqu'au quatrieme trou, ensorte que ses jambes étoient extrêmement écartées. On lui fit souffrir plusieurs autres tourmens, & on le menaça souvent du feu; mais on ne le fit pas mourir, dans l'espérance d'en abattre plusieurs par sa chûte. Il demeura ferme, & écrivit pendant ce tems des lettres pour encourager les autres.

XVIII*. [Martyre de Ste Agathe.] *Baillet, Vies des SS. au 5 Février.* An 251.

[On rapporte à cette persécution (*a*) le martyre de sainte Agathe, l'une des plus illustres vierges de l'Église, & la premiere des quatre principales martyres de l'Occident, Agathe, Cecile, Luce & Agnès. Née en Sicile d'une famille

(z) [Il sera parlé de ces trois saints évêques, Fabien, Alexandre & Babylas, en leur rang, dans la succession des évêques des quatre grands sieges, Art. IX*. n. 1. 14. & 15.]

(*a*) [M. Racine a fait mention du martyre de sainte Agathe dans sa Table chronologique : c'est ce qui donne lieu de la faire connoître ici, d'après ce qu'en dit M. Baillet.]

considérable, elle fut douée de tous les avantages de la nature, que le monde recherche le plus. Elle parut dès l'enfance tellement attachée à Jesus-Christ, qu'elle n'eut que du dégoût pour les créatures. Elle lui fut si parfaitement dévouée, que lorsque l'empereur vint à déclarer la persécution, elle s'estima très-heureuse d'avoir cette occasion de sacrifier sa vie pour Dieu. Elle étoit d'une grande distinction parmi les vierges Chrétiennes de Sicile, tant pour sa beauté que pour sa vertu : ce qui fut cause que le gouverneur de la province nommé Quintien, entreprit d'attaquer en même tems sa chasteté & sa foi. Elle prit d'abord le parti de fuir pour assurer l'honneur de sa virginité ; mais Quintien ayant découvert le lieu où elle s'étoit retirée, la fit amener à Catane. Elle recommanda à Jesus-Christ la conservation de son ame, & crut devoir marcher à la mort comme au triomphe. Quintien la fit mettre entre les mains d'une femme qui faisoit profession de corrompre les filles ; mais un mois après cette femme fut obligée d'avouer qu'elle ne pouvoit vaincre l'esprit d'Agathe. Quintien l'interrogea touchant sa foi. Elle confessa qu'elle étoit véritablement servante de Jesus-Christ, & qu'elle n'avoit que de l'horreur & du mépris pour les dieux que Quintien vouloit lui faire adorer. Quintien la fit enfermer dans la prison ; le lendemain il la fit revenir, & la trouvant dans les mêmes dispositions, il ordonna qu'on la mît au chevalet : là il la fit déchirer à coups de fouet ; il lui fit brûler les côtés avec des lames ardentes ; il lui fit tenailler & couper les mammelles, & la renvoya dans la prison, avec ordre qu'on ne lui donnât ni remede ni nourriture. Dieu prit soin de la guérir lui-même par le ministere d'un vieillard qu'il lui fit paroître dans son sommeil, & qu'elle crut être saint Pierre. Quatre jours après, Quintien apprenant qu'elle étoit guérie, la fit revenir devant son tribunal, la pressa de nouveau de se soumettre ; & sur son refus il ordonna qu'on la couchât sur des pointes de pots cassés, mêlés de charbons ardens : mais la sainte y trouva encore un nouveau sujet de triomphe ; & ce ne fut qu'après qu'on l'eut remise en prison que Dieu l'appella à lui, en la récompensant

sant

ſant de la double couronne du martyre & de la virginité. On met ſa mort en 251, le 5 Février, auquel l'Egliſe célebre ſa mémoire.]

## V I.

L'empereur Valérien fut d'abord favorable aux Chrétiens; mais à la ſollicitation de Macrien, le plus grand politique de ſon tems, il ordonna une perſécution qui fut très-cruelle. Elle emporta à Rome les papes S. Etienne & S. Sixte [II.] à Toulouſe S. Saturnin, premier évêque de cette ville; à Carthage S. Cyprien; en Eſpagne S. Fructueux, qui fut brûlé vif avec ſes diacres (*b*). On peut auſſi rapporter à cette perſécution les dernieres ſouffrances de S. Félix de Nole, dont il eſt à propos de raconter ici l'hiſtoire, qui a été écrite par l'illuſtre S. Paulin.

XIX. Perſécution de Valérien. AN 257.

Félix naquit à Nole en Campanie, de parens Chrétiens; & il ſe conſacra dès ſa jeuneſſe au ſervice de Jeſus-Chriſt. Après avoir exercé avec édification les fonctions de lecteur & d'exorciſte dans l'égliſe de Nole, il fut élevé au ſacerdoce par ſon évêque S. Maxime, qui le deſtinoit pour ſon ſucceſſeur. La foi de ce ſaint prêtre fut miſe à une rude épreuve dans une perſécution qu'on croit être celle de Dece en 250. S. Maxime, par une humble défiance de ſoi-même & de la foibleſſe de ſon corps caſſé de vieilleſſe, prit la fuite, & laiſſa à Félix le ſoin de ſon troupeau. Les perſécuteurs ayant cherché inutilement l'évêque, tournerent toute leur fureur contre le prêtre Félix, qu'on regardoit comme le plus ferme appui de la Religion Chrétienne dans la ville de Nole. Comme il ne voulut ni s'enfuir ni ſe cacher, il fut pris, & mené devant le magiſtrat, qui le fit mettre en priſon. Ses mains & ſon cou furent chargés de chaînes, ſes pieds étendus & enfermés dans des entraves, & on le coucha ſur des morceaux pointus de pots caſſés.

XX. S. Félix de Nole. Il eſt élevé au ſacerdoce. Ses ſouffrances pour la foi. *Fl. tom. II. l. vij. n. 48. & 51.* AN 250.

Cependant le ſaint évêque Maxime qui s'étoit retiré dans des montagnes deſertes, étoit près de mourir de faim & de

XXI. Il eſt délivré miraculeuſe-

(*b*) [Il ſera parlé plus au long de S. Etienne & de S. Sixte, Art. IX*. n. 3. & 4. de S. Saturnin, n. 8. & de S. Fructueux, n. 10.]

mene de la prison, & va secourir son évêque.

froid, couché sur les épines, exposé aux injures de l'air, accablé de tristesse & d'inquiétude pour le salut de son troupeau, dont il se voyoit éloigné. En cet état il ne cessoit de prier jour & nuit: mais sa chair conservoit à peine quelques restes de vie & de chaleur. Dieu le secourut alors d'une maniere miraculeuse. Au milieu de la nuit, un ange vint dans la prison de Félix, environné d'une grande lumiere, & lui ordonna de la part de Dieu d'aller secourir son évêque. Félix croyoit d'abord que c'étoit un songe. Il répondit à l'ange, que l'état où il étoit, ne lui permettoit pas de sortir. L'ange lui commande de se lever: aussi-tôt les fers tombent de ses mains & de son cou; il tire ses pieds des entraves; les portes s'ouvrent; il passe au milieu des gardes endormis; & par des chemins inconnus, il arrive au lieu où étoit le saint vieillard, prêt à rendre le dernier soupir. L'ayant reconnu, il l'embrasse; mais il le trouve froid & sans mouvement: il restoit seulement un peu de respiration. Félix fait ce qu'il peut pour le réchauffer, mais inutilement. Il lui falloit donner de la nourriture; Félix n'avoit rien. Il s'adresse à Dieu, & apperçoit une grappe de raisin, que Dieu avoit tout-d'un-coup fait naître sur des ronces. Il la prend, l'approche du vieillard mourant; & lui desserrant les dents avec peine, il fait couler le jus de la grappe dans sa bouche. Le malade reprit un peu de vigueur: la parole lui revint; il reconnut Félix; & l'ayant embrassé, il le pria de le reporter à son troupeau. Félix le charge aussi-tôt sur ses épaules, & le porte chez lui, où il arrive avant le jour. L'évêque étoit logé fort pauvrement, & avoit pour tous domestiques une vieille femme, qui reçut son maître avec beaucoup de joie. Félix, après avoir reçu la bénédiction du saint évêque, s'en retourna dans sa maison, où il demeura caché, priant Dieu sans cesse pour la paix de l'Eglise.

XXII. Il est persécuté de nouveau. Dieu le conserve par plusieurs miracles.

La persécution étant un peu rallentie, il se fit voir aux fideles, & commença à les instruire comme auparavant. Les païens ne le purent souffrir long-tems. Ils l'allerent chercher dans sa maison: mais il étoit alors dans la place publique, accompagné de plusieurs amis, & instruisant les fide-

les. Ils y accoururent l'épée à la main : mais quoiqu'ils l'eussent devant les ieux, ils ne le reconnurent pas ; ensorte qu'ils demandoient où il étoit. Quelqu'un s'étant apperçu de leur méprise, les en avertit. Ils retournerent sur leurs pas. Le saint entendant le bruit, se cacha promptement dans une mazure qui se trouva tout proche. Il alloit être pris ; car les persécuteurs furent avertis qu'il venoit d'y entrer : mais Dieu ferma en un moment l'ouverture de ces ruines par une toile d'araignée. Les persécuteurs y étant arrivés, crurent qu'on s'étoit voulu mocquer d'eux : ils se retirerent, & l'allerent chercher ailleurs. Quand la nuit fut venue, Félix passa dans un quartier plus éloigné, & se cacha dans une vieille citerne, où Dieu le nourrit par un nouveau miracle. Une sainte femme qui demeuroit dans une maison voisine de la citerne, sans savoir que Félix y fût caché, & sans connoître ce qu'elle faisoit, lui apportoit du pain & des viandes qu'elle avoit préparées pour elle-même. Elle les mettoit sur le bord de la citerne, croyant les mettre dans sa maison, & elle oublioit aussi-tôt ce qu'elle avoit fait.

XXIII. Il réfuse l'épiscopat. Son amour pour la pauvreté. Sa mort.

Lorsque Dieu eut rendu la paix à l'Eglise, Félix sortit de sa retraite, & fut reçu par les fideles de Nole comme un homme venu du ciel. Après la mort de S. Maxime, qui arriva à-peu-près dans ce tems-là, tout le peuple de Nole demandoit Félix pour pasteur ; mais il céda l'honneur de l'épiscopat à un vieillard nommé Quintus, parce qu'il avoit été ordonné prêtre avant lui, quoique la différence ne fût que de sept jours. Il avoit hérité de son pere de grands biens en maisons & en fonds de terre. Il pouvoit y rentrer après la persécution, & ses amis l'y exhortoient, en lui représentant qu'il seroit en état de secourir les pauvres : mais Félix méprisoit tellement les richesses, qu'il ne voulut pas même entreprendre un juste procès pour les recouvrer. Comme il en connoissoit le danger, il jugea que le parti le plus sûr pour son salut, étoit de vivre & de mourir pauvre. Il prit à loyer environ un arpent & demi d'assez mauvaise terre : il y fit un jardin qu'il cultivoit de ses propres mains, partageant avec les pauvres les légumes qu'il en recueilloit, & ne se réservant rien

pour le lendemain. Quand il avoit deux habits, il donnoit le meilleur aux pauvres; souvent même n'en ayant qu'un, il les en couvroit pour se revêtir de leurs haillons. Il acheva ainsi sa vie dans une heureuse vieillesse. Dieu l'appella à lui quelque tems avant le regne de Dioclétien, c'est-à-dire, avant l'an 284. Il se fit une infinité de miracles à son tombeau (*c*).

## V I I.

XXIV. Martyre de S. Laurent. *Fl. tom. II. l. vij. n. 38. & 39.* AN. 258.

Le pape S. Sixte [II.] fut pris dans la persécution de Valérien, avec quelques-uns de son clergé, lorsqu'ils célébroient les saints mysteres. Comme on le menoit au supplice, S. Laurent, le premier des diacres de l'église de Rome, le suivoit en pleurant, & lui disoit: Où allez-vous, mon pere, sans votre fils? Vous n'avez pas coutume d'offrir de sacrifice sans ministre; en quoi vous ai-je déplu? Eprouvez si je suis digne du choix que vous avez fait de moi pour me confier la dispensation du sang de Notre-Seigneur Jesus-Christ. Sixte lui répondit: Mon fils, un plus grand combat vous est réservé; vous me suivrez dans trois jours. Le pape S. Sixte eut la tête tranchée. Il avoit tenu le saint siege onze mois. C'est lui qui avoit envoyé dans les Gaules S. Pérégrin, premier évêque d'Auxerre, avec le diacre Curcodome; Jovien, sous-diacre; & Jovinien, lecteur. C'est aussi lui qui avoit transféré les corps de S. Pierre & de S. Paul aux catacombes, peut-être pour les mettre plus en sûreté.

Cependant le préfet de Rome croyant que les Chrétiens avoient de grands trésors en réserve, & voulant s'en assurer, se fit amener S. Laurent. Vous vous plaignez, lui dit-il, que nous vous traitons cruellement: je ne veux point employer ici de tourmens. Je vous demande fort doucement une chose qui est en votre pouvoir. On dit que dans vos

(*c*) [ La grandeur de ces miracles, jointe au souvenir des travaux qu'il avoit soufferts pour la foi, porta l'Eglise à lui décerner les honneurs des martyrs, quoiqu'il n'eût point perdu la vie dans les tourmens; & pour cette raison sa fête fut établie dans un tems où l'on ne fêtoit point encore les simples confesseurs. Elle fut très-célebre dès son premier établissement; elle est demeurée fixée au 14 Janvier. *Baillet, Vies des SS. 14 Janvier.* ]

cérémonies, les pontifes offrent les libations avec des vases d'or; que le sang de la victime est reçu dans des coupes d'argent; & que pour éclairer vos sacrifices nocturnes, vous avez des cierges dans des chandeliers d'or. On dit que pour fournir à ces offrandes, les freres vendent souvent leurs héritages. Mettez au jour ces trésors cachés. Le prince en a besoin pour l'entretien de ses troupes. S. Laurent répondit sans s'émouvoir: J'avoue que notre église est riche, & l'empereur n'a pas de si grands trésors. Je vous ferai voir ce qu'elle a de plus précieux; donnez-moi du tems pour mettre tout en ordre. Le préfet, content de cette réponse, lui accorda trois jours de délai. S. Laurent les employa à rassembler tous les pauvres que l'Eglise nourrissoit, les aveugles, les boiteux, les estropiés; & il les rangea devant l'église. Il alla ensuite trouver le préfet, & lui dit: Venez voir les trésors de notre Dieu; vous verrez une grande cour pleine de vases d'or, & des talens entassés sous des galeries. Le préfet le suit; voyant cette troupe de pauvres, il se tourne vers S. Laurent avec des ieux troublés & menaçans. De quoi vous fâchez-vous, lui dit le saint diacre? l'or que vous désirez si ardemment, n'est qu'un vil métal tiré de la terre, & qui est l'occasion de beaucoup de crimes: l'or véritable est la lumiere divine dont ces pauvres sont les disciples. Voilà les trésors que je vous ai promis. Profitez de ces richesses pour Rome, pour l'empereur, & pour vous-même. C'est donc ainsi que tu me joues, dit le préfet? Je sais que vous vous piquez vous autres de mépriser la mort: aussi ne te ferai-je pas mourir promptement.

Après que Laurent eut été jetté dans une noire prison, on lui déchira le corps à coups de fouet. Le juge voyant cette premiere attaque inutile, le fit étendre sur un gril tout rouge de feu, sous lequel il fit mettre de la braise à demi-éteinte. Mais le feu que Jesus-Christ allumoit dans son cœur, amortissoit par son activité le feu extérieur qui brûloit son corps. Etant saintement enivré du sang de Jesus-Christ, & étant plein de la force & de la vie qu'il avoit puisée dans l'Eucharistie, il devint non-seulement invincible dans les

tourmens, mais même comme insensible; tant il étoit au-dessus des douleurs par sa foi & par son amour, & tant il étoit transformé en Jesus-Christ, dont la puissance s'étoit rendu maîtresse de l'infirmité de la chair. Son supplice lui devint un rafraîchissement; son visage parut aux fideles environné de lumiere, & son corps exhaloit une odeur agréable. Mais les païens ne virent point cette lumiere, & ne sentirent point cette odeur. Laurent possédoit son ame dans une si grande paix, au milieu des plus cruelles douleurs, qu'il dit tranquillement au préfet: J'ai été assez long-tems sur ce côté; faites-moi retourner pour rôtir l'autre: & quelques momens après, il ajouta: Mon corps est assez cuit; rassassiez-vous-en si vous voulez. Puis regardant au ciel, il pria Dieu pour la conversion de Rome, & rendit l'esprit [le 10 Août 258]. Des sénateurs convertis par l'exemple de la constance du saint martyr, emporterent son corps sur leurs épaules. Il fut enterré dans une grotte à Véran, près du chemin de Tibur. Il se fit aussi-tôt de grands miracles par son intercession, & Dieu a souvent, accordé la même faveur dans la suite des siecles, à ceux qui ont imploré sa protection.

## VIII.

XXV. Autres martyrs. S. Cyrille enfant. *Fl. tom. II. l. vij. n. 49.* AN 258.

A Césarée en Cappadoce, un enfant, nommé Cyrille, montra une constance extraordinaire. Il nommoit toujours Jesus-Christ; & ni les paroles ni les coups ne pouvoient l'empêcher de se dire Chrétien. Son pere le chassa de sa maison, lui refusant tout secours; & plusieurs louoient la conduite du pere. Le juge irrité contre cet admirable enfant, se le fit amener par ses officiers, & voulut d'abord lui faire peur. Mais il le trouva intrépide, & n'estimant rien en comparaison de sa foi. Mon enfant, lui dit le juge, je te pardonne tes fautes: ton pere te recevra chez lui; tu jouiras de ses biens; [si tu veux désormais être sage, & renoncer à ta superstition.] Le bienheureux enfant dit: Je suis ravi de souffrir pour mon Dieu, & d'être chassé de la maison de mon pere. J'habiterai bien-tôt dans une plus grande & plus agréable. Je ne crains point la mort, pour acquérir une meil-

leure vie. Comme il parloit ainsi par l'impression d'une vertu divine, on le fit lier publiquement, comme pour le mener à la mort : mais le juge avoit donné ordre qu'on se contentât de l'épouvanter. Quand on lui rapporta que l'enfant n'avoit point versé une seule larme, ni craint le feu où on le menaçoit de le jetter, il le rappella, & lui dit : Mon enfant, tu as vu le feu; sois sage pour rentrer dans la maison de ton pere, & jouir de ses biens. Cyrille répondit : Vous m'avez fait grand tort de me rappeller. Votre feu est inutile. J'irai dans une maison infiniment plus grande, & je posséderai un héritage plus excellent. Les assistans pleuroient en l'entendant parler ainsi; mais le saint enfant leur disoit : Vous devriez vous réjouir, & me féliciter de mon bonheur. Vous ne savez pas sans doute quelle est mon espérance. Il alla ainsi à la mort, & fut l'admiration de toute la ville de Césarée (*e*).

## I X.

XXVI. S. Nicéphore. Souffrances du prêtre Saprice. *Fl. tom. II. l. vij. n. 50.* An 259.

Il y avoit à Antioche un prêtre nommé Saprice, & un laïc nommé Nicéphore, qui s'aimoient comme deux freres. Après avoir vécu long-tems dans cette étroite amitié, ils se diviserent, & devinrent si ennemis, qu'ils évitoient même de se voir. Enfin Nicéphore rentra en lui-même, & fit prier Saprice de lui pardonner. Celui-ci ne voulant point entendre parler de réconciliation, Nicéphore envoya vers lui une seconde & une troisieme fois; mais il ne put rien obtenir. Il alla donc le trouver lui-même, se jetta à ses pieds, & lui dit : Pardonnez-moi, mon pere, pour l'amour de Jesus-Christ. Mais ce prêtre endurci ne voulut jamais lui pardonner. Cependant la persécution arriva. Saprice fut pris, & présenté au gouverneur, qui lui demanda qui il etoit. Saprice répondit, qu'il étoit Chrétien & prêtre. Le gouverneur le menaçant de la mort, Saprice lui dit : Nous autres Chrétiens, nous avons pour roi Jesus-Christ, qui est le seul vrai Dieu, créateur du ciel & de la terre : périssent les idoles qui ne peuvent faire ni bien ni mal. Le juge irrité, le fit mettre

(*d*) [ L'Eglise honore le martyre de ce saint enfant, le 29 Mai. ]

à une longue & rude question. Saprice la soutint avec une constance étonnante, disant à son juge : Vous avez pouvoir sur ma chair, mais non sur mon ame ; elle ne dépend que de Jesus-Christ son créateur. Le gouverneur voyant qu'il ne pouvoit l'abattre, le condamna à perdre la tête.

XXVII. Son endurcissement. Martyre de S. Nicéphore.

Nicéphore ayant appris qu'on le menoit au supplice, courut au-devant de lui, & se jetta à ses pieds en disant : Martyr de Jesus-Christ, pardonnez-moi, si je vous ai offensé. Saprice ne lui répondit pas un mot. Nicéphore le conjura encore dans une autre rue ; mais le prêtre demeura dans son endurcissement. Les bourreaux qui voyoient l'empressement de Nicéphore, lui disoient : Nous n'avons jamais vu un si sot homme que toi ; il va perdre la tête, & tu lui demandes grace. Nicéphore leur répondit : Vous ne savez pas ce que je demande à ce confesseur de Jesus-Christ ; Dieu le sait. Quand Saprice fut arrivé au lieu de l'exécution, Nicéphore fit un dernier effort pour fléchir la dureté de son cœur. Mais ce fut toujours inutilement. Dieu l'en punit, & le priva de sa grace. Il ne voulut pas même qu'il eût aux ieux des hommes, la gloire de mourir pour la foi. Les bourreaux lui dirent de se mettre à genoux pour avoir la tête tranchée. A ce mot, il changea tout-d'un-coup, & dit : Ne me frappez point ; je suis prêt d'obéir aux empereurs, & de sacrifier aux dieux. Nicéphore entendant ces tristes paroles, lui dit : Non, mon frere, ne renoncez pas notre Seigneur Jesus-Christ. Ne perdez pas la couronne que vous avez gagnée par tant de tourmens. Saprice ne l'écouta point. Nicéphore le voyant perdu, s'écria : Je suis Chrétien, & je crois en notre Seigneur Jesus-Christ, que celui-ci a renoncé : faites-moi donc mourir en sa place. Il n'ignoroit pas qu'il étoit contre l'ordre commun de se présenter de soi-même au martyre ; mais le même esprit qui l'avoit porté à s'humilier devant son ennemi, pour rallumer la charité éteinte dans son cœur, lui fit juger qu'il devoit réparer l'injure que cet infortuné prêtre venoit de faire à Jesus-Christ, & apprendre aux païens quelle est la force de sa grace. Le gouverneur ayant su que Nicéphore se disoit hardiment Chrétien, ordonna sur le champ qu'on lui coupât

la

la tête ; ce qui fut exécuté. Nicéphore reçut ainsi la récompense de sa foi, de sa charité, de son humilité, & remporta la couronne dont Saprice s'étoit rendu indigne. Exemple terrible, qui montre combien la haine du prochain est un crime énorme aux ieux de Dieu (*e*).

## X.

XXVIII. Persécution sous Maximien. Martyre de S. Maurice, & de la légion Thébéenne.

*Fl. tom. II. l. viij. n. 18.*

AN 286.

Pendant les dix-huit premieres années du regne de Dioclétien, l'Eglise fut assez tranquille en Orient; mais il y eut plusieurs martyrs en Occident. Rien n'est plus digne d'admiration que l'illustre témoignage rendu à Jesus-Christ par la légion Thébéenne, toute composée de Chrétiens, quoiqu'elle fût comme les autres de six mille six cens hommes. Mais ce qui est plus surprenant & plus remarquable, c'est que non-seulement tous les officiers & les soldats de cette légion étoient Chrétiens, mais qu'ils étoient des Chrétiens très-parfaits. Ils combattoient, & s'acquittoient des autres devoirs de leur état avec exactitude: & au milieu de la dissipation, inséparable des fonctions militaires, ils menoient une vie recueillie, modeste, humble & pénitente. L'empereur n'avoit pas de meilleures troupes; parce que ceux qu'une piété solide conduit, sont toujours les plus ardens à remplir leurs devoirs. Les empereurs les eussent toujours vus soumis à leurs ordres, s'ils ne leur en eussent jamais donné de contraires à la loi de Jesus-Christ.

Cette légion avoit pour chef un saint officier nommé Maurice, dont la foi & la piété égaloient le courage & l'expérience dans la guerre. Il avoit sous lui plusieurs officiers aussi recommandables par leur vertu que par leur valeur, dont les principaux étoient Exupere & Candide. Les soldats imitoient la vertu de leurs chefs. Tous en un mot savoient allier heureusement les exercices des armes avec la pratique des maximes de l'Evangile. Cette légion ayant été mandée en Italie contre un parti de révoltés nommés Bagaudes, elle obéit & se joignit au reste des troupes. Maurice à la tête de

(*e*) [L'Eglise honore la mémoire de ce martyr, le 9 Février.]

ceux qu'il commandoit, passa les Alpes avec l'empereur [ Maximien Hercule ], qui lui fit entendre qu'il vouloit se servir de lui & de sa légion pour détruire les Chrétiens qui étoient dans les Gaules. Cette proposition fit horreur à Maurice & à ses soldats. L'empereur Maximien irrité de leur résistance, ordonna que la légion fût décimée; afin que la crainte obligeât les autres à se soumettre. L'ordre de Maximien fut exécuté, sans qu'aucun des soldats ni des officiers qui avoient tous les armes à la main, fît la moindre résistance pour défendre ses compagnons. Ceux que le sort épargnoit, loin de se plaindre du traitement injuste qu'on faisoit aux autres, envioient leur gloire & leur bonheur. Quand l'exécution fut achevée, tous ceux qui restoient protesterent qu'ils souffriroient tout, plutôt que de rien faire contre leur foi. On rapporta leur protestation à Maximien, qui entrant en fureur, commanda qu'on les décimât une seconde fois. On en fit donc encore mourir la dixieme partie suivant le sort, & les autres s'exhortoient à persévérer.

XXIX. Remontrance de ces martyrs à l'empereur.

Ils étoient principalement encouragés par leurs chefs Maurice, Exupere & Candide. Ces hommes généreux, qui étoient persuadés que c'étoit vaincre que de mourir pour ne pas offenser Dieu, couroient de rang en rang, animoient leurs soldats à demeurer fermes dans la confession du nom de Jesus-Christ, à l'exemple de ceux qui venoient de les précéder. Cependant ils convinrent tous d'envoyer une remontrance à l'empereur, pour lui faire voir l'équité du refus qu'ils faisoient de lui obéir. C'est une piece infiniment glorieuse à la Religion Chrétienne. Voici ce qu'elle portoit: Nous sommes vos soldats, seigneur; mais nous sommes aussi serviteurs de Dieu: nous en faisons gloire & nous le confessons volontiers. Nous vous devons le service de guerre; mais nous devons à Dieu l'innocence. Nous recevons de vous la paie; il nous a donné la vie. Nous ne pouvons vous obéir en renonçant à Dieu notre créateur, notre maître, & le vôtre, quand vous vous obstineriez à refuser de le reconnoître. Si on ne nous demande rien qui l'offense, nous vous obéirons, comme nous avons fait jusqu'à présent; autre-

ment nous lui obéirons plutôt qu'à vous. Nous offrons nos mains contre quelque ennemi que ce soit; mais nous ne croyons pas qu'il nous soit permis de les tremper dans le sang des innocens. Nous avons fait serment à Dieu avant que de vous le faire, & vous devriez vous défier de nous & de notre fidélité, si nous violions la promesse que nous avons faite d'être soumis à Dieu. Vous nous commandez de chercher des Chrétiens pour les punir: nous voici: nous confessons Dieu le Pere auteur de tout, & son Fils Jesus-Christ: nous avons vû égorger nos compagnons sans les plaindre: nous nous sommes réjouis de l'honneur qu'ils ont eu de souffrir pour leur Dieu & le nôtre. Ni l'injustice avec laquelle on les a traités, ni les menaces qu'on nous a faites, n'ont pu nous exciter à la révolte. Nous avons encore les armes à la main; mais nous ne résisterons pas; car nous aimons mieux mourir innocens que de vivre coupables.

Cette généreuse remontrance ne fit qu'irriter Maximien. Il eut honte de céder à la force de la vérité, parce qu'elle sortoit de la bouche de ceux qu'il croyoit obligés à une obéissance entiere & aveugle. Désespérant donc de les abattre, il ordonna qu'on les fit mourir tous. Il fit marcher des troupes pour les environner & les tailler en pieces. Mais ces hommes pleins de foi, dont la piété avoit arrêté la main lorsqu'ils pouvoient facilement se défendre contre ceux qui les avoient décimés, étoient bien éloignés de faire aucune résistance, à l'approche d'une mort qu'ils regardoient comme le terme de leurs maux & le commencement de leur félicité éternelle. Dès qu'ils virent leurs bourreaux arrivés, ils mirent les armes bas & se laisserent égorger comme des agneaux, sans ouvrir la bouche pour se plaindre (*f*).

XXX. Réflexion sur le caractere de ces martyrs.

Quel spectacle de voir une légion entiere de soldats dans des dispositions si saintes & si sublimes! Une religion capable de former des hommes si parfaits ne porte-t-elle point un caractere visible de divinité? Qu'on lise toutes les histoires,

(*f*) [On rapporte cette sanglante exécution à l'an 286; & l'on présume qu'elle arriva le 22 Septembre, qui est le jour auquel elle est marquée dans les plus anciens martyrologes, & dans presque tous les autres.]

& qu'on nous dise s'il a jamais rien paru de semblable sur la terre. La requête de ces soldats à l'empereur, fait sur tout esprit raisonnable une impression plus vive que tous les discours & toutes les preuves. L'homme par lui-même est incapable de tenir un pareil langage. Il n'y a que l'Esprit de Dieu qui puisse inspirer une si haute sagesse & une prudence si rare, qui sait allier tous les devoirs. Les vrais Chrétiens savent souffrir & mourir; mais ils ne connoissent aucune occasion où il leur soit permis de prendre les armes contre les puissances établies de Dieu. Que l'on juge par-là de ce qu'on doit penser de la prétendue réforme de Luther & de Calvin, qui ont été animés, aussi-bien que leurs sectateurs, d'un esprit tout opposé, & qui ont tenu une conduite diamétralement contraire à celle de ces hommes si admirables dont nous venons de parler.

## X I.

XXXI. Autres martyrs en Gaule. S. Donatien & S. Rogatien.

*Fl. tom. II. l. viij. n. 19.*

AN 287.

On peut rapporter plusieurs martyrs célebres, aux voyages que Maximien fit dans les Gaules. A Nantes, dans la province qui s'appelloit alors Armorique, souffrirent S. Donatien & S. Rogatien. C'étoient deux freres illustres par leur naissance. Donatien étoit le plus jeune: mais il se convertit le premier; & ayant reçu le baptême, il travailloit à la conversion des autres. Rogatien son frere aîné en fut touché, & pria Donatien de lui faire recevoir le baptême avant la persécution. Mais l'absence de l'évêque qui avoit pris la fuite, l'empêcha d'être baptisé. Cependant Donatien fut déféré au gouverneur comme détournant les autres du culte des dieux. Il confessa la foi constamment, & fut mis en prison les fers aux pieds. Le gouverneur se fit aussi amener Rogatien, lui parla d'abord avec douceur, & s'efforça de le gagner par ses promesses. Mais le voyant aussi ferme que son frere, il le fit mettre en prison. Rogatien s'affligeoit d'avoir été pris, avant que d'avoir reçu la grace du baptême. Son frere pria pour lui, que sa foi & son sang qu'il devoit répandre le lendemain, lui tînt lieu de baptême. Le lendemain le

gouverneur les fit encore amener à son tribunal; & les voyant fermes, il les fit pendre au chevalet, où ils furent tourmentés, & ensuite ils eurent la tête tranchée (*g*).

Ce fut dans la province nommée alors Belgique, que Maximien fit un plus long séjour: ce fut aussi celle où il y eut plus de martyrs. A Amiens l'évêque S. Firmin: dans la même ville, Victoric & Fuscien avec Gentien leur hôte. A Auguste, capitale de Vermandois, ville depuis ruinée, S. Quentin. A Soissons, S. Crespin & S. Crespinien. A Tournai, S. Piat, prêtre. A Fismes près de Reims, la vierge sainte Macre. A Louvre en Parisis, S. Juste ou Justin, qui allant à Amiens avec son pere & son frere, & n'ayant pas voulu découvrir aux persécuteurs ceux qui l'accompagnoient, eut la tête tranchée. On compte aussi plusieurs martyrs à Treves sous Rictiovare, gouverneur de la Gaule Belgique. Dans la Grande-Bretagne, on marque entre autres S. Alban, qui ayant reçu chez lui un clerc qui fuyoit la persécution, se livra lui-même pour le sauver (*h*). En Aquitaine, S. Caprais d'Agen se cacha par la crainte de la persécution; mais ensuite il se montra & souffrit le martyre, excité par l'exemple de sainte Foi, vierge. Près d'Agde moururent pour la Religion Tibere, Modeste & Florentin. A Vienne, Ferréole, tribun militaire; & un de ses soldats, nommé Julien, eut la gorge coupée à Brioude en Auvergne. A Embrun, Vincent, Oronce & Victor. A Arles, Genès, greffier, encore jeune & catéchumene, entendant lire devant le tribunal l'ordre pour persécuter les Chrétiens, & ne pouvant se résoudre à l'écrire, jetta devant les pieds du juge les tablettes cirées sur lesquelles il écrivoit, s'enfuit & se cacha. Le juge le condamna à perdre la tête aussitôt qu'on l'auroit trouvé. Cependant le jeune homme fit demander le baptême à l'évêque, qui se défiant peut-être de sa jeunesse, lui fit dire qu'il seroit suffisamment baptisé dans son sang. Enfin Dieu permit qu'il fût découvert. Il voulut encore s'échapper en passant le

XXXII. Plusieurs autres martyrs.

*Fl. tom. II. l. viij. n. 19.*

(*g*) [Leur fête a toujours été célébrée le 14 Mai.]

(*h*) [Il en sera parlé plus amplement dans l'Article IX*. n. 11.]

Rhône à la nage; mais il fut pris de l'autre côté, & eut la tête tranchée.

## XII.

XXXIII. S. Victor de Marseille. Son zele pour la religion. Fl. tome II. l. viij. n. 20. An 190.

S. Victor de Marseille souffrit le martyre par les ordres de l'empereur Maximien, peu après la légion Thébéenne. C'étoit un officier si zelé pour la Religion Chrétienne, qu'il alloit pendant la nuit visiter les fideles & les encourager au martyre. Ayant été arrêté, il fut d'abord présenté aux préfets, qui l'exhorterent à ne pas perdre ses services & la faveur du prince, pour s'attacher au culte d'un homme mort; car c'est le nom qu'ils donnoient à Jesus-Christ. Il répondit avec une liberté, qui attira les cris & les injures de tous les païens qui l'environnoient. Mais comme c'étoit un homme d'un rang distingué, les préfets le renvoyerent à la personne de l'empereur. Il ne montra pas moins de constance à ce tribunal. L'empereur irrité commanda qu'on le traînât par toute la ville. On le lia par les bras & par les pieds, & on le traîna de la sorte, exposé aux coups & aux insultes de la populace. Il fut ramené tout couvert de sang au tribunal des préfets, qui le croyant abattu par cet ignominieux supplice, le presserent de nouveau en employant les raisons ordinaires des païens. Le martyr au contraire, encouragé par cette premiere victoire, leur répondit en témoignant également sa fidélité pour l'empereur & son mépris pour les faux dieux, dont il releva les infamies, leur opposant la véritable grandeur de Jesus-Christ. Quand il eut long-tems parlé, les préfets lui dirent: Victor, ne cesseras-tu pas de philosopher? choisis en un mot, ou d'appaiser les dieux, ou de périr misérablement. Puisque vous me le proposez, dit-il, il faut confirmer mon discours par mon exemple. Je méprise les dieux; je confesse Jesus-Christ: faites-moi souffrir tout ce qu'il vous plaira. Les préfets irrités, lui firent souffrir un long & cruel supplice.

XXXIV. Il convertit ses gardes.

Le martyr élevoit les ieux au ciel, demandant la patience à celui qui peut seul la donner. Jesus-Christ lui apparut,

tenant ſa croix entre les mains, & lui dit: La paix ſoit avec vous, Victor; je ſuis Jeſus qui ſouffre dans mes ſaints; prenez courage; je vous aſſiſte dans le combat. Ces paroles firent évanouir la douleur & les tourmens. Le martyr commença à louer Dieu avec un viſage qui montroit la joie dont ſon cœur étoit inondé. Les bourreaux fatigués virent qu'ils n'avançoient rien; & le préfet qui aſſiſtoit au ſupplice, le fit détacher du chevalet, & enfermer dans une priſon très-obſcure. Au milieu de la nuit Jeſus-Chriſt lui envoya des anges. La priſon fut ouverte, & remplie d'une lumiere plus claire que le jour. Le martyr chantoit avec les anges les louanges de Dieu. Trois ſoldats qui le gardoient, voyant cette lumiere, ſe jetterent aux pieds du ſaint, & demanderent le baptême. Le martyr les inſtruiſit autant que le tems le lui permettoit; & ayant fait venir des prêtres la même nuit, il les mena à la mer où ils furent baptiſés, & lui-même les tira de l'eau. Leurs noms étoient Alexandre, Longin & Félicien. Le lendemain matin quand on ſut leur converſion, on les prit avec Victor, & on les mena à la place publique, où toute la ville accourut. Les trois ſoldats ayant confeſſé perſévéramment Jeſus-Chriſt, l'empereur leur fit couper la tête.

XXXV. Ses ſouffrances. Sa mort.

Victor demandoit à Dieu avec larmes qu'il lui fît la grace d'être le compagnon de leur martyre. Il fut encore ſuſpendu, & battu cruellement à coups de bâtons & de nerfs de bœuf. On le remit en priſon, où il demeura trois jours en prieres, conjurant Dieu de lui accorder la perſévérance. L'empereur ſe le fit encore amener; & après l'avoir menacé, il fit apporter un autel de Jupiter, auprès duquel étoit le ſacrificateur. Mets de l'encens, dit-il à Victor; appaiſe Jupiter, & ſois notre ami. Le martyr s'approcha comme pour ſacrifier; & prenant l'autel de la main du ſacrificateur, il le renverſa par terre d'un coup de pied. L'empereur lui fit couper le pied ſur-le-champ. Enſuite il le fit mettre ſous la meule d'un moulin à bras, que les bourreaux firent tourner, & ils commencerent à l'écraſer & à lui briſer les os. Mais la machine ſe rompit; & comme il ſembloit reſpirer encore

un peu, on lui coupa la tête. On entendit d'en haut une voix céleste qui dit : Tu as vaincu, Victor, tu as vaincu. L'empereur fit jetter dans la mer les corps des martyrs ; mais ils vinrent à bord, & furent ensevelis par les Chrétiens dans une grotte taillée dans le roc, & il s'y fit ensuite un grand nombre de miracles (*i*).

## XIII.

XXXVI. [Martyre de S. Sébastien] *Fl. tom. II. l. viij. n. 49. Baillet, Vies des SS. au 20 Janv.* AN 288.

[ On place vers ce tems la mort de S. Sébastien (*j*), l'un des plus célebres martyrs dans l'église de Rome, après S. Laurent. Il étoit né de parens établis à Narbonne, mais originaires de Milan, & il avoit reçu une éducation chrétienne dans cette derniere ville. L'engagement qu'il eut à la cour de l'empereur Carus & de ses deux fils, puis de Dioclétien & de Maximien, qui l'honoroient de leur estime & de leur affection, & qui le firent capitaine dans une des compagnies de la garde prétorienne, ne le porta jamais à rien faire contre ce qu'il devoit à Jesus-Christ. L'Esprit de Dieu lui avoit enseigné la manière de couvrir sous son habit militaire un zele tout apostolique, en sorte que par ses exhortations & par ses prieres, il fit un grand nombre de Chrétiens, ranima ceux que diverses tentations avoient ébranlés, & affermit plusieurs martyrs contre la crainte des supplices & de la mort, principalement dans la persécution qui s'éleva à Rome contre les prétendus amis de l'empereur Carin, qui avoit été tué sur la fin de l'an 285, poursuivant sa victoire contre Dioclétien. Ces amis, selon les calomnies des païens, n'étoient autres que les Chrétiens, parce que ce prince les avoit favorisés. Fabien, préfet de la ville, reconnut par la trahison d'un faux chrétien, que c'étoit Sébastien qui animoit ainsi les autres à la mort. Mais considérant le rang qu'il tenoit à la cour, il se crut obligé d'en avertir Dio-

(*i*) [ Sa fête est marquée au 21 Juillet, qu'on croit avoir été le jour de sa mort, vers l'an 290, tems du séjour de Maximien dans les Gaules.]

(*j*) [M. Racine ayant fait mention du martyre de S. Sébastien dans sa Table chronologique, c'est ce qui donne lieu de l'ajouter ici. ]

clétien,

clétien, qui se trouvoit alors à Rome. Ce prince manda aussitôt Sébastien; & lui fit reproche d'avoir si mal répondu à l'affection qu'il avoit toujours eue pour lui, & de s'être ainsi déclaré avec tant d'ingratitude contre les dieux & les empereurs, & en particulier contre sa majesté. Sébastien lui répondit, que loin de se déclarer contre lui dans le culte qu'il rendoit à Jesus-Christ, il n'avoit pas cru pouvoir lui donner de preuve plus sincere de sa fidélité, qu'en priant pour la conservation de sa personne & de son empire, le seul Dieu véritable & tout-puissant qu'il avoit toujours adoré; parce qu'il jugeoit que c'étoit une chose bien inutile & bien extravagante, de vouloir s'adresser à des pierres pour en obtenir du secours. Dioclétien irrité de cette réponse, ordonna aussitôt que Sébastien fût conduit par une compagnie d'archers, dans un champ proche de la ville, qu'il y fût lié à un poteau, & percé à coups de fleches; ce qui fut rigoureusement exécuté. La nuit suivante, une pieuse femme étant allée pour le détacher & pour l'ensevelir, fut fort surprise de le trouver encore vivant. Elle le fit rapporter secrétement dans sa chambre, qui étoit celle où s'étoient tenues en secret les assemblées des fideles, au plus haut étage du palais même de Dioclétien. Aucune des plaies ne fut trouvée mortelle, & le saint fut guéri en peu de jours. A peine se vit-il rétabli, qu'après s'être armé de la priere, il descendit dans la grande salle du palais pour exécuter ce qu'il croyoit que Dieu demandoit de lui. Il se mit sur l'escalier par où l'empereur devoit passer; & s'adressant à lui, lorsqu'il alloit au temple, il lui représenta avec beaucoup de force les inconvéniens de sa prévention contre la Religion Chrétienne, & de cette facilité excessive avec laquelle il ajoutoit foi aux impostures & aux calomnies par lesquelles les païens décrioient comme ennemis de l'état, les Chrétiens qui se faisoient un devoir capital de prier pour sa postérité, & de lui garder une fidélité inviolable. Dioclétien parut surpris de cette liberté; mais il le fut encore plus, lorsqu'il reconnut que celui qui lui parloit, étoit Sébastien qu'il croyoit mort. Il le fit prendre de nouveau, & commanda qu'on le menât dans le cirque qui

tenoit au palais; qu'on l'y fit mourir à coups de bâton, & qu'on jettât ensuite son corps dans le grand cloaque qui étoit au bout du cirque: & afin que les soldats de la garde prétorienne, qui aimoient & respectoient leur ancien officier, ne fissent point de bruit, on fit publier que Sébastien n'étoit conduit au supplice qu'à cause de son attachement à la Religion Chrétienne, & non pour aucun autre crime. On croit que sa mort arriva l'an 288, le 19 Janvier, ou le jour suivant; ce sont les deux jours qui ont été consacrés à sa mémoire en différens tems.]

---

## ARTICLE VII.

### *Schismes & Hérésies.*

LE démon ne se contenta pas d'employer la violence pour empêcher le progrès que faisoit de toutes parts la Religion Chrétienne pendant le troisieme siecle, il eut aussi recours à la séduction, & il suscita des maîtres d'erreurs, dont il se servit pour enlever à l'Eglise plusieurs de ses enfans par le schisme & par l'hérésie.

### I.

I. Schisme de Novat & de Félicissime à Carthage.

*Fl. tom. II. l. vj. n. 51. & suiv.*

AN 251.

Novat, prêtre de Carthage, voulant prévenir l'excommunication que ses crimes avoient méritée, se sépara de S. Cyprien, & excita plusieurs autres à le suivre. Il s'associa Félicissime, qui étoit aussi méchant que lui. Celui-ci s'étoit appliqué à gagner la confiance de plusieurs confesseurs, & même à flatter les apostats qui demandoient avec importunité leur réconciliation. Il forma un parti, à la tête duquel il se mit avec cinq prêtres; & il commença à ériger un autel à part. S. Cyprien l'excommunia aussi-tôt; & afin d'empêcher le progrès du mal, il demanda les noms de ceux qui se joignoient à ces schismatiques, afin de prononcer contre eux la même peine. Quelques-uns de ceux

qui furent excommuniés, avoient été bannis pour la foi, mais n'avoient pas conservé par l'humilité la gloire de leur confession. S. Cyprien écrivit en même tems à son peuple de se donner de garde de cette séduction des schismatiques, comme d'une persécution plus dangereuse que celle des païens.

Le prêtre Novat étant allé promptement à Rome, inspira l'esprit de schisme à un autre prêtre nommé Novatien. En même tems Novat changea de maximes; & au lieu qu'en Afrique il avoit travaillé à affoiblir la discipline, en engageant quelques confesseurs à accorder des indulgences sans regle & sans discrétion, il se plaignit à Rome de ce qu'on les recevoit à la pénitence avec trop de facilité. La faction de Félicissime qui continuoit de favoriser le relâchement de tout son pouvoir, choisit pour évêque de Carthage Fortunat, qui fut ordonné par cinq évêques, tous coupables de plusieurs crimes. Après cette ordination, les schismatiques envoyerent à Rome pour gagner S. Corneille. Ils étoient si séduisans & si artificieux, qu'ils vinrent à-bout d'affoiblir ce saint pape, que S. Cyprien ranima par la belle lettre dont nous avons donné un extrait. Le grand évêque de Carthage travailla infatigablement à éteindre ce funeste schisme, & il eut la consolation de le voir finir avec la vie de ses auteurs.

II.

Il n'en fut pas ainsi du schisme de Novatien. Ce misérable avoit été philosophe Stoïcien, & en grande réputation à cause de son éloquence. Il avoit été possédé du démon. Mais ayant été délivré par le secours des exorcistes, il s'étoit fait catéchumene, jusqu'à ce qu'étant tombé dangereusement malade, il fut baptisé dans son lit par infusion. Etant guéri, il ne reçut point le sceau du Seigneur de la main de l'évêque, c'est-à-dire, la confirmation. Il fut néanmoins ensuite ordonné prêtre, malgré l'opposition du clergé & de plusieurs laïcs, fondée sur ce qu'il n'étoit pas permis d'ordonner ceux qui avoient été baptisés dans le lit. Mais le

II. Schisme de Novatien à Rome.

*Fl. tom. II. l. vj. n. 53. & suiv.*

An 251.

pape qui l'aimoit, pria instamment qu'on usât de dispense seulement pour cette fois. Le pape qui usa de cette indulgence envers Novatien, doit avoir été S. Fabien, ou quelqu'un de ses derniers prédécesseurs. Il fut ébloui sans doute par les qualités extérieures de cet homme, sans prévoir qu'il l'armoit de la puissance de l'Eglise pour combattre l'Eglise même : & cet exemple fait voir que les plus grands saints doivent trembler, quand ils dispensent des loix communes de l'Eglise. La persécution étant venue, Novatien se tint enfermé dans sa maison, & ne se rendit point à la priere des diacres qui le pressoient de sortir, pour secourir les freres qui avoient besoin de son ministere. Ensuite il fit le sévere ; & gagné par le schismatique Novat, il se plaignit qu'à Rome on recevoit trop aisément les apostats à la pénitence. Plusieurs du clergé de Rome encore prisonniers pour la foi, furent séduits par ce zele apparent pour la discipline.

Novatien publia ensuite diverses calomnies contre le pape S. Corneille, prétendant qu'il avoit pris un billet du magistrat pour éviter la persécution (*k*). Il sépara sur ce fondement plusieurs confesseurs & plusieurs autres fideles de la communion de Corneille, & il se fit lui-même ordonner évêque de Rome, quoiqu'il eût juré qu'il ne desiroit point l'épiscopat. Il enferma trois évêques fort simples, les fit manger & boire avec excès, & les engagea à lui imposer les mains & à le déclarer évêque de Rome, comme si le siege eût été vacant ; ne comptant pour rien l'ordination de Corneille, ni le consentement de tout le clergé & de tout le peuple fidele qui étoit fort nombreux ; car il y avoit alors à Rome quarante-six prêtres, sept diacres, sept sous-diacres, quarante-deux acolytes, cinquante-deux tant exorcistes que lecteurs & portiers. Le reste des fideles étoit innombrable. Un des évêques qui avoit eu part à la fausse ordination de Novatien, revint peu de tems après à l'Eglise, pleurant & confessant son péché ; & S. Corneille lui accorda la communion à la priere de tout le peuple, mais seulement la communion laï-

(*k*) [M. Fleury ajoute : & qu'il avoit communiqué avec des évêques coupables d'avoir sacrifié aux idoles.]

que; car il demeura dépoſé auſſi-bien que les deux autres. Au ſchiſme, Novatien joignit l'héréſie, ſoutenant que l'Egliſe ne pouvoit accorder la paix à ceux qui étoient tombés dans la perſécution, quelque pénitence qu'ils fiſſent, & qu'il n'étoit pas permis de communiquer avec eux. Ses diſciples ſe nommoient *Cathares*, c'eſt-à-dire, purs, & affecterent de porter des habits blancs.

Novatien retenoit ſes partiſans par un ſerment terrible. Quand il leur donnoit l'Euchariſtie, au lieu de faire répondre *amen*, comme faiſoient les fideles, il faiſoit dire à ſes diſciples ces horribles paroles: Je jure ſur le corps de Jeſus-Chriſt, que je ne retournerai point à la communion de Corneille. Il envoya après ſon ordination des députés à diverſes égliſes, feignant d'avoir été ordonné malgré lui.

Nous avons vû la réponſe que fit à cet hypocrite ſaint Denys d'Alexandrie. Novatien exhortoit tous les évêques à ne point recevoir les apoſtats à la participation des ſaints myſteres, mais de ſe contenter de les porter à la pénitence, & d'en laiſſer le jugement à Dieu. Il croyoit encore ſe rabaiſſer beaucoup, & uſer en cela d'une grande indulgence. Ce qui donnoit de l'autorité à ſes lettres, étoit le témoignage des confeſſeurs qu'il avoit ſéduits, & à qui il faiſoit écrire des lettres pour appuyer les ſiennes. Ces témoignages avantageux que les confeſſeurs rendoient à Novatien, troublerent preſque toutes les égliſes; car on ne croyoit pas pouvoir ſe tromper en ſuivant ceux qui avoient ſouffert pour la foi.

Dieu ouvrit les ieux à ces confeſſeurs qui réjouirent l'Egliſe par leur retour. Le zele des grands évêques qui s'oppoſerent à ce ſchiſme, n'empêcha pas qu'il ne fit des progrès étonnans. La ſecte de Novatien ſubſiſta plus d'un ſiecle, non-ſeulement à Rome où elle avoit pris naiſſance, mais encore à Alexandrie, dans diverſes provinces de l'Aſie, à Conſtantinople, en Scythie, en Afrique, dans l'Occident. Il paroît même que ce mal gagna en Eſpagne & juſqu'aux extrémités des Gaules. Ainſi la ſévérité de Novatien pénétra par-tout, tandis que le relâchement de Féliciſſime n'avoit pû s'étendre. Tout le contraire ſeroit arrivé, ſi l'on eût été

alors dans les fiecles de relâchement ; mais l'expérience ne montre que trop, que l'efprit féducteur fait proportionner aux divers tems, les illufions qu'il prépare aux hommes.

## III.

III. Héréfie de Sabellius.

*Fl. tom. II. l. v. n. 52. & l. vij. n. 35.*

AN 255.

Quoique l'héréfie qui confond les trois Perfonnes divines & ne reconnoît entr'elles aucune diftinction, ne foit gueres connue que fous le nom de *Sabellianifme*, elle n'a point néanmoins Sabellius pour premier auteur. Il l'avoit reçue de Noétus, qui la tenoit lui-même de quelques anciens hérétiques ; mais qui la développa & en fit l'article capital de fa doctrine, [ qu'il répandit en Afie ].

Noétus ayant été chaffé de l'Eglife, forma des difciples, dont le plus fameux fut Sabellius, qui enfeignoit que n'y ayant en Dieu qu'une nature, il ne devoit y avoir auffi qu'une perfonne ; qu'ainfi les noms de Pere, de Fils & de S. Efprit ne font que différentes dénominations de la même perfonne. Sabellius [ qui dogmatifoit en Libye fous le regne de Valérien ] gagna quelques évêques, & fa doctrine s'étendit fort loin. Il avoit plufieurs fectateurs en Méfopotamie, & même à Rome. S. Denys d'Alexandrie écrivit contre cette héréfie plufieurs lettres, dans lefquelles il relevoit ce qui marque l'humanité du Sauveur dans les Evangiles, afin de montrer que ce n'eft pas le Pere, mais le Fils qui s'eft fait homme pour nous, & par conféquent que le Pere n'eft pas le Fils. C'eft dans ce point de vûe qu'il faut fe placer, comme nous l'avons déjà dit, pour bien juger de la doctrine de S. Denys d'Alexandrie. Son but n'étoit pas d'établir la divinité de Jefus-Chrift, mais de prouver que ce n'étoit pas Dieu le Pere qui s'étoit fait homme. Nous verrons dans la fuite les Ariens profiter de cette héréfie, & elle fervira de prétexte à leurs calomnies. Ils accuferont de Sabellianifme tous ceux qui les combattront avec force.

## IV.

IV. Héréfie de Paul de Samofate.

Une partie des erreurs de Paul de Samofate, tenoit au Sabellianifme & en étoit comme une fuite, & l'autre partie

*Fl. tom. II. l. viij. n. 1. & ſuiv.*

An 260.

préparoit les voies à l'Arianiſme, en ce qu'il ne parloit de Jeſus-Chriſt que d'une maniere fort baſſe. Il ſoutenoit donc comme Sabellius, que le Fils & le S. Eſprit étoient dans le Pere, ſans avoir aucune exiſtence réelle; & il diſoit en même-tems que Jeſus-Chriſt étoit un pur homme, qui par ſes mérites s'étoit rendu digne de parvenir à la qualité de Fils de Dieu, de lui être réuni & de devenir ſon temple. Il enſeignoit que Jeſus-Chriſt étoit conſubſtantiel à ſon Pere, c'eſt-à-dire, qu'il étoit confondu & abſorbé en lui, enſorte que ſon Pere & lui étoient une même perſonne. On tint contre Paul deux Conciles à Antioche. Sa conduite répondoit à ſa doctrine, & l'on n'avoit point encore vû un évêque ſi vain & ſi ambitieux. Il falloit du courage dans les évêques de Syrie pour citer un patriarche ſi accrédité & ſi intriguant. Il éluda la queſtion dans le premier concile, & fit des promeſſes ſans effet; mais il fut dépoſé dans le troiſieme (*l*) compoſé de ſoixante-dix évêques, & d'un grand nombre de prêtres & de diacres. Ce fut un prêtre nommé Malchion, fort ſavant & grand philoſophe, qui convainquit Paul, découvrit ſes artifices, & manifeſta malgré lui ſes ſentimens. Si les évêques euſſent été moins attentifs, quel mal n'eût point fait un paſteur du caractere de cet hérétique? D'un autre côté, ſi l'on eût été aſſez ferme d'abord, eût-il été néceſſaire de s'aſſembler pluſieurs fois?

Comme Paul étoit fécond en ſubtilités & en ſophiſmes, & qu'il prenoit le mot de *conſubſtantiel* dans le ſens de Sabellius, les peres du concile d'Antioche rejetterent cette expreſſion, & parlerent aſſez ſimplement de la divinité du Fils. Tout leur ſoin fut de montrer que le Fils étoit avant toutes choſes, & qu'il n'avoit pas été fait Dieu d'entre les hommes. Les Ariens tireront un grand avantage de la condamnation du mot de *conſubſtantiel*, & de la maniere foible dont on parla dans ces conciles de la divinité du Fils. Si

(*l*) [Ou le ſecond, puiſque M. Racine, dans ce qui précede, ne parle que de deux, & qu'il n'en a mis que deux dans la Table chronologique. M. Fleury n'en compte que deux; dom Ceillier en compte trois, & prétend que celui-ci fut le troiſieme. *Ceill. tom. III. ch. xxxj. art. 7.*]

c'étoit un point si clair & si constant, diront-ils, n'en auroit-on rien dit dans des assemblées où l'on examinoit ce qui regardoit la personne du Fils? C'est ainsi que le démon disposoit de loin ses attaques pour livrer à l'Eglise un des plus grands combats qu'elle ait jamais eus à soutenir. Paul ne voulant point souscrire à la décision du concile qui l'avoit condamné comme hérétique, & qui l'avoit déposé comme chargé encore de plusieurs crimes, demeuroit à Antioche, & ne vouloit point quitter la maison qui appartenoit à l'Eglise. Les Chrétiens s'en plaignirent à l'empereur Aurélien, qui ordonna que la maison fût adjugée à ceux qui seroient unis aux évêques de Rome: tant il étoit notoire, même aux païens, que l'union avec l'église de Rome étoit la marque des vrais Chrétiens. La puissance de l'Eglise est toute spirituelle, & ne peut user de contrainte; mais elle implore à cet égard l'autorité des souverains dont elle dépend dans l'ordre des choses temporelles. Les Pauliciens (*m*) n'ont pas subsisté aussi long-tems que les Sabelliens; mais ils ont eu de bien plus terribles suites, ayant, comme nous l'avons déjà dit, préparé les voies à l'Arianisme.

## V.

V. Hérésie d'Hiérax. *Ibid. n. 26.* AN 290.

Pendant que S. Antoine, qui s'appercevoit que beaucoup de Chrétiens étoient tombés dans le relâchement, pensoit à faire une sainte réforme, Hiérax animé d'un esprit fort différent, en entreprit aussi une. Il condamnoit le mariage, l'usage du vin & les richesses. Il étoit fort habile, & saint Antoine ne l'étoit pas. Hiérax vouloit gagner S. Antoine & ses solitaires; mais il fut confondu par la puissance que Dieu accorda à ces hommes merveilleux. Les Hiéracites défioient les solitaires de répondre à leurs argumens: les solitaires ressuscitoient les morts, & défioient les Hiéracites d'en faire autant. L'estime qu'on faisoit de sa vie austere, qui n'est

(*m*) [On les nomme plus communément *Paulianistes*; & on les distingue ainsi des *Pauliciens*, espece de Manichéens, qui ne parurent qu'au huitieme siecle, & qui prirent leur nom d'un autre Paul.]

que le corps de la piété & quelquefois un corps fans ame, entraîna dans fon héréfie plufieurs de ceux qui faifoient profeffion, dans l'Egypte, d'une vie plus fainte & plus parfaite. On voit combien, après avoir évité un piege, il étoit facile de tomber dans un autre.

## V I.

VI. Héréfie des Manichéens. *Fl. tom. II. l. viij. n. 10. & fuiv.* AN 270.

L'héréfie des Manichéens, également infâme & ridicule, eft la plus fameufe de toutes celles que le démon a oppofées à l'Eglife durant les trois premiers fiecles. Elle a pris fon origine dans la Perfe; & de cette extrémité de l'Orient, elle s'eft répandue par toutes les provinces jufqu'aux extrémités de l'Occident. Cette fecte avoit raffemblé la plûpart des erreurs des anciens hérétiques qui prenoient tous le nom de Gnoftiques ou Spirituels; & comme chacune de ces anciennes œuvres s'en alloit & fe diffipoit, le démon recueillit de leur débris celle-ci qui eut des fuites épouvantables. Les Manichéens pofoient pour principe fondamental, que le mal eft une fubftance réelle, & non un fimple défaut, par lequel on s'éloigne de ce qui a plus d'être, pour tomber dans ce qui en a moins. Comme il faut donc qu'un effet réel ait une caufe réelle, & que Dieu ne peut être l'auteur & la caufe du mal, ils établiffoient deux natures ou deux principes oppofés, tous deux fouverains & indépendans l'un de l'autre. Ils débitoient fur le combat & l'oppofition de ces deux principes fouverains tout ce qu'il leur plaifoit, & ils compoferent un fyftême plein d'abfurdités, auxquelles ils donnoient les beaux noms de profondeur & de fublimité. Ils rejettoient l'ancien Teftament, admettoient dans chaque homme deux ames; l'une bonne, principe du bien; l'autre mauvaife, principe du mal: ainfi point de libre-arbitre, point de tort dans l'homme qui avoit reçu involontairement une mauvaife ame qu'il defavouoit, & qui faifoit le mal fans que la bonne ame en fût chargée. Voilà les articles fondamentaux du Manichéifme, dont le démon faifoit tirer toutes les conféquences qu'il vouloit.

VII. Caractere de Manès.

Ce qui est fort remarquable, c'est que Manès ou Manichée, auteur de cette secte impie, se donna pour un réformateur. Quelle profonde malice dans l'esprit séducteur! Il avoit douze apôtres qui firent de nouveaux évangiles & des actes, sous le nom d'*actes des Apôtres*. Ils tâchoient d'attirer les hommes à leur secte par des actions & des paroles qui sembloient ne respirer que douceur, que charité, qu'humilité, par l'apparence d'une vie sainte & austere, par un grand nombre de jeûnes, par leur visage pâle, par leurs habits sales & négligés. On voit quel étoit le zele des Manichéens pour répandre leur doctrine & gagner des sectateurs, par la lettre que leur chef écrivit à un des fideles nommé Marcel, homme admirable par toutes sortes d'œuvres de justice, mais sur-tout par sa charité & ses aumônes, qui étoient si abondantes, qu'on n'avoit encore rien vû de semblable. La lettre de Manès est douce & insinuante. Il y affecte le style des Apôtres, & les expressions de S. Paul. La conférence publique qu'il eut chez Marcel avec l'évêque Archélaüs, & celles qu'il eut ailleurs, aussi-bien que ses principaux disciples, prouvent la vérité de ce que disent les historiens, que les Manichéens étoient puissans dans la réfutation, & usoient d'un grand art pour engager insensiblement dans leurs erreurs. Ils étoient divisés en deux ordres, les auditeurs & les élus. Les auditeurs pouvoient vivre comme les autres hommes; mais les élus faisoient profession de pauvreté, & d'une abstinence très-rigoureuse. Ils avoient beaucoup d'évêques, de prêtres & de diacres, donnoient le baptême, mais corrompu, & célébroient l'Eucharistie avec un mélange exécrable. Nous aurons occasion dans la suite de parler de cette hérésie, qui s'est fort répandue, & qui a subsisté plus de huit cens ans.

# ARTICLE VIII.

## *Conciles & Discipline.*

### I.

I. Combien il est utile de connoître les conciles.

IL est d'autant plus important d'avoir quelque connoissance des conciles, que les decrets & les décisions s'y font, non par un seul pere, ni par un seul évêque, mais de l'avis & du consentement de presque tous ceux qui composent l'assemblée. S'il s'agit de la foi, ils parlent non comme auteurs particuliers, mais comme témoins de la tradition des églises auxquelles ils président. La promesse que Jesus-Christ a faite à ses Apôtres, que lorsque deux ou trois seroient assemblés en son nom, il seroit au milieu d'eux ; & la maturité avec laquelle les évêques assemblés dressent leurs décisions, après avoir imploré le secours du pere des lumieres, méritent que les fideles soient pleins de vénération pour ces saintes assemblées. On doit regarder les decrets des conciles particuliers comme étant d'un grand poids, quoiqu'il n'y ait que ceux des conciles généraux qui ayent le privilege auguste de l'infaillibilité.

### II.

II. Motifs qui firent tenir les premiers conciles.

Après le concile de Jérusalem, il s'écoula plus d'un siecle sans qu'on en tînt aucun autre dont nous ayons connoissance. L'avantage qu'avoient les Chrétiens de toucher aux tems apostoliques, la vigueur de la discipline, l'abondance de la piété, le zele des premiers pasteurs pour instruire, & pour faire chacun sur son troupeau la fonction de sentinelle, suppléoient au défaut de ces assemblées. Mais vers la fin du second siecle, il y eut des conciles à Rome, dans le Pont, dans les Gaules. Ce fut pour examiner la fausse prophétie de Montan. Les fideles d'Asie s'assemblerent souvent & en divers lieux pour remédier à cette séduction qui faisoit du

progrès. On ne sait pas en quelles villes d'Asie se tinrent ces assemblées des fideles contre les Montanistes. Les confesseurs des églises de Lyon & de Vienne s'assemblerent aussi pour remédier au même mal. Tertullien vante l'appareil avec lequel les Montanistes tenoient de leur côté leurs assemblées, les commençant par des jeûnes & des stations; & il se moque des Catholiques, qui au lieu de ces exercices de piété, ne formoient, dit-il, leurs conciles, que lorsqu'ils se trouvoient plusieurs ensemble pour souper.

Nous sommes un peu mieux instruits de ce qui se passa dans l'Eglise au sujet de la question qui fut agitée à la fin du second siecle, touchant la fête de Pâques. On assembla à cette occasion plusieurs conciles en différens lieux, dans la vûe de réunir les esprits & les Eglises dans une pratique uniforme; & il fut toujours décidé qu'on devoit célébrer la Pâque le dimanche. (*n*).

Il y avoit près de cinquante ans que les contestations au sujet de la Pâque étoient assoupies, lorsqu'il s'en éleva de nouvelles touchant le baptême des hérétiques. Il y eut sur cette question, comme nous l'avons dit, en parlant de cette célebre dispute, un grand nombre de conciles en différens tems & en diverses provinces.

## III.

III. Grand concile d'Afrique contre les Schismatiques, & sur la discipline. *Fl. tom. II. l. vj. n. 54.* AN 251.

L'an 251, S. Cyprien étant sorti de sa retraite, assembla un concile le plus nombreux qu'il put, pour régler les affaires de l'Eglise. Le schisme de Novatien y fut condamné, & l'on refusa de communiquer avec les députés qu'il avoit envoyés, & qui demandoient instamment que les évêques & le peuple examinassent les accusations qu'ils offroient de prouver [ contre le pape Corneille. ] Les évêques d'Afrique répondirent, qu'il ne convenoit pas à la gravité sacerdotale de souffrir que la réputation de leur confrere Corneille fût encore attaquée, après qu'il avoit été élu, ordonné & ap-

(*n*) [ Excepté au concile d'Ephese, où les évêques de l'Asie mineure furent d'avis de persister dans leur usage, c'est-à-dire de célébrer la pâque au quatorzieme jour de la lune de Mars. *Fl. tom. I. l. iv. n. 44.*]

prouvé par tant de suffrages; & que dans une si grande assemblée où les pontifes de Dieu étoient assis & l'autel dressé, on ne devoit point entendre la lecture d'un libelle diffamatoire. On ajoûta, qu'un évêque ayant été une fois établi par le jugement des évêques & du peuple, c'étoit un crime d'en ordonner un autre pour le même siege. Le concile de Carthage envoya un prêtre au pape S. Corneille, pour l'informer de tout ce qui s'étoit passé dans cette occasion.

On examina dans cette même assemblée la cause de Félicissime, & des cinq prêtres qui l'avoient suivi. Ils furent ouis, condamnés & excommuniés, & le concile en écrivit à S. Corneille une lettre synodale souscrite par tous les évêques. On passa ensuite à l'examen de l'affaire des apostats. Les saintes Ecritures y furent long-tems alléguées de part & d'autre, afin de ne rien précipiter dans une affaire aussi importante, & l'on trouva enfin ce tempérament de ne pas ôter absolument aux tombés l'espérance de la réconciliation, de peur que voyant l'entrée de l'Eglise fermée pour eux, le desespoir ne les rendît pires qu'auparavant, & ne les portât à retourner dans le siecle pour y vivre en païens, ou à se jetter dans le parti des hérétiques & des schismatiques. D'un autre côté, on ne vouloit pas adoucir la sévérité salutaire de la discipline, en leur accordant trop facilement la réconciliation. Il fut donc résolu de leur imposer une longue pénitence, de prier pour eux avec larmes le Pere des miséricordes, d'examiner la nature & les circonstances des fautes de chacun en particulier. Ce décret du concile fut rédigé en plusieurs articles ou canons, que l'on envoya à Rome & aux autres églises: ce sont ces canons que l'on a depuis appellés *Pénitentiaux* (*o*), qui régloient la conduite des évêques à l'égard des pécheurs pénitens, selon les divers degrés des péchés. Ce célebre concile paroît avoir duré long-tems, ou plutôt avoir été interrompu & repris plusieurs fois.

(*o*) [ C'est-à-dire, que ces canons dont on vient de parler, sont du nombre de ceux que l'on a depuis nommés *pénitentiaux*, lesquels régloient la conduite des évêques à l'égard des pécheurs pénitens. ]

## I V.

IV.
Concile de Rome, qui confirme celui d'Afrique.
*Ibid. n. 55.*
AN 251.

Le pape S. Corneille ayant reçu les décrets du concile d'Afrique, en assembla un à Rome de soixante évêques & d'un plus grand nombre de prêtres & de diacres. On y confirma ce que le concile de Carthage avoit réglé touchant les apostats, & l'on insista sur le canon qui portoit, que les évêques tombés dans le crime seroient reçus dans l'Eglise après avoir fait pénitence, mais seulement au rang des laïcs, sans jamais pouvoir offrir le sacrifice, ni faire aucune fonction sacerdotale.

## V.

V.
Concile de Carthage, où l'on examine les causes de ceux qui étoient tombés dans la persécution.
*Fl. tom. II. l. vij. n. 6.*
AN 252.

L'année suivante, 252, S. Cyprien présida à un nouveau concile de quarante-deux évêques. On y examina encore les causes de ceux qui étoient tombés dans la persécution. On traita avec indulgence, ceux qui après leur chûte étant demeurés dans l'Eglise, avoient continuellement pleuré leur péché, & imploré la miséricorde divine. Au lieu que dans le concile précédent il avoit été résolu de ne leur donner la paix que quand ils seroient en danger de mort; on ordonna dans celui-ci de la leur donner au plutôt. La raison de cette indulgence fut l'approche de la persécution, dont les évêques furent avertis par des visions & des révélations. On disoit contre cet adoucissement, que ceux qui après leur chûte souffriroient le martyre, seroient assez purifiés par leur sang, sans avoir besoin d'être réconciliés par l'évêque; qu'il étoit à craindre que plusieurs ne la demandassent [la réconciliation], sans être véritablement disposés à combattre. Mais on répondoit, que pour être mieux préparé au martyre, il falloit recevoir de l'Eglise les armes spirituelles, & être soutenu par la force de l'Eucharistie : que ceux qui s'enfuiroient dans les déserts, quittant tout pour demeurer fideles à Dieu, ne devoient pas mourir sans la paix de l'Eglise, comme il arriveroit s'ils tomboient malades ou s'ils étoient pris par

des voleurs. A l'égard des hypocrites, disoit-on, ils se trompent eux-mêmes; les ministres de l'Eglise ne peuvent pas sonder les cœurs, & ne doivent juger que sur ce qu'ils voient & entendent: il n'est pas juste que les mauvais nuisent aux bons. On conclut donc que la paix seroit accordée à tous ceux que l'on jugeroit être véritablement pénitens.

## VI.

VI. Autre concile de Carthage. *Ibid. n. 22.* AN 253.

Dans le troisieme concile de Carthage [où se trouverent soixante & six évêques], on examina le sentiment d'un évêque, qui prétendoit que l'on ne pouvoit point baptiser un enfant avant huit jours, selon la loi de la circoncision. Tous les évêques du concile déciderent, que Dieu n'a point d'égard aux âges ni aux personnes, que la circoncision n'est qu'une image du mystere de Jesus-Christ, & qu'on ne doit exclure personne de la grace de Dieu. S. Cyprien qui présidoit à ce concile, en écrivit les décisions à l'évêque dont on avoit condamné le sentiment. Si, dit-il, les plus grands pécheurs ne sont point exclus du baptême, & peuvent recevoir la rémission de leurs péchés, combien doit-on moins refuser cette grace à un enfant qui vient de naître, & qui n'a point péché, si ce n'est entant qu'il est né d'Adam selon la chair, & que par sa premiere naissance il a contracté la contagion de l'ancienne mort? On doit d'autant moins l'empêcher de recevoir la rémission de ses péchés, que ce ne sont pas ses péchés propres, mais ceux d'autrui qui lui sont remis. Pouvoit-on enseigner plus clairement la doctrine du péché originel?

Nous avons parlé des deux conciles d'Antioche contre Paul de Samosate.

## VII.

VII. Canons apostoliques. *Ceill. t. III. ch. xxxij.*

Nous avons sous le nom des Apôtres quatre-vingt-cinq canons ou réglemens, qui concernent la discipline des trois premiers siecles de l'Eglise. Quoique les Apôtres n'en soient pas auteurs, ils sont néanmoins très-anciens. C'est propre-

ment une collection de divers réglemens de discipline, établis dans plusieurs conciles particuliers tenus pendant le second & le troisieme siecle. Cette collection fut faite à la fin du troisieme siecle, à quelques additions près, qui y ont été glissées dans la suite. Ces canons ont toujours eu beaucoup d'autorité dans l'église d'Orient & même dans celle d'Occident, sur-tout depuis la traduction latine que Denys le Petit donna des cinquante premiers, vers le commencement du sixieme siecle. Leur connoissance est utile à tout le monde, & nécessaire à ceux qui veulent s'instruire de l'ancienne discipline de l'Eglise.

On y voit qu'un évêque devoit être ordonné par trois ou du moins par deux évêques; qu'un seul suffisoit pour l'ordination d'un prêtre & d'un diacre; qu'il n'étoit pas permis aux évêques & aux prêtres d'offrir autre chose pour le sacrifice, que ce qui a été prescrit par le Seigneur, c'est-à-dire, du pain & du vin mêlé d'eau; mais il n'étoit pas défendu aux simples fideles de mettre en offrandes sur l'autel des épics nouveaux, des raisins, de l'huile pour éclairer dans l'église, & de l'encens pour brûler pendant le tems de l'oblation sainte. Ils étoient même obligés de porter les prémices de leurs fruits à l'évêque & aux prêtres dans leurs maisons, afin qu'ils en fissent part aux diacres & aux autres clercs. Il est défendu aux évêques, aux prêtres & aux diacres, de se mêler d'affaires séculieres sous peine de déposition. Il étoit défendu à un évêque de passer d'un siege à un autre sans de très-fortes raisons, & à moins qu'il n'y eût une véritable nécessité. Un prêtre ne pouvoit pas non plus quitter sa paroisse pour en desservir une autre sans le consentement de son évêque, sous peine d'être réduit à la communion laïque: & cette loi avoit également lieu contre les diacres & les autres ministres de l'Eglise. Les bigames étoient exclus des ordres, lorsqu'ils l'étoient depuis leur baptême.

Il est défendu à un clerc de se rendre caution pour qui que ce soit. On déposoit un prêtre & un diacre coupable d'un crime d'impureté, de vol ou de parjure. On déposoit & on excommunioit tout ensemble ceux qui s'étoient fait ordonner

ordonner pour de l'argent, & ceux qui les avoient ordonnés. Dans chaque province il y avoit un évêque qui tenoit le premier rang parmi les autres, & qui en étoit comme le chef. Ils ne devoient rien entreprendre au-delà des affaires de leur diocese, sans l'en avoir averti auparavant, & lui-même ne devoit rien faire qu'avec les évêques ses com-provinciaux. Un évêque ordonné pour une église, étoit obligé d'en prendre soin, sous peine d'être privé de la communion.

Les évêques étoient obligés de s'assembler deux fois chaque année. Ils étoient chargés du soin des affaires & de la dispensation des biens de leur église, sans qu'il leur fût permis d'en rien détourner à leur profit ou pour leurs parens, qu'ils pouvoient néanmoins soulager comme les autres pauvres. On punissoit rigoureusement les clercs & les laïcs adonnés au vin, aux jeux de hasard & coupables d'usure (*p*). Il étoit ordonné de baptiser par trois immersions. On déposoit un évêque ou un prêtre qui refusoit d'admettre à la pénitence un pécheur converti. On excommunioit les clercs qui mangeoient dans un cabaret, excepté en voyage. On séparoit de la communion quiconque reprochoit avec mépris à un autre des défauts naturels, comme la surdité ou la difformité de quelque membre; la même peine étoit décernée contre un évêque ou un prêtre qui négligeoit d'instruire le clergé ou le peuple commis à ses soins; s'il persistoit dans sa négligence, on le déposoit. Tout homme convaincu de fornication, d'adultere ou de quelque autre crime, ne pouvoit jamais être promu à la cléricature.

Le jeûne du carême, du mercredi & du vendredi, est ordonné aux clercs, sous peine de déposition, & aux laïcs sous peine d'être privés de la communion, excepté dans le cas d'infirmité réelle. Il étoit défendu sous les mêmes pei-

(*p*) [Le canon des Apôtres qui défend ainsi l'usure aux clercs, ne dit rien des laïcs. Le concile même de Nicée tenu en 325, ne va pas plus loin : sur quoi M. Fleury fait cette remarque : « Comme l'usure étoit permise par les » loix Romaines, il étoit difficile d'en » abolir l'usage, & l'Eglise commença » par la défendre expressément aux » clercs, sans pour cela l'approuver » chez les laïcs. » (*Fl. tom. III. l. xj. n. 18.*) Mais le concile d'Elvire tenu en Espagne dès l'an 300 ou 301, l'interdit également aux laïcs comme aux clercs.]

nes (*q*), de tourner à son propre usage, ce qui avoit été consacré à Dieu, comme étoient les ornemens de l'Eglise, soit qu'ils fussent d'or, d'argent ou de lin. On n'élevoit point à l'épiscopat les nouveaux convertis, à moins que la grace n'eût paru en eux avec éclat, n'étant pas raisonnable que celui qui n'a pas été un modele de vertu, soit chargé de la prêcher aux autres. On déposoit aussi un clerc qui manquoit au respect dû aux rois & aux princes (*r*); & si un laïc tomboit dans cette faute, on l'excommunioit.

Le dernier de ces canons contient un catalogue des livres sacrés, tant de l'ancien que du nouveau Testament.

---

# ARTICLE IX.

## *Empereurs Romains.*

### I.

I. Regne de Sévere. AN 193.

NOus avons vû que Sévere, qui s'étoit rendu maître de l'empire à la fin du second siecle, & qui le gouverna pendant les dix premieres années du troisieme, étoit favorable aux Chrétiens au commencement de son regne. On ne dit point ce qui changea son esprit à leur égard; mais il est certain qu'il publia des édits par lesquels il défendoit également de se faire Juif & Chrétien. La persécution fut si violente, comme nous l'avons déjà dit, que plusieurs crurent que la fin du monde approchoit.

Pendant que Sévere faisoit la guerre aux Barbares dans la Grande-Bretagne, Antonin son fils aîné, qui marchoit auprès de lui, tâcha de le tuer; mais ayant manqué son coup, Sévere se contenta de lui en faire des reproches, & il mourut de chagrin à Yorc, âgé de soixante-cinq ans, après en avoir regné près de dix-huit.

(*q*) [Ou plutôt, indistinctement à tous, sous la même peine d'excommunication.]

(*r*) [Ou plutôt, aux rois & aux magistrats, selon l'expression du texte: *Regem vel magistratum.*]

## II.

Ses deux fils, Antonin & Gete, qu'il avoit associés à l'empire, lui succéderent. Ces deux freres ne pouvoient se souffrir; & pendant qu'ils revenoient à Rome, l'un essaya plusieurs fois de faire périr l'autre. Enfin Antonin n'ayant pu venir à bout de faire empoisonner Gete, le fit tuer à coups d'épée, & il expira dans le sein de sa mere, qui fut couverte de son sang. Il fit mourir ensuite tous ceux qui avoient paru aimer Gete, jusqu'à vingt mille personnes, parmi lesquelles il y avoit un grand nombre de sénateurs. Enfin le peuple Romain dans les jeux du cirque, s'étant mocqué d'un conducteur de chariot qu'il aimoit, il le prit à injure, & fit venir des troupes qui ravagerent la ville. Antonin se nommoit aussi Bassien, & on lui donna depuis le nom de *Caracalla*, à cause d'une espece de grand manteau dont il fit largesse au peuple.

II. Regne de Caracalla. An 211.

La sixieme année de son regne, l'an 216 de Jesus-Christ, il alla à Alexandrie. Le peuple de cette grande ville, railleur & insolent, s'étoit mocqué de lui, principalement au sujet de la mort de son frere, & il avoit résolu de s'en venger; mais il dissimuloit & feignoit d'aimer cette ville à cause d'Alexandre son fondateur, qu'il se picquoit d'imiter. Il y entra donc en grande pompe; ensuite il fit assembler toute la jeunesse comme pour une revûe, & à un certain signal on les tua tous avec leurs parens & beaucoup d'autres. En même tems l'armée se saisit des rues & des maisons. On commanda à chaque citoyen de demeurer chez lui, & chaque soldat eut ordre d'égorger son hôte. On ne cessoit de tuer jour & nuit; & plusieurs étrangers, même de la suite de l'empereur, furent enveloppés dans ce massacre. Ainsi fut traité Alexandrie, qui avoit répandu le sang de tant de martyrs durant la persécution de Sévere. Caracalla étoit extrêmement curieux & soupçonneux; & sachant qu'il étoit haï, il fit consulter les oracles pour savoir quelle seroit sa fin. Comme il faisoit en Mésopotamie la guerre contre les Parthes, on lui manda de

III. Dieu exerce ses jugemens sur la ville d'Alexandrie. An 216.

se garder de Macrin, l'un des deux préfets du prétoire. La lettre tomba entre les mains de Macrin, qui le fit tuer par un centurion, dans le moment qu'il s'étoit arrêté seul pour un besoin naturel. Il avoit vécu vingt-neuf ans, & en avoit régné six. Ce fut sous son regne qu'on commença à parler des Allemands, auxquels il fit la guerre. Il avoit aussi attaqué les Goths, jusqu'alors peu connus des Romains, les Daces & les Sarmates, & il avoit fait faire à Rome de très-beaux bains.

III.

IV. Regne de Macrin & d'Héliogabale.

AN 217.

Macrin fut reconnu empereur; mais au lieu d'aller à Rome où il étoit desiré, il demeura à Antioche, où il se rendit méprisable aux troupes par une gravité affectée & un luxe excessif. Quoiqu'il ne fût pas homme de guerre, il exerça, sous prétexte de discipline, de grandes cruautés sur les soldats, & au bout de quatorze mois il fut tué avec son fils, & les armées choisirent à sa place le jeune Bassien, âgé de quatorze ans, qui attiroit les ieux de tout le monde par sa figure.

AN 218.

Ce jeune empereur étoit superstitieux à un excès incroyable, & avoit dessein de s'informer de toutes les religions pour les honorer toutes, sans excepter celle des Juifs & des Chrétiens; il se fit même circoncire: on ne le connoît gueres que sous le nom d'*Héliogabale*, à cause d'un gros caillou noir dont il faisoit son dieu favori, & qui étoit l'idole d'un temple fameux d'Emese, dédié au soleil. Toute la vie de ce jeune homme n'étoit que débauche & superstition. A l'âge de quatorze ans il étoit déjà le plus corrompu de tous les hommes, & joignoit à la vie la plus infâme les plus horribles cruautés. S'étant rendu insuportable à tout le monde, il fut tué avec sa mere, à l'âge de dix-huit ans, & son corps fut traîné dans les rues de Rome, & jetté dans le Tibre.

IV.

V. Jules Africain, auteur ecclésiastique.

Ce fut sous le regne d'Héliogabale, qu'écrivit quelques ouvrages Jules Africain, un des plus savans d'entre les Chré-

tiens. Il étoit né à Nicople en Paleſtine. C'étoit l'ancienne Emmaüs, dont les Romains, après la ruine de Jéruſalem, avoient fait une ville au lieu d'une ſimple bourgade. Ils lui avoient donné ce nom en mémoire de leurs victoires ſur les Juifs. Elle avoit été brûlée depuis, & Africain fut député vers l'empereur Héliogabale, pour demander qu'elle fût rétablie ; ce qu'il obtint. Il écrivit à Origene une lettre, où il lui propoſe les raiſons qui lui faiſoient croire que l'hiſtoire de Suſanne, qui eſt à la fin du livre de Daniel, eſt ſuppoſée. Sa principale raiſon étoit, que cette hiſtoire n'eſt point dans les exemplaires des Juifs. Origene lui répondit, qu'il y avoit dans les exemplaires grecs de toutes les égliſes, pluſieurs autres choſes qui ne ſe trouvoient pas chez les Hébreux. Ces différences étoient alors encore plus grandes, avant les travaux d'Origene, & avant la verſion latine de S. Jérôme. Origene prouve qu'il eſt vraiſemblable que les Juifs avoient retranché quelques endroits, & que la différence de nos exemplaires & des leurs, vient de ce que les nôtres ont été pris ſur des originaux plus entiers. Au reſte, ajoute-t-il, je ne refuſe pas d'examiner les exemplaires des Juifs : je l'ai fait autant que perſonne, afin qu'en diſputant avec eux, nous puiſſions leur citer les paſſages ſelon leurs exemplaires. Outre la lettre à Origene, Africain en avoit écrit une pour accorder les deux généalogies de Jeſus-Chriſt ſelon ſaint Matthieu & ſelon S. Luc. Mais l'ouvrage qui l'avoit ſur-tout rendu célebre, étoit une chronologie compoſée pour convaincre les païens de l'antiquité de la vraie Religion, & de la nouveauté de leurs hiſtoires & de leurs fables. Cet ouvrage diviſé en cinq livres, contenoit la ſuite de l'hiſtoire univerſelle, depuis la création du monde juſqu'à la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Enſuite il parcouroit le reſte juſqu'au regne de Macrin. Nous n'avons plus cet ouvrage que dans la chronique d'Euſebe.

*Fl. tom. II. l. vj. n. 8. & 9.*
*Ceill. t. II. ch. xxx.*

## V.

VI. Regne d'Alexandre. AN 222.

Le même jour qu'Heliogabale fut tué, on reconnut dans le ſénat pour empereur, ſon couſin Alexandre qu'il avoit fait

César. Il n'avoit que seize ans; mais ses inclinations étoient bonnes, & il avoit été bien élevé par les soins de sa mere Mamée, qui lui avoit même inspiré des sentimens favorables pour les Chrétiens. Alexandre avoit un respect singulier pour Apollonius de Tyane, Jesus-Christ, Abraham & Orphée. Quand il vouloit faire des gouverneurs de provinces, il examinoit avec soin les qualités de ceux qu'il devoit nommer, & disoit qu'il vouloit en cela imiter l'exactitude des Chrétiens qui publioient les noms de ceux qu'on devoit élever au sacerdoce. A son insçu les magistrats persécutoient ceux d'entre les Chrétiens qui leur étoient les plus odieux; ces persécuteurs étoient sur-tout les jurisconsultes, ennemis déclarés des Chrétiens; car Alexandre voulant réparer les désordres des regnes passés, mit dans ses conseils & dans les plus grandes charges plusieurs jurisconsultes célebres, dont nous voyons encore les décisions dans le digeste. Ces jurisconsultes, attachés aux anciennes loix romaines, regardoient la Religion Chrétienne comme une nouveauté étrangere, & une source de division & de trouble. L'empereur Alexandre, par le conseil de ces sages, fit plusieurs beaux réglemens; mais il favorisoit les astrologues, & étoit lui-même savant dans la vaine science des aruspices.

La cinquieme année de son regne, Artaxerxès, Persan, ayant vaincu Artaban, roi des Parthes, éteignit cette puissance, & rétablit celle des Perses. Il fit ensuite la guerre aux Romains, ensorte que l'empereur Alexandre fut obligé d'aller en Orient. Sa mere fit venir Origene, qui demeura du tems auprès d'elle. Alexandre ayant appris que les Germains avoient passé le Rhin & le Danube, & pilloient les terres des Romains, marcha contre eux, & vint à Maïence avec sa mere, qui ne le quittoit point. Les soldats ennuyés du gouvernement d'Alexandre, qu'ils trouvoient trop sévere, se révolterent, & le tuerent dans sa tente avec sa mere. Ils reconnurent pour empereur Maximin, dont le pere étoit Goth.

VII. Regne de Maximin.

## VI.

An 235. C'étoit un homme haut de plus de huit pieds, & d'une

force de corps extraordinaire. Il étoit féroce & cruel. Il fit mourir en une fois plus de 4000 personnes accusées d'avoir conjuré contre lui; & comme il y avoit plusieurs Chrétiens parmi les officiers d'Alexandre, ce fut une occasion de persécuter l'Eglise. L'on vit sous son regne un si grand tremblement de terre, que des villes entieres furent abîmées; & il arriva encore plusieurs autres calamités. Maximin s'étant rendu odieux par ses cruautés & son avarice, l'Afrique se révolta, & força le proconsul Gordien d'accepter l'empire.

VIII. Regnes de Gordien, Puppien, & Balbin. An. 237.

Gordien avoit 80 ans, & avoit passé sa vie dans les plus grands emplois. Son élection fut approuvée à Rome; mais le gouverneur de Numidie, ancien ennemi de Gordien, marcha contre lui, tua son fils, & obligea le pere de s'étrangler de sa ceinture. Le sénat n'attendant de Maximin que les dernieres cruautés, élut pour empereurs deux autres personnes considérables par leur âge & leur dignité, Puppien auparavant préfet de Rome, & Balbin qui avoit été deux fois consul. Les soldats fatigués de la guerre que Maximin faisoit pour se rétablir, le tuerent en plein midi avec son fils, & envoyerent leurs têtes à Rome, où l'on fit des réjouissances extraordinaires. Après cela, les soldats ne pouvant se résoudre à obéir à des empereurs choisis par le sénat, s'éleverent contre eux aux jeux capitolins, les traînerent honteusement par la ville, & les tuerent après leur avoir fait souffrir mille indignités.

IX. Regne de Gordien II. An 238.

Ils proclamerent empereur le jeune Gordien, qui fut reconnu de tout le monde à l'âge de 13 ans. La ville d'Antioche ayant été prise par Sapor, roi de Perse, successeur d'Artaxerxès, l'empereur Gordien marcha contre lui; mais auparavant il épousa la fille de Misithée, homme très-habile, qu'il fit préfet du prétoire; & se conduisant par ses sages conseils, il rétablit les affaires de l'état. Il perdit beaucoup à la mort de Misithée, qu'on croyoit avoir été empoisonné par Philippe, Arabe, né à Bostre, qu'il nomma depuis Philippopolis. Loin de soutenir le jeune Gordien qui l'avoit élevé à ce dessein, il ne chercha qu'à le ruiner. Il vint à bout de se faire nommer tuteur de l'empereur: mais il vou-

loit autre chose; & profitant de la mauvaise humeur des soldats, il le fit tuer, & se fit nommer en sa place. Ce fut sous le regne de Gordien II. qu'on commença à parler des François, inconnus jusqu'alors. Ils vinrent piller les Gaules: mais Aurélien, depuis empereur, les défit près de Maience.

## V I I.

X. Regne de Philippe. AN 244.

On dit que Philippe étoit Chrétien; & que la veille de Pâques, comme il vouloit entrer dans l'église & participer aux prieres du peuple, l'évêque lui en défendit l'entrée à cause de ses crimes. C'est à S. Babylas, évêque d'Antioche, que l'on attribue cette grande action. Philippe accepta la pénitence, mais ne l'accomplit pas. Son regne fut troublé par plusieurs révoltes dans les provinces, entr'autres en Pannonie, où il envoya Dece, homme capable & de grande expérience; mais les soldats que Dece vouloit corriger, aimerent mieux se procurer l'impunité en le déclarant empereur lui-même. Il s'avança vers l'Italie; & après qu'il eut gagné une bataille, Philippe fut tué par ses soldats à Vérone, & son fils à Rome. On les mit au nombre des dieux; ce qui montre que leur christianisme n'avoit pas été fort connu.

XI. Persecution à Alexandrie. AN 249.

La derniere année du regne de Philippe, pendant que l'Eglise étoit en paix par tout l'empire, il y eut à Alexandrie une persécution particuliere. Le peuple infidele croyoit ne pouvoir faire un plus grand acte de religion, que de tuer des Chrétiens. On prit d'abord un vieillard nommé Matras, à qui on voulut faire prononcer des paroles impies: comme on ne put l'y obliger, on le frappa à coups de bâton par tout le corps; on lui piqua le visage & les ieux avec des roseaux pointus; & enfin on le lapida. Les païens menerent ensuite une femme nommée Quinta, à un temple d'idoles, la voulant contraindre à les adorer. Comme elle le refusa avec horreur, ils la lierent par les pieds, la traînerent par toute la ville sur le pavé, & la lapiderent. Après cela, ils se jetterent dans les maisons des fideles, pillerent & enleverent

rent tout; ensorte qu'on croyoit voir une ville prise par les ennemis. Les Chrétiens se cachoient, souffrant avec joie la perte de leurs biens; & il n'y en eut qu'un qui renonça à la foi.

Les païens prirent entre les autres, Apolline, vierge, fort âgée, & d'une vertu admirable. Ils lui donnerent tant de coups sur les mâchoires, qu'ils lui firent tomber toutes les dents. Ayant allumé un grand feu, ils la menaçoient de l'y brûler vive, si elle ne prononçoit avec eux des paroles impies. Elle témoigna desirer qu'on lui accordât un peu de tems; & quand on l'eut laissée libre, elle courut se jetter elle-même dans le feu, où elle fut consumée. Quoiqu'il soit contre la loi de Dieu de se procurer la mort, l'Église a toujours honoré cette sainte comme une martyre, persuadée que son action a été l'effet d'un mouvement extraordinaire de l'Esprit-saint (*f*). Dieu, dans des cas rares, a donné des dispenses à quelques saints, qui en cela ne nous sont point proposés pour modeles. Un autre Chrétien, nommé Sérapion, fut pris dans sa maison, & tourmenté si cruellement, qu'on lui rompit toutes les jointures, & ensuite on le précipita d'une chambre haute. Il n'y avoit ni grande ni petite rue où les Chrétiens pussent passer ni le jour ni la nuit. Partout les infideles crioient sans cesse, que quiconque ne prononceroit pas les paroles impies, seroit aussi-tôt brûlé. Ces violences durerent long-tems: mais enfin la guerre civile qui survint, tourna la fureur des païens contre eux-mêmes, & donna un peu de tems aux Chrétiens pour respirer.

XII. Sainte Apolline, & autres martyrs. *Fl. tom. II. l. vj. n. 23.* AN 249.

## VIII.

L'empereur Dece se piquant de réformer les abus & les désordres introduits sous le regne de Philippe, fit une cruelle persécution aux Chrétiens. Un des fideles de l'église de Carthage en fut averti par une vision, & Dieu en fit aussi connoître la cause, savoir le relâchement des Chrétiens produit par la longue paix dont l'Eglise avoit joui.

XIII. Regne de Dece. AN 249.

(*f*) [ L'Eglise honore la mémoire de sainte Apolline le 9 Février. ]

L'empereur Dece étant occupé ſur la frontiere du Danube à repouſſer les Scythes qui pilloient la Thrace, fut engagé avec ſon cheval dans un marais par Gallus, qui étoit d'intelligence avec les Barbares. Dece y périt avec ſon fils, & on ne trouva pas même ſon corps. Il avoit régné deux ans, & en avoit vécu cinquante. On met ſous Dece le martyre de S. Pione, prêtre de Smyrne; de S. Mappalique, en Afrique; de S. Troade, jeune homme de qualité à Néocéſarée; de S. Polyeucte, à Mélitene; de S. Chriſtophe, en Lycie; de ſainte Agathe, en Sicile; & d'une infinité d'autres.

XIV. Regne de Gallus & Voluſien. AN 251.

Gallus, qui n'avoit fait périr Dece que pour régner en ſa place, ſe fit reconnoître empereur, & s'aſſocia ſon fils Voluſien. Ils perſécuterent les Chrétiens à l'occaſion d'une peſte violente qui s'étendit en pluſieurs parties de l'empire. Gallus étoit un prince foible; & la molleſſe de ſon gouvernement donna lieu à pluſieurs incurſions de Barbares. Emilien, qui commandoit les légions de Pannonie, ayant repouſſé les Barbares juſques ſur leurs terres, & remporté ſur eux des avantages fort conſidérables, ſes troupes le déclarerent empereur. Il conduiſit auſſi-tôt ſon armée en Italie contre Gallus, dont l'armée qui étoit plus foible, ſe joignit à celle d'Emilien, après l'avoir tué avec ſon fils Voluſien. Gallus n'avoit régné que dix-huit mois. Cependant Valérien, à qui Gallus, ſur l'arrivée d'Emilien, avoit ordonné d'amener les légions des Gaules & de Germanie, fut auſſi déclaré empereur. L'armée d'Emilien trouvant qu'il étoit peu propre à régner, le fit mourir, & Valérien fut reconnu empereur du conſentement de tout le monde.

XV. Regne de Valérien. AN 253.

Il étoit de famille noble, & avoit été chef du ſénat ſous Dece. Il favoriſa d'abord les Chrétiens : toute ſa maiſon en étoit remplie; mais il fut détourné de la bonne volonté qu'il avoit pour eux, par un homme en qui tous les biens humains ſe trouvoient réunis : c'étoit Macrien, le plus grand perſonnage qui fût alors dans l'empire, le plus vaillant capitaine, le plus ſage politique, le plus expérimenté dans les affaires, le plus riche. Combien un tel homme paroiſſoit-il digne d'admiration ! Cependant qu'étoit-ce aux ieux de Dieu, & au

jugement de la vérité? La persécution excitée par cet homme si vanté de son tems, emporta les papes S. Etienne & S. Sixte; S. Cyprien, en Afrique; S. Laurent, à Rome; S. Fructueux, en Espagne; S. Saturnin & S. Denys, dans les Gaules: ce qui prouve qu'elle étoit universelle. L'empereur Valérien avoit déjà régné six ans avec son fils Gallien, lorsque voyant les affaires en mauvais état dans l'Orient, il voulut acheter la paix de Sapor, roi de Perse. Sapor refusa de traiter avec d'autres qu'avec l'empereur même. Valérien alla imprudemment à la conférence, accompagné de peu de ses gens, & il fut pris par Sapor qui le tint en captivité, & qui après l'avoir traité avec la derniere indignité, le fit écorcher.

XVI. Regne de Gallien. Les trente tyrans. An 260.

Gallien, fils de Valérien, étoit méprisé. C'est pourquoi, après la prise de son pere, il s'éleva jusqu'à trente tyrans dans l'empire; mais Gallien eut le bonheur de les voir se détruire les uns les autres, après quoi il régna seul. Quoiqu'il fût cruel, il ne haïssoit pas néanmoins les Chrétiens. Sous le foible gouvernement de ce prince, l'empire fut ravagé par différentes incursions de barbares. Les Goths coururent la Thrace & la Macédoine, & laisserent dans toute la Grece des marques de leur fureur. Les Germains passerent les Alpes, & entrerent en Italie jusqu'à Ravenne. Les Allemands se répandirent dans les Gaules. Les Quades & les Sarmates ravagerent la Pannonie. D'autres barbares passerent en Espagne, & les Parthes pénétrerent jusqu'en Syrie. Il y eut des guerres civiles par-tout l'empire. La peste succédoit à la guerre, & étoit si grande à Rome, qu'en un seul jour elle emportoit souvent jusqu'à cinq mille hommes. Il y eut des tremblemens de terre qui durerent plusieurs jours, avec des ténebres & des mugissemens souterrains. La terre s'ouvrit en plusieurs lieux. La mer inonda plusieurs villes.

C'est ainsi que Dieu faisoit éclater sa vengeance sur les persécuteurs de son église, qui croissoit même hors de l'empire à l'occasion de ces calamités publiques: car plusieurs d'entre les Barbares admirant la sainteté & les miracles de plusieurs évêques qui se trouvoient parmi leurs prisonniers, se convertissoient.

## I X.

XVII. Le philosophe Plotin, & Porphyre, son disciple.

Dieu voulut montrer combien la philosophie étoit foible, même avec la faveur des princes; tandis que l'Eglise triomphoit par-tout malgré eux. Vers le milieu du troisieme siecle, le philosophe Plotin étoit très-célebre. Il avoit étudié à Alexandrie sous Ammonius avec notre Origene, & avoit été en Orient pour connoître la philosophie de tous les peuples. Il faisoit profession de suivre la doctrine de Platon, y joignant ce qu'il y avoit de plus beau chez les Stoïciens & les Péripatéticiens. Il possédoit parfaitement la géométrie, la méchanique, l'optique, la musique. Il étoit si modeste, qu'il n'alloit point aux bains, & ne voulut pas laisser tirer son portrait. Toute son application étoit à considérer la nature des idées & des esprits, comme on le voit par ses écrits. Il eut un très-grand nombre d'admirateurs, d'amis & de disciples, même des sénateurs Romains, & des dames de qualité. L'empereur Gallien & sa femme Salonine, l'honoroient particulierement. Le plus fameux de ses disciples étoit Porphyre, qui écrivit beaucoup contre la Religion Chrétienne. Il sembloit qu'une œuvre en apparence si belle, & en effet si accréditée, prospéreroit; mais en peu de tems elle se dissipa avec ses auteurs.

## X.

XVIII. L'empire Romain au pillage.

Pendant le regne de Gallien, l'empire Romain étoit au pillage. Les Barbares y entroient de tous côtés; & ceux qui se trouvoient à la tête des armées pour les repousser, prenoient la plûpart le titre d'empereur, tandis que Gallien étoit à Rome uniquement occupé de ses plaisirs. Il marcha néanmoins contre les Scythes; & pendant qu'il leur faisoit la guerre, il apprit la révolte d'Auréolus, qu'il avoit laissé à Milan pour s'opposer à Posthume, qui s'étant rendu maître des Gaules, vouloit entrer en Italie. Comme tout le monde étoit indigné de ses débauches & de ses cruautés, son préfet

du prétoire Héraclien résolut de s'en défaire, de concert avec Claude, qui, après l'empereur, avoit le plus d'autorité.

Gallien fut tué avec son frere & ses enfans, & Claude fut reconnu empereur avec de grandes acclamations du sénat. C'étoit un homme de mérite, & qui s'étoit fort distingué à la guerre & dans les gouvernemens. Claudia, sa niece, épousa Eutrope, homme très-noble, de la nation des Dardaniens, dont elle eut l'empereur Constance Chlore. Claude étant mort la troisieme année de son regne, les soldats élurent empereur son frere Quintillus: mais il leur devint odieux par sa sévérité; & se voyant abandonné, il se coupa les veines, & mourut après avoir régné vingt jours, laissant l'empire à Aurélien qui commandoit sous Claude toute la cavalerie, & qui étoit fameux dès le tems de l'empereur Valérien.

XIX. Regne de Claude II. AN 268.

Aurélien avoit beaucoup de sévérité, sur-tout pour les gens de guerre. Il reprit en Orient ce que les Romains avoient perdu, y fonda des temples, & fit à ceux de Rome de magnifiques présens. Sur la fin de son regne, il publia des édits contre les Chrétiens; mais la mort l'empêcha de les faire exécuter. Il fut tué par plusieurs officiers, à qui un secrétaire persuada qu'Aurélien vouloit les faire mourir. L'empire vaqua six mois, les soldats & le sénat se renvoyant l'un à l'autre l'élection. Enfin le sénat élut Tacite, qui ne régna que six mois, regretté du sénat & du peuple, qui avoient conçu de grandes espérances de ce prince. Les troupes d'Orient élurent celui que le sénat desiroit, & que le peuple Romain avoit demandé par ses acclamations: c'étoit Marcus Aurélius Valérius Probus, qui avoit repoussé par de grandes victoires les Barbares qui vouloient ravager l'empire.

XX. Regnes d'Aurélien, Tacite & Probus. AN 270. AN 275.

Probus ayant régné six ans, fut tué par ses soldats près de Sirmich en Illyrie, & ils mirent à sa place Aurélius Carus, préfet du prétoire, qui fit Césars ses deux fils Carin & Numérien. Il étoit de Narbonne, régna deux ans, & mourut en faisant la guerre aux Perses. L'armée déclara empereur Dioclès, qui prit le nom de Dioclétien & le surnom de

XXI. Regnes de Carus, Carin & Numérien. AN 282.

Jovius. S'étant défait de plusieurs compétiteurs, il associa à l'empire Maximien [Hercule], & ce regne dura vingt ans; ce qui ne s'étoit point vû depuis plus d'un siecle.

XXII. Regne de Dioclétien & Maximien. AN. 284.

Les empereurs Dioclétien & Maximien furent long-tems favorables aux Chrétiens, & ne firent des édits contre eux qu'à la fin de leur regne. Nous trouvons cependant des martyrs dès le commencement: ce qu'il faut attribuer à des occasions particulieres, & au caprice des gouverneurs de provinces, qui agissoient en vertu des anciens édits. Maximien dès le commencement de son regne, passa en Gaule pour attaquer la faction des Bagaudes, qu'il dissipa. C'est aux voyages de Maximien dans les Gaules, que l'on rapporte un grand nombre de martyrs de ce pays, comme nous l'avons dit. Dioclétien ne se contenta pas d'avoir associé à l'empire Maximien, avec le titre d'Auguste; mais pour soutenir les guerres dont l'empire étoit attaqué de toutes parts, il en joignit encore deux autres au second rang, & avec le nom de Césars; savoir, Constance Chlore & Galere. Dioclétien adopta celui-ci, & lui fit épouser sa fille. Maximien adopta Constance, & lui fit répudier Hélene, dont il avoit déjà Constantin, qui fut depuis empereur, pour épouser Théodora, sa belle-fille.

XXIII. Constance & Galere, Césars. AN 291.

Les quatre princes avoient chacun plus de troupes que l'empire entier n'en avoit auparavant. Pour les entretenir, ils firent des impositions extraordinaires; ensorte que les terres demeurerent désertes. Ils diviserent les provinces, & multiplierent les gouvernemens & les officiers. Ainsi les juges manquant d'affaires civiles, faisoient plusieurs concussions, & intentoient à des particuliers des procès criminels sous les plus légers prétextes. Dioclétien se fixa en Orient: Maximien eut l'Afrique & l'Italie: Constance Chlore, les Gaules & la Grande-Bretagne, & tout ce qui appartenoit aux Romains en-deçà des Alpes: Galere eut l'Illyrie & le reste jusqu'au Pont-Euxin.

## XI.

Nous allons dire quelque chose de Constance Chlore,

qui étoit d'un caractere fort différent des autres, dont nous parlerons au commencement du fiecle fuivant.

XXIV. Caractere de Conftance Chlore.

Ce prince étoit petit-neveu de l'empereur Claude II. & il époufa Hélene, laquelle étoit d'une naiffance obfcure. Il avoit un air grave, accompagné de douceur & de modeftie. Il étudia peu les lettres, & fe donna tout entier à la guerre, où il fe fignala en plufieurs occafions. Ayant chaffé du Pont les Sarmates, Dioclétien lui donna la dignité de Céfar. Conftance n'avoit pas les plus riches provinces de l'empire; mais il fit voir à fes collegues, qu'un prince eft bien riche, quand il a l'affection de fes fujets. Il témoigna qu'il avoit befoin d'argent, & qu'il recevroit tout ce qu'on voudroit lui prêter, déclarant qu'il feroit enforte de rendre tout, & de ne rien faire perdre à perfonne. La confiance que fes fujets avoient en lui, les engagea à s'empreffer à lui porter toutes leurs richeffes; enforte qu'il fe vit bientôt maître de tous les biens, parce qu'il l'étoit de tous les cœurs. Comme il avoit feulement voulu éprouver l'affection de fes fujets, il leur rendit auffi-tôt tout ce qu'ils lui avoient apporté.

La feinte dont il ufa pour exécuter en apparence l'édit de Dioclétien, qui lui avoit été envoyé d'Orient, montre auffi que ce prince avoit de l'efprit & de la pénétration. Il avoit, comme les autres empereurs, un grand nombre de Chrétiens entre fes officiers & dans fon palais. Il leur propofa le choix, ou de demeurer dans leurs charges s'ils facrifioient aux idoles, ou s'ils refufoient, d'être bannis de fa préfence, & de perdre fes bonnes graces. Plufieurs préférerent leur intérêt perfonnel à leur religion. D'autres demeurerent fermes: mais ils furent tous fort étonnés, quand Conftance déclara qu'il tenoit les apoftats pour des lâches & des gens intéreffés; & que n'efpérant pas qu'ils lui fuffent plus fideles qu'à leur Dieu, il les éloignoit pour jamais de fon fervice. Au contraire, ceux qu'il avoit vûs difpofés à tout facrifier, plutôt que de manquer de fidélité à Dieu, il les jugea dignes de les retenir auprès de lui, de leur confier la garde de fa perfonne & de fon état, & de les compter entre fes meilleurs amis. Après cette action fi remarquable, on vit fon palais rempli de fideles

ferviteurs de Dieu, tandis que les autres princes répandoient le fang des Chrétiens dans toutes les provinces dont ils étoient maitres. L'eftime qu'il faifoit de la Religion Chrétienne, fans l'embraffer, comme il auroit dû faire pour fauver fon ame, reçut du jufte juge une récompenfe proportionnée. Son regne fut heureux, fa mort paifible, & fon fils Conftantin devint maître de tout l'empire.

---

# [ARTICLE IX*.]

*Succeffion des évêques de Rome, [& des trois autres grands fieges. Eglifes d'Occident.]*

## I.

I. Succeffion des évêques de Rome. [S. Zéphyrin, S. Callifte & S. Urbain.] AN 201.

LE pape Victor mourut l'an 202 (t), & eut pour fucceffeur S. Zéphyrin, dont le pontificat fut d'environ dix-fept ans. [Il vit naître la perfécution fous l'empire de Sévere, & y furvécut. Il continua de s'oppofer aux difciples de Théodote de Byzance, condamnés par Victor. Le troupeau confié à fes foins, paroît avoir été très-floriffant, felon la belle peinture qu'en a fait Minutius Félix, qui faifoit lui-même alors beaucoup d'honneur à cette églife. Zéphyrin mourut en 218 : on croit que ce fut le 20 Décembre, auquel fa fête eft marquée dans plufieurs anciens martyrologes.]

AN 218. A S. Zéphyrin fuccéda S. Callifte, qui tint le faint fiege près de cinq ans. [Les anciens le nommoient Callixte. Sous fon pontificat, l'empereur Alexandre adjugea aux Chrétiens un quartier de Rome, dont on leur difputoit la poffeffion : quelques-uns prétendent que Callifte y bâtit même une églife. Mais l'ouvrage le plus connu de ceux qu'on lui attribue, eft

(t) [M. Racine terminoit l'article précédent par un paragraphe qui contenoit fommairement *la fuite des évêques de Rome* : on confervera ici en entier toutes les parties de ce paragraphe, en renfermant entre deux crochets ce qui fera ajouté par forme de fupplément, pour compléter la fuite de l'hiftoire des papes. On y joindra ce qui regarde les autres portions de l'Eglife.]

le

le célebre cimetiere de son nom, qu'il fit faire sur le chemin d'Appius: c'est le plus grand & le plus renommé de tous ceux qui sont autour de Rome. Quelque grande que fût alors la paix de l'Eglise, on ne laisse pas d'y voir quelques martyrs; & l'on croit que S. Calliste fut de ce nombre. Il paroît que sa mort arriva le 14 Octobre, auquel sa fête se trouve marquée dans les plus anciens martyrologes & sacramentaires.]

[S. Calliste] ayant été martyrisé à la fin de l'an 223, saint Urbain fut fait évêque de Rome, & gouverna près de sept ans. [Son pontificat se passa tout entier sous Alexandre, c'est-à-dire, dans la paix de l'Eglise & de l'Etat. Il tint le siege jusques vers le milieu de l'an 230. On a lieu de croire qu'il mourut le 25 Mai, auquel sa fête est marquée dans plusieurs martyrologes, & dans le sacramentaire de S. Grégoire.] AN 223.

II. [S. Pontien, S. Antere, & S. Fabien.]

S. Pontien lui succéda, & mourut cinq ans après, relégué en Sardaigne par Maximin. [Ce fut de son tems qu'Origene fut déposé & excommunié par Démétrius son évêque. Cette sentence ayant été envoyée dans toute l'Eglise, S. Jérôme dit que Rome même assembla son sénat contre Origene. S. Pontien fut un des premiers sur qui tomba la persécution excitée par Maximin. Ayant été relégué en Sardaigne, dont l'air mal sain étoit regardé comme très-nuisible aux étrangers, il y mourut dès la même année le 28 Septembre 235. Quelques martyrologes renvoient sa fête au 19 Novembre.] AN 230.

S. Antere qui fut élu après lui, ne survécut à son élection que quarante jours. [On prétend qu'il étoit Grec de nation. Il ne tint ainsi le siege que depuis le 23 Novembre jusqu'au 3 Janvier, auquel il est honoré comme martyr.] AN 235.

Il eut pour successeur S. Fabien, qui occupa environ quatorze ans le saint siege. [Il fut élu d'une maniere merveilleuse. Il avoit quitté la campagne pour venir à Rome, avec quelques autres, après la mort d'Antere. Comme les fideles étoient assemblés dans l'église pour l'élection d'un évêque, on proposoit plusieurs personnes considérables; mais nul ne pensoit à Fabien, quoiqu'il fût présent, quand tout-d'un- AN 236.

coup une colombe vint d'en-haut s'arrêter fur fa tête. Auffitôt le peuple s'écria, qu'il étoit digne de l'épifcopat. Alors on l'enleva, & on le fit affeoir fur le fiege épifcopal.] Ce fut lui qui envoya dans les Gaules cette célebre miffion, à la tête de laquelle étoit S. Denys. [Dece ayant alors excité une violente perfécution contre l'Eglife, S. Fabien fut une des premieres victimes immolées à Jefus-Chrift.] Il fouffrit le martyre l'an 250, & fon fiege vaqua environ feize mois, pendant lefquels le clergé gouverna. [On a vu ci-devant la lettre que le clergé de Rome écrivit alors à celui de Carthage.]

III. [S. Corneille, S. Luce, & S. Etienne.] AN 251.

S. Corneille fut enfuite élu évêque. [Il fut élu par feize évêques qui fe trouverent à Rome: prefque tous les clercs rendirent témoignage de fon mérite, & le peuple qui étoit préfent, confentit à fon ordination, qui fut approuvée d'un commun confentement par tous les évêques du monde. Le prêtre Novatien fe déclarant hautement contre cette élection, fit un fchifme, & devint en même tems le premier antipape, & l'auteur d'une nouvelle héréfie. S. Corneille affembla à Rome un concile de foixante évêques, & d'un plus grand nombre de prêtres & de diacres: on y traita de la réconciliation des fideles qui étoient tombés dans la perfécution : on y condamna le fchifme & l'héréfie de Novatien, qui fut retranché de la communion de l'Eglife. La perfécution s'étant renouvellée, S. Corneille donna à fon peuple l'exemple d'une glorieufe confeffion, en l'animant également par fes actions & par fes difcours. Sur le refus qu'il fit de facrifier aux faux dieux, il fut envoyé en exil à Centumcelles, qui eft aujourd'hui Civita-Vecchia; ] & mourut [ainfi exile] pour la foi, quinze mois après [fon inftallation fur le fiege de S. Pierre, c'eft-à-dire, le 14 Septembre 252. L'Eglife honore fa mémoire le jour de fa mort : à Rome, on la remet au 16 pour la célébrer avec plus de folemnité.]

AN 252.

S. Luce qui fut élu en fa place, ne gouverna que cinq mois. [Il fut relégué par les perfécuteurs peu de tems après fon élection : ce banniffement ne fut pas long. S. Luce revint à Rome; & continuant de marcher fur les traces de fon

prédécesseur, ] il mourut aussi pour la foi [ en 253, le 4 Mars, selon l'opinion la plus commune : c'est le jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. ]

Il eut pour successeur S. Etienne, qui [ eut à soutenir contre S. Cyprien la célebre dispute qui s'éleva alors sur la validité du baptême des hérétiques. Il n'eut pas la satisfaction de la voir finir de son tems. Ses charités s'étendoient jusqu'aux églises de Syrie & d'Arabie, auxquelles il avoit écrit. Il vit s'élever la persécution sous l'empereur Valérien ; & l'on a tout sujet de croire qu'il en fut l'une des premieres victimes. Il ] souffrit le martyre [ en 257 ] quatre ans & quatre mois après [ son élection. Les Latins & les Grecs ont marqué sa fête au second jour d'Août, qui a toujours passé pour le jour de sa mort. ] AN 253.

IV. [S. Sixte II. S. Denys, & S. Félix. ]

S. Sixte II. fut élu en sa place, [& gouverna l'église de Rome durant le feu de la persécution de Valérien. Il paroît que la dispute sur le baptême des hérétiques fut calmée de son tems & par ses soins. Il a été parlé de lui à l'occasion du martyre de S. Laurent, son diacre. ] Il versa son sang pour Jesus-Christ, onze mois après son élection, [ c'est-à-dire en 258, le 6 Août, qui est le jour auquel on célebre sa fête. La vénération générale que l'on a toujours eue pour sa mémoire, donne lieu de croire que c'est lui que l'église Latine veut honorer dans le canon de la messe sous le nom de Xyste. Après sa mort, ] le saint siege vaqua près d'un an. AN 257.

S. Denys y fut élevé, & le tint dix ans & près de six mois. [ Sous son pontificat, les provinces de l'empire ayant été ravagées par les Barbares, Césarée en Cappadoce fut à demi ruinée, & beaucoup de ses citoyens emmenés captifs. Saint Denys écrivit à cette église désolée, & lui envoya de l'argent & des personnes sûres pour racheter les prisonniers. On conserva long-tems dans les archives de cette église, la lettre du saint pape, pour perpétuer le souvenir d'une si grande charité. S. Denys d'Alexandrie ayant été accusé auprès de lui sur la foi de la divinité de Jesus-Christ, il assembla à Rome un concile, au nom duquel il écrivit à l'évêque d'A- AN 259.

lexandrie, qui se justifia. Il mourut en 269 le 26 Décembre, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. ]

AN 269. S. Félix gouverna après lui pendant cinq ans moins quelques jours. [ Il reçut la lettre synodale que le concile d'Antioche avoit adressée à son prédécesseur, pour lui annoncer la déposition de Paul de Samosate. Celui-ci ayant refusé de quitter sa maison épiscopale, les évêques d'Orient s'en plaignirent à l'empereur Aurélien, qui ordonna que la maison fût adjugée à ceux à qui les évêques d'Italie & de Rome adresseroient leurs lettres; tant il étoit notoire, même aux païens, que la marque des vrais Chrétiens étoit la communion avec l'église Romaine. Mais peu de tems après, Aurélien ayant commencé de persécuter les Chrétiens, Félix travailla beaucoup à soutenir & encourager les fideles confiés à ses soins, & acquit lui-même le titre de martyr. Il mourut en 274, selon l'opinion la plus vraisemblable, le 22 Décembre, quoique les martyrologes ne fassent mention de lui qu'au 30 Mai, qui fut peut-être le jour de quelque translation de son corps. ]

V. [ S. Eutychien, saint Caïus, & S. Marcellin. ]

AN 275. S. Eutychien fut ensuite pape pendant neuf ans. [ Il eut à soutenir, dans les commencemens de son pontificat, le feu de la persécution d'Aurélien : mais bientôt ce feu fut éteint par la mort de ce prince. Il n'y a rien de remarquable dans la suite de ce pontificat. On croit que S. Eutychien mourut en paix le 7 Décembre 283, & fut enterré le 8, auquel plusieurs martyrologes mettent sa fête.

AN 283. Ce saint pape ] eut pour successeur S. Caïus, qui le fut pendant douze ans & quatre mois. [ Son rang le tenant trop élevé aux ieux des persécuteurs, il se retira de la ville pour servir les fideles avec plus de sûreté pendant la persécution qui s'éleva en 285. On n'a point de connoissance de ce qu'il fit durant sa retraite, ni après qu'il en fut sorti. Il mourut le 21 Avril 296, & fut enterré le lendemain, qui est le jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. ]

AN 296. S. Marcellin, vingt-huitieme pape, [ fut élevé sur le siege de S. Pierre dans un tems fort orageux : c'étoit celui du regne des empereurs Dioclétien & Maximien. Selon Théo-

doret, ce saint pape acquit alors beaucoup de gloire: mais on n'a aucune connoissance assurée de ce qu'il fit pendant son administration. Il ] occupa le saint siege jusqu'à la quatrieme année du quatrieme siecle. [ Plusieurs croient qu'il mourut le 24 Octobre 304. L'église Romaine honore sa mémoire le 26 Avril.]

## I I.

VI. [ Eglise des Gaules. Mission de S. Denys & de ses collegues.] *Fl. tom. II. l. vj. n. 49.* AN 245.

[ La persécution de l'empereur Sévere emporta un grand nombre de fideles de l'église des Gaules, au commencement de ce siecle. Ce fut alors que mourut l'illustre martyr saint Irénée, évêque de Lyon, dont il a été parlé au siecle précédent. Cette persécution fut cause que la Religion Chrétienne souffrit alors quelque dépérissement dans les Gaules, soit que la crainte des puissances empêchât les progrès de l'Evangile, soit qu'il se trouvât d'ailleurs dans ces lieux peu de ministres, ou d'autres personnes capables d'y étendre ou d'y maintenir la foi. Les Gaules demeurerent dans ce fâcheux état, jusqu'à ce qu'on y vit venir des évêques de dehors, envoyés de Rome pour la plûpart vers le milieu du même siecle. S. Grégoire de Tours en compte sept principaux, qui, après avoir reçu l'ordination épiscopale, furent envoyés, selon les apparences, comme des missionnaires évangéliques, & comme des apôtres, sans être destinés pour aucun siege en particulier. On les a depuis déclarés premiers évêques des lieux où ils avoient le plus résidé, ou de ceux où ils étoient morts. Ces sept évêques sont S. Denys de Paris, S. Trophime d'Arles, S. Paul de Narbonne, S. Saturnin de Toulouse, S. Martial de Limoges, S. Austremoine de Clermont, & S. Gatien de Tours. C'étoit l'opinion commune de la France au seizieme siecle, qu'ils avoient tous été envoyés de Rome; & par les actes de S. Saturnin, il paroît que ce fut vers l'an 245, c'est-à-dire, apparemment par S. Fabien, durant la paix dont l'Eglise jouissoit sous l'empereur Philippe. On ne peut presque pas douter qu'ils ne fussent accompagnés de plusieurs ministres inférieurs qui participerent à leurs travaux.

VII. [Travaux & martyre de S. Denys, premier évêque de Paris.

Il y a quelque apparence que ces sept apôtres des Gaules arriverent d'abord à Arles, & y travaillerent ensemble durant quelque tems. De-là ils se répandirent dans les provinces méridionales; & de tous ces hommes apostoliques, S. Denys fut celui qui porta le plus loin le flambeau de l'Evangile. Il vint jusqu'à Paris, après avoir prêché en divers autres endroits qui s'étoient trouvés sur sa route. Il avoit déja souffert pour la foi lorsqu'il y arriva; ce qui donne lieu de croire qu'on ne l'y vit qu'après la persécution de Dece & de Valérien, & peut-être même après celle d'Aurélien. On rapporte qu'il fit beaucoup de conversions dans Paris, par sa prédication & par ses miracles; qu'il y établit un clergé, & qu'il y bâtit même une église: mais qu'une persécution subite s'étant élevée contre l'Eglise dans l'Occident, l'enleva & fit beaucoup d'autres martyrs. C'est ce que l'on croit devoir entendre des exécutions sanglantes qui s'y firent dans les premieres années du regne de Maximien Hercule, collegue de Dioclétien. S. Denys fut pris dans Paris même; & avec lui furent arrêtés S. Rustique, prêtre, & S. Eleuthere, diacre. On les présenta au gouverneur Sisinnius Pescenninus; & après une généreuse confession du nom de Jesus-Christ, suivie de quelques tortures, ce juge les fit conduire dans la prison pour les réserver encore à d'autres tourmens: leur constance triompha des supplices les plus cruels, & ils eurent enfin tous trois la tête tranchée. Tous les martyrologes marquent la fête de ces saints martyrs au 9 Octobre, que l'on croit être le jour de leur mort: l'année est incertaine. Si l'on rapporte leur mort au tems de Maximien, ce sera apparemment durant le séjour que cet empereur fit dans les Gaules, où il vint en 286. On a vû qu'il y eut alors plusieurs martyrs dans les Gaules.

VIII. [Martyre de S. Saturnin, premier évêque de Toulouse.]

*Fl. tom. II. l. vij. n. 47.*

An 258.

Le plus distingué entre les collegues de S. Denys, est S. Saturnin, premier évêque de Toulouse, qui a toujours été regardé comme l'un des plus illustres martyrs de l'église Gallicane; & si l'on excepte les célebres martyrs de Lyon, il n'en est point dans toute l'antiquité entre ceux des Gaules, dont l'histoire soit plus constante & mieux conservée. Ce

fut vers l'an 250, qu'il se fixa dans la ville de Toulouse, pour travailler à la conversion des peuples de la ville & du pays d'alentour. La vertu des miracles qui le suivoit par-tout, servoit à confirmer les vérités qu'il annonçoit. Il avoit dans la ville de Toulouse une petite église, où il rassembloit les fideles qu'il avoit convertis, & où il exerçoit les fonctions ordinaires de son ministere. Pour y aller du lieu où il avoit coutume de se retirer, il falloit passer devant le capitole, où étoit le temple des idoles. Comme il en faisoit souvent le chemin, sa présence fit taire les démons qui rendoient leurs oracles dans ce temple. Les prêtres des idoles étonnés de ce silence, en chercherent la cause ; & se persuadant qu'il n'y en avoit point d'autre que la présence de Saturnin, ils résolurent sa perte. Un jour, comme ils avoient assemblé le peuple, & tenoient un taureau prêt pour appaiser leurs dieux par un sacrifice, ils virent passer S. Saturnin, qui alloit à son ordinaire célébrer les divins offices. Voilà, dirent-ils, l'ennemi des dieux, l'auteur de cette nouvelle religion : vengeons leur injure ; qu'il sacrifie, ou qu'il meure. Ils l'environnent en foule, & le traînent au capitole. Comme on le pressoit de sacrifier, il dit à haute voix : Je ne connois qu'un Dieu ; je sais que les vôtres sont des démons : comment voulez-vous me faire craindre ceux dont vous dites qu'ils me craignent ? Alors la multitude irritée, prit le taureau. Ils l'entourent d'une corde, qu'ils laissent pendre par derriere, & y attachent les pieds du saint : puis ils piquent l'animal avec des aiguillons, & le poussent du haut du capitole enbas. A la descente des premiers degrés, le saint eut la tête cassée, & sa cervelle se répandit : ensuite tout le reste de son corps fut déchiré. Le taureau ne laissa pas de le traîner jusqu'à ce que la corde se rompit. Le corps y demeura, & fut enterré tout proche par le soin de deux femmes, qui le mirent dans une bierre de bois & dans une fosse profonde, de peur que les païens n'achevassent de le dissiper. On ne sait pas précisément l'année du martyre de S. Saturnin ; on conjecture seulement qu'il ne peut être arrivé avant la persécu-

tion de l'empereur Valérien, qui commença l'an 257. Sa fête se fait par-tout le 29 Novembre.

IX. [Eglise d'Allemagne. S. Euchaire & S. Valere, évêques de Treves.]

*Baillet, Vies des SS. au 8 Déc.*

*Tillem. t. IV.*

La Gaule Belgique renfermoit Treves, qui fait aujourd'hui partie de l'Allemagne. L'église de cette ville reconnoît pour son fondateur & pour le premier de ses évêques, saint Euchaire: mais elle n'a aucune connoissance certaine du tems auquel il a vécu, ni de presque tout ce qu'il a fait & souffert. L'histoire de sa vie, à laquelle on a joint celles de S. Valere & de S. Materne, que l'on fait les compagnons de sa mission apostolique, & qui furent ses successeurs dans l'épiscopat, n'est remplie que de faits peu vraisemblables. Mais ils eurent pour successeur Agrice, qui se trouva en 314 au concile d'Arles, où l'on vit aussi S. Materne, évêque de Cologne, que l'on croit être le même qui avoit auparavant occupé le siege de Treves. D'ailleurs, on prétend que sous l'empire de Maximien, Rictiovare étant venu à Treves par l'ordre de ce prince, y fit mourir un grand nombre de Chrétiens. Toutes ces circonstances contribuent à placer la mission de S. Euchaire vers le milieu du troisieme siecle. Son culte étoit fort célebre au sixieme. La fête de S. Euchaire est mise au 8 Décembre; & celle de S. Valere, au 29 Janvier.

La Germanie qui comprenoit les métropoles de Cologne & de Maïence, ne nous offre encore rien de certain ni de célebre, non plus que le reste des provinces qui composent aujourd'hui l'Allemagne.

X. [Eglise d'Espagne. Saint Fructueux, évêque de Tarragone.]

*Fl. tom. II. l. vij. n. 46.*

AN 259.

Le plus ancien martyr d'Espagne dont on ait une connoissance assurée, est S. Fructueux, évêque de Tarragone, qui étoit alors la principale ville de cette vaste région, & qui, bien que médiocre aujourd'hui, conserve toujours le titre d'archevêché. La fête de ce saint étoit autrefois célebre jusques dans l'Afrique, & l'on y lisoit publiquement les actes de son martyre. Nous les avons encore aujourd'hui; & outre l'autorité qu'ils ont par eux-mêmes, ils sont cités par saint Augustin, dans le sermon qu'il a fait le jour de cette fête. On ne sait rien de S. Fructueux jusqu'à son martyre, sinon qu'il possédoit toutes les qualités que S. Paul demande dans

un évêque ; ce qui lui avoit acquis l'amour, non-seulement des fideles, mais des païens mêmes, comme il parut à sa mort. Il fut pris avec deux diacres, Augure & Euloge, le dimanche 16 Janvier 259, sous l'empire de Valérien & de Gallien. Ces trois généreux martyrs furent conduits au gouverneur Emilien, qui les fit mettre en prison ; ils y demeurerent six jours, durant lesquels S. Fructueux, ravi de joie à la vûe de la récompense que Dieu lui préparoit, prioit sans interruption. Les fideles vinrent à la prison se recommander aux prieres des saints martyrs, & les soulager en tout ce qu'ils pouvoient. S. Fructueux y baptisa un catéchumene, & y célébra le jeûne du mercredi, dans lequel on avoit coutume de ne manger qu'à trois heures après-midi.

Le vendredi, Emilien se fit amener S. Fructueux & ses diacres, & leur demanda s'ils ne savoient pas ce que les empereurs avoient commandé. S. Fructueux répondit qu'il l'ignoroit, mais qu'il étoit Chrétien. Emilien dit que les empereurs ordonnoient que l'on adorât les dieux: S. Fructueux dit, qu'il n'adoroit qu'un seul Dieu. Ne savez-vous pas qu'il y a des dieux, continua Emilien ? Je ne le sais pas, dit saint Fructueux. Je vous le ferai bien savoir, repartit le proconsul. Le saint évêque leva les ieux au Seigneur, le priant en lui-même. Le gouverneur ajouta: Qui craindra-t-on, & qui adorera-t-on, si l'on ne révere pas les dieux, & si l'on n'adore pas les images des empereurs ? Comme cette réflexion ne touchoit pas beaucoup le saint, Emilien se tourna vers Augure, dont n'ayant pas reçu plus de satisfaction, il demanda à Euloge s'il n'adoroit point aussi Fructueux ; sur quoi ce saint fit cette belle réponse, relevée par S. Augustin : Je n'adore point mon évêque ; mais le Dieu que mon évêque adore. Le gouverneur dit à Fructueux : Vous êtes donc évêque ? Fructueux répondit : Je le suis. Le gouverneur repartit : Dites que vous l'avez été ; & en même tems il prononça la sentence, par laquelle il condamna les trois saints à être brûlés vifs. Les païens furent touchés de compassion de voir conduire S. Fructueux au martyre. Les fideles n'y étoient pas insensibles ; mais leur douleur étoit surmontée par la joie

qu'ils avoient de le voir arriver à la gloire qu'ils lui souhaitoient. Et les martyrs ressentoient un tel contentement, qu'ils arrêtoient les pleurs des autres. Les fideles qui dans ces occasions faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour témoigner leur affection envers les martyrs, & pour soulager leurs corps mêmes, leur offrirent à boire une liqueur composée & parfumée. Mais comme il n'étoit que dix heures du matin, saint Fructueux refusa de boire, disant qu'il n'étoit pas encore l'heure de rompre le jeûne. On ne le rompoit qu'à trois heures le vendredi comme le mercredi.

Les saints étant arrivés à l'amphithéâtre, qui étoit le lieu de l'exécution, & chacun se pressant de rendre au saint évêque quelque office de charité, un de ses lecteurs le pria en pleurant de lui permettre de le déchausser. Le saint s'en excusa, en disant qu'il se déchausseroit bien lui-même; ce qu'il fit aussitôt. Un soldat Chrétien prenant la main du saint évêque, le pria de se souvenir de lui; à quoi il répondit tout haut cette parole, que S. Augustin a fort estimée: Je suis obligé de me souvenir de toute l'Eglise Catholique répandue depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. Lorsqu'ils furent près d'entrer dans l'amphithéâtre, un des fideles le priant de dire quelque chose à son peuple pour le consoler, il les exhorta à ne pas craindre une douleur d'une heure, comme celle qu'il alloit endurer, & les assura qu'ils ne manqueroient point de pasteur après sa mort: ce qu'il dit assez haut pour être entendu des Chrétiens, quoiqu'il fût toujours environné par ses gardes. Les saints martyrs furent liés à des poteaux de bois pour être brûlés. Mais le feu ayant été mis au bûcher, les flammes sans toucher à leurs corps, brûlerent seulement les cordons qui leur tenoient les mains liées derriere le dos, leur donnant ainsi la liberté de les étendre vers le ciel en forme de croix, & de prier, comme ils firent, en la maniere ordinaire & à genoux. Comme les flammes s'éloignoient, au lieu de les consumer, ils demanderent à Dieu la grace de voir promptement finir leurs périls par la mort, & rendirent l'ame tous trois ensemble.

Deux Chrétiens qui étoient de la maison du gouverneur,

virent alors le ciel s'ouvrir, & les saints martyrs y monter avec des couronnes sur leurs têtes; ce qu'ils montrerent à la fille du gouverneur, qui n'étoit encore qu'un enfant; & elle le vit comme eux. Ils allerent avertir le gouverneur même, & l'inviterent à venir voir comment ceux qu'il avoit condamnés, étoient reçus dans la gloire qu'ils avoient toujours espérée. Il vint; mais il ne fut pas digne de voir ce miracle. La nuit étant venue, les fideles s'en allerent en hâte à l'amphithéâtre, portant du vin pour laver les corps à demi-consumés des saints martyrs, & achever d'éteindre ce qui brûloit encore. Ils recueillirent donc soigneusement tout ce qui avoit pu échapper aux flammes, & le partagerent entre eux. Mais le saint évêque s'apparut à eux, & les avertit de rapporter ce que chacun en particulier avoit pris de leurs reliques, & de les enfermer toutes dans un même lieu. Le lendemain les fideles les rapporterent, & on les enterra avec honneur dans l'église sous l'autel. La fête de ces saints martyrs est demeurée fixée au 21 Janvier, qui fut le jour de leur mort. Peu de tems après le martyre de S. Fructueux, la colere de Dieu éclata sur Tarragone; les Francs étant entrés dans l'Espagne sous le regne même de Gallien, prirent de force cette ville, la saccagerent, la renverserent presque entiérement; ensorte que cent cinquante ans après, elle portoit encore les marques de ce qu'elle avoit souffert alors.

XI. [Eglise de la Grande-Bretagne. S. Alban, martyr]

*Fl. tom. II. l. viij. n. 19.*

*Baillet, Vies des SS. au 22 Juin.*

AN 287.

Les habitans de la Grande-Bretagne ayant reçu les semences de la Religion Chrétienne, lorsque le roi Lucius embrassa la foi sous le pontificat d'Eleuthere, les conserverent sans altération & avec beaucoup de tranquillité, jusqu'au tems de Dioclétien; tandis que le reste de l'Eglise étoit agité par les persécutions de Sévere, de Dece, de Valérien, & d'Aurélien. Dieu voulut aussi étendre enfin sa miséricorde sur l'Angleterre, & éclairer ses ténebres par les flambeaux lumineux des martyrs, qu'il fit reluire jusques dans cette extrémité du monde. Plusieurs de l'un & de l'autre sexe, soutinrent en divers endroits de glorieux combats pour Jesus-Christ; & l'on met toujours S. Alban à leur tête, comme le

plus illustre de tous. Il étoit né païen ; & il se trouvoit encore engagé dans les ténebres de l'idolâtrie, lorsqu'il reçut chez lui un ecclésiastique poursuivi par les persécuteurs. Touché de compassion, il le cacha dans sa maison, & n'oublia rien pour lui sauver la vie. Cette action d'humanité fut la source de son bonheur : car voyant que cet ecclésiastique s'occupoit jour & nuit à prier, il se sentit intérieurement frappé par un coup de la grace de Jesus-Christ, qui lui changea le cœur. Il commença aussi-tôt à vouloir imiter la foi & la piété de son hôte. Celui-ci l'instruisit, & le fortifia par ses exhortations : de sorte qu'Alban embrassa de tout son cœur la Religion Chrétienne, & s'appliqua à régler sa conduite sur les préceptes de l'Evangile. Quelques jours après, on rapporta au gouverneur que celui qu'il faisoit rechercher, étoit retiré chez Alban ; & il envoya sur le champ des soldats pour le prendre. Alban averti du danger dont son hôte étoit menacé, le fit travestir en changeant d'habit avec lui ; & l'ayant fait évader, il se mit en sa place, se présenta aux soldats, & se laissa conduire au gouverneur. Cet officier résidoit à Verolam, ville considérable alors, l'une des principales de la Grande-Bretagne, près de celle qui porte maintenant le nom de Saint-Alban, dans le comté de Herford.

Les païens du lieu offroient un sacrifice à la divinité du pays, lorsqu'Alban fut présenté au gouverneur qui y assistoit. Ce juge ayant reconnu que ce n'étoit point celui qu'il avoit envoyé prendre, & qu'il y avoit de la supposition dans cette affaire, déchargea toute sa colere sur Alban. Il le fit approcher de l'autel, & le menaça de lui faire souffrir tous les tourmens préparés pour celui dont il portoit l'habit, s'il ne reprenoit la religion qu'il avoit abandonnée. Alban soutint sa colere sans s'ébranler, & lui déclara qu'il ne pouvoit sacrifier à ses dieux. Le gouverneur montant ensuite sur son siege, l'interrogea dans les formes, & lui demanda de quelle famille & de quelle profession il étoit. Le saint lui répondit : Il est peu important que l'on connoisse ma famille & ma profession ; mais si vous voulez savoir quelle est ma religion, je vous déclare que je suis Chrétien, & que je tâche d'en faire

les fonctions. Le juge l'ayant pressé de nouveau de sacrifier, & voyant qu'il ne pouvoit se faire obéir, le fit cruellement fouetter. Le saint endura ce tourment avec une constance merveilleuse, & en marqua même de la joie: ce qui fit connoître au juge qu'il n'avoit rien à espérer de lui. Il le condamna à perdre la tête. Pour aller au lieu des exécutions, il falloit passer la petite riviere de Cole; lorsque le saint y fut arrivé, il trouva une foule de monde qui alloit assister à son supplice, & dont la plus grande partie étoit venue pour lui faire honneur: car le nombre des Chrétiens passoit de beaucoup celui des païens dans le pays. Cette multitude occupoit tellement le pont & ses avenues, qu'il n'y avoit pas d'apparence de pouvoir passer avant la nuit. S. Alban, qui sembloit appréhender que la couronne du martyre ne lui échappât, s'approcha de l'eau, fit sa priere à Dieu, entra à pied dans la riviere, qui se trouva guéable & facile à traverser, contre ce que l'on auroit osé en espérer. On dit même que la riviere se trouva à sec sous les pieds du saint, & que mille autres personnes passerent après lui. On ajoute que ce miracle convertit le soldat qui devoit être le bourreau du saint martyr; & que se jettant aux pieds de S. Alban, il lui protesta qu'il vouloit mourir pour Jesus-Christ au lieu de lui, ou du moins avec lui. Au refus qu'il fit d'exécuter le saint, un autre soldat prit l'épée, & les décapita l'un & l'autre.

La fête de S. Alban est marquée au 22 Juin, comme au jour de son martyre. On croit qu'il mourut sous le regne de Dioclétien; & quelques-uns pensent que ce fut vers l'an 287, lorsque Carause, capitaine Romain, se rendit maître de la Grande-Bretagne, & que Maximien Hercule, nouvellement élevé à l'empire, excita dans les Gaules une espece de persécution, qui a pu aisément passer dans la Grande-Bretagne, où Carause entreprit de se faire reconnoître empereur. Lorsque la paix fut rendue à l'Eglise par Constantin, on éleva sur le tombeau de S. Alban une église magnifique, où Dieu continua long-tems de glorifier sa mémoire par des miracles dont le cours n'étoit pas encore arrêté au tems de Bede. S. Germain d'Auxerre, & S. Loup de Troies, y vin-

rent remercier Dieu de la victoire qu'ils avoient remportée sur l'hérésie pélagienne dans la Grande-Bretagne.

XII. [Eglise d'Afrique. Sainte Perpétue & sainte Félicité. Tertullien & S. Cyprien. Conciles d'Afrique.]

L'église d'Afrique déjà distinguée à la fin du siecle précédent par le témoignage glorieux des martyrs Scillitains, est encore célebre au commencement de celui-ci, par le triomphe des saintes martyres, Perpétue & Félicité. Il n'y a gueres de martyres plus célebres dans l'Eglise. Elles ont souffert avec plusieurs autres personnes ; & des hommes très-généreux ont remporté le même jour qu'elles, la couronne du martyre : cependant, selon la remarque de saint Augustin, ce ne sont pas les noms de ces martyrs qui rendent ce jour célebre, c'est celui de ces saintes femmes ; car plus leur sexe avoit de foiblesse, & moins leur qualité de femmes mariées les disposoit au combat, plus la victoire qu'elles ont remportée sur l'ennemi a été miraculeuse, & plus leur triomphe a été glorieux & mémorable. Ce saint docteur les releve en plusieurs occasions par de grands éloges, & l'Eglise les nomme même dans sa liturgie.

C'étoit alors que florissoit dans l'Afrique Tertullien ; & ce fut au commencement de cette persécution, qu'il publia son apologie pour les Chrétiens, la plus ample & la plus fameuse, & en même tems le plus célebre de ses ouvrages. Après lui parut S. Cyprien, le plus célebre d'entre les premiers évêques de l'Afrique : il regardoit Tertullien comme son maître ; mais il n'imita pas ses écarts. Tertullien affligea l'Eglise par sa chûte, & la scandalisa par ses erreurs: S. Cyprien la consola & l'édifia par les travaux de son épiscopat, & par la gloire de son martyre.

La persécution qui s'étoit élevée en Afrique sous l'empire de Sévere, continua jusqu'au commencement du regne de Caracalla vers l'an 211. Le calme revint ensuite, & nuisit plus aux fideles que la persécution même. Cette paix, qui dura près de trente-huit ans, donna lieu au relâchement dont S. Cyprien fait une triste peinture, & auquel il attribue la persécution qui éclata sous l'empire de Dece vers l'an 250, & qui occasionna la chûte d'un grand nombre de fideles: plusieurs édifierent l'Eglise par la constance de leur témoi-

gnage : l'impénitence de ceux qui étoient tombés, voulut abuser de l'indulgence de quelques-uns de ceux qui souffroient pour la foi. La persécution commençant à s'appaiser, l'on vit naître dans l'église de Carthage un nouveau trouble, excité par le schisme de Félicissime. Alors commencerent de s'assembler ces célebres conciles d'Afrique, qui eurent d'abord pour objet de réprimer les progrès du schisme & du relâchement. Une peste violente qui affligeoit diverses parties de l'empire, fit de grands ravages dans l'Afrique. La peste & la persécution étant cessées, on vit s'élever dans l'Afrique la grande question du baptême des hérétiques, qui donna lieu encore à de grands conciles. Le nombre des évêques qui se trouvoient dans ces assemblées, montre combien l'église d'Afrique étoit alors étendue. La persécution se renouvella dans l'Afrique sous Valérien: beaucoup de confesseurs de la foi furent envoyés aux mines, & ce fut alors que S. Cyprien reçut la couronne du martyre : il est regardé comme le premier évêque qui ait répandu son sang pour la foi dans cette contrée. Cette tempête s'étant encore appaisée, la persécution s'éleva de nouveau vers la fin de ce siecle, sous Maximien, collegue de Dioclétien, & fit encore des martyrs dans cette province.

## III.

XIII. [Succession des évêques d'Alexandrie.]

Démétrius qui avoit été placé sur le siege d'Alexandrie en 189, continua de gouverner cette église jusqu'en 231. Il avoit d'abord conçu beaucoup d'estime pour Origene ; mais il s'éleva ensuite avec beaucoup de vivacité contre lui. Il en vint jusqu'à l'excommunier, & écrivit de tous côtés pour le faire rejetter de la communion de tous les évêques. Il mourut peu de tems après. On mit à sa place S. Héraclas, à qui Origene avoit laissé le soin de l'école d'Alexandrie, & qui la confia à S. Denys, autre disciple d'Origene. Il montroit beaucoup de zele contre les hérésies, & mourut en 247, après avoir tenu le siege seize ans. Le martyrologe Romain met sa fête au 14 Juillet. S. Denys qui lui succéda, a été le plus grand ornement de cette seconde église du monde, depuis S. Marc jus-

AN 189. AN 232. AN 248.

qu'à S. Athanase. Celui-ci l'appelle même le docteur de l'Eglise Catholique ; S. Basile & les autres peres Grecs, lui ont donné par excellence le titre de grand. Il soutint la violence de la persécution sous Dece, & les ravages que la peste fit ensuite dans Alexandrie. Il arrêta les progrès de l'opinion des Millénaires. Il fit l'office d'un sage médiateur dans la dispute qui s'éleva entre S. Cyprien & le pape S. Etienne, sur le baptême des hérétiques. Il fut exilé pour la foi sous l'empire de Valérien. Il s'éleva contre l'hérésie naissante de Sabellius, & contre celle de Paul de Samosate. Il mourut la dix-septieme année de son épiscopat, 264 de Jesus-Christ. Les Grecs font sa fête le 3 Octobre ; les Latins, le 17 Novembre. Il eut
AN 264. pour successeur S. Maxime, qui avoit eu part à ses travaux & à ses souffrances dans les persécutions de Dece & de Valérien. Il tint le siege durant dix-huit ans, & mourut vers la fin de 281. Le martyrologe Romain fait mention de lui
AN 282. au 27 Décembre. S. Théonas qui lui succéda, eut l'avantage d'avoir dans le clergé de son église, trois prêtres d'un rare mérite : S. Pierre, qui lui succéda dans l'épiscopat, & parvint à la couronne du martyre : S. Piérius, qui par sa science mérita d'être appellé un second Origene ; & S. Achillas, qui avoit alors la charge de l'école chrétienne d'Alexandrie, & qui fut le successeur de S. Pierre dans l'épiscopat. S. Théonas, après avoir gouverné son troupeau environ dix-neuf ans,
AN 300. mourut l'an 300. Le martyrologe Romain met sa mémoire au 23 Août.

XIV. [Succession des évêques d'Antioche.]

S. Sérapion qui étoit monté sur le siege d'Antioche vers l'an 190, gouverna vingt & un ans ; & après avoir essuyé la tempête de la persécution de Sévere, il mourut vers l'an
AN 190. 211. Le martyrologe Romain met sa fête au 30 Octobre.
AN 211. Saint Asclépiade qui lui succéda, avoit acquis beaucoup de gloire durant la persécution : ensorte que son élection causa beaucoup de joie à S. Alexandre de Jérusalem, qui étoit alors dans les liens pour la foi. Il mourut vers l'an 217. Sa fête se
AN 217. trouve marquée au 18 Octobre. Il eut pour successeur Philétus : ce fut du tems de celui-ci que Mamée, mere de l'empereur Alexandre, fit venir à Antioche Origene, qui lui fit connoître

noître la gloire de Jesus-Christ, & l'excellence de ses préceptes. Quelques-uns donnent à Philétus treize ans d'épiscopat; ensorte qu'il seroit mort vers l'an 229. Son successeur fut Zébin, qui gouverna pendant neuf années; ce qui donne lieu de croire qu'il mourut vers l'an 237. Ce fut alors que monta sur le siege d'Antioche S. Babylas, le plus illustre évêque de cette église depuis S. Ignace. On prétend qu'il refusa l'entrée de l'église à l'empereur Philippe, qui, après s'être fait Chrétien, s'étoit couvert de crimes. Ce qui est certain, c'est qu'il lui survécut; & ce ne fut que dans la persécution de Dece, qu'il eut la gloire de souffrir pour Jesus-Christ. Il expira dans la prison, & voulut être enterré avec ses chaînes. On croit que ce fut en 250. Les Grecs célebrent sa mémoire le 4 Septembre; les Latins, le 24 Janvier. Fabien lui succéda. Il sembloit incliner vers le parti de Novatien: mais il ne siégea que deux ans. Après sa mort, Démétrien fut mis en sa place, & tint le concile indiqué à Antioche au sujet de Novatien, qui y fut condamné. Il gouverna environ huit ans, & mourut vers la fin de l'an 260. Il eut pour successeur le fameux Paul, originaire de Samosate, qui deshonora ce siege par le relâchement de ses mœurs, & par ses écarts dans la doctrine. Trois conciles furent tenus alors à Antioche; dans le dernier qui fut tenu vers la fin de l'an 269, on comptoit soixante & dix ou quatre-vingts évêques. Paul y fut déposé & excommunié. A sa place, les évêques élurent Domnus, fils de Démétrien. Paul ayant voulu lui disputer la maison épiscopale, Domnus fut mis en possession de cette maison par les ordres mêmes de l'empereur Aurélien. Il gouverna cette église environ six ans, & mourut vers l'an 275. Timée qui lui succéda, paroît avoir tenu le siege six ou sept ans; ensorte qu'il mourut en 281. Il eut pour successeur Cyrille, qui siégea environ dix-huit ans, & mourut vers l'an 299. Tyran lui succéda.

AN 229. AN 237. AN 250. AN 252. AN 260. AN 269. AN 275. AN 281. AN 299.

XV. [S. Alexandre, évêque de Jérusalem, & ses successeurs.]

Le saint vieillard Narcisse, évêque de Jérusalem, ayant reparu au commencement de ce siecle, c'est-à-dire, du tems de Gordie, que l'on avoit mis à sa place durant son absence; le respect que l'on avoit pour sa vertu, fit qu'on le remit à

Fl. tom. II. l. v. n. 38. & fuiv.

An 212.

la tête de fon troupeau; & l'on ne fait ce que devint enfuite Gordie. Mais Narciffe étant fi âgé, qu'il ne pouvoit prefque plus agir, les plus vertueux d'entre les freres eurent une révélation la nuit : une voix très-diftincte leur ordonna de fortir hors des portes de la ville, & de prendre pour évêque celui que Dieu leur envoieroit. Etant fortis, ils trouverent Alexandre, évêque de Cappadoce, qui étant forti de la prifon où il avoit été mis pour la foi fous le regne de Sévere, avoit eu en fonge une révélation, qui lui ordonnoit d'aller à Jérufalem vifiter les faints lieux. Quoiqu'il fût déjà évêque d'une autre églife, le témoignage de la volonté de Dieu, & la confeffion illuftre qu'il avoit faite pendant la perfécution, furent caufe qu'ils le retinrent, de l'avis commun de tous les évêques des églifes voifines. C'étoit vers l'an 212. Ainfi Alexandre demeura évêque de Jérufalem, avec Narciffe; & c'eft le premier exemple d'un évêque transféré d'un fiege à un autre, & donné pour coadjuteur à un évêque vivant: ou plutôt Alexandre étoit moins coadjuteur, que fucceffeur de Narciffe, qui n'avoit plus que l'honneur de l'épifcopat. Dans une lettre que S. Alexandre écrivit aux Antinoïtes, peuple d'Egypte, il difoit : Narciffe vous falue, lui qui a tenu ici avant moi la place d'évêque, & qui ayant déjà plus de cent feize ans, eft maintenant uni avec moi par les prieres. Il vous prie, comme moi, d'être tous unis de fentimens. On ignore combien vécut encore S. Narciffe. L'Eglife honore fa mémoire le 29 Octobre.

Quand S. Alexandre fut établi dans fon nouvel évêché, il y dreffa une célebre bibliotheque, où il recueillit entr'autres les écrits & les lettres des plus grands hommes de fon tems: & Eufebe les y voyoit encore cent ans après. Il paroît qu'Alexandre fut un de ceux qui engagerent Origene à expliquer les divines Ecritures dans l'églife pendant fon féjour en Paleftine : au moins voit-on que fur les plaintes de l'évêque Démétrius, il lui en écrivit conjointement avec Théoctifte, évêque de Céfarée, en ces termes : Ce que vous dites, qu'il eft inoui que les laïcs parlent devant les évêques, & expliquent les divines Ecritures, il nous femble qu'en cela

vous vous êtes manifestement trompé : car lorsque l'on trouve des hommes capables d'aider les freres dans la parole de Dieu, les évêques les prient de l'expliquer au peuple : comme à Larande, l'évêque Néon a fait parler Evelpis ; à Icone, l'évêque Celse a employé Paulin ; à Synnade, l'évêque Attique a confié le même ministere à Théodore. C'étoient tous de saints personnages : & il est à croire que la même chose se pratique en d'autres lieux, quoique nous n'en ayons pas connoissance. Alexandre & Théoctiste imposerent ensuite les mains à Origene, & l'ordonnerent prêtre : surquoi ils furent encore obligés de se justifier contre Démétrius ; c'est ce que fit S. Alexandre, par une lettre qu'il écrivit sur ce sujet. Origene s'étant vu obligé de quitter entiérement Alexandrie, & s'étant retiré à Césarée, Théoctiste & Alexandre lui confierent le soin d'instruire les fideles. Il faisoit son séjour ordinaire à Césarée ; mais il prêcha aussi quelquefois à Jérusalem en présence du pape Alexandre, comme il l'appelle dans une homélie, où il loue son extrême douceur. On ne sait plus rien de ce saint évêque jusqu'à sa mort, au tems de la persécution de Dece. Vénérable alors par ses cheveux blancs & par son extrême vieillesse, il fut présenté devant le tribunal du gouverneur de Palestine à Césarée, & confessa de nouveau le nom de Jesus-Christ. Il fut mis en prison, où il demeura long-tems, & mourut dans les fers en 251. Les Grecs célebrent sa mémoire le 12 Décembre ; les Latins, le 18 Mars. Quelques-uns croient que c'est lui que l'Eglise nomme dans sa liturgie après S. Ignace.

Son successeur fut Mazabanes, dont on sait seulement AN 251.
qu'il gouverna cette église environ treize ans, c'est-à-dire, jusques vers l'an 264, tems auquel Hymenée lui succéda.
Celui-ci se trouva aux conciles assemblés à Antioche contre AN 264.
Paul de Samosate, & vécut jusques vers l'an 296. Zambdas AN 296.
qui fut mis en sa place, mourut deux ans après, & eut pour
successeur Hermon, qui vécut jusqu'en 314. AN 298.

## ARTICLE X.

*Réflexions sur l'état de l'Eglise pendant le III. siecle.*

I.

I. Etat extérieur de l'Eglise. Son étendue.

L'Eglise fit de grands progrès pendant le troisieme siecle. Elle étoit répandue dans tout l'empire Romain, & même au-delà. On trouvoit des Chrétiens de tout âge & de toute condition, depuis l'Angleterre jusqu'à la Perse. Tertullien & Origene parlent de plusieurs peuples barbares qui avoient embrassé la foi. Les païens se plaignoient que les temples étoient presque déserts, & que leurs revenus diminuoient chaque jour. Il falloit que le nombre des Chrétiens fût très-grand dans l'empire, puisque Tertullien disoit hautement dans son apologie, que s'ils se retiroient dans d'autres pays, ils ne laisseroient aux Romains qu'une affreuse solitude. Ils ne peuploient pas seulement les villes; ils remplissoient aussi les bourgs, la campagne, & les îles. Ils comptoient parmi eux plusieurs de ceux qui étoient dans les premieres dignités. L'on voyoit des disciples de Jesus-Christ dans les camps, dans le sénat, dans le palais, dans les divers emplois de la vie civile, par-tout en un mot, excepté dans les temples & dans les théâtres. Nous avons vu une légion toute entiere, les premiers officiers à la tête, verser son sang pour la foi. Origene prouvoit la vérité de la Religion Chrétienne par l'accomplissement des prophéties, qui annonçoient la conversion de tous les peuples. L'Eglise, dit-il, est visible, & se fait connoître en tout lieu par son éclat: elle est une, quoique répandue dans toutes les parties du monde, depuis le levant jusqu'au couchant.

Tous ces traits montrent quelle étoit l'étendue de l'Eglise, & quel progrès faisoit le Christianisme de jour en jour.

II.

II. Moyens dont Dieu se

L'excellence de la vertu des fideles, qui surpassoit infi-

niment tout ce que les philosophes avoient pû s'imaginer de plus parfait, étoit le principal moyen dont Dieu se servoit pour opérer dans le monde un changement si merveilleux. L'on étoit sur-tout touché de la constance invincible, & de la patience extraordinaire avec laquelle ils enduroient les plus cruels tourmens. On vouloit savoir d'où venoit une si grande générosité; en s'en informant, on apprenoit ce que c'étoit que le Christianisme; en l'apprenant, on l'admiroit, on l'aimoit, on l'embrassoit. Ceux qui se sentoient coupables de grands crimes, étoient attirés par l'espérance d'en obtenir le pardon, & de voir en eux le même changement que tant d'autres avoient éprouvé. Ceux qui menoient une vie réglée, & qui pratiquoient des œuvres bonnes en elles-mêmes, mais défectueuses dans le principe & dans la fin, se réjouissoient de voir que le bien qu'ils feroient désormais, ne feroit pas sans récompense, & qu'ils sentiroient en eux-mêmes ce que goûtoient les Chrétiens au milieu même de leurs souffrances, un saint plaisir, une consolation intime, une paix qui surpassoit tout sentiment, un avant-goût des biens inéfables qu'ils possédoient déjà par l'espérance. Origene assure qu'il s'en convertissoit plus de ces derniers, que des autres.

servoit pour faire entrer les peuples dans l'Eglise.

On ne peut douter aussi que plusieurs ne fussent touchés par les miracles que faisoient les Chrétiens. Car ils guérissoient les malades, & délivroient de la possession des démons un grand nombre de païens, & même des personnes de qualité; & celà sans intérêt, & sans vouloir recevoir aucun argent.

Les tourmens que souffroient les possédés, servoient aussi à la conversion de beaucoup de personnes; soit de ceux qui les voyoient, soit de ceux qui éprouvoient sur eux-mêmes ces effets terribles de la justice divine. Il y en a plusieurs, dit Origene, qui rejettent la parole de la vérité, & qui se mocquent de ce qu'on leur dit pour les instruire. Le démon se jette sur eux & les fait souffrir. Alors ils ont recours au Seigneur; ils embrassent la foi, & deviennent des hommes tout nouveaux. La grace du Seigneur, continue le même pere (*u*),

(*u*) [C'est-à-dire, le même auteur: car on ne donne pas communément à Origene le titre de *pere* de l'Eglise.]

qui étoit témoin de ces merveilles, chasse le démon : l'Esprit-saint vient en la place. Il remplit cette même ame qui avoit été la retraite de l'esprit impur. La puissance de Dieu y paroît avec beaucoup plus d'efficace, que la puissance du démon n'y avoit agi auparavant; & la grace s'y répand avec d'autant plus d'abondance, qu'il y avoit eu une plus grande abondance de péché. L'Eglise, ajoute Origene, voit ces miracles de conversion, & elle s'en réjouit dans le Seigneur.

Ce qui convertissoit encore beaucoup de païens, c'est que les démons même, quand ils étoient interrogés par les fideles, étoient contraints de confesser, en présence des idolâtres, toutes les vérités de la Religion Chrétienne : Que le véritable & unique Dieu, étoit celui des Chrétiens; que Jesus-Christ étoit Fils de Dieu; qu'il étoit dans le ciel, & qu'il en descendroit un jour pour juger les hommes. Ainsi les plus grands ennemis de ce divin Sauveur, devenoient ses témoins & ses prédicateurs. La toute-puissance de la grace pouvoit-elle paroître avec plus d'éclat? Il falloit que ces déclarations des démons fussent bien communes, puisque, selon Tertullien, qui ne craignoit pas d'être démenti, il n'y avoit point de Chrétien qui ne tirât ces déclarations de la bouche des possédés, en employant le nom sacré de Jesus-Christ, & les menaces des supplices auxquels sa puissance a condamné les démons. Il offroit même d'en faire l'expérience devant les tribunaux des juges, & il prioit les magistrats de souffrir qu'on interrogeât ceux qu'ils prétendoient être inspirés par leurs dieux, ou leurs dieux eux-mêmes.

Enfin un grand nombre de païens venoient à la connoissance de Dieu, par des visions & des songes, dans lesquels il les appelloit à lui. Nous avons vu que le soldat Basilide fut converti par une apparition de sainte Potamienne. La même chose arriva à beaucoup d'autres. Je ne doute pas, dit Origene, que Celse ne se mocque de moi (*v*); mais ses railleries ne m'empêcheront pas de dire que beaucoup de personnes ont embrassé le Christianisme comme malgré eux, leur cœur ayant été tellement changé par quelque esprit qui leur

(*v*) [Ou plutôt, Que Celse s'en mocque, dit Origene; ses railleries, &c. Il y avoit long-tems que Celse étoit mort, lorsqu'Origene écrivit contre lui.]

apparoissoit, tantôt pendant le jour, tantôt pendant la nuit, qu'au lieu de l'aversion qu'ils avoient pour notre doctrine, ils l'ont aimée jusqu'à mourir pour elle. Nous avons une connoissance certaine d'un grand nombre de ces sortes de changemens, puisque nous en avons nous-mêmes été témoins. Il seroit inutile de les rapporter en particulier; car nous ne ferions qu'exciter les railleries des infideles, qui voudroient faire passer ces faits constans pour des fables & des imaginations; mais, ajoute Origene, je prends Dieu à témoin de la vérité de ce que je dis; il sait que je ne veux pas rendre recommandable la doctrine toute céleste de Jesus-Christ par des histoires fabuleuses, mais seulement par la vérité de faits incontestables.

Par ces divers moyens, sans que les fideles allassent de maison en maison pour solliciter les hommes à se convertir, Dieu même par une puissance secrete, mais très-efficace, les faisoit courir de leurs maisons à l'église, pour demander à être instruits. Le Pere tout-puissant, leur dit Origene, vous a soumis à lui par une vertu invisible, & a répandu dans vos cœurs une sainte ardeur qui vous fait venir à la foi comme par force & malgré vous, sur-tout dans ces commencemens où nous vous voyons pénétrés de crainte & de tremblement en recevant la doctrine du salut.

## III.

III. Mission dans les Gaules. S. Denys fonde l'église de Paris.

S. Sulpice Sévere, qui vivoit dans le quatrieme & le cinquieme siecle, dit que la Religion a été reçue assez tard dans les Gaules, & qu'elle ne s'y répandit que lentement & peu à peu. Ce n'est que dans le second siecle que la foi y fut embrassée par un nombre assez considérable de personnes, pour faire dire qu'elle y étoit établie. L'église de Lyon est la premiere dont nous ayons une connoissance certaine, & nous connoissons ses premiers évêques, qui sont S. Pothin & S. Irénée. La piété & la science de S. Irénée donna sans doute une nouvelle vigueur à l'église des Gaules. Nous avons vu qu'il y assembla des conciles; ce qui donne tout lieu de croire

qu'il y avoit des évêques établis en divers lieux. Il dit aussi qu'il y avoit alors des églises fondées dans la Germanie & parmi les Celtes. Cependant, soit que la persécution de Sévere eût emporté un fort grand nombre de Chrétiens, comme on le croit; soit qu'après la mort de S. Irénée, il se trouvât peu de personnes capables de maintenir & d'étendre la foi, on n'y voyoit vers le milieu du troisieme siecle que peu d'églises, & un fort petit nombre de Chrétiens.

Cette triste situation de l'Eglise des Gaules toucha les saints évêques des pays voisins; &, selon S. Grégoire de Tours, on y envoya sept personnes revêtues du caractere épiscopal, & plusieurs ministres inférieurs. Ces sept évêques sont, S. Gatien de Tours, S. Trophime d'Arles, S. Paul de Narbonne, S. Saturnin de Toulouse, S. Denys de Paris, S. Austremoine de Clermont, & S. Martial de Limoges. L'on croit que S. Denys étoit le chef de cette mission. Ce qui est certain, c'est que des sept, ce fut lui qui porta plus loin la prédication de l'Evangile. Il s'avança jusqu'à Paris, qui étoit alors resserré dans l'île qu'on nomme aujourd'hui la Cité. Les actes de S. Denys, qui n'ont été écrits que dans le septieme ou le huitieme siecle, & plutôt sur ce que l'on en disoit alors, que sur aucun mémoire que l'on eût conservé de l'antiquité, portent que S. Denys étant arrivé à Paris, il y convertit beaucoup de personnes par ses prédications & par ses miracles; qu'il y établit un clergé, & qu'il y bâtit même une église. Ces mêmes actes ajoutent, qu'une persécution s'étant élevée contre l'Eglise, les persécuteurs prirent S. Denys à Paris, avec S. Rustique prêtre, & S. Eleuthere diacre; qu'ils confesserent tous trois la foi qu'ils enseignoient; & qu'après avoir été éprouvés par les fouets & plusieurs autres supplices, ils eurent la tête tranchée.

Outre les sept évêques envoyés par S. Fabien, selon une ancienne tradition, & qui travailloient à la fin du troisieme siecle à répandre la semence de l'Evangile dans les Gaules, nous voyons plusieurs autres évêques fonder des églises en diverses provinces.

IV.

## I V.

I V.
Lieux où s'assembloient les Chrétiens.

Nous apprenons d'Origene que pendant la persécution de Maximin, il y eut des églises brûlées. C'est le plus ancien témoignage que nous ayons sur les lieux publics destinés aux assemblées des Chrétiens. Avant le regne d'Alexandre, les païens reprochoient aux Chrétiens de n'avoir ni temples, ni autels; & personne ne nioit ce fait. Il semble donc que l'on peut assurer qu'ils n'avoient point d'églises publiques. Mais il est naturel de penser qu'ils avoient des lieux fixes, destinés aux assemblées des fideles, sur-tout dans les grandes villes, comme les Catholiques en ont aujourd'hui dans la Hollande. C'étoient des salles assez spacieuses pour contenir tous les fideles. Quand on étoit menacé d'une nouvelle persécution, les Chrétiens se partageoient & s'assembloient en différens quartiers d'une ville, prenant toutes les précautions que la prudence leur dictoit, pour ne point attirer l'attention des persécuteurs. Nous ne connoissons point d'église bâtie exprès pour les assemblées des Chrétiens, avant celle que S. Grégoire Thaumaturge fit élever à Néocésarée. Tous les fideles y contribuerent de leur argent & de leur travail. Peut-être en avoit-on aussi bâti une à Comane, puisque les magistrats de cette ville avoient embrassé la Religion Chrétienne, & que l'empereur Philippe la favorisoit. Dès le commencement du troisieme siecle, les Chrétiens avoient des cimetieres où ils enterroient les morts. Ces lieux étoient connus des païens; & les fideles avoient coutume de s'y assembler, quand la persécution n'étoit pas violente.

## V.

V.
Quelques points de discipline.

L'Eglise avoit des revenus, dont elle distribuoit chaque mois une partie aux clercs pour les faire subsister. Elle en soulageoit aussi les vrais pauvres qui demeuroient fermes dans la foi, & fournissoit aux pauvres artisans de quoi pouvoir exercer leur métier. Il y avoit dans les lieux d'assem-

blées des troncs, & les fideles y mettoient ce qu'ils vouloient pour la nourriture des pauvres. Ils fournissoient aussi la matiere du sacrifice. Les pauvres mêmes ne vouloient point être privés de cet honneur, & chacun donnoit la dîme de son revenu. Ce pieux dépôt servoit à entretenir les enfans orphelins, les vieillards qui n'étoient plus en état de travailler; à soulager les malades, à secourir ceux qui avoient fait naufrage; ceux qui travailloient aux mines, qui étoient relégués dans les îles, ou prisonniers pour la cause de Dieu. On ne traitoit pas de la même maniere tous ceux qui étoient dans le besoin. On accordoit à ceux qui avoient été dans l'abondance, plus de soulagement qu'à ceux qui avoient toujours vécu durement. On donnoit moins à ceux qui pouvoient s'aider en partie. On s'informoit du nombre des enfans, & l'on entroit dans un détail exact des nécessités de chacun.

Les Chrétiens, en se mettant à table, en se couchant, dans la plûpart de leurs actions, faisoient sur eux le signe de la croix. Ils commençoient toutes leurs prieres par l'oraison du Seigneur. Ils prioient les mains étendues vers le ciel en forme de croix, les ieux baissés, étant tournés vers l'orient. Tous les ans on célébroit la fête des martyrs; on prioit pour les morts, & on demandoit à Dieu de leur accorder le rafraîchissement & le repos.

Pendant le carême, on jeûnoit jusqu'au soir. Les jeûnes du mercredi & du vendredi de chaque semaine, étoient moins rigoureux: on les rompoit à l'heure de none. Les évêques en ordonnoient à l'approche de la persécution, ou pour d'autres besoins. Les fideles s'en imposoient aussi par une dévotion particuliere. Quelques-uns ajoutoient au jeûne la xérophagie, c'est-à-dire, le seul usage des fruits secs. D'autres se réduisoient au pain & à l'eau. Mais il n'étoit pas permis de jeûner le dimanche.

VI. Etat intérieur de l'Eglise. Ses biens. La grace du martyre très-commune.

## VI.

Il y eut pendant le troisieme siecle, un nombre infini de martyrs dans toutes les provinces de l'empire. Les évêques

des plus grands sieges donnerent à tous les fideles l'exemple d'un courage invincible, en souffrant pour Jesus-Christ les tourmens & la mort. La grace du martyre étoit très-commune. Nous avons vû des enfans, de jeunes dames de qualité, des officiers, souffrir les plus affreux supplices avec les dispositions les plus sublimes. Peut-on, par exemple, lire, sans être ravi d'admiration, les actes de sainte Perpétue ?

VII. Miracles fréquens, & autres dons surnaturels.

Les dons surnaturels étoient presque aussi communs dans l'Eglise que la grace du martyre. Les miracles étoient fréquens, & Dieu sembloit les prodiguer en faveur de ses serviteurs. Il se communiquoit à eux par des visions & des révélations, & les instruisoit de ses desseins & de ses volontés. S. Cyprien s'élevoit fortement contre quelques-uns qui refusoient d'ajouter foi à ces dons extraordinaires.

VIII. Zele des Chrétiens pour se multiplier.

Le progrès que faisoit l'Evangile, étoit une preuve que l'Eglise étoit dans un état très-heureux. Les pasteurs étoient animés d'un saint zele pour la conversion des peuples. Les évêques qui fondoient de nouvelles églises, étoient animés de l'esprit des Apôtres, & arrosoient de leur sang la semence qu'ils avoient répandue. Nous avons vu les divers moyens dont Dieu se servoit pour faire entrer les païens dans le sein de l'Eglise. C'étoient autant de principes d'une grande fécondité spirituelle.

Dans les irruptions que les Barbares firent dans l'empire Romain, ils emmenerent, entre autres captifs, un grand nombre de fideles & plusieurs saints évêques. Ces respectables captifs instruisirent les Barbares par leurs discours & par leurs exemples. Ils guérissoient les malades, chassoient les démons. Plusieurs de ces Barbares les admiroient, les trouvoient sages, & demandoient le baptême.

IX. Evêques d'un mérite extraordinaire. Correspondance entre les églises.

L'Eglise possédoit pendant le troisieme siecle, un grand nombre d'évêques éminens par leur science & par leur piété. Quels hommes, que S. Cyprien, S. Grégoire Thaumaturge, S. Denys d'Alexandrie, S. Firmilien, & tant d'autres ! Il y avoit une correspondance merveilleuse entre les églises. Chaque église particuliere s'intéressoit aux biens & aux maux des autres. Celles des Gaules [ & d'Espagne ] recevoient du se-

cours de celles d'Afrique. Le clergé de Rome animoit & encourageoit celui de Carthage. On ne doit pas au reste s'étonner de voir les Chrétiens sensibles aux maux de leurs freres, puisqu'ils étendoient leur charité jusques sur les païens.

X. Charité des Chrétiens pour leurs ennemis.

Pendant que la peste ravageoit la ville d'Alexandrie, les Chrétiens oublierent le soin de leur propre vie pour panser les malades, & pour les servir. Les païens abandonnoient leurs parens & leurs amis : mais les Chrétiens les assistoient pendant leur maladie, & leur donnoient la sépulture après leur mort. Cette charité enleva à l'Eglise les plus excellens de ses enfans : mais ce fut, dit S. Denys d'Alexandrie, pour les faire passer de la terre au ciel, comblés de mérite ; & l'Eglise les honore comme martyrs (*x*).

Jugeons du zele des simples fideles pour le salut de leurs freres par l'exemple de S. Victor de Marseille. C'étoit un officier de guerre, fidele à remplir tous les devoirs d'un bon militaire & d'un véritable Chrétien. Dès que la persécution fut ouverte, il parcouroit toutes les nuits les maisons des particuliers, & alloit même dans les camps animer ceux de sa profession à se montrer en cette occasion vrais soldats de Jesus-Christ. Ayant été pris, il donna l'exemple de la constance à laquelle il avoit exhorté les autres, & souffrit les plus affreux supplices avec une patience qui étonnoit tout le monde. Son zele pour le salut de ses freres, le fit aussi travailler à la conversion de ses gardes, qu'il gagna à Jesus-Christ.

XI. Fécondité du zele des saints missionnaires.

Origene nous assure que le commun des Chrétiens avoit un pareil zele pour se multiplier, & qu'ils ne négligeoient aucun moyen pour procurer aux autres la connoissance & l'amour de la vérité, qu'ils regardoient comme leur trésor. Il y en avoit un grand nombre qui n'avoient d'autre occupation que d'aller dans les villes, dans les bourgs, & dans les villages, pour enseigner aux autres la maniere de bien servir Dieu ; & souvent ils ne vouloient pas même recevoir de ceux qu'ils convertissoient, les choses les plus nécessaires à la vie. Un zele si pur & si désintéressé étoit un principe de fécon-

(x) [ Le martyrologe Romain marque leur mémoire au 28 Février. ]

dité, & nous fait connoître combien étoit heureux le tems dont nous parlons.

Nous avons vu tenir un grand nombre de conciles, pour remédier au schisme, pour affermir la discipline, & pour concerter ce que l'on pourroit faire de plus avantageux pour le bien de l'Eglise. Combien ces assemblées d'évêques, de prêtres & de diacres, devoient-elles être vénérables, puisque l'on ne choisissoit pour évêques, comme le dit Origene, que les plus savans, les plus saints, les plus éminens en vertu, & que l'on ne conféroit quelquefois que les derniers ordres à ceux mêmes qui avoient confessé la foi devant les tyrans!

XII. Pureté de la discipline.

La piété étoit encore si générale & si grande pendant le troisieme siecle, qu'Origene, dans sa controverse contre les philosophes païens, fondoit une des preuves de la vérité de la Religion Chrétienne sur la sainteté des mœurs de ceux qui la professoient. La peinture qu'il fait de leurs assemblées, nous montre quelles étoient leur gravité, leur modestie, & leurs autres vertus. Les plus réglés & les plus sages des philosophes n'approchent pas, disoit-il encore, des moindres d'entre les Chrétiens, dont le nombre est petit en comparaison des parfaits.

XIII. Sainteté des Chrétiens, alléguée en preuve de la Religion.

## VII.

C'est pendant le troisieme siecle, que S. Antoine commença une œuvre qui devoit avoir des suites infiniment avantageuses à l'Eglise. Il étoit né en Egypte de parens nobles & riches, qui avoient eu soin de lui donner une éducation vraiment chrétienne. Il ne vouloit point aller aux écoles publiques, pour ne point exposer son innocence dans la compagnie des autres enfans. A l'âge de dix-huit ans, il vendit tout ce qu'il possédoit, en donna le prix aux pauvres, mit sa sœur entre les mains de quelques filles chrétiennes, propres à la bien élever, & se retira dans le désert pour ne s'occuper que de son salut. Il trouvoit dans le travail de ses mains de quoi se nourrir & assister les pauvres. Il prioit continuellement; & il écoutoit avec tant d'attention la lecture des

XIV. Commencement de l'œuvre des solitaires. S. Antoine.

livres saints, qu'ensuite sa mémoire lui tenoit lieu de livre. Il y avoit déjà en Egypte un grand nombre de solitaires, qu'Antoine visitoit de tems en tems pour profiter de leurs exemples & de leurs discours. Le démon employa toutes sortes de moyens pour traverser une si sainte œuvre. Il attaqua Antoine, en lui représentant les difficultés de la vertu, la foiblesse de son corps, la longueur de la vie. Le saint solitaire ayant repoussé cette tentation par sa foi & par ses prieres, fut affligé par des pensées d'impureté, qu'il surmonta en considérant la noblesse de l'ame, la dignité à laquelle Jesus-Christ l'a élevée, les peines de l'enfer. Il redoubla ses austérités, & il y eut dans le monde un nouveau genre de martyre, qui continua lors même que les empereurs furent devenus Chrétiens. Les combats si étonnans de S. Antoine contre le démon, méritent sans doute une attention singuliere, & nous apprennent quel pouvoir Dieu accorde quelquefois à cet esprit séducteur, qui n'est occupé qu'à s'opposer au salut des élus. Nous remarquerons dans la suite le progrès merveilleux de l'œuvre, dont nous voyons maintenant le commencement, & qui fut le principe d'un si grand bien dans l'Eglise.

Tous ces traits, & plusieurs autres que l'on a pu remarquer dans les différens articles qui renferment l'histoire du troisieme siecle, sont autant de preuves que l'Eglise étoit dans un état excellent : mais tous ces grands biens ne doivent pas nous empêcher de faire attention aux maux, puisque c'est par la comparaison des uns avec les autres, que l'on peut se former une idée juste de l'état intérieur de l'Eglise dans chaque siecle.

## VIII.

XV. Maux de l'Eglise de différens genres.

Avant que Paul de Samosate, évêque d'Antioche, eût répandu sa mauvaise doctrine, qui obligea les évêques de Syrie de s'assembler contre lui, l'Eglise avoit la douleur de voir sur un de ses premiers sieges, cet évêque ambitieux & déréglé. C'étoit un mal nouveau de voir le premier pasteur

d'une grande église enseigner l'erreur, & y demeurer fermement attaché. Les autres pasteurs furent touchés de ce scandale : ils condamnerent la mauvaise doctrine, & déposerent celui qui s'étoit efforcé de l'établir. Dieu bénit leur zele en se servant de l'autorité d'un empereur païen, pour éloigner d'Antioche un loup qui ne cherchoit qu'à ravager le troupeau.

Quelques évêques tomberent dans l'apostasie, ou dans le schisme. Quelques autres avoient nombre de domestiques, désignoient un de leurs parens pour successeur, étoient convaincus d'avoir recherché l'épiscopat, travailloient à devenir riches, & ne pratiquoient pas ce qu'ils enseignoient. Nous avons vu des prêtres & des confesseurs faire insolemment la loi à S. Cyprien leur évêque. Un diacre commit un crime avec une prétendue prophétesse qui troubloit les églises de Cappadoce, & qui se faisoit écouter de plusieurs personnes.

On se plaignoit que quelques-uns des fideles n'alloient aux assemblées qu'aux jours solemnels, étoient peu attentifs aux instructions, négligeoient l'étude des livres saints, oublioient insensiblement leur état, & songeoient à s'établir sur la terre. S. Cyprien fait une vive peinture de l'affoiblissement qu'avoit causé la longue paix dont l'Eglise avoit joui.

A ces maux, qui étoient plus grands & plus étendus que ceux que l'on avoit vûs auparavant, Dieu opposa deux remedes. Le premier violent, qui fut la persécution de Dece, qui emporta presque toute la paille, & fit sortir de l'Eglise la plûpart des mauvais Chrétiens. Le second fut la piété que Dieu donna avec plus d'abondance à un grand nombre qui se renouvellerent dans l'esprit du Christianisme, pour se disposer à recevoir la couronne du martyre. A l'égard de ceux qui n'étoient point préparés, la plûpart furent renversés.

L'Eglise vit aussi avec amertume des confesseurs tomber dans des péchés d'impureté, après avoir souffert pour la foi. Dieu vouloit apprendre à tous les Chrétiens à se tenir dans l'humilité, & à ne point troubler l'ordre de l'Eglise, en s'imaginant que la confession de la foi donnoit plus d'autorité, au lieu qu'elle ne donnoit d'autre droit aux martyrs,

que d'être plus humbles & plus reconnoissans, comme ayant plus reçu.

L'indiscrétion de quelques confesseurs, donna lieu à deux schismes opposés, qui tendoient l'un & l'autre à anéantir la pénitence : l'un, en désespérant les pécheurs : l'autre, en leur promettant une paix fausse & trompeuse.

Trois évêques imposerent les mains à Novatien au milieu d'un repas, après s'être abandonnés à l'intempérance. Quelques autres étoient trop peu instruits sur la matiere du sacrifice, pour lequel ils n'employoient que de l'eau. D'autres accordoient la réconciliation avec trop de facilité. Quelques vierges ignoroient l'étendue de leurs obligations. Quel scandale ne donna point à l'Eglise le prêtre Saprice? Mais ce scandale fut réparé par Nicéphore. Les autres maux reçurent aussi des remedes proportionnés. De toutes parts on s'éleva contre les abus qui s'introduisoient. Les pasteurs élevoient avec force leur voix contre le relâchement, & remédioient de tout leur pouvoir à tous les maux qui venoient à leur connoissance.

Le parti que prit S. Antoine & plusieurs autres Chrétiens, montre que ceux que la lumiere de l'Esprit de Dieu éclairoit d'une maniere particuliere, s'appercevoient d'un peu de diminution dans la piété.

La persécution si longue & si cruelle de Dioclétien, qui commencera avec le quatrieme siecle, fut attirée, selon Eusebe, par le relâchement & la mollesse de plusieurs Chrétiens qui commençoient à chercher des établissemens sur la terre. Cette persécution les rappella à leur état naturel, qui consiste à n'attendre & à ne désirer en cette vie que des afflictions & des croix.

XVI. On ne doit pas confondre les divers âges de l'Eglise. Idée juste de son état pendant le troisieme siecle.

## IX.

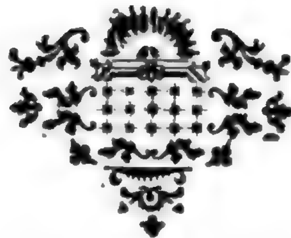
Les maux dont nous venons de parler, prouvent que les Chrétiens commençoient à dégénérer de la ferveur & de la perfection des tems apostoliques. Origene & S. Cyprien ne le dissimuloient pas. Les plaintes qu'ils en font, portent quelques

ques personnes peu judicieuses à confondre les divers âges de l'Eglise, & à s'imaginer que parce qu'il y a eu des désordres dans tous les tems, on peut en conclure que tous les tems sont à-peu-près égaux. Mais il ne suffit pas de montrer qu'il y a toujours eu des pécheurs dans l'Eglise, & qu'ils y ont causé plusieurs maux, pour en tirer la conséquence, que les divers âges du Christianisme sont donc à-peu-près semblables. Les méchans ont paru dès l'origine de la Religion, comme des racines ameres dans le jardin du Seigneur, & comme un levain capable d'aigrir la pâte où ils se mêloient. Mais ce levain a pu être plus ou moins abondant, & ces funestes racines n'ont pas toujours eu une égale fécondité, ni un suc aussi empoisonné & aussi prompt.

Les deux premiers siecles sont l'âge de la plus grande santé & de la plus grande force de l'Eglise. On y regardoit, avec justice, le commun des fideles comme des saints. Les pécheurs étoient en très-petit nombre, & corrigés dès qu'ils étoient apperçus. Les Chrétiens s'affoiblirent pendant le troisieme siecle. Mais nous verrons la paix de l'Eglise donner bien autrement lieu à la multitude des Chrétiens charnels. Le troisieme siecle tient comme le milieu entre la perfection des tems apostoliques, & le relâchement marqué & frappant qui suivit la tranquillité procurée par les princes Chrétiens. Le déchet remarqué vers l'époque des dernieres persécutions, où le nombre des tombés fut grand, étoit suffisant pour donner lieu aux expressions fortes d'un pasteur aussi zélé que S. Cyprien, & d'un docteur aussi éclairé qu'Origene. Mais cela n'empêchoit pas qu'il ne fût très-commun de trouver dans les villes & dans les campagnes un très-grand nombre de justes & d'amis de Dieu, & des hommes de toute condition, qui régloient leur vie selon les loix de l'Evangile. Une multitude de ces justes eut une foi capable de soutenir les plus cruels tourmens, & remporta après les plus terribles combats, la couronne du martyre. Ne dissimulons donc point les maux dont les peres gémissoient dans le troisieme siecle: mais en même tems ne perdons point de vûe les biens infinis qui étoient alors dans

l'Eglise; la vigueur dont elle jouissoit; l'abondance du froment dont le champ du Pere de famille étoit couvert; la vigilance des pasteurs à cultiver ce froment; la sainteté de la discipline, qui fut conservée malgré les tempêtes dont on étoit agité: ne confondons pas un tems si heureux avec d'autres siecles, dont les tristes caracteres sont très-différens de ceux-là.

*Fin du III. siecle.*



# QUATRIEME SIECLE.

## ARTICLE PREMIER.

*Etat de l'empire au commencement du quatrieme siecle. Cruelle persécution. Punition éclatante des persécuteurs.*

### I.

CEux qui gouvernoient l'empire au commencement du quatrieme siecle, étoient Dioclétien, Maximien-Hercule, Constance-Chlore, & Galere. I. Etat de l'empire. Caractere de Dioclétien.

Dioclétien étoit homme de guerre & politique. Il défendit assez bien l'empire contre les Barbares. Mais il étoit si avare, que les grandes dépenses de la guerre ne l'empêcherent pas d'amasser des trésors immenses. Il aimoit passionnément les bâtimens, & il obligeoit les provinces à fournir des ouvriers & des voitures. Quand un édifice étoit achevé par la ruine d'une province, souvent il disoit : Il n'est pas bien ; qu'on le fasse d'une autre maniere. Il falloit abattre & recommencer. Il bâtissoit sur-tout à Nicomédie, où il faisoit son séjour ordinaire.

Maximien-Hercule, qu'il avoit adopté pour son frere, n'étoit pas moins avare que Dioclétien : mais ayant dans son partage des provinces riches, comme l'Afrique & l'Espagne, il se soucioit moins de thésauriser. Il fit accuser par calomnie plusieurs sénateurs, d'avoir aspiré à l'empire, pour usurper leurs biens. Il étoit horriblement débauché, cruel, & impudent, sans foi & sans parole, & suivoit brutalement ses passions. La rudesse de son humeur paroissoit à son visage & à son air négligé. Il n'avoit ni politesse ni éducation, étant né en Pannonie de parens rustiques. II. Caractere de Maximien-Hercule.

Constance-Chlore étoit le meilleur des quatre, & on ne III. Caractere de Constance & de Galere.

lui reprochoit aucun vice considérable. Il avoit même des qualités estimables, comme nous l'avons dit. Galere étoit le pire de tous: c'étoit une bête féroce qui tenoit plus du Barbare que du Romain: aussi sa mere étoit-elle venue d'au-delà du Danube. Il étoit grand & gros à faire peur: le regard, le geste, la voix, la parole, tout en étoit terrible. Son beaupere Dioclétien, naturellement timide, le craignoit jusqu'à trembler en le voyant. Tels étoient ceux qui gouvernoient alors l'empire, Dioclétien & Maximien dans le premier rang, Galere & Constance-Chlore dans le second.

IV. Galere porte Dioclétien à persécuter les Chrétiens.

Dioclétien recouvra l'Egypte après avoir défait Achille qui y avoit régné pendant six ans. Il donna alors contre les Manichéens des loix, que les empereurs Chrétiens ont depuis suivies. Il étoit encore en Egypte lorsqu'il apprit que Narsès, roi de Perse, à l'exemple de Sapor son aïeul, avoit fait une grande entreprise pour envahir les provinces orientales de l'empire Romain. Dioclétien craignant l'exemple de Valérien, aima mieux y envoyer Galere, que d'y aller en personne. Galere défit par adresse les Perses embarrassés de grands équipages: Narsès s'enfuit: Galere prit ses femmes & ses enfans, & revint chargé de butin, après avoir repris la Mésopotamie, & borné l'empire par le Tygre. Cette victoire le rendit encore plus insolent & plus formidable à Dioclétien. Il excita le vieux empereur à persécuter les Chrétiens; & après que celui-ci eut résisté quelque tems aux instances de Galere, il consulta: car il avoit la malice de ne point consulter quand il vouloit faire du bien, afin d'en avoir l'honneur; mais de consulter quand il vouloit faire du mal, afin d'en rejetter le blâme sur d'autres. Le conseil fut pour la persécution, tous ceux qui le composoient voyant bien ce que vouloit Galere. Celui-ci, pour pousser Dioclétien à une persécution plus cruelle, fit mettre le feu secrétement au palais, & en fit accuser les Chrétiens. Dioclétien, tout fin qu'il croyoit

AN 303. être, ne soupçonna rien de l'artifice, & donna un édit terrible contre les Chrétiens. Nous donnerons une idée de la persécution qui suivit cet édit, & qui fut le commencement des malheurs de Dioclétien.

Galere ne garda plus aucunes mesures, & l'obligea de quitter l'empire, comme il l'avoit déjà persuadé à Maximien-Hercule, en lui faisant peur d'une guerre civile. D'abord il s'y prit doucement comme par affection, représentant à Dioclétien son grand âge, ses infirmités, & le besoin qu'il avoit de se reposer après ses grands travaux. Les voies de douceur étant inutiles, il eut recours aux menaces qui lui réussirent. Ce n'est pas tout; il fit nommer pour césars [Sévere & Maximin] deux misérables dont il étoit maître. Son dessein étoit de se défaire de Constance-Chlore, s'il ne mouroit bientôt; de mettre en sa place Licinius, avec qui il étoit étroitement lié; de faire césar Candidien son fils, & de se déposer lui-même en faveur de Sévere, pour garder la souveraine autorité sur les quatre; savoir, sur Licinius & Sévere augustes, Maximin & Candidien césars, ensorte qu'ils ne fussent que les remparts de sa puissance, & qu'à cet abri il passât tranquillement sa vieillesse.

V. Il veut être maître de tout l'empire. An 305.

Cependant il gouvernoit tyranniquement l'empire. Il diminuoit en tout la liberté des Romains, faisoit mettre à la torture toutes sortes de personnes sans distinction de sexe & de dignité, & les traitoit de la maniere la plus indigne. Il avoit de grands ours, à qui on trouvoit qu'il ressembloit assez bien. Il leur faisoit dévorer des hommes pour se divertir, principalement pendant son souper, & se plaisoit à faire brûler les gens à petit feu. Sous son regne l'éloquence fut éteinte, les avocats & les jurisconsultes furent bannis ou tués. Les études lui sembloient pernicieuses, & il haïssoit les gens de lettres. Les juges qu'il envoyoit dans les provinces, étoient des soldats grossiers & ignorans: il désola les provinces par la grandeur des cens & des capitations, & par la rigueur de l'exaction. Qu'on juge de la violence de la persécution par le caractere de ce monstre, qui n'avoit rien plus à cœur que d'abolir la Religion Chrétienne.

VI. Tyrannie de Galere.

Le césar Maximin, qui gouvernoit sous lui la province d'Orient, le secondoit parfaitement: c'étoit son neveu, fils de sa sœur Daïa, qui étoit un jeune homme demi-barbare, à qui Galere avoit donné le nom de Maximin. Il avoit été

VII. Caractere du césar Maximin.

tiré depuis peu de tems des forêts, où il gardoit des troupeaux. Il avoit été d'abord écuyer, ensuite garde-du-corps, puis tribun, & enfin césar. Il ne savoit ni la guerre, ni les affaires. Comme il régnoit en Orient, la persécution y fut plus violente que dans le reste de l'empire. Il se piquoit de paroître plus zélé pour l'idolâtrie, que les autres princes qui paroissoient humains en comparaison de lui. Il étoit fort adonné à la magie, par foiblesse & par superstition. Il fit réparer les temples dans toutes les villes, & employa toute son autorité à mettre l'idolâtrie en honneur. Il accabla les provinces où il commandoit, d'exactions extraordinaires. Le vin le mettoit en fureur; & il donnoit étant ivre, des ordres dont il se repentoit après son ivresse. Son exemple excitoit les gouverneurs & les soldats au luxe & à la débauche. Par-tout où il passoit, il suivoit ses inclinations brutales, & donnoit des preuves de son infamie & de ses débordemens.

VIII. Mort de Constance Chlore. Son fils Constantin reconnu empereur.

AN. 306.

Constance-Chlore étoit alors dans la Grande-Bretagne, où il demandoit inutilement son fils Constantin qui étoit auprès de Galere, & que tout le monde chérissoit à cause de ses bonnes qualités. Galere vouloit le faire périr: mais Dieu qui avoit sur lui de grands desseins, le protégea; & s'étant échappé à l'insu de Galere, il se rendit auprès de son pere, qui, avant que de mourir, le recommanda aux soldats. Constance-Chlore étant mort peu de jours après, Constantin fut reconnu empereur à l'âge de trente & un ans. Les images de Constantin furent apportées à Rome. Maxence, fils de Maximien-Hercule, y étoit; & il profita de la disposition des soldats & des citoyens mécontens de Galere, pour prendre le titre d'empereur. Il affecta d'abord de paroître plus doux & plus humain que les autres, en faisant cesser la persécution; mais dans le fond il ressembloit tellement à Maximin par ses vices, qu'on eût pu les prendre pour deux freres; il n'étoit ni moins impie, ni moins infâme.

IX. Suite des révolutions arrivées dans l'empire au

L'empereur Galere s'étant vu forcé de recevoir l'image de Constantin, ne voulut le reconnoître que pour césar, & il donna le titre d'auguste à Sévere. Ainsi les deux augustes étoient Galere & Sévere, & les deux césars étoient Maxi-

min & Constantin, qui se trouvoit au dernier rang, au lieu du second que l'armée lui avoit donné. Il s'en contenta pour lors; & Galere croyoit avoir bien arrangé ses affaires, lorsqu'il apprit que Maxence avoit été proclamé empereur à Rome. Il envoya contre lui Sévere, avec l'armée qui avoit été commandée par Maximien-Hercule. Maxence, pour s'attirer cette armée, envoya la pourpre à Hercule son pere, qui, ayant quitté l'empire malgré lui, le reprit volontiers. Ce stratagême réussit: les troupes se rangerent du côté de Maximien-Hercule, leur ancien maître. Sévere se retira à Ravenne, d'où il renvoya la pourpre à celui de qui il l'avoit reçue; & peu de jours après, on lui fit couper les veines. Dioclétien faisoit le portrait de Sévere en deux mots, en disant que c'étoit un danseur & un ivrogne.

Commencement du quatrieme siecle. AN 306. AN 307.

Maximien-Hercule voulant se mettre en état de défense contre Galere, alla en Gaule trouver Constantin pour l'attirer à son parti, en lui faisant épouser sa fille Fausta, & lui faisant prendre le nom d'auguste. Etant revenu de Gaule à Rome, il régnoit avec son fils Maxence, à qui on obéissoit plus volontiers. Le vieillard en conçut une jalousie puérile contre son fils; & n'ayant pu lui ôter la pourpre, il alla en Pannonie trouver Galere, l'ennemi de son fils, sous prétexte de traiter avec lui; mais en effet pour perdre Galere, s'il pouvoit. Dioclétien y étoit; car Galere l'avoit fait venir pour donner en sa présence l'empire à Licinius, en la place de Sévere. Maximien-Hercule retourna en Gaule pour surprendre Constantin; & ayant usé envers lui de fourberie, & voulu le déposer pour se mettre en sa place, Constantin le poursuivit, se rendit maître de sa personne, lui reprocha ses crimes, & lui donna la vie. Mais comme ce misérable vieillard ne pouvoit demeurer en repos, il prit des mesures pour tuer Constantin; & ayant été surpris & convaincu, il fut puni de mort.

AN 307. AN 310.

Galere près de mourir, & pressé par ses douleurs, fit un édit solemnel pour faire cesser la persécution. Après la mort de Galere, Maximin se rendit maître de l'Asie: il s'y conduisit avec une cruauté sans exemple, & donna dans des

AN 311.

excès de débauche & d'infamie, qui l'ont fait regarder avec raiſon, comme le plus abominable de tous les hommes. Il s'unit avec Maxence contre Conſtantin, qui s'étoit lié avec Licinius. Maxence fut le premier dépoſſédé ; & c'eſt en
AN 312. combattant contre lui, que Conſtantin eut la viſion d'une croix miraculeuſe. Maximin, qui avoit réſolu d'éteindre le Chriſtianiſme, s'il devenoit ſeul empereur, fit tous ſes efforts pour vaincre Licinius; mais Dieu protégea celui-ci d'une
AN 313. maniere merveilleuſe, & Maximin eut une fin digne de lui. Licinius, après avoir été favorable aux Chrétiens, les perſécuta en haine de Conſtantin, qui, dans la guerre qu'il fit
AN 319. à Licinius, reçut des marques éclatantes de la protection de Dieu; & qui l'ayant entiérement défait, devint ſeul maître
AN 324. de tout l'empire. Paſſons maintenant à un autre objet.

## I I.

X. Dieu exerce ſes jugemens ſur l'empire Romain.

Plus le Chriſtianiſme faiſoit de progrès, plus auſſi le démon faiſoit d'efforts pour l'éteindre. Il arrivoit de-là deux choſes: que les Chrétiens étoient de jour en jour plus perſécutés; & que Dieu montroit de plus en plus les préludes des jugemens terribles qu'il exerceroit ſur l'empire Romain. Nous avons dû remarquer combien il étoit ébranlé pendant le troiſieme ſiecle, & comment Dieu exerçoit ſa juſtice ſur chaque empereur. Le ſénat n'étoit plus reſpecté: on ne voyoit par-tout que factions, & les ſoldats vendoient l'empire au plus offrant. Il y eut près de trente empereurs pendant le troiſieme ſiecle; & la punition que Dieu exerçoit ſur chacun d'eux, étoit proportionnée à ſes crimes. Juſqu'à Dece, la perſécution n'avoit gueres été que particuliere; auſſi les châtimens de Dieu ne furent-ils que particuliers: mais comme depuis Dece chaque partie de l'empire prenoit part au mal que l'on faiſoit aux Chrétiens, Dieu étendit ſa main ſur tout l'empire. Avant que de conſidérer comment Dieu exerça ſes jugemens ſur les perſécuteurs, il eſt à-propos de donner une idée de la perſécution.

L'on choiſit pour donner le plus ſanglant édit contre la Religion

Religion Chrétienne, le 23 de Février de l'an 303 de Jesus-Christ, & la dixieme année du regne de Dioclétien. Les païens célébroient en ce jour, qui étoit le dernier de l'ancienne année Romaine, la fête des Termes, comme si ce jour eût dû être le terme & la fin du Christianisme ! mais ce ne fut le terme que de la prospérité de Dioclétien. Ce fut un commencement de douleurs & de maux ; mais pour les persécuteurs & pour tout l'empire. Car pour l'Eglise, elle ne triompha jamais avec plus de gloire, que quand on la vit combattre pendant plus de dix ans contre toute la puissance des hommes, animée par celle des démons ; & vaincre ses ennemis, en perdant en apparence un nombre infini de ses soldats. On peut juger de la multitude des martyrs, par ce qui se passa à Nicomédie, où Dioclétien & Galere faisoient leur séjour. Les plus puissans des eunuques, qui avoient été jusqu'alors les maîtres du palais, souffrirent pour Jesus-Christ jusqu'à la mort. L'évêque Anthime eut la tête tranchée, & il fut accompagné dans son triomphe, par les prêtres & les ministres de son église. Les fideles furent pris en si grand nombre, que l'on étoit obligé de les amasser en diverses troupes, pour les enfermer chacune dans un bûcher, auquel ensuite on mettoit le feu. Les esclaves étoient jettés dans la mer avec une pierre au cou. Ceux qu'on ne faisoit pas mourir sur le champ, étoient enfermés dans les prisons, & on inventoit pour les tourmenter de nouveaux supplices. On compte en une seule fois plus de mille martyrs en cette ville.

XI. Persécution. Son étendue. An 303.

Après la publication d'un édit particulier, qui ordonnoit de mettre en prison les chefs & les ministres de toutes les églises, ces lieux destinés pour les scélérats, furent tellement remplis d'évêques, de prêtres, de diacres, de lecteurs & d'exorcistes, qu'il n'y restoit plus de place pour y mettre les criminels. L'ordre portoit expressément de tourmenter par tous les supplices imaginables ceux qui refuseroient de sacrifier aux idoles. On vit donc une multitude d'évêques & d'ecclésiastiques dans tout l'empire, souffrir avec courage les plus terribles tourmens, & donner au peuple fidele d'illustres exemples de la maniere dont il faut combattre

pour la vérité. Après cela personne ne fut excepté, & le démon prit de telles mesures pour rétablir l'idolâtrie, qu'il sembloit qu'aucun Chrétien ne pourroit éviter d'y prendre part. Il fit mettre auprès des fontaines, dans les marchés, & même dans toutes les rues, de petites idoles, & des gens qui obligeoient tout le monde à leur offrir de l'encens; de sorte qu'on ne pouvoit ni vendre, ni acheter quoi que ce fût, ni même prendre de l'eau sans lui sacrifier. Tout l'empire Romain, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, se trouva donc alors exposé à la fureur de Dioclétien, de Maximien & de Galere, qui, comme des bêtes cruelles, déchiroient l'Eglise de toutes parts, & par eux-mêmes & par leurs officiers (a). Il seroit impossible de marquer combien les ministres de la justice employerent de sortes de supplices pour tourmenter les innocens & les justes, afin de les rendre criminels, ou de compter combien de martyrs souffrirent dans toutes les provinces de l'empire.

Presque tout l'univers fut témoin, dit Sulpice Sévere, du sang sacré des martyrs, parce qu'on couroit en foule à ces glorieux combats, & qu'on recherchoit une mort si précieuse, avec plus d'avidité même, que la cupidité ne fait paroître aujourd'hui d'ambition pour rechercher des évêchés; c'est l'expression de S. Sulpice Sévere. Il sembloit, dit un ancien auteur, que toute l'Eglise se hâtât de quitter la terre pour aller au ciel. On vit en un seul mois dix-sept cens martyrs dans les diverses provinces de l'empire. La persécution, dit S. Optat, s'étant répandue dans toute l'Afrique, elle y fit un tel ravage, qu'ayant fait les uns martyrs & les autres confesseurs, & en ayant fait aussi périr quelques-uns par la mort funeste de l'apostasie, elle n'épargna que ceux qui purent demeurer cachés.

Ces traits suffisent pour faire connoître quelle fut l'étendue de la persécution. Il est bon de voir maintenant quelle fut sa violence.

Dans certains pays on donnoit des coups de fouet innom-

(a) [Il faut excepter les provinces d'Occident, qui étoient sous la dépendance de Constance Chlore.]

brables aux martyrs, ensuite on les exposoit à des léopards, des ours & des sangliers que l'on excitoit avec le fer & le feu. Ces bêtes venoient avec des cris furieux, & les martyrs les attendoient patiemment. En d'autres lieux on leur faisoit souffrir les dents de fer & les tortures, & puis on les brûloit. Les uns étoient noyés dans la mer, d'autres étoient crucifiés. Ailleurs au lieu d'ongles de fer on se servoit de têts de pots cassés pour déchirer les martyrs par tout le corps, jusqu'à ce qu'ils expirassent. On attachoit les femmes par un pied, & on les élevoit ainsi en l'air avec des machines, ensorte qu'elles demeuroient pendues la tête en bas, entiérement nues, donnant un spectacle également honteux & cruel. Il y avoit des hommes que l'on lioit par les jambes à de grosses branches de deux arbres que l'on avoit approchées avec des machines, puis on les lâchoit pour reprendre leur situation naturelle, & en se redressant elles démembroient les martyrs. XII. Violence de cette persécution.

Eusebe dit avoir appris, étant sur les lieux, qu'en un jour on avoit coupé tant de têtes, que le fer en étoit émoussé, & que les bourreaux étoient si las de tuer, qu'ils se relayoient les uns les autres. A plusieurs on coupoit le nez, les oreilles & les mains, puis on mettoit le reste du corps en pieces. En certaines villes on les faisoit rôtir, pour les faire souffrir plus long-tems. Dans d'autres on leur enfonçoit sous les ongles des roseaux pointus. On leur répandoit sur le dos du plomb fondu, & on leur faisoit souffrir des tourmens si infâmes, qu'il n'est pas même possible de les exprimer. On faisoit crever un œil & couper le jarret gauche à plusieurs, qu'on envoyoit ensuite travailler aux mines, ne leur laissant la vie que pour leur faire endurer un plus long martyre. La puissance de la grace paroissoit visiblement dans tous ceux qui rendoient témoignage à Jesus-Christ au milieu des plus affreux tourmens; mais il y en avoit certains que l'on pouvoit regarder comme ses chef-d'œuvres : des chambellans & des eunuques des empereurs; un Vénustien, gouverneur de Toscane, qui avoit fait rechercher les Chrétiens, & les avoit fait cruellement tourmenter: un Boniface, qui avoit été livré à tous les desordres du grand monde: une Afre, qui

avoit été une femme débauchée : un Genès, comédien, qui tournoit en ridicule sur le théâtre les mysteres des Chrétiens: de misérables magiciens, qui étoient en commerce avec le démon pour commettre toutes sortes d'abominations ; de tels gens qui sembloient être les colonnes de l'idolâtrie, étoient subitement convertis, & changés si parfaitement, qu'ils étoient en état de souffrir toutes sortes de tourmens pour Jesus-Christ, avec une humilité & un courage admirable.

I I.

XIII. Dieu fait éclater ses vengeances d'une maniere terrible sur tout l'empire.

Une persécution si générale & si cruelle, faite à Jesus-Christ en la personne de ses serviteurs, demandoit une punition proportionnée. Aussi Dieu se hâta-t-il de faire éclater ses vengeances d'une maniere terrible sur les empereurs & sur tout l'empire.

(La peste fit des ravages effroyables (*b*), & il y eut dans toutes les provinces d'horribles tremblemens de terre. Dieu qui jusques-là s'étoit contenté de montrer sa verge en faisant paroître de tems en tems les nations barbares qui environnoient l'empire, les délia, dit Orose, & revêtues de la vengeance divine, elles vinrent fondre sur toutes les provinces. Le ravage fut si grand, que cent cinquante ans après on ne voyoit que de pauvres cabannes dans des endroits où avoient été des villes très-considérables. Ensuite Dieu permit que les Romains eux-mêmes s'entre-tuassent. Il arriva des guerres civiles qui affligerent ceux que les barbares avoient épargnés.)

Il n'y avoit qu'un Chrétien qui pût connoître la vraie cause de ces terribles ébranlemens. La derniere année de la persécution, il y eut [dans les états de Maximin] une sécheresse extraordinaire qui causa la famine, & ensuite la peste, accompagnée d'une maladie singuliere qui attaquoit

(*b*) [Ce qui est ici renfermé entre ces deux parentheses, regarde les révolutions qui arriverent au troisieme siecle, après les persécutions de Dece & de Valérien : on ne sait comment cela se trouve ici : peut-être auroit-on dû le supprimer dans cette nouvelle édition : mais on s'est fait une loi de conserver scrupuleusement le texte de M. Racine.]

particulierement la vue, & fit perdre les yeux à une infinité d'hommes, de femmes & d'enfans, comme si Dieu eût voulu venger ce grand nombre de Chrétiens à qui on avoit fait crever un œil. La famine étoit si extrême, qu'une mesure de bled assez petite valoit neuf cens cinquante livres de notre monnoie. Plusieurs furent contraints de vendre aux riches leurs enfans pour prolonger un peu leur vie. Les autres vendoient peu-à-peu leurs terres, & se trouvoient ainsi réduits à la derniere indigence. La plûpart même des personnes de condition étoient si maigres & si décharnées, qu'on les pouvoit prendre pour des spectres & pour des phantômes : ils tomboient au milieu des places & des rues, qui se trouvoient couvertes de corps morts qui y demeuroient tout nuds durant plusieurs jours, sans que personne leur donnât la sépulture. Les chiens en mangeoient beaucoup, ce qui obligea à les tuer, de peur qu'ils ne s'accoutumassent à la chair humaine & ne devinssent enragés. C'est ainsi que Dieu punit les païens de l'injustice avec laquelle ils s'étoient emparés des biens des Chrétiens, & de la fureur qu'ils avoient exercée sur les martyrs, même après leur mort, en empêchant qu'on ne leur rendît le devoir de la sépulture.

La peste de son côté ne faisoit pas moins de ravage, & elle attaquoit principalement ceux que leurs richesses avoient mis à couvert de la famine. Les gouverneurs des provinces, les magistrats des villes, & les autres personnes considérables, étoient enlevés par une prompte mort, accompagnée de violentes douleurs. On n'entendoit par-tout que des cris & des gémissemens. Le nombre des morts étoit infini, & l'on voyoit périr en même tems des familles entieres.

XIV. Charité des Chrétiens.

Il n'y eut que les Chrétiens qui profiterent de ces malheurs, en donnant à tous les peuples des marques sensibles de leur piété envers Dieu, & de leur charité envers tous les hommes. Eux seuls parmi tant de miseres firent paroître de la compassion & de l'humanité. On les voyoit occupés tous les jours, les uns à ensevelir & à enterrer ce nombre infini de morts dont personne ne prenoit aucun soin, les autres à ras-

sembler les pauvres de leurs villes, & à leur distribuer du pain.

XV. Punition éclatante des persécuteurs. Punition de Dioclétien. AN 304.

Dieu ne fit pas seulement éclater sa justice sur tout l'empire qui avoit pris part à la persécution de son Eglise; chacun des empereurs persécuteurs fut puni dès cette vie d'une maniere tout-à-fait remarquable. Dioclétien, dès les premiers jours de la persécution, se vit deux fois en danger d'être brûlé au milieu de son palais à Nicomédie. Ces incendies furent causés par Galere, qui vouloit faire retomber sur les Chrétiens le soupçon de ces embrasemens, & les rendre de plus en plus odieux à Dioclétien. La frayeur qu'il en conçut, fit une telle impression sur son esprit, qu'il en demeura toute sa vie dans une appréhension continuelle d'être brûlé vif. Il y eut en même tems diverses révoltes dans l'Arménie & dans l'Orient. Il tomba peu de tems après dans une maladie lente, qui le réduisit à l'extrémité & dura un an. Son esprit en fut affoibli aussi-bien que son corps, & il n'avoit l'usage de la raison que par intervalle. Il s'étoit déterminé à persécuter les Chrétiens pour complaire à Galere, qu'il regardoit comme son appui; & ce fut ce même Galere qui l'obligea de se démettre de l'empire & de devenir simple particulier. Il mena une vie languissante, allant de côté & d'autre, agité de continuelles inquiétudes, ne prenant presque ni nourriture ni repos. Il ne faisoit que gémir & répandre des larmes. Il se tournoit & retournoit sans cesse, tantôt dans son lit, tantôt à terre. Se voyant méprisé, maltraité & réduit à haïr la vie, il mourut d'épuisement la derniere année de la persécution. AN 312.

XVI. Punition de Maximien Hercule & de Maxence. AN 305. AN 310. AN 312.

Maximien fut dépouillé de la pourpre comme Dioclétien, & obligé de mener une vie obscure en Campanie. Il passa sa vieillesse dans des agitations & des peines continuelles, & enfin il fut réduit à s'étrangler. La fin de Maxence fut aussi misérable. Il périt dans le Tybre, & son corps ayant été trouvé, on lui coupa la tête, qu'on porta dans Rome sur une pique.

XVII. Punition de Galere.

Mais comme Galere & Maximin avoient été les plus cruels persécuteurs, leur punition fut aussi plus éclatante &

plus rigoureuſe. Galere fut frappé de Dieu d'une plaie incurable l'avant-derniere année de la perſécution. Il lui vint un ulcere au périnée qui s'étendit loin. Il perdit tant de ſang, que ſa vie étoit en danger. Le ſang fut arrêté; mais la gangrene gagnoit tout-autour. Les plus fameux médecins n'y firent rien: les prêtres des idoles donnerent des remedes qui augmenterent le mal. Tout le ſiege & les parties inférieures s'en alloient en corruption; le mal ſe retira au-dedans, gagna les inteſtins où il ſe forma une multitude de vers. Une odeur inſupportable ſe répandit dans le palais & même dans toute la ville de Sardique où il étoit; les conduits de l'urine & des autres excrémens étoient confondus. Les douleurs inſupportables qu'il ſouffroit, lui faiſoient pouſſer des cris horribles; le haut du corps étoit d'une maigreur incroyable, & le bas enflé comme une outre. Galere fut un an entier dans cette affreuſe maladie, pendant laquelle il fit mourir pluſieurs médecins qui ne pouvoient le ſoulager, ni ſupporter la puanteur de ſon corps. Un d'eux lui dit hardiment que ſa maladie n'étoit ni humaine, ni ſujette à la médecine; qu'il falloit avoir recours à Dieu dont il avoit ſi cruellement perſécuté les ſerviteurs. Galere donc preſſé par la douleur, & dompté par la maladie, s'écria qu'il rétabliroit la Religion des Chrétiens, & fit un édit pour faire ceſſer la perſécution. Sa pénitence reſſembloit aſſez à celle d'Antiochus: peu de jours après ſon édit en faveur des Chrétiens, il finit ſa vie miſérablement, tout ſon corps étant conſumé & corrompu.

AN 311.

XVIII. Punition de Maximin.

AN 313.

Maximin, qui ſemble avoir même ſurpaſſé Galere en fureur contre les Chrétiens, en tyrannie à l'égard de ſes ſujets, en impudicités & en toutes ſortes d'excès, fut auſſi puni avec plus d'éclat. Pendant que ſes ſujets étoient emportés par la famine & par la peſte, il ſouffroit beaucoup avec ſon armée dans la guerre qu'il avoit entrepriſe contre les Arméniens. Enſuite il ſe précipita lui-même dans l'abîme, où il périt en rompant avec Licinius. Ses propres légions ſe laiſſerent tuer ſans réſiſtance par l'armée peu nombreuſe de Licinius, & tomberent comme une moiſſon ſous la main du petit nombre. Le doigt de Dieu étoit ſi marqué en cette occaſion, que

les troupes de Maximin sembloient n'être pas venues pour combattre, mais pour se faire égorger comme des victimes dévouées à la mort par l'ordre de Dieu. Maximin fut obligé de s'enfuir habillé en esclave. Quand il se vit en péril par mer & par terre, & sans aucune ressource, la crainte & le désespoir le firent recourir à la mort : mais elle n'arriva pas aussi-tôt qu'il l'auroit voulu. Il fit des édits en faveur des Chrétiens; mais cette pénitence forcée n'arrêta pas la colere de Dieu, qui ne lui donna aucun répit, & lui envoya une maladie épouvantable : il sentoit brûler ses entrailles avec des douleurs si excessives, qu'il en vint jusqu'à la fureur, & que pendant plusieurs jours il prenoit de la terre à pleines mains pour la manger, comme pressé d'une faim effroyable. Ensuite il se battoit la tête contre les murailles; de sorte que ses ieux creverent & lui sortirent de la tête : Dieu l'ayant voulu punir du même supplice qu'il avoit fait souffrir à tant d'innocens.

Alors il crut voir Dieu qui le jugeoit, environné d'officiers vêtus de blanc. Il crioit comme ceux qui sont à la torture : vaincu par les tourmens, il avouoit ses crimes, & de tems en tems il prioit Jesus-Christ en pleurant d'avoir pitié de lui; poussant les cris d'un homme qui se sent brûler, il prévint, par cette prompte & horrible mort, les maux dont il alloit être accablé par ses ennemis; mais ce ne fut que pour aller éprouver les rigueurs de la justice divine, ennemie terrible de tous les pécheurs impénitens. Après sa mort, il fut déclaré ennemi public; ses images & celles de ses enfans déchirées, ses statues brisées. Ses enfans & ses parens furent punis du dernier supplice, après avoir souffert toutes sortes d'ignominies. Sa femme fut jettée dans l'Oronte, où elle avoit fait jetter plusieurs femmes Chrétiennes qui avoient montré un amour inviolable pour la chasteté. Tous ceux qui lui avoient servi de ministres dans ses iniquités, furent enveloppés dans sa ruine. Les familles de Dioclétien, de Galere, de Maximin, furent traitées de même (c).

(c) [C'est-à-dire, que les familles de Dioclétien & de Galere furent traitées de même que celle de Maximin dont on vient de parler.]

Lactance

Lactance a fait un traité exprès ſur ces morts tragiques (*d*), & ſur les autres châtimens terribles que Dieu a exercés ſur les perſécuteurs, pour faire connoître comment la vengeance divine pourſuivit cette race impie & criminelle. Dieu, pour rendre cette vengeance plus ſenſible, voulut que les païens éprouvaſſent la plûpart des ſupplices qu'ils avoient fait ſouffrir aux Chrétiens. Pendant les ſept dernieres années de la perſécution, les païens n'avoient aucune liberté, non pas même ſur la mer. On ne pouvoit aborder nulle part, ſans ſe trouver expoſé à toutes ſortes d'outrages, aux chevalets & à la queſtion. Après avoir eu les côtés déchirés, après avoir enduré mille autres tourmens, on étoit enfin ſouvent condamné à finir ſa vie par le feu, ou ſur une croix. Qui peut s'empêcher d'admirer ici l'exacte proportion entre le crime & la punition? XIX. Punition générale des païens.

---

# ARTICLE II.

## *Saints Martyrs.*

NOus rapporterons les actes de quelques martyrs, afin de faire connoître quelle étoit la fureur du démon qui animoit les perſécuteurs, & quelle étoit la force & la puiſſance de la grace, qui rendoit les martyrs ſupérieurs à tous les tourmens.

I.

On prit à Saragoce en Eſpagne l'évêque Valere & Vincent, le premier de ſes diacres, né à Hueſca d'une famille illuſtre. Il étoit jeune & bien fait, & très-bien inſtruit de la ſcience divine. Quand le juge, nommé Dacien, les eut exhortés à ſacrifier, Vincent répondit pour lui-même & pour ſon évêque qui avoit de la peine à parler. Après que le ſaint I. S. Vincent, martyr en Eſpagne. *Fl. tome II. l. viij. n. 47.* An 304.

(*d*) [ Les ſentimens ſont partagés ſur l'auteur du livre de la mort des perſécuteurs : mais communément on l'attribue à Lactance ; & ceux mêmes qui le lui conteſtent, conviennent que ce livre eſt du tems où vivoit cet auteur. ]

diacre eut déclaré qu'il étoit prêt à tout souffrir pour le vrai Dieu, le juge se fit un point d'honneur d'abattre sa constance, en employant pour le vaincre tous les tourmens qu'il pourroit imaginer. Les supplices qu'on fit souffrir à S. Vincent furent si cruels, que si l'on prétend qu'ils ont été soufferts par un homme, ils sont incroyables; mais si l'on considere que c'est un Dieu qui soutenoit par sa puissance celui qui les enduroit, ils cessent de nous étonner, ou ils ne nous étonnent que pour nous faire rendre gloire à la toute-puissance de la grace.

Après un long voyage, dont la fatigue fut augmentée par la faim que le persécuteur lui fit souffrir, & par l'incommodité d'une longue prison, le tyran croyoit que l'esprit & le corps seroient abattus; mais il le trouva vigoureux dans le corps, & inébranlable dans l'ame. Le saint fut d'abord étendu sur le chevalet par les pieds & par les mains, jusqu'à lui arracher presque les membres; & en cet état le juge le fit déchirer avec les ongles de fer, jusqu'à ce qu'on lui vît le foie & les entrailles. Plus les bourreaux s'efforçoient de le déchirer, plus la présence de Dieu répandoit de joie & de sérénité sur son visage. Le juge irrité, s'en prit aux bourreaux, les fit battre, & les excita à redoubler leur fureur sur Vincent: ils se mirent donc hors d'haleine, & furent obligés de se reposer; après quoi ils recommencerent à le déchirer avec les ongles de fer. Le juge voyant son corps presque démembré, les entrailles toutes découvertes, & le sang qui sortoit en abondance, fut obligé de s'avouer vaincu.

Ayant inutilement employé les voies de douceur, il lui fit souffrir une nouvelle question par le feu, les flammes ardentes & le lit de fer, dont les barreaux faits en forme de scie étoient tout remplis de pointes & tout rouges du feu qu'on avoit allumé dessous. Il avoit les mains & les autres membres étendus & liés sur cette machine. On le fouettoit, & on lui appliquoit les lames de fer toutes rouges sur les membres & sur la poitrine. La graisse qui se fondoit de tous côtés par la force de tant de feux, augmentoit elle-même la violence des flammes & la grandeur de ses souffrances. On jetta du sel sur ses plaies; & les pointes de ce sel, qui par la force du feu où il

tomboit, rejaillissoient sur son corps, portoient les traits de la douleur jusqu'au plus profond de ses entrailles. Dans un supplice si horrible, Vincent ne faisoit autre chose que lever les ieux au ciel, & demeuroit par ce moyen toujours invincible.

Le saint fut renvoyé en prison, où on le fit coucher sur des têts de pots semés par terre, dont le poids de son corps lui faisoit entrer les pointes dans la chair, & r'ouvrir les plaies dont elle étoit toute déchirée. Jamais on ne vit plus visiblement le combat du démon contre Jesus-Christ. Le juge, que le démon animoit, & qui étoit son instrument, étoit saisi de crainte, de douleur, de rage, & de honte, jusqu'à ne pouvoir s'empêcher de verser des larmes ; il s'épuisoit à inventer tout ce qui pouvoit lasser la patience d'un homme qu'il avoit reçu le pouvoir d'attaquer ; & Jesus-Christ inspiroit à son serviteur une foi & un amour qui le rendoient supérieur à tout. Il prodiguoit les miracles en sa faveur ; il le faisoit survivre à des tourmens qui auroient dû lui ôter cent vies, s'il les eût eues ; il lui envoyoit dans la prison des anges, qui chantoient avec lui les louanges de Dieu ; il changeoit en fleurs les têts de pots cassés, & par ces merveilles éclatantes convertissoit son geolier. Le démon même honteux de sa défaite, fut forcé de concourir à la gloire du martyr ; le juge fit mettre cette victime innocente dans un lit tel que les fideles auroient pu le lui procurer, & les Chrétiens venoient en foule baiser ses plaies, & lui rendre, pendant qu'il vivoit encore, les honneurs qu'on ne rendoit aux saints qu'après leur mort. S. Vincent mourut fort peu de tems après qu'il eut été mis sur ce lit (*e*).

Nous avons dû remarquer dans cet exemple la fureur du démon qui faisoit inventer aux persécuteurs des supplices de tout genre, & des rafinemens qui nous étonnent. Il inspira la même fureur & la même adresse à inventer les plus incompréhensibles tourmens aux gouverneurs de toutes les provin-

(*e*) [ On croit que ce fut en 304 le 22 Janvier, auquel l'Eglise honore sa mémoire. ]

ces de l'empire. Nous allons en rapporter encore quelques exemples.

II.

II. Les SS. Taraque, Probe & Andronic. Premier interrogatoire de ces saints martyrs.

*Fl. tom. II. l. ix. n. 1. & suiv.*

An 304.

Nous n'avons point dans l'antiquité ecclésiastique de monument qui soit plus authentique, que les actes des saints martyrs, Taraque, Probe & Andronic. Les trois interrogatoires de ces saints sont les propres termes des registres publics, copiés par les Chrétiens de leur tems, témoins oculaires, & qui donnerent de grandes sommes d'argent pour avoir la liberté de les transcrire.

S. Taraque étoit d'une famille d'épée, & il avoit porté les armes sous le nom de Victor. Probe étoit moins âgé que Taraque, & il avoit de grands biens dont il s'étoit déchargé pour servir Dieu plus librement. Andronic étoit le plus jeune, d'une des plus illustres familles de la ville d'Ephese. On ne sait point comment ces trois saints se rencontrerent. Ils furent pris ensemble, & présentés à Maxime, gouverneur de Cilicie [ dans la ville de Tarse ]. Maxime dit à Taraque: Comment vous appellez-vous? Je suis Chrétien, répondit Taraque. Maxime dit: Laissez-là cette profession impie; dites-moi votre nom. Taraque ayant encore dit qu'il étoit Chrétien, le gouverneur le fit frapper cruellement au visage, & lui dit: Ayez pitié de votre vieillesse: obéissez aux ordres des empereurs; sacrifiez aux dieux que nous adorons. Nos princes se trompent, dit Taraque; le diable les a séduits. Le gouverneur le fit frapper de nouveau en l'exhortant toujours à sacrifier. Mais le saint dit: Je ne sers qu'un Dieu: je ne sacrifie qu'à lui seul; & le sacrifice que je lui offre, est celui d'un cœur pur. [Maxime dit (f): J'ai pitié de ta vieillesse, & je te conseille d'observer les loix de nos peres. Taraque répondit: Je ne m'éloigne point de la loi de mes peres.] Misérable, lui dit Maxime, y a-t-il une autre loi que celle du prince? Oui, répondit Taraque, & c'est celle qui doit vous faire regarder comme impie, lorsque vous

(f) [ Il paroît que ceci manque au récit de M. Racine, puisque c'est ce qui va donner lieu à la réplique de Maxime sur la loi du prince.]

adorez du bois & des pierres. Le juge le fit dépouiller & battre de verges; & pendant ce ſupplice, le ſaint diſoit: C'eſt maintenant que vous me rendez vraiment ſage; vos coups me donnent une nouvelle force. On le mena en priſon chargé de groſſes chaînes.

Enſuite on préſenta Probe. Maxime lui ayant demandé ſon nom, il répondit: Celui dont je fais cas, eſt celui de Chrétien: les hommes m'appellent Probe. Votre premier nom, dit Maxime, ne vous ſera point faire fortune. Suivez mon conſeil; ſacrifiez à nos dieux: ſi vous le faites, vous deviendrez notre ami, vous ſerez honoré de nos princes. Je ne deſire ni l'un ni l'autre, dit Probe; j'avois de grands biens, & je les ai tous quittés pour ſervir Dieu. Dépouillez-le, dit Maxime; étendez-le ſur le chevalet, & battez-le avec des nerfs de bœuf. Pendant ce ſupplice Probe diſoit: Vous êtes maître de mon corps; mais les tourmens que vous exercez ſur mes membres, ſont pour moi des remedes. Quoi, dit Maxime, vous perſiſtez dans votre folie & dans votre endurciſſement? Je ne ſuis pas inſenſé, dit Probe; & quand je refuſe de ſacrifier aux démons, je ſuis plus ſage que ceux qui les honorent. Maxime le fit tourner, afin qu'on le battît ſur le ventre. Probe diſoit: Ecoutez-moi, Seigneur. Comme on continuoit de le frapper, Maxime lui faiſoit demander par ſes bourreaux: Où eſt donc celui que vous invoquez? Il me ſecourt, dit Probe. Plus mon corps ſouffre pour Jeſus-Chriſt, & plus mon ame acquiert de ſanté & de vie. Maxime le fit charger de chaînes, & ordonna qu'on lui mît les pieds & les mains dans les entraves.

Enfin, on préſenta Andronic, à qui on fit les mêmes queſtions qu'aux deux autres ſaints. Le juge l'ayant fait étendre ſur le chevalet, le preſſa de ſacrifier aux dieux. Andronic lui répondit: J'aime mieux voir périr mon corps que de perdre mon ame. Le juge voyant ſa fermeté, le fit tourmenter cruellement. Andronic diſoit: Dieu eſt témoin que c'eſt ſans raiſon que vous me tourmentez comme ſi j'étois un homicide; mais ce qui me ſoutient, c'eſt que je combats pour conſerver la piété que je dois avoir envers le Dieu

véritable. Maxime fit redoubler les coups, & ratisser les plaies du saint Martyr, qui ne dit que ces paroles : Ces plaies me rendent encore plus fort. On le menaça de le hacher par morceaux ; mais rien ne l'ébranla. Enfin il fut envoyé en prison chargé de chaînes.

III. Second interrogatoire.

Peu de tems après, on fit subir aux saints un second interrogatoire, non à Tarse, mais à Mopsueste où Maxime étoit. Ce Juge dit à Taraque : Je sai qu'on honore la vieillesse, parce que l'on trouve souvent en elle de la sagesse & de la prudence ; ainsi sans doute que vous aurez fait de sérieuses réflexions, & que vous aurez pris une résolution sage. Taraque dit : Je suis Chrétien ; si les princes & les autres savoient quel est le véritable bonheur, ils s'empresseroient de sortir de leur aveuglement, afin de recevoir du Dieu vivant & véritable la vie & la lumiere qui animent & éclairent tous ceux qui les reçoivent. Maxime dit aux bourreaux de lui briser les dents. Taraque dit : Quand vous me briseriez tous les membres, je demeurerai ferme par la vertu de celui qui me fortifie. Vous pouvez m'empêcher de parler distinctement ; mais vous ne pouvez m'ôter le sentiment du bonheur que je goûte. Maxime dit : Apportez du feu, & brûlez-lui les mains. Taraque répondit : Je ne crains point ce feu temporel, mais le feu éternel. Quand les mains furent brûlées, Maxime dit aux bourreaux : Liez-le, suspendez-le en haut par les pieds, & faites sortir une fumée épaisse qui lui enveloppe toute la tête. Puis il ajouta : Apportez du vinaigre & du sel, & remplissez-en ses narines. Un moment après, il fit ajouter de la moutarde à ce vinaigre & à ce sel ; & voyant que le saint demeuroit toujours inébranlable, il le renvoya en prison, jusqu'à ce qu'il lui eût préparé d'autres tourmens.

Dans cet intervalle, il se fit amener Probe, & lui dit : Les empereurs sacrifient aux dieux ; n'êtes-vous pas enfin disposé à les imiter ? Les tourmens que vous m'avez déja fait souffrir, répondit Probe, m'ont donné une nouvelle force & un nouveau courage : que les dieux qui n'ont point fait le ciel & la terre périssent. Le juge lui fit briser la bouche, pour l'empêcher, disoit-il, de blasphémer. Ensuite il fit rougir des fers

pour lui brûler les pieds; & comme il méprisoit tous ces tourmens, il le fit lier & étendre sur le chevalet, où on lui déchira le dos. Sa patience ne faisant qu'irriter le juge, il commanda qu'on lui rasât la tête, & qu'on mît dessus des charbons allumés. Enfin, il tenta de le séduire par les promesses les plus flatteuses; & voyant que rien ne l'ébranloit, il le renvoya en prison.

On fit venir Andronic, à qui le juge voulut persuader que Taraque & Probe avoient sacrifié aux dieux. Imitez-les, ajouta Maxime, & les empereurs vous combleront de bienfaits. Non, dit Andronic, vous voulez me tromper. Ceux dont vous me parlez, n'ont point commis une telle extravagance. Soutenu par la grace de mon Dieu, vous me trouverez inébranlable comme eux. Rassemblez ici tout ce que vous pourrez inventer de tourmens, & voyez quel pouvoir Dieu donne à ses serviteurs. Ce discours alluma la colere du Juge, qui fit attacher Andronic à quatre pieux, & le fit battre à coups de nerfs de bœuf. Ensuite il lui fit frotter le dos avec du sel. Le saint dit: Faites-y-en mettre davantage, afin que je sois plus hors d'état d'être corrompu par votre malignité. Maxime le fit battre sur le ventre, afin de r'ouvrir ses premieres plaies. Andronic lui dit: Vous avez raison de me faire de nouvelles plaies; vous voyez que les premieres sont guéries. J'ai auprès de moi un médecin bien puissant qui me guérit & qui me sauve. Je ne souffrirai point, dit le Juge, que vous l'emportiez sur moi. Le martyr répondit: Vous ne nous vaincrez pas non plus par la terreur de vos menaces & de vos tourmens. Nous serons toujours devant vous comme des athletes du Dieu vivant qui nous fortifie. Maxime irrité de ne pouvoir le dompter, le fit remener en prison, & il ordonna qu'on préparât de nouveaux tourmens pour un autre interrogatoire.

IV. Troisieme interrogatoire.

Cette troisiéme audience fut donnée dans la ville d'Anazarbe, où l'on fit venir les trois Martyrs. Taraque ayant répondu avec une généreuse liberté, Maxime le fit lier sur le chevalet, lui fit déchirer le visage, & appliquer sur la poitrine des pointes rougies au feu. Ensuite on lui coupa les

oreilles, on lui rasa la tête & on le couvrit de charbons ardens. Un moment après, on lui enleva la peau même de la tête, afin que ces charbons enflammés fissent une impression plus vive. Pendant ce supplice le saint dit : Quand vous m'écorcheriez tout le corps, vous ne me séparerez point de mon Dieu qui me fortifie. Enfin, après lui avoir appliqué aussi sous les aisselles ces pointes de fer enflammées, on le reporta en prison pour être exposé aux bêtes dans les premiers jeux qu'il y auroit.

Maxime ayant fait venir Probe, & n'ayant pû le séduire, ni lui faire croire que les deux autres avoient obéi, il le fit pendre les pieds en haut, lui fit appliquer sur le côté & sur le dos des pointes de fer enflammées; & pendant qu'il étoit ainsi suspendu, il lui fit mettre dans la bouche du vin & des viandes offertes aux idoles. Le martyr lui dit : Vous n'avez pas le pouvoir de souiller mon ame : Dieu voit la violence dont vous usez à mon égard. Maxime fit brûler différentes parties de son corps : il ne restoit plus que ses ieux qui n'eussent point été affligés. Afin donc que l'immolation fût entiere, le juge les fit crever à petits coups de stilet. Il n'échappa aucune plainte au saint, & il se contenta de dire: Tant que j'aurai un souffle de vie, je l'emploierai à bénir le Seigneur mon Dieu, qui me donne la force & la patience. Tout ce que je prétens dans ce combat, c'est de lui rendre un témoignage parfait, & après cela finir ma vie par la mort la plus cruelle que vous pourrez inventer. Maxime le renvoya en prison pour l'exposer aux bêtes.

Il ne restoit plus qu'Andronic à interroger. Maxime tâcha de le gagner par toutes sortes de promesses que le saint martyr rejetta toutes avec horreur. Le juge passant donc des promesses aux tourmens, lui fit mettre sur le ventre des rouleaux de papier allumés, & entre les doigts des pointes de fer ardent. Andronic trouvoit sa force & sa consolation en invoquant le nom de Jesus-Christ. Ce Jesus que vous priez, dit Maxime, est un méchant qui a été supplicié sous Ponce-Pilate. Taisez-vous, dit Andronic; vous n'êtes pas digne de parler de lui. Le juge lui fit ouvrir la bouche avec violence,

violence, & y fit verser du vin & de la viande offerts aux idoles. Andronic dit que sa volonté n'y avoit aucune part, & qu'ainsi on n'y gagnoit rien. Maxime le menaça de lui faire couper la langue. Faites-le, je vous prie, dit le saint martyr, afin de purifier ma bouche. Maxime lui fit donc couper la langue & arracher les dents. Il les fit réduire en cendres, & fit conduire Andronic en prison jusqu'au premier spectacle.

V. Mort de ces saints martyrs.

Dès le jour même, Maxime donna ordre de faire préparer un combat de bêtes pour le lendemain. Quand on eut apporté les Saints, on les jetta dans l'amphithéâtre, & on lâcha plusieurs bêtes qui les respecterent. Maxime irrité fit battre ceux qui en avoient soin, & leur commanda d'en lâcher de plus cruelles. On lâcha donc une ourse; mais au lieu de dévorer les martyrs, elle se coucha auprès d'Andronic & elle lécha ses plaies; ce qui rendit Maxime si furieux, qu'il la fit tuer à coups de lance aux pieds du saint. On lâcha ensuite une lionne furieuse qui devint douce comme un agneau. Enfin Maxime fit entrer des gladiateurs, qui tuerent les saints à coups d'épée (*g*).

## III.

VI. S. Cyr ou Cyrique, enfant, & sainte Julitte sa mere.

*Fl. tom. II. l. ix. n. 7.*

AN 304 ou 305.

Dans la même province de Cilicie, Julitte souffrit le martyre avec son enfant. Elle étoit de Lycaonie, d'une famille illustre; & craignant la persécution qui étoit très-violente, elle abandonna ses grands biens & s'enfuit avec deux servantes & son fils Cyr ou Cyrique, qui n'avoit que trois ans. Elle alla à Tarse; mais elle y fut prise tenant son enfant entre ses bras, & ses servantes se cacherent. On la présenta au tribunal du gouverneur Alexandre qui lui demanda son nom. Je suis Chrétienne, répondit Julitte. Le juge lui fit ôter son enfant qui résistoit de tout son pouvoir, & n'éloignoit point ses yeux de dessus sa mere; mais les bourreaux le porterent à Alexandre, qui fit étendre Julitte & battre cruellement à coups de nerfs. Elle ne disoit que ces mots: Je suis Chrétienne. Cependant Alexandre tenoit l'enfant sur ses ge-

(*g*) [L'Eglise honore la mémoire de ces saints martyrs le 11 Octobre.]

noux, le careſſoit, & tâchoit de l'empêcher de pleurer. Mais l'enfant ayant toujours les ieux ſur ſa mere, s'éloignoit du gouverneur autant qu'il pouvoit, détournoit la tête, le repouſſoit des mains & des pieds, dont il lui donnoit des coups, & diſoit comme ſa mere : Je ſuis Chrétien. Alexandre irrité le jetta à terre du haut de ſon tribunal. La tête de l'enfant ſe caſſa, ſa cervelle fut répandue ſur les degrés, & toute la place d'alentour fut arroſée de ſon ſang. Sa mere préſente à ce ſpectacle dit : Je vous rends graces, Seigneur, de ce que vous avez bien voulu que mon fils reçût avant moi la couronne immortelle.

Mais le juge honteux de ſa barbarie, n'en devint que plus furieux. Il fit déchirer les côtes à Julitte, & verſer ſur ſes pieds de la poix bouillante, que l'on apporta dans une chaudiere. En même temps il lui faiſoit dire par un crieur : Sacrifie aux dieux, de peur que tu ne meures miſérablement comme ton fils. Elle répondit à haute voix : Je ne ſacrifie point à des ſtatues ſourdes & muettes : mais j'adore Jeſus-Chriſt Fils unique de Dieu, par qui le Pere a tout fait, & je me hâte de rejoindre mon fils dans le royaume des cieux. Le juge ordonna qu'elle eût la tête coupée, & que le corps de ſon fils fût jetté au lieu des ſuppliciés. Les bourreaux lui ayant mis un baillon dans la bouche, la menerent au lieu ordinaire des exécutions. Après qu'elle eut fait ſa priere à Jeſus-Chriſt, elle eut la tête tranchée, & ſon corps fut jetté hors de la ville avec celui de ſon fils. Le lendemain ſes deux ſervantes, dont nous avons parlé, enleverent les corps pendant la nuit, & les enterrerent. Une d'elle vécut juſqu'au temps de Conſtantin & de la liberté de l'Egliſe ; elle découvrit le lieu aux fideles, qui honorerent ces ſaintes reliques (*h*).

VII. S. Romain & S. Barulas.

## I V.

Saint Romain étoit, à ce que l'on croit originaire de Pa-

(*h*) [Quoique le jour de la mort de S. Cyr & de ſainte Julitte ſoit marqué dans leurs actes au 16 Juillet, les Grecs célébrent leur mémoire la veille ; & les Latins, le 16 Juin. Ce dernier jour pourroit être celui d'une tranſlation.]

lestine, & il étoit diacre de l'église de Césarée. Dans le tems de la persécution, il se trouva à Antioche, lorsqu'on voyoit courir en foule beaucoup de Chrétiens lâches pour sacrifier aux idoles. Quand il eut vu des ministres de l'Eglise se joindre aux apostats, il se sentit enflammé d'un saint zele: il rassembla tous ceux qui étoient tombés, & leur parla avec tant de force & d'onction, qu'il releva leur courage, & les disposa à retourner au combat pour expier leur crime par une généreuse confession.

*Fl. tom. II. l. viij. n. 31.*
AN 303 ou 304.

Le préfet du prétoire, nommé Asclépiade, le fit arrêter; & Romain ayant avoué la prétendue révolte dont on l'accusoit, le juge le fit tourmenter par tout le corps avec des fouets garnis de plomb. Mais comme Romain, au milieu des tourmens, parloit toujours avec une généreuse liberté; le juge devenu furieux, lui fit souffrir tout ce que la rage put inventer de plus cruel. Il animoit lui-même les bourreaux; & la colere qui le transportoit, le faisoit quelquefois lever de son siege. Le saint fut suspendu sur le chevalet, & on le déchira jusqu'à ce que ses os fussent découverts. Ensuite le juge lui fit déchirer les joues. Romain possédant son ame dans la patience, lui dit: Je vous rends graces de m'avoir fait ainsi déchirer le visage. Ce sont autant de bouches que vous ouvrez, afin que je loue & que je bénisse mon Dieu avec plus d'ardeur. Le juge le menaça de le faire brûler vif: mais Romain continua de relever la grandeur & l'excellence de la Religion Chrétienne, & pour conclusion il dit qu'il s'en rapportoit au jugement d'un enfant.

VIII. Foi merveilleuse de la mere de S. Barulas.

Le parti fut accepté; Asclépiade fit amener un petit enfant nommé Barulas, qui se trouva-là; & S. Romain lui ayant demandé s'il falloit n'adorer qu'un Dieu, ou en adorer plusieurs, cet enfant répondit: Il n'y a qu'un seul Dieu, & ce Dieu est Jesus-Christ. Le juge irrité, lui demanda de qui il avoit appris ce qu'il venoit de dire; Je l'ai appris de ma mere, répondit l'enfant. Asclépiade fit venir la mere, & en sa présence fit étendre l'enfant sur le chevalet, & le fit fouetter jusqu'au sang. Tout le monde étoit touché de ce spectacle: la mere seule étoit au comble de sa joie de voir son fils

au nombre des martyrs. Son enfant ayant demandé à boire pendant qu'on le tourmentoit, elle le regarda d'un œil févere, & lui dit qu'il ne devoit plus fouhaiter que l'eau vivante de la vie éternelle; & elle l'exhorta à ne s'occuper que de la couronne que Jefus-Chrift promet aux martyrs, & qu'il avoit donnée aux enfans de Bethléem. Cette exhortation foutint ce tendre enfant, & lui fit trouver de la joie dans fes fouffrances. Ayant été condamné à avoir la tête coupée, il fut porté au lieu du fupplice par fa mere, qui le livra au bourreau fans verfer une feule larme. En lui donnant le dernier baifer, elle lui dit: Souvenez-vous de moi quand vous ferez avec Jefus-Chrift, & devenez mon protecteur au lieu de mon fils. Elle étendit enfuite un tablier qu'elle portoit devant elle, & elle y reçut le fang & la tête de fon fils, qu'elle ferra auffi-tôt entre fes bras.

IX. Mort de S. Romain. Miracles éclatans.

Romain avoit été condamné à être brûlé vif. Quand il eut été mené au lieu où étoit le bûcher, & qu'on l'y eut attaché, le ciel tout-d'un-coup fe couvrit de nuages, & il tomba une fi groffe pluie, qu'on ne put jamais mettre le feu au bûcher. Quand on eut rapporté cette merveille à l'empereur Maximien Galere, qui fe trouva alors à Antioche, il fit donner la liberté au faint martyr. On le délia donc du bûcher; mais ce fut pour le faire paffer par d'autres fupplices. Afclépiade lui fit couper la langue jufqu'à la racine. Selon les loix de la nature, Romain devoit mourir après cette exécution; mais Dieu lui conferva la vie par miracle. Cette premiere merveille fut fuivie d'une autre, dont Eufebe nous affure que de fon tems il reftoit encore plufieurs témoins oculaires. [ Le faint, privé de fa langue, parloit plus facilement même qu'auparavant. ] Le juge fachant que Romain parloit encore, vouloit punir le chirurgien qui avoit fait l'opération; mais celui-ci fit vifiter la bouche de S. Romain, & il affura de plus qu'il étoit contre les loix de la nature que le faint fût encore en vie. On en fit auffitôt l'épreuve fur un criminel déjà condamné: on lui coupa la langue, comme on avoit fait au faint diacre, & il expira fur le champ. Ce double miracle étonna les juges fans les convertir. Romain

resta plusieurs mois dans la prison, où il souffroit de cruels tourmens. Les Chrétiens eurent la liberté de le voir, & il leur parloit souvent des victoires de Jesus-Christ, & des récompenses qu'il destinoit à ceux qui avoient le bonheur de confesser son nom. Enfin le saint martyr fut étranglé dans la prison (*i*).

V.

X. S. Philéas & S. Philorome. *Fl. tom. II. l. viij. n. 32 & 33.* AN 307 ou 309.

Philéas, évêque de Thmouis en Egypte, avoit rempli avec éclat les charges publiques de son pays, & passoit pour très-habile dans la philosophie. Il étoit sollicité par une infinité de personnes, parens & amis, par les magistrats, par le juge même, de s'épargner, & d'avoir pitié de sa femme & de ses enfans. Mais il demeura ferme, & fut condamné à avoir la tête tranchée. Quand il fut sur l'échafaud, le juge lui dit: Je veux vous épargner à cause de votre frere, de votre femme, & de vos enfans. Vous avez assez de bien pour nourrir presque toute la province; sacrifiez donc, & jouissez de vos richesses. Ceux qui étoient présens se jetterent aux pieds de Philéas; tous ses amis & ses parens le conjuroient d'obéir aux ordres des empereurs: mais le saint martyr demeura ferme, comme un rocher battu par la tempête, disant qu'il regardoit comme ses proches les saints Apôtres & les martyrs.

Philorome avoit une des premieres charges d'Alexandrie. Tous les jours il rendoit la justice entouré de gardes, selon l'usage des magistrats Romains. Il étoit présent, lorsque toute la famille de S. Philéas s'efforçoit de le faire tomber; & il s'écria: Pourquoi voulez-vous rendre cet homme infidele à Dieu? Ces paroles lui attirerent l'indignation de tous les spectateurs, qui demanderent que Philorome fût condamné comme Philéas. Le juge leur fit trancher la tête à tous deux (*j*).

(*i*) [Il mourut le 17 Novembre: les Grecs ont remis sa fête au lendemain, qui est aussi le jour auquel les Latins l'honorent.]

(*j*) [L'Eglise honore leur mémoire le 4 Février. On ne sait pas précisément l'année de leur martyre; on croit que ce fut entre 307 & 310.]

XI. S. Théodote, hôtelier. *Fl. tom. II. l. viij. n. 35 & suiv.* AN 303.

Il y avoit à Ancyre, capitale de Galatie, un Chrétien nommé Théodote, marié, exerçant la profession d'hôtelier. Dès sa jeunesse, il avoit méprisé les plaisirs & les richesses, jeûnant sons cesse, & s'appliquant à toutes sortes de bonnes œuvres. Il secouroit les malades & les affligés; il travailloit à la conversion des pécheurs, & par ses exhortations il engagea plusieurs à souffrir le martyre. Il avoit même le don des miracles, & il guérissoit des maladies incurables par ses prieres & par l'imposition de ses mains. Pendant la persécution il assistoit les confesseurs prisonniers, & enterroit les corps des martyrs, quoiqu'on l'eût défendu sous peine de mort. C'étoit lui qui fournissoit du pain & du vin pour le saint sacrifice. Il logeoit les fideles qui ne savoient où se réfugier; ensorte que son hôtellerie devint l'église où on célébroit les saints mysteres, l'hospice des étrangers, & l'asyle de tous les Chrétiens. Enfin Théodote fut arrêté, & on commença par tâcher de l'effrayer, en lui montrant tout l'appareil des supplices qu'on devoit lui faire souffrir, s'il ne sacrifioit aux dieux. Mais il regarda en souriant le feu, les chaudieres bouillantes, & les roues. On le fit attacher sur le chevalet, & plusieurs bourreaux, l'un après l'autre, le déchirerent long-tems avec des ongles de fer. On répandit du vinaigre sur ses plaies, & on y mit le feu. Le gouverneur lui fit battre ensuite les mâchoires avec des pierres, pour lui casser les dents, & le renvoya en prison. Le martyr, en passant dans la place, montroit à tout le monde son corps déchiré, comme une preuve de la puissance de Jesus-Christ, & de la force qu'il donne à ses serviteurs. Il est juste, disoit-il, de lui offrir de tels sacrifices, puisqu'il a souffert le premier pour nous. Au bout de cinq jours, le gouverneur se fit amener Théodote; & après avoir fait rouvrir ses plaies, & l'avoir fait déchirer de nouveau, il le fit étendre sur des tessons brûlans, qui lui causerent une douleur inexprimable; & le voyant invincible, il le condamna à perdre la tête, & ordonna que le corps fût brûlé, de peur que les Chrétiens ne l'ensevelissent. Le martyr étant arrivé au lieu de l'exécution, demanda à Jesus-Christ la fin de la persécution & la paix de l'Eglise; & se tournant

vers les freres, il leur dit : Ne pleurez point ; mais rendez graces à notre Seigneur Jesus-Christ, qui m'a fait achever ma course & vaincre l'ennemi : je prierai Dieu pour vous dans le ciel. Après ces paroles, il reçut le coup avec joie (*k*).

V I.

XII. S. Pierre, évêque d'Alexandrie. *Fl. tom. II. l. viij. n. 24 & suiv.* AN 311.

S. Pierre succéda dans le siege d'Alexandrie à S. Théonas, l'an 300. Il demandoit sans cesse à Dieu le courage & la force de ne point abandonner la vérité qu'il prêchoit aux autres, & il exhortoit continuellement son peuple à mourir à toutes ses passions, afin d'être plus disposé à verser son sang pour Jesus-Christ. La persécution étant encore plus cruelle en Egypte que dans les autres provinces, Pierre travailloit avec un zele infatigable à soutenir ceux qui étoient attaqués. Il eut la consolation d'en voir un très-grand nombre confesser Jesus-Christ au milieu des plus affreux supplices ; mais il eut aussi la douleur d'en voir tomber plusieurs. Les diverses circonstances de ces chûtes, porterent le saint évêque à dresser des canons pour régler la maniere de les expier par la pénitence. Selon l'usage de ces beaux siecles de l'Eglise, S. Pierre d'Alexandrie résout tous les cas par l'autorité de l'Ecriture.

Mélece, évêque de Lycopolis en Thébaïde, ayant été convaincu d'avoir sacrifié aux idoles, fut déposé par S. Pierre d'Alexandrie dans une assemblée d'évêques. Mélece se souleva contre ce jugement, & fit un schisme qui eut de grandes suites. Le saint évêque d'Alexandrie ayant été arrêté lorsqu'on s'y attendoit le moins, eut la tête tranchée pour la foi par ordre de Maximin. Outre son épitre canonique, nous avons de lui quelques fragmens d'un traité de la divinité du Verbe (*l*).

V I I.

XIII. Saints confesseurs

Entre une multitude innombrable de confesseurs relégués

(*k*) [L'Eglise honore sa mémoire le 28 Mai.]

(*l*) [Il mourut en 311. On croit que ce fut le 25 Novembre : les Grecs ont avancé sa fête au 24 ; les Latins la renvoient au 26.]

*Fl. tom. II. l. ix. n. 26.*

depuis long-tems en un lieu de la Thébaïde, nommé Porphyrite, à cause des carrieres de porphyre, on en prit quatre-vingt-dix-sept, & on les envoya en Palestine. Après qu'ils eurent confessé le nom de Dieu & de Jesus-Christ, le gouverneur leur fit brûler avec un fer chaud les nerfs de la jointure du pied gauche. Ensuite on leur creva à chacun, avec des stilets, l'œil droit, & on le brûla avec des fers chauds jusqu'au fond de l'orbite & à la racine. En cet état, on les envoya travailler aux mines qui étoient dans la province. On arrêta en même tems un grand nombre de Chrétiens qui s'étoient assemblés pour lire les saintes Ecritures. Les uns eurent aussi les pieds brûlés, & les ieux crevés; les autres eurent les côtés déchirés, & souffrirent des tourmens encore plus cruels.

En lisant les actes des martyrs qui ont souffert dans la longue & cruelle persécution de Dioclétien [ & de ses collegues ], on voit avec étonnement quelle étoit la rage du démon, qui inventoit sans cesse de nouveaux moyens d'abattre les Chrétiens & de faire périr l'Eglise. La lecture de ces actes est infiniment propre à nourrir notre foi, & à nous rappeller à quelle condition nous sommes Chrétiens. Elle nous apprend aussi quelle force il y avoit alors dans l'Eglise, puisqu'elle enfantoit une si prodigieuse multitude de martyrs. Nous nous arrêterions plus long-tems à un spectacle si propre à toucher un cœur chrétien, si nous n'étions forcés de nous renfermer dans les bornes d'un abrégé. Nous nous contenterons de dire en peu de mots comment les Chrétiens se conduisoient pendant cette derniere persécution générale, & pendant les autres qui l'avoient précédée.

## VIII.

XIV. Conduite des Chrétiens pendant les persécutions.

*Fl. Mœurs des Chrétiens, art. 19 & suiv.*

Quand on publioit un édit de persécution dans une province, les évêques s'en donnoient aussi-tôt avis les uns aux autres, & s'exhortoient mutuellement à faire pénitence, & à prier avec plus d'instance & de ferveur. Plusieurs fideles alors prenoient la fuite, selon le conseil de Jesus-Christ. Les pasteurs

pasteurs & les prêtres se partageoient : les uns se retiroient, les autres demeuroient pour secourir le peuple ; & ils prenoient de grandes précautions, parce que c'étoit eux que l'on cherchoit avec plus de soin, comme ceux dont la perte pouvoit causer la dispersion du troupeau. Quelques - uns changeoient de nom, pour n'être pas si aisément reconnus. D'autres se rachetoient de la persécution avec de l'argent. Mais s'ils en donnoient pour avoir des billets qui fissent croire qu'ils avoient obéi aux édits des empereurs, ils étoient nommés *Libellatiques* & mis au rang des apostats.

Les regles de l'Eglise défendoient de s'exposer de soi-même au martyre, ni de rien faire qui pût irriter les païens & attirer la persécution. Quelques martyrs poussés par un mouvement extraordinaire du S. Esprit, se présentoient d'eux-mêmes : mais la maxime générale étoit de ne point tenter Dieu, & d'attendre en patience que l'on fût pris & interrogé juridiquement, pour rendre compte de sa foi.

Pendant qu'on interrogeoit les martyrs, tout ce qui se disoit étoit écrit par des greffiers, & il en restoit des procès-verbaux, bien plus exacts que tous ceux que font aujourd'hui les officiers de justice. Car comme les anciens avoient l'art d'écrire par des notes abrégées, dont chacune signifioit un mot ; ils écrivoient aussi vite que l'on parloit, & rapportoient précisément les mêmes paroles qui avoient été dites. C'étoient ces procès-verbaux qu'ils appelloient actes. Les Chrétiens avoient grand soin d'avoir des copies des procès faits à leurs freres, & les achetoient chérement. Plusieurs de ces actes périrent dans la persécution de Dioclétien. Eusebe de Césarée en avoit ramassé un grand nombre ; mais son recueil a été perdu. Dès le tems du pape saint Grégoire, il ne s'en trouvoit plus à Rome. On avoit seulement des catalogues de leurs noms, avec les dates de leur bienheureuse mort, c'est-à-dire, des *martyrologes.* Mais il s'étoit conservé ailleurs quelques actes des martyrs, dont les Bénédictins ont donné un recueil latin sous le nom d'*Actes choisis & sinceres* (m).

(m) [Ce recueil a depuis été traduit en François par M. Drouet de Maupertuy.]

On pressoit souvent les Chrétiens de dénoncer les évêques & les prêtres qui les instruisoient, les diacres qui les assistoient, & de livrer les saintes Ecritures. Ce fut particuliérement dans la persécution de Dioclétien que les païens s'attacherent à faire périr les livres des Chrétiens, étant persuadés que c'étoit le moyen le plus sûr d'abolir leur Religion. Ils les rechercherent avec grand soin, & en brûlerent autant qu'ils en purent saisir. Ils alloient même faire des recherches dans la maison des lecteurs & de plusieurs particuliers. Les Chrétiens gardoient le secret sur tout cela aussi religieusement que sur les mysteres. Ils ne nommoient jamais personne; mais ils disoient que Dieu les avoit assistés, qu'ils portoient les saintes Ecritures gravées dans leur cœur. On appelloit *Traditeurs* ceux qui étoient assez lâches pour livrer les saintes Ecritures, ou pour découvrir leurs freres & leurs pasteurs. Pendant les tourmens les martyrs ne parloient gueres que pour louer Dieu & pour implorer sa miséricorde & son secours.

L'Eglise avoit un soin particulier des saints prisonniers. Les diacres les visitoient souvent pour les servir, & pour leur donner tous les soulagemens nécessaires. Les autres fideles alloient aussi les consoler & les encourager à souffrir. Ils baisoient leurs chaînes, ils pansoient leurs plaies, & leur apportoient des lits, des habits, des rafraîchissemens. Les fideles n'épargnoient rien dans ces occasions. Si quelque juge plus cruel défendoit qu'on laissât entrer dans les prisons, les Chrétiens tâchoient de gagner par argent les gardes & les geoliers. Ils ne se rebutoient point par les mauvais traitemens. Ils souffroient les injures & les coups; ils demeuroient patiemment aux portes des prisons jusqu'à veiller les nuits, attendant le moment favorable de satisfaire leur charité. Quand ils pouvoient entrer, ils regardoient comme des églises ces prisons consacrées par la présence des saints confesseurs. Ils y faisoient des prieres, & les prêtres y alloient célébrer le saint sacrifice, pour donner aux martyrs la consolation de ne point sortir du monde sans la protection du corps & du sang de Jesus-Christ, comme

parle S. Cyprien. Si c'étoit un évêque ou un prêtre qui fût en prison, les fideles s'y assembloient pour ne pas perdre l'occasion de recevoir l'Eucharistie & de l'emporter dans leurs maisons. En ces rencontres on mettoit tout en usage. On a vû des évêques, faute d'autel, consacrer sur les mains des diacres; & S. Lucien d'Antioche consacra sur sa poitrine, étant attaché de telle sorte qu'il ne pouvoit se remuer. On peut juger de quel poids étoient les exhortations dont ces messes étoient accompagnées.

## I X.

XV. Les martyrs sont une preuve sensible de la divinité de la Religion Chrétienne.

Avant que de terminer cet article, il est bon de faire remarquer combien l'établissement de la Religion Chrétienne est sensiblement divin. Elle s'est établie dans tout l'empire Romain & même au-delà, non-seulement sans aucun secours humain, mais malgré toutes les puissances de la terre & toute la fureur des hommes & des démons. Rien n'étoit si commun chez les Chrétiens que de mourir pour leur Religion & pour le seul intérêt de la vérité. Cependant les philosophes regardoient avec raison une telle générosité comme le comble de la vertu. Le juste parfait, dit Platon, est celui qui ne cherche pas à paroître bon, mais à l'être en effet. S'il étoit honoré & récompensé, on pouroit douter du motif qui l'attacheroit à la vertu. Il faut le dépouiller de tout, excepté de sa justice; il doit n'en avoir pas même la réputation, passer pour injuste & pour méchant, & comme tel être fouetté, tourmenté, crucifié, conservant toujours sa justice jusqu'à la mort. Ce philosophe ne semble-t-il pas avoir prévu Jesus-Christ & les martyrs ses imitateurs? Etant les plus justes & les plus saints d'entre les hommes, ils ont passé pour des impies & des abominables. Ils ont été traités comme tels, & ont rendu témoignage à la vérité jusqu'à la mort & jusqu'aux plus cruels tourmens: & cet acte si héroïque de vertu n'a point été exercé par un petit nombre de savans, mais par une multitude innombrable de personnes de tout âge, de tout sexe, & de toute condition.

On n'employoit pas ſeulement contre eux la fureur & la violence; on y ajoutoit les calomnies, les railleries, & les ſubtilités de la philoſophie; leurs ennemis avoient beaucoup plus de liberté pour les attaquer, qu'ils n'en avoient pour ſe défendre. Ils écrivirent quelques apologies très-ſolides & très-convaincantes: mais elles eurent peu d'effet, tant les hommes ſont peu touchés de la raiſon. On ne ſe détrompa que par une longue expérience. A force de bien faire, les Chrétiens diſſiperent les calomnies dont on les avoit noircis. A force de ſouffrir, ils montrerent l'inutilité des perſécutions. Enfin la vérité prit le deſſus, & les empereurs ſe déclarerent eux-mêmes protecteurs du Chriſtianiſme. L'empire Romain céda; & ayant trouvé quelque choſe de plus invincible que lui, il reçut paiſiblement dans ſon ſein cette Egliſe, à laquelle il avoit fait une guerre ſi longue & ſi cruelle.

---

## ARTICLE III.

*Liberté de l'Egliſe. Caractere & regne de Conſtantin & de Licinius.*

### I.

I. Victoire de Conſtantin ſur Maxence. *Fl. tom. II. l. ix. n. 42.* AN 312.

MAxence avoit déclaré la guerre à Conſtantin, ſous prétexte de venger la mort de ſon pere Maximien Hercule. Maximin avoit de ſon côté de la jalouſie contre Licinius que Galere lui avoit préféré. Quand Maximin ſut que Conſtantin avoit promis ſa ſœur à Licinius, la liaiſon de ces deux empereurs lui parut une conjuration contre lui. Il envoya donc ſecrétement à Rome pour demander à Maxence ſon alliance & ſon amitié. Ce ſecours parut à Maxence comme venu du ciel. Il reçut bien les ambaſſadeurs; on fit le traité, & l'on mit enſemble les deux images des deux empereurs Maximin & Maxence. Maxence ſe tenoit enfermé dans Rome; mais il faiſoit faire la guerre par de bons capitaines, & il étoit le plus fort. Outre l'armée de ſon pere dont il avoit

dépouillé Sévere, il en avoit une autre de Maures & d'Italiens. Il y eut quelques combats, où les troupes de Maxence eurent l'avantage. Enfin Constantin plein de courage, & résolu d'en venir à une bataille décisive, approcha de Rome avec toutes ses troupes. Comme ses forces étoient moindres que celles de Maxence, il crut avoir besoin d'un secours supérieur, & pensa à quelle divinité il s'adresseroit. Il considéra que les empereurs qui de son tems avoient été zélés pour l'idolâtrie avoient péri misérablement, & que son pere Constance Chlore qui avoit eu du respect pour le seul Dieu souverain qu'adoroient les Chrétiens, en avoit reçu des marques sensibles de protection; il résolut donc de s'attacher à ce Dieu tout-puissant, & il le pria instamment de se faire connoître à lui & de lui être favorable.

II. Croix miraculeuse. Forme du Labarum. *Ibid. n. 43.*

L'empereur Constantin prioit ainsi, quand après midi, le soleil commençant à baisser, comme il marchoit dans la campagne au milieu des troupes, il vit dans le ciel, au-dessus du soleil, une croix lumineuse, & cette inscription: *Ce signe vous sera vaincre.* Il fut fort surpris de cette vision, de même que les troupes qui l'accompagnoient, & qui virent la même chose. L'empereur long-tems après racontoit cette merveille, & assuroit avec serment l'avoir vue de ses yeux, en présence d'Eusebe de Césarée qui en a écrit l'histoire. Constantin desiroit ardemment savoir ce que signifioit ce qu'il avoit vû. La nuit, pendant qu'il dormoit, Jesus-Christ lui apparut avec le même signe qu'il avoit vû dans le ciel, & lui ordonna d'en faire une image, & de s'en servir contre ses ennemis dans les combats. L'empereur se leva avant le jour, & déclara son secret à ses amis. Ensuite il fit venir des orfevres & des jouaillers; & s'étant assis au milieu d'eux, il leur expliqua la figure de l'enseigne qu'il vouloit faire faire, & leur commanda de l'exécuter avec de l'or & des pierres précieuses. En voici la forme. Une espece de pique revêtue d'or avoit une traverse en forme de croix. A l'extrémité d'en haut étoit attachée une couronne d'or & de pierreries qui enfermoit le symbole du nom de Christ. A la traverse de la croix pendoit un petit drapeau quarré d'une étoffe très-pré-

cieuse ; au-dessus de ce drapeau étoit l'image de l'empereur & de ses enfans. On donna à cette enseigne le nom de *Labarum.* L'empereur en fit faire de semblables pour toutes ses troupes. Lui-même portoit sur son casque la croix, & les soldats la portoient sur leurs écus. Constantin choisit ensuite cinquante hommes des plus braves & des plus pieux de ses gardes, qui eurent la charge de porter le *Labarum* tour-à-tour. Cependant il se fit instruire par des évêques qui lui expliquerent les principales vérités de la Religion Chrétienne. L'empereur écoutoit ces instructions avec un grand respect, & il voulut dès-lors lire les saintes Ecritures.

III. Mort funeste de Maxence. *Ibid. n. 44.*

Maxence demeuroit enfermé dans Rome où il cherchoit à se procurer la victoire par des opérations magiques, offrant des sacrifices détestables, jusqu'à faire ouvrir des femmes enceintes, & fouiller dans les entrailles des petits enfans. Constantin encouragé par la vision céleste, mit ses troupes en bataille & s'approcha de Rome. Maxence fit sortir les siennes, & le combat se livra. L'armée de Maxence plia, & dès qu'il s'en apperçut, il s'enfuit, & en fuyant il tomba dans le Tibre.

IV. Triomphe de Constantin. Edit pour les Chrétiens. *Ibid. n. 44 & 46.* AN 313.

Rome ouvrit aussitôt ses portes à Constantin qui y entra victorieux. Le sénat & le peuple le reçurent comme leur libérateur avec une joie qui paroissoit à leurs ieux & à leurs cris. Constantin triompha : la pompe fut ordonnée par les sénateurs délivrés de prison, où les retenoit Maxence, dont la tête fut portée dans le triomphe. Le sénat fit ériger un arc de triomphe à l'honneur de Constantin, & on le voit encore à Rome. On lui dressa aussi une statue dans une place publique de Rome, où il voulut paroître avec une croix à la main. Licinius vint trouver Constantin à Rome, où il épousa Constantia sœur de ce Prince. Aussitôt après, les deux empereurs firent un édit en faveur des Chrétiens, pour leur accorder une entiere liberté, & leur faire restituer tous les biens qui leur avoient été ôtés.

AN 313.

## II.

V. Victoire de

Maximin ayant appris la défaite de Maxence, vint atta-

quer Licinius, après avoir promis à Jupiter d'abolir entiérement le nom chrétien, s'il remportoit la victoire. Licinius fut averti par un ange dans un songe de prier avec toute son armée le Dieu tout-puissant, & il apprit une priere dont il fit donner des copies dans toute l'armée. Quand les deux armées furent en présence, les soldats de Licinius ôterent leurs casques, leverent les mains au ciel, & firent la priere qu'ils avoient apprise. Les troupes de Maximin céderent aussitôt, & ne firent aucune résistance. Maximin quitta la pourpre, prit un habit d'esclave, & s'enfuit. Licinius alla à Nicomédie, & rendit graces à Dieu qui lui avoit donné la victoire. Ensuite il fit publier l'édit favorable aux Chrétiens, qui avoit été donné à Milan quelques mois auparavant, & il leur déclara de vive voix qu'ils pouvoient rétablir les églises, & servir Dieu avec une entiere liberté. Ainsi finit la persécution au bout de dix ans & quelques mois : car elle avoit commencé dans toute sa violence l'an 303.

Licinius sur Maximin. *Ibid. n.* 47. & 48.

An 313.

III.

Les Chrétiens se trouverent en vertu de cet édit dans une situation bien différente de celle où ils étoient depuis trois siécles. Ils considéroient avec admiration les merveilles de la puissance divine, & une sainte joie éclatoit sur leurs visages. Ils bénissoient Dieu du changement si étonnant dont ils étoient témoins. A peine en croyoient-ils leurs propres yeux, en voyant les empereurs embrasser leur Religion ; la croix qui jusqu'alors avoit été en opprobre, gravée sur les drapeaux de l'empire ; les exilés rappellés ; les biens confisqués, restitués à leurs anciens maîtres ; les églises ruinées, rebâties ; de nouvelles construites avec une grande magnificence. La vue d'un tel spectacle les transportoit, & leur paroissoit plutôt un songe qu'une réalité. Ils se répandoient en actions de graces, & bénissoient Dieu du merveilleux changement qu'il venoit d'opérer sur la terre. Les dédicaces des églises étoient des fêtes solemnelles : les évêques s'y assembloient en grand nombre, & les peuples y accouroient en foule. La rencontre des parens & des amis qui se retrouvoient après une longue

VI. Liberté de l'Eglise.

séparation, rendoit plus sensible l'union de l'Eglise, & ils chantoient tout d'une voix des cantiques d'allégresse. Les évêques s'appliquoient aux saintes cérémonies, & occupoient le peuple du chant des pseaumes & de la lecture des saintes Ecritures; & les plus éloquens d'entr'eux prononçoient des discours de louanges & d'actions de graces, pour entretenir saintement la joie de l'assemblée. Ce changement devoit beaucoup plus frapper les Chrétiens de ce tems-là que nous, qui n'avons pas été témoins de l'étrange situation où ils étoient auparavant.

VII. Jesus-Christ commence à régner dans l'empire Romain. Tout l'univers lui est promis.

Jesus-Christ entre donc en possession de l'empire Romain. Il y a encore un très-grand nombre de particuliers qui ne lui sont point assujettis; mais néanmoins il y regne, & la conversion de tous ces particuliers doit être la matiere du zele des pasteurs. On sent maintenant que ce n'est pas sans raison, que Dieu avoit réuni ce vaste empire sous la puissance d'un seul homme. Pour faire regner Jesus-Christ dans tout l'empire Romain, il suffisoit de convertir Constantin. Combien ce regne extérieur du Messie eût-il trouvé plus d'obstacles, si la république eût alors subsisté? On sait combien le sénat composé d'un grand nombre de personnes, fut longtems sans approuver le Christianisme. Tout est sans doute facile à Dieu: mais sa toute-puissance n'est pas le seul attribut qu'il fasse paroître dans ses ouvrages: il se plaît aussi à y faire éclater une sagesse infinie & une proportion admirable.

Toute la terre a été promise à Jesus-Christ. Depuis trois siecles qu'il est venu dans le monde, il combat en donnant à ses disciples le courage de verser leur sang. Enfin il triomphe du démon qui avoit employé toutes sortes de moyens pour s'opposer à son regne, & il établit son empire avec éclat dans les états de Constantin; qui s'étendoient dans les trois parties du monde connues alors. Depuis que Dieu avoit abandonné toutes les nations, son nom n'étoit connu qu'en Judée: maintenant il l'est dans l'empire Romain. Pour sentir ce qu'est l'empire Romain en comparaison de la Judée, l'on n'a qu'à comparer la Méditerranée qui coule au milieu de cet empire, avec le Jourdain qui coule au milieu de la Judée. Mais qu'est-

ce

ce que l'empire Romain lui-même qui commence maintenant à être soumis à Jesus-Christ, quand on le compare à toute la terre dans sa vaste étendue ? C'est néanmoins cet univers & toutes les nations qu'il renferme d'un pole à l'autre, qui doivent venir se prosterner devant le Seigneur & invoquer son saint nom: *Omnes gentes quascumque fecisti venient, & adorabunt coram te, Domine.* Depuis le quatrieme siecle on a découvert de très-vastes régions, & l'on sçait qu'il en reste encore plusieurs à découvrir. Quand viendra le tems heureux où *la terre entiere sera couverte de la connoissance du Seigneur, comme le fond de la mer l'est de ses eaux?*

*Ps. lxxxv. 9.*

*Isaïe xj. 9.*

# I V.

VIII. Suites avantageuses de la liberté de l'Eglise.

Jesus-Christ ayant soumis à ses loix Rome & les nations qui étoient dans son empire, on pouvoit penser que la Religion, soutenue de toute l'autorité des empereurs, feroit de grands progrès, & deviendroit très-florissante; que la piété appuyée de nouveaux secours, seroit dans la suite plus commune & plus abondante, & que les Chrétiens jouissant de la paix, profiteroient de tous les biens qui en sont la suite. Mais on se seroit trompé, si l'on eût eu ces vûes sur l'état futur de l'église. La force de Dieu ne paroît jamais avec plus d'éclat que quand elle est seule; & l'esprit du Seigneur jaloux de sa gloire, commence à faire moins sentir sa secrete opération, lorsque le bras de l'homme est réuni au sien. On conçoit par-là que si la liberté de l'église a eu des suites avantageuses, elle en a eu aussi d'un autre genre. Je dirai un mot des unes & des autres.

Premierement, l'autorité des empereurs fit tomber la plûpart des anciennes hérésies, en leur défendant de s'assembler, & en ordonnant la recherche de leurs livres. Ainsi la multitude de ces sectes se réunit à l'Eglise, ou de bonne foi ou par dissimulation, malgré le soin que prenoient les évêques de les discerner. A l'égard des hérétiques qui demeurerent opiniâtres, ils moururent sans laisser de successeurs, & leur parti périt aussi-bien que leur doctrine. Il ne fut donc

plus queſtion de Valentiniens, de Gnoſtiques, de Marcionites. Les Manichéens furent ceux qui durerent plus longtems, malgré la peine de mort ordonnée contr'eux. Combien donc ſe feroient-ils plus multipliés, s'ils euſſent été en liberté?

Secondement, le reſpect que les puiſſances temporelles rendoient aux évêques, leur donnoit une grande autorité pour prendre en main la protection des veuves, des orphelins, & de toutes les perſonnes affligées, particuliérement pour demander la vie des criminels. Ce n'eſt pas que ces ſaints ne fuſſent zélés pour la juſtice; mais ils ſavoient qu'il ſe feroit toujours aſſez d'exemples de ſévérité, & ils travailloient à ſauver des ames. Soit que les condamnés fuſſent déjà Chrétiens ou non, la charité prévenante des évêques étoit un puiſſant motif pour attirer ces pécheurs à la pénitence ou au baptême, & cette clémence rendoit l'Egliſe aimable, même aux païens. Ajoutons que les évêques employoient encore leur autorité & les richeſſes de l'Egliſe à ſoulager les pauvres; & ces aumônes corporelles contribuoient ſouvent au ſalut des ames.

Troiſiemement, c'eſt au tems de liberté qu'il faut rapporter l'effet ſenſible que faiſoient dans le public les fêtes ſolemnelles de l'Egliſe, ſes auguſtes cérémonies, & généralement toutes les pratiques extérieures de ſon culte, qui étoient accompagnées d'une merveilleuſe impreſſion de ſainteté. Quelle idée devoit-on avoir du péché, quand on voyoit des perſonnes de tout rang, & celles mêmes qui étoient conſtituées en dignité, proſternées aux pieds des miniſtres, pour leur demander le baptême; & ſe ſoumettre aux exorciſmes, comme étant des eſclaves miſérables du démon, à qui il falloit commander avec empire d'abandonner les pécheurs ſur qui il exerçoit une cruelle tyrannie!

Quel ſpectacle que celui de la pénitence publique! Quelles douleurs! Quel enfantement que celui d'un homme qui voulant revenir à la vie de la grace, étoit obligé de paſſer par tous les divers dégrés des peines canoniques! Quelle inſtruction pour lui! Quelle leçon pour les autres! Les fideles pouvoient-ils entrer dans les temples au-travers de cette

foule de pénitens, sans être pénétrés de crainte pour eux-mêmes? Que le sanctuaire paroissoit redoutable & saint, quand on ne pénétroit jusqu'à lui, qu'en passant au milieu de tant de personnes qui en étoient exclues?

Quatriemement, les conciles devinrent plus libres, & par conséquent plus fréquens. Ce n'est pas qu'ils ne fussent en usage dès les premiers tems; mais les persécutions empêchoient souvent de les tenir, parce que les évêques & les prêtres étoient dispersés & cachés, comme ceux que l'on recherchoit le plus. Quand la crainte des persécutions fut entiérement cessée, les conciles provinciaux se tinrent plus souvent & plus réguliérement, c'est-à-dire, deux fois l'année, & l'on commença d'en tenir d'œcuméniques, c'est-à-dire, de toutes les églises du monde, pour des affaires extraordinaires & très-importantes.

Cinquiemement, les saints évêques persuadés que les choses sensibles peuvent être utilement employées pour la religion, regardoient la piété comme étant si importante, que tout devoit servir à l'entretenir & à l'augmenter. Ils voulurent donc que l'office public, & particuliérement le saint sacrifice, fût célébré avec toute la majesté convenable, que le peuple y assistât avec tout ce qui pouvoit le porter à Dieu, qu'il aimât les lieux d'oraison, & y gardât un profond respect. Au reste, ils bannissoient des temples le faste séculier, & tout ce qui étoit plus capable d'amuser l'ame & de la distraire, que de lui inspirer des sentimens de piété, & de la porter au recueillement.

Voilà les principaux avantages que les Chrétiens tirerent de la liberté de l'Eglise. Mais cette liberté eut aussi des suites désavantageuses dont il est à propos de dire quelque chose.

## V.

Depuis que Constantin se fut déclaré pour le Christianisme, les peuples s'empresserent d'entrer dans l'Eglise. Parmi une si grande foule de nouveaux Chrétiens, il s'en glissoit plusieurs qui étoient attirés par des motifs temporels, IX. Suites désavantageuses de cette liberté.

comme le desir de s'avancer, la complaisance pour les parens & les amis, la crainte des maîtres, en un mot tous les motifs qui font les hypocrites. Quelque soin qu'apportassent les Pasteurs à l'examen des compétens, il étoit impossible, étant hommes, qu'ils n'y fussent trompés. Il n'étoit pas aisé de discerner par quel motif un homme se faisoit Chrétien, ni par quel lien il étoit attaché à la religion. Pendant les persécutions, & lorsqu'en se faisant Chrétien il n'y avoit à gagner pour cette vie que ce que Jesus-Christ promet à ses disciples dans l'Evangile, c'est-à-dire, des afflictions, des croix, la perte des biens & de la vie même; quand on vouloit embrasser le Christianisme, on y pensoit très-sérieusement, l'on supputoit si l'on avoit de quoi fournir aux frais d'une telle entreprise, & il n'y avoit qu'une foi vive des biens & des maux éternels, qui fît passer par-dessus tous les obstacles que l'on trouvoit à embrasser la foi.

Mais quand il n'y eut plus rien à perdre, & qu'au contraire il y eut beaucoup à gagner à entrer dans le Christianisme, l'Eglise reçut dans son sein une multitude de personnes qui ne se soumirent à l'Evangile, que parce que c'étoit la religion du Souverain, & que c'étoit le moyen de se le rendre favorable. On vit de même entrer dans le clergé plusieurs sujets qui n'auroient jamais voulu y avoir rang, s'ils eussent cru ne trouver dans l'Eglise ni richesses ni honneurs. Plus l'on pésera la nature d'un tel inconvénient, plus l'on en sentira & l'importance & les suites.

D'ailleurs, plusieurs même de ceux qui étoient Chrétiens de bonne-foi, se relâcherent : la crainte du martyre ayant cessé, la mort ne paroissoit plus si proche, & le repos produisoit une autre espece de danger en faisant perdre la vigilance. Dès le tems des persécutions, on voyoit dans les intervalles de paix une diminution sensible de ferveur dans un grand nombre de Chrétiens. S. Cyprien s'en plaignoit hautement. Que fut-ce donc lorsqu'on jouit d'une paix entiere & durable, lorsqu'on étoit chrétien, non-seulement sans péril, mais avec honneur? On commença à ne plus tant craindre les dignités, les richesses & les commodités de la

vie. L'amour des plaisirs sensibles, l'avarice & l'ambition se réveillerent : le monde devenu Chrétien ne laissa pas d'être toujours le monde, & on commença à distinguer la foule des Chrétiens d'avec les saints & les personnes de piété.

Ne poussons pas plus loin ces tristes réflexions : nous n'aurons dans la suite que trop d'occasions de les rappeller, & d'y en ajouter plusieurs autres. Passons à la suite de l'histoire, & en particulier à la défaite de Licinius par Constantin. Cette défaite a affermi la liberté de l'Eglise, en rendant Constantin seul maître de tout l'empire.

## V I.

Licinius étoit d'Illyrie d'une famille fort commune. Son éducation proportionnée à sa naissance fit qu'il n'eut aucune connoissance des lettres. Il en étoit même ennemi, & les regardoit comme dangereuses à l'état. Il donna dans des excès de débauche, même dans un âge fort avancé. Il étoit outre cela d'une avarice basse & sordide, qui lui fit commettre bien des vexations pour thésauriser. Tout ce que l'on dit à son avantage, c'est qu'il étoit bon guerrier, & faisoit observer aux soldats l'ancienne discipline avec beaucoup de sévérité. Il favorisa l'agriculture quand il fut empereur, & ne donna point d'autorité aux officiers du palais. Il étoit aimé de Galere, qui prenoit souvent ses conseils, & qui fut l'auteur de son élévation. Quand il vit que tout prospéroit à Constantin, il crut devoir se tourner de son côté & rechercher son amitié. Constantin lui donna en mariage sa sœur Constantia, & ce mariage augmenta leur union. Ils prirent ensemble pour le bien public des mesures dont la principale fut leur Ordonnance en faveur de la Religion chrétienne. Ce n'étoit de la part de Licinius qu'une pure politique : dans le fond il ne se soucioit gueres de la Religion, & n'y tenoit qu'autant que ses intérêts le demandoient. X. Caractere de Licinius.

Dieu cependant, n'ayant égard qu'à la qualité de protecteur des Chrétiens qu'il avoit par son union avec Constantin, le protégea d'une maniere éclatante dans la guerre qu'il sou-

tint contre Maximin. Dieu lui fit même dresser, comme nous l'avons dit, dans un songe surnaturel, une priere, à laquelle la victoire étoit promise. Licinius devenoit plus favorable aux Chrétiens, à mesure qu'il trouvoit plus d'avantages à protéger leur religion. Etant devenu maître de tout l'Orient par la mort de Maximin, comme Constantin l'étoit de tout l'Occident, il servit à Dieu de ministre pour punir tous ceux qui avoient eu part aux crimes de Maximin.

XI. Il se déclare contre les Chrétiens. Persécution renouvellée. *Fl. tom. III. l. x. n. 21.*

Mais l'union des deux empereurs ne dura pas long-tems. Licinius ayant engagé Bassien, beau-frere de Constantin, à prendre les armes contre lui, Constantin châtia Bassien, & déclara la guerre à Licinius, qui fut défait dans une grande bataille, près de Cybale en Pannonie. Après avoir demandé plusieurs fois la paix à Constantin, enfin il l'obtint, & ils partagerent l'empire de nouveau; mais Licinius recommença bientôt à brouiller les affaires, & à maltraiter les Chrétiens en haine de Constantin. Il défendit d'abord aux évêques d'aller chez les païens, & d'avoir aucune communication avec eux, de peur qu'ils ne les convertissent, & de tenir des conciles. Ensuite il chassa tout-d'un-coup de son palais tous les Chrétiens, & se déclara ouvertement contre les évêques, à cause de l'affection que Constantin leur témoignoit.

Il y avoit encore dans l'empire une grande multitude de païens fort mécontens de tout ce que faisoit Constantin en faveur des Chrétiens: la plûpart des sénateurs & des magistrats étoient très-attachés aux divinités de l'empire. Licinius voyoit que tous ces païens l'aimoient beaucoup plus que Constantin. Il résolut donc de persécuter les Chrétiens, s'attendant bien que la persécution causeroit une rupture entiere entre lui & Constantin, qu'il espéroit de vaincre aisément, ayant pour lui les païens qui étoient en si grand nombre. La persécution fut donc déclarée, & les Chrétiens de plusieurs provinces se virent exposés aux mêmes épreuves, par lesquelles ils avoient passé sous les derniers empereurs. Dieu voulut montrer que son bras n'étoit pas racourci, en inspirant à plusieurs un courage supérieur à tous les tourmens.

XII. Martyre de

Nous en voyons un bel exemple dans quarante soldats de

différens pays, tous jeunes, bien-faits, braves, & déjà considérables par leurs services, qui se voyant exposés nuds sur un étang glacé pendant une nuit très-froide, s'encourageoient en se disant les uns aux autres, qu'une mauvaise nuit leur vaudroit une éternité. Ils furent affligés d'en voir un d'entre eux perdre courage, mais ils eurent la consolation de le voir remplacé par un de leurs gardes, qui fut touché du spectacle des anges qu'il vit descendre du ciel, & distribuer des couronnes à ces généreux soldats. La mere d'un d'entre eux voyant les bourreaux épargner son fils, le mit de ses mains dans le chariot qui les portoit au bûcher (*n*). Cette persécution de Licinius attira la guerre décisive que lui déclara Constantin, & qui mérite une attention singuliere.

quarante soldats.
*Ibid. n.* 22.
AN 320.

## V I I.

XIII.
Préparatifs de la guerre de Licinius contre Constantin.
*Ibid. n.* 38.
AN 323.

Les préparatifs en furent grands & sur mer & sur terre. Constantin avoit deux cens galeres à trente rames, & plus de deux mille moindres bâtimens, cent vingt mille hommes de pied, dix mille tant sur les vaisseaux qu'en cavalerie. Sa flotte étoit au port de Pirée près d'Athenes, commandée par Crispe son fils, qu'il avoit fait césar cette même année 323. Licinius avoit trois cens cinquante galeres d'Egyptiens, de Phéniciens, d'Africains, & de Grecs Asiatiques, cent cinquante mille hommes de pied, & quinze mille chevaux : sa flotte étoit dans l'Hellespont commandée par Amand. Constantin, pour montrer qu'il attendoit de Dieu la victoire, menoit avec lui des évêques, & faisoit marcher à la tête de ses troupes l'enseigne ornée de la croix, c'est-à-dire, le labarum. On le gardoit dans une tente séparée loin du camp; & la veille des jours du combat, l'empereur s'y retiroit pour prier avec un petit nombre de personnes, pratiquant le jeûne & la mortification. Licinius s'en mocquoit, & menoit avec lui des devins Egyptiens & des magiciens, qu'il interrogeoit sur l'événement de la guerre. Ils lui promettoient une victoire certaine par de longs oracles, composés en vers ma-

(*n*) [L'Eglise honore la mémoire de ces quarante martyrs le 10 Mars.]

gnifiques. Les interpretes des songes, les augures, & les aruspices, lui faisoient les mêmes promesses, qui le remplissoient de confiance. Il assembla les plus confidens de ses gardes & de ses amis dans un bois qu'il croyoit sacré, rempli de plusieurs idoles; & après qu'il leur eut allumé des cierges, & fait les sacrifices ordinaires, il dit à ceux qui l'accompagnoient: Voilà, mes amis, les dieux de nos peres, que nous honorons comme nous avons appris d'eux: notre adversaire les a abandonnés, pour je ne sais quel dieu étranger, dont le signe infâme deshonore son armée: cette occasion fera voir qui de nous est dans l'erreur. Si ce dieu étranger de Constantin, dont nous nous mocquons aujourd'hui, lui donne la victoire malgré le nombre, il faudra le reconnoître: si les nôtres l'emportent, comme il n'en faut pas douter, après cette victoire nous ferons la guerre aux impies qui les rejettent. Eusebe de Césarée dit avoir appris ce discours de ceux qui l'avoient oui de leurs oreilles.

XIV. Défaite entiere de Licinius. *Ibid.* AN 324.

Licinius étoit campé avantageusement sur une montagne près d'Andrinople. Constantin, plus habile & mieux servi, surprit ses troupes, & les mit en si grand désordre, qu'il en demeura près de trente-quatre mille sur la place; son camp fut pris, & Licinius lui-même obligé de s'enfuir & de s'enfermer dans Byzance. Constantin l'y assiégea. Cependant sa flotte conduite par Crispe, arriva à Gallipoli, où elle gagna une victoire si entiere sur celle de Licinius, qu'Amand, qui la conduisoit, eut peine à se sauver. Licinius voyant qu'il alloit être assiégé par mer, comme il l'avoit déja été par terre, s'enfuit à Calcédoine avec ses trésors. Constantin le poursuivit, & se rendit maître des côtes de Bithynie: Licinius vint encore au-devant: il y eut un second combat près de Calcédoine; il y fut défait, & avec un tel carnage, que de cent trente mille hommes qu'il avoit, à peine s'en sauva-t-il trois mille. Aussi-tôt Byzance & Calcédoine ouvrirent les portes à Constantin. Licinius se retira à Nicomédie, & Constantin l'y assiégea encore. Alors, désespérant de ses affaires, il sortit en état de suppliant, lui présentant la pourpre, le reconnoissant pour son empereur & son maître, demandant pardon du

du passé, & se contentant qu'il lui sauvât la vie, en considération de sa femme Constantia, sœur de Constantin. Le vainqueur lui accorda cette grace, & l'envoya à Thessalonique, où, comme il ne pouvoit vivre en repos, il le fit mourir l'année suivante 324 de Jesus-Christ.

XV. Protection de Dieu sur Constantin. *Ibid. n. 39.*

Par cette victoire, la paix & la sûreté au-dehors furent entiérement rendues à l'Eglise, & Constantin fit plusieurs loix pour la confirmer. Ce prince avoit reçu dans la guerre qu'il avoit eüe à soutenir contre Licinius, plusieurs marques de la protection divine. Les miracles que Dieu avoit opérés sous ses ieux ne contribuerent pas peu à lui donner de l'horreur de l'idolâtrie, & à augmenter son zele pour la Religion Chrétienne. Il n'oublia jamais, par exemple, que par-tout où paroissoit le labarum, il avoit vû les ennemis fuir; qu'un soldat qui le portoit, épouvanté dans le combat, le donna à un autre, & fut aussi-tôt tué, tandis que celui qui le portoit ne fut blessé d'aucun des coups qu'on tira sur lui. Entrant à Byzance après la victoire, il fut témoin d'une merveille qui le remplit d'admiration. Quelques philosophes lui représenterent qu'il étoit dangereux d'introduire une nouvelle religion, & demanderent à entrer en dispute avec Alexandre, qui étoit évêque de cette ville. Alexandre accepta le combat par ordre de Constantin, quoiqu'il n'eût point de dialectique. Les philosophes vouloient tous parler; mais Alexandre les pria d'en choisir un pour porter la parole. Quand ils l'eurent fait, & que leur député eut commencé à raisonner, Alexandre lui dit: Au nom de Jesus-Christ, je te commande de te taire. Aussi-tôt il demeura muet; & on jugea que c'étoit un grand miracle d'avoir fait taire un philosophe.

Tout ce que nous venons de dire, a dû nous donner une idée fort avantageuse de Constantin. On sentira combien elle est fondée, en étudiant le caractere de ce grand prince.

## VIII.

XVI. Constantin considéré comme empereur.

Constantin naquit à Naïssa en Dardanie, l'an 274. Lorsque son pere fut fait césar & envoyé dans les Gaules, il

demeura comme en ôtage auprès de Dioclétien. Sa taille avantageuse, sa bonne mine, la force & la vigueur de son corps, & encore plus les excellentes qualités de son ame, qui ne faisoit rien paroître que de grand & de royal, lui gagnerent bien-tôt l'estime & l'affection de tout le monde. Il avoit un génie vif & ardent, capable de tout entreprendre & de tout exécuter. On voyoit en lui une prudence naturelle, une sagesse qui étoit visiblement un don du Créateur, une vivacité, une pénétration, & une attention singuliere pour empêcher qu'on ne le surprît. La pureté de ses mœurs, sa civilité, sa bonté, & sa libéralité envers tout le monde, sa générosité & son inclination à obliger, lui gagnoient le cœur des soldats, & faisoient déjà souhaiter à tous les peuples de l'avoir pour empereur. Il aimoit & favorisoit les lettres & les arts libéraux. Etant empereur, il lisoit beaucoup, & prononçoit souvent des discours pleins de raisonnemens & de science. Il s'appliqua particuliérement à la guerre, où il donna de grandes preuves de sa valeur. Les païens & les Chrétiens ont loué l'extrême soin qu'il eut toujours de sa chasteté, dont l'amour lui étoit comme naturel, & qu'il s'efforçoit même d'inspirer aux autres. Ce trait est infiniment honorable à Constantin. Qu'il est beau, en effet, de voir un jeune prince d'une figure & d'une taille si avantageuse, avoir horreur des voluptés charnelles, & trouver dans la chasteté des charmes qui la lui rendoient aimable! Qu'il est glorieux pour le Christianisme d'avoir pour protecteur un prince si chaste, tandis que ses persécuteurs avoient été des monstres d'impudicité!

Galere souhaitoit de trouver quelque occasion de perdre Constantin, dont il redoutoit les grandes qualités; mais n'osant le faire ouvertement, il lui dressa souvent des pieges dont Dieu le délivra toujours. Il trouva le moyen de se rendre auprès de son pere Constance-Chlore, qui, avant que de mourir, le recommanda aux soldats, lesquels aussi-tôt le proclamerent empereur. Quand il se vit maître des pays qui avoient appartenu à son pere, c'est-à-dire, des Gaules, de l'Espagne & de l'Angleterre, il ne songea qu'à gouverner

ses sujets avec une extrême douceur, & à vaincre les Barbares qui remuoient sur les bords du Rhin & de l'Océan. Maximien-Hercule ayant donné sa fille Fausta en mariage à Constantin, lui accorda en même tems le titre d'auguste. Constantin eut pour Maximien toutes sortes d'attentions & de bontés, & lui pardonna généreusement une offense qu'il pouvoit punir. Sa libéralité n'est pas moins estimable : dans tous ses voyages il s'informoit des miseres, afin de procurer du soulagement à tous ceux qui en avoient besoin. Ayant été témoin d'une calamité qui affligeoit plusieurs provinces des Gaules, il ne se contenta pas de les secourir, il ne put même s'empêcher de mêler ses larmes à celles des misérables.

Après les grandes victoires qu'il remporta sur Maxence & sur Licinius, il montra une douceur & une modération qui lui gagnerent le cœur de ceux mêmes qui avoient été ses ennemis. Il donna une loi en faveur de tous ceux qui avoient été faits esclaves par la tyrannie de Maxence, & leur rendit la liberté. Il en fit une autre, par laquelle il s'engageoit à nourrir les enfans des pauvres, défendant de les vendre, comme il n'étoit que trop ordinaire. Il en fit plusieurs autres, qui prouvent qu'il se regardoit comme le pere de tous ses sujets, & sur-tout des plus foibles. Il travailla de tout son pouvoir à réformer les déréglemens de l'empire, & à y établir les bonnes mœurs, l'humanité, la paix, & l'union. Des furieux ayant outragé ses statues, & les courtisans l'excitant à en tirer une vengeance signalée, en lui disant que son visage avoit été tout meurtri, il ne fit autre chose que passer la main sur son visage, & dit en soûriant qu'il n'y sentoit aucune blessure. L'application qu'il avoit à réformer tous les abus, le porta à défendre les usures qui étoient excessives, & à beaucoup restraindre les loix Romaines qui les permettoient.

Il fit publier par-tout un édit adressé à tous les sujets de l'empire, digne d'être écrit sur les portes des palais des princes : il exhortoit dans cet édit toutes les personnes de quelque condition qu'elles fussent, de lui venir communiquer les sujets de plainte que l'on auroit contre la mauvaise conduite

des gouverneurs, des conseillers d'état, des ministres: *Je comblerai d'honneur, dit-il, ceux qui m'auront détrompé.* Qui croiroit qu'un prince si estimable & si bien intentionné, & qui d'ailleurs étoit attentif à ne se pas laisser surprendre, comme nous l'avons dit, ait pu néanmoins être trompé jusqu'à exiler comme des ennemis de l'Eglise & de l'Etat, les plus zélés défenseurs de la vérité? Après un tel exemple, quel prince pourra se promettre d'être à l'abri de la surprise?

## I X.

XVII. Constantin considéré comme empereur Chrétien.

Constantin n'étoit pas seulement un grand prince; c'étoit aussi un empereur très-Chrétien. Il est le premier qui ait adoré le vrai Dieu par un culte public & éclatant, qui ait prêché hautement le nom de Jesus-Christ à toute la terre, qui ait rendu l'Eglise glorieuse & triomphante, qui ait aboli le culte des démons, & abattu l'idolâtrie. Constantin, dès le commencement de sa conversion, fit mettre la croix sur les enseignes des troupes Romaines, & la fit servir d'ornement à sa couronne. Il avoit un oratoire dans son palais, où il s'enfermoit seul tous les jours pour lire l'Ecriture-sainte, & faire des prieres réglées à certaines heures, particuliérement le dimanche, dont il fit honorer le repos, même aux païens. A l'armée, il faisoit porter une tente en forme d'église, pour y chanter les divins offices, & y faire administrer les sacremens aux fideles. Des prêtres & des diacres le suivoient, & même des évêques, que l'empereur regardoit comme les gardes de son ame.

Ce grand prince ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit rendre le Christianisme vénérable aux païens. La veille de Pâques étoit célébrée par une illumination magnifique. Il traita avec un grand respect les peres du concile de Nicée, & fit aux églises & aux pauvres des libéralités incroyables. Il baisoit les cicatrices des confesseurs, qui portoient encore les marques de ce qu'ils avoient souffert dans les persécutions. Il s'appliqua avec beaucoup de zele à la conversion des païens soumis à son autorité; il ne renferma pas même

ce zele dans l'étendue de l'empire Romain; il écrivit à tous les Barbares les plus éloignés, pour les exhorter à adorer le vrai Dieu & Jesus-Christ son Fils. Il avoit plus de joie d'apprendre la conversion d'un homme, que la conquête d'une province. Il ne recommandoit rien tant à ses enfans, que de servir Dieu, d'aimer l'Eglise, & de préférer la piété à la couronne. Il ne mettoit auprès d'eux que des personnes capables de les porter à la vertu par leurs discours & par leurs exemples. Loin de rougir d'aucun exercice de la Religion, il se faisoit une gloire de pratiquer publiquement les plus humilians. Il avoit la patience d'écouter debout les plus longs & les plus ennuyeux discours qu'il plaisoit à Eusebe de lui faire, tant il avoit de respect pour la parole de Dieu, & pour tout ce qui regardoit la Religion.

Des diacres & des ministres inférieurs d'une piété connue, étoient chargés de faire garder l'ordre & la discipline dans le palais. Constantin interdit non-seulement l'exercice de l'idolâtrie, mais même les spectacles, & tout ce qui pouvoit déplaire à Dieu & corrompre les mœurs. Il n'y avoit rien qu'il ne fit pour porter tout le monde à la piété, & par les exemples qu'il donnoit, & par les réglemens qu'il établissoit. Il se regardoit comme l'évêque de ceux qui étoient hors de l'Eglise. Il avoit un respect singulier pour les évêques & les prêtres; honoroit ceux qui se consacroient à la vie solitaire, jusqu'à leur écrire dans les termes les plus humbles, & témoignoit être plein de vénération pour les vierges dont Jesus-Christ étoit l'unique époux.

## X.

XVIII. Honneurs rendus par Constantin aux lieux sanctifiés par la présence visible de Jesus-Christ.

Après avoir donné une idée générale de tout ce que fit Constantin pour le bien de l'Eglise, il est à-propos de reprendre quelques traits que nous n'avons fait que montrer, & d'entrer dans quelque détail de ce qu'il fit pour honorer les lieux sanctifiés par la présence visible de Jesus-Christ, & pour ruiner l'idolâtrie.

Les païens s'étoient efforcés d'abolir la mémoire de la

Résurrection de Jesus-Christ; ils avoient comblé la grotte du saint sépulcre; avoient élevé au-dessus une terrasse, sur laquelle ils avoient bâti un temple de Vénus, où ils offroient des sacrifices à cette idole, afin que les Chrétiens parussent l'adorer quand ils viendroient en ce lieu pour rendre honneur à Jesus-Christ. Constantin donna ordre d'y bâtir une église magnifique, & en écrivit à l'évêque Macaire, lui recommandant que ce bâtiment surpassât en beauté non-seulement les autres églises, mais tous les édifices des autres villes.

XIX. Sainte Hélene, mere de l'empereur. *Fl. tom. III. l. xj. n. 32.*

Sainte Hélene, mere de l'empereur, voulut se charger elle-même de l'exécution. Elle étoit alors âgée de quatre-vingts ans, vivant depuis plusieurs années dans la piété & les œuvres de charité. Constantin lui avoit fait connoître la Religion Chrétienne qu'elle ignoroit auparavant, & lui avoit donné le titre d'auguste. Elle disposoit de ses trésors; mais c'étoit pour faire des libéralités & des aumônes. Elle étoit toujours dans les églises, qu'elle paroit de divers ornemens, & ne négligeoit pas les oratoires des moindres villes. Elle alla, malgré son grand âge, visiter les lieux saints, & prendre soin d'y faire construire des édifices magnifiques. En passant par l'Orient, elle fit des largesses incroyables à tout le monde, & combla d'honneur ceux sur-tout qui avoient souffert pour la Religion. Etant arrivée à Jérusalem, elle fit abattre le temple & l'idole de Vénus: on ôta les terres, & l'on creusa si avant, que l'on découvrit le saint sépulcre, & on trouva trois croix enterrées. On ne savoit laquelle étoit celle du Sauveur; parce que le titre qui y avoit été mis, & les cloux qui avoient percé son sacré corps, étoient séparés des croix.

XX. Invention de la sainte Croix. *Ibid.* AN 327.

S. Macaire conseilla à l'impératrice de faire porter les croix chez une dame de la ville qui étoit dangereusement malade. On lui appliqua chacune des croix en adressant à Dieu des prieres; & quand on lui eut fait toucher la derniere, elle fut entiérement guérie. On assure, dit Sozomene, qu'on fit la même chose à un corps mort, qui résuscita à l'heure même. S. Paulin & S. Sulpice Sévere ne marquent que ce dernier

miracle. Hélene envoya à l'empereur une partie considérable de la croix avec les cloux, dont Constantin fit mettre une partie dans son casque, & l'autre partie dans le frein de son cheval, pour lui servir de sauve-garde dans les combats. L'autre partie de la croix fut laissée à Jérusalem, & mise dans une châsse d'argent. On la montroit une fois l'année le vendredi-saint. L'évêque, après l'avoir adorée le premier, l'exposoit pour être adorée de tout le peuple; & de-là sans doute est venue, dans toutes les églises, cette pieuse cérémonie. On adoroit, non le bois, dit S. Ambroise, ce qui eût été imiter les païens, mais le Roi de gloire qui y avoit été attaché.

L'église du Saint-Sépulcre fut achevée six ans après qu'on l'eut commencée. L'empereur en fit aussi bâtir une magnifique sur le haut de la montagne des Olives, pour honorer le lieu de l'Ascension de Jesus-Christ; & une autre à Bethléem, pour honorer la grotte sanctifiée par sa naissance. Ces édifices étoient ornés de dons précieux, de vases d'or & d'argent. Hélene fit encore quelque séjour en Palestine, où elle donna des preuves de sa grande piété. Elle rendit beaucoup d'honneur aux vierges consacrées à Dieu. Elle les assembla toutes, & voulut les servir dans un repas qu'elle leur donna. Cette vertueuse princesse mourut à Rome entre les bras de l'empereur son fils, & de ses petits-fils, l'an 328. (*o*).

## X I.

XXI. Ruine de l'idolâtrie.

Constantin donna ensuite tous ses soins pour ruiner l'idolâtrie; ce qui le rendit odieux au sénat & au peuple Romain. Il y eut des temples en plusieurs villes, dont il fit ôter les portraits; d'autres qu'il fit découvrir; d'autres dont il fit enlever les statues de bronze, révérées depuis plusieurs siecles, pour les exposer aux ieux de tout le monde dans les places publiques. Il fit enlever secrétement les idoles d'or & d'argent, pour les convertir en d'autres usages. Il fit entiérement détruire les temples les plus odieux, comme ceux de Vénus, qui étoient des lieux d'abomination, & quelques autres qui

(*o*) [ L'Eglise honore la mémoire de sainte Hélene le 18 Août. ]

sembloient être le centre de l'idolâtrie. Plusieurs païens méprisoient ce qu'ils respectoient auparavant, en voyant ce que cachoit la belle apparence des temples & des idoles. On y trouvoit ou des os & des têtes de mort, qui servoient à des opérations magiques; ou de sales haillons, ou des monceaux de foin & de paille qui remplissoient le creux des grandes idoles. Ceux que l'empereur envoyoit, & les soldats commandés pour les accompagner, entroient dans les cavernes les plus profondes, & les sanctuaires les plus fermés, & l'on reconnoissoit l'aveuglement qui régnoit depuis tant de siecles. Constantin faisoit bâtir des églises, & donnoit des privileges aux villes où l'on renversoit les idoles. A Rome il fit élever une belle basilique dans le palais de l'impératrice Fausta sa femme, auparavant nommé la maison de Latran; & comme il y fit aussi un baptistere où étoit l'image de saint Jean-Baptiste, cette magnifique église fut nommée S. Jean de Latran, où les papes ont fait leur résidence pendant plusieurs siecles. On en élevoit dans toutes les parties de l'empire, & l'empereur leur assignoit des revenus considérables.

## XII.

XXII. Fondation de Constantinople. *Fl. tom. III. l. xj. n. 44.* AN 326.

Constantin contribua beaucoup à ruiner l'idolâtrie, & à en faire sentir l'absurdité, en fondant la ville de Constantinople, qu'il rendit toute Chrétienne. Voyant que son zele pour la Religion Chrétienne le rendoit odieux au sénat & au peuple idolâtre de Rome, & que les païens, qui étoient encore en grand nombre, tenoient contre lui des discours injurieux, il se dégoûta de Rome, & résolut de bâtir une ville qui pût lui être comparée, & d'y faire sa résidence. Constantin étant venu à Byzance, fut touché de sa situation merveilleuse, sur des collines qui s'avancent dans le détroit qui fait la communication des deux mers de la Propontide & du Pont-Euxin, & des deux continens d'Europe & d'Asie. Il se fixa en ce lieu, & y bâtit la grande ville qui porte encore son nom. Il y attira de nouveaux habitans de diverses provinces de l'empire, & lui donna de grands revenus, tant

tant pour l'entretien des bâtimens, que pour la nourriture des citoyens. Il y établit un sénat, des magistrats & des ordres du peuple, semblables en tout à ceux de Rome.

XXIII. L'empereur la rend toute Chrétienne.

Mais ce que nous avons principalement dessein de remarquer, c'est que Constantin ne voulut pas qu'il y eût dans cette nouvelle Rome un seul idolâtre. Il ne laissa des idoles que dans les lieux profanes, pour y servir d'ornement. Il y fit même apporter exprès celles qui étoient les plus renommées dans chaque province, pour exposer au mépris & à la dérision publique, ce qui étoit gardé dans les temples avec le plus de vénération. Constantinople en étoit toute remplie. La principale église fut dédiée à la Sagesse éternelle, d'où elle garde encore aujourd'hui le nom de sainte Sophie (*p*). Il y en eut une en l'honneur des douze Apôtres, qui étoit en forme de croix, d'une hauteur merveilleuse, & d'une magnificence incomparable. Constantin voulut y avoir sa sépulture. Outre les églises qu'il y fit bâtir en grand nombre, il mit encore en différens lieux de la ville des marques de sa religion. Sur les fontaines qui étoient au milieu des places, on voyoit l'image du bon Pasteur, & Daniel entre les lions, de bronze doré. Dans la principale chambre de son palais, étoit un grand tableau, contenant une croix de pierres précieuses enchassées en or. Au vestibule étoit un autre tableau, où il étoit représenté avec ses enfans, ayant la croix sur sa tête, & sous ses pieds un dragon percé d'un dard & précipité dans la mer. Il chargea Eusebe de Césarée de faire écrire en beau parchemin par les meilleurs écrivains, cinquante exemplaires des saintes Ecritures, d'une écriture belle & correcte, pour l'usage des nouvelles églises de Constantinople.

## XIII.

XXIV. Défauts de Constantin.

Ces traits suffisent pour donner une idée de la piété de Constantin. Il reste à dire quelque chose de ses défauts. On doit croire que le baptême qu'il reçut avant que de mourir, a effacé toutes les taches de sa vie. On y en trouve de gran-

(*p*) [En Grec, *Sophia* signifie la sagesse.]

des, depuis même qu'il se fut déclaré pour la Religion Chrétienne. De Minervine sa premiere femme, il avoit eu un fils nommé Crispe, qu'il avoit fait césar, & qu'il destinoit à l'empire, dont il s'étoit montré digne par plusieurs belles actions: toutefois il le fit mourir, persuadé par les calomnies dont Fausta sa seconde femme chargea ce jeune prince. Ensuite à la persuasion d'Helene, il fit mourir Fausta dont il avoit reconnu l'imposture. Après cela on ne s'étonnera pas qu'il ait ajouté foi trop facilement aux calomnies des Ariens contre S. Athanase, & contre les autres défenseurs de la vérité. Nous verrons en parlant de l'Arianisme, qu'il aimoit trop à se mêler des affaires de l'Eglise. Eusebe son grand admirateur, avoue lui-même que plusieurs se plaignoient de sa crédulité, & qu'elle donna cours à deux grands vices, à la violence de ceux qui opprimoient les foibles, & à l'hypocrisie des faux Chrétiens qui entroient dans l'Eglise pour gagner ses bonnes graces.

---

## ARTICLE IV.

*Schisme des Donatistes. Commencement de l'Arianisme. Concile général de Nicée.*

PEndant que Dieu donnoit à son Eglise des marques sensibles de sa protection, & qu'il la faisoit triompher de tous ses ennemis, le démon ne pouvant plus employer contre elle la violence, eut recours à la séduction, & s'efforça de rompre son unité par un schisme qui fut très-étendu, & de corrompre sa foi par une hérésie qui l'auroit fait périr, si les portes de l'enfer pouvoient prévaloir contre elle. Ces deux objets, qui sont le schisme des Donatistes & l'hérésie d'Arius, méritent d'être considérés avec une extrême attention.

I. Schisme des Donatistes.

### I.

AN 311. Pour bien connoître le schisme des Donatistes, il faut

remonter jusqu'à son origine. Dioclétien avoit ordonné que l'on fît souffrir toutes sortes de supplices à ceux qui refuseroient de livrer les saintes Ecritures. Plusieurs Chrétiens, & même des évêques & des prêtres, eurent la lâcheté d'obéir à un ordre si injuste, & ils furent nommés *traditeurs*. Donat, évêque des Cases-noires en Numidie, s'étant trouvé à Carthage, y apprit que Mensurius qui en étoit évêque, étoit accusé d'avoir commis ce crime, & aussi-tôt il se sépara de sa communion. Ce schisme ne fit point alors grand bruit; mais il éclata après la mort de Mensurius. Cécilien, diacre de Carthage, ayant été élu par le suffrage de tout le peuple, reçut l'ordination par l'imposition des mains de Felix d'Aptonge, ville voisine de Carthage, en présence & du consentement des évêques de la province d'Afrique. Plusieurs mécontens se joignirent à Donat, & spécialement tous les évêques, qui dans un concile tenu à Cirthe s'étoient avoués traditeurs, & avoient renvoyé leur affaire au jugement de Dieu, au lieu de se mettre tous en pénitence. Dieu punit une telle prévarication, en permettant que tous ces évêques impénitens fussent livrés à l'esprit de division, & devinssent les principaux fauteurs d'un schisme qui dura plus de deux cens ans, & qui causa des maux infinis à l'Eglise.

Les évêques de Numidie, au nombre de plus de soixante, se joignirent aux traditeurs dont nous venons de parler, & ils érigerent à Carthage autel contre autel, & s'assemblerent séparément en concile. Ils citerent Cécilien pour comparoître devant eux; mais le peuple Catholique ne l'y laissa pas aller. Cécilien répondit que si on l'accusoit de quelque chose, on n'avoit qu'à faire paroître l'accusateur & prouver ce dont on l'accusoit. On n'inventa rien contre sa personne; mais on dit qu'il méritoit d'être excommunié pour avoir été ordonné par un traditeur. Regardant donc le siege de Carthage comme vacant, ils procéderent à une nouvelle élection, & ordonnerent un nommé Majorin. Ensuite tous ces évêques schismatiques écrivirent des lettres de tous côtés en Afrique, pour détourner tous les fideles de la communion de Cécilien. Mais il se crut suffisamment justifié, étant

uni par lettres de communion avec toutes les églises, & principalement avec l'église de Rome, où a toujours été la principauté de la chaire apostolique.

II. Progrès des schismatiques.

Telle fut l'origine du schisme des Donatistes en Afrique. Car on leur donna ce nom à cause de Donat des Cases-noires, & d'un autre Donat plus fameux qui succéda à Majorin dans le titre d'évêque de Carthage. Les schismatiques s'étoient si fort multipliés, qu'en fort peu de tems ils comptoient parmi eux plus de cent évêques. Le feu du schisme s'étendit jusqu'à Rome, où les schismatiques furent condamnés dans un concile. Ils n'y eurent aucun égard, non plus qu'à celui d'Arlès dont ils avoient eux-mêmes sollicité la convocation. Ils se vantoient d'en avoir tenu un beaucoup plus nombreux. L'adresse de tous ces évêques ennemis de la paix & de l'unité, étoit de multiplier les procédures à l'infini, de faire appel sur appel, d'incidenter sur le moindre défaut de formalité. Le moyen ordinaire de remédier au mal contagieux, qui étoit l'excommunication, ne pouvoit être employé contre des gens qui ne souhaitoient rien tant que de faire bande à part, & dont le crime consistoit à rompre l'unité de l'Eglise.

III. Ils appellent à l'empereur.

Les schismatiques s'étant apperçus que Constantin aimoit assez à se mêler des affaires de l'Eglise, en profiterent adroitement, & appellerent à sa personne du jugement du pape assemblé en concile avec plusieurs évêques. Constantin rejetta d'abord la proposition; mais ensuite il s'y rendit, & eut l'imprudence de juger une affaire qu'il n'étoit plus question d'examiner; & qui, quand elle auroit dû l'être, n'étoit point du ressort de son conseil. Nous verrons combien cette inclination de Constantin à se mêler des affaires de l'Eglise lui fera faire de fautes dans la suite.

IV. Question de fait; question de droit.

On doit toujours distinguer dans l'affaire des Donatistes la question de fait & la question de droit. La question de fait consiste à savoir si Cécilien a commis des crimes, & si ceux qui l'avoient ordonné avoient livré les Ecritures pendant la persécution. Une question de cette nature étoit sujette à mille chicanes: on peut gagner par argent des

témoins : on peut falsifier des lettres : si l'on manque de preuves assez convainquantes, on demandera du tems pour en faire venir ; en un mot cette question de fait jettera dans un labyrinthe de difficultés. C'étoit précisément ce que vouloient les Donatistes, parce qu'en attendant ils gagnoient du terrein, & entraînoient dans le schisme beaucoup de monde.

Tous ceux qui n'appercevoient dans cette affaire que la question de fait, étoient aisément trompés, n'étant point en état de connoître la fausseté des pieces alléguées contre Cécilien. Donat qui succéda à Majorin dans la qualité d'évêque schismatique de Carthage, avoit un talent singulier pour donner aux faits la couleur qu'il vouloit. Sa grande vertu apparente empêchoit qu'on ne le soupçonnât d'imposture : & son éloquence jointe à la subtilité de son génie, le rendoit propre à incidenter sans fin. Il est fâcheux que l'on se soit si long-tems arrêté à cette question de fait, qui étoit la ressource des schismatiques : l'on eût été à la racine du mal, en insistant sur la question de droit, qui consiste à examiner s'il peut y avoir une raison légitime de rompre l'unité de l'Eglise. C'est à cette question de droit que saint Augustin s'est principalement attaché dans sa grande controverse avec les Donatistes. Nous l'examinerons quand nous parlerons des ouvrages de ce saint docteur.

L'on n'avoit point encore vû de schisme aussi étendu que celui-ci. Les grands maux intérieurs commencent, lorsque les extérieurs finissent ; & l'Eglise éprouve les plus terribles agitations au-dedans, dès qu'elle commence à être tranquille au dehors. L'Arianisme dont nous allons voir le commencement, autorise bien davantage cette réflexion.

## II.

V. Premieres sources de l'Arianisme.

Plus les Chrétiens avoient témoigné de zele pour soutenir l'unité de Dieu contre les païens ; plus l'esprit séducteur s'efforça de faire abuser de cette vérité, en insinuant que ce seroit y donner atteinte, que de croire qu'il y eût trois per-

sonnes distinctes dont chacune fût véritablement Dieu. C'est dans ce dessein que cet esprit de mensonge avoit persuadé à Sabellius, que les noms de Pere, de Fils & de S. Esprit, ne signifioient point plusieurs personnes; mais que c'étoient diverses dénominations qui exprimoient la puissance, la sagesse & la bonté de Dieu. On peut donc dire que la source de l'Arianisme est la même que celle du Sabellianisme, & que sous un certain rapport, Sabellius avoit été le précurseur d'Arius. Il en avoit eu un autre beaucoup plus distingué en la personne de Paul de Samosate, évêque d'Antioche. Cet évêque étoit si artificieux, qu'il avoit eu le secret de gagner la confiance du célebre martyr S. Lucien, prêtre d'Antioche, qui aima mieux demeurer excommunié sous les trois successeurs immédiats de Paul, que de le condamner nettement. « Peut-être, dit M. Fleury, ne l'accusoit-on » que faute de le bien entendre; mais sa foi fut suspecte à de » grands saints ».

*Fl. tom. II. l. ix. n. 38.*

Pendant qu'il étoit en prison, il travailloit à former des disciples, qui la plûpart furent de zélés Ariens. Arius luimême se glorifioit de l'avoir eu pour maître, & il appelloit Eusebe de Nicomédie son cher *Collucianiste*. Le martyre a effacé sans doute ce qu'il y avoit eu de défectueux dans la maniere dont il instruisoit ses disciples; mais il étoit fâcheux qu'Arius & Eusebe de Nicomédie pussent se vanter d'avoir été les disciples d'un si grand homme.

VI. Naissance de l'Arianisme.

*Fl. tom. II. l. x. n. 28.*

AN 319.

Arius, né en Libye, avoit suivi quelque tems le schisme de Melece. L'ayant quitté, S. Pierre d'Alexandrie l'éleva au diaconat, & S. Achillas au sacerdoce. Il étoit chargé de la prédication & du gouvernement d'une église d'Alexandrie. Il avoit beaucoup de zele contre l'hérésie de Sabellius, qui prétendoit que le Fils de Dieu étoit une même personne avec son Pere. Sabellius & Arius s'accordoient dans ce principe impie, qu'il ne peut y avoir en Dieu deux personnes distinguées, parfaitement égales en toutes choses. Sabellius concluoit de ce faux principe, que le Fils n'est pas une personne distinguée du Pere. C'est une conséquence qu'Arius attaquoit fortement. Il est faux, disoit Arius, que le Fils de

Dieu soit la même personne que le Pere. Le Fils est une personne distincte; mais il n'est pas Dieu comme le Pere, ni égal au Pere en toutes choses. Cette erreur qui fait le fond de l'Arianisme, avoit des partisans secrets, avant qu'Arius l'enseignât ouvertement. Dans les conciles tenus contre Paul de Samosate, on n'avoit point été à la source du mal. On s'étoit contenté de dire que le Fils de Dieu étoit avant Marie. La condamnation du mot de *consubstantiel,* pris dans un sens grossier, porta quelques personnes à le condamner dans tous les sens. Arius croyant que le terrein étoit assez bien préparé, commença à semer sa doctrine, & à dire qu'à la vérité le Fils de Dieu étoit avant Marie, mais qu'il n'étoit point éternel; qu'il avoit eu un commencement, & que par le bon usage de son libre-arbitre, il avoit mérité de devenir le Fils de Dieu, de créature qu'il étoit auparavant.

VII. Progrès de l'erreur. Caractere d'Arius. *Ibid.*

Arius n'exposa d'abord clairement sa doctrine, que dans des entretiens particuliers & dans des conférences faites devant des personnes choisies: mais quand il se vit écouté & soutenu d'un grand nombre de sectateurs, il la prêcha publiquement. Il y eut d'abord dix prêtres (*q*), douze diacres, & un nombre de vierges qui favoriserent l'erreur, & se déclarerent pour elle. Arius avoit un grand talent pour séduire. Il étoit avancé en âge, & avoit toujours passé pour un homme plein de vertu & de zele. Son extérieur étoit composé, son visage sérieux & abattu comme de mortification. Sa conversation étoit douce & agréable, propre à gagner les esprits. Il étoit vêtu modestement, & même pauvrement, possédoit parfaitement la dialectique & les sciences profanes. C'est un tel homme que l'esprit de séduction choisit, non pour porter les hommes à renoncer le vrai Dieu, ce n'étoit plus le tems, mais pour leur faire méconnoître la divinité de son Fils. Le feu de l'hérésie dont nous appercevons les premieres étincelles, & qui causera dans la suite un si grand embrasement, fera connoître la solidité de l'édifice de la foi dans une multitude de Chrétiens, & sur-tout de pasteurs. Ce feu consumera ce

(*q*) [ M. Fleury n'en compte que sept.]

qui est paille & matiere combustible, & donnera à ce qui est or un nouvel éclat.

Il est très-important de bien remarquer qu'Arius proposa d'abord sa doctrine d'une maniere fort claire. Dans la suite il s'enveloppa dans mille subtilités, afin de ne point trop révolter les fideles, & afin d'amortir le zele des évêques qui auroient été choqués d'entendre appeller le Fils de Dieu créature. Quand les partisans d'Arius feront usage de ces subtilités, il faudra remonter au tems auquel l'erreur étoit proposée & enseignée sans détour.

VIII. Premier cri de la foi qui repousse la nouveauté. *Ibid. n. 28 & 31.* AN 320.

Arius n'eut pas plûtôt enseigné publiquement sa pernicieuse doctrine, que S. Alexandre son évêque essaya de le ramener par des avertissemens charitables, & usa envers lui d'une extrême patience. Mais voyant que l'erreur passoit d'Alexandrie dans les villes voisines, il assembla un concile, excommunia Arius & ses principaux disciples. Quel bonheur pour l'Eglise d'avoir en la personne de S. Alexandre un pasteur aussi attentif & aussi zélé! Ce digne évêque voyant que l'erreur travailloit à s'étendre, fit tous ses efforts pour s'opposer à son progrès. Il apprit avec douleur qu'Arius avoit gagné plusieurs évêques; il assembla donc un second concile de près de cent évêques: il excommunia de nouveau Arius & ses sectateurs, & rendit compte de sa conduite à tous les évêques, à qui il écrivit une lettre circulaire, où il accusoit Eusebe de Nicomédie de s'être mis à la tête des apostats. Ainsi, bien loin que le progrès de l'erreur rallentît le zele de cet homme admirable, il ne fit que l'enflammer davantage. Il sentit l'importance de la cause qu'il défendoit, & la soutint avec le courage & la dignité qu'elle méritoit. Il publia de nouveau l'excommunication d'Arius, qui se retira en Palestine, & trouva de l'appui auprès de quelques évêques, & sur-tout auprès d'Eusebe de Nicomédie, dont l'autorité étoit grande à la cour, qui résidoit d'ordinaire en cette ville. Eusebe gagna le plus d'évêques qu'il put en Bithynie: il assembla un concile où Arius fut rétabli contre toutes les regles. On voulut pourtant qu'il demeurât soumis à

AN 321.

à S. Alexandre, dont on sollicita pour lui la paix & la communion.

IX. Scandale que cause la division. L'erreur demande à être tolérée. *Ibid. n. 41.*

Constantin fut étrangement surpris & affligé de cette division. Elle étoit si vive, que les païens en prirent occasion de tourner les Chrétiens en ridicule, & d'insulter aux statues de Constantin. Comme il n'étoit ni baptisé ni instruit à fond, il fut aisé à Eusebe de Nicomédie de lui donner telle impression qu'il voulut, comme on le voit par les lettres que ce prince écrivit à S. Alexandre & à Arius. C'est une dispute de mots, lui avoit-on dit; on n'est opposé que parce qu'on ne s'entend pas: le mieux seroit de n'en plus parler; l'amour de la paix doit l'emporter sur toutes choses: les deux partis ont tort. C'est ainsi que l'erreur demandoit pour toute grace d'être tolérée, ne se croyant pas encore assez établie pour pouvoir régner.

X. Intrigue des partisans de l'erreur. Droiture des défenseurs de la vérité.

Eusebe de Nicomédie ne cessoit de dire à l'empereur, que la question dont il s'agissoit étoit frivole, & ne valoit pas la peine d'occuper des personnes sérieuses. Cet évêque artificieux n'en avoit pas cette idée: mais la résistance de S. Alexandre lui persuada que pour le présent il falloit se contenter de mettre à couvert la personne d'Arius & de gagner du tems. Combien de maux devoit-on prévoir que feroit un homme tel qu'Eusebe de Nicomédie, intriguant, ambitieux, & d'un grand crédit à la cour! Eusebe de Césarée n'étoit pas moins propre à séduire. Il s'étoit acquis de la réputation par sa grande science & par son zele contre l'idolâtrie; il devenoit par-là fort propre à fortifier l'Arianisme. Il y avoit d'autres Ariens qui écrivoient contre les Manichéens, & montroient beaucoup de zele pour la défense de la Religion Chrétienne. Que de lettres écrites de la part des Eusebes! que d'intrigues, que de ressorts secrets! Il faut remarquer qu'Arius & les Eusebes, après avoir bien embrouillé la matiere par des termes obscurs, laissoient échapper quelques mots qui les trahissoient; comme quand Arius dit à la fin d'une déclaration fort obscure, que Jesus-Christ auroit pû tomber comme le démon. Les Ariens d'une part évitoient de s'expliquer clairement, & de l'autre remuoient

tout pour mettre leurs personnes à couvert: S. Alexandre au contraire exposoit simplement & clairement la doctrine de l'Eglise, & il employoit les moyens prescrits par les canons, & mis en usage par les saints évêques qui l'avoient précédé.

XI.
Les Ariens gagnent la confiance de Constantin, & lui persuadent d'imposer silence.
*Ibid. n. 41 & 42.*

Quoique la conduite de S. Alexandre fût en tout conforme aux regles de l'Eglise, Eusebe de Nicomédie fit entendre à Constantin, que la cause du mal étoit l'aversion de l'évêque Alexandre contre le prêtre Arius, & qu'il étoit de la piété de l'empereur d'employer son autorité pour lui imposer silence. Constantin ainsi trompé envoya donc à Alexandrie Osius, évêque de Cordoue, capitale d'Espagne, en qui il avoit une confiance particuliere. C'étoit un vieillard respectable, évêque depuis trente ans, confesseur dans la persécution de Maximin, renommé par toute l'Eglise.

L'empereur le chargea d'une lettre adressée conjointement à Alexandre & à Arius, où il parle de leur différend selon l'idée qu'on lui en avoit donnée. Les questions qui vous divisent, dit-il, ne sont point nécessaires, & ne viennent que d'une oisiveté inutile : on peut les faire pour exercer l'esprit; mais elles ne doivent point être portées aux oreilles du peuple. Il faut réprimer en ces matieres la demangeaison de parler. Vous êtes du même sentiment dans le fond, & vous pouvez aisément vous réunir. Si vous ne pouvez vous accorder sur une question si frivole, du moins supportez-vous avec ce différend particulier.

Peut-être cette lettre de l'empereur, dans laquelle on impose silence aux deux parties, & où le plus zélé défenseur de la vérité est mis de niveau avec le chef de l'impiété, futelle dressée par Eusebe de Nicomédie. Au reste, cette question qu'on y traite de si frivole, consistoit à savoir si Jesus-Christ étoit Dieu ou créature, & par conséquent si tant de martyrs & d'autres saints qui l'avoient adoré depuis la publication de l'Evangile, avoient été idolâtres en adorant une créature, ou s'ils avoient adoré deux Dieux, supposé qu'étant Dieu, il ne fût pas le même Dieu que le Pere.

XII.
Osius tra-

Osius étant arrivé à Alexandrie avec cette lettre de l'em-

pereur, y assembla un concile nombreux, dans lequel il travailla à éteindre le schisme qu'un prêtre partisan d'Arius avoit formé (*r*). Il ne put appaiser la dispute qu'Arius avoit excitée, ni même terminer la question de la Pâque, pour laquelle aussi il avoit été envoyé. Car plusieurs Orientaux la célébroient encore le quatorzieme de la lune, comme les Juifs ; & cette diversité produisoit une division très-sensible, en ce que les uns étoient dans la joie de cette solemnité, tandis que les autres étoient encore dans le jeûne & dans l'affliction.

vaille inutilement à éteindre le feu de la division.

*Ibid. n. 43.*

AN 324.

III.

XIII. Convocation du concile général de Nicée.

*Ibid. l. xj. n. 1 & suiv.*

AN 325.

L'empereur Constantin ayant appris par le retour d'Osius, le peu d'effet de sa lettre, & la grandeur des maux de l'Eglise, qui demandoient un remede plus puissant, résolut, par le conseil des évêques, d'assembler un concile œcuménique, c'est-à-dire, de toute la terre habitable. La chose étoit jusqu'alors sans exemple : l'Eglise n'avoit pas eu la liberté de faire de si grandes assemblées sous les empereurs païens ; & Constantin ne venoit que de réunir tout l'empire en sa personne, par la défaite de Licinius. Il choisit pour le lieu de l'assemblée la ville de Nicée, une des principales de la Bithynie, voisine de Nicomédie où il résidoit : & il envoya de tous côtés aux évêques des lettres respectueuses, pour les inviter à s'y rendre en diligence. Il leur fournit libéralement les voitures, soit des chevaux, soit la commodité de ce que les Romains appelloient la course publique, pour ceux qui voyageoient par ordre du prince.

On ne peut assez admirer la Providence divine, qui avoit réuni tant de pays différens sous la domination d'un seul homme. Combien sans cela eût-il été difficile à l'Eglise de se rassembler de toutes parts, pour remédier à des maux que tout autre moyen n'auroit pu guérir ? Nous verrons quelle peine l'Eglise universelle aura de s'assembler, lors-

(*r*) [Ou plutôt, ce prêtre est Colluthe, l'un des plus ardens adversaires d'Arius : il avoit fait schisme sous prétexte que son évêque Alexandre tardoit trop à réprimer Arius. *Fl. tom. III. l. x. n. 28. & 43.*]

que l'empire Romain sera divisé en différens royaumes.

XIV. Evêques illustres qui y assisterent. S. Paphnuce. *Ibid. n. 2.*

Les évêques étoient au nombre de trois cens dix-huit, rassemblés de toutes les provinces de l'empire, sans compter les prêtres, les diacres & les acolythes. Plusieurs avoient une vertu éminente, & portoient encore sur leurs corps les marques glorieuses du témoignage qu'ils avoient rendu à Jesus-Christ pendant la persécution. Osius de Cordoue y présidoit, représentant sans doute la personne du pape S. Silvestre, qui y avoit envoyé deux prêtres, n'ayant pû y aller en personne à cause de son grand âge. S. Alexandre, évêque d'Alexandrie, étoit accompagné du diacre Athanase, encore jeune, qu'il estimoit particuliérement, & qui lui fut d'un grand secours. Parmi les évêques d'Egypte, il y en avoit encore deux fort célebres; Potamon d'Héraclée sur le Nil (*f*), & Paphnuce de la haute Thébaïde. Ce dernier avoit eu dans la persécution l'œil droit crevé & le jarret gauche coupé, comme plusieurs autres confesseurs condamnés aux mines. Il avoit été moine à Pisper & disciple de S. Antoine : il chassoit les démons par sa parole, & guérissoit les malades par ses prieres : on disoit même qu'il avoit rendu la vue à des aveugles. Pendant le concile l'empereur le faisoit souvent venir dans son palais, l'embrassoit, & lui baisoit l'œil qu'il avoit perdu pour la foi (*t*).

XV. S. Spyridion. *Ibid.*

Spyridion, évêque de Trimithonte en l'isle de Chypre, n'étoit pas moins admirable. Il gardoit des moutons, tout évêque qu'il étoit; & des voleurs étant entrés pendant la nuit dans sa bergerie, se trouverent attachés par des liens invisibles. Le saint vieillard venant le matin pour mener paître son troupeau, les trouva en cet état; & en ayant appris le sujet, il les délia par sa parole, & leur donna un mouton en disant agréablement : C'est afin que vous n'ayez pas perdu votre peine en veillant si long-tems : mais vous auriez mieux fait de le demander. Son diocese étoit fort petit, & les Chrétiens qui composoient son troupeau étoient fort pauvres, & la plûpart très-fervens dans la vertu. C'est

(*f*) [ Les Latins font mémoire de ce saint évêque le 18 Mai.]

(*t*) [L'Eglise honore sa mémoire le 11 Septembre.]

ce qui faisoit qu'étant obligé de travailler pour vivre, il en avoit le loisir, sans néanmoins négliger aucun de ses devoirs de pasteur. On raconte plusieurs actions merveilleuses de ce saint évêque. Nous ne les rapporterons pas, nous contentant de montrer une preuve de son respect pour l'Ecriture-sainte. Les évêques de Chypre assemblés prierent celui de Ledre, qui étoit fort éloquent, de faire un discours au peuple avant la célébration des saints mysteres. En citant le passage de l'Evangile où Jesus-Christ dit au paralytique, *Emportez votre lit, & marchez*; il se servit d'un autre mot que celui de l'Evangile, comme si le sien eût été plus noble. Spyridion fut choqué de cette délicatesse, & s'en plaignit hautement. Ce saint évêque a vécu jusqu'après le concile de Sardique, dont nous parlerons, auquel il assista, & où il rendit témoignage à l'innocence de S. Athanase en 347 (*u*). *Jean, v. 8.*

XVI. S. Jacques de Nisibe. *Ibid. n. 3.*

Un autre évêque illustre qui se trouva à Nicée, fut saint Jacques de Nisibe, qui s'étoit rendu célebre par son éminente sainteté & par ses miracles. Il étoit de Nisibe même, ville située sur les limites de l'empire Romain & de celui des Perses. Il embrassa d'abord la vie solitaire, & il demeuroit sur les plus hautes montagnes. L'hiver il se mettoit à couvert dans une caverne: pendant les trois autres saisons il demeuroit à l'air dans les bois. Sa nourriture n'étoit que des fruits sauvages qu'il cueilloit sur les arbres. Sa tunique & son manteau étoient de poil de chevre très-rude. Dieu lui accorda le don de prophétie & des miracles; & il en fit de fort éclatans, dans un voyage de Perse, qu'il entreprit pour visiter les nouvelles églises qui s'y formoient. On trouve en effet un évêque de Perse nommé Jean au concile de Nicée. Le rare mérite & la haute réputation de Jacques, le firent choisir pour évêque de Nisibe sa patrie. Mais il vécut dans la ville comme il avoit fait sur les montagnes, ajoutant aux jeûnes & aux autres austérités, le soin des pauvres, la correction des pécheurs, la prédication & les autres devoirs de l'épiscopat.

(*u*) [Les Grecs célébrent sa mémoire, avec grande solemnité, le 12 Décembre; les Latins remettent sa fête au 14.]

Comme il dépensoit peu pour lui-même, il trouvoit toujours de quoi donner à ceux qui étoient dans la misere. Quelques pauvres s'approcherent un jour de lui, comme il passoit en un certain lieu, demandant de quoi enterrer un de leurs camarades, qui étoit étendu comme mort. Il leur donna ce qu'ils souhaitoient, & pria en même tems Dieu de pardonner au mort ses péchés : alors ce misérable qui faisoit le mort, expira en effet. Quand le saint évêque fut passé, ses compagnons voulant le faire lever, furent très-surpris de le trouver mort : ils coururent après l'évêque, se jetterent à ses pieds, avouant leur imposture & s'excusant sur leur pauvreté. Il les écouta avec bonté, les exhorta à faire pénitence de leurs fourberies, & rendit la vie par sa priere à celui à qui sa priere l'avoit ôtée. Telle étoit l'illustre Jacques de Nisibe, un des peres de Nicée. Nous aurons encore occasion de parler dans la suite de cet homme si merveilleux (*v*).

XVII. Autres saints évêques. *Ibid. n. 4 & suiv.*

Nous rappellerons les noms de quelques autres des plus célebres évêques qui assisterent au concile de Nicée : Paul, évêque de Neocésarée sur l'Euphrate, qui avoit perdu l'usage des deux mains, dont on lui avoit brûlé les nerfs avec un fer chaud dans la persécution de Licinius. Eustathe d'Antioche, que nous ferons connoître en particulier dans un autre article : Macaire de Jérusalem (*x*) : Léonce de Césarée en Cappadoce, qui avoit beaucoup souffert pour la foi, & formé plusieurs grands hommes, entre autres Grégoire, depuis évêque de Nazianze, pere de S. Grégoire le théologien : Pedore, évêque d'Héraclée en Thrace, que S. Athanase met parmi les hommes apostoliques : Protogene, évêque de Sardique, qui étoit dès-lors très-célebre : Cécilien de Carthage, dont nous avons parlé. On ne vit à Nicée aucun évêque du parti des Donatistes. Ils avoient pris occasion de la guerre de Licinius, pour exciter de grands troubles en Afrique, pendant que Constantin étoit occupé dans un pays si éloigné. Après sa victoire, il avoit résolu d'y envoyer des Orientaux, pour réunir les esprits, voyant que les Occidentaux

(*v*) [ Les Grecs font sa fête le 31 Octobre ; les Latins le 15 Juillet. ]

(*x*) [ Il sera parlé de celui-ci dans la succession des évêques de Jérusalem. ]

n'y avoient pas réussi. Mais la nouvelle qu'il reçut en même tems de la question de l'Arianisme, lui fit juger que les Orientaux eux-mêmes avoient plus besoin d'être réunis. La plûpart des évêques étant plus versés dans les saintes Lettres que dans les sciences humaines, avoient avec eux plusieurs laïcs exercés à la dialectique, pour parler dans la controverse. Parmi les trois cens dix-huit évêques qui s'étoient rendus à Nicée, il y en avoit vingt-deux qui favorisoient Arius, & qui dissimuloient soigneusement leurs erreurs.

XVIII. Conversion d'un philosophe. *Ibid. n. 7.*

Quelques philosophes païens se trouverent à Nicée, & entrerent en conversation avec les évêques. Les uns vouloient savoir quelle étoit la doctrine chrétienne : les autres indignés de voir combien elle faisoit de progrès, cherchoient à exciter des disputes entre les Chrétiens, & à les diviser. On dit qu'un vieillard du nombre des Confesseurs, simple laïc & qui n'avoit aucune étude, ne pouvant souffrir la fierté d'un de ces philosophes, s'attacha à lui parler. Philosophe, lui dit-il, écoute au nom de Jesus-Christ. Il n'y a qu'un Dieu Créateur du ciel & de la terre, de toutes les choses visibles & invisibles : qui a tout fait par la vertu de son Verbe, & a tout affermi par la sainteté de son esprit. Ce Verbe que nous appellons le Fils de Dieu, ayant pitié de la misere à laquelle les hommes sont réduits, a bien voulu naître d'une femme, converser avec les hommes, & mourir pour eux : il viendra encore pour juger chacun selon ses œuvres. Voilà ce que nous croyons sans curiosité. Ne te fatigue donc pas en vain pour chercher des raisons contre les vérités de la foi, ou pour comprendre le fond de ces mysteres. Répons-moi seulement si tu crois ces vérités. Le philosophe saisi tout à coup d'étonnement, dit : Je crois. Il rendit graces au saint vieillard, se fit Chrétien, & conseilla aux autres d'imiter son exemple, assurant avec serment qu'il s'étoit senti poussé par une vertu divine à se convertir.

XIX. Ouverture du concile. *Ibid. n. 8 & suiv.*

Avant le jour de la séance publique, les évêques tinrent des conférences particulieres, où ils appellerent Arius, qui expliqua toutes ses erreurs. Ils se bouchoient les oreilles, & rejettoient cette doctrine comme étrangere & éloignée de

la foi de l'Eglise. Cette opposition si marquée de la plûpart des évêques engagea les fauteurs d'Arius à travailler à brouiller tout, en donnant à l'empereur des mémoires contre ceux qui leur déplaisoient davantage. Constantin les brûla devant tout le monde, & pria les évêques de laisser tout ce qui étoit personnel, pour s'attacher à décider ce qui regardoit la foi. Le jour de la séance publique étant arrivé, tous ceux qui devoient assister au concile se rendirent dans la plus grande sale du palais impérial. Constantin y entra après tous les autres, rougissant, baissant les ieux & marchant modestement : & il ne s'assit qu'après que les évêques l'en eurent prié par un signe. L'évêque qui étoit à sa droite, fit un petit discours dans lequel il adressa la parole à l'empereur, & rendit graces à Dieu pour lui. L'empereur y répondit avec beaucoup de modestie, leur témoignant une grande joie de les voir tous rassemblés, & un extrême desir de les voir tous réunis. Il fit bien voir par sa conduite qu'il n'y venoit que comme témoin, & comme pour honorer de sa présence une assemblée qui lui paroissoit si vénérable.

XX. Examen de la doctrine. *Ibid. n. 21 & 22.*

L'empereur voulut que les évêques traitassent avec soin & avec une entiere liberté les questions de la foi. On peut dire que la vérité fut examinée dans ce concile selon toutes les regles, & qu'elle y fut décidée avec une pleine autorité. Les peres commencerent par examiner la doctrine d'Arius. On l'entendit lui-même, & il avança les mêmes blasphêmes en présence de l'empereur. Ce fut alors que l'erreur chancelante chercha à s'échapper à la faveur des subtilités dans lesquelles les Eusébiens tâcherent de l'envelopper. Mais la cabale du parti parut par une lettre d'Eusebe de Nicomédie qui fut couvert de confusion. Les évêques ne pouvant plus retenir le zele dont ils étoient animés, firent éclater leur indignation en faisant déchirer & la lettre d'Eusebe, & une formule impie que les Ariens eurent la hardiesse de présenter. Le concile, après avoir témoigné l'horreur qu'il avoit de l'hérésie d'Arius, voulut établir la doctrine de l'église. On commença donc par déclarer que Jesus-Christ est vrai Fils de Dieu, égal à son Pere, sa vertu, son image, subsistant

en

en lui, enfin vrai Dieu. Comme les Ariens féconds en subtilités trouvoient toujours moyen d'éluder ces expressions, le concile ne trouva pas de terme plus propre pour exprimer l'unité indivisible de nature, que le mot de *consubstantiel;* & ce mot, auquel S. Athanase eut le plus de part, fut depuis la terreur des Ariens.

XXI. Décision sur la foi. Symbole.

*Ibid. n.* 13 & 14.

Quand on fut convenu de ce mot, & des autres les plus propres pour exprimer la foi catholique, Osius en dressa la solemnelle profession, si connue depuis sous le nom de *Symbole du Concile de Nicée,* & Hermogenes depuis évêque de Césarée en Cappadoce l'écrivit. Il fut conçu en ces termes: » Nous croyons en un seul Dieu, Pere tout-puissant, Créa» teur de toutes choses, visibles & invisibles: & en un seul » Seigneur Jesus-Christ, Fils unique de Dieu, engendré du » Pere, c'est-à-dire, de la substance du Pere, Dieu de Dieu, » lumiere de lumiere, vrai Dieu de vrai Dieu: engendré & » non fait, consubstantiel au Pere: par qui toutes choses » ont été faites au ciel & en la terre: qui, pour nous autres » hommes, & pour notre salut, est descendu des cieux, s'est » incarné & fait homme: a souffert, est ressuscité le troisie» me jour, est monté aux cieux, & viendra juger les vivans » & les morts. Nous croyons aussi au S. Esprit. Quant à » ceux qui disent: Il y a eu un tems où le Fils de Dieu » n'étoit pas, & il n'étoit pas avant que d'être engendré; & » il a été tiré du néant: ou qui prétendent que le Fils de » Dieu est d'une autre hypostase, & d'une autre substance, » ou muable, ou altérable: la sainte église catholique & » apostolique leur dit anathême.»

Tous les évêques approuverent ce symbole & y souscrivirent, hors un petit nombre d'Ariens. Eusebe de Césarée qui avoit combattu la veille le mot de *consubstantiel*, l'accepta dans le concile. La crainte de la déposition engagea les autres à souscrire le symbole: la suite fera voir si c'étoit de bonne foi. Il n'y en eut que deux qui se laisserent déposer. La vérité reçut alors le témoignage le plus éclatant & le plus glorieux. Cette authentique décision fut un point fixe pour tous les vrais amateurs de la vérité: & quelque chose

qui pût arriver dans la suite, on étoit en sureté & à l'abri de la séduction, en s'y tenant fermement attaché.

XXII. Réglement sur la pâque. *Ibid. n. 14.*

Le concile régla ensuite que dans toute l'Eglise la fête de Pâque seroit célébrée le dimanche d'après le 14 de la lune de Mars. La définition commençoit par ces mots, *Nous avons résolu*, pour marquer que c'étoit un nouveau réglement de discipline; au lieu que la profession de foi n'étant qu'un témoignage de la croyance que l'Eglise avoit toujours eue, commençoit par ces mots: *Voici quelle est la foi de l'Eglise.* Cette remarque est de S. Athanase. Nous parlerons ailleurs des canons de discipline qui furent dressés à Nicée.

XXIII. Decret touchant les Méléciens. *Ibid. n. 15.*

Le concile voulut aussi pourvoir au schisme des Méléciens, qui divisoient l'Egypte depuis vingt-quatre ans, & fortifioient les Ariens par leur union avec eux. Mélece auteur de ce schisme étoit évêque de Lycopolis en Thébaïde; & ayant été convaincu d'avoir sacrifié aux idoles, il avoit été déposé dans un concile par Pierre d'Alexandrie. Il se sépara; & pour couvrir la honte de sa déposition, il publia des calomnies contre les évêques, qu'il accusoit de trop d'indulgence envers les apostats. Il avoit eu l'audace d'ordonner plusieurs évêques. Le concile de Nicée défendit de donner aucun pouvoir à Mélece à cause de son esprit indocile & entreprenant, de peur qu'il n'excitât de nouveaux troubles; mais pour ses sectateurs on les épargna, & on les reçut à condition qu'ils se soumettroient à l'Evêque d'Alexandrie. L'expérience fit voir ensuite qu'on avoit eu trop d'indulgence pour eux, & qu'il eût mieux valu ne les point recevoir du tout.

XXIV. Autres canons. *Ibid. n. 16 & suiv.*

Le concile fit aussi des canons ou des regles générales de discipline, non pour en établir une nouvelle, mais pour conserver l'ancienne qui se relâchoit. On défendit d'ordonner des néophytes & ceux qui auroient perdu la grace du baptême, quelque pénitence qu'ils eussent faite. On voit la division des Provinces établie, & le nom de *Métropolitain* donné à l'évêque de la capitale. Il est défendu, sous quelque prétexte que ce soit, à aucun évêque, prêtre ou diacre, de quitter une église pour passer dans une autre; car

l'abus des translations commençoit à s'introduire. Les évêques des trois grandes villes du monde, Rome, Alexandrie & Antioche, ont jurisdiction sur les provinces voisines. Il est parlé des différens degrés de pénitence, d'auditeurs, de prosternés, & de consistans. On défend de rebaptiser ceux qui avoient reçu le baptême des hérétiques qui gardoient la forme du baptême reçue par l'église (*y*).

**XXV. Conclusion du concile.**

Le concile, après avoir réglé ce qui regardoit la doctrine & la discipline, en fit part à toutes les églises par une lettre synodale qui leur étoit adressée, & particuliérement à celle d'Alexandrie comme la plus intéressée à tout ce qui se faisoit. Constantin écrivit en même tems deux lettres pour publier les ordonnances du concile, & les faire connoître à ceux qui n'y avoient pas assisté. Il y exhorta tout le monde à s'y conformer, & proposa la décision du concile comme un oracle divin, après lequel il n'y avoit plus à examiner; & pour empêcher le progrès de l'erreur, il condamna les écrits & la personne d'Arius, aussi-bien que tous ceux qui seroient convaincus d'avoir caché quelqu'un de ses écrits. C'est ainsi que l'empereur usoit de son autorité temporelle, pour exécuter le jugement de l'autorité spirituelle de l'Eglise.

Enfin les affaires du concile étant heureusement terminées, Constantin voulut traiter magnifiquement les évêques avant qu'ils se retirassent. Ce festin étoit pour eux un spectacle aussi agréable que nouveau. Ils croyoient voir une image du regne de Jesus-Christ, & plutôt un songe qu'une vérité. L'empereur, après le festin, leur fit de magnifiques présens à proportion de leur dignité. Quand ils furent prêts à se séparer, il leur parla pour prendre congé d'eux, & les exhorter à la paix, à l'union, & à la condescendance réciproque, & conclut en se recommandant à leurs prieres.

(*y*) [ Ou plutôt, comme on l'a déjà observé, (*Siecle III. Art. iv. n. 21. note* m) le concile ordonne de rebaptiser les Paulianistes, ou disciples de Paul de Samosate, qui ne regardoient Jesus-Christ que comme un pur homme, & qui ne baptisoient point au nom du Pere & du Fils & du S. Esprit; & il n'ordonne point de rebaptiser les Novatiens, parce que ceux-ci n'erroient ni dans la foi de la Trinité, ni dans la forme du baptême. ]

# ARTICLE V.

*Progrès de l'Arianisme. Travaux de S. Athanase. Caractere de ce grand homme.*

## I.

I. Préservatifs contre la séduction.

AVant le concile de Nicée, il falloit pour se garantir de la séduction, remonter jusqu'au tems qui avoit précédé Arius. La vérité régnoit en paix dans l'Eglise, avant que ce maître d'erreur eût répandu sa pernicieuse doctrine. Dès qu'il l'eut exposée clairement, on entendit le cri de l'ancienne foi qui repoussoit la nouveauté. S. Alexandre éleva sa voix avec force, & découvrit les ruses du serpent qui vouloit entrer dans l'Eglise. Arius vint à bout de gagner des évêques puissans. Il sut répandre des nuages sur une vérité aussi capitale que la divinité du Fils de Dieu. Il réussit à exciter une division si grande, qu'il n'y avoit qu'un concile général qui pût l'appaiser. Pour n'être point entraîné par la multitude de ceux que l'erreur emportoit, il suffisoit de se rappeller le premier moment auquel Arius troubla la paix de l'Eglise. Depuis le concile de Nicée, les défenseurs de la vérité remonteront seulement jusqu'à lui, & s'y attacheront d'autant plus fermement, que les partisans de l'erreur feront plus d'efforts pour le faire perdre de vûe. La vérité reçut dans cette auguste assemblée, les hommages qui lui étoient dûs. On lui rendit le plus éclatant témoignage; & son triomphe fut complet, tandis que l'erreur fut humiliée, & ses partisans confondus. Il est important de remarquer comment ils se releverent, & par quels moyens ils replongerent l'Eglise dans des maux plus grands encore que ceux qu'ils lui avoient causés avant le concile de Nicée.

II. Moyen employé par les Ariens pour gagner l'empereur.

Eusebe de Nicomédie ayant été convaincu de troubler l'Eglise, fut exilé avec Théognis, évêque de Nicée; mais trois ans après, ils furent rappellés l'un & l'autre par un événement fort singulier.

Après la mort de sainte Hélene, Constantin témoigna beaucoup d'affection à Constantia sa sœur, veuve de Licinius. Cette princesse avoit une grande confiance dans un prêtre qui favorisoit secrétement le parti d'Arius. Il fut long-tems sans lui en parler; mais quand il crut avoir assez acquis de crédit sur son esprit, il lui insinua qu'Arius étoit un saint homme que l'on avoit calomnié: il répétoit souvent la même chose; & enfin il réussit à lui persuader qu'Arius étoit innocent, & qu'on ne l'avoit condamné que parce qu'on n'avoit pas entendu sa doctrine. Constantia tomba malade de la maladie dont elle mourut; & dans les visites que Constantin lui rendoit pour la consoler & lui parler de piété, elle lui demanda pour derniere grace de prendre confiance en ce prêtre, & d'écouter ce qu'il lui diroit pour son salut. Cette priere d'une sœur mourante fit impression sur l'empereur, qui écouta le prêtre séducteur, & crut ce qu'il lui dit, qu'Eusebe & Théognis étoient innocens, & il les rappella de leur exil, [ ainsi qu'Arius. ] *Fl. tom. III. l. xj. n. 40.* AN 327 ou 328.

Voilà la source de tous les maux que nous allons voir. On ne sauroit assez admirer en cela la profonde malice de l'esprit de mensonge, qui emploie pour parvenir à ses fins les moyens les plus adroitement concertés. Il a trompé le directeur de Constantia. Ce directeur séduit la princesse qui prenoit ses conseils. Celle-ci gagne Constantin, qui ne peut s'empêcher d'être touché des dernieres paroles d'une sœur tendrement aimée, & dont le langage sembloit être celui de la piété.

III. Artifices des Ariens. Leurs progrès. *Ibid. n. 40. & suiv.* AN 328.

Dès qu'Eusebe de Nicomédie fut rentré dans son église, il ne songea qu'aux moyens de gagner les bonnes graces de l'empereur, & de s'attirer sa confiance. Il témoigna du zele pour la foi de Nicée, parce qu'il savoit que Constantin y étoit fort attaché: mais en même tems il fit entendre qu'Arius s'étoit mal expliqué; que dans le fond il pensoit comme le concile de Nicée. C'étoit une ruse & un mensonge; car la doctrine d'Arius étoit claire, & il suffisoit de jetter les ieux sur ses écrits pour se convaincre qu'ils n'avoient pas besoin de commentaire. S. Athanase, qui étoit devenu évêque d'A-

lexandrie, ne se laissa pas tromper. Il ne voulut ni recevoir Arius dans son église, ni lui permettre de rentrer à Alexandrie. Eusebe représenta à Constantin, qu'Arius étant dans de très-bons sentimens, il serviroit à ramener ceux qui avoient mal entendu sa doctrine ; & qu'ainsi il feroit une chose agréable à Dieu, en ordonnant à S. Athanase de le recevoir. Ce pernicieux conseil fut suivi, & l'empereur fit écrire à saint Athanase de recevoir Arius, sous peine d'être déposé. Saint Eustathe d'Antioche, dont le zele pour la vérité étoit très-connu des Ariens, éprouva le premier les effets de leur fureur.

AN 330. Ils le déposerent dans un concile, l'ayant fait accuser d'un crime honteux, auquel on ajoutoit le reproche général de Sabellianisme. Ils firent chasser en même tems d'autres saints évêques sous différens prétextes. Ils n'osoient dire clairement la vraie raison qui leur rendoit ces évêques odieux. Ils se contentoient de disputer en particulier sur la doctrine; de gagner le plus de monde qu'ils pouvoient, de calomnier tous ceux qui leur déplaisoient, & de rendre suspects ceux qu'ils savoient être parfaitement attachés à la foi de Nicée. S. Athanase fut le principal objet de leur haine : mais avant que d'exposer tout ce qu'ils lui firent souffrir, il est à-propos de tracer en peu de mots le portrait de cet intrépide défenseur de la vérité.

## I I.

IV. Caractere de S. Athanase. Son éloge. Son portrait.

On ne sauroit, dit S. Grégoire de Nazianze, louer S. Athanase sans louer la vertu même, parce que toutes les vertus ont été renfermées dans son ame, & ont paru avec éclat dans toutes ses actions. Entreprendre de faire l'éloge & l'histoire de sa vie, dit encore le même saint docteur, ce seroit vouloir écrire l'histoire de tout ce qui est arrivé dans l'Eglise pendant le siecle où il a vécu, tant est grande la part qu'il a prise à tout ce qui s'est passé, & tant étoit ardent le zele qu'il avoit pour faire connoître la vérité, & pour la défendre. Il étoit l'ame ou la matiere des conciles qui se sont tenus pendant sa vie. Il a toujours été à la tête de ceux qui défendoient la vérité, & l'objet de la fureur des hérétiques : sa réputation

a toujours été si grande, qu'aujourd'hui même nous ne comptons parmi les évêques d'une conduite irréprochable, que ceux qui sont demeurés attachés à sa communion & à sa défense.

S. Athanase naquit à Alexandrie d'une famille noble & riche. Nous n'avons rien de certain sur sa jeunesse; mais il faut qu'il ait reçu une excellente éducation, & qu'il ait eu, étant jeune, de grandes marques de sainteté, puisque saint Alexandre l'éleva de si bonne-heure à la dignité d'archidiacre, & le mena avec lui au concile de Nicée, où il donna des preuves de sa sagesse & de sa lumiere. Ce fut alors qu'il commença à être connu de l'empereur & de sa cour, & à devenir l'objet de la haine des Ariens & des Eusébiens, à cause de la clarté avec laquelle il démêloit toutes les vaines subtilités, dans lesquelles ils s'efforçoient d'envelopper leur erreur. Il eut le plus de part au mot de *consubstantiel*, & engagea les évêques à l'opposer à toutes les déclarations équivoques des Ariens; ce qui montre quelle étoit sa pénétration & son zele. S. Alexandre couronna tous les services qu'il avoit rendus à l'Eglise, en lui procurant un pasteur du mérite de saint Athanase. C'étoit un grand effet de la protection de Dieu sur son peuple, que d'élever sur le second siege de l'Eglise, un homme qui joignoit à une rare prudence & à une haute sagesse, une fermeté & une constance admirable.

Avant que de rapporter les principaux traits de la vie de cet intrépide défenseur de la foi, & d'examiner tout ce qu'il a fait pour le bien de son église particuliere, & pour celui de l'Eglise universelle, le lecteur me permettra de lui mettre sous les ieux le portrait que vient d'en faire tout récemment un habile maître.

Athanase étoit le plus grand homme de son siecle; & peut-être qu'à tout prendre, l'Eglise n'en a jamais eu de plus grand. Dieu qui le destinoit à combattre la plus terrible des hérésies, armée tout-à-la-fois de la subtilité de la dialectique & de la puissance des empereurs, avoit mis en lui tous les dons de la nature & de la grace, qui pouvoient le rendre propre à remplir cette haute destination. Il avoit l'esprit juste, vif, & pé-

*M. de la Bléterie. Vie de l'empereur Jovien.*

nétrant; le cœur généreux & désintéressé; une foi vive; une charité sans bornes; une humilité profonde; un christianisme mâle, simple, & noble comme l'Evangile; une éloquence naturelle, semée de traits perçans, forte de choses, allant droit au but, & d'une précision rare dans les Grecs de ce tems-là. L'austérité de sa vie rendoit la vertu respectable: sa douceur dans le commerce, la faisoit aimer. Le calme & la sérénité de son ame se peignoient sur son visage. Quoiqu'il ne fût pas d'une taille avantageuse, son extérieur avoit quelque chose de majestueux & de frappant. Il n'ignoroit pas les sciences profanes; mais il évitoit d'en faire parade. Habile dans la lettre des Ecritures, il en possédoit l'esprit. Jamais ni Grecs ni Romains n'aimerent autant la patrie, qu'Athanase aima l'Eglise, dont les intérêts furent toujours inséparables des siens. Une longue expérience l'avoit rompu aux affaires ecclésiastiques. Il avoit un coup-d'œil admirable pour appercevoir des ressources, même humaines, quand tout paroissoit désespéré. Menacé de l'exil lorsqu'il étoit dans son siege, & de la mort lorsqu'il étoit en exil, il lutta pendant près de cinquante ans contre une ligue d'hommes subtils en raisonnemens, profonds en intrigues, courtisans déliés, maîtres du prince, arbitres de la faveur & de la disgrace, calomniateurs infatigables, barbares persécuteurs. Il les déconcerta, les confondit, & leur échappa toujours, sans leur donner la consolation de lui voir faire une fausse démarche; il les fit trembler, lors même qu'il fuyoit devant eux, & qu'il étoit enseveli tout vivant dans le tombeau de son pere. Il lisoit dans les cœurs & dans l'avenir. Quelques Catholiques étoient persuadés que Dieu lui révéloit les desseins de ses ennemis; & les Ariens l'accusoient de magie, tant il est vrai que sa prudence étoit une espece de divination. Personne ne discerna mieux que lui les momens de se produire, ou de se cacher; ceux de la parole, ou du silence; de l'action, ou du repos. Il sut trouver une nouvelle patrie dans les lieux de son exil; & le même crédit, à l'extrémité des Gaules, dans la ville de Treves, qu'en Egypte, & dans le sein même d'Alexandrie; entretenir des correspondances; ménager des protections; lier entre

tre eux les orthodoxes ; encourager les plus timides ; d'un foible ami ne se faire jamais un ennemi ; excuser les foiblesses avec une charité & une bonté d'ame, qui font sentir que s'il condamnoit les voies de rigueur en matiere de religion, c'étoit moins par intérêt, que par principes & par caractere.

Ce que nous allons dire de son épiscopat, fera voir combien ce portrait est ressemblant.

## III.

V. Son épiscopat. AN 326.

S. Athanase avoit une telle idée de l'épiscopat, qu'ayant su le dessein qu'avoit S. Alexandre de le désigner pour son successeur, il s'absenta & se cacha. Mais il fut contraint par les évêques & par tout le peuple de recevoir une dignité, dont il étoit d'autant plus digne, qu'il s'en jugeoit plus indigne. Cette élection si canonique & si sainte, fut autorisée par des miracles. L'Esprit de Dieu la fit connoître à S. Pacôme, & lui révéla qu'Athanase seroit la colonne & la lampe de l'Eglise. Après qu'il eut été élevé à une place si éminente, dit S. Grégoire de Nazianze, on ne le vit point s'enfler d'une vaine joie, comme il arrive à ceux qui entreprennent de purifier les autres, avant que de s'être purifiés eux-mêmes. On remarquoit en lui une sincere & profonde humilité. Il étoit plein de bonté, & parloit avec une douceur qui charmoit tout le monde : infatigable dans les veilles & dans le chant des pseaumes, il jeûnoit & prioit comme s'il n'eût point eu de corps. Il étoit le protecteur déclaré de tous ceux qui étoient dans l'affliction. Il avoit un front d'airain pour les grands & les superbes, & des entrailles vraiment paternelles pour les humbles & les petits. Il s'appliquoit continuellement à la prédication & à toutes les fonctions épiscopales, & étendoit ses soins à tout. Il ne renfermoit point sa charité & sa sollicitude pastorale dans l'étendue d'Alexandrie ; il alloit souvent visiter les villes qui étoient de son diocese, accompagné des prêtres, des diacres, & d'une grande partie du peuple du canton où il étoit. Il visitoit aussi les dioce-

ses de l'Egypte & de la Thébaïde, toujours suivi de beaucoup de personnes, & monté sur un âne.

Dieu lui donna dans les premieres années de son épiscopat, une sensible consolation, en le rendant le pere d'un nouvel apôtre en la personne de S. Frumence, qu'il ordonna évêque, & qu'il renvoya en Ethiopie, où il avoit déjà répandu la semence de l'Evangile. Nous savons peu de chose du commencement de l'épiscopat de S. Athanase; & les historiens de sa vie ne sont point entrés dans un grand détail de sa vie pastorale, ne s'étant presque attachés qu'à ses persécutions, qui sont la plus grande, la plus célebre, & la plus glorieuse partie de sa vie.

VI. Calomnies répandues par ses ennemis. *Fl. tome III. l. xj. n. 42 & 47.*

Les Méléciens exercerent les premiers sa patience. Ils continuerent, après la mort de Mélece, de diviser les peuples, & de remplir l'Egypte de factions & de schismes. Saint Athanase, qui brûloit d'amour & de zele pour l'Eglise, employa toute sorte de moyens pour les faire rentrer dans son sein. L'instruction, les exhortations, les prieres, toutes les voies de douceur étant inutiles, il eut recours aux menaces, & fit usage de son autorité. Mais tout ce qu'il fit pour tâcher de les sauver, ne servit qu'à les irriter, & à leur faire désirer la perte d'un pasteur si charitable. Les Ariens profiterent de cette disposition des Méléciens, pour les engager à répandre diverses calomnies contre S. Athanase. Leur dessein en cela étoit de pouvoir être juges, sentant qu'ils n'auroient pu prendre cette qualité, s'ils eussent été ses accusateurs. L'empereur ayant reconnu les impostures des Méléciens, les condamna avec indignation.

VII. Convocation du conciliabule de Tyr. *Ibid. n. 42.* AN 331.

Eusebe de Nicomédie & ceux de son parti, ne se découragerent point, parce qu'ils connoissoient le foible de Constantin, qui n'avoit pas la fermeté d'esprit si nécessaire à ceux qui sont dans les grandes places. Les Méléciens, par le conseil de cet évêque factieux, intenterent donc de nouvelles accusations contre S. Athanase; & en même tems Eusebe fit entendre à l'empereur, qu'il falloit du-moins faire examiner si des accusations si graves étoient fondées, & que son zele pour la gloire de l'Eglise devoit le porter à convoquer un

concile, pour en faire un sérieux examen. L'empereur écouta ce fourbe qui abusoit de sa confiance, & indiqua un concile à Césarée, & ensuite à Tyr, & envoya un ordre absolu à S. Athanase de s'y rendre. Le saint évêque obéit; mais avant que de partir, il prit les mesures convenables pour empêcher les ennemis de la vérité de prévaloir. Il mena avec lui un grand nombre d'évêques Catholiques, & sur-tout ceux qui avoient assisté au concile de Nicée, & qui avoient confessé Jesus-Christ dans les persécutions. Comme il n'étoit point encore tems d'attaquer pleinement la foi, parce qu'on se fût attiré l'indignation de la multitude, & sur-tout de l'empereur, & qu'on vouloit seulement rendre suspect S. Athanase, on ne l'accusa point d'enseigner aucune erreur: mais on disoit qu'il avoit brisé un calice, tué un évêque nommé Arsene, abattu une église. On compte plus de cinquante évêques Ariens dans ce concile de Tyr, qui fut un vrai brigandage, & dans lequel tous ces évêques, partisans d'Arius, se porterent à des excès qui paroîtroient incroyables, si l'on ne savoit que des hommes possédés de l'esprit d'erreur, sont capables de tout.

VIII. S. Athanase y est condamné. *Ibid. n. 48 & suiv.* AN 335.

S. Athanase donna dans cette assemblée d'iniquité, des preuves de sa douceur & de sa modération: il écouta patiemment tout ce que l'on dit contre lui; & ensuite il détruisit toutes les calomnies avec une tranquillité & une sagesse merveilleuses. Il avoit amené avec lui vingt-neuf (z) évêques d'Egypte, entr'autres les illustres confesseurs, Paphnuce & Potamon. Comme on faisoit tenir debout S. Athanase comme un accusé devant ses juges, Potamon ne le put souffrir; une telle indignité lui fit répandre des larmes; & adressant la parole à Eusebe de Césarée, il lui dit tout haut: Quoi, Eusebe, vous êtes assis pour juger Athanase? Le peut-on souffrir? N'étions-nous pas en prison ensemble pendant la persécution? Pour moi j'y perdis un œil: vous êtes sain & entier, comment vous en êtes-vous donc tiré? Eusebe se leva à l'instant, & sortit de l'assemblée en se plaignant de la prétendue tyrannie de S. Athanase & de ses défenseurs.

(z) [M. Fleury dit, *quarante-neuf.*]

Paphnuce de son côté s'adressa à Maxime de Jérusalem; & traversant l'assemblée, il le prit par la main, & lui dit: Puisque nous portons les mêmes marques de ce que nous avons souffert pour Jesus-Christ, ne restons pas dans l'assemblée des méchans. Il le fit sortir, l'instruisit de toute la cabale, & le joignit pour toujours à S. Athanase. Ces mêmes évêques, à qui les plus horribles calomnies ne coutoient rien, faisoient paroître un grand zele pour la religion. Après avoir prononcé contre S. Athanase une sentence de déposition, ils passerent de Tyr à Jérusalem pour y célébrer la dédicace de la magnifique église du S. Sépulcre, que sainte Hélene avoit fait bâtir. Ils occupoient les fideles de divers exercices de piété; & Eusebe de Césarée se signala sur-tout par les discours qu'il fit en l'honneur de la religion.

IX. Témoignages rendus à son innocence. *Ibid.*

Cependant les défenseurs de la vérité firent ce qui étoit en leur pouvoir, pour empêcher que l'empereur n'autorisât le conciliabule de Tyr. Près de cinquante évêques protesterent contre cette assemblée. Le Clergé d'Alexandrie protesta de même: les simples fideles, & sur-tout les vierges, donnerent des marques de leur attachement à leur saint pasteur, qui n'étoit calomnié par les Ariens, que parce qu'ils n'espéroient pas pouvoir jamais le faire entrer dans leur parti. S. Athanase déposé à Tyr, alla en diligence à Constantinople se plaindre à l'empereur de l'injustice & de la violence des Eusébiens ses calomniateurs; & il eut le courage de se présenter devant lui, lorsqu'il entroit à cheval dans la ville, & de lui demander justice devant tout le monde. Constantin refusoit de l'écouter, ne voulant point communiquer avec un homme qu'il regardoit comme condamné par une assemblée d'évêques, dont il avoit une idée très-avantageuse, & peu s'en fallut qu'il ne le fit chasser de sa présence. Alors S. Athanase lui dit hardiment ces terribles paroles: Le Seigneur nous jugera vous & moi, & vous lui rendrez compte de votre union avec ceux qui m'oppriment par leurs calomnies. Le saint évêque ajouta, qu'il ne demandoit aucune grace, mais une rigoureuse justice, & qu'il desiroit seulement que l'empereur fût témoin de la maniere dont il se justifieroit devant ses ac-

cusateurs. Cette proposition parut raisonnable à Constantin, & conforme au desir qu'il avoit de décider sur ces sortes d'affaires. Il fit donc donner ordre aux évêques qui étoient assemblés à Jérusalem, de se rendre à Constantinople. Ils se garderent bien de venir tous, quoique l'ordre le portât expressément. Mais les Eusébiens firent ensorte qu'il n'y eût que six députés; les deux Eusebes, Théognis de Nicée, Patrophile, Ursace, & Valens: les autres se retirerent à leurs églises.

X.
Sur de nouvelles calomnies, il est exilé.
*Ibid. n. 56.*

Ces députés qui étoient les plus habiles & les plus artificieux du parti, ne parlerent plus ni du calice brisé, ni d'Arsene tué; mais ils inventerent une nouvelle calomnie. Comme ils savoient que Constantin étoit très-jaloux de sa nouvelle ville de Constantinople, qui ne pouvoit subsister sans les convois de l'Egypte, & qu'il avoit fait trancher la tête au philosophe Sopater, qu'il chérissoit auparavant, parce que ce philosophe fut soupçonné d'avoir empêché qu'on ne portât des vivres à Constantinople, ils accuserent S. Athanase de ce même crime. Ces fourbes n'ignoroient pas qu'ils prenoient l'empereur par son foible, en témoignant du zele pour une ville qui lui étoit si chere. Cette accusation fit gémir saint Athanase, qui protesta que c'étoit une pure calomnie. Comment, ajouta-t-il, aurois-je un tel pouvoir, moi qui suis pauvre & un simple particulier? Mais Eusebe de Nicomédie soutint publiquement la calomnie; & pour la rendre vraisemblable, il jura qu'Athanase étoit riche, puissant & capable de tout entreprendre. L'empereur ajouta foi à tous ces évêques qui lui paroissoient pleins de zele pour la religion, & incapables d'une aussi détestable intrigue que celle que leur reprochoit S. Athanase. Il crut faire grace au saint évêque si indignement calomnié, de ne pas le condamner à mort; il se contenta de l'exiler à Treves, qui étoit alors la capitale des Gaules, c'est-à-dire, à près de huit cens lieues d'Alexandrie. Constantin méritoit bien par toutes les fautes qu'il avoit déjà faites, de tomber dans celle-ci. Combien l'esprit de sagesse & de discernement est-il nécessaire à ceux qui ont en main la souveraine autorité! A quelles injustices

ne peuvent-ils point se prêter, avec les meilleures intentions, lorsque la lumiere de l'Esprit de Dieu ne leur fait point distinguer ceux qui sont véritablement gens de bien, de ceux qui n'ont que l'apparence & le masque de la vertu!

XI. Il est bien reçu par saint Maximin de Treves. *Ibid.* AN 336.

Les Eusébiens firent exiler en même tems quatre prêtres de l'église d'Alexandrie, & voulurent établir un autre évêque à la place de S. Athanase; mais l'empereur refusa d'y envoyer celui qu'ils avoient choisi. S. Athanase arriva à Treves au commencement de Février de l'an 336. Cette ville étoit le séjour ordinaire des gouverneurs, ou même des empereurs quand ils étoient dans les Gaules; parce qu'ils étoient en guerre avec les peuples de Germanie, qui faisoient des efforts continuels pour entrer sur les terres des Romains. L'évêque de Treves étoit S. Maximin, illustre par la pureté de sa foi, par la sainteté de ses mœurs, & par ses miracles. Il étoit né à Poitiers d'une famille noble, & avoit été attiré à Treves, comme plusieurs autres, par l'évêque Agritius, qui l'éleva sous sa discipline, & l'appella aux fonctions ecclésiastiques. Après sa mort, S. Maximin fut élu pour lui succéder, par les suffrages du clergé & du peuple, & par l'approbation des évêques voisins. Il reçut avec respect S. Athanase, quoiqu'exilé par l'empereur. Constantin le jeune qui commandoit dans les Gaules, & qui résidoit à Treves, traitoit aussi fort honorablement cet illustre exilé, & lui fournissoit abondamment toutes les choses dont il pouvoit avoir besoin. Outre sa grande réputation, il étoit encore porté à le respecter par l'affection qu'il savoit que son peuple d'Alexandrie avoit pour lui, & par la dignité de son extérieur.

## IV.

XII. Concile de Constantinople, où Marcel d'Ancyre est déposé, & Arius reçu. *Ibid. n. 57 & 58.* AN 336.

Les Eusébiens ne furent point satisfaits de l'exil de saint Athanase; ils voulurent aussi faire recevoir Arius d'une maniere éclatante dans Constantinople. Ils firent convoquer pour cela dans cette ville un concile de diverses provinces, du Pont, de Cappadoce, d'Asie, de Phrygie, de Bithynie, de Thrace, & d'autres parties de l'Europe. S. Alexandre,

évêque de Constantinople, voyant que les Eusébiens y dominoient, s'efforça de les faire séparer; mais il ne le put. On y traita l'affaire de Marcel, évêque d'Ancyre, qui avoit toujours été fort attaché à S. Athanase, & avoit témoigné beaucoup de zele contre l'erreur d'Arius, & contre les intrigues des Eusébiens. Ceux-ci l'accusoient de Sabellianisme, qui étoit le reproche ordinaire qu'ils faisoient aux Catholiques. Ils le firent déposer & excommunier, & mirent en sa place Basile qui avoit la réputation d'être éloquent & capable d'instruire. Ils crurent en le faisant évêque, donner un puissant appui à leur hérésie. En même tems ils dresserent une exposition de leur foi, opposée aux prétendues erreurs de Marcel, & l'envoyerent aux évêques d'Orient, pour leur apprendre en quel sens ils avoient approuvé le mot de *consubstantiel.* Car n'osant combattre ouvertement le symbole de Nicée, auquel l'empereur étoit attaché, ils tâchoient de l'éluder par des explications captieuses.

Mais le but principal des Eusébiens dans ce concile de Constantinople, étoit, comme nous l'avons dit, le rétablissement d'Arius. Il étoit présent, & l'empereur l'avoit fait venir pour rendre compte de sa conduite. Car après qu'il eut été reçu à Jérusalem, il alla à Alexandrie, espérant profiter de l'absence de S. Athanase pour rentrer dans l'Eglise. Mais le peuple Catholique ne l'y put souffrir; & comme il avoit beaucoup de partisans, il s'excita de grands troubles qui engagerent Constantin à faire venir Arius à Constantinople. Le saint évêque Alexandre, alors âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, n'ayant pû empêcher l'empereur de faire venir Arius, déclara fortement qu'il ne le recevroit pas dans son église. Les Eusébiens le prioient d'avoir compassion de ce prêtre, & de le recevoir en esprit de paix. Ils le faisoient aussi solliciter par d'autres, qui ne s'appercevant pas de leur malice, venoient de bonne foi faire au saint évêque de grands éloges de la douceur d'Arius. (a) Cet artifice ne réussissant pas, les Eusébiens s'emporterent contre S. Alexandre, & le menacerent de le faire déposer lui-même, d'obtenir un ordre

(a) [ M. Fleury dit simplement, *de grands éloges de la douceur.*]

pour le reléguer bien loin, & de mettre en sa place un autre évêque, qui recevroit Arius & ses défenseurs.

XIII. Efforts des Eusébiens pour faire triompher Arius.

*Ibid.*

L'exil de S. Athanase montroit quel étoit leur crédit à la cour, & l'Eglise sembloit réduite à une terrible extrémité. Alors S. Jacques de Nisibe qui se trouva à Constantinople, conseilla aux fideles d'avoir recours à Dieu, & de faire pendant sept jours des jeûnes & de ferventes prieres. Comme on savoit qu'il avoit le don des miracles & de prophétie, son conseil fut suivi. S. Alexandre donna l'exemple à son peuple; & voyant que tous les discours & les raisons n'arrêtoient pas le mal, il laissa les Eusébiens se donner de grands mouvemens, & mettre en œuvre toutes sortes d'intrigues. Pour lui il s'enferma seul dans l'église, se prosterna au pied de l'autel, pria avec larmes, & continua pendant plusieurs nuits à demander à Dieu de venir au secours de son église par quelque signe éclatant.

Pendant que le saint évêque sollicitoit ainsi auprès de la divine miséricorde, les Eusébiens agissoient puissamment à la cour de l'empereur, & lui persuaderent qu'Arius soutenoit la doctrine de l'Eglise. Constantin voulant s'en assurer, fit venir Arius dans son palais, & lui demanda s'il suivoit la foi de Nicée. Arius assura qu'il n'en avoit point d'autre. Constantin lui demanda sa profession de foi par écrit. Arius la donna aussi-tôt. Elle étoit dressée avec un tel artifice, que l'hérésie ne se montroit point, & qu'on n'y voyoit que des paroles de l'Ecriture. Constantin lui fit jurer qu'il n'avoit point d'autre doctrine; & trompé par ce serment, il manda l'évêque Alexandre, & lui dit qu'il falloit tendre la main à un homme qui cherchoit à se sauver. S. Alexandre s'efforça de détromper l'empereur; mais voyant qu'il ne faisoit que l'irriter par ses remontrances, il se tut & se retira.

XIV. Mort funeste d'Arius.

*Ibid.*

AN 336.

Le saint évêque & S. Jacques de Nisibe, vivement touchés de l'extrémité à laquelle l'Eglise se trouvoit réduite, & considérant que l'erreur avoit un si énorme crédit à la cour, & faisoit chaque jour de si étonnans progrès; qu'on répandoit par-tout de nouvelles formules, composées des paroles de l'Ecriture, mais où ne se trouvoit point le mot de *consubstantiel*,

*tiel*, & qui avoient pour but de faire perdre de vûe le concile de Nicée, & que ceux qui y étoient fermement attachés, étoient en proie aux partisans de l'erreur ; qu'il ne restoit plus enfin qu'à faire triompher Arius : ces saints, à la vûe de tous ces maux, redoublerent leurs instances auprès de Dieu. Ils lui représenterent en quel état étoit son héritage, & quel étoit l'audace des ennemis de la vérité. Cette priere fut exaucée. Pendant que les Eusébiens menoient comme en triomphe Arius dans les rues de Constantinople, pour le faire ensuite entrer solemnellement dans l'église, ce misérable eut un besoin naturel qui l'obligea de quitter son cortege, & d'aller dans un lieu public de commodité où on le trouva mort, ayant perdu une grande quantité de sang. Cet événement fut regardé par les fideles comme une marque sensible de la protection divine. Constantin ne put s'empêcher d'y voir le doigt de Dieu, ne douta point qu'Arius ne fût véritablement hérétique, & s'attacha plus que jamais à la foi de Nicée. S. Athanase ayant appris à Treves cette mort funeste, fut fort éloigné d'insulter au malheur d'Arius : mais la joie qu'il eut de la protection que Dieu avoit accordée à son Eglise dans cette occasion, fut mêlée d'une humble frayeur à la vûe des jugemens terribles de Dieu.

## V.

XV. Etat de l'Arianisme sous Constantin.

Pendant les douze premieres années de l'épiscopat de S. Athanase, il n'y eut point proprement de combat direct sur la doctrine. Les Ariens avoient pour but d'établir leur doctrine impie ; mais ils n'osoient s'expliquer trop clairement Le terrein n'étoit point encore assez préparé. La mémoire du concile de Nicée étoit trop récente, & la foi de Constantin trop pure. Ils se bornerent donc à tâcher d'embrouiller la question, à jetter des nuages sur la décision de Nicée, & sur-tout à rendre suspects ceux qu'ils savoient être fermement attachés à la foi de la consubstantialité. C'est dans cette vûe qu'ils intenterent tant de calomnies contre S. Athanase, qui leur étoit odieux par son intrépidité. Combien ce grand

défenseur de la foi se fût-il épargné de traverses & de persécutions, pour peu qu'il eût voulu se prêter & entrer en quelque composition avec l'erreur! Constantin ne pouvoit se persuader que des hommes tels que les Eusebes, qui avoient un si grand extérieur de piété, fussent capables des plus horribles calomnies. Les remontrances du clergé & du peuple d'Alexandrie, les lettres de S. Antoine, les raisons si puissantes de S. Athanase & des autres saints évêques, rien ne fut capable de lui faire regarder comme des calomniateurs, ceux qui avoient eu l'art de gagner sa confiance. Que ne peuvent donc pas se promettre des hommes artificieux & politiques qui ont l'oreille des princes, puisqu'un empereur tel que Constantin a été surpris jusqu'à persécuter comme des brouillons & des ennemis de l'état, les plus saints & les plus zélés défenseurs de la vérité!

## V I.

XVI. Rayon de liberté après la mort de Constantin.

*Ibid. l. xij. n. 3 & suiv.*

AN 338.

Tel fut l'état de l'Arianisme depuis le concile de Nicée jusqu'à la mort de Constantin. Quel changement dans l'Eglise pendant l'espace de douze ans! A la fin du concile de Nicée, tout sembloit terminé & pacifié. L'erreur n'osoit parler, & se cachoit avec soin. Ses partisans avoient part à son humiliation. A la mort de Constantin toute l'église d'Orient est en feu, quoiqu'on ne répande pas publiquement & ouvertement la mauvaise doctrine : car on ne sauroit trop remarquer que pendant la vie de Constantin, les Ariens se bornerent à persécuter les gens de bien sous diverses calomnies personnelles, & à s'envelopper dans mille détours & mille subtilités.

Mais après la mort de Constantin, l'affaire changea de face. Les exilés étant rappellés, & les orthodoxes jouissant d'un peu de liberté, il fut aisé de voir par l'usage que l'on en fit, que tout ce qui s'étoit passé n'étoit que l'effet de l'intrigue, de la violence, & de la cabale. On se servit de ce rayon de liberté pour rendre à la vérité des témoignages que la persécution avoit étouffés.

XVII. Concile d'A-

Cent évêques s'assemblerent à Alexandrie, justifierent

pleinement S. Athanase, & écrivirent à tous les orthodoxes, afin d'être plus forts en se réunissant contre l'erreur. Tout se passa selon les regles dans ce concile; la liberté y régna, & tout s'y fit d'une maniere fort opposée à ce qui s'étoit fait trois (*b*) ans auparavant dans le concile de Tyr. Pendant plusieurs années, les Eusébiens avec tout leur crédit, n'avoient pu faire gagner à l'erreur un pouce de terrein, qu'en violant les regles; & un moment de liberté suffit aux défenseurs de la vérité, pour ébranler tout l'édifice que les Ariens avoient élevé avec des peines infinies, & avec la protection de la cour.

lexandrie en faveur de S. Athanase.

*Ibid. n. 8.*

AN 339 ou 340.

Tandis que S. Athanase & ceux qui lui étoient unis dans la défense de la vérité, prenoient des mesures pour affoiblir l'erreur & en arrêter le progrès, l'esprit séducteur ne s'endormoit pas, & il inspiroit de plus en plus son venin à ce même prêtre qui avoit autrefois trompé la princesse Constantia.

## VII.

XVIII. Les Eusébiens gagnent l'empereur Constance.

*Ibid. n. 2 & suiv.*

AN 338.

L'empereur Constantin ayant eu l'imprudence de confier son testament à ce prêtre hypocrite, lui laissa une grande autorité en le chargeant d'une commission si honorable. Ce prêtre Arien eut donc un grand crédit auprès de Constance, qui fut maître de l'Orient après la mort de son pere. Il gagna d'abord Eusebe, le premier des eunuques du palais, & le favori de Constance, & il infecta de son hérésie l'esprit de l'impératrice. L'autorité qu'il avoit à la cour, le mit en état de s'insinuer dans l'esprit des grands. Tantôt il déploroit avec douleur la tempête dont l'Eglise étoit agitée, & rejettoit tous ces troubles sur la malice de ceux qui avoient introduit dans l'Eglise le mot de *consubstantiel*, qui n'est point dans l'Ecriture: tantôt il louoit la vertu & la science des Eusebes, & des autres chefs du parti, en même tems qu'il condamnoit S. Athanase, le faisant passer pour un brouillon, lui & tous

(*b*) [Ou plutôt, ce concile d'Alexandrie n'ayant été tenu qu'en 339 ou 340, c'est-à-dire, après le retour de saint Athanase, dont il sera parlé au n. 19. c'étoit quatre ou cinq ans après le concile de Tyr.]

ceux qui lui étoient unis. Ces discours produisirent l'effet qu'il s'étoit proposé. On commença à douter de ce qu'il falloit penser du fond de l'affaire. Le doute passa de l'esprit du souverain dans celui des grands de sa cour. On disputoit dans le palais & dans la ville, d'où le mal se répandoit dans les provinces.

Les Ariens se voyant appuyés du crédit de l'empereur Constance, & croyant avoir réussi à faire perdre de vûe le concile de Nicée, ils songerent à se rendre maîtres des grands sieges de l'Eglise. Ils s'emparerent de celui de Constantinople, sur lequel ils placerent Eusebe de Nicomédie après la mort de S. Alexandre. Ils vouloient aussi mettre un évêque de leur parti à la place de S. Athanase; mais l'empereur Constantin le jeune ne leur en donna pas le tems. Car il avoit renvoyé le saint évêque à son église, avec une lettre adressée au peuple catholique d'Alexandrie, où il dit, que le saint avoit été envoyé dans les Gaules, pour empêcher qu'il ne fût exposé à la fureur de ses ennemis; que l'intention du grand Constantin étoit de le rendre à son église, s'il n'eût été prévenu par la mort. Quand donc, ajouta-t-il, Athanase sera arrivé chez vous, vous connoîtrez combien nous l'avons honoré, & vous ne devez pas en être surpris, puisque nous y avons été portés par votre affliction que nous nous représentions, & par le respect qu'inspire la présence d'un si grand homme. Que la Providence divine vous conserve, mes chers freres.

XIX. Retour de S. Athanase à Alexandrie. *Ibid. n. 3 & suiv.* AN 339.

L'empereur Constance n'osa s'opposer au retour de saint Athanase. Il passa par la Syrie, arriva en Egypte, & rentra à Alexandrie, où il fut reçu avec une joie incroyable de tout le monde, du clergé & du peuple de la ville & de la campagne, qui accouroient en foule pour le voir. Toutes les églises retentissoient d'actions de graces. Les autres évêques qui avoient été chassés de leurs sieges, furent aussi rétablis.

Les Ariens se plaignirent hautement du retour de saint Athanase, comme d'une entreprise contre la discipline de l'Eglise, disant qu'il ne pouvoit être rétabli que par l'autorité d'un concile, après avoir été condamné par celui de Tyr.

Ils inventerent contre lui de nouvelles calomnies, & le citerent à Rome, afin de se rendre favorable le pape & les évêques d'Occident par cette marque de confiance, & afin d'obtenir une condamnation d'autant plus aisément, qu'on étoit plus éloigné des lieux, & qu'il étoit plus difficile de connoître leurs intrigues & leurs violences. D'ailleurs ils sentoient combien un jugement contre S. Athanase, prononcé par le pape, auroit de poids, sur-tout dans l'Occident. S. Athanase qui savoit que l'erreur avoit beaucoup moins de crédit en Occident qu'en Orient, ne fit pas de difficulté d'aller à Rome, pour mettre au fait de tout ce qui s'étoit passé, le pape & les Occidentaux, & pour les affermir dans la foi, en leur découvrant le caractere de ceux qui l'attaquoient. Ceux-ci déconcertés de voir que tout se passeroit à Rome selon les regles, éluderent ce concile, sous prétexte qu'il étoit nécessaire qu'ils allassent à Antioche pour la dédicace d'une église.

L'absence des Ariens n'empêcha pas le pape Jules d'examiner la cause de S. Athanase & de le justifier. Cet événement donna quelque consolation aux défenseurs de la vérité, qui avoient été fort affligés de la mort du jeune Constantin, protecteur déclaré de S. Athanase & de la cause de l'Eglise.

XX. Il est justifié à Rome. *Ibid. n. 22.* AN 341.

## VIII.

Les Eusébiens de leur côté s'étant rendus à Antioche, y tinrent un concile de près de cent évêques, & déposerent S. Athanase. Lorsque les Ariens avoient quelque injustice à commettre, ils se servoient ordinairement de l'occasion d'une solemnité ou de la dédicace d'une église. Ainsi leurs entreprises ne paroissoient point préméditées, & ils espéroient gagner les fideles, en faisant paroître beaucoup de zele pour tout l'extérieur de la Religion. Pouvoit-on croire en effet que des évêques si appliqués à élever des temples magnifiques à Jesus-Christ, travailloient de tout leur pouvoir à obscurcir & à faire disparoître la doctrine de sa consubstantialité avec son Pere? Ils ne firent point un crime à S. Athanase de

XXI. Il est déposé dans un concile d'Antioche. *Ibid. n. 10 & suiv.* AN 341.

ſon attachement au concile de Nicée; mais ils renouvellerent les anciennes accuſations tant de fois réfutées. Ce caractere des Ariens eſt tout-à-fait remarquable. Ils revenoient ſans fin à de vieilles calomnies, dont l'impoſture avoit été miſe dans le dernier degré d'évidence; & ils les rappelloient avec autant de hardieſſe, que ſi on n'y eût jamais rien répondu. Ils propoſoient auſſi de nouvelles formules, afin d'obſcurcir de plus en plus la doctrine.

Après la dépoſition de S. Athanaſe, & l'ordination de Grégoire qui devoit remplir ſon ſiege, on condamna la doctrine de Marcel d'Ancyre, ſous prétexte de quelques expreſſions peu exactes, qui ſembloient favoriſer le Sabellianiſme. Qu'il étoit affligeant pour S. Athanaſe de voir un évêque zélé pour la foi contre les Ariens, leur donner quelque priſe, en ne s'énonçant point aſſez correctement! Quelle joie pour ceux-ci d'avoir une raiſon apparente pour faire diverſion, & pour inſinuer que tous ceux qui leur étoient contraires favoriſoient le Sabellianiſme! Combien y eut-il de perſonnes bien intentionnées d'ailleurs qui ſe laiſſerent donner le change, & à qui l'on fit regarder comme le ſeul mal qui fût dans l'Egliſe, les expreſſions dures de Marcel d'Ancyre!

## I X.

XXII. Progrès de la ſéduction. *Ibid. n. 11.*

Les Ariens propoſerent une profeſſion de foi du martyr S. Lucien, pour empêcher, diſoient-ils, le progrès de l'erreur de Marcel d'Ancyre. C'étoit une ruſe de leur part, & un prétexte pour faire diſparoître la déciſion du concile de Nicée. Quoiqu'il n'y ait rien dans cette formule du concile d'Antioche, qui marque diverſité d'eſſence & de nature entre le Pere & le Fils, cependant l'on n'y voit point le mot de *conſubſtantiel*; & c'eſt tout ce que les Ariens vouloient. La formule fut ſouſcrite par près de cent évêques; & elle fut enſuite très-célebre parmi ceux qui, ſans être purement Ariens, rejettoient le terme de *conſubſtantiel*. Tous ces nouveaux formulaires rendoient tous les jours la ſéduction plus grande & la ſituation des fideles plus affligeante. Il y avoit

des conciles pour S. Athanase; mais il y en avoit aussi contre lui. Les Ariens ne manquoient pas de raisons spécieuses, & capables de faire impression sur les esprits superficiels, qui sont toujours le plus grand nombre. En plusieurs occasions ils faisoient paroître un zele pour la Religion, qui donnoit d'eux une très-favorable idée à ceux qui ne connoissoient pas le fond de leur doctrine & la noirceur de leurs intrigues. Mais un fidele qui avoit le cœur droit, pouvoit se garantir de la séduction en demeurant attaché à la foi de Nicée, & en faisant attention à la violence & aux moyens indignes que l'on employoit contre ceux qui aimoient mieux souffrir tout, que d'abandonner le mot de *consubstantiel.*

Les Ariens ne se contenterent pas de faire souscrire des formules obscures à une multitude d'évêques d'Orient; ils envoyerent aussi des députés en Occident, pour obtenir des signatures: mais Dieu arrêta les effets de leur malice, en empêchant que l'empereur Constant leur fût favorable. Le zele qu'ils avoient pour répandre leur perverse doctrine, leur fit envoyer dans les Indes des missionnaires, dont le chef fut Théophile, zélé Arien, qui avoit embrassé la vie monastique, & qui avoit une grande réputation de vertu. Les Ariens l'ordonnerent évêque pour cette mission; ils l'élevoient jusqu'au ciel, & lui attribuoient le don des miracles. *Ibid. n. 31.*

XXIII. Profond artifice des partisans de l'erreur. Sublime sagesse de S. Athanase.

Les dernieres formules des Ariens étoient tout-à-fait spécieuses. On ne peut les condamner absolument; mais il étoit nécessaire alors de ne point omettre l'expression de *consubstantiel*, consacrée par le concile de Nicée. Ceux qui jugent des affaires de la Religion, comme de celles où la politique humaine peut avoir lieu, se seroient cru sans doute fort autorisés à l'abandonner. Un mot pour un autre, qu'importe, dès que la foi est à couvert? Que ne doit-on pas faire pour le bien de la paix? Cette difficulté pouvoit ébranler un grand nombre de personnes, d'ailleurs attachées à la saine doctrine. Il falloit donc avoir alors une grande lumiere, pour appercevoir les desseins cachés des Ariens, & une fermeté d'ame non-commune, pour ne se laisser toucher d'aucun

intérêt humain. C'étoit au reste une puissante consolation pour les fideles, de trouver un modele parfait de la maniere dont ils devoient se conduire, dans le second évêque de l'Eglise, lequel regardoit le concile de Nicée comme le flambeau qui devoit l'éclairer au milieu des obscurités dont on étoit environné. A la faveur de cette lumiere on ne pouvoit point s'égarer. C'étoit elle qui dirigeoit toutes les démarches de S. Athanase; & c'étoit à ce point fixe qu'il ramenoit sans cesse tous ceux de qui il pouvoit se faire entendre. Plus on étudiera cet intrépide défenseur de la vérité, plus on se convaincra qu'il est un parfait modele pour ceux qui sont chargés des affaires de l'Eglise dans les conjonctures les plus difficiles. Il ne faisoit aucune démarche qui ne fût nécessaire; & chaque entreprise étoit toujours proportionnée aux besoins actuels de l'Eglise. Quand les maux étoient extrêmes, il employoit les derniers remedes. Il savoit se rabaisser & user de condescendance, quand il le falloit; mais ce n'étoit jamais aux dépens des intérêts de Dieu, & il étoit disposé à verser tout son sang, plutôt que d'accorder un pouce de terrein aux ennemis de la vérité.

XXIV. Intrusion de Grégoire sur le siege d'Alexandrie. Zele de saint Athanase.

*Ibid. n. 14 & suiv.*

AN 341.

L'on n'avoit point encore vu depuis l'origine de l'Arianisme, d'excès qui approchât des impiétés qui se commirent à Alexandrie dans l'intrusion de Grégoire, que les Eusébiens avoient ordonné évêque dans le concile d'Antioche en la place de S. Athanase. On ne peut lire sans frémir les violences qui furent exercées alors. S. Athanase employa dans cette occasion les moyens les plus capables d'inspirer du zele aux plus insensibles. Il écrivit une lettre circulaire à tous les évêques orthodoxes, pour les instruire de ce qui étoit arrivé à Alexandrie. Il commença sa lettre par l'histoire de ce Lévite, qui ayant trouvé sa femme morte des effroyables outrages qu'elle avoit soufferts, la coupa en douze parties qu'il envoya à chacune des tribus d'Israël. S. Athanase comparoit la persécution présente à cet horrible désastre, & exhortoit tous les évêques à se réunir dans cette occasion pour secourir l'Eglise, & pour empêcher la corruption de la discipline & de la foi. Il les conjuroit de ne point laisser

*Juges, xix.*

périr

périr le dépôt qui leur avoit été confié, & de ne point permettre aux étrangers de s'emparer de l'héritage du Seigneur. On voit par ces paroles, que le progrès de la séduction n'avoit point affoibli l'idée qu'avoit le saint docteur de l'importance de la cause qu'il défendoit. Après avoir rapporté dans cette même lettre circulaire toutes les horreurs, toutes les abominations, tous les crimes qui s'étoient commis dans l'intrusion de Grégoire, S. Athanase ajoute ces paroles remarquables, qui montrent avec quel soin il étudioit toutes les démarches des ennemis de la vérité: C'est, dit-il, l'exécution d'un dessein que les Eusébiens méditent depuis long-tems.

XXV. Sa grande vertu.

S. Athanase ne se contentoit pas d'écrire & d'instruire en public & en particulier; il travailloit aussi à appaiser la colere de Dieu par des prieres continuelles. Pendant qu'il étoit à Rome, où il s'étoit rendu après l'intrusion de Grégoire, il vivoit avec quelques saints moines qu'il y avoit amenés, & il étoit presque toujours avec eux à l'église. Il y fit connoître la profession monastique, principalement par l'écrit qu'il avoit composé de la vie de S. Antoine, quoique ce saint vécût encore. Plusieurs personnes considérables, & entre autres Eutropia, tante des empereurs, avoient une grande estime pour cet illustre persécuté; & le pape Jules rendoit graces à Dieu de lui avoir fait connoître un si grand homme. Pendant que S. Athanase étoit à Rome, l'empereur Constant lui écrivit pour le prier de se rendre à Milan, sans lui marquer pourquoi il le faisoit venir. Il s'y tint un concile. *Ibid. n. 33.*

XXVI. Concile de Milan. *Ibid.* AN 346.

Les Orientaux qui y avoient envoyé des députés, pour faire approuver leur longue formule, ne reçurent de ce concile d'autre réponse que ces belles paroles: Nous nous contentons du symbole de Nicée, & nous ne cherchons rien au-delà. C'est ainsi que Dieu bénissoit le zele de S. Athanase, en faisant entrer plusieurs évêques dans sa maniere de penser, & en lui unissant de plus en plus tous ceux qui s'intéressoient véritablement aux biens & aux maux de l'Eglise.

Le pape Jules, conjointement avec Osius & S. Maximin de Treves, excita l'empereur Constant à demander à son frere Constance un concile d'Orient & d'Occident, afin de

réunir l'Eglise divisée, & de remédier à ses maux. Constance y consentit, & l'on convint de le tenir à Sardique en Illyrie, métropole des Daces, aux confins des deux empires.

## X.

XXVII. Concile de Sardique. Les Orientaux s'en retirent.

*Ibid. n. 34 & suiv.*

AN 347.

Le concile de Sardique est une époque célebre dans l'affaire de l'Arianisme. Il se tint l'an 347, & il fut l'effet d'une protection singuliere de Dieu sur son Eglise, & un remede proportionné à ses maux. On y fit en grand ce que S. Athanase n'avoit pu faire qu'en suivant les ouvertures que la Providence lui donnoit. Ce grand homme dans toutes ses démarches se proposoit trois objets; premiérement de ramener tous ceux qu'il pouvoit au concile de Nicée; secondement de détruire les accusations personnelles intentées contre lui; troisiémement enfin de faire connoître les Eusébiens tels qu'ils étoient. Ce sont ces mêmes objets que se proposerent les peres du concile de Sardique. Ayant été convoqué par le concours des deux empereurs, il s'y trouva des évêques de plus de trente-cinq provinces. Le pape Jules s'excusa d'y aller, sur la crainte que les schismatiques & les hérétiques ne profitassent de son absence pour nuire à son troupeau, & son excuse fut approuvée par le concile. Il envoya à sa place deux prêtres & un diacre. Les Eusébiens y allerent au nombre de près de quatre-vingts, avec deux des premiers officiers de l'empereur Constance. Ils espéroient y dominer par l'autorité séculiere, & engager dans leur parti un grand nombre d'Occidentaux; ensorte qu'ils regardoient ce concile comme devant faire triompher leur cause.

Mais quand ils virent qu'Osius étoit à la tête des Occidentaux [ qui étoient au nombre d'environ cent, ] & que ce concile seroit un jugement purement ecclésiastique; que tout s'y passeroit selon les regles, sans commissaires de l'empereur, & sans ordre de la cour, ils furent surpris & troublés. Voyant d'ailleurs S. Athanase comparoître hardiment, & apprenant que plusieurs églises avoient envoyé des députés avec les preuves de leurs violences, & que

deux évêques qui avoient fait le voyage avec eux, venoient de les quitter pour se joindre aux Occidentaux, à qui ils avoient découvert leurs fourberies & leurs allarmes, ils firent la meilleure contenance qu'ils purent; mais ils se renfermerent tous ensemble, & ils convinrent qu'il n'y avoit point pour eux de meilleur parti à prendre que de se retirer. Cependant il falloit trouver des prétextes pour couvrir la honte d'une retraite, dans de pareilles circonstances. Le premier qu'ils alléguerent, fut la prétendue nécessité où ils étoient d'obéir à un ordre de Constance, qui leur marquoit de venir promptement célébrer sa victoire sur les Perses. C'étoit vraisemblablement les deux officiers qui leur avoient fourni cette raison. Ils en sentirent la foiblesse, & se retrancherent à dire, qu'ils ne pouvoient en conscience entrer dans une assemblée, où l'on communiquoit avec des évêques déposés & excommuniés. On leur répliqua, que le concile ne pouvoit refuser sa communion à Athanase, qui depuis sa déposition au concile de Tyr, avoit été jugé innocent dans un concile d'Egypte de cent évêques, & depuis peu dans un concile tenu à Rome par le pape Jules; que tout ce qu'ils pouvoient demander étoit qu'on examinât l'affaire de nouveau, en oubliant tout ce qui s'étoit fait pour ou contre. Quoiqu'on les invitât, qu'on les pressât, qu'on les conjurât, ils demeurerent inflexibles, & se retirerent à Philippopolis en Thrace.

XXVIII. Jugement prononcé par les Occidentaux.

*Ibid. n.* 15 *& suiv.*

Le concile examina les trois objets qu'il s'étoit proposés: la foi Catholique, la cause de ceux que les Eusébiens accusoient, & les plaintes formées contre les Eusébiens eux-mêmes. Quelques-uns proposerent avec chaleur de dresser une nouvelle profession de foi; mais la proposition fut rejettée avec indignation par le concile. Il ordonna que l'on n'écriroit rien touchant la foi, & que l'on s'en tiendroit au concile de Nicée, dont le symbole étoit suffisant, pour ne donner aucun prétexte à ceux qui vouloient composer sans fin de nouveaux formulaires. On examina ensuite les accusations faites contre S. Athanase, qui fut pleinement justifié. Enfin la conduite des Eusébiens fut dévoilée, & le concile

prononça une sentence de condamnation contre leurs principaux chefs. Huit furent déposés & excommuniés, de même que Grégoire, usurpateur du siege d'Alexandrie. Le concile de Sardique déclara son jugement par quatre lettres synodales: l'une aux empereurs; l'autre à tous les évêques; la troisieme au pape Jules en particulier, & la quatrieme à l'église d'Alexandrie. Le concile fit plusieurs canons de discipline, qui sont fort importans, & que nous rapporterons dans un autre article. Tel fut le vrai concile de Sardique. Outre les évêques présens, qui étoient plus de cent, rassemblés de presque toutes les provinces d'Occident, plusieurs autres y souscrivirent sur les copies qui leur furent envoyées, & saint Athanase en compta plus de trois cens. Ce concile fut un triomphe éclatant pour la cause de la vérité. Qu'il est étonnant qu'après cela l'Arianisme ait pu reprendre faveur! Combien falloit-il que l'erreur eût fait de progrès en Orient!

## X I.

XXIX. Conciliabule de Philippopolis tenu par les Orientaux.

*Ibid. n. 40 & suiv.*

AN 347.

Les Orientaux qui s'étoient retirés de Sardique, s'arrêterent, comme nous l'avons dit, à Philippopolis en Thrace, sur les terres de Constance, assez près de Constantinople; & prétendant être le véritable concile, ils écrivirent une lettre circulaire à tous les évêques Catholiques: car c'est ainsi qu'ils nommoient ceux qu'ils se croyoient favorables. Ils commençoient dans leur lettre par se vanter d'un grand zele pour la discipline de l'Eglise, & pour la fermeté de ses jugemens. Ils faisoient ensuite une longue énumération des jugemens prononcés contre Marcel d'Ancyre & contre S. Athanase, & se plaignoient que le pape Jules & Osius eussent osé recevoir à leur communion des évêques jugés & déposés juridiquement. Quant à nous, continuent-ils, nous attachant à la discipline de l'Eglise, nous avons exigé qu'on chassât de l'assemblée ceux qui ont été condamnés, & qu'on ne communiquât point avec les pécheurs. Pour eux ils préferent, disent toujours les Orientaux, aux conciles tenus en Orient, le jugement de quelques évêques d'Occident, se faisant ainsi

juges des juges mêmes, & voulant retoucher au jugement de ceux qui sont déjà avec Dieu. Les Orientaux, ajoute la lettre, pourroient de même détruire ce que les Occidentaux auroient fait; mais nous nous en tenons aux regles que nos peres nous ont laissées. Ce que les conciles légitimes ont ordonné, doit demeurer ferme. On voit ici les commencemens de la jalousie des évêques d'Orient contre ceux d'Occident, dont nous verrons de si terribles effets dans toute la suite de l'histoire.

Ces quatre-vingts évêques tenoient ensuite un langage pathétique, déploroient les maux de l'Eglise, & faisoient un exposé de tout ce qu'ils prétendoient avoir souffert pour ses intérêts. Peut-on s'empêcher d'admirer quel étoit alors le langage de la séduction ? Ils terminerent leur lettre circulaire, en déclarant excommuniés le pape Jules, Osius, saint Maximin de Treves, outre S. Athanase & S. Paul de Constantinople. Cette entreprise étoit sans exemple, & l'on n'auroit jamais prévu que les Eusébiens dussent se porter à un tel excès de témérité.

XXX. Division entre l'Orient & l'Occident. *Ibid. n. 42.*

Depuis ces deux conciles l'église d'Orient fut quelque tems divisée de celle d'Occident. La borne de leur communion étoit celle des empires, le pas de Suques, qui est entre la Thrace & l'Illyrie. Quoique cette rupture n'ait point été universelle, & qu'elle ait duré peu de tems, c'est néanmoins un événement très-remarquable. L'on étoit fort embarrassé dans les occasions particulieres; car il n'étoit pas possible dans un tems de confusion, tel que celui-ci, de suivre la rigueur de la discipline par rapport à la communion & à la séparation. Tant que vécut l'empereur Constant, l'Occident fut tranquille. Il n'y avoit que trois évêques infectés de la mauvaise doctrine, & l'on veilloit exactement sur eux. Pour l'Orient, la division y étoit toujours grande, & l'on y disputoit sans fin.

## X I I.

XXXI. Retour de S. Athanase à Alexandrie.

Après la mort de Grégoire, usurpateur du siege d'Alexandrie, l'empereur Constant demanda à son frere Constance,

*Ibid. n. 50 & suiv.*
AN 349.

que S. Athanase fût rappellé dans son église. Constance aima mieux y consentir, que de s'exposer à une guerre civile. Il écrivit donc lui-même au saint évêque, & lui fit écrire par d'autres qu'il pouvoit venir en toute sûreté [ à Antioche, d'où il lui permit ensuite de retourner ] à Alexandrie. S. Athanase fit de grands biens pendant son voyage, & travailla par toutes les villes où il passa, à ramener les évêques qui s'étoient écartés de la doctrine de la consubstantialité. Il fut reçu à Alexandrie avec une joie incroyable du peuple & du clergé. On se répandoit en actions de graces, & les fideles profiterent du retour de leur pasteur pour se renouveller dans la piété. Plusieurs vierges Chrétiennes qui auparavant se destinoient au mariage, consacrerent à Jesus-Christ leur virginité. Plusieurs jeunes hommes se retirerent dans les déserts, pour ne s'occuper que du soin de leur salut. Les maris & les femmes se persuadoient l'un à l'autre de vacquer à la priere, selon le conseil de l'Apôtre. On s'appliquoit à toutes sortes de bonnes œuvres, & on donnoit comme à l'envi des marques de sa charité. L'émulation étoit telle, que chaque maison sembloit être une église destinée à la priere & à la pratique des vertus. Voilà les effets que produisoit alors la joie publique chez les Chrétiens. S. Athanase profita du calme dont il jouissoit, pour fortifier les fideles contre la grande épreuve qui devoit suivre la mort de l'empereur Constant.

---

# ARTICLE VI.

## *S. Hilaire de Poitiers, & plusieurs illustres Confesseurs.*

I.
S. Hilaire de Poitiers. Ses commencemens.

*Fl. tom. III. l. xiij. n. 42 & suiv.*
*Ceill. t. V. ch. j.*

### I.

SAint Hilaire étoit né à Poitiers d'une des plus illustres familles des Gaules. Il étudia les sciences profanes dans sa jeunesse, & s'appliqua particuliérement à l'éloquence. Mais il demeura long-tems dans les ténebres du paganisme ; & il étoit déjà dans un âge mur, lorsqu'il plut à Dieu de l'éclairer

des lumieres de la vérité. Il raconte lui-même, dans le premier livre de la Trinité, par quels dégrés il s'éleva jusqu'à la connoissance du vrai Dieu & de Jesus-Christ son Fils. Je cherchois, disoit-il, où pouvoit être le vrai bonheur de l'homme. Je connus aisément que les biens de la terre ne pouvoient rendre l'homme véritablement heureux. Je trouvois plus de solidité dans le sentiment de ceux qui rejettant les plaisirs du corps comme indignes de la noblesse de l'homme, lui proposoient de chercher son bonheur dans la connoissance de la vérité, & dans la pratique de la vertu. Mais quelque raisonnable que me parût ce sentiment, je n'en étois pas entiérement satisfait; & mon ame brûloit du desir de connoître ce Dieu l'auteur de mon être, afin de me consacrer à son service, de mettre en lui toute mon espérance, & de me reposer dans sa bonté comme dans un port assuré au milieu des agitations & des miseres de cette vie.

II. Sa conversion.

Je sentis d'abord, continue S. Hilaire, l'absurdité de tout ce que les païens enseignoient touchant la divinité; & plus j'y réfléchissois, plus je me persuadois qu'il ne pouvoit y avoir qu'un seul Dieu éternel, tout-puissant, immuable. J'étois plein de ces pensées, lorsque les livres de Moyse & des prophetes me tomberent entre les mains. Je fus charmé de ces paroles: *Je suis celui qui est.* Je connus par ces paroles & par d'autres endroits des prophetes, que l'être appartient essentiellement à Dieu, qui est la source de toute beauté, la beauté infinie; en un mot je compris que je devois le croire incompréhensible, & que je n'avois d'autre lumiere pour le connoître qu'une foi sans bornes. Les écrits des Evangélistes & des Apôtres, me découvrirent au-delà de ce que j'avois osé espérer. C'est ainsi que S. Hilaire rapporte les motifs & le progrès de sa conversion.

III. Son baptême.

La grace du baptême fit en lui un si grand changement, qu'il parut dès-lors aussi rempli de l'Esprit de Dieu, que les Chrétiens les plus parfaits. Il vivoit dans un recueillement & une attention continuelle sur lui-même, & il étoit plein de zele pour la pureté de la Religion Chrétienne; de sorte que n'étant encore que laïc, & même engagé dans le mariage,

il possédoit par avance la grace du sacerdoce auquel la providence le destinoit.

IV. Son épiscopat. AN 351. Le peuple de Poitiers touché des dons de grace & de science qui brilloient en lui, le choisit pour évêque, & le contraignit, malgré sa résistance, de se soumettre à l'ordination. Devenu chef du troupeau, il renonça plus parfaitement que jamais aux douceurs de la vie, & aux espérances du siecle, pour ne s'appliquer qu'aux devoirs d'un bon pasteur, & à la défense de la vérité, qui étoit alors cruellement persécutée par l'empereur Constance.

V. Son exil. S. Hilaire comprit qu'il devoit s'exposer à tout souffrir pour la foi. Il commença par adresser une requête à l'empereur, dans laquelle il le conjuroit d'arrêter les persécutions injustes que souffroient les défenseurs de la vérité. Il dénonça Saturnin d'Arles, & les autres protecteurs de l'hérésie, dans un concile tenu à Béziers. Mais comme ceux-ci dominoient dans ce concile, ils envoyerent à l'empereur une fausse relation de ce qui s'y passoit, sur laquelle ce prince exila saint Hilaire en Phrygie, avec Rhodane, évêque de Toulouse. Pendant son exil, le saint docteur soutint la foi avec une prudence admirable, soit dans le concile de Séleucie, soit à Constantinople. Les Ariens redoutant l'ardeur de son zele & la force de ses raisons, le dénoncerent à l'empereur comme un brouillon qu'il falloit renvoyer dans son pays.

VI. Son retour. Sa mort. Il revint donc à Poitiers avec le titre glorieux de confesseur de Jesus-Christ, accompagné de S. Martin, le plus illustre de ses disciples. S. Hilaire ne fut pas plutôt rétabli sur son siege, qu'il songea à remédier autant qu'il pouvoit aux maux de l'Eglise. Après de grands travaux, il mourut en paix dans son diocèse vers l'an 368. (c)

VII. Catalogue de ses ouvrages. Les ouvrages qui nous restent de S. Hilaire, sont, premiérement, un commentaire sur les pseaumes, où il développe le sens littéral & le sens spirituel; faisant voir que les pseaumes,

(c) [On croit que le jour de sa mort est le 13 Janvier: mais à cause de la concurrence de l'octave de l'Epiphanie, on remet sa fête au lendemain. M. Racine, dans sa Table chronologique, rapporte la mort de S. Hilaire en 367; & ceux qui la placent en cette année, croient que ce fut au commencement de Novembre. *Baillet, Vies des Saints, au 13 Janvier.*]

mes, comme les autres prophéties, ont pour objet principal Jesus-Christ, en qui & par qui toutes choses existent; & que toute la doctrine qui y est renfermée, n'a d'autre but que de nous le faire connoître.

Secondement, un commentaire sur l'évangile de S. Matthieu, divisé en trente-trois chapitres. Il n'y explique pas le texte tout entier, mais seulement ce qui lui paroît de plus remarquable. Dans tous ses autres ouvrages, il insiste continuellement sur la divinité de J. C. & ne laisse pas échapper la moindre occasion sans rappeller cette vérité capitale qui souffroit alors de si grandes contradictions : au lieu que dans son commentaire sur S. Matthieu, il passe légérement sur cette matiere ; ce qui fait juger qu'il le composa les premieres années de son épiscopat.

VIII. Ses livres de la Trinité.

Troisiémement, douze livres de la Trinité, dans lesquels il entreprit d'établir la consubstantialité du Pere & du Fils & du S. Esprit, contre toutes les hérésies, particuliérement contre les Ariens & les Sabelliens. S. Hilaire écrivit ce célebre ouvrage dans son exil en Phrygie. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, & à cause des pressans besoins de l'Eglise, que S. Hilaire se détermina à écrire sur une matiere qu'il savoit être au-dessus des expressions & de l'intelligence des hommes, & où la foi seule peut atteindre. Il se plaint en plus d'un endroit d'être forcé à ce travail, & il demande avec instance au Seigneur, non-seulement l'intelligence des divines Ecritures, mais encore les expressions convenables pour traiter dignement un sujet si sublime. Car il craignoit extrêmement qu'en entreprenant d'expliquer la foi de l'Eglise touchant le mystere de la Trinité, il ne tombât dans quelque faute. C'est ce qui lui fit prendre le parti de ne rien dire de lui-même, mais de suivre pas à pas les saintes Ecritures, en montrant l'abus que les hérétiques faisoient de certains passages qu'ils croyoient leur être favorables. Les anciens ont fort estimé cet ouvrage. Ils l'ont mis à la tête de tous ceux qu'il faut lire pour se confirmer dans la foi de l'Eglise sur la Trinité, pour se précautionner contre les pieges des héréti-

ques, & pour découvrir leurs ruses & leurs artifices. Ils en ont loué l'éloquence & approuvé la doctrine.

IX. Son traité des synodes.

Quatriémement, le livre des synodes & de la foi des Orientaux, avec l'apologie de ce livre. Le saint docteur y explique les différentes formules de foi que les Orientaux avoient faites depuis le concile de Nicée. Il l'envoya aux évêques de Gaule, qui le lui avoient demandé. Il fait voir que ces formules étoient tolérables, & qu'on ne devoit pas regarder comme Ariens ceux qui les recevoient. S. Hilaire mesura tellement ses expressions dans cet ouvrage, qu'il s'attira la confiance des Orientaux. Il excusoit en eux tout ce qui se pouvoit excuser, donnoit un bon sens à tout ce qui en étoit susceptible, pour les porter doucement à embrasser la vraie foi, & les empêcher de s'enfoncer plus avant dans l'erreur. Saint Hilaire poussa si loin sa modération à l'égard des Orientaux, que plusieurs personnes l'en blâmerent, comme s'il les avoit crus véritablement orthodoxes. Mais il se justifia de ce reproche, en disant nettement qu'il ne croyoit pas leurs formules exactes, & qu'il le témoignoit assez dans le livre même des synodes. En effet, en lisant avec attention cet ouvrage & les notes que S. Hilaire y ajouta, on voit que ce grand défenseur de la divinité du Verbe, n'a jamais prétendu approuver les différentes professions de foi dont il fait la discussion. Il recommande plus d'une fois qu'on ne juge de son sentiment que par la fin de son livre, où il se déclare absolument pour la consubstantialité. On ne sauroit trop remarquer que S. Hilaire écrivit ce livre des synodes dans un tems où les affaires ne paroissoient pas désespérées, & où, en tendant la main aux Orientaux, il se flattoit de les ramener par sa condescendance, & de les engager à rectifier ensuite ce qu'il y avoit de défectueux dans leurs formules. Mais après le concile de Rimini, il ne garda plus les mêmes ménagemens; & voyant l'usage que l'on faisoit de ces formules, il les regarda d'un œil bien différent, & posa pour principe que tout ce qui n'étoit point la foi de Nicée, étoit une perfidie & une impiété.

Nous avons aussi une lettre de S. Hilaire à sa fille Abra,

& une hymne du matin qu'il composa pour elle : un livre contre Auxence, évêque de Milan : divers fragmens du livre où il avoit fait l'histoire des conciles de Séleucie & de Rimini. Nous n'avons plus ses commentaires sur Job, sur la premiere épitre à Timothée, ni le livre qu'il avoit intitulé des mysteres, ni plusieurs de ses lettres.

X. Ses livres à l'empereur Constance.

Enfin il nous reste encore de S. Hilaire trois livres contre Constance. Les deux premiers sont des requêtes, dans lesquelles il fait une vive peinture des maux de l'Eglise, en adressant la parole à l'empereur, à qui il demandoit une audience publique pour confondre en sa présence les ennemis de la vérité. Voyant que l'empereur ne vouloit rien écouter de tout ce qui auroit pu lui ouvrir les ieux, il crut ne devoir plus rien ménager avec ce prince, mais pouvoir [ dans un troisieme livre ] rendre publique son impiété, afin d'empêcher que sous une apparence de zele, il ne continuât à engager les peuples dans l'erreur des Ariens. Ce remede étoit violent, mais nécessaire, eu égard aux maux de l'Eglise ; & le saint nous assure qu'il l'employa, non pour sa propre cause qu'il avoit toujours défendue avec modération, mais pour soutenir celle de Jesus-Christ. C'est pourquoi, uniquement attentif à relever les maux que l'empereur avoit faits à l'Eglise, le saint docteur avertit qu'il passe sous silence tous ses autres désordres & ses vices personnels. Quelques-uns ont censuré la dureté des expressions de S. Hilaire, ne considérant pas qu'elles étoient moins l'effet d'un zele excessif, que de son amour pour la vérité, & de l'ardeur de sa charité.

XI. Son troisieme livre contre Constance.

S. Hilaire adressa ce troisieme livre, non à Constance, mais aux évêques des Gaules. Il le composa avant la mort de cet empereur, comme il le dit formellement. S. Jérôme en met l'époque après la mort de Constance ; mais il mérite en cela moins de croyance que S. Hilaire qui le savoit mieux que personne, & qui dit exprès tout le contraire. Le bréviaire de Paris & celui de Cluni, rapportent le commencement de ce livre, pour servir d'homélie le jour de la fête du saint docteur. Ce livre commence ainsi : Il est tems de parler, puisque le tems de se taire est passé. Que les vrais pasteurs crient,

puisque les mercenaires ont pris la fuite. Mourons pour nos brebis, puisque les voleurs sont entrés, & que le lion veut tout dévorer. Disposons-nous au martyre, en faisant entendre par-tout nos cris, puisque satan a trouvé le secret de se transformer en ange de lumiere. L'épreuve à laquelle l'Eglise est maintenant exposée, est plus grande qu'aucune qu'elle ait jamais soufferte. La conduite de l'empereur & des autres protecteurs de l'erreur, a été annoncée dans cette prophétie de S. Paul, qu'il viendra un tems où les hommes ne pourront plus souffrir la saine doctrine. Après avoir regretté le tems de Néron & de Dece comme plus favorable aux défenseurs de la vérité, il ajoute ces paroles pleines de feu, mais d'un feu allumé dans son cœur par la charité, & par un zele de la vérité aussi ardent que le nôtre est froid. Je vous dis, Constance, ce que j'aurois dit à Néron, à Dece, & à Maximien : vous combattez contre Dieu ; vous persécutez les Saints ; vous abolissez la Religion. Voici ce qui est pour vous en particulier : Vous vous prétendez Chrétien, & vous êtes un nouvel ennemi de Jesus-Christ. Vous précédez l'antechrist, & vous opérez par avance ses mysteres. Vous vous mêlez d'établir des articles de foi, vous dont la vie est contraire aux maximes de la foi. Vous faites le docteur pour introduire des nouveautés profanes, au lieu de vous rendre disciple pour apprendre la piété. Vous donnez des évêchés à ceux de votre parti. Vous ôtez les bons pasteurs pour en mettre de scandaleux. Vous faites enfermer dans vos prisons les prêtres du Seigneur. Vous nous persécutez cruellement, sans vous charger de la haine de nous procurer des morts glorieuses. Vous êtes persécuteur, & vous ne faites point de martyrs. Néron, Dece, Maximien, nous avons de plus grandes obligations à votre cruauté, puisque le sang que vous avez répandu, a procuré la plus grande gloire aux martyrs.

*Tillemont, t. vj. p. 371.*

Mais vous, Constance, qui êtes plus cruel que ces anciens tyrans, vous nous faites plus de mal qu'eux ; & cependant vous nous ôtez la consolation d'arriver au martyre. Le démon votre pere, qui sait l'art de faire mourir les hommes, vous a appris à vaincre sans beaucoup combattre ; à égorger

les hommes sans épée; à être persécuteur sans en porter le nom; à faire dresser des professions de foi, sans avoir la foi. Si ce que je dis est faux, vous êtes une brebi de Jesus-Christ: mais si je n'ai rien dit que ce que vous avez fait, & ce que tout le monde fait, si je n'ai rien avancé qui ne soit aussi vrai qu'il est criminel, vous êtes un loup & un antechrist.

S. Hilaire nous apprend que l'empereur n'employoit pas seulement la violence contre les défenseurs de la vérité, mais qu'il y joignoit l'artifice & les caresses, comblant d'honneurs & procurant toutes sortes d'avantages temporels à ceux qui vouloient signer le formulaire contre S. Athanase, & les autres qui étoient favorables à l'erreur. Nous avons, dit-il, à combattre contre un ennemi qui nous flatte & nous caresse; qui nous offre des richesses pour nous donner la mort; qui nous comble d'honneurs pour nous rendre esclaves du démon; qui ne nous tranche point la tête avec une épée, mais qui fait mourir notre ame avec son or; qui nous flatte pour nous dominer; qui confesse Jesus-Christ pour le renoncer; qui sous prétexte de travailler à réunir les esprits, éloigne la véritable paix; qui bâtit des églises, afin de détruire la foi; qui ne parle que de vous, ô mon Dieu; qui a continuellement votre saint nom dans la bouche, & qui emploie toute son autorité pour empêcher que ceux qui savent que vous êtes Dieu, ne croient aussi que vous êtes Pere. C'est ainsi que l'amour de la vérité faisoit parler le plus grand docteur que l'église Gallicane ait jamais eu, quoique l'histoire nous le représente toujours comme étant d'un caractere plein de douceur & de modération. Sans examiner si ce livre de saint Hilaire fut envoyé à Constance ou non; il est du moins certain que le saint évêque l'avoit composé du vivant de l'empereur, & dans le dessein qu'il lui fût montré.

**XII. Eloges donnés à S. Hilaire.**

Le style de S. Hilaire est un peu obscur & difficile, parce qu'il se sert souvent de certaines façons de parler qui n'ont plus été en usage depuis le tems où il a vécu; & qu'étant le premier des Latins qui ait écrit pour la défense de la foi contre les Ariens, il a été comme obligé d'étudier les Grecs, & de rendre en sa langue leurs expressions & leurs argumens

contre ces hérétiques. Les plus savans docteurs de l'Eglise donnent à S. Hilaire les plus magnifiques éloges. S. Jérôme l'appelle la trompette des Latins contre l'Arianisme, le soutien de l'Eglise dans les plus violentes tempêtes. Il écrivit de sa main les plus longs ouvrages de ce saint évêque. S. Augustin dit que personne ne pouvoit ignorer cet évêque si vénérable, & ce défenseur si invincible de la foi, ce docteur si illustre des églises. Les auteurs ecclésiastiques l'appellent une des plus brillantes étoiles de l'Eglise, & disent que ce docteur profond & sublime, ce sage & prudent interprete des Ecritures, en développe les paraboles & les énigmes, entre dans leurs secrets, & enseigne ce qu'elles ont de plus profond & de plus caché.

XIII. Combien S. Hilaire parle dignement de la foi.

S. Hilaire est celui de l'antiquité qui a parlé plus dignement de la foi. La foi, dit-il, consiste dans la simplicité; elle est ennemie de toute curiosité. Dieu sait bien ce qu'il est, & il faut l'en croire sur sa parole. C'est par la Religion que nous devons le connoître, & la piété seule nous apprend à parler de lui. Il ne faut pas mesurer sur les lumieres de sa raison, mais sur l'étendue infinie de la foi, les merveilles que Dieu a opérées selon la magnificence de sa puissance éternelle. L'esprit comprend, dit encore cet homme si savant & si soumis, que le plus grand avantage qu'il ait reçu, & qui le mette plus en état de rendre à son Créateur un hommage & un honneur digne de lui, est que si Dieu est au-dessus de son intelligence, il n'est pas au-dessus de sa foi; que plus on borne son intelligence, plus on augmente le mérite & l'étendue de sa foi, & qu'on peut offrir à Dieu en cela une chose qui n'est pas moins infinie que lui-même, puisqu'elle l'est autant que sa nature est incompréhensible.

## II.

XIV. S. Eustathe d'Antioche. *Fl. tom. III. l. x. n. 28 & suiv.* AN 324.

S. Eustathe étoit de la ville de Side en Pamphylie. Son mérite le fit élever sur le siege de Bérée, & il s'y distingua entre les plus zélés défenseurs des dogmes apostoliques. C'est ce qui engagea S. Alexandre, évêque d'Alexandrie, à lui écrire au sujet d'Arius, afin d'être uni avec lui dans la guerre

qu'il avoit entrepriſe contre cet héréſiarque ; & S. Euſtathe y apporta autant de zele que de capacité. Vers l'an 324, il fut transféré de Bérée à Antioche, capitale de Syrie, par un conſentement général des évêques & du clergé de la province ; & quoique cette tranſlation ne fût pas conforme aux loix de l'Egliſe, on la lui fit enviſager comme venant de Dieu même, qui faiſoit entendre ſa voix par ce concours unanime de tant de ſaints évêques. La diſpenſe eſt légitime quand elle eſt rare, & qu'elle eſt uniquement fondée ſur le bien réel de l'Egliſe. Euſtathe avoit acquis le titre glorieux de confeſſeur dans les perſécutions, & il étoit également recommandable par la ſainteté de ſa vie, & par ſa doctrine. Il compoſa contre les Ariens pluſieurs ouvrages, que nous n'avons plus. Il ne ſe contentoit pas de conſerver pure ſon égliſe ; il envoyoit dans les autres des hommes capables d'inſtruire & d'encourager les fideles. Il aſſiſta au concile de Nicée, & l'on croit qu'il étoit aſſis le premier du côté droit dans la ſalle du concile ; que ce fut lui qui adreſſa la parole à Conſtantin, & le félicita de la grace que Dieu lui avoit faite d'accorder à l'Egliſe ſa protection.

Le ſaint évêque attaqua après le concile de Nicée, tous ceux qui s'éloignoient de ſa déciſion, & en particulier Euſebe de Céſarée. Celui-ci accuſoit, de ſon côté, Euſtathe d'introduire le Sabellianiſme ; car c'étoit le reproche ordinaire que faiſoient les Euſébiens à ceux qui étoient attachés à la doctrine de la conſubſtantialité. Les Ariens réſolurent de le perdre ; & Euſebe de Nicomédie, homme ſouple, inſinuant, capable d'intrigues, vint à-bout de le faire condamner dans une aſſemblée d'évêques vendus à l'injuſtice. Euſtathe fut accuſé d'un crime honteux, auquel on ajouta le reproche vague de Sabellianiſme. Les évêques Catholiques preſſerent Euſtathe de ne point obéir à une ſentence ſi injuſte. Le peuple même voulut l'en empêcher ; & il y eut une ſi grande réſiſtance, que les Ariens furent obligés de ſortir d'Antioche, & d'aller trouver Conſtantin, à qui ils perſuaderent tout ce qu'ils voulurent. Le ſaint évêque, avant que d'aller trouver l'empereur, qui l'avoit mandé, exhorta ſon peuple à demeurer fer-

me dans la vérité. Ses exhortations eurent tant de force, que ce peuple lui garda une fidélité qui ne put être ébranlée, ni par les artifices, ni par les violences des Ariens. Conſtantin exila S. Euſtathe dans la Thrace, où il mourut vers l'an 338. (*d*)

XV. Euſtathiens.

Après l'injuſte dépoſition du ſaint évêque, les Catholiques s'étoient diviſés en deux partis. Les uns communiquerent avec les évêques Ariens qui furent mis à la place de ſaint Euſtathe : les autres, tant eccléſiaſtiques que laïcs, ne crurent pas pouvoir en conſcience communiquer avec des intrus. Ils firent donc des aſſemblées particulieres, & furent appellés Euſtathiens. Après la mort de S. Euſtathe, ils continuerent de ſe ſéparer de la communion des Ariens ; & c'étoit la portion la plus pure & la plus ſaine de l'égliſe d'Antioche. Ils étoient dans la communion de S. Athanaſe, qui avoit celle de tout l'Occident. On ne pouvoit abſolument condamner ceux qui communiquoient avec les évêques d'Antioche du parti des Euſébiens, parce qu'ils n'avoient point été retranchés de l'Egliſe ; mais y ayant un parti conſidérable tout formé auquel S. Athanaſe s'attachoit, il ſemble que l'on avoit plus de raiſon de s'attacher à la communion des Euſtathiens, que de communiquer avec les évêques du parti Arien. Cette ſituation de la ville d'Antioche eſt très-remarquable. Lorſque S. Athanaſe retourna de Treves à Alexandrie, en paſſant par Antioche il alla aux aſſemblées des Euſtathiens qui ſe tenoient dans des maiſons particulieres. Ce que les Euſthathiens faiſoient à Antioche, les Ariens le faiſoient à Alexandrie, où ils n'avoient pas une ſeule égliſe. Si quelqu'un fût entré dans la grande égliſe d'Antioche, il eût été ſans doute fort ſurpris de voir les Ariens, & ceux des Catholiques qui ne s'étoient point ſéparés de communion, prier enſemble & dire différemment le *Gloria Patri* ; & l'évêque, qui, quoiqu'Arien, vouloit ménager les Catholiques, le dire entre les dents, ou en paſſer la moitié. Cet évêque s'appelloit Léonce.

Quoiqu'il fût fort méchant, il étoit d'un caractere plus doux

(*d*) [Les Grecs honorent ſa mémoire le 21 Février ; les Latins, le 16 Juillet.]

doux que beaucoup d'autres. Il prévoyoit ce qui arriveroit à sa mort, lorsque les Ariens mettroient à sa place un évêque violent. Quand cette neige sera fondue, disoit-il en montrant ses cheveux blancs, il y aura beaucoup de boue dans Antioche.

III.

XVI. S. Eusebe de Verceil. Ses travaux pour le bien de son église.

*Fl. tom. III. l. xiij. n. 14 & suiv.*

AN 350.

Eusebe étoit de l'île de Sardaigne. Il fut élevé à Rome, où il donna des marques d'une si grande piété, qu'il fut fait lecteur de cette église. Il vint ensuite demeurer à Verceil, ville du Piémont ; & il y fut si estimé pour ses belles qualités & sa vertu, qu'on le jugea digne de remplir le siege épiscopal de cette ville préférablement à tous ceux du pays. Tout le peuple le demanda d'un commun consentement, & il fut élu par les évêques. Il s'appliqua toujours avec une foi ferme & ardente, soutenue par la priere, à faire en toutes choses la volonté de Dieu. Il joignoit à une grandeur d'ame que tout le monde admiroit, une vie très-austere & très-pénitente. Ses habits étoient pauvres, & tout son extérieur découvroit l'éminence de sa vertu. Il instruisoit sans cesse son peuple de ses devoirs ; & ses exhortations firent tant d'impression, qu'on vit en peu de tems toute la ville de Verceil embrasée du feu de l'amour divin. On venoit de fort loin admirer les effets de la grace dans le troupeau de ce saint pasteur.

XVII. Soin qu'il prend de son clergé.

Le moyen qui parut le plus propre à S. Eusebe pour travailler avec fruit à la sanctification des ames, fut de former sous ses ieux de jeunes ecclésiastiques, dont l'innocence & la piété lui fussent connues, afin de les employer ensuite dans les fonctions du saint ministere. Il sortit de cette sainte école un grand nombre d'évêques savans & vertueux. S. Eusebe fut le premier dans l'Occident qui joignit la vie monastique avec la vie cléricale. Au milieu de la ville il vivoit avec son clergé comme les saints moines des déserts. S. Ambroise fait une admirable peinture de la vie que menoit S. Eusebe avec ses disciples. C'est, dit S. Ambroise, une milice toute céleste & toute angélique, occupée jour & nuit à chanter

les louanges de Dieu, à appaiser sa colere, & à implorer sa miséricorde par des prieres ferventes & continuelles.

XVIII. Ses souffrances pour la défense de la foi.

S. Eusebe méritoit bien d'entrer dans les travaux de ceux qui s'opposoient au progrès de l'Arianisme. Dans un concile où il n'avoit pu se dispenser de se trouver, les Ariens ayant proposé la condamnation de S. Athanase, Eusebe proposa de son côté l'acceptation du concile de Nicée. Les Ariens n'avoient garde d'écouter cette proposition, qui ne servit qu'à leur rendre odieux le saint évêque. Ils le firent exiler en Palestine, dans une ville qui avoit pour évêque un des chefs de la faction arienne. Les partisans de l'erreur enfermerent S. Eusebe dans une petite chambre où, en supposant des ordres du prince, qu'ils ne montroient pas, ils venoient le maltraiter à diverses heures, pour l'obliger à signer leur formulaire. Ils le traînoient par terre à demi-nud, & le faisoient descendre un escalier à la renverse & la tête en bas, sans pouvoir arracher de sa bouche aucune parole favorable à l'erreur. Au milieu de ces horribles violences, il reçut la consolation de la visite d'un diacre & d'un autre clerc de son église, qui lui apporterent des lettres & des aumônes de son troupeau. Après le départ de ces clercs, les Ariens redoublerent leurs vexations, & l'enfermerent dans une prison, où ils lui firent souffrir tout ce qu'un faux zele peut inspirer à des hommes forcenés; & après l'avoir maltraité en toutes sortes de manieres, ils obtinrent de la cour un ordre qui le transféroit en Cappadoce, & de-là dans la basse Thébaïde, d'où il ne revint qu'après la mort de Constance.

Julien ayant rappellé tous les exilés, S. Eusebe retourna à son église, & passa par Alexandrie, où il conféra avec saint Athanase sur les moyens de remédier aux maux de l'Eglise. Il alla ensuite à Antioche & en plusieurs autres villes, pour y rétablir la foi, pour fortifier les foibles & relever ceux que la persécution avoit fait tomber. Il arriva enfin en Italie, où il se joignit à S. Hilaire, pour combattre ensemble les Ariens, qui étoient puissans en Illyrie, & sur-tout à Milan. Après tant de travaux pour l'Eglise universelle, le saint évêque revint à Verceil, où il trouva tout en bon ordre par les soins

des saints prêtres qu'il y avoit laissés, & particuliérement de S. Gaudence, qui fut depuis évêque de Novarre. S. Eusebe mourut vers l'an 370 (*e*).

## IV.

XIX. S. Paul de Constantinople. *Fl. tom. III. l. xij. n. 7 & suiv.* AN 340.

S. Paul fut un des plus zélés défenseurs de la vérité contre les Ariens; & son courage lui mérita trois fois l'exil. Il fut fait évêque de Constantinople dans un âge assez peu avancé. Son premier exil fut dans le Pont. La seconde fois les Ariens le déposerent & le chasserent de son église, où ils installerent le fameux Eusebe de Nicomédie. S. Paul fut rétabli après la mort de cet intrus. Mais peu de tems après, il fut encore obligé de se retirer. On l'arrêta, & on le conduisit à Cucuse, où il fut enfermé dans une étroite prison. L'intention des Ariens étoit de le laisser mourir de faim. Mais étant retournés au bout de six jours, & voyant qu'il respiroit encore, ils l'étranglerent, l'an 350 (*f*). Peut-on s'empêcher de remarquer ici à quels excès peuvent se porter ceux que Dieu abandonne à l'esprit d'erreur? Nous verrons toujours dans la suite de l'histoire, que l'erreur rend furieux & cruels ceux en qui elle domine; & que sous le spécieux prétexte de zele pour la Religion, elle fait commettre des crimes dont les païens auroient horreur. Dieu permet que les ennemis de la vérité emploient des moyens si iniques, & aient des procédés si crians & si visiblement injustes, afin que les simples fideles soient préservés de la séduction, & puissent juger de la nature de l'arbre par les fruits funestes qu'il produit.

## V.

XX. S. Eusebe de Samosate. *Fl. tom. III. l. xiv. n. 32. & suiv.*

Eusebe étoit évêque de Samosate, ville capitale du royaume de Comagene, qu'on appelle aujourd'hui Scemptat. Il

(*e*) [Les anciens martyrologes ont presque tous mis sa fête au 1 Août : le bréviaire Romain la remet au 15 Décembre.]

(*f*) [L'église Grecque l'honore comme confesseur le 6 Novembre ; & l'église Latine, comme martyr, le 7 Juin.]

eut le malheur d'être pendant quelque tems en liaison avec les Ariens. Mais c'étoit par un défaut de lumiere, & non par un défaut de zele pour la foi, puisque toute la suite de sa vie lui a fait mériter le glorieux titre de généreux défenseur de la vérité. En effet, dès le tems même qu'il étoit lié avec les Ariens, il donna une grande preuve de son courage & de sa droiture.

Les Ariens & les Orthodoxes qui étoient unis de communion avec eux, étant convenus de choisir S. Mélece pour évêque d'Antioche, confierent le décret de cette élection à Eusebe : mais comme S. Mélece se déclara aussitôt pour la vérité, les Ariens appuyés de l'autorité de l'empereur, résolurent de le déposer. Eusebe se retira dans son diocese avec l'acte qu'on lui avoit confié. On fit courir après lui, & on lui redemanda l'acte de la part de l'empereur. Eusebe dit qu'il ne pouvoit se désaisir du dépôt qu'il avoit, qu'en présence de tous ceux qui le lui avoient confié. On le menaça de lui couper la main droite ; mais Eusebe, sans s'effrayer, présenta les deux mains à l'envoyé, en disant qu'il pouvoit bien les lui couper, mais qu'il ne pourroit jamais lui faire rendre un acte qui prouvoit la mauvaise foi des Ariens.

XXI. Son exil. Zele de son troupeau.

Cette droiture de cœur mérita d'être éclairée ; & s'étant trouvé en 363 au concile d'Antioche, il souscrivit au concile de Nicée ; ce qui l'unit parfaitement aux Catholiques. Il reçut un ordre qui l'exiloit dans la Thrace ; & il montra dans cette occasion beaucoup de courage & de prudence. Celui qui en étoit chargé, arriva le soir ; & S. Eusebe l'avertit de n'en point parler, de peur que les fideles ne s'opposassent à l'exécution de cet ordre de l'empereur. Il célébra à son ordinaire l'office du soir, & pendant la nuit il sortit à pied avec un domestique de confiance. Quand il fut sur le bord de l'Euphrate, qui arrose les murailles de la ville, il monta dans une barque, & se fit conduire à Zeugma (g). Dès qu'on sut à Samosate ce qui se passoit, tous les fideles fondirent en larmes, & allerent en si grand nombre après lui, que tout l'Euphrate étoit couvert de bateaux. Quand

(g) [Autre ville située à vingt-quatre lieues plus bas sur le même fleuve.]

ils l'eurent atteint, ils le conjurerent par les motifs les plus pressans de ne point exposer son troupeau à la fureur des loups. Mais ils ne purent l'engager à revenir, & il leur représenta toujours le précepte de l'Apôtre, qui ordonne d'obéir aux souverains. Alors les uns lui offrirent de l'argent, les autres des habits, d'autres des domestiques, s'empressant tous également de le soulager dans les besoins qu'il pourroit avoir. Il se contenta de recevoir fort peu de chose de ses amis particuliers, les exhorta tous à persévérer courageusement dans la doctrine des Apôtres, pria pour eux, & continua sa route.

XXII. Horreur des fideles à l'égard de l'évêque intrus. Martyre de S. Eusebe.

Les Ariens débarrassés d'Eusebe, mirent à sa place un évêque de leur parti. Mais il n'y eut personne ni homme, ni femme, ni enfant, qui voulût se trouver avec cet intrus. Il demeuroit seul; personne ne le voyoit & ne vouloit lui parler. Le conseil de la ville & les magistrats se signalerent entre tous les autres par leur attachement à la saine doctrine & à leur véritable pasteur. Après le retour des exilés, saint Eusebe ayant ordonné un évêque pour la petite ville de Dolique en Syrie, qui étoit infectée de l'erreur, y alla pour mettre le nouvel évêque en possession de cette église. Comme il entroit dans la ville, une femme Arienne lui cassa la tête avec une tuile qu'elle lui jetta de dessus le toît de sa maison. S. Eusebe près d'expirer, fit promettre à ceux qui étoient présens, de ne point poursuivre cette femme en justice. Les officiers de justice ne laisserent point d'informer contre cette femme & ses complices; mais les Catholiques obtinrent leur grace, montrant ainsi que les défenseurs de la vérité se distinguent autant par leur douceur & leur charité, que les partisans de l'erreur par leur fureur & leur cruauté. Ce fut ainsi que Dieu couronna par le martyre les travaux & les combats de S. Eusebe (*h*). An 379.

## V I.

XXIII. S. Mélece d'Antioche.

S. Mélece étoit originaire de Mélitine dans la petite Ar-

(*h*) [Les Grecs ont institué sa fête au 22 Juin; les Latins l'anticipent au 21.]

Fl. tom. III. l. xiv. n. 32 & suiv.

AN 361.

ménie. Les excellentes qualités naturelles de son esprit & de son cœur, furent sanctifiées dès sa jeunesse par la piété. Saint Basile dit qu'il rassembloit toutes les vertus dans un degré si éminent, que personne ne pouvoit lui être comparé. Nous avons vû en quel état fut l'église d'Antioche après la mort de S. Eustathe. Il y avoit trente ans qu'elle étoit dans cette triste situation, lorsqu'Eudoxe, fameux Arien, laissa le siege vacant pour passer à celui de Constantinople. Nous venons de voir aussi en parlant de S. Eusebe de Samosate, comment les Ariens se réunirent avec une partie des Catholiques en faveur de Mélece, que l'empereur Constance fit venir aussitôt à Antioche. Si c'est une tache dans la vie de S. Mélece d'avoir été estimé des Ariens, il l'effaça glorieusement par le courage avec lequel il soutint contre eux la vérité. S'étant déclaré fortement dès son premier sermon pour la foi orthodoxe, les partisans de l'erreur devinrent aussitôt ses ennemis & ses persécuteurs. S. Mélece fut envoyé en exil un mois après son entrée à Antioche.

L'empereur Constance établit sur le siege d'Antioche un insigne Arien nommé Euzoïus. Mais ce grand nombre de Catholiques, qui depuis l'exil de S. Eustathe n'avoient pas rompu la communion avec les Ariens, voyant leur impiété croître chaque jour, se séparerent d'avec eux, & ne voulurent plus reconnoître d'autre évêque que Mélece. Quoiqu'ils n'eussent joui de la vûe de cet évêque si saint & si admirable que très-peu de tems, ils lui étoient si attachés, & avoient conçu pour lui une si haute estime, qu'ils donnoient son nom à leurs enfans, regardant ce nom comme la bénédiction de leur famille, & comme un exemple qui les excitoit sans cesse à la vertu. Ils avoient son portrait dans leurs maisons, & tâchoient ainsi de se consoler de l'absence de sa personne, par la présence de son nom & de son image. La séparation des Orthodoxes d'avec les Ariens auroit été avantageuse à l'Eglise, si les fideles attachés à S. Mélece n'eussent fait qu'un seul corps avec les Eustathiens, comme ils étoient unis dans la même foi. Mais les Eustathiens ne voulurent point répondre aux avances que les autres faisoient vers eux pour la réunion.

Lucifer de Cagliari en Sardaigne, passant à Antioche au retour de son exil, essaya de réunir les deux partis Catholiques: mais comme il y trouvoit une opposition invincible du côté des Eustathiens, par la résolution où ils étoient de ne rien céder pour le bien de la paix; il s'avisa pour les contenter, d'un expédient qui augmentoit le mal au lieu de le guérir. Ce fut d'ordonner évêque le prêtre Paulin, qui étoit leur chef, homme d'une foi pure & d'une vie exemplaire, & que l'église d'Antioche auroit été heureuse d'avoir pour évêque dans une autre conjoncture. Cette imprudence de Lucifer replongea l'église d'Antioche dans de nouveaux malheurs. Les Méléciens refuserent de le reconnoître; les Eustathiens n'en vouloient point d'autre. De-là vint ce schisme qui troubla l'Eglise pendant quatre-vingt-cinq ans: les Catholiques Orientaux demeurant toujours attachés à la communion de S. Mélece, & S. Athanase avec les Occidentaux suivant celle de Paulin.

XXIV. Schisme d'Antioche. *Fl. tom. IV. l. xv. n. 29 & suiv.* AN 362.

S. Mélece rappellé de son exil par l'empereur Julien, trouva le schisme formé. Il en fut pénétré de douleur; mais ne pouvant abandonner un troupeau dont il étoit le pasteur légitime, il se joignit à son peuple, & tint ses assemblées dans l'église d'un des fauxbourgs de la ville, toujours prêt à se réunir aux Eustathiens, quand il plairoit à Dieu de leur ouvrir les ieux sur les préventions injustes qu'ils avoient contre lui. Il continua de défendre la foi, par le concile qu'il assembla à Antioche, & par les deux exils qu'il souffrit sous l'empire de Valens. On travailla de nouveau à la réunion sous l'empereur Gratien, & l'on proposa à S. Mélece & à Paulin de gouverner en commun l'église d'Antioche. Saint Mélece qui étoit le plus doux de tous les hommes, y consentoit, & en pressoit même Paulin avec des termes pleins de civilité & d'affection. Puisque les brebis que le souverain pasteur m'a confiées, & celles dont vous êtes chargé, lui disoit-il, ont la même foi, rassemblons-les dans une même bergerie, & terminons enfin le différend qui nous divise. Faisons-les paître toutes ensemble, & gardons-les en com-

mun. Si le siege épiscopal est le sujet de notre division, il y a un moyen de nous accorder; mettons-y le saint Evangile, & asseyons-nous aux deux cotés; & que celui de nous deux qui survivra à l'autre, demeure seul chargé de la conduite de tout le troupeau. Paulin n'accepta point une proposition si raisonnable; & le schisme ne fut éteint que long-tems après par les travaux de S. Alexandre, évêque d'Antioche.

XXV. S. Mélece honoré par l'empereur Théodose. Mort de ce saint évêque.

L'empereur Théodose ayant été associé à l'empire par Gratien qui lui céda l'Orient, convoqua à Constantinople un concile de toutes les provinces de son empire, pour remédier aux maux de l'Eglise. Il desiroit ardemment de voir S. Mélece, non-seulement à cause de sa grande réputation, mais parce que ce prince se souvenoit, que peu de jours avant d'être élevé à l'empire, il avoit vû en songe S. Mélece qui le revêtoit d'un manteau impérial. Quand les évêques assemblés pour le concile vinrent au palais saluer l'empereur, il défendit que personne lui montrât Mélece; mais il le reconnut d'abord; & laissant tous les autres, il courut à lui, l'embrassa, lui baisa les ieux, la bouche, la poitrine, & la main qui l'avoit couronné, & raconta devant tout le monde la vision qu'il avoit eue.

S. Mélece présida au concile, pendant la tenue duquel il mourut, avec la gloire d'avoir souffert trois exils pour la vérité. Tout le monde pleura sa mort, comme celle d'un des plus grands hommes de l'Eglise. Ses funérailles furent très-magnifiques. On appliquoit des linges sur le visage du saint évêque pour les distribuer au peuple, qui les gardoit avec un grand respect. Les troubles qui suivirent sa mort, firent juger combien sa vie étoit précieuse à l'Eglise. Saint Basile, S. Grégoire de Nysse, S. Grégoire de Nazianze, S. Chrysostôme & S. Epiphane, ont donné à S. Mélece les plus grandes louanges. L'Occident a enfin rendu justice à ce saint évêque, & l'a invoqué après sa mort, après lui avoir refusé sa communion pendant sa vie (*i*).

(*i*) [ Les Latins honorent sa mémoire le même jour que les Grecs, c'est-à-dire, le 12 Février.]

VII.

## VII.

On peut dire avec vérité qu'Osius a paru jusqu'à l'âge de cent ans la gloire & l'ornement de son siecle, l'étonnement & l'admiration de tous les hommes, la joie & l'amour de tous ceux qui étoient attachés à la vérité. Le concile de Sardique le loue de ce que son extrême vieillesse ne l'empêchoit point d'entreprendre les plus grands travaux pour servir l'Eglise. S. Athanase l'appelle le pere des évêques, & l'homme le plus illustre qui fût alors. Quel est le concile, dit-il, dont il n'ait point été l'ame & le chef? Qui n'a cédé à la force & à la sagesse de ses discours? Qui l'est venu trouver triste, & ne s'en est pas retourné consolé? Qui a eu recours à lui dans son besoin, & n'en a pas obtenu ce qu'il desiroit? Entre quatre cens évêques avec qui S. Athanase se glorifioit d'être en communion, il ne nomme que le grand Osius, confesseur de Jesus-Christ.

XXVI. Osius, évêque de Cordoue.

*Fl. tom. II. l. viij. n. 47. & suiv.*

Osius étoit d'Espagne, & peut-être de Cordoue même, dont il fut ensuite évêque. Il étoit illustre par la fermeté de sa foi & par la pureté de sa vie. Jamais ses plus grands ennemis ne purent trouver rien de répréhensible dans sa conduite, & sa réputation étoit sans aucun reproche. On estimoit aussi infiniment sa prudence & sa sagesse. Une des premieres actions de son épiscopat, fut d'assister au concile d'Elvire où l'on travailla à maintenir la discipline de l'Eglise. Il eut la gloire de confesser Jesus-Christ dans la persécution de Maximien-Hercule. Le grand Constantin eut pour lui une affection & un respect singulier; & Osius se servit de la confiance que ce prince avoit en lui, pour l'engager à convoquer le concile de Nicée. S. Athanase dit que ce fut lui qui en dressa le symbole, dont il fut ensuite un si zélé défenseur. Il conseilla ensuite à l'empereur Constant de presser son frere Constance de concourir à la tenue du concile de Sardique, dont il fut l'ame & le chef. Les Ariens le détestoient comme un de leurs plus puissans adversaires, & ils engagerent Constance à mettre tout en œuvre pour l'abat-

tre. Ce prince le fit venir à Milan où il résidoit, & employa les prieres & les exhortations, qu'il croyoit plus propres à le gagner, que la violence & les menaces. Osius reprit l'empereur avec force, & obtint la permission de retourner à son église. Les Ariens en firent de grandes plaintes à Constance, qui à leurs instances, écrivit à ce vénérable vieillard des lettres menaçantes pour l'engager à condamner saint Athanase.

XXVII. Sa généreuse remontrance à l'empereur.

Ce grand homme, au lieu de s'effrayer, répondit à l'empereur par une lettre qui est un chef-d'œuvre de la magnanimité épiscopale. En voici quelques traits : J'ai confessé Jesus-Christ dans la persécution que Maximien votre aïeul excita contre l'Eglise. Si vous voulez la renouveller, vous me trouverez prêt à tout souffrir plutôt que de trahir la vérité, & consentir à la condamnation d'un innocent. Je ne suis ébranlé ni par vos lettres ni par vos menaces. Les Orientaux n'ont d'autre but en attaquant Athanase, que d'établir leur hérésie. Mon âge doit me donner de la créance dans votre esprit. Dans le concile de Sardique, ils n'oserent soutenir publiquement leurs accusations. Athanase les somma depuis de comparoître avec lui devant vous, & ils n'ont jamais osé le faire. Comment donc pouvez-vous écouter encore de si indignes calomniateurs? N'envoyez plus de lettres, ni de comtes; rappellez les exilés. Ne vous engagez pas plus avant dans une telle affaire, je vous en conjure. Souvenez-vous que vous êtes un homme mortel. Craignez le jour du jugement. Ne vous ingérez point dans les affaires ecclésiastiques. Ne nous donnez point d'ordre là-dessus. Apprenez plutôt de nous ce que vous en devez croire. Dieu vous a donné le gouvernement de l'empire, & à nous celui de l'Eglise. Quiconque ose attenter à votre autorité, s'oppose à l'ordre de Dieu. Prenez garde aussi de vous rendre coupable d'un grand crime en usurpant l'autorité de l'Eglise. Il ne nous est pas permis de nous attribuer l'autorité impériale : vous n'avez de même aucun pouvoir dans le ministere des choses saintes. Voilà ce que j'ai cru devoir vous écrire, dans le desir que j'ai de votre salut. C'est toute la

réponse que j'ai à faire à vos lettres. Je ne communiquerai point avec les Ariens. Je ne souscrirai point à la condamnation d'Athanase, dont nous avons reconnu l'innocence avec l'église de Rome, & avec tout un concile. Vous l'avez reconnu vous-même en le rappellant d'exil. Qu'est-il arrivé de nouveau? Les accusateurs sont les mêmes qu'autrefois, & ils répetent maintenant les mêmes calomnies qu'ils refusoient de prouver alors. Ne suivez pas les conseils de ces hommes perdus d'honneur & de religion. Ils emploient votre autorité pour accabler ceux qu'ils haïssent. Ils vous rendent l'instrument & le ministre de leurs desseins criminels. Vous agissez ici pour eux : mais au jour du jugement vous vous défendrez seul : il me convient de vous écrire ainsi, & à vous de ne le pas mépriser.

Telle fut la lettre d'Osius, dont l'empereur ne fut point touché. Il le fit encore venir, & le tint un an à Sirmium sans respect pour son âge. Osius avoit alors cent ans, & il étoit évêque depuis plus de soixante. L'empereur persécuta tous ses parens, & à la sollicitation des Ariens il en vint à une violence ouverte contre sa personne, sans considération pour sa vieillesse & sa dignité. Il le fit battre cruellement, jusqu'à ce que la foiblesse du corps entraînant l'esprit & le courage, il céda pour un tems en souscrivant à une mauvaise formule dressée par les Ariens. Il obtint par cette chûte la liberté de retourner mourir en Espagne dans son église. Avant que de mourir, il tâcha de réparer sa faute en se plaignant de la violence qui lui avoit été faite, & en anathématisant l'hérésie arienne. Les hérétiques, après avoir traité cruellement un homme si avancé en âge, eurent la lâcheté de publier partout sa chûte, comme si elle eût été pour eux un triomphe & une entiere victoire. Mais les Orthodoxes répondoient, qu'ils ne mettoient pas leur confiance dans un homme, quelque grand qu'il pût être. D'ailleurs, disoient-ils avec raison, il est indigne de faire valoir la signature d'une personne, de qui on l'a extorquée par de mauvais traitemens, ou par les suites d'une longue captivité.

XXVIII. Ses souffrances. Sa chûte. Son repentir.

Osius étoit l'un des plus grands hommes de son tems; mais

il étoit homme. Il auroit été honoré jusqu'à la fin des siecles, comme l'un des plus grands Saints de l'Eglise, s'il n'eût vécu que cent ans. Mais après avoir été le fléau des hérétiques, le défenseur de la vérité, le pere des évêques & des conciles, il a terni l'éclat de sa gloire. Il est tombé d'autant plus dangereusement, qu'il est tombé de plus haut; & il est infiniment fâcheux que nous soyons réduits à dire, que Dieu a peut-être fait miséricorde à Osius par la pénitence.

## VIII.

XXIX. Lucifer de Cagliari.

*Fl. tom. III. l. xiij. n. 14 & suiv.*

Lucifer étoit évêque de Cagliari, métropole de la Sardaigne & des îles d'alentour. Il se rendit illustre dans l'Eglise par le mépris qu'il fit du siecle, par son amour pour la vérité, par la pureté de sa vie & par la constance de sa foi. Ayant accepté la légation du pape Libere, pour solliciter un concile auprès de l'empereur Constance, & le concile ayant été assemblé à Milan, l'an 355, il y soutint avec beaucoup de générosité la pureté de la foi, l'honneur de l'Eglise & l'innocence de S. Athanase. Ce fut par-là qu'il mérita la peine de l'exil qui lui acquit le titre de confesseur. Il fut envoyé à Germanicie en Syrie, dont Eudoxe, fameux Arien, étoit évêque. On changea quatre fois le lieu de son exil, pendant lequel il publia divers écrits pour la défense de la foi. Ceux que nous avons aujourd'hui sont les deux livres pour S. Athanase, où il allegue de longs passages de l'Ecriture, dont il fait l'application à l'empereur avec une extrême liberté. Son style est fort dur, & ses écrits ne sont recommandables, dit M. Fleury, que par la générosité des sentimens & la force des expressions. Le second ouvrage est intitulé, *Des Rois apostats*, & tend, comme il le déclare d'abord, à désabuser Constance de l'avantage qu'il prétendoit tirer de la prospérité temporelle, en disant: Que si la foi qu'il professoit n'eût été catholique, & si la persécution qu'il faisoit aux défenseurs de la foi de Nicée n'eût été agréable à Dieu, il n'auroit pas joui d'un empire si florissant. Lucifer réfute cette erreur par les exemples des mauvais

*Fl. tom. III. l. xiv. n. 28.*

princes, que Dieu a laissé régner, même sur son peuple, sans parler des infideles. Le titre du troisieme ouvrage est: *Qu'il ne faut point communiquer avec les hérétiques;* & le dessein est de répondre aux reproches que Constance faisoit aux évêques Catholiques, d'être les ennemis de la paix, de l'union & de la charité fraternelle. Il prouve donc par les autorités de l'Ecriture, la nécessité de se séparer des méchans.

Le quatrieme écrit a pour titre: *Qu'il ne faut point épargner ceux qui péchent contre Dieu.* Vous prétendez, dit Lucifer, en adressant la parole à l'empereur, que nous vous insultons au lieu de vous honorer, & que nous sommes des insolens. Pourquoi donc, empereur, ne vous vengez-vous pas de moi? Que ne poursuivez-vous la réparation de ces injures contre un mendiant? Ce n'est pas que vous ne le veuilliez; mais vous n'en avez pas encore reçu le pouvoir de celui qui, parce que je suis à lui, me donne la liberté de reprendre vos actions criminelles, & de vous dire que j'ai renoncé à vous, à toutes les richesses de votre royaume & à votre pere le démon. Sachez que nous sommes affligés de ce que vous nous épargnez, vous qui avez accoutumé de faire périr par le glaive ceux qui vous déplaisent. Voilà ce qui rendoit, dit M. Fleury, ces saints évêques si hardis, le mépris des richesses & de la vie même. Lucifer ajoute ensuite: Devons-nous respecter votre diadême & vos habits précieux, au mépris du Créateur? Si vous nous tourmentez, nous en serons plus courageux; si vous nous faites mourir, nous arriverons à une meilleure vie. Il s'objecte l'Ecriture qui commande d'obéir aux rois & aux puissances: mais il répond qu'aussi l'empereur, puisqu'il se dit Chrétien, doit écouter avec respect les corrections des évêques. Car il leur est ordonné d'exhorter & de reprendre avec autorité. Sachez donc, ajoute ce généreux évêque, que nous connoissons l'obéissance que nous devons & à vous & à tous ceux qui sont en dignité: mais cette soumission ne doit pas nous porter à condamner un innocent & à abandonner la foi. On voit ici les bornes de la puissance temporelle. Les Chrétiens

*Ibid.*

doivent obéir, même aux princes infideles, dans les choses raisonnables, & ils doivent désobéir, même aux princes Chrétiens, en tout ce qui est contraire à la loi de Dieu. D'un autre côté, les princes Chrétiens doivent être soumis aux évêques en tout ce qui regarde la Religion, & recevoir d'eux l'instruction & la correction, tandis qu'ils leur commandent en tout le reste. Le dernier traité de Lucifer est intitulé : *Qu'il faut mourir pour le Fils de Dieu ;* & le dessein de l'auteur est de montrer à Constance, qu'avec toute sa puissance temporelle, il ne peut rien gagner sur les défenseurs de la foi qui sont préparés au martyre.

XXX. Sa fermeté & son intrépidité. Ses défauts.

La générosité de Lucifer alla jusqu'à envoyer à Constance les écrits tout de feu qu'il avoit faits contre lui ; & il trouva une personne qui voulut bien se charger de les porter & de les présenter en son nom. L'empereur accoutumé à n'entendre que des flatteries, eut peine à croire que ces écrits vinssent d'un homme qu'il tenoit en exil comme un criminel, & à qui d'un trait de plume il pouvoit ôter la vie. Il ordonna donc à Florent, grand-maître du palais, d'envoyer ce livre à Lucifer, pour savoir s'il venoit de lui, & de le renvoyer. Lucifer avoua l'écrit & celui qui l'avoit présenté, priant Florent de le reporter à la cour, & de soutenir qu'il en étoit l'auteur, & de croire qu'il étoit prêt de souffrir la mort avec joie.

S. Jérôme, bien loin de blâmer la force qui paroît dans les écrits de Lucifer, la loue comme l'exemple d'une constance admirable, & comme la marque d'une ame toute préparée au martyre. S. Athanase en parle encore plus avantageusement. Ayant oui parler des écrits de Lucifer, il lui écrivit de sa retraite, pour le féliciter de sa fermeté; & il lui envoya un diacre pour lui demander une copie de ses ouvrages. Les ayant reçus, il lui écrivit encore pour lui témoigner combien il admiroit son courage, ajoutant même qu'il imitoit la générosité des Apôtres & des Prophetes, qu'il étoit l'Elie de son tems, & que c'étoit le S. Esprit qui parloit en lui. Il estimoit tellement les écrits de Lucifer, qu'il les traduisit en grec. Le second exil de Lucifer fut à Eleuthéropolis en Pa-

lestine, dont l'évêque Eutychius lui fit souffrir mille indignités, & persécuta tous ceux qui communiquoient avec lui. Un jour entre autres, il fit rompre à coups de haches la porte du lieu où Lucifer étoit enfermé avec les Catholiques. On se jetta sur lui avec fureur, on renversa les saints mysteres, on maltraita tous les assistans, & on emporta les vases sacrés & les livres saints. Le troisieme exil de Lucifer fut en Thébaïde : on ne sait pas le lieu du quatrieme. Nous avons parlé de l'imprudence qu'il fit en ordonnant Paulin évêque d'Antioche. Il fit ensuite une faute encore plus grande, en condamnant la condescendance dont userent S. Athanase & S. Eusebe de Verceil, à l'égard des évêques qui se releverent après le concile de Rimini, & rétracterent leur signature. Ces fautes aboutirent à un schisme qui eut quelques sectateurs que l'on nomma Lucifériens, & qui n'étoient gueres répandus qu'en Sardaigne & en Espagne. On ne reproche à Lucifer que sa dureté inflexible, & on ne l'accuse d'aucune erreur dans la foi. Après avoir demeuré long-tems à Antioche, il revint en Sardaigne, & mourut dans son église de Cagliari, l'an 370.

---

## ARTICLE VII.

*Progrès étonnant de l'Arianisme. Persécution générale. Suite des travaux de S. Athanase.*

### I.

I. Progrès étonnant de l'erreur.

APrès que Dieu eut consolé son Eglise par le retour des confesseurs, & qu'il eut fait voir que la vérité ne manque point d'être suivie par la multitude, lorsqu'il y a quelque liberté ; il voulut montrer par une épreuve terrible, que la vérité est invincible à toutes les forces de la terre & de l'enfer, & que les plus puissans monarques peuvent faire des prévaricateurs, des confesseurs & des martyrs ; mais ne peuvent empêcher que la vérité ne demeure à la fin victorieuse

de leur puissance la plus absolue, & ne les condamne hautement devant le tribunal de Dieu & celui de la postérité. C'est donc ici que commence la plus fameuse époque de l'Arianisme. Tant que l'empereur Constant avoit vécu, il avoit protégé l'Eglise, avoit empêché les Orientaux d'introduire l'erreur en Occident, & avoit même travaillé à faire diminuer la persécution en Orient: mais Constance étant devenu maître de tout l'empire, employa son autorité à faire régner l'Arianisme, & à persécuter la vérité & tous ses défenseurs.

II. Premiere formule de Sirmium. Martyre de S. Paul de Constantinople.

*Fl. tom. III. l. xiij. n. 6 & suiv.*

AN 351.

Les Ariens commencerent par user d'artifice, en montrant beaucoup de zele contre Photin, évêque de Sirmium. L'empereur étoit dans cette ville, & il y attendoit l'événement de la guerre contre Magnence. Les Ariens s'y assemblerent au nombre de vingt-deux, condamnerent Photin & le déposerent, comme étant attaché à la doctrine de Sabellius & de Paul de Samosate; & ce jugement étant juste, fut approuvé de tout le monde. Les Ariens qui n'avoient attaqué Photin, qu'afin d'avoir une occasion favorable d'établir leur mauvaise doctrine, dresserent une nouvelle formule de foi, dans laquelle on évita de dire que le Fils de Dieu fût consubstantiel à son Pere, ni même qu'il lui fût semblable. La prospérité de Constance les rendit plus hardis à tout entreprendre, pour se défaire des évêques qui les embarrassoient. Un des premiers fut S. Paul de Constantinople, à qui ils procurerent la gloire du martyre. La vengeance divine éclata contre le préfet Philippe, qui avoit été le ministre de la fureur des Ariens; car avant l'année révolue, il fut dépouillé honteusement de sa charge, & périt misérablement.

III. Concile d'Arles, où un seul évêque fait son devoir.

*Ibid. n. 9 & suiv.*

AN 353.

Le principal objet de la haine des Ariens étoit toujours S. Athanase, qu'ils ne pouvoient voir sans indignation en repos dans son église, uni de communion avec plus de quatre cens évêques. Ils engagerent donc l'empereur de donner un édit, par lequel il étoit ordonné à tous les évêques de signer la condamnation d'Athanase, sous peine de bannissement. La mort du pape Jules, qui avoit toujours été uni à cet intrépide défenseur de la foi, parut favorable aux Ariens, qui

qui se hâterent d'écrire à Libere son successeur, pour le prévenir en leur faveur. Quoique ce pape fût bien intentionné, & eût d'excellentes qualités, il donna dans le piege, & fit une démarche dangereuse, dont il ne fut pas long-tems à se repentir. Il envoya au concile que Constance fit assembler à Arles, les meilleurs légats qu'il put trouver; il comptoit principalement sur Vincent, [évêque] de Capoue, qui avoit donné depuis long-tems des preuves de son attachement à la vérité. Vincent montra d'abord de la vigueur, en demandant avec instance que l'on condamnât nettement la doctrine d'Arius. Les Ariens de leur côté exigerent que les légats renonçassent à la communion de S. Athanase. Ceux-ci eurent la foiblesse d'entrer en accommodement, & de promettre de condamner S. Athanase, si les Eusébiens disoient anathême à la doctrine d'Arius. Quand les légats eurent été une fois entamés, ils se prêterent à tout. Les Eusébiens obtinrent d'eux la condamnation de S. Athanase, & refuserent de condamner Arius. Il n'y eut qu'un seul évêque, S. Paulin de Treves, qui fut fidele à son devoir dans ce concile d'Arles, en refusant constamment de signer le formulaire des Eusébiens. Il fut exilé en Phrygie parmi les Montanistes, & il y mourut cinq ans après.

I I.

IV. Concile de Milan très-nombreux. Prévarication presque générale des évêques.

*Ibid. n. 14 & suiv.*

An 355.

La chûte des légats accabla le pape Libere d'une douleur si sensible, qu'il ne souhaitoit plus que de mourir pour Jesus-Christ, de peur de passer, disoit-il, pour avoir consenti au violement de l'Evangile. Il sollicita la tenue d'un concile, qu'il obtint aisément, parce que les Eusébiens le souhaitoient aussi dans un dessein fort différent. Il fut donc convoqué à Milan, & il y eut plus de trois cens évêques d'Occident, & quelques-uns d'Orient. Ce fut dans ce concile que les Eusébiens se déclarerent ouvertement pour les dogmes impies d'Arius, & s'efforcerent de les faire recevoir à tout le monde. Ils crurent que le tems étoit venu de découvrir le mystere qu'ils tenoient caché depuis si long-tems. Ce qui se passa au concile de Milan, éclaircit tout ce qui étoit arrivé

jusqu'alors. S. Athanase ne fut point surpris de cet événement. Il savoit que c'étoit-là qu'on en vouloit venir, & il reconnoissoit combien avoit été nécessaire sa constance à refuser tout accommodement, & à demeurer inviolablement attaché au concile de Nicée.

Constance qui faisoit sa résidence à Milan, fut présent en personne à ce concile, & dit avec hauteur à quelques évêques qui refusoient de souscrire à la condamnation de saint Athanase: C'est moi qui suis l'accusateur d'Athanase : vous devez m'en croire sur ma parole. Ces évêques lui dirent qu'il n'étoit pas question d'une affaire temporelle, pour le croire comme empereur; que la plûpart des évêques qui signoient, ne le faisoient que pour lui plaire. L'empereur fut offensé de ce discours; & comme il les pressoit toujours de condamner Athanase, ils lui dirent que ce n'étoit point la regle de l'Eglise. Mais ce que je veux, dit Constance, doit passer pour regle: les évêques de Syrie trouvent bon que je parle ainsi; obéissez donc, ou vous serez exilés. Les évêques étonnés leverent les ieux au ciel, & représenterent hardiment à ce prince, que l'empire ne lui appartenoit pas, mais à Dieu de qui il l'avoit reçu, & qui pouvoit l'en priver. Constance, sans les laisser parler davantage, commanda qu'on en punît de mort quelques-uns; mais changeant aussi-tôt d'avis, il les condamna seulement à être bannis. S. Denys, évêque de Milan, avoit eu la foiblesse de signer la condamnation de S. Athanase; mais comme il demeura ferme dans la foi de Nicée, sa signature ne lui servit de rien, & il fut envoyé en exil. Le diacre Hilaire, un des légats du pape, fut fouetté. Pendant qu'on le traitoit si indignement, il bénissoit Dieu, & les Eusébiens rioient & se mocquoient de lui.

V. Témoignage rendu à la vérité par quelques évêques & par le pape Libere.

*Ibid. n. 18.*

De plus de trois cens évêques dont étoit composé le concile de Milan, il n'y en eut que trois qui demeurerent fermes, S. Eusebe de Verceil, S. Denys de Milan, & Lucifer de Cagliari. Lorsqu'on les arracha de l'autel pour les emmener en exil, ils leverent les ieux au ciel, & secouerent la poussiere de leurs pieds. Peu de tems après ce concile, quelques évêques réparerent leur faute, & furent aussi exilés. Mais on

inventa des calomnies contre eux, afin qu'ils ne parussent pas exilés pour la cause de Dieu. S. Maxime, évêque de Naples, fut long-tems éprouvé par les tourmens, parce que la foiblesse de son corps faisoit espérer qu'il y succomberoit. Enfin il fut envoyé en exil, où il mourut. L'exil de ces évêques étoit accompagné des circonstances les plus fâcheuses. On les envoya dans des lieux séparés, & ils n'avoient pas la consolation de demeurer ensemble : ce que les persécuteurs idolâtres ne faisoient pas, dit S. Athanase. On les faisoit languir dans des prisons, ne laissant entrer personne pour les voir, & leur rendant la vie ennuyeuse, sans leur donner l'espérance & la gloire de mourir pour la foi. S. Denys de Milan relégué en Cappadoce, obtint par ses prieres d'y mourir promptement, pour n'être pas témoin du ravage de son église. L'empereur mit à sa place Auxence, Arien, [ qu'il fit venir de Cappadoce, &] qui ne savoit pas le latin. C'étoit un homme d'affaires plutôt qu'un Chrétien, & il fut intrus à main armée dans cette église. Il y eut aussi un grand nombre de prêtres envoyés en exil.

Le pape Libere écrivit une lettre circulaire aux exilés. Vous ne pouvez, leur dit-il, recevoir de meilleure consolation de ma part, que de me croire exilé avec vous. J'aurois souhaité, mes chers freres, être le premier immolé pour vous tous, & vous donner l'exemple de la gloire que vous avez acquise : elle a été la récompense de vos mérites. Comme vous êtes devenus plus proches de Dieu par le témoignage que vous rendez à la vérité, secourez-moi auprès de lui par vos prieres.

III.

VI. Travaux de S. Athanase. *Ibid. n. 11 & suiv.*

S. Athanase qui avoit profité du repos dont on l'avoit laissé jouir pendant quelques années, pour fortifier son peuple & animer tous les évêques d'Egypte, eut soin d'exciter au combat tous ceux qui connoissoient la vérité, dès qu'il vit le commencement de la grande persécution de Constance. On peut juger de la grandeur de son zele, par les sentimens dont est remplie la lettre qu'il écrivit à un saint évêque, qui

s'étoit retiré dans les déserts pour s'y consacrer à la pénitence. O mon cher Draconce, lui dit-il, vous nous avez causé une extrême affliction par votre retraite. Avant votre ordination vous viviez pour vous; à présent vous êtes pour votre troupeau & pour toute l'Eglise. Si vous craignez le tems fâcheux où nous sommes, où est donc votre courage? C'est en ces rencontres qu'il faut montrer du zele & de la hardiesse pour Jesus-Christ. La vérité demeurera à la fin victorieuse, & le triomphe de l'erreur n'aura qu'un tems. Si ceux qui nous ont précédés, avoient été des timides & des lâches, comment auriez-vous été Chrétien? Quand vous seriez aussi foible que vous le dites, vous devriez continuer de prendre soin de votre troupeau, de peur que les ennemis de la vérité le trouvant abandonné, n'en prissent occasion de le ravager. Ne nous laissez pas seuls dans le combat. Il écrivit en même tems sa grande apologie, qui contient toutes les preuves de son innocence, & où il prouve d'abord, que sa cause ne devoit plus être examinée, après avoir été jugée solemnellement par les conciles d'Alexandrie, de Rome & de Sardique. Il montre ensuite que le jugement rendu en sa faveur, étoit solidement établi sur la vérité & la justice de sa cause. Il n'y a de lui dans cet important ouvrage qu'une préface & une conclusion fort courte. Tout le corps de l'apologie est un recueil de pieces qui servoient à sa défense.

Les Eusébiens engagerent l'empereur à faire venir saint Athanase à la cour. Il lui en fit donner permission. Mais le saint évêque qui voyoit à quel péril il exposeroit son église, voulut attendre un ordre formel. J'ai, dit-il au gouverneur, des ordres précis de rester dans mon église; il ne faut rien moins pour me la faire quitter. Une simple permission d'aller à la cour n'est point un commandement, sans lequel le devoir d'un évêque & les regles de l'Ecriture ne me permettent pas de m'éloigner de mon troupeau. Voyant à quelle épreuve toute l'Egypte alloit être exposée, il écrivit une lettre circulaire à tous les évêques de cette grande église, & à ceux de Libye, pour leur inspirer de l'horreur du formu-

laire de Milan. Cette nouvelle tentative, leur dit-il, vise à deux fins. Les Ariens veulent couvrir par vos signatures le nom d'Arius, & obscurcir la foi si clairement établie dans le concile de Nicée. Cette variation continuelle des ennemis de la vérité, & tous ces formulaires sont autant de preuves de leur mauvaise foi. Leur dessein est de soutenir l'hérésie & de la cacher par des termes équivoques, n'osant la défendre trop ouvertement. S. Athanase montre ensuite qu'il n'étoit point le seul qui connût la vérité, & qui y fût attaché. Pour prouver aussi que les Ariens ne s'enveloppent dans mille subtilités, que pour déguiser leur erreur, il rapporte la doctrine d'Arius, telle qu'il la proposa d'abord, & il la réfute par les passages les plus formels de l'Ecriture, montrant soigneusement comment il faut distinguer ce qui est dit de Jesus-Christ comme Dieu, & ce qui est dit de lui comme homme. Il rappelle la mort funeste d'Arius, & insiste sur la nécessité de ne jamais perdre de vûe le concile de Nicée, & de résister aux ennemis de la foi. Car, dit-il, il s'agit ici de toute la Religion. Ces dernieres paroles font bien voir que la vérité, quoique persécutée, opprimée, & lâchement abandonnée par une si grande multitude d'évêques, n'avoit rien perdu de son excellence dans l'esprit de S. Athanase. Au contraire, il l'honoroit à proportion de l'humiliation & de l'opprobre où il la voyoit réduite.

## I V.

VII. Persécution générale. Triste état de l'Eglise.

*Tillemont, t. VI. au tit. des Ariens, art. 52 & suiv.*

Tout étoit en effet dans une horrible confusion. Quiconque, dit S. Athanase, étoit ami des Ariens, quoique d'ailleurs il fût de mauvaises mœurs & convaincu de plusieurs crimes, étoit sûr d'être mis en place, bien loin d'être inquiété & d'être puni. Au contraire les hommes les plus vertueux étoient exposés à toutes sortes de mauvais traitemens, dès qu'ils étoient soupçonnés de ne point accepter les formules ariennes. On n'examinoit point les mœurs d'un ecclésiastique, mais sa doctrine. Quand un partisan des Eusébiens étoit attaqué pour quelque mauvaise action, l'affaire

étoit étouffée. On toléroit les abus les plus crians. Les gens de bien éprouvoient seuls l'ardeur du zele de ces prétendus défenseurs de la foi. Un homme qui avoit une véritable piété, étoit obligé de demeurer caché ou d'errer dans les solitudes, à moins qu'il ne trouvât quelque ami de la vérité qui lui donnât retraite. On disoit aux pasteurs : Signez, ou abandonnez vos églises. L'empereur faisoit tout ce que vouloient les Ariens. Ils l'obligerent à mander ceux qu'ils espéroient intimider par la présence du prince. Ils lui faisoient écrire à d'autres évêques des lettres menaçantes, pour leur faire abandonner la vérité qu'ils défendoient. La cour ne fut pas le seul lieu où s'exerça la persécution. On envoyoit par toutes les provinces des ordres de l'empereur, & on voyoit courir de ville en ville des sécrétaires & des officiers de la cour, pour faire signer la condamnation de S. Athanase. Ces ordres étoient exécutés avec d'autant plus de rigueur, que ceux qui les portoient étoient accompagnés d'ecclésiastiques ariens, qui ne manquoient pas de déférer à l'empereur les magistrats qui faisoient paroître trop peu de zele.

Tout évêque qui ne plaisoit pas aux Ariens, étoit aussitôt enlevé de son église, comme coupable de tout ce qu'il leur plaisoit de lui imputer, & on l'exiloit bien loin. Les magistrats des villes gémissoient des maux dont ils étoient témoins ; mais bien loin d'y pouvoir remédier, ils cédoient par foiblesse aux menaces de l'empereur, qui vouloit qu'ils engageassent les évêques à signer. Mais la plus grande misere étoit lorsqu'on envoyoit dans une ville un faux pasteur à la place du véritable. Il falloit s'attendre aux plus horribles violences, si on résistoit ; & on ne voyoit que confiscations & qu'outrages contre ceux qui refusoient d'obéir. Beaucoup d'évêques perdoient la foi pour ne point perdre leur dignité, leurs privileges & leurs richesses ; & les fideles affoiblis par la lâcheté des évêques, dont la force devoit les soutenir, craignoient aussi de perdre les biens temporels auxquels ils étoient attachés. Ainsi la crainte de la proscription précipitoit les riches dans l'hérésie, & l'autorité qu'elle avoit de

jetter dans les prisons, faisoit tomber les pauvres dans le même abîme. La vûe de tous ces maux faisoit dire aux païens, qui étoient encore en très-grand nombre dans l'empire, qu'il n'y a point de bête si cruelle à l'homme que les Chrétiens le sont les uns aux autres. C'étoit pour eux une matiere de raillerie dans les places publiques & jusque sur les théâtres. Je ne fais que copier M. de Tillemont.

S. Hilaire banni en Phrygie, pouvoit à peine trouver dans tout l'Orient quelques évêques & quelques églises qui conservassent, même imparfaitement, la foi orthodoxe. Entre tous les évêques des dix provinces d'Asie, si l'on en excepte quelques Semi-Ariens, on pouvoit dire que le reste ne connoissoit pas Dieu. Les *Semi-Ariens* étoient ceux qui convenoient que le Fils de Dieu n'étoit pas une créature; mais ils ne vouloient pas qu'il fût de la même substance que son Pere. Ils admettoient donc un milieu entre Dieu & la créature : ce qui est une insigne folie. On ne voyoit par-tout que scandale, que schisme, que perfidie. S. Hilaire trouvant le mal si grand & si désespéré, usa d'une extrême condescendance : il communiqua avec tous ces ennemis de la vraie foi, pour tâcher de les ramener à des sentimens plus supportables. Il eut une peine infinie à leur persuader que les évêques des Gaules n'étoient point Sabelliens, comme on le croyoit en Orient.

V.

VIII. Confession du pape Libere. Son exil.

*Fl. tome III. l. xiij. n. 19 & suiv.*

AN 355.

Les Ariens ne se contentant pas d'être maîtres de tous les grands sieges, d'avoir causé dans l'Occident la même confusion qu'ils avoient répandue auparavant dans l'Orient, d'avoir fait tomber la plûpart des évêques dans une honteuse prévarication, de s'être emparé de toutes les dignités ecclésiastiques, voulurent abattre le pape Libere & le grand Osius, croyant qu'ils seroient vraiment victorieux, s'ils pouvoient renverser ces deux évêques, qui sembloient être les colonnes de l'Eglise. Le gouverneur de Rome ayant reçu ordre d'envoyer le pape à la cour de l'empereur qui résidoit à Milan, la terreur fut grande par toute la ville, & Rome

connut alors par expérience, ce qu'elle ne pouvoit croire jusques-là du ravage que faisoient les Ariens dans les autres églises. Libere fut enlevé de Rome au milieu de la nuit; & quand il fut arrivé à Milan, Constance l'interrogea dans son consistoire. Cet interrogatoire est très-remarquable. On y voit l'erreur aux prises avec la vérité. L'une & l'autre expose les plus fortes raisons.

Nous vous exhortons, dit l'empereur, de renoncer à la communion de l'impie Athanase. Toute la terre l'a jugé ainsi, & il a été retranché de l'Eglise par le jugement d'un concile. Combien comptez-vous donc être encore dans le monde, pour troubler la paix de l'univers? Ce qui a été une fois réglé, doit l'emporter; on ne peut renverser ce qui a été jugé par presque tous les évêques. Quand vous auriez quelque scrupule, vous devriez céder pour le bien de la paix: il est de mon devoir de l'établir par tout l'empire. Tel étoit le langage de l'empereur, qui sembloit réduire toutes les affaires de l'Eglise à la condamnation de S. Athanase. Il n'exigeoit que la condamnation de ce redoutable adversaire de l'impiété arienne. Il ne demandoit point que Libere rejettât le symbole de Nicée: lui-même ne témoignoit pas y être opposé: il n'insistoit sur aucun point précis de doctrine, & toute la controverse paroissoit réduite au fait d'Athanase, sur lequel Constance prétendoit qu'il n'y avoit pas moyen de revenir: Car, disoit-il, tous les évêques du monde l'ont condamné. Libere forcé de s'expliquer sur ce fait, dit ces paroles pleines de sagesse: Les jugemens ecclésiastiques doivent se rendre avec une grande justice. Tous ceux qui ont signé la condamnation d'Athanase n'ont point vû ce qui s'est passé. Ils ont été touchés par le desir des biens que vous promettez, & par la crainte des peines dont vous menacez. Comme l'empereur avoit appuyé sur la multitude de ceux qui avoient souscrit à la condamnation de S. Athanase, Libere lui dit: Quand je serois seul, la cause de la foi ne succomberoit par pour cela. Autrefois il ne se trouva que trois personnes qui résisterent à l'ordonnance. Ces paroles choquerent les courtisans, & le principal minis-

tre

tre se plaignit que Libere osât faire de l'empereur qui étoit présent, un Nabuchodonosor.

Le pape Libere comprenoit parfaitement qu'Athanase n'étoit si odieux aux Ariens, que parce qu'il avoit porté des coups mortels à leur hérésie, & qu'il étoit disposé à la combattre jusqu'au dernier soupir. Libere comprenoit aussi que le dessein de ces hérétiques, en employant l'autorité de l'empereur pour faire souscrire tout le monde à la condamnation d'Athanase, étoit de faire tomber dans la suite sur la doctrine même du concile de Nicée, la condamnation de la personne de ce grand évêque. Voici comme il semble qu'il raisonnoit: On met l'Eglise en feu pour un simple fait, qui consiste à savoir si Athanase est un homme de bien, ou un impie. Mais cette question de fait qui paroît en soi peu importante, & qu'il seroit si aisé d'éclaircir, n'est qu'un prétexte auquel les ennemis de la vérité ont recours, pour rendre suspects ceux qui ont le plus de zele contre leurs erreurs, & pour chasser de toutes les places ceux qui sont ennemis de leur perverse doctrine. Qu'on emploie donc l'autorité qu'on a reçue de Dieu, pour faire signer par tout le symbole de Nicée; que l'on rappelle les exilés, & que l'on remette toutes choses dans l'ordre où elles étoient avant que les partisans d'Arius, ces hommes si intriguans & si politiques, eussent mis le trouble dans l'Eglise: le crime d'Athanase disparoîtra, ou du moins il sera aisé d'en connoître, quand on aura obligé les ennemis de la divinité du Fils de Dieu d'embrasser nettement & sans détour la foi de Nicée. Tout est renfermé dans les paroles du pape Libere, que voici: Je demande aussi, moi, que l'on commence par apporter une signature générale qui confirme la foi de Nicée; qu'ensuite on rappelle de leur exil tous nos freres; & quand on verra ceux qui troublent maintenant les églises se conformer à la foi des Apôtres, alors que l'on examine la cause personnelle d'Athanase.

IX. Chûte du pape Libere. Observations

Le pape Libere, par une réponse si généreuse, remplissoit toute justice: ce que n'avoit pas fait S. Denys de Milan, qui avoit eu la foiblesse de signer la condamnation de saint

sur la formule qu'il souscrivit.

Ibid. n. 46.

AN 357.

Athanase, en même tems qu'il avoit constamment refusé de souscrire à la mauvaise doctrine. Mais S. Denys revint sur ses pas, & répara ce qu'il y avoit eu de défectueux dans son témoignage ; au lieu que le pape Libere succombant aux incommodités de l'exil auquel l'empereur l'avoit condamné, & qui dura deux ans, fit une chûte qui causa un grand scandale dans l'Eglise, & qui remplit d'amertume le petit nombre des vrais défenseurs de la foi. Plusieurs historiens prétendent que Libere signa la seconde formule de Sirmium, [ dressée en 357, ] où l'hérésie se montre à découvert ; mais le sentiment le plus commun & le plus favorable à Libere, est qu'il signa la premiere de Sirmium, dressée contre Photin en 351.

Comme cette formule est moins mauvaise que les autres, & que les Orientaux en la dressant sembloient se rapprocher de la vraie foi, S. Hilaire pour les encourager & leur tendre la main, avoit loué ce qu'ils avoient fait à Sirmium, en établissant que le Fils de Dieu est avant les tems, & qu'il est engendré de la substance de Dieu. Des hommes qui avoient auparavant soutenu que le Fils est tiré du néant, & qu'il y a eu un tems où il n'étoit pas, ayant depuis établi à Sirmium que le Fils est avant les tems, & qu'il est engendré de la substance de Dieu, avançoient vers la vraie foi ; & c'est ce que S. Hilaire louoit. Au contraire, le pape Libere supprimant la foi de la consubstantialité, à laquelle il avoit toujours rendu témoignage, reculoit honteusement, & donnoit à l'Eglise un scandale d'autant plus grand, qu'il tomboit de plus haut. C'est pour cela que S. Hilaire a condamné depuis cette formule, qu'il l'a appellée *la perfidie Arienne*, & qu'il a dit trois fois anathême au pape Libere, pour l'avoir souscrite. Ce même saint ajoutoit que cette formule pleine de perfidie, à laquelle le pape Libere donnoit le nom de Catholique, avoit été dressée par vingt-deux évêques tous hérétiques. S. Jérôme dit aussi expressément que le pape Libere souscrivit l'hérésie. S. Athanase ne reconnoissoit pour orthodoxe, comme S. Hilaire l'a fait depuis, que la profession de foi du concile de Nicée, & rejettoit les autres comme Ariennes. Le retran-

*Les Bénédictins font cette remarque dans leur édition de S. Hilaire, p. 1337.*

chement du seul mot de *consubstantiel* suffisoit pour autoriser les saints docteurs à regarder comme des prévaricateurs ceux qui abandonnoient cette expression. Peut-on en effet sans trahir la foi, retrancher du symbole une expression que l'Eglise a jugée nécessaire pour maintenir la foi? Est-ce le mot qui déplaît aux hérétiques? Non, mais ce qu'il signifie. Leur abandonner ce mot, c'est leur livrer le dogme qu'il exprime. Prétendre y revenir par d'autres expressions, c'est vouloir défendre la place, quand soi-même on en a abattu les remparts.

Le pape Libere rejetta en même tems de sa communion S. Athanase, dont la cause, dit M. Fleury, étoit alors inséparable de celle de la foi. Je me retire de cette dispute, écrivoit-il à Vincent de Capoue, qui étoit aussi tombé, & je ne desire plus que d'être rappellé de mon exil. Le vieillard Osius succomba aussi aux mauvais traitemens que l'on exerça contre lui. Que devons-nous penser des évêques d'Italie, puisque Libere s'adressa à eux pour obtenir son rappel, & qu'effectivement Constance le leur accorda? *Fl. tom. III. l. xiij. n. 46.*

## VI.

X. Persécution cruelle en Egypte. Souffrances de S. Athanase. *Ibid. n. 28 & suiv.* AN 356.

Après que les Ariens eurent exercé les plus grandes violences dans l'église d'Occident, ils exécuterent le dessein qu'ils avoient formé depuis si long-tems de chasser [encore une fois] S. Athanase d'Alexandrie, & de tâcher de faire régner l'erreur dans toute l'Egypte. Pendant que le peuple étoit assemblé la nuit dans l'église pour prier, Syrien, duc d'Egypte, vint tout-d'un-coup, conduit par les Ariens, & suivi de plus de cinq mille hommes, le casque en tête, l'épée nue à la main. Ces troupes investirent l'église, afin que personne ne pût échapper. S. Athanase crut qu'il ne devoit pas abandonner son troupeau dans ce péril. Il demeura assis dans sa chaire, & fit lire par un diacre un des pseaumes, le 135, à ce que l'on croit, où il est dit *que la miséricorde du Seigneur est éternelle.* Il exhorta ensuite le peuple à se retirer. Les soldats rompirent les portes, & entrerent dans l'église comme

dans une ville prise d'assaut. Plusieurs personnes furent tuées, & un très-grand nombre blessé. Comme on alloit environner le sanctuaire pour prendre le saint pasteur, les moines & les clercs l'entraînerent pour empêcher qu'il ne fût pris. Il fut tellement pressé dans la foule, qu'il auroit été étouffé sans une protection singuliere de Dieu. Il fut sauvé comme par miracle, étant porté au-travers des soldats qui environnoient l'église. Il alla aussitôt se cacher dans les déserts, où il demeura pendant plus de six ans jusqu'après la mort de Constance.

Le peuple Catholique fit deux protestations contre les excès inouis qui furent commis dans cette nuit, & déclara qu'il étoit prêt de mourir plutôt que de recevoir un autre évêque qu'Athanase. Bien loin que ces protestations fissent impression sur les persécuteurs, elles attirerent de nouvelles violences dont le détail fait frémir. Le préfet d'Egypte amena à Alexandrie un nommé Georges, qui réunissoit en sa personne toutes les mauvaises qualités de l'esprit & du cœur, & il le mit en possession des églises; ce qui fut précédé, accompagné & suivi non-seulement du bannissement de plusieurs évêques, mais encore de cruautés, d'abominations & d'horreurs qu'on ne sauroit imaginer. Tous les évêques d'Egypte furent enveloppés dans cette persécution. Plusieurs furent bannis, plusieurs condamnés à travailler dans les carrieres, & d'autres contraints de s'enfuir, pour éviter la mort dont ils étoient menacés. Constance ordonna que les Ariens fussent mis en possession de toutes les églises.

XI. S. Athanase dans les déserts. *Ibid. n. 35.* AN 356.

S. Athanase apprit dans le désert tout ce qui s'étoit passé en Occident; & cette nouvelle l'empêcha d'aller trouver Constance. Il profita de sa fuite & de la vie errante qu'il étoit obligé de mener, pour visiter à loisir les monasteres d'Egypte, & connoître ces hommes extraordinaires, qui, cachés à tout le reste du monde, brûloient devant Dieu, & s'immoloient par le martyre de la pénitence. Ils profiterent de ses instructions, & l'écouterent avec un profond respect, le regardant comme un homme d'une très-grande sainteté. Aussi étoient-ils prêts à exposer leur vie pour conserver celle de cet incomparable évêque. Les Ariens le faisoient chercher par-tout dans

les déserts, & les moines ne daignoient pas seulement répondre à ces lâches persécuteurs, présentant la gorge à leurs épées. Ces saints solitaires croyoient qu'il y avoit plus de mérite à souffrir pour J. C. [persécuté] en la personne de S. Athanase, qu'à jeûner & à pratiquer les plus grandes austérités. Le saint évêque pour empêcher que les solitaires ne fussent inquiétés à son occasion, s'enfonça plus avant dans les déserts; & ce fut alors qu'il eut la consolation de recevoir le précieux héritage que le grand S. Antoine lui avoit laissé en mourant. Il reçut les habits de cet homme si merveilleux, comme un trésor inestimable, & il s'en revêtoit avec respect.

XII. Ecrits de cet intrépide défenseur de la foi.

*Ibid. n. 39. & suiv.*

S. Athanase profita de sa retraite pour composer plusieurs écrits, entr'autres l'apologie adressée à l'empereur Constance, où il se justifie de toutes les calomnies dont ses ennemis avoient voulu le noircir dans l'esprit de ce prince. Il tranche en un mot les anciennes accusations auxquelles il avoit tant de fois répondu; & il s'étend sur les nouvelles, par lesquelles ses ennemis avoient voulu rendre sa fidélité suspecte à l'empereur. On voit par la maniere dont il détruit ces calomnies, combien les saints étoient jaloux de la fidélité envers les souverains, & qu'en ces matieres les évêques même ne reconnoissoient point d'autres juges sur la terre, que les souverains eux-mêmes. Il fit encore une apologie pour justifier sa fuite contre les calomnies des Ariens, qui l'accusoient de lâcheté. Il montre combien il sied mal à ses persécuteurs de lui faire ce reproche, & justifie sa conduite par l'autorité des Ecritures, par l'exemple des Prophetes, des Apôtres, & de Jesus-Christ même. Il écrivit aussi dans sa fuite sa lettre aux solitaires, qui étoit un grand traité composé de deux parties: la premiere, dogmatique, qui est perdue; la seconde, historique, qui nous reste presque entiere, avec la préface de tout l'ouvrage. Il recommande aux solitaires de n'en tirer aucune copie: car, dit-il, il ne convient pas de faire passer à la postérité les écrits des ignorans comme nous qui ne faisons que bégayer. C'est ainsi que parloit de ses écrits le plus sublime théologien de son tems, & peut-être de toute l'église grecque. Il n'épargne plus Constance dans cet écrit. Il

marque sa légéreté par la contradiction de ses lettres & de ses ordres, sa cruauté en ce qu'il n'a pas épargné ses propres parens, & il ne fait pas difficulté de le traiter d'antechrist. La vérité, dit-il, ne se prêche pas avec l'épée [& les dards], mais par le conseil & la persuasion. Quelle persuasion ici, [où regne la crainte de l'empereur ! Quel conseil, ] où la résistance se termine à l'exil ou à la mort ! Les fideles serviteurs de Jesus-Christ sont obligés de se cacher comme le grand Elie, jusqu'à ce qu'ils trouvent un autre Abdias. Ils sont dans les cavernes & les antres de la terre. Il marque dans cet écrit la chûte du pape Libere, & celle du grand Osius.

## V I I.

XIII. Division entre les Ariens & les semi-Ariens.

*Tillemont, t. VI. au tit. des Ariens, art. 66.*

Tant de succès que l'erreur avoit eus, sembloient ne lui laisser plus rien à désirer. Elle étoit revêtue de toute l'autorité impériale. Ses partisans étoient maîtres de tous les grands sieges de l'Eglise. Ceux qui pouvoient défendre la vérité, ou par leur dignité, ou par leurs talens, étoient ou vaincus ou bannis. A voir la face extérieure de l'Eglise, on eût dit que l'ivraie avoit entiérement étouffé la bonne semence de la doctrine apostolique ; & si l'enfer pouvoit jamais prévaloir sur la vérité, on eût eu sujet de craindre que cela n'arrivât en cette rencontre. Aussi les Ariens ne se contentant plus de répandre en secret leurs erreurs, les prêchoient publiquement, & publioient par-tout leur doctrine impie. Mais par un miracle de la conduite de Dieu, leur suprême élévation devint la cause de leur ruine. Comme ils sembloient n'avoir plus d'ennemis à combattre, ils tournerent leurs armes contre eux-mêmes, & les divisions qui étoient entre eux sur le fond de la doctrine, éclaterent enfin.

Il n'y avoit jamais eu de parfaite unanimité de sentimens entre ceux qui combattoient la doctrine de l'Eglise, & qui opprimoient les défenseurs de la vérité. Il y eut dès le commencement de l'Arianisme deux sortes de personnes qui favorisoient l'erreur. Ceux qui enseignoient nettement que le Fils de Dieu n'étoit qu'une pure créature, & qui avoient été

chassés de l'Eglise par S. Alexandre d'Alexandrie, & par le concile de Nicée ; & ceux qui croyoient que le Fils de Dieu est au-dessus des créatures, & même qu'il est semblable à son Pere, sans lui être égal & consubstantiel. Les Eusébiens favorisoient ce dernier parti. Les purs Ariens, qui pensoient que le Fils avoit été créé, & les Eusébiens qui enseignoient qu'il étoit plus qu'une simple créature, étoufferent tant qu'ils purent la division réelle qui étoit entre eux, & même en certaines occasions, les purs Ariens adoucissoient leur doctrine, & admettoient des professions de foi dressées avec art par les Eusébiens, qui donnoient au Fils de Dieu les qualités les plus augustes, excepté celle de *consubstantiel* & d'égal en toutes choses. Les purs Ariens & les Eusébiens se réunirent toujours pour travailler à détruire la doctrine de la consubstantialité, & à chasser de l'Eglise les défenseurs de la vérité. Ils ne firent qu'un corps pour l'intrigue & la haine contre la vraie doctrine ; & c'est pour cela que je les ai toujours confondus. A ne juger des uns & des autres que par leur conduite extérieure & leurs démarches, il n'étoit pas facile de les distinguer. Mais dans le secret chacun formoit des disciples, & instruisoit selon sa maniere de penser. Dieu permit enfin que les deux partis se divisassent dans le tems que l'Eglise se trouvoit dans la situation la plus déplorable.

XIV. Concile d'Ancyre tenu par les semi-Ariens.

*Fl. tom. III. l. xiv. n. 5 & 6.*

AN 358.

Aece, [diacre,] fameux dialecticien & fort habile dans la doctrine d'Aristote ; Eunome son disciple, qui fut évêque ; Eudoxe d'Antioche ; Georges d'Alexandrie ; Acace de Césarée, & divers autres en Orient, & presque tous les Ariens d'Occident, enseignoient sans détour, que le Fils est dissemblable en substance. Basile d'Ancyre, & Georges de Laodicée, étoient les chefs du parti opposé. Ces derniers tinrent un concile à Ancyre, où ils firent une longue exposition de foi, qu'ils envoyerent aux évêques, les priant de retrancher de leur communion ceux qui persisteroient dans les erreurs contraires. Ils poserent d'abord la nécessité de reconnoître en Dieu un Pere, un Fils, & un S. Esprit ; par conséquent d'exclure du Fils l'idée de créature. Or, dirent-ils, l'idée de Fils enferme la ressemblance de substance : autre-

ment ce n'eſt qu'un nom vain qui ne ſignifie en effet qu'une créature. Quelque prérogative que l'on donne au Fils, ſi on lui ôte celle d'être ſemblable en ſubſtance, il demeure au rang des choſes créées. Il faut exclure, ajouterent-ils, les ſens métaphoriques, dans leſquels le nom de *Fils* eſt communiqué aux hommes. Ce ne ſont que des équivoques : il ne faut point écouter en cette matiere la raiſon humaine, ni les ſubtilités de la dialectique. Mais ces évêques, en établiſſant que le Fils eſt ſemblable au Pere en ſubſtance, nierent nettement qu'il fût de la même ſubſtance, & dirent anathême au terme de *conſubſtantiel*.

XV. Concile de Séleucie, où les ſemi-Ariens & les purs Ariens ſe trouverent diviſés.

*Ibid. n. 9 & ſuiv.*

AN 359.

Les purs Ariens de leur côté dreſſerent une formule, qui eſt la ſeconde de Sirmium, où ils enſeignoient clairement leur impiété. Baſile d'Ancyre la déféra à l'empereur, qui ſe déclara pour les ſemi-Ariens, & approuva un nouveau formulaire que les ſemi-Ariens dreſſerent à Sirmium en ſa préſence. C'eſt la troiſieme formule de Sirmium, où Conſtance voulut qu'on déclarât le Fils ſemblable au Pere en toutes choſes. (*j*) Mais la légéreté naturelle de ce prince le portoit tantôt à favoriſer ceux-ci, tantôt à protéger les purs Ariens, à la ſollicitation de l'eunuque Euſebe, qui pouvoit tout ſur ſon eſprit. Cette alternative de diſgrace & de faveur entretenoit la diviſion entre ces deux puiſſans partis. Conſtance ſongea ſérieuſement au moyen de les réunir. Pour y réuſſir, il donna ordre d'aſſembler un concile en Occident, & un en Orient. Celui-ci fut tenu à Séleucie en Iſaurie ; & la diviſion fut ſi grande, qu'il ne fut pas poſſible d'y rien conclure. Les défenſeurs de la conſubſtantialité y étoient en ſi petit nombre, que leur témoignage influa peu dans la rupture du concile. Il y avoit cent cinq évêques ſemi-Ariens, dont les principaux étoient Baſile d'Ancyre, Macédone de Conſtantinople, & Euſtathe de Sébaſte : environ quarante purs Ariens, dont les chefs étoient Acace de Céſarée, Georges d'Alexandrie, Eudoxe d'Antioche. On ne compte pas plus de

(*j*) [Ce fut alors que les purs Ariens commencerent d'être appellés *Anoméens*, nom dérivé d'un mot grec qui ſignifie *diſſemblable* ; parce qu'ils prétendoient que le Fils n'eſt pas ſemblable au Pere.]

quinze

quinze évêques attachés à la bonne doctrine, qui la plûpart étoient Egyptiens. S. Hilaire de Poitiers qui y assistoit, nous fait une effroyable peinture de l'Orient, dont presque tous les évêques étoient infectés du venin de l'erreur.

## VIII.

XVI. Concile de Rimini, où d'abord les Orthodoxes prévalurent.

*Ibid. n. 11 & suiv.*

AN 359.

Le concile d'Occident fut indiqué à Rimini, qui est sur le bord de la mer Adriatique dans la Romagne. Constance donna un ordre général pour y faire venir tous les évêques, & il fournissoit les voitures & tout ce qui étoit nécessaire pour leur dépense. Ceux des Gaules, pour dépendre moins de l'empereur, voulurent vivre à leurs propres dépens. Les Catholiques gémissoient de voir troubler l'Eglise par tant de conciles assemblés sans nécessité, plutôt pour obscurcir, que pour éclaircir la vérité. Les païens se mocquoient de ces évêques, qu'on voyoit sans cesse par bandes sur les chemins. Il en vint plus de quatre cens à Rimini, d'Illyrie, d'Italie, d'Afrique, d'Espagne, des Gaules, & d'Angleterre; & il y en avoit environ quatre-vingts Ariens, [ ou du moins semi-Ariens. ] Ceux-ci tâcherent de surprendre les Catholiques, en représentant que le mot de *consubstantiel* étoit inutile, qu'il valoit mieux dire *semblable au Pere en toutes choses*. Il est plus à-propos, disoient-ils, de parler de Dieu simplement, pourvu que l'on en pense ce que l'on doit, que d'introduire des mots nouveaux, qui ne servent qu'à exciter des divisions, & qui d'ailleurs ne sont point dans l'Ecriture. Ainsi parloit la séduction par la bouche d'un si grand nombre d'évêques. Les Orthodoxes, dont le nombre étoit beaucoup plus grand, répondirent qu'il n'étoit pas question de dresser aucune nouvelle formule; qu'il falloit condamner clairement la doctrine d'Arius, & recevoir nettement la foi de Nicée. Le concile s'en tint-là, déclarant qu'il n'y avoit rien à ajouter au symbole de Nicée, ni rien à en retrancher. Les évêques, au nombre de trois cens vingt, souscrivirent à ce décret, aussi bien qu'à un autre, par lequel la doctrine d'Arius étoit frappée d'anathême. On anathématisa ensuite avec [ la doctrine

d'] Arius, les erreurs de Photin & de Sabellius. Les Ariens n'ayant pas voulu souscrire à ces décrets, furent condamnés & déposés. (*k*)

XVII. Suite du concile de Rimini. Prévarication de tous les évêques qui y souscrivent une formule dressée par les Ariens.

*Ibid. n. 12 & suiv.*

Le concile ayant ainsi procédé, tant pour la décision de la foi, que contre les personnes qui la combattoient, auroit pu se séparer. Mais l'empereur avoit donné ordre qu'on lui envoyât des députés, pour l'informer de ce qui se seroit passé. Les Orthodoxes eurent l'imprudence d'envoyer dix évêques jeunes, sans capacité pour les affaires, & sans expérience; en quoi on ne peut assez adorer la profondeur des jugemens de Dieu. Les Ariens au contraire [ joints aux semi-Ariens, ] envoyerent aussi des députés: mais ils choisirent dix vieillards habiles & rusés, pleins d'esprit & d'adresse. Ils se dirent, ainsi que les autres, députés du concile de Rimini; & étant arrivés les premiers auprès de Constance, ils le prévinrent contre le concile, en lui montrant la formule qui y avoit été rejettée. Comme c'étoit la même qui avoit été dressée en sa présence à Sirmium, il trouva mauvais qu'elle n'eût point été reçue à Rimini. Il traita les députés Ariens avec beaucoup d'honneur, & ne témoigna que du mépris pour les autres, différant toujours de leur donner audience, afin de les rebuter, & d'obliger tous les évêques qui s'ennuyoient à Rimini, de céder à ses volontés. Les députés des Orthodoxes ne tinrent pas long-tems. (*l*) Les Ariens séduisirent les plus simples, intimiderent les autres, leur firent souscrire une formule de foi semblable à la troisieme de Sirmium, qui avoit été rejet-

*Ibid. n. 13.*

tée à Rimini; & encore pire, en ce qu'elle disoit que *le Fils est semblable au Pere, selon les Ecritures*, sans ajouter, *en toutes choses*. Elle rejette absolument le mot de *substance*, comme introduit par les peres avec trop de simplicité, & scandalisant les peuples. Elle ne veut pas que l'on parle d'*une seule hypostase*, c'est-à-dire substance, en la personne du Pere, du Fils & du S. Esprit. Enfin elle dit anathême à tout ce qui est

(*k*) [ Selon l'acte de déposition rapporté par M. Fleury, il n'y en eut que quatre ainsi déposés. ]

(*l*) [ On les conduisit à Nice, petite ville voisine d'Andrinople, où se passa ce qui va suivre. De là vient que la formule qui y fut dressée, est quelquefois appellée *la formule de Nice*. M. Racine la désigne lui-même ainsi dans l'article suiv. n. 22. ]

contraire à cet écrit, c'est-à-dire, qu'elle condamne la doctrine Catholique. Les députés du concile de Rimini ayant signé cette misérable formule, firent un acte de réunion avec les Ariens, par lequel ils cassoient tout ce qui avoit été fait à Rimini. Ils eurent alors la liberté de retourner à Rimini, & l'empereur donna ordre au préfet Taurus de ne point souffrir que le concile se séparât, jusqu'à ce que tous les évêques eussent souscrit la formule demi-Arienne, & d'envoyer en exil les plus opiniâtres, pourvu qu'ils ne fussent pas plus de quinze.

Les évêques orthodoxes refuserent d'abord de communiquer avec leurs députés prévaricateurs, quoique ceux-ci s'excusassent sur la violence qui leur avoit été faite: mais quand ils surent les ordres de Constance, ils se trouverent fort embarrassés. La plûpart vaincus peu-à-peu par foiblesse ou par ennui, céderent aux ennemis de la foi, qui avoient la confiance de l'empereur. Les esprits étant une fois ébranlés, on courut en foule au parti des Ariens; & bien-tôt les Catholiques se trouverent réduits au nombre de vingt, à la tête desquels étoient S. Phébade d'Agen, & S. Servais de Tongres. Après avoir résisté à l'argument tiré du grand nombre & du bien de la paix, ils s'affoiblirent comme les autres. Tous souscrivirent une formule qui renfermoit le venin de l'hérésie arienne, en ce qu'elle ne disoit pas ce qu'il étoit alors essentiel de dire, qu'elle condamnoit tout ce qui lui étoit contraire, & par conséquent la doctrine Catholique, dit M. Fleury. Telle fut la fin du concile de Rimini, dont les commencemens avoient été si beaux. Les évêques s'en retournerent à leurs églises, ne s'appercevant pas de l'injure qu'ils avoient faite à la vérité. Ce malheureux décret reçu par les quatre cens évêques du concile de Rimini, fut porté par les députés de l'assemblée à Constantinople, où il fut confirmé dans un concile d'environ cinquante évêques, & de-là envoyé par tout l'empire, avec ordre d'exiler tous ceux qui n'y voudroient pas souscrire.

XVIII. Presque tous les évêques si-

Les souscriptions que l'on exigea par-tout en exécution de ces ordres, causerent un grand trouble dans l'Eglise. Ce

gnent la formule de Rimini.

fut une espece de persécution plus dangereuse que celle des païens, en ce qu'elle venoit du dedans. La souscription devint une disposition nécessaire pour entrer dans l'épiscopat ou pour s'y conserver. Presque tous signerent, même sans être persuadés de l'erreur. Très-peu s'en exempterent: quelques-uns furent chassés pour avoir été fideles à leur devoir: mais nous n'en connoissons aucun en Orient, qui soit demeuré ferme & en possession de son siege. Tous céderent au tems, les uns plus tôt, les autres plus tard, soit par crainte, soit par intérêt, soit par ignorance. En Occident, S. Hilaire retournant à son église, trouva par-tout les mêmes désordres. L'empereur avoit donné un plein pouvoir à Ursace & à Valens, chefs de la faction Arienne, de chasser les évêques qui refuseroient de signer le formulaire de Rimini, & d'en mettre d'autres à leur place : ainsi la persécution étoit générale.

*Ibid. n. 24.*

Je ne fais ici que copier M. Fleury, qui lui-même avoit copié ce que les anciens nous ont appris de ce triste, mais mémorable événement. S. Sulpice Sévere dit que le mal infecta presque tout le monde entier. S. Jérôme assure que presque tout l'univers fut surpris de se trouver Arien. M. de Tillemont qui étoit si versé dans l'histoire de l'Eglise, a de la peine à trouver, même en Occident, quelques évêques qui soient demeurés fermes après la chûte de plus de quatre cens évêques à Rimini. Il en nomme trois en particulier (*m*), & dit qu'il y en avoit encore plusieurs autres; ce qui montre la disette des bons évêques. Il faut bien peu connoître l'histoire de l'Eglise, pour s'imaginer qu'il y eut des milliers d'évêques qui demeurerent fermes. Une prétention si étonnante est directement contraire à tous les monumens anciens de l'histoire ecclésiastique. « Combien, dit S. Grégoire » de Nazianze, la signature emporta-t-elle d'évêques? les » pasteurs ravagerent la vigne du Seigneur, & couvrirent de » honte son héritage. Car si on en excepte un très-petit » nombre que Dieu conserva, afin qu'il restât encore quel- » que semence & quelque racine pour faire refleurir Israël,

*Tillemont, t. VI. au tit. des Ariens, art. 84.*

*Grég. Naz. disc. 21.*

(*m*) [Savoir, le pape Libere, Vincent de Capoue, & Grégoire d'Elvire.]

» & lui donner une nouvelle vie par les influences du Saint-
» Esprit; tous les autres céderent au tems: les uns le firent
» plus tôt, les autres plus tard, étant abattus par la crainte,
» ou asservis par l'intérêt, [ ou charmés par les caresses ], ou
» surpris par l'ignorance ».

Ce témoignage si décisif de S. Grégoire de Nazianze, est parfaitement conforme à la peinture que font S. Athanase & S. Hilaire du grand scandale de l'Arianisme, qui avant l'événement auroit pu paroître à plusieurs incompatible avec les promesses. Voici les grands traits qui m'ont paru les plus remarquables dans les écrits de ces saints docteurs.

## I X.

XIX. Grands traits par lesquels les SS. peres caractérisent le scandale de l'Arianisme.

Premiérement, ceux qui étoient les zélés partisans de l'erreur, se mettoient peu en peine des passages de l'Ecriture les plus formels, & ne faisoient aucun cas de l'autorité si respectable des saints peres. Ils prétendoient que tout devoit se décider par l'autorite du grand nombre, & opposoient sans cesse une foule de noms, *vim nominum*, qui paroissoient autoriser l'erreur.

Secondement, des hommes qui avoient une apparence de vertu, & qui témoignoient du zele pour la Religion, après avoir trompé les princes par leur adresse & leurs intrigues, s'attachoient par leur habileté & leur politique, leurs principaux ministres; & par un abus criminel du crédit & de la faveur acquise par les voies les plus iniques, ils se servoient du nom & de l'autorité des empereurs, pour renverser & subjuguer tout ce qui leur déplaisoit.

Troisiémement, des évêques tels qu'Eudoxe de Constantinople, Euzoïus d'Antioche, Georges, & sous Valens, Lucius d'Alexandrie, & tant d'autres, comptoient pour rien les plus grandes abominations. Ils n'étoient point touchés des abus les plus crians: ils souffroient tous les désordres; & les seuls gens de bien étoient l'objet de leur zele, ou plûtôt de leur fureur. C'étoit contre ce qu'il y avoit de plus saint dans l'Eglise, qu'ils excitoient la colere de l'empereur,

& qu'ils sollicitoient sans cesse de nouveaux ordres. Ces hommes vendus à l'iniquité mettoient tout en œuvre, caresses, menaces, violences, exils, emprisonnemens, traitemens ignominieux, qui souvent alloient jusqu'à la mort.

Quatriémement, personne n'étoit épargné; les évêques étoient chassés de leurs sieges, & l'on pénétroit même jusques dans les déserts & les solitudes; on arrachoit du sanctuaire les vierges consacrées à Jesus-Christ. On alla jusqu'à inquiéter les laïcs, & sous Valens on persécuta des enfans qui refusoient de reconnoître l'évêque intrus d'Alexandrie. On refusoit même la sépulture après la mort.

Cinquiémement, le décret de Rimini étoit toujours dans la bouche des persécuteurs: la signature de cette malheureuse formule tenoit lieu de tout. J'ai rapporté les passages de S. Athanase, de S. Hilaire, de S. Grégoire de Nazianze, qui disent qu'en signant on étoit capable de remplir toutes les places, & que ceux qui refusoient de signer, étoient jugés indignes des moindres emplois, & exposés à toute la fureur des Ariens.

Sixiémement enfin, tous ceux qui avoient la foiblesse & la lâcheté de souscrire à la formule de Rimini, ne devenoient pas pour cela Ariens. Ils ne changeoient pas de doctrine, du moins pour la plûpart. Ils étoient prévaricateurs, en donnant par leur acceptation du poids à un décret si favorable à l'erreur; mais dans le fond ils étoient plus encore pour S. Athanase que pour les Ariens. Quiconque n'auroit jugé du consentement des évêques de Rimini que par leur signature, les auroit cru dans les sentimens des Ariens; & c'est par cet endroit que le pape Libere, après s'être relevé de sa chûte, leur reprochoit d'avoir prévariqué dans la foi: mais parce que leur signature, favorable à l'Arianisme, étoit démentie par l'enseignement qu'ils continuoient de faire du dogme catholique, leur signature n'empêchoit pas que dans le fond ils ne fussent beaucoup plus d'accord avec le petit nombre des fideles défenseurs de la vérité, qu'avec les Ariens, qui n'étoient ainsi le très-grand nombre qu'en apparence.

## X.

J'ajouterai à ces observations qui sont tirées des ouvrages de S. Athanase & de S. Hilaire, quelques passages du grand S. Basile, qui font voir la parfaite unanimité avec laquelle les plus illustres défenseurs de la foi nous représentent la grandeur & l'étendue des maux que l'Arianisme causa à l'Eglise (*n*).

XX. Témoignage de S. Basile, qui confirme ce qui vient d'être établi.

« L'erreur, dit S. Basile, se répand depuis les confins de » l'Illyrie jusqu'à la Thébaïde. La saine doctrine est abolie, » l'unité de l'Eglise est ébranlée; l'ambition s'est emparée » de ceux qui ne craignent point Dieu, & on leur accorde » les évêchés pour prix de leur impiété. Celui qui a proféré » de plus horribles blasphêmes, s'avance plus que ses com- » pétiteurs. On ne voit plus de marques de l'esprit ecclésiastique » tique & de la gravité sacerdotale. Il n'y a plus de pasteurs » qui aient la science nécessaire pour instruire & nourrir le » troupeau du Seigneur. Les ambitieux & les mondains font » servir à leur luxe, des revenus destinés à la subsistance des » pauvres. On ignore absolument l'observation exacte des » saints canons; on les viole impunément, & l'on péche » en toute liberté. L'équité ne regne plus dans les jugemens. » Ceux qui sont en place n'osent parler, parce qu'ils sont » esclaves de ceux qui les ont élevés par leur crédit. On fait » la guerre à ceux dont tout le crime est d'être attachés à la » saine doctrine, & l'on couvre sous le voile d'une piété » apparente la malice que l'on a dans le cœur. Les premiers » pasteurs devenus des chiens muets, ne voient point d'abus » à combattre ni de vices à déraciner. Les pécheurs flattés » dans les desirs de leurs cœurs par ceux qui devroient les » remettre dans la voie, vivent dans l'impénitence. Les » peuples sont plongés dans l'ignorance, & ne connoissent

*Lettre 92. aux Occidentaux, p. 183. Cette lettre de S. Basile fut souscrite par S. Mélece, S. Eusebe de Samosate, & trente autres évêques.*

(*n*) [Les passages de S. Basile que M. Racine va rapporter, regardent, non pas la persécution que les fideles éprouverent sous le regne de Constance, & dont il est parlé dans cet Article, mais celle qu'ils éprouverent sous le regne de Valens, & dont il sera parlé dans l'Article suivant.]

» pas l'Evangile. La vérité eſt obſcurcie par des nuages
» d'autant plus épais, que ceux qui la corrompent, affectent
» encore d'en conſerver quelques trompeuſes apparences ».

*Lettre 243. aux Occidentaux, p. 372.*

« On bannit les vrais paſteurs pour diſperſer le troupeau.
» Ce qui eſt plus affligeant, c'eſt que ceux qui ſouffrent
» pour la vérité, n'ont ni la conſolation, ni l'eſpérance d'être
» martyrs; le peuple ne les regardant pas comme tels, par-
» ce que leurs perſécuteurs ont le nom & l'apparence de
» Chrétiens. Le crime que l'on punit avec le plus de ſévérité,
» c'eſt l'attachement à la tradition des peres: c'eſt la cauſe
» pour laquelle on enleve les gens de bien de leurs mai-
» ſons, & qu'on les mene en exil ſans forme de procédure,
» pour leur laiſſer traîner juſqu'à la mort une vie languiſ-
» ſante. Il faut adorer l'idole, ou ſe réſoudre à ſouffrir les plus
» indignes traitemens. Les partiſans de l'erreur baptiſent, vi-
» ſitent les malades, conſolent les affligés, adminiſtrent les
» ſacremens; & ce ſont-là autant de liens par leſquels ils
» entraînent les peuples dans leur parti ».

## X I.

XXI. Obſervations ſur ce grand événement.

Le grand événement qui vient d'être rapporté, mérite une extrême attention, & doit ſervir à fixer le jugement des ſiecles qui ont ſuivi le quatrieme.

Premiérement, le décret de Rimini, quoique muni des ſignatures de preſque tous les évêques d'Orient & d'Occident, quoique ſorti d'un concile de quatre cens évêques, quoique confirmé dans un autre concile à Conſtantinople, & marchant de-là dans toutes les portions de l'Egliſe, où il ſe faiſoit accepter par la multitude des paſteurs, un tel décret n'étoit pas pour cela une loi de l'Egliſe. Ce n'étoit ni une regle de foi, ni un jugement dogmatique de l'Egliſe univerſelle. La choſe eſt certaine, & nous n'en pouvons douter.

Secondement, ceux qui étoient alors vraiment animés de l'eſprit de l'Egliſe, qui parloient par cet eſprit, qui réclamoient pour les intérêts de tout le corps, le petit nombre de ceux

ceux qui demeurerent fideles à la foi de Nicée, & qui rejetterent la formule de Rimini, S. Athanase, S. Hilaire, S. Eusebe de Verceil, le pape Libere qui se releva de sa chûte, & n'approuva point ce qui s'étoit fait à Rimini: voilà ceux que l'on devoit écouter dans ce tems de confusion & de trouble. Il falloit marcher après eux, prendre part à leurs souffrances, & profiter des écrits solides qu'ils faisoient pour la défense de la vérité.

Troisiémement, pour se préserver de la séduction, il falloit approfondir l'état des choses. Le décret de Rimini avoit été dressé par la cabale Arienne. C'étoit la crainte de l'empereur qui le faisoit recevoir par-tout. Cette crainte gênoit visiblement les suffrages des évêques. Ainsi cette multitude d'acceptations & de souscriptions, n'étoit qu'un ouvrage de violence. D'ailleurs il étoit certain que les évêques qui recevoient ce décret, l'entendoient dans des sens très-différens. Le plus grand nombre l'expliquoient dans un sens catholique, les autres dans le sens hérétique de l'Arianisme. Il n'y avoit donc point de véritable unanimité sur le fond de la doctrine. La réunion des suffrages n'étoit que dans ces mots: Nous recevons la profession de foi de Rimini. Mais quelle étoit donc cette foi? L'Arien entendoit que le Fils n'avoit pas une même nature divine que le Pere; [que loin d'être consubstantiel au Pere, il ne lui étoit pas même semblable: le Sémi-Arien entendoit que le Fils n'étoit pas consubstantiel au Pere, mais qu'il lui étoit semblable]; & le Catholique entendoit que la nature divine étoit commune entre le Pere & le Fils, [& que le Fils n'étoit pas seulement semblable, mais consubstantiel au Pere].

Dieu en abrégeant par miséricorde la tentation où l'on fut exposé après le concile de Rimini, nous a avertis par la bouche des saints peres, à qui il découvroit le sens des prophéties, que vers la fin des siecles l'Eglise sera exposée à des obscurcissemens bien plus terribles & bien plus séduisans. M. Bossuet en parlant de la violente secousse que causa l'Arianisme, dit ces paroles remarquables: « Nous avouons » ces scandales, & nous en attendons de plus grands encore

» en ces derniers tems, où nous savons qu'il doit arriver que » les élus mêmes, s'il étoit possible, soient déçus ». De plus grands scandales que ceux de l'Arianisme! Quels malheurs ne nous sont donc pas prédits!

# ARTICLE VIII.

*Derniers travaux de S. Athanase. Etat de l'Arianisme depuis la mort de Constance, jusqu'à la fin du IV. siecle.*

I.

I. La persécution des Ariens cesse à la mort de Constance.

*Fl. tom. IV. l. xv. n. 1 & suiv.*

AN 361.

LA mort de Constance, qui arriva l'an 361, fit changer de face aux affaires de l'Eglise. On vit alors sensiblement combien un souverain idolâtre est moins à craindre, qu'un prince chrétien qui emploie son autorité pour faire prévaloir l'erreur. Julien qui succéda à Constance, commença par se venger des officiers qui lui avoient rendu de mauvais services sous Constance, & il fut en effet le ministre de Dieu, pour punir les eunuques qui avoient été les principaux appuis de l'Arianisme. Mais ce qui fut encore plus avantageux à l'Eglise, c'est qu'il rappella d'exil tous ceux que Constance avoit bannis au sujet de la Religion. Julien ne songeoit en cela, qu'à se concilier la bienveillance des peuples, à rendre odieux le gouvernement de Constance, & même à détruire, ou du moins à affoiblir les Chrétiens par leurs propres divisions : mais Dieu, dont la sagesse sait employer la volonté des méchans pour l'exécution de ses desseins, se servit de la politique de ce prince, pour ruiner l'Arianisme.

II. Retour de S. Athanase à Alexandrie. Honneurs qui lui sont rendus.

*Ibid. n. 23 & suiv.*

AN 361.

S. Athanase ne se hâta point d'user de la liberté que l'empereur Julien avoit donnée aux évêques bannis de retourner dans leur pays, & il attendit que Dieu lui en eût ouvert le chemin par la mort de Georges. Cet usurpateur s'étoit emparé du siege d'Alexandrie par des cruautés inouies, & il fut puni d'une maniere éclatante & proportionnée à ses crimes. Le peuple païen d'Alexandrie alla le prendre dans sa

maison ; & après s'être diverti pendant un jour à le maltraiter, on le jetta dans le feu avec beaucoup d'os de bêtes, & le chameau sur lequel on l'avoit promené par dérision dans la ville, & on jetta ses cendres au vent. Ce fut après la juste punition de ce monstre d'iniquité, que S. Athanase retourna à Alexandrie. Son entrée fut un triomphe, mais convenable à un disciple de Jesus-Christ. Il étoit monté sur un âne, au milieu d'une foule innombrable de peuple, qui étoit venu au-devant de lui, à plus d'une journée de chemin. Toute l'Eglise sembloit y être accourue : on montoit sur les éminences pour le voir, pour entendre sa voix : on croyoit se sanctifier par son ombre. Le peuple d'Alexandrie étoit séparé en plusieurs troupes, distinguées par le sexe, l'âge & les professions, comme on avoit accoutumé dans les entrées solemnelles. Les différentes nations qui se trouvoient en cette grande ville, formoient un concert de louanges & de cris de joie en diverses langues. On répandit des parfums dans les rues ; on alluma des flambeaux par toute la ville ; on fit des réjouissances extraordinaires.

Alors les Catholiques rentrerent dans toutes les églises, & en chasserent les Ariens, qui furent réduits à s'assembler dans des maisons particulieres. S. Athanase traita avec tant de bonté ceux qui l'avoient persécuté, qu'ils n'eurent pas sujet de se plaindre de son retour. Il travailla à ranimer la foi de tout son peuple, & à réformer tous les abus qui s'étoient glissés dans son église, pendant son absence.

III. Concile d'Alexandrie infiniment utile à l'Eglise. *Ibid. n. 26 & suiv.*

Le saint évêque ne borna pas son zele au bien de son troupeau : il songea aux moyens les plus propres de ramener à la vraie foi tous ceux qui s'en étoient écartés, & de remédier aux maux de l'Eglise, dont il connoissoit parfaitement la grandeur. Il tint avec S. Eusebe de Verceil, S. Paphnuce & plusieurs autres saints confesseurs, un concile qui fut infiniment utile à l'Eglise, par la résolution que l'on y prit de recevoir comme Catholiques & comme freres, tous ceux qui avoient signé les formulaires des Ariens, pourvû qu'ils renonçassent désormais à leur communion, & qu'ils fissent une profession ouverte de la foi de Nicée. Un parti si sage,

ſi prudent, ſi proportionné au triſte état de l'Egliſe, fut approuvé unanimement de toute l'Egliſe. On vit alors revenir à S. Athanaſe tous ceux qui étoient entrés dans des routes oppoſées au ſentier droit dans lequel ce grand homme avoit toujours marché. Lucifer de Cagliari, au lieu d'aſſiſter à ce concile, étoit allé à Antioche, où il ordonna évêque Paulin, tandis qu'il auroit dû travailler à réunir les Euſtathiens à S. Melece. Après cette extrême imprudence, il tomba dans une faute encore plus conſidérable, en blâmant la conduite de S. Athanaſe comme trop indulgente. Il vouloit que l'on usât de la derniere rigueur, & il aima mieux faire un ſchiſme que de ſuivre un avis; qui ſans bleſſer en rien la vérité, ouvroit la porte du ſalut à une infinité de perſonnes, & procuroit à l'Egliſe de grands biens, qui la dédommageoient de la breche qui étoit faite à ſa diſcipline.

## I I.

IV. Héréſie des Macédoniens. *Fl. tom. III. l. xiv. n. 30.*

Les Semi-Ariens revinrent auſſi de leur exil en vertu de l'édit de l'empereur Julien, & ils commencerent à former un corps & un parti ſéparé de la communion des Ariens. On commença auſſi alors à leur donner le nom de *Macédoniens*, parce que Macédonius de Conſtantinople, qui avoit été dépoſé par les purs Ariens, en étoit conſidéré comme le chef, quoiqu'il y eût des Semi-Ariens qui n'étoient pas Macédoniens. Les mœurs des Macédoniens étoient réglées, leur extérieur fort grave, leur vie auſtere, leurs exercices aſſez ſemblables à ceux des moines. Comme les peuples ſont touchés de cette piété apparente, les Macédoniens eurent beaucoup de ſectateurs, & leur parti étoit compoſé d'une portion conſidérable de Chrétiens de Conſtantinople & des environs; & ils établirent pluſieurs monaſteres d'hommes & de filles.

Les Macédoniens n'attaquerent pas ſeulement la conſubſtantialité du Fils: ils nierent ouvertement la divinité du S. Eſprit, comme faiſoient auſſi les purs Ariens, ſoutenant que ce n'étoit qu'une créature d'un rang plus élevé que les anges. Le

plus grand appui de cette secte, fut Marathonius, évêque de Nicomédie & disciple de Macédonius. Comme il étoit riche, qu'il faisoit aux pauvres de grandes aumônes, & qu'il menoit une vie fort édifiante, il avoit un grand crédit sur le peuple & sur les moines. Cette nouvelle hérésie se répandit dans la Thrace, la Bithynie & l'Hellespont.

V. S. Athanase attaque cette nouvelle hérésie. *Ibid. n. 31.*

S. Athanase avoit été averti de ce nouveau scandale, lorsqu'il étoit encore dans le désert. Cette nouvelle avoit été pour lui un surcroît d'affliction; & malgré la situation incommode où il étoit alors, il avoit composé un traité assez long, qu'il nommoit néanmoins une lettre fort courte, par rapport à l'importance de la matiere. Le saint docteur prouve dans cet ouvrage, que la Sainte Trinité n'a qu'une même divinité, qu'elle n'est qu'un seul Dieu, que la connoissance humaine ne va pas plus loin; qu'à l'égard du fond de cet ineffable mystere, les chérubins mêmes le couvrent de leurs aîles. Il montre par les saintes Ecritures, que le S. Esprit est Dieu. Ce qui lui est attribué ne convient qu'à Dieu, comme d'être sanctifiant, vivifiant, immuable, immense. Il insiste sur la tradition de l'Eglise, qui a toujours cru & enseigné une Trinité en Dieu. Il proteste à la fin de cet ouvrage, qu'il n'y a mis que ce qu'il a reçu de la tradition apostolique. Quand S. Athanase fut revenu à Alexandrie, il travailla à préserver son église & toute l'Egypte de cette nouvelle hérésie, & il fit voir que son zele embrassoit tout & s'étendoit à tout.

## III.

VI. S. Athanase chassé par Julien, rappellé & honoré par Jovien. *Fl. tom. IV. l. xv. n. 34 & suiv.* AN 362.

Julien ne pouvant souffrir les grands biens que faisoit S. Athanase depuis son retour à Alexandrie, l'en fit chasser, en sorte qu'il fut obligé de se cacher de nouveau, n'ayant été en paix qu'une année. Mais après le regne de Julien, qui fut court, S. Athanase parut avec plus d'éclat que jamais; & Dieu voulut lui procurer un honneur proportionné à l'humiliation dans laquelle il avoit si long-tems vécu, en inspirant à l'empereur Jovien des sentimens d'estime & de vénération pour cet incomparable défenseur de la foi.

AN 363. Jovien ne songeant qu'à rétablir la foi de Nicée dont il faisoit profession, s'adressa à S. Athanase pour lui demander des instructions & des conseils. S. Athanase lui répondit, que la seule chose qui fût nécessaire, étoit de s'attacher à la foi de Nicée; que tous les maux de l'Eglise venoient de ce qu'on s'en étoit écarté. Ce bon empereur fit tout ce qu'il put pour rendre la paix à l'Eglise, & faire triompher la vérité; & les gens de bien pouvoient tout attendre de lui: mais Dieu l'enleva avant qu'il eût régné huit mois, & l'empire passa à Valentinien & à Valens. Valentinien eut l'Occident, & Valens l'Orient.

## I V.

VII. Persécution renouvellée sous Valens. *Ibid. l. xvj. n. 10.* AN 367.

Valens donna d'abord sa confiance aux Ariens, & persécuta cruellement tous ceux qui lui étoient opposés. Plusieurs Sémi-Ariens se voyant pressés par Eudoxe, chef des purs Ariens, d'embrasser son parti, aimerent mieux se réunir avec les Occidentaux, chez qui la foi étoit victorieuse, excepté à Milan & dans quelques villes de l'Illyrie, où les fameux Ursace, Valens & leurs disciples entretinrent l'Arianisme tant qu'ils vécurent. Pour l'église d'Orient, elle fut mise à une nouvelle épreuve; & l'on vit sous l'empereur Valens tout ce qui s'étoit passé sous Constance. Il reçut le baptême des mains d'Eudoxe, évêque de Constantinople, qui dans la cérémonie lui fit jurer de poursuivre tous ceux qui défendoient la consubstantialité. Valens fut fidele à ce malheureux engagement. Les Ariens exercerent sous son autorité les plus horribles violences contre ceux qui rejettoient leur impiété, & ils en firent même mourir un grand nombre. On fit périr par ordre de l'empereur quatre-vingts ecclésiastiques [de Constantinople], qui étoient allés lui en porter leurs plaintes. On les fit embarquer sous prétexte de les mener en exil; mais les mariniers mirent le feu au bâtiment, passerent dans une chaloupe qu'ils faisoient suivre, & se retirerent. L'empereur trouva en Cappadoce un intrépide défenseur de la vérité, en la personne du grand S. Basile.

A Antioche la persécution fut aussi très-violente, & S. Mélece eut la gloire d'être exilé pour la troisieme fois. Elle s'étendit dans toute la Syrie, dans la Palestine & dans l'Egypte.

VIII. S. Athanase obligé pour la cinquieme fois de se retirer. Son retour. Son zele. *Ibid. n. 10 & suiv.* AN 367.

S. Athanase fut contraint pour la cinquieme fois de se retirer d'Alexandrie pour conserver son peuple, qui en voulant le retenir malgré les factieux, se seroit infailliblement attiré la colere de l'empereur. Le saint évêque fut caché pendant quatre mois dans le tombeau de son pere. Valens lui permit ensuite de revenir, & le laissa en paix. Il profita du repos qu'il goûtoit après tant d'agitations & de travaux, pour faire une visite générale de l'Egypte, où il édifia les fideles par des discours pleins d'onction, & pour aller voir les saints solitaires qu'il chérissoit singuliérement, & qui avoient aussi pour lui la plus profonde vénération. Etant vivement touché de l'état où il voyoit l'église d'Orient, il écrivit une lettre circulaire pour exhorter les évêques à demeurer inébranlables dans la persécution que l'Eglise souffroit, leur déclarant qu'il travailloit de son côté à conserver dans l'Egypte la pureté de la foi & de la morale. Il insistoit en même tems sur la divinité du S. Esprit, à cause de l'hérésie des Macédoniens, qui faisoit du progrès dans plusieurs provinces. Il invitoit les évêques à s'écrire les uns aux autres, & à concerter ensemble tout ce qui pouvoit contribuer au bien de l'Eglise & à remédier à ses maux.

Le caractere des derniers ouvrages de ce grand homme, est une autorité de charité, & un soin général de toute l'Eglise. Il écrivit avec d'autres évêques au pape Damase, qui avoit succédé à Libere, pour le féliciter d'avoir sauvé l'unité de l'Eglise catholique, en tendant charitablement la main aux évêques qui avoient eu la foiblesse d'accepter le décret de Rimini, & en excommuniant ceux qui avoient refusé de souscrire au concile de Nicée.

IX. S. Athanase combat l'hérésie des Apollinaristes. *Ibid. n. 22.*

En même tems que S. Athanase écrivoit en Afrique & à Rome, pour défendre la divinité du Fils & du S. Esprit, il combattoit une autre hérésie, qui attaquoit le mystere de l'Incarnation. Les Apollinaristes, disciples d'Apollinaire, évêque de Laodicée près d'Antioche, prétendoient que

Jesus-Christ n'avoit point d'ame humaine, mais que le Verbe animoit son corps, qui lui étoit consubstantiel. S. Athanase prouva par l'Ecriture, que Jesus-Christ a pris un corps semblable au nôtre, du sang d'Abraham & de la substance de Marie, qui l'a véritablement enfanté & allaité de ses mamelles. Ce corps a souffert la circoncision, la faim, la soif, le travail, & enfin la croix, au lieu que le Verbe est impassible. Ce corps étoit dans le sépulchre, tandis que le Verbe sans le quitter descendit aux enfers. Tout cela ne s'est point fait en apparence, mais très-réellement. L'incarnation n'a rien ajouté au Verbe; c'est la chair seule qui a reçu des avantages infinis, par l'union du Verbe. Je vous prie, dit-il à l'évêque de Corinthe à qui il écrivoit, de prendre ce discours en bonne part, de m'avertir s'il y manque quelque chose pour la doctrine, d'excuser si mon style ne répond pas à la dignité du sujet. C'est ainsi que le grand Athanase jugeoit de ses écrits, dans le tems où il étoit regardé comme l'oracle de l'Eglise. Il paroît que le fond de l'hérésie des Apollinaristes étoit de dire, que le corps de Jesus-Christ n'avoit été qu'apparent. C'est pour cela que S. Athanase s'attachoit à en prouver la vérité & la réalité.

X. Son zele pour la pureté de la discipline. *Ibid. n. 23.*

Le soin qu'il avoit de combattre toutes les erreurs, & de défendre toute vérité, ne l'empêchoit pas de veiller à la conservation de la discipline, & il ne montroit pas moins de zele pour la pureté de la morale, que pour celle de la doctrine. C'est ce que nous voyons dans une des dernieres actions de sa vie. Un général d'armée scandalisant toute une province par ses violences & ses débauches, S. Athanase l'excommunia, & en écrivit aux autres évêques, & en particulier à S. Basile, pour demander qu'aucun des fideles ne communiquât en rien avec cet officier scandaleux. S. Basile répondit à S. Athanase, que lui & tout son peuple à qui il avoit montré sa lettre, en useroient comme il souhaitoit, envers cet officier, afin que cette condamnation générale le portât à rentrer en lui-même & à quitter ses désordres.

XI. Son union avec S. Basile.

Ces deux grands hommes avoient l'un pour l'autre une affection singuliere. S. Athanase disoit que S. Basile étoit la gloire

gloire & l'ornement de l'Eglise, & qu'on ne pouvoit assez bénir le Seigneur d'avoir donné à son Eglise un si saint évêque. D'un autre côté S. Basile appelloit S. Athanase son pere spirituel. Il le regardoit comme le plus ferme appui de l'Eglise, comme celui qui étoit seul capable de remédier à ses maux, & il témoignoit que son plus ardent desir seroit de pouvoir mettre dans l'histoire de la vie de S. Athanase, qu'il avoit parlé à cet homme apostolique. C'est ce qui nous doit faire admirer la puissance de la grace, qui avoit uni si étroitement ces deux grands saints, sans qu'ils se fussent jamais vûs.

V.

XII. Mort de S. Athanase. *Ibid. n. 34.* An 373.

Nous voici enfin arrivés au terme de la vie de S. Athanase, qui mourut paisiblement à Alexandrie entre les bras de son peuple, après un épiscopat de quarante-six ans, passé dans une agitation, dans un travail, dans une persécution, ou pour mieux dire, dans un martyre continuel. Dieu le faisoit jouir de cette paix, pendant que tout le reste de l'Orient souffroit une cruelle persécution de la part des Ariens. On ne marque rien de particulier à la mort de saint Athanase, sinon que comme on lui parla de son successeur, il choisit Pierre, qui l'avoit accompagné dans ses voyages, & qui avoit partagé avec lui ses travaux; & ce choix fut approuvé par un applaudissement universel. Aussi-tôt après sa mort, les évêques voisins s'assemblerent pour l'élection solemnelle & l'ordination. Les moines quitterent leur solitude pour y assister. Pierre ayant été élu & sacré, écrivit, selon la coutume, aux évêques des principaux sieges, & nous avons encore la réponse que lui fit S. Basile. Le pape S. Damase lui écrivit aussi des lettres de communion & de consolation, qu'il lui envoya par un diacre.

XIII. Catalogue de ses ouvrages. *Ceill. t. V. ch. ij. art. 2.*

Les écrits que nous avons de ce docteur si illustre & si cher à l'Eglise sont, ou de controverse, ou historiques, ou moraux, tous si estimés des anciens, qu'un d'eux disoit à un saint Abbé: Quand vous trouverez quelques-uns des écrits de S. Athanase, si vous n'avez point de papier, écri-

vez-le ſur vos habits. A l'âge de vingt-deux ans il compoſa ſon diſcours contre les païens, écrit avec tant d'éloquence, & où il fait paroître une ſi grande connoiſſance des ſciences prophanes, que l'on eſt ſurpris qu'étant ſi jeune, il ait pu faire un ſi bel ouvrage. Mais il falloit que ſa capacité fût fort au-deſſus de ſon âge, puiſque ſept ans après, on l'éleva ſur le premier ſiege de l'Orient. Ce traité eſt compoſé de deux parties : dans la premiere il fait voir la vanité des idoles, l'origine de l'idolâtrie, ſon abſurdité : dans la ſeconde il prouve l'exiſtence du vrai Dieu. Le traité de l'Incarnation en eſt une ſuite : il parle de la création du monde & de l'économie de la conduite de Dieu ſur le genre humain, racheté par le Verbe fait chair.

S. Athanaſe a compoſé auſſi pluſieurs commentaires ſur l'Ecriture-ſainte, divers diſcours ſur différens points de morale, qui ne ſont point venus entiers juſqu'à nous. Mais la plûpart des ouvrages de ce grand défenſeur de la foi, ſont contre les erreurs qu'il a eu à combattre, & principalement contre l'Arianiſme : ſa lettre circulaire aux évêques de toute l'Egliſe ; ſon apologie contre les Ariens ; un grand nombre de lettres ſur les affaires de l'Egliſe ; l'apologie à l'empereur Conſtance ; l'hiſtoire des Ariens adreſſée aux ſolitaires ; quatre diſcours contre les Ariens ; l'hiſtoire de ſa fuite ſous Julien ; la vie de S. Antoine ; un traité de l'Incarnation ; deux livres contre Apollinaire ; un de la Trinité & du Saint-Eſprit. S. Athanaſe avoit écrit beaucoup d'autres ouvrages qui ſont perdus ; on lui en a attribué pluſieurs qui ne ſont pas de lui.

XIV. Leur éloge. *Ibid. art. 7.*

Dans tous ſes écrits, le ſaint docteur ſait proportionner ſon ſtyle au ſujet qu'il traite & aux perſonnes à qui il parle ; aſſaiſonnant ſon diſcours de tant de graces, de force & de modeſtie, qu'on entre naturellement dans les vérités qu'il établit. Ses raiſonnemens ſont concluans & bien ſuivis. Ses preuves ſont claires & toujours appuyées de l'autorité des divines Ecritures. Il écrivoit à la fin de ſa vie avec autant de feu & d'agrément que dans la force de ſon âge. Son ſtyle eſt clair, ſimple, & n'a rien de ſuperflu ; mais en même tems il eſt plein de vivacité & de force. Ses lettres ſur-tout & ſes

apologies sont écrites avec beaucoup de netteté, d'élégance & de noblesse. Il est court & précis dans ses commentaires, mais sans obscurité; naturel & concluant dans ses ouvrages historiques, qu'il n'interrompt jamais par des digressions inutiles & hors de propos; vif & animé dans les polémiques, ne faisant pas difficulté d'employer des termes durs contre les ennemis de la vérité, pour les couvrir d'une confusion salutaire, & pour donner à tout le monde de l'éloignement de leur doctrine. Mais il parle autrement quand il a affaire à des personnes qui ont de la bonne foi, & qui desirent de connoître la vérité. Ses écrits contre les Ariens suffisent pour renverser toutes les défenses de l'Arianisme, & c'est de cette source que S. Grégoire de Nazianze & S. Basile ont tiré les discours si clairs & si solides qu'ils ont faits contre cette hérésie. Son apologie à Constance peut passer pour une piece achevée en ce genre, soit pour l'élégance du discours, soit pour la variété des matieres employées pour sa défense: quoique travaillée avec beaucoup d'art, elle a un air de naïveté & de simplicité qu'on ne peut assez admirer.

## V I.

XV. Excès commis à Alexandrie.

*Fl. tom. IV. l. xvij. n. 34.*

AN 373.

Les Ariens ayant repris courage à la mort de S. Athanase, en donnerent promptement avis à l'empereur Valens qui étoit alors à Antioche. Il fit écrire au préfet d'Egypte de chasser Pierre. Ce préfet nommé Pallade, qui étoit païen, & qui avoit souvent cherché l'occasion de nuire aux Chrétiens, accepta volontiers la commission. Il fit dire à Pierre de sortir de l'église où il étoit, s'il n'en vouloit être chassé par force. Pierre se retira; & une foule d'infideles étant entrés dans l'église, y commit toutes sortes d'abominations. On prononçoit des paroles infâmes contre les vierges consacrées à Jesus-Christ. Les fideles se bouchoient les oreilles; mais ces insolens ne se contenterent pas de paroles; ils dépouillerent les vierges & les promenerent honteusement par la ville. Plusieurs furent assommées à coups de bâton sur la tête, & on ne permettoit pas même d'enterrer leurs corps. L'autel fut prophané indignement. Les païens y firent mon-

ter comme sur un théâtre, un jeune homme qui deshonoroit son sexe par sa vie déréglée & par son air efféminé. Il étoit fardé avec du rouge aux joues & du noir aux fourcils, & déguisé en femme. Ce bouffon dansa sur l'autel, tandis qu'un autre, connu par ses infamies, se mit tout nud & monta sur le siege de l'évêque pour prêcher. Il ne parloit que d'impudicités, louoit la débauche, l'ivrognerie, & l'utilité de tous ces crimes, en dérision de la morale des Chrétiens.

XVI. Fureur des évêques Ariens. *Ibid.*

Quelque tems après Euzoïus, évêque Arien d'Antioche, arriva à Alexandrie avec Lucius qu'il avoit ordonné évêque; & pour mettre celui-ci en possession du siege d'Alexandrie, il fit maltraiter les prêtres & les diacres. Le gouverneur avoit ordre de faire tout ce que voudroient ces malheureux évêques. Ainsi à leur instigation il fit fouetter & tourmenter plusieurs prêtres & diacres, les fit mettre ensuite en prison, & enfin les envoya fort loin, dans une ville dont tous les habitans étoient idolâtres. Ceux qui osoient pleurer, étoient punis: on les déchiroit de coups, & on les envoyoit aux mines. Le diacre que le pape Damase avoit envoyé de Rome pour porter ses lettres à l'évêque Pierre, fut mené par les bourreaux au milieu de la ville les mains liées derriere le dos: après avoir été cruellement fouetté, il fut mis dans un vaisseau avec les autres & conduit aux mines, ayant fait le signe de la croix sur son front. Il vint aussi un ordre de l'empereur qui autorisoit le gouverneur d'Egypte à chasser tous ceux qui croyoient la consubstantialité, & de punir tous ceux que l'évêque Lucius indiqueroit. La persécution fut très-violente. On traînoit les Catholiques devant les tribunaux. On les emprisonnoit, on les mettoit à la torture. On arrêta plusieurs évêques, qui furent relégués fort loin dans une ville de Palestine, où il n'y avoit que des Juifs.

L'évêque Arien Lucius s'appliqua particuliérement à persécuter les moines d'Egypte, connoissant leur attachement pour la doctrine catholique, & leur autorité sur le peuple, qui ne sachant pas disputer sur la doctrine, étoit persuadé que la vérité se trouvoit du côté de ces saints si éclatans par leurs vertus & par leurs miracles. Lucius alla les

poursuivre dans leurs déserts avec le gouverneur d'Egypte & une grande multitude de soldats. On les trouvoit faisant leurs exercices ordinaires, priant, guérissant les malades, chassant les démons. Les persécuteurs n'étoient point touchés des miracles qu'ils voyoient faire à ces saints solitaires; ils les chassoient de leurs retraites, & en vinrent jusqu'à employer contre eux les fouets & les traitemens les plus cruels. Ces saints présentoient leurs têtes aux épées, plutôt que d'abandonner la foi de Nicée. L'évêque Lucius voyant qu'il ne pouvoit vaincre cette multitude de saints, conseilla au gouverneur de bannir les abbés qui les conduisoient.

*Ibid. n. 26.*
AN 370.

Pendant que l'église d'Egypte étoit ainsi persécutée, celle de Syrie ne l'étoit pas moins. Après l'exil de S. Mélece, les Catholiques avoient été chassés de toutes les églises. Ils furent obligés de s'assembler au pied de la montagne voisine d'Antioche, où il y avoit des cavernes. Ils s'y cachoient pour y chanter les louanges de Dieu, & se nourrir de la sainte parole, étant exposés aux pluies & aux neiges en hiver, & à d'extrêmes chaleurs en été. On les en chassa néanmoins, & ils s'assemblerent sur les bords de l'Oronte, d'où ayant encore été chassés, ils allerent au milieu des champs. On ne put les y souffrir. L'empereur Valens en fit tourmenter & mettre à mort plusieurs en différentes manieres, mais principalement en les faisant jetter dans l'Oronte.

XVII.
Bel exemple du zele que l'on doit avoir pour la défense de la vérité.
*Ibid. n. 27.*

Ce fut dans cette occasion, qu'un saint solitaire, nommé Aphraate, donna une preuve éclatante de son zele pour la foi. Le palais d'Antioche étoit près du grand chemin. L'empereur se promenant un jour dans sa galerie, apperçut un vieillard vêtu d'un méchant manteau, qui se pressoit de marcher malgré son grand âge. On lui dit que c'étoit le solitaire Aphraate, pour qui tout le peuple de la ville avoit un respect extraordinaire. En effet, il avoit quitté sa solitude pour venir au secours de l'Eglise, quoique simple laïc; & il alloit alors se rendre à la place où s'assembloient plusieurs Catholiques. L'empereur se le fit amener, & lui dit: Où vas-tu? Je vais, répondit Aphraate, prier pour la prospérité de votre regne. Mais, reprit Valens, que ne demeures-tu en repos chez toi

pour y prier en secret? Aphraate répondit : Vous dites fort bien, seigneur, je le devois : aussi je l'ai fait tant que les brebis du Sauveur ont été en paix : mais dans le danger où elles sont, il faut tenter tous les moyens de les sauver. Dites-moi, seigneur, si j'étois une fille enfermée dans la maison de mon pere, & que je visse le feu y prendre, devrois-je demeurer tranquillement assise, & la laisser brûler? Ne faudroit-il pas sortir de ma chambre, courir, crier, porter de l'eau de tous côtés, pour empêcher la maison de périr? C'est ce que je fais maintenant. Vous avez mis le feu à la maison de notre Pere, & je cours pour l'éteindre autant qu'il est en moi. L'empereur se tut, & Dieu ne permit pas qu'il fît aucun mal à cet admirable solitaire. S. Aphraate, qui vint alors au secours de l'Eglise, étoit Persan de nation, d'une famille illustre. Il avoit quitté son pays pour venir servir Dieu, & travailler uniquement à son salut dans une solitude auprès d'Antioche. Il fit de grands miracles; & Théodoret qui les rapporte, l'avoit vû, & avoit reçu sa bénédiction étant encore enfant.

## VII.

XVIII. Etat de l'Arianisme en Occident. *Ibid. l. xvj. n. 1 & suiv.*

Tandis que toute l'église d'Orient étoit dans un état si violent, celle d'Occident étoit en paix sous le regne de Valentinien. L'erreur n'étant point appuyée de l'autorité du souverain, ne fit aucun progrès; & le nombre de ses sectateurs diminuoit chaque jour. Il se tint plusieurs conciles nombreux, dans lesquels la vérité fut clairement établie, & où l'on déposa quelques évêques qui refusoient d'abandonner l'erreur. Après la mort de Valentinien, on appréhendoit de voir rétablir en Occident le regne de l'Arianisme par l'impératrice Justine qui en faisoit profession, & qui régnoit dans l'Italie, l'Illyrie, & l'Afrique, sous le nom du jeune Valentinien son fils : mais quelque autorité qu'elle eût, la généreuse résistance de S. Ambroise l'arrêta; & un nommé Auxence à qui elle avoit fait donner le titre d'évêque de Milan, ne put pas y avoir une seule église. Elle fit publier un édit pour rétablir l'autorité du décret de Rimini; mais elle fut obligée de cé-

der à la fermeté de S. Ambroise, & à l'éclat des miracles que Dieu fit par les reliques de S. Gervais & de S. Protais; & plus encore à la crainte de Maxime qui avoit usurpé l'empire, & qui étoit attaché à la foi de Nicée. Maxime écrivit au jeune Valentinien, pour lui faire voir le danger qu'il y avoit de changer la foi établie depuis tant de siecles. Toute l'Italie, dit-il, croit ainsi, l'Afrique, la Gaule, l'Espagne, Rome enfin qui tient le premier rang dans la Religion, comme dans l'Empire.

*Ibid. l. xviij. n. 47.*

## VIII.

**XIX.** L'Arianisme chassé de l'Eglise. Réflexions sur cet événement.

La mort de Valens mit fin aux ravages que l'erreur faisoit en Orient depuis si long-tems. Son neveu Gratien qui lui succéda, rappella les évêques bannis, qui retournerent à leurs églises, portant les marques glorieuses de ce qu'ils avoient souffert pour la foi.

On vit alors combien la fausse doctrine est foible par elle-même, & combien elle a besoin d'appuis sensibles & humains pour se soutenir. Comme elle avoit toujours marché armée de la puissance impériale, & portant par-tout la terreur & la violence; dès que cette force extérieure lui manqua, elle cessa de faire des progrès, & elle fut humiliée à proportion de ce qu'elle avoit été élevée. Elle avoit porté dans le tems de sa plus grande élévation, la marque honteuse de la bassesse de son origine, en faisant violer toutes les regles aux princes qui la protégeoient. Elle avoit par-là manifesté sa qualité d'étrangere, & d'usurpatrice dans le royaume de Dieu. La vérité au contraire, au milieu de la plus profonde humiliation, avoit toujours conservé le caractere auguste de sa propre grandeur. Le petit nombre de ses intrépides témoins n'avoit cessé de réclamer les loix sacrées & les regles saintes de l'Eglise. Cette réclamation n'avoit pas d'abord arrêté l'oppression & la violence; mais elle avoit mis ceux qui avoient un cœur droit, à portée de remarquer dans tout ce que faisoit l'erreur, l'opposition qu'elle avoit aux loix & à la constitution essentielle de l'Eglise. Le témoignage qui s'éleva en faveur de la vérité, avoit ainsi des principes victorieux,

& des motifs propres à faire un jour rejetter avec autorité toute l'œuvre de ténebres, que la séduction travailloit à faire prévaloir. C'est ce qui arriva sous le regne de Gratien & du grand Théodose. Pour faire rentrer l'erreur dans le sein de l'humiliation qui lui étoit dûe, il ne fut nécessaire que de laisser agir les vraies regles & les loix de l'Eglise; & en très-peu de tems l'on vit revenir le calme & la paix.

XX. Raisons pour lesquelles la paix fut sitôt rendue à l'Eglise.

On est d'abord surpris qu'après une aussi violente maladie que celle de l'Arianisme, l'Eglise ait pu recouvrer si promptement la vigueur & la santé. Mais il faut considérer que l'Eglise jouissoit alors d'une très-grande force, & qu'elle trouvoit dans son corps des ressources capables de la tirer en peu d'années d'un état aussi dangereux que celui qu'elle venoit d'éprouver. Un corps jeune & robuste peut se défaire par de violens efforts d'un poison dangereux, & passer assez subitement de la derniere extrémité à l'état d'une pleine santé. Pourroit-on attendre une pareille révolution dans un tempérament affoibli par l'âge, & accablé des infirmités de la vieillesse? Il ne faudroit alors rien moins que l'accomplissement de cette parole de l'Ecriture: *Votre jeunesse sera renouvellée comme celle de l'aigle.* Il est vrai que l'Arianisme avoit fait d'étranges progrès, & que pendant un certain tems il avoit causé dans l'Eglise une confusion universelle. Les partisans de l'erreur étoient venus à-bout de faire souscrire par presque tous les évêques l'artificieuse formule de Rimini, qui condamnoit la vérité en abandonnant le mot consacré par le concile de Nicée pour exprimer la foi que les hérétiques attaquoient. Mais les fauteurs de l'erreur ne faisoient pas un corps toujours subsistant, & qui se perpétuât d'une génération à l'autre. C'étoit plutôt une cabale dont certains particuliers étoient l'ame; & cette faction devoit perdre sa force & sa consistance, par la mort des particuliers qui en étoient les chefs & les principaux agens. D'ailleurs, ces séditieux n'eurent pas assez de tems pour répandre & insinuer par-tout leur poison subtil. La plûpart de ceux qui céderent à la violence en souscrivant à la formule Arienne, conserverent un sincere attachement pour le vrai dogme. Les peuples étoient

*Ps. cij. 5.*

étoient instruits, & leurs oreilles furent plus innocentes & plus pures, dit S. Hilaire, que les cœurs d'un grand nombre de ministres du Seigneur. *Sanctiores sunt aures plebis, quàm corda sacerdotum.* La discipline étoit en vigueur; les mœurs pures & saintes d'une grande multitude de fideles, répandoient la bonne odeur de Jesus-Christ, & attiroient sur l'Eglise les bénédictions du ciel. Ces raisons que je ne fais que montrer en passant, peuvent servir à faire comprendre pourquoi le calme succéda si promptement à l'effroyable agitation de l'Arianisme. Quand donc on veut comparer les tems, & rapprocher cet ancien obscurcissement de ceux qui peuvent se trouver dans des siecles plus reculés, il est essentiel d'avoir égard aux différences que je viens de remarquer.

## IX.

XXI. L'Arianisme passe chez les Goths & autres peuples barbares, qui avoient embrassé la Religion Chrétienne.

J'ajouterai une nouvelle observation à celles qui viennent d'être faites.

L'Arianisme affligea l'Eglise, & déchira son sein pendant près de soixante ans. Arius ayant commencé dès l'an 319 à répandre son erreur, elle ne fut entiérement chassée de l'Eglise que vers l'an 378, au commencement du regne de Gratien. Mais Dieu en délivrant son peuple de cette hérésie, permit, par un effet terrible de ses jugemens, qu'elle infectât plusieurs nations barbares, & qu'elle causât par cette voie de grands ravages dans diverses provinces de l'Occident pendant plus de deux cens ans. Ce qu'il y a de plus étonnant dans cette communication de l'erreur, c'est que l'évêque Ulfile, qui en cela fut l'instrument de la colere de Dieu, sembloit plutôt devoir être le canal de ses miséricordes, par les dons extraordinaires dont il avoit été comblé.

*Fl. tom. IV. l. xvij. n. 36.*

Les Barbares du Nord, connus sous le nom de Goths ou Getes, les Scythes, les Sarmates & les Huns, avoient commencé à être instruits de la Religion Chrétienne par les captifs qu'ils emmenerent, lorsqu'ils firent des courses dans l'Asie mineure, sous le regne des empereurs Valérien & Gallien, vers le milieu du troisieme siecle. Ulfile, descendu de

quelqu'un de ces Chrétiens captifs, paroît avoir succédé à Théophile, évêque des Chrétiens de la Gothie, qui avoit assisté & souscrit au concile de Nicée. Ulfile travailla avec succès à humaniser ces peuples, & à les instruire de la Religion; & il souffrit beaucoup de la part de ceux qui étoient encore païens. Il donna aux Goths l'usage des lettres, dont on voit encore aujourd'hui les caracteres dans les manuscrits de quelques bibliotheques, & traduisit en leur langue l'Ecriture-sainte. Nous en avons les évangiles imprimés, où l'on voit quelle étoit alors la langue des peuples germaniques.

Ulfile avoit toujours suivi la véritable doctrine; mais le desir de faire réussir une ambassade, dont une partie des Goths l'avoit chargé auprès de Valens, le porta à communiquer avec les Ariens, qui le gagnerent si bien, qu'ils lui persuaderent d'attacher à leur parti tous les Chrétiens du Nord, qui avoient en lui une confiance sans bornes. Les Goths ayant ainsi reçu le poison de l'hérésie, le communiquerent aux Gépides leurs voisins, & ensuite aux Vandales; & ce fut même par leur commerce, que les Bourguignons devinrent dans la suite Ariens, de Catholiques qu'ils étoient auparavant. Toute la nation des Goths n'embrassa pas d'abord l'Arianisme, puisque S. Nicétas, qui étoit évêque d'un nombre de ces Barbares, conserva toujours un grand attachement à la foi Catholique. Ce ne fut proprement que durant le cours du cinquieme & sixieme siecle, que l'erreur devint entiérement dominante parmi ces nations du Nord. C'est ce que nous aurons soin de remarquer, quand nous en serons à cette portion de l'Histoire Ecclésiastique.

## X.

XXII. Dénombrement de toutes les formules des Ariens. *Fl. tom. III. L. xiv. n. 33.*

On ne sera pas fâché de trouver ici le dénombrement de toutes les formules de foi que firent les Ariens. S. Athanase s'est donné la peine de les recueillir [au nombre de dix] dans un de ses ouvrages. Il n'est pas facile de les compter [toutes;] cependant il paroît qu'on peut les réduire à seize.

La premiere est la lettre d'Arius à S. Alexandre, [vers

321.] La seconde, la déclaration d'Arius & d'Euzoïus à l'empereur Constantin, approuvée au concile de Jérusalem en 335. La troisieme, celle qui fut faite au concile de Constantinople contre Marcel d'Ancyre, en 336. Nous ne l'avons plus. La quatrieme, la cinquieme & la sixieme, sont celles du concile d'Antioche à la dédicace, en 341. La septieme, celle qui fut dressée quelques mois après, & apportée à l'empereur Constant en 342. La huitieme, la longue exposition apportée en Italie l'an 345, par Eudoxe & d'autres Ariens. La neuvieme, celle de Philippopolis, en 347. La dixieme, celle du concile de Sirmium contre Photin, en 351 : on croit que ce fut celle que signa le pape Libere. La onzieme, celle de Sirmium, dressée par Potamius en 357, & qui fut promptement retirée. La douzieme est la lettre du concile d'Ancyre, avec les dix-huit anathêmes, [en 358.] La treizieme est la troisieme de Sirmium de l'an 359. La quatorzieme, celle que les Acaciens proposerent au concile de Séleucie la même année. La quinzieme, celle de Nice en Thrace, qui forma [dans la même année] le fameux décret de Rimini, adopté au concile de Constantinople [en 360,] & souscrit ensuite par presque tous les évêques du monde. La seizieme formule fut celle du concile d'Antioche en 361.

---

# ARTICLE IX.

## *S. Basile. S. Grégoire de Nazianze.*

### I.

BAsile naquit vers la fin de l'an 329 à Césarée en Cappadoce, d'une famille beaucoup plus distinguée encore par sa sainteté, que par sa noblesse & ses richesses. Ses ancêtres avoient beaucoup souffert dans la persécution de Maximin. Son pere Basile fut savant, éloquent, & il avoit une éminente piété. Sa mere Emmélie se rendit illustre par sa vertu & par son amour pour les pauvres. Elle eut dix enfans. Macrine qui

I. S. Basile. Sa famille.

*Fl. tom. III. l. xiij. n. 24 & suiv.*

*Cell. t. VI. ch. viij.*

fut l'aînée de tous, garda la virginité, & vécut dans la plus sublime perfection. S. Basile fut l'aîné des fils; S. Grégoire, depuis évêque de Nysse, naquit après lui; & S. Pierre, depuis évêque de Sébaste, fut le dernier.

II. Son éducation. S. Basile fut élevé auprès de Macrine son aïeule paternelle, de qui il apprit dès l'enfance la saine doctrine de l'Eglise, suivant la tradition de S. Grégoire Thaumaturge. Son pere l'instruisit aussi dans la piété & les lettres humaines. Ensuite il l'envoya à Césarée continuer ses études; de-là à Constantinople, où il écouta les philosophes qui avoient le plus de réputation. Enfin Basile vint à Athenes, où il fut reçu par S. Grégoire de Nazianze, déjà lié avec lui d'une amitié qui dura toute leur vie. Les désordres des étudians l'auroient promptement fait sortir de cette ville, si S. Grégoire ne l'eût retenu. Basile avoit dans la jeunesse la gravité d'un vieillard, & s'attiroit plus d'estime par sa vertu, que par sa science & par son éloquence, quoiqu'il excellât en l'une & en l'autre. Il travailloit avec beaucoup d'application, quoiqu'il eût une telle pénétration, qu'il sembloit pouvoir tout apprendre sans travail. Aussi devint-il très-savant: il se forma une éloquence forte & enflammée: il savoit la grammaire, qui consistoit à bien parler la langue grecque, à connoître l'histoire & les poëtes: il possédoit toutes les parties de la philosophie, & s'appliqua même à la médecine, à cause de ses fréquentes maladies. Quand ses études furent finies, il revint à Césarée, où il plaida quelques causes: car c'étoit par où commençoient ceux qui aspiroient aux charges.

III. Sa retraite. Sa sœur Macrine lui inspira du dégoût pour toutes les dignités du siecle, & pour toutes les vaines sciences auxquelles il s'étoit tant appliqué: ensorte qu'il commença, comme il le dit lui-même, à s'éveiller comme d'un profond sommeil, à regarder la vraie lumiere de l'Evangile, & à sentir l'inutilité de la sagesse humaine. Il déplora son malheur d'avoir employé le tems de sa jeunesse à l'acquisition de ces bagatelles; & il renonça à tout pour s'attacher à ces vrais philosophes qui peuploient les déserts de l'Egypte. Il admira la rigueur de leur abstinence, leur application à la priere & au

travail. Il se fixa dans un lieu désert de la province du Pont, près du fleuve Iris, où sa sœur sainte Macrine s'étoit retirée avec leur mere sainte Emmélie, dans une terre qui leur appartenoit. Elle y avoit assemblé plusieurs femmes de ses domestiques & de ses amies, & avoit formé un monastere qu'elle gouvernoit. Elles vivoient toutes dans une parfaite égalité : leurs délices étoient l'abstinence, leur gloire d'être inconnues, leurs richesses étoient la pauvreté & le mépris des choses sensibles. Elles ne s'occupoient qu'à méditer les vérités éternelles, & ne soupiroient qu'après les biens invisibles. Elles prioient jour & nuit, & les intervalles étoient remplis par le travail : elles marchoient à grands pas dans la carriere de la pénitence, & dans la voie de la perfection évangélique.

IV. Ses austérités.

Ce fut près de ce monastere que S. Basile se retira. Il y vivoit dans une extrême pauvreté, n'ayant qu'un peu de pain & d'eau pour toute nourriture. Il devint si pâle & si maigre, qu'il sembloit n'avoir presque pas de vie. Il portoit un cilice, & n'avoit pour lit que la terre. Comme il étoit naturellement délicat, ses austérités lui attirerent des maladies, qui dans la suite devinrent continuelles; ensorte que dans sa plus grande santé, il étoit plus foible que les malades ordinaires.

V. Ses disciples.

S. Grégoire de Nazianze & plusieurs autres s'étant venu joindre à lui, ils formerent une société vraiment digne de l'Esprit de Dieu qui en étoit l'ame. Ils faisoient leurs délices de souffrir: ils prioient ensemble, étudioient l'Ecriture-sainte, travailloient des mains, portoient du bois, tailloient des pierres, plantoient des arbres, traînoient un chariot fort pesant. La vie qu'ils menoient, étoit d'une austérité incroyable. Les habitans de Néocésarée députerent à Basile leurs premiers magistrats, pour le tirer de sa solitude, & le prier de se charger de l'instruction de la jeunesse de leur ville; mais il ne se rendit point à leurs instances. Il eut bientôt dans sa retraite un grand nombre de disciples, qu'il formoit à la vertu, & qu'il faisoit vivre dans une parfaite union. Il leur écrivit en diverses occasions plusieurs excellens avis, que la plûpart

des moines d'Orient ont pris depuis pour leur regle, & que l'on nomme en général les ascétiques de S. Basile.

VI. S. Pierre de Sébaste, son frere.

S. Pierre, depuis évêque de Sébaste, le plus jeune de ses freres, gouverna après lui son monastere. Ayant perdu son pere lorsqu'il vint au monde, sainte Macrine sa sœur lui tint lieu de pere & de précepteur. Elle l'éleva dès le berceau, & ne souffrit point qu'il s'appliquât aux études profanes; mais elle cultiva son esprit qui étoit excellent, par la seule étude des saints livres; & il fit un tel progrès dans la vertu, qu'il n'étoit pas inférieur à S. Basile, quoiqu'il n'eût ni sa science ni son éloquence.

VII. S. Basile est élevé au sacerdoce.

Dieu ne voulut pas qu'une aussi grande lumiere que saint Basile demeurât plus long-tems cachée. Il fut ordonné prêtre par l'évêque de Césarée, malgré sa résistance. Il s'appliqua à servir l'Eglise selon toute l'étendue de son pouvoir. Il tenoit lieu de tout à son évêque : il étoit un conseiller fidele au-dedans; & un ministre actif au-dehors. Il parloit hardiment aux personnes puissantes; il assistoit les pauvres dans leurs besoins spirituels & corporels. Après la mort de son évêque, il fut élu & ordonné canoniquement évêque de Césarée. Tous les gens de bien se réjouirent de cette élection; & S. Athanase bénit le Seigneur d'avoir donné à son église un évêque si capable de la soutenir au milieu des maux dont elle gémissoit.

An 370.

VIII. Episcopat de S. Basile Ses travaux & ses vertus.

S. Basile travailla d'abord à renouveller son diocèse. Pour y réussir, il fit des instructions fréquentes, solides, & pleines d'onction. Quoiqu'il annonçât la parole de Dieu le matin & le soir, même des jours ouvriers, son auditoire se trouvoit toujours plein, non-seulement d'ecclésiastiques & de religieux, mais même d'artisans qui quittoient leur travail pour venir recevoir le pain spirituel que leur saint pasteur leur rompoit. En peu de tems il fit changer de face à toute la ville de Césarée. S. Grégoire de Nazianze nous a tracé une belle peinture des assemblées des fideles de cette ville. On voyoit un peuple innombrable arrangé dans un ordre admirable; aux environs du sanctuaire, les ministres sacrés, plus sembla-

bles à des anges qu'à des hommes; S. Basile devant l'autel, le corps immobile, l'esprit uni à Dieu; ceux qui l'environnoient, remplis de crainte & de respect.

Le saint évêque conservoit & augmentoit le bien qu'il avoit commencé, par les fréquentes visites qu'il faisoit dans son diocèse, & par les lettres qu'il écrivoit aux foibles pour les affermir & les fortifier; aux forts, pour les animer & les porter à la persévérance; aux riches & à ceux qui étoient dans la prospérité, pour les plaindre & les exhorter à s'humilier; aux pauvres & à ceux qui souffroient, pour les féliciter de leur bonheur, & leur faire sentir les avantages de leur état. Il avoit un soin particulier des religieux & des vierges, qu'il regardoit comme la plus illustre portion de son troupeau. Il avoit fait bâtir des monasteres dans Césarée, pour procurer un asyle à ceux qui en avoient besoin; & il leur a donné une regle, qui a été très-célebre dans tout l'Orient. Ceux qui profiterent le plus de ces saints établissemens, furent les clercs qu'il formoit dans les exercices de la vie ascétique, & dans les travaux de la pénitence. Il les instruisoit solidement, & ne les élevoit aux ordres, qu'après les avoir long-tems éprouvés, & leur avoir fait pratiquer les vertus dont il leur donnoit l'exemple.

IX. Sa charité & sa sollicitude pastorale.

Rien n'échappoit à la sollicitude de cet incomparable pasteur. Il fit bâtir un vaste logement pour les pauvres, & pourvut à tous leurs besoins, se dépouillant lui-même de tout, jusqu'à manquer des choses les plus nécessaires. Il alloit souvent instruire & consoler les pauvres, & ne faisoit pas difficulté d'embrasser les lépreux. Il ne bornoit pas son zele & ses soins à son diocèse. Ayant comme archevêque plusieurs suffragans dans le Pont, il leur écrivoit pour les avertir des désordres qui se commettoient dans leurs diocèses, pour les animer & les prémunir contre l'erreur. Car il étoit sensiblement touché du progrès qu'elle faisoit de jour en jour; & les maux de l'Eglise étoient l'objet de ses gémissemens continuels. Ils le devinrent aussi de son zele; & c'est ce qu'il est bon de considérer, après avoir vû ce que ce grand évêque a fait pour son église particuliere.

II.

X. Son zele pour l'Eglise universelle.

S. Basile étoit fort affligé des maux qu'entraînoit après soi le schisme d'Antioche, & il songea aux moyens les plus efficaces de l'éteindre, en travaillant à réunir à S. Mélece tous les Catholiques d'Antioche. Il s'adressa d'abord à S. Athanase, qui avoit beaucoup de crédit auprès des Occidentaux. Ils se réunirent pour cette bonne œuvre; mais ils ne réussirent pas, tant les Occidentaux étoient prévenus en faveur de Paulin. S. Basile engagea plus de trente évêques à écrire de concert avec lui aux évêques d'Occident; & voyant cette nouvelle tentative sans effet, il s'adressa au pape, & se plaignit de l'insensibilité où l'on étoit en Occident à l'égard d'un schisme qui subsistoit depuis si long-tems.

Le grand objet de S. Basile, celui qui a le plus exercé son zele, & qui a le plus fait éclater sa vigilance, sa fermeté & sa prudence, c'est l'hérésie d'Arius, qui, comme nous l'avons vu, faisoit sous le regne de Valens des ravages effroyables. Cet empereur alloit par-tout pour établir les dogmes impies d'Arius, mettre ses sectateurs en possession des églises, & en chasser les évêques qui refuseroient de souscrire à l'erreur. Avant que d'aller à Césarée, il envoya devant lui Modeste, préfet d'Orient, pour effrayer Basile, & l'obliger de céder. C'est en cette occasion que ce grand homme fit connoître son caractere; & ce trait unique suffiroit pour s'en former une juste idée.

XI. Son intrépidité devant le préfet Modeste. AN 373.

Modeste étant arrivé à Césarée, envoya chercher le saint évêque, & le reçut avec civilité, quoiqu'environné de tout l'appareil de sa dignité, la plus grande de l'empire. Ce courtisan habile & puissant ayant mis la conversation sur ce qui l'avoit amené à Césarée: C'est dommage, lui dit-il, que vous soyez confiné dans votre diocèse: vous avez de la science & du mérite; l'empereur dit souvent du bien de vous, & vous estime, quoiqu'il n'ait pas lieu d'être satisfait de votre conduite. Que seroit-ce donc si vous aviez un peu de complaisance pour lui? Cela vous couteroit si peu: les plus honnêtes

nêtes gens d'entre les évêques ont souscrit aux volontés de leur maître & du vôtre. Pourquoi restez-vous seul à lui désobéir? Mon empereur me le défend, répondit Basile. Pour qui nous prenez-vous donc, répartit le préfet? Pour rien, répliqua Basile, quand vous commandez quelque chose d'injuste. Mais, dit le préfet, en obéissant à l'empereur, les dignités de la cour & celles de l'Eglise ne vous manqueront pas. Je vous déclare, répartit Basile, que je ne me damnerai pas pour plaire à l'empereur, encore moins pour obtenir des dignités ecclésiastiques. Je n'ai déjà que trop de mon évêché; & s'il m'étoit permis de le quitter, je le ferois tout-à-l'heure. Peut-être vous êtes-vous imaginé que dans un tems où l'on voit un si grand nombre de prévaricateurs, un puissant ministre comme vous, appuyé de l'autorité souveraine, n'auroit pas de peine à gagner un homme, qui n'a pour se défendre que les regles d'un devoir que vous traitez d'imaginaire: mais sachez que ce devoir est réel & indispensable pour un évêque qui veut se sauver. Je suis fort ignorant en politique; mais on peut s'en passer, quand on n'a d'autre ambition que de pratiquer & de prêcher l'Evangile.

Le préfet surpris & irrité de cette fermeté, lui dit: L'empereur vous fait trop d'honneur: mais puisque sa bonté n'a pu rien gagner sur vous, craignez les justes effets de son indignation. Que craindrois-je, dit le saint évêque? Vous pouvez craindre, répondit le préfet, qu'on ne vous enleve vos biens, votre liberté, votre vie même. Ces menaces me touchent peu, dit Basile. Quiconque n'a rien, ne craint point la confiscation. Quant à l'exil, je n'en connois point, n'étant attaché à aucun lieu. Si vous m'enfermez dans une prison, je serai plus content au fond d'un cachot, que les courtisans auprès de leur prince. Pour ce qui est des autres supplices que vous pouvez me faire souffrir, où les appliquerez-vous? Je n'ai pas un corps capable d'en soutenir aucun. Le premier coup est le seul que toute votre puissance puisse me faire souffrir. A l'égard de la mort, elle fera pour moi une grace & un bienfait, & me fera plutôt jouir de Dieu, l'unique objet de mon amour & de mes desirs. Modeste encore plus surpris,

s'écria que personne n'avoit jamais osé lui parler avec tant de hardiesse. Peut-être aussi, répondit Basile, n'avez-vous jamais rencontré d'évêque. En tout le reste, nous sommes les plus doux & les plus soumis de tous les hommes : mais quand il s'agit des intérêts de la vérité, nous ne regardons que Dieu seul. Le feu, le glaive, les bêtes, les ongles de fer, sont nos délices: ainsi maltraitez-nous tant que vous voudrez, vous ne l'emporterez pas. Le préfet lui donna le reste de la nuit pour y penser : mais le saint répliqua : Je ferai demain ce que je suis aujourd'hui. Une telle magnanimité déconcerta Modeste, qui alla trouver l'empereur, & lui dit : Seigneur, nous sommes vaincus : cet évêque est insensible à toutes les promesses & à toutes les menaces.

XII. L'empereur Valens ne peut s'empêcher de respecter S. Basile.

L'empereur défendit qu'on lui fît violence, il alla même à l'église le jour de l'Epiphanie ; & ce qu'il y vit, fut un spectacle si touchant pour lui & si nouveau, qu'il en fut troublé. L'air de majesté que la sublime vertu de S. Basile lui donnoit, la beauté de ses discours, l'ordre qui régnoit dans l'assemblée, inspirerent à l'empereur des sentimens de vénération pour ce grand évêque. Mais les Ariens qui l'obsédoient, reprirent bien-tôt le dessus ; & l'empereur cédant à leurs importunités, voulut exiler S. Basile. Trois plumes se rompirent l'une après l'autre entre ses doigts. Saisi d'horreur & de crainte, il déchira le papier, & laissa en repos le saint évêque. Cet intrépide défenseur de la foi donna ensuite à l'Eglise de grands exemples d'humilité, de patience & de discrétion. Son zele pour la vérité étoit réglé par la prudence, qui lui faisoit discerner les tems & la maniere de la dire. Cette prudence a été en quelques occasions traitée de foiblesse ; mais on vit ensuite combien ce jugement étoit téméraire. Il supportoit tout avec une charité qui eût paru excessive, si la charité pouvoit l'être ; & S. Athanase voyant avec quelle paix il souffroit la calomnie, étoit obligé de prendre publiquement sa défense.

III.

S. Basile ayant consacré toute sa vie au bien de l'Eglise,

voulut encore lui consacrer ses derniers momens. Avant que de mourir, il imposa les mains à plusieurs de ses disciples, pour donner de bons évêques aux églises de sa dépendance qui en manquoient. Il fit en mourant un discours pour anathématiser tous les hérétiques, bénir son peuple, & donner des avis à son clergé. (Il défendit expressément qu'on l'enterrât dans l'Eglise (*o*): il ordonna qu'on le mît dans le cimetiere, & recommanda qu'on fit pour lui après sa mort des aumônes, des prieres, & des oblations.) Cette bienheureuse mort arriva le premier de Janvier de l'an 379. (*p*) Cet admirable évêque n'étoit âgé que de cinquante ans. Il y eut à ses funérailles une telle affluence de peuple, que plusieurs furent étouffés dans la presse. Les gémissemens interrompoient le chant des pseaumes. Les païens même & les Juifs le regrettoient. Toute la terre le pleura comme le docteur de la vérité, la gloire & l'ornement de la Religion, & le lien de la paix des églises. Il étoit fort grand, mais fort sec; avoit un air pensif, paroissoit toujours dans un profond recueillement, & parloit fort lentement. On fit sa fête dans l'Eglise peu de tems après sa mort, & quatre grands saints firent publiquement son éloge; S. Grégoire de Nysse qui par respect ne l'appelle jamais son frere, & le compare aux hommes les plus merveilleux de l'ancien & du nouveau Testament; saint Amphiloque, [évêque d'Icône;] S. Ephrem, [diacre d'Edesse,] & S. Grégoire de Nazianze. Les écrits de S. Basile étoient les délices de tout le monde, même des païens; on les lisoit non-seulement dans les églises, mais aussi dans les autres assemblées.

XIII. Mort de ce grand évêque.

AN 379.

Il nous reste de cet illustre docteur neuf homélies sur la Genese, dans lesquelles il explique l'ouvrage des six jours:

XIV. Ses écrits.

(*o*) [Ce qui est ici renfermé entre parenthese, semble s'y être glissé par méprise. On ne sait comment se trouve ainsi appliqué à S. Basile ce que M. Fleury dit de S. Ephrem, *tom. IV. liv. xvij. n. 47.* où M. Fleury réunit dans le même paragraphe la mort de ces deux docteurs: cela même a peut-être donné lieu de les confondre.]

(*p*) [Les Grecs honorent sa mémoire le jour même de sa mort; les Latins, à cause de l'occurrence de l'octave de Noël & de la fête de la Circoncision de Notre-Seigneur, ont transféré communément la fête de S. Basile au 14 Juin, que l'on croit être le jour de son ordination: l'église de Paris la met au 2 Janvier.

treize discours sur les pseaumes; cinq livres contre Eunomius Arien; un commentaire sur Isaïe; un grand nombre d'homélies sur différens sujets; les ascétiques; un traité du jugement de Dieu & de la foi; les morales où l'on trouve des maximes sur tous les devoirs & les actions de la vie; les grandes & les petites regles pour les personnes qui se séparent entiérement du monde; un livre sur le S. Esprit; plus de trois cens lettres sur divers sujets. Plusieurs des ouvrages de S. Basile ont été perdus, & on lui en a attribué qui ne sont pas de lui.

On ne peut rien ajouter à l'éloge que S. Grégoire de Nazianze fait des écrits de S. Basile; & les plus habiles critiques conviennent qu'ils sont au-dessus de toutes les louanges. Son style est pur, clair, élégant. Il excelle pour l'ordre & la netteté des pensées, & dans l'art de persuader. Ses lettres donnent une très-grande idée de sa piété, & peuvent servir de modele en ce genre d'écrire.

Le saint docteur écrivit vers la fin de sa vie, un traité pour l'instruction des jeunes gens. Il établit d'abord que la véritable science est celle du salut. Celui qui sait se sauver, sait tout ce qui est vraiment important pour lui. Cette science, dit S. Basile, ne s'acquiert que dans les Livres sacrés, qui nous montrent & les biens éternels & les moyens pour y parvenir. Il prouve qu'il y a néanmoins de l'utilité, même pour le salut, dans les sciences étrangeres que l'on puise dans les auteurs profanes, en ce qu'elles préparent l'esprit à l'intelligence des divines Ecritures, & le disposent à recevoir les maximes fondamentales de la piété. Il prescrit ensuite les dispositions que l'on doit apporter à l'étude des sciences profanes, pour la rendre utile; c'est de lire les auteurs avec discernement, de ne s'arrêter qu'aux endroits où ces écrivains louent la vertu & blâment le vice, de passer rapidement & sans la moindre attention sur ce qu'ils racontent des passions de leurs dieux ou de leurs héros, & de craindre le poison mortel que le plaisir de ces sortes de lectures peut porter dans le cœur. Après cela, il rapporte un grand nombre d'exemples & d'instructions, qu'il tire de toutes sortes d'au-

teurs profanes, & dont les jeunes gens peuvent s'occuper utilement : mais, dit-il, ils puiseront des lumieres plus pures & plus sublimes dans les écrivains sacrés.

## I V.

S. Grégoire de Nazianze naquit vers l'an 329 à Arianze, petit bourg du territoire de Nazianze en Cappadoce, de parens d'une éminente vertu. Sainte None, sa mere, avoit une piété qui la faisoit admirer de tout le monde; & S. Grégoire de Nazianze, son pere, a toujours été regardé comme un des plus saints évêques de son tems. Ils eurent deux autres enfans, sainte Gorgonie, & S. Césaire. Grégoire, dont nous parlons maintenant, fut le fruit des prieres de sa pieuse mere, qui le consacra à Dieu dès sa naissance. Il fut élevé d'une maniere toute sainte, & l'on vit croître insensiblement dans son cœur, l'amour & l'inclination pour la vertu, à proportion que sa raison se mûrissoit avec l'âge. Il aimoit les Livres sacrés qu'on lui mit entre les mains dès son enfance, & qui lui apprirent à connoître Dieu. Il eut étant enfant une vision qui lui inspira un grand amour pour la chasteté. Il renonça dès-lors à tous les divertissemens de la jeunesse, aux festins, à la chasse, aux beaux habits, aux cheveux frisés, aux discours de raillerie.

XV. S. Grégoire de Nazianze. Sa famille. Son éducation.

*Fl. tom. III. l. xj. n. 30 & suiv.*

*Ceill. t. VII. ch. j.*

Après avoir été élevé au milieu des bons exemples de la maison paternelle, son pere qui remarquoit en lui un très-bel esprit, l'envoya étudier à Césarée [ de Cappadoce, d'où il passa à Césarée de Palestine, ] de-là à Alexandrie, puis à Athenes, où il s'appliqua à l'éloquence. Dieu le préserva de la corruption qui étoit extrême dans cette ville, où il venoit de tous côtés une foule de jeunes gens pour étudier. Ce ne fut qu'après avoir quitté cette ville, qu'il reçut le baptême; & dès-lors il renonça à toutes les espérances du siecle, pour travailler uniquement à devenir un parfait Chrétien. Il méditoit sans cesse les saintes Ecritures, pour purifier son esprit de la corruption des livres profanes. Il domptoit sa chair par de grandes austérités. Il veilloit sur ses regards & sur tous

XVI. Ses études. Ses vertus.

ses sens, couchoit sur la terre dans des habits rudes, & ne cherchoit de remede à l'insomnie, que dans les larmes. Il suivit S. Basile dans le désert, & il fut le compagnon de la vie admirable que cet illustre ami y menoit.

Grégoire ne jouit pas long-tems des douceurs de la solitude. Il fut obligé de retourner auprès de son pere qui avoit besoin de ses conseils & de ses lumieres. Ce bon évêque avoit eu la foiblesse de signer comme les autres le formulaire Arien de Rimini, en conservant néanmoins toujours la foi. Cette faute avoit indisposé contre lui une partie du peuple. Le jeune Grégoire pacifia tout, en engageant son pere à réparer sa faute par la rétractation de sa signature. Le saint vieillard qui connoissoit combien le sacerdoce paroissoit redoutable à son fils, l'ordonna prêtre malgré lui, & lorsqu'il ne s'y attendoit pas. Grégoire accablé par ce coup imprévu, se retira auprès de son ami Basile, pour adoucir sa douleur.

XVII. Son épiscopat. An 371.

S. Basile ayant été fait évêque de Césarée, crut ne devoir pas laisser dans la retraite un homme aussi capable de servir l'Eglise, que S. Grégoire. Il le fit évêque de Sasime (q); mais Grégoire n'y alla point pour différentes raisons. Le saint vieillard Grégoire lui fit de si vives instances pour l'engager à gouverner avec lui l'église de Nazianze, qu'il fut obligé de céder. Après la mort de son pere, il quitta cette église à laquelle il n'avoit jamais voulu promettre de s'attacher. Il ne m'appartient pas de juger un si grand homme; mais il semble que dans l'état affligeant où étoit l'Eglise, il auroit dû préférer l'utilité des fideles au goût qu'il avoit pour la retraite.

XVIII. On l'engage à aller secourir l'église de Constantinople.

L'église de Constantinople étoit depuis long-tems ravagée par les Ariens. Ceux qui conservoient la vraie foi, étoient sans pasteur, sans église, sans instruction. Les Ariens y dominoient depuis quarante ans, & toutes les hérésies y avoient un libre cours. Personne ne parut plus propre à relever cette église que S. Grégoire. Sa vertu, sa doctrine, son éloquence, tout sembloit promettre un heureux succès. Les orthodoxes desirerent donc de l'appeller à leur secours; les évêques en-

(q) [C'étoit une petite bourgade, située sur les confins des deux provinces qui divisoient la Cappadoce.]

trerent dans ce dessein, & ses meilleurs amis l'en presserent avec les plus vives instances. Grégoire rejetta d'abord bien loin la proposition : mais enfin il céda aux puissantes raisons que ses amis employerent pour l'engager à rendre à l'Eglise cet important service. Son extérieur n'étoit pas propre à lui attirer le respect des hérétiques & des gens du monde. Il étoit pauvre, mal vêtu ; son accent avoit quelque chose de rude & d'étranger ; son corps étoit accablé d'infirmités, sa tête chauve, son visage desséché par les maladies & les austérités.

XIX. Il rétablit la foi dans cette grande ville.

Cependant S. Grégoire entreprit d'attaquer l'hérésie, qui triomphoit depuis si long-tems dans la capitale de l'empire. Il fut d'abord fort mal reçu, & exposé à toutes sortes de mauvais traitemens; mais il n'y opposa que la patience, ne voulant pas même avoir recours à la protection des magistrats. Il se contenta de témoigner une grande charité à tout le monde, de mener une vie pauvre & mortifiée, de gémir devant Dieu dans le secret, de se préparer à l'exercice de son ministere par la priere & par la méditation des saintes Ecritures. Cette conduite vraiment épiscopale lui gagna en peu de tems l'affection des habitans de Constantinople. On passa bientôt de ces premiers mouvemens de tendresse, au respect & à la vénération pour un homme si saint & si zélé. La profonde connoissance qu'il avoit des Ecritures, son raisonnement juste & pressant, son imagination fertile & brillante, sa facilité incroyable à s'expliquer, son style exact & serré, lui attirerent l'admiration de toute la ville. Il établissoit invinciblement la doctrine de la foi, en même tems qu'il édifioit cette grande ville par l'exemple de toutes les vertus.

XX. Sa retraite & sa mort.

Le peu de complaisance que S. Grégoire avoit pour les grands, & plus encore la jalousie de plusieurs évêques, qui n'aimoient point à trouver dans la grande régularité de saint Grégoire, la censure de leur conduite, lui attirerent bien des traverses. L'empereur Théodose étant venu à Constantinople, rendit de grands honneurs à S. Grégoire, & le combla d'éloges. On l'établit solemnellement évêque de Constantinople dans un célebre concile, auquel présidoit le grand

S. Mélece. Mais après la mort de ce saint évêque, qui arriva pendant la tenue du concile, quelques-uns des évêques accepterent les offres pressantes que S. Grégoire faisoit de se décharger d'un fardeau, qu'on lui avoit imposé malgré ses cris & sa résistance. Plusieurs personnes, d'ailleurs pleines du plus profond respect pour ce grand homme, sont affligées de ces divers changemens de situation. Il y auroit cependant une insigne témérité à l'accuser d'inconstance. Un homme si intérieur, & qui étoit dans un commerce si intime & si continuel avec Dieu, alloit sans doute où sa voix l'appelloit; mais n'est-il pas permis de blâmer la trop grande facilité avec laquelle on accepta sa démission? S. Grégoire se retira à Arianze, où il continua de mener malgré ses infirmités, une vie très-austere & très-mortifiée; mais que le repos & la solitude lui rendoient agréable. Il mourut dans sa retraite vers l'an 390, n'ayant gueres que soixante ans. (r)

## V.

XXI.
Ses écrits.

Dieu ne fit pas moins éclater dans S. Grégoire de Nazianze les dons de la nature, que ceux de la grace. Né avec un génie sublime, un esprit fin & pénétrant, un jugement sain & solide, une éloquence incomparable, il orna tous ces talens de tout ce que la science ecclésiastique & profane a de plus rare & de plus recherché. Sa profonde connoissance des divines Ecritures, lui faisoit développer nos mysteres avec tant d'exactitude, qu'elle lui a fait donner le surnom de *Théologien*. S. Basile fait en peu de mots l'éloge le plus complet de S. Grégoire, en disant qu'il est un vase de gloire & d'élection, par l'innocence de ses mœurs; un puits profond, par la vaste étendue de ses lumieres; la bouche même de Jesus-Christ, par la force & la sublimité de son éloquence. Les discours de cet illustre docteur sont la plus grande partie des écrits que nous avons de lui. Il écrivit aussi un grand nombre de lettres à diverses personnes, & plusieurs poëmes, tous assez courts.

(r) [ Les Grecs honorent sa mémoire le 25 Janvier; les Latins, le 9 Mai. ]

On

XXII. Son discours sur le sacerdoce.

*Voyez ce discours traduit en françois & imprimé à Paris chez Lottin : [il se trouve maintenant chez Butard.] Préface qui est à la tête de cette traduction.*

On a mis à la tête de tous les discours de S. Grégoire, celui du sacerdoce, à cause de l'importance de la matiere qui en est l'objet. Il traite à fond dans ce discours, la dignité, l'excellence, les devoirs, & les dangers du sacerdoce. Or le sacerdoce de Jesus-Christ ayant un rapport essentiel à Dieu, à qui il s'agit de rendre le culte & l'hommage qui lui sont dûs, & aux hommes, qu'il s'agit de sanctifier & d'élever jusqu'à Dieu même : tantôt c'est par rapport à Dieu qu'il l'envisage ; & c'est-là qu'il traite tout ce qui regarde son culte, sa religion, son sacrifice ; qu'il donne de si grandes idées de la majesté du souverain Être, & qu'il représente les prêtres comme ses sacrificateurs, ses ministres, ses ambassadeurs, chargés d'annoncer ses oracles, & comme ses coopérateurs dans le grand ouvrage de la sanctification des Elus, & de la formation de l'Eglise : tantôt c'est par rapport aux hommes que le saint docteur considere le sacerdoce ; & c'est-là qu'il représente encore les prêtres comme autant de médiateurs établis entre Dieu & les hommes, chargés des intérêts du monde entier, & appliqués par leurs fonctions à régler, purifier, & consacrer le reste des hommes. Autant que cette idée que donne S. Grégoire du sacerdoce de Jesus-Christ, est grande & sublime ; autant, selon ce pere, les dispositions que l'on doit y apporter, sont saintes & éminentes.

Être exempt, même de l'apparence du mal ; veiller continuellement sur soi-même ; joindre à la fuite du mal la pratique constante du bien ; l'emporter autant en mérite au-dessus de ses inférieurs, que l'on est élevé au-dessus d'eux en dignité ; leur donner sans cesse l'exemple de toutes les vertus ; tendre toujours à une plus haute perfection, & tâcher d'y conduire les autres ; ne pas juger de soi & de ce que l'on doit faire, par ce que font les autres, mais s'arrêter uniquement à la loi de Dieu ; appliquer à toutes ses actions la regle invariable de l'Evangile, & n'envisager que ce qu'exige de nous le rang sublime où le sacré ministere nous éleve : ce sont-là, selon S. Grégoire de Nazianze, les dispositions que doivent avoir ceux qui sont honorés du sacerdoce. Il explique tout cela fort au long, l'éclaircit par de

belles comparaiſons, & l'appuie des preuves les plus fortes & les plus convaincantes. Il ne comprend pas comment ceux mêmes qui ont fait les plus grands progrès dans la vertu, peuvent ſans frayeur ſe charger d'un fardeau auſſi peſant que l'eſt celui de la conduite des hommes. L'on doit, dit-il, regarder ce miniſtere comme l'art des arts, le cœur de l'homme étant un abyme de miſere & de corruption. Il paſſe de-là aux maximes fondamentales du gouvernement eccléſiaſtique, & prouve qu'un de ſes caracteres eſſentiels, c'eſt de bannir tout eſprit de domination, & d'employer la voie de douceur, de charité & de perſuaſion.

XXIII. Différence des bons & des mauvais paſteurs.

Il développe tous les devoirs de ceux qui ſont revêtus du ſacerdoce, explique les difficultés de les remplir dignement, & ſe plaint de ce qu'ils ſont ignorés ou négligés par un grand nombre de paſteurs. Il s'éleve avec une extrême force contre leur ignorance, leur avarice & leur vie toute profane. Il leur fait voir qu'ils attirent ſur eux-mêmes & ſur les peuples les plus grands fléaux de Dieu. Il réunit dans un ſeul point de vue ce que l'Ecriture a de plus terrible ſur cet article capital; & il déclare que le déchaînement du démon & la fureur des tyrans ſont peu de choſe, tant qu'ils n'attaquent l'Egliſe que par les dehors. Au lieu que les perſécutions que l'on éprouve dans l'intérieur & dans le ſein même de l'Egliſe du côté des mauvais paſteurs, ſont tout autrement dangereuſes & redoutables. Il prouve que la ſource de tant de malheurs, c'eſt le défaut de vocation, & l'ambition d'une foule de gens qui aſpirent ſans talens & ſans mérite aux premieres dignités. Il parle enfin des prêtres que Dieu a choiſis & appellés, & montre que ſi les mauvais attirent par leur ſéduction & leurs ſcandales l'indignation de Dieu ſur les peuples, les bons travaillent à la détourner par leurs inſtructions, par leurs prieres & leurs ſacrifices. Il les compare à tous les grands hommes dont il eſt parlé dans l'Ecriture, & à ceux que Dieu a ſuſcités dans tous les ſiecles, pour être au milieu des plus grands malheurs, l'appui & la reſſource du reſte des hommes. On a appellé cet important diſcours *l'Apologie de S. Grégoire*, parce qu'il y juſtifie ſa conduite,

& y explique pourquoi il avoit d'abord fui le sacerdoce, ensuite l'avoit reçu & s'étoit retiré, & enfin étoit revenu en exercer les fonctions.

XXIV. Raisons qui avoient porté S. Grégoire à fuir le sacerdoce. Bonheur de la vie solitaire.

Après avoir donné une idée générale de cet admirable discours, il est bon d'en rapporter quelques passages. « La » violence que l'on m'a faite, dit S. Grégoire, en m'élevant » au sacerdoce, a été pour moi comme un coup de foudre. » La solitude eut pour moi dès ma tendre jeunesse des attraits » infinis. Je ne pus souffrir que l'on eût formé le dessein de » me tirer de cet asyle sacré. Rien en effet n'est ni plus agréa- » ble ni plus divin, que de passer ses jours dans la retraite, » uni au souverain bien, & éloigné du bruit & des agitations » d'un monde, qui n'est que trouble & qu'inconstance. Que » j'aime à me représenter un pieux solitaire, tout recueilli » en lui-même, qui ne touche déjà presque plus à la terre, » & qui se dégage de jour en jour de tous les liens qui l'at- » tachent encore aux choses humaines. Il ne converse plus » avec les hommes, qu'autant qu'il y est engagé par les » devoirs de la charité & par une nécessité bien marquée. Il » s'occupe sans cesse de son Dieu, & n'a de langue & de » voix que pour lui parler & le bénir. Appliqué à découvrir » & à contempler de plus en plus l'éternelle vérité, il en sai- » sit par intervalle les traits lumineux; & les nobles vues » qu'il en a conçues, demeurent imprimées dans son esprit. » Il devient ainsi dans l'intérieur de son ame, comme un » miroir, où Dieu se plaît à réfléchir les rayons de sa divi- » nité & à faire briller l'éclat de sa gloire. Il entretient avec » les esprits bienheureux un commerce tout divin, & il se » nourrit de grandes & solides espérances de la vie future. O » l'heureux sort! ô le doux état! S'il est ici quelqu'un qui ait » été épris de l'amour des biens invisibles & éternels, & qui » ait ressenti quelque chose de ces joies pures, il compren- » dra ce que je dis, & il pardonnera à la violence des trans- » ports de l'amour dont mon ame fut elle-même embrasée ».

XXV. Le saint évêque déplore l'abus du sacerdoce.

« Une autre raison de ma fuite, ajoute S. Grégoire, c'est » que j'ai été effrayé, en voyant une foule de gens qui, sans » mérite, sans talens, déréglés, corrompus, osent avec des

» mains toutes souillées & un esprit tout profane exercer
» les augustes & redoutables fonctions du divin ministere.
» Ils devroient trembler en mettant les pieds dans le lieu
» saint. Mais quoiqu'indignes d'approcher du sanctuaire, ils
» ont la hardiesse d'y entrer. L'avarice qui les ronge, l'am-
» bition qui les dévore les engage à se pousser, pour ainsi
» dire, les uns les autres autour de la table sacrée. Leur
» aveuglement les empêche de voir ce que l'autel a de ter-
» rible, ils n'y envisagent que ce qui peut assouvir leur insa-
» tiable cupidité. Le sacerdoce n'est point pour eux un mi-
» nistere pénible, où il faille se sacrifier pour les membres de
» Jesus-Christ. C'est un titre d'honneur, un rang de puissance
» & d'autorité, où ils prétendent exercer un empire arbi-
» traire. Ils sont lâches quand il s'agit des intérêts de Dieu :
» au contraire ils sont hardis à tout faire & à tout souffrir quand
» il y va de la gloire humaine. Ce désordre que je déplore ici,
» continue le saint docteur, est si grand, si public, si scanda-
» leux, que l'on ne vit jamais rien de semblable. On a bien vû
» quelquefois certains abus se glisser, avoir même un cours
» violent & s'affoiblir ensuite; mais ici je ne sache ni mesu-
» res, ni bornes au débordement du crime. Le détester &
» en gémir, c'est tout ce que je puis, & c'est à quoi la piété
» & la religion m'engagent ».

XXVI. Les maux dont nous sommes témoins, sont infiniment plus grands.

Ainsi parloit ce grand homme des maux de son tems. Qu'auroit-il dit, s'il eût été témoin de ceux dont on est comme inondé dans cette *lie des siecles ?* Car c'est ainsi que le clergé de France appelle les tristes jours où nous vivons. Et pour me renfermer dans le seul point de l'abus du sacerdoce, que S. Grégoire vient de traiter; de quel étonnement ce pere si plein de zele eût-il été saisi, s'il avoit vu une foule de prêtres offrir les saints mysteres avec une indécence aussi marquée que celle qui nous afflige tous les jours; monter à l'autel avec un air dissipé; prononcer les paroles de la liturgie avec une rapidité scandaleuse; porter cette rapidité jusqu'au point de laisser douter avec fondement si toutes les prieres sont prononcées; passer d'une cérémonie à l'autre dans le saint sacrifice, avec l'évaporation d'une personne qui

ne cherche qu'à finir; paroître indifférent & rassuré dans les momens mêmes les plus redoutables, & lorsque le feu du S. Esprit descend sur l'autel, & consacre les dons; n'être intimidé ni par la présence de Dieu ni par celle de ses anges, ni par celle des fideles qui environnent l'autel; répandre ainsi sur ce que la Religion a de plus auguste, un mépris que l'on communique au peuple par un exemple si pernicieux : voilà les déplorables scandales qui ne se montrent que trop publiquement dans le sanctuaire, & qui font sécher de douleur. Une profanation si criante devroit bien sans doute attirer l'attention des premiers pasteurs. Elle est du-moins l'objet des larmes de ceux en qui la foi n'est pas entiérement éteinte.

XXVII. Peinture des mauvais pasteurs, tracée par S. Grégoire de Nazianze.

Je rapporterai encore un autre passage du même discours de S. Grégoire. Le saint docteur après avoir représenté le caractere & la conduite des véritables pasteurs, dont saint Paul a été le modele, ajoute en parlant au nom des mauvais pasteurs de son tems: « Et nous, qui sommes-nous? Si l'on » vient à nous comparer à ces hommes divins, je crains que » nous ne paroissions des conducteurs aveugles, semblables à » ces princes de Tanis, dont parle le prophete Isaïe, & qu'il » représente comme des gens qui ont perdu le sens, & qui » sont frappés de vertige. Je tremble qu'on ne nous mette » au rang de ces durs & impitoyables exacteurs, qui enle- » vent aux pauvres toutes leurs moissons, sans leur laisser » rien à glaner: que nous ne soyons convaincus de n'être » que de lâches séducteurs du peuple, qui lui faisons fausse- » ment accroire qu'il est heureux, & qui, loin de le conduire » dans le droit chemin, rompons la voie par où nous devrions » le faire marcher: ou que nous ne passions dans les postes » éminens que nous remplissons, pour des charlatans qui » ne cherchons qu'à éblouir les hommes par un vain de- » hors de piété, & qui faisons servir à les tromper l'autorité » dont nous sommes dépositaires; pour de faux prophetes qui » n'avons à débiter que des maximes qui tendent au renver- » sement de la loi; pour des prélats jeunes d'âge, plus jeu- » nes encore d'inclinations & de mœurs, qui prétendons

» que tout nous soit soumis, lorsque nous sommes nous-» mêmes rebelles à Dieu; enfin pour des pasteurs incapa-» bles de consoler le troupeau, & de parler au cœur de Jéru-» salem; destitués de ce pain de vie dont nous sommes obli-» gés de nourrir les ames; dépouillés de cette robe de pureté » & d'innocence dont nous devons les revêtir; dignes, par » l'horrible famine où nous laissons languir ces ames, d'en-» courir de leur part toutes les imprécations, que le peuple » Juif, lorsqu'il viendra un jour à sentir ses maux & à se con-» vertir, prononcera contre les fausses traditions de ses an-» ciens pasteurs ».

XXVIII. Ses discours sur la Trinité.

S. Grégoire prononça à Constantinople quatre autres excellens discours, où il établit d'une maniere invincible la doctrine de l'Eglise sur la Trinité. Dans le premier il parle en général de la nature divine; dans le second il prouve la divinité du Verbe: il répond dans le troisieme à tous les passages que les hérétiques alléguoient pour eux; & dans le quatrieme il prouve la divinité du S. Esprit contre les Macédoniens.

XXIX. Regle importante que le saint docteur donne aux jeunes gens sur la lecture des auteurs profanes.

Les jeunes gens ne seront pas fâchés de trouver ici une regle importante que S. Grégoire prescrivit à un jeune homme sur la lecture des auteurs prophanes. Appliquez-vous y, lui dit-il, avec prudence & précaution, en faisant d'une part un choix sage & un discernement judicieux de tout ce qui peut vous être utile, & fuyant de l'autre tout ce qui est pernicieux. Imitez en cela la sagesse de l'abeille, qui n'ayant pas d'autre maître que la nature, se repose sur toutes les fleurs, pour y prendre avec une adresse merveilleuse ce qui lui est utile. Puisque vous avez la raison pour vous conduire, recueillez de la lecture des livres profanes, ce qui vous est avantageux; & quand vous y trouverez quelque chose capable de vous nuire, envolez-vous aussi-tôt que vous en appercevrez le danger. S. Basile prescrit la même regle pour la lecture des livres profanes, & se sert de la même comparaison, ajoutant, que, comme en cueillant des roses nous évitons les épines, de même en lisant ces sortes de livres, nous devons recueillir ce qu'ils peuvent avoir d'utile, & éviter avec un soin infini ce qu'ils ont de dangereux.

## V I.

Nous terminerons cet article par un beau parallele, qu'un célebre auteur a fait des deux grands saints dont nous venons de parler.

XXX. Parallele de S. Basile & de S. Grégoire de Nazianze.

*M. Duguet, Lettres, t. III. lett. 13.*

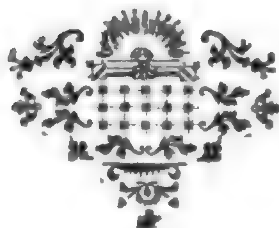
On remarque dans S. Grégoire de Nazianze & dans saint Basile une éloquence, une politesse, une maniere de penser fine & délicate, que le mépris du siecle, le désert & la pénitence n'avoient pu obscurcir; mais avec cette différence, que l'éloquence de S. Basile étoit plus sérieuse, & celle de S. Grégoire de Nazianze plus vive & plus enjouée; que l'un songeoit plus à persuader, & l'autre à plaire; que l'un disoit plus de choses, & l'autre avec plus d'esprit; que l'un paroissoit éloquent parce qu'il l'étoit, & que l'autre quoiqu'il le fût beaucoup, songeoit encore à le paroître; que l'un respectoit la pénitence jusqu'à la sévérité, & que l'autre aimoit la pénitence jusqu'à la rendre aimable; que l'un étoit majestueux & tranquille, & l'autre plein de mouvement & de feu; que l'un aimoit la gravité jusqu'à condamner la raillerie, quoiqu'il fût capable d'y réussir, & que l'autre avoit su la rendre innocente & la faire servir à la vertu; que l'un en un mot attiroit plus de respect, mais que l'autre se faisoit plus aimer.

Au reste, rien n'est plus sublime, plus majestueux, plus digne de la grandeur de nos mysteres, que les discours de S. Grégoire de Nazianze, qui lui ont acquis le surnom de théologien par excellence; & l'on se tromperoit infiniment, si l'on jugeoit de lui par ses lettres; au lieu qu'on ne peut mieux connoître le caractere de S. Basile, que par les siennes, qui sont au-dessus de toutes celles que l'antiquité grecque nous a conservées. S. Basile n'a point fait de vers; mais il avoit lu avec beaucoup de discernement & de goût, ce que les païens ont écrit en ce genre, & il a donné des regles aux jeunes gens qui sont forcés de les voir, pour profiter d'une lecture, où les périls sont si ordinaires, & dont le fruit est si rare. S. Grégoire de Nazianze a fait encore plus pour

nous; car afin de nous attirer à l'instruction par le plaisir, il a composé diverses poësies dont le sujet est toujours sérieux & chrétien, mais dont les vers ont la douceur & la facilité de ceux d'Homere, sans emprunter rien des ténebres du paganisme & de la fable; où l'art, l'invention, & l'esprit se font sentir en se cachant, & où rien ne paroît tant qu'un naturel qui semble n'avoir rien coûté, & qui est cependant inimitable.

Ainsi ces deux grands hommes, que l'amitié, l'innocence, la solitude, la pénitence, l'amour des lettres, l'étude de l'éloquence, l'attachement à la vérité, l'épiscopat, les travaux pour l'Eglise, les persécutions, la sainteté ont rendu si conformes, l'ont encore été en ce point, que l'un a voulu prendre soin de nos études, & l'autre a voulu nous en fournir la matiere; comme il l'avoue dans une derniere poësie, où il rend compte des motifs qui l'ont porté à composer les autres.

*Fin du premier Volume.*



TABLE

# TABLE

## *ANALYTIQUE*

# DES MATIERES*,

*Ou Récapitulation des Sommaires de ce premier volume.*

PREMIER SIECLE, *Pag.* 1



* Dans cette Edition, l'ordre alphabétique des matieres eſt réſervé pour la Table générale qui terminera les treize volumes.

ARTICLE

*Fin de la Table des Matieres du I. Volume.*

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google